FONDO PIZZOFALCONE

BIBLIOTECA PROVINCIALE

Armadio XV

Palchetto C

Num.° d' ordine 103 C 6

13-C-9

NAZIONALE
B. Prov.
I
1078
NAPOLI
VITT. EM. III
R. BIBLIOTECA

B. P.
I
1078

DICTIONNAIRE

BOTANIQUE

ET

PHARMACEUTIQUE.

SECONDE PARTIE.

Digitized by Google

Ce livre se trouve à Paris,

Chez Agasse, Imprimeur-Libraire, rue des Poitevins, n°. 18.

Chez Boiste, Imprimeur, rue Hautefeuille, vis-à-vis la rue Pierre-Sarrazin, n°. 21.

Les deux volumes, brochés en carton et étiquetés, 12 fr. et 15 fr. francs de port dans les départemens.

DICTIONNAIRE UNIVERSEL DE LA LANGUE FRANÇOISE, extrait compsré des Dictionnaires anciens et modernes, ou Manuel d'Orthographe et de Néologie. 1 vol. in-8°. oblong. 7 fr. 50 cent. et 9 fr. par la poste.

L'UNIVERS, poeme en prose, en douze chants, suivi de Notes et d'Observations sur le système de Newton et la théorie physique de la terre, orné de 6 belles fig. 1 vol. in-8°. 6 fr. et 7 fr. 50 cent. par la poste.

607257

DICTIONNAIRE
BOTANIQUE
ET
PHARMACEUTIQUE,

CONTENANT

Les principales propriétés des minéraux, des végétaux et des animaux, avec les préparations de pharmacie, internes et externes, les plus usitées en médecine et en chirurgie, d'après les meilleurs auteurs anciens, et surtout les modernes :

PAR UNE SOCIÉTÉ

DE MÉDECINS, DE PHARMACIENS ET DE NATURALISTES;

OUVRAGE UTILE A TOUTES LES CLASSES DE LA SOCIÉTÉ;

AVEC XVII GRANDES PLANCHES

représentant 278 figures de plantes gravées avec le plus grand soin.

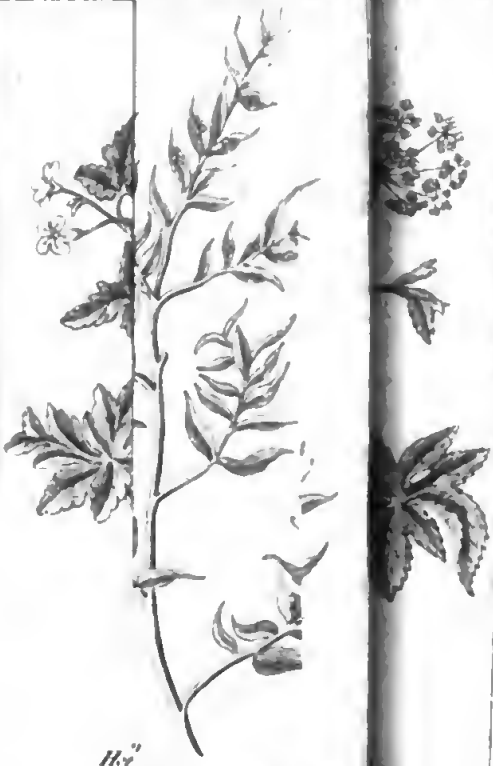
SECONDE PARTIE.

A PARIS,

CHEZ JEAN-FRANÇOIS BASTIEN.

AN X. — 1802.

Herbe aux Puces.



Iris

Iris de Florence

Digitized by Google

L

LADANUM *ou* Labdanum. Matière gommeuse ou résineuse dont on voit deux espèces, une solide et l'autre liquide; la solide est formée en rouleaux gros comme le doigt, et torse en la manière de pain de bougie, de couleur noirâtre, d'une odeur assez douce quand on l'approche du feu; c'est le *ladanum* commun qu'on appelle *ladanum en tortis*. L'autre espèce est en consistance d'un baume fort épais, noire, odorante, enveloppée dans des vessies très-minces; on l'appelle *ladanum liquide*, ou *baume noir*. Ces deux espèces de *ladanum* sont apportées de Chypre, de Candie, d'Italie; ils sortent des feuilles d'un arbrisseau appelé *cistus ledon*, ou *cistus ladanifera*, qui croît fort communément dans les pays chauds, et dont il y a plusieurs espèces.

On ramasse le ladanum pendant les chaleurs de l'été avec une espèce de rateau auquel sont attachées plusieurs courroies d'un cuir rude, qu'on passe légérement sur les cistes, dont on enlève par ce moyen la liqueur onctueuse répandue sur leurs feuilles, qui s'attache à ces lanières; on l'en sépare ensuite avec des couteaux, et on en forme des masses ou pains de différentes figures; c'est ce qu'on appelle *ladanum en tortis*. La partie la plus mollasse, et qui a la consistance d'un baume épais, est gardée dans des feuilles ou des bouteilles, et se nomme *ladanum liquide*; il est moins noirâtre et moins rare que l'autre.

Le ladanum en tortis, pour être bon, doit être noirâtre et résineux, d'une odeur agréable quand on le brûle, facile à s'enflammer, friable, et qui s'amollit aisément dans les doigts; celui qui est rempli d'ordures et de poils, est beaucoup inférieur. Les auteurs conviennent que les feuilles de la plante qui fournit le ladanum, sont astringentes. Cette gomme résineuse est très-utile dans la dyssenterie et dans les cours de ventre, prise en bol avec la gelée de coing et le corail en poudre: la dose est depuis demi-gros jusqu'à un gros. Le ladanum est un bon résolutif et digestif, appliqué extérieurement; on en fait un emplâtre et des pilules propres à fortifier l'estomac. Il entre dans plusieurs compositions astringentes, vulnéraires et résolutives, entre autres, dans un emplâtre fameux dont voici la composition:

Ladanum trois dragmes, mastic demi-once, trois noix de cyprès, thérébentine de Venise et cire neuve de chacune une

once, hypociste et terre sigillée de chacune une dragme, racine de grande consonde, demi-once; du tout faire un emplâtre selon l'art. On l'applique sur la partie, après la réduction. Il faut que le malade prenne pendant vingt jours de l'esprit de sel bien rectifié à différentes doses, selon l'âge. Pour les enfans depuis six ans jusqu'à dix ans, on en met quatre scrupules dans une livre de bon vin; on leur en donne deux onces Depuis dix ans jusqu'à quatorze, on met deux gros d'esprit de sel (acide muriatique) sur la même quantité de vin; depuis quatorze jusqu'à vingt ans, on en met deux gros et demi; et aux personnes plus âgées, on met jusqu'à cinq gros d'esprit de sel sur la même dose de bon vin.

Lait virginal. Faire infuser trois onces de litharge d'or en poudre dans six onces de bon vinaigre pendant trois heures dans un vaisseau à part, et mettre en même temps infuser et dissoudre dans un autre vase du sel commun dans de l'eau rose, ou de plantain, ou de morelle, ou à leur défaut dans de l'eau commune; filtrer chaque liqueur à part, et étant filtrées, les mêler ensemble quand on veut avoir du lait virginal. Il est propre pour les rougeurs, boutons, dartres et taches du visage.

Autre. Mettre dans une bouteille une dissolution de litharge d'or faite dans le vinaigre distillé, filtrée, et dans une autre bouteille pareille quantité de dissolution d'alun de roche faite en eau de nénuphar, ou autre semblable aussi filtrée; et quand on veut avoir du lait virginal, on mêle de ces deux liqueurs ensemble en parties égales.

Nota. Ceux aussi qui ont de la teinture de storax ou de benjoin préparé avec l'esprit-de-vin (alcohol), peuvent avoir en tout temps un lait virginal fort propre pour nettoyer et blanchir les mains et le visage, en mêlant un peu de cette teinture avec sept ou huit fois autant de quelqu'eau distillée cosmétique; c'est aussi le lait virginal qu'on emploie le plus aujourd'hui, tant à cause de sa bonne odeur, que pour ses bons effets.

Laitron *ou* Laceron (*Sonchus levis*, *laciniatus*, *latifolius*, Tourn. *Sonchus oleaceus*, Linn. 1116.) Plante dont il y a deux espèces géuérales, une lisse, tendre et molle, appelée *levis*; l'autre rude et épineuse, appelée *asper*. L'une et l'autre espèce rendent un suc laiteux quand on les écrase; elles croissent dans les jardins dans les champs, dans les vignobles. Elles sont humectantes, rafraîchissantes, adoucissantes, apéritives; on s'en sert pour les inflammations du foie, de l'estomac, de la poitrine, pour purifier le sang, pour

augmenter le lait des nourrices, étant pris en décoction. On mange leur racine en salade pendant l'hiver en Italie. Le suc qui sort de leurs tiges, pris en breuvage, est bon aux asthmatiques; il appaise les douleurs d'oreilles, en y en distillant quelques gouttes, principalement si on le fait bouillir avec de l'huile dans une écorce de grenade. Il guérit la strangurie et la difficulté d'uriner, si on en boit environ quatre onces. Les feuilles mâchées ôtent la puanteur de la bouche. On appelle le laitron *palais de lièvre*, parce que cet animal l'aime beaucoup. Le laitron est employé dans le sirop de chicorée.

Laitue domestique (*Lactuca sativa*, Linn. 1118.) Il y en a de plusieurs espèces. La plus commune, et dont on se sert le plus, est la laitue pommée. On cultive les laitues dans les jardins, en terre grasse. La laitue est rafraîchissante et sèche; elle procure le sommeil, arrête l'effervescence de la bile, augmente le lait aux nourrices, lâche doucement le ventre, est bonne à l'estomac, nourrit beaucoup, spécialement en salade, adoucit l'âcreté du sang : on la prend en substance et en décoction. Son usage externe sert à soulager le mal de tête, contre la brûlure, et pour faire dormir, en forme de lotion, pour les pieds. La semence est une des quatre petites semences froides; elle est bonne contre les gonorrhées, l'acrimonie d'urine, et les mêmes maladies que les feuilles. Les pulmoniques, asthmatiques, ou ceux qui crachent le sang, ne doivent point manger de laitue.

La laitue s'emploie aussi intérieurement dans les bouillons et dans les lavemens rafraîchissans, dans les fièvres ardentes et dans les maladies qui menacent les parties internes d'inflammation.

A l'égard de l'extérieur, on applique la laitue avec succès sur le front, en bandeau ou seule, ou fricassée avec le vinaigre, le cerfeuil et le pourpier : ce frontal est utile dans la migraine. Dans ce cas, Simon Pauli estime l'eau de laitue dans laquelle, sur une livre, on aura fait fondre une once de sel de prunelle ou de nitre purifié, dont on imbibera un linge qu'on appliquera sur le front : cet auteur la préfère au suc de laitue, mêlé avec l'huile rosat. On prétend que l'usage de cette plante augmente le lait des nourrices. La laitue sauvage est plus amère que celle qu'on élève dans les potagers; mais elle a presque les mêmes vertus.

Toutes les espèces de laitues entrent dans le sirop de chicorée; la première et la seconde sont employées dans le sirop de pavot composé de Mésué, dans son sirop de jujubes, dans

le looch de pavot, dans le *requies* de Nicolas d'Alexandrie, et dans le *populeum* de Nicolas de Salerne.

Laitue sauvage (*Lactuca sylvestris, costâ spinosâ*, Tourn. *Lactuca virosa*, Linn. 1119.) Plante qui monte jusqu'à la hauteur de trois pieds; ses feuilles sont découpées comme celles de laitron, dentelées, garnies sur le dos de petites épines le long de leur côte. Elle croît au bord des chemins, dans les champs et dans les prés. Elle est froide et sèche; son jus, pris en breuvage avec vinaigre miellé, purge les superfluités aqueuses par le bas, il nettoie la sanie de l'œil, et ôte toutes les fumées, éblouissemens et nuages des yeux. Sa semence, prise en breuvage, arrête la gonorrhée. Son suc laiteux est abstersif; il purge, et fait dormir comme le pavot; il est bon aux hydropiques. L'eau distillée des feuilles éteint la soif dans les fièvres ardentes.

Lampsane *ou* Herbe aux mamelles (*Lampsana domestica, aut communis*, Linn. 1141.) Cette plante est très-commune dans la campagne et dans les jardins; elle est d'un usage très-utile pour nettoyer les ulcères et les vieilles plaies, appliquée en fomentation, ou son suc mêlé dans les onguens. Elle est très-bonne pour les dartres farineuses : il faut laver souvent avec son suc les parties qui en sont affligées. Cette plante, prise intérieurement dans les décoctions et lavemens, est émolliente. Il y a des pays où on l'emploie utilement pour guérir le bout des mamelles, quand il est écorché ou fendu, d'où vient le nom de *papillaris* que quelques auteurs lui ont donné.

Langue de cerf *ou* Scolopendre vulgaire (*Lingua cervina officinarum*, Tourn. 544. *Asplenium scolopendrium*, Linn. 1537.) Plante qui pousse de sa racine huit ou dix feuilles longues ordinairement d'un demi-pied, larges d'environ deux doigts, pointues en façon de langue, assez roides, polies, vertes, luisantes, d'une odeur de capillaire qui n'est point désagréable, d'un goût un peu astringent. On l'appelle *scolopendre vulgaire*, pour la distinguer de la vraie scolopendre, qui est le cétérac. Elle croît aux lieux ombrageux, pierreux et humides, comme dans les puits, entre les joints des pierres. On se sert en médecine de ses feuilles qui sont rafraîchissantes, dessiccatives, astringentes, atténuantes, spléniques et hépatiques, pectorales, apéritives et vulnéraires. Leur principal usage est en tisane dans l'enflure de la rate, les obstructions du foie et de la rate, les vapeurs hystériques, les mouvemens convulsifs, le flux de ventre, le crachement de sang, contre la gravelle, et pour mondifier extérieurement les plaies et les

vieux ulcères, même des jambes, pilées et appliquées dessus, ainsi qu'on l'a éprouvé plusieurs fois avec succès ; on les applique aussi sur la région de la rate. On peut aussi préparer avec ses feuilles séchées et pilées, mêlées de sucre, une conserve propre aux usages indiqués. Les Flamands font bouillir ces feuilles dans la bierre pour la médicamenter, et la faire boire aux rateleux et hypocondriaques, aux scorbutiques, et à ceux qui ont la fièvre quarte.

Langue de chien. *Voyez* Cynoglosse.

Langue de serpent, *ou* petite Serpentaire, *ou* Herbe sans couture, *ou* Ophiloglosse (*Ophiologlossum vulgatum*, Tourn. Linn. 1518.) Petite plante qui pousse une queue haute comme la main, soutenant une seule feuille ; elle croît dans les prés, dans les marais et autres lieux humides. Elle est vulnéraire, dessiccative, résolutive, consolidante, propre pour arrêter les hémorragies, pour tempérer les inflammations des plaies, pour les hernies des enfans : on s'en sert intérieurement et extérieurement. Ses feuilles pilées et appliquées sur les brûlures, inflammations, hernies, plaies et ulcères malins, y sont très-bonnes. On fait un baume avec les feuilles infusées dans l'huile au soleil, auquel quelques-uns ajoutent de la térébenthine.

L'huile de cette plante, faite par infusion, est utile dans les maux de gorge les plus violens, en en graissant la partie, et en en faisant avaler quelques cuillerées au malade.

Larme de Job (*Lacryma Jobis*, Tourn. *Coix lacryma Jobi*, Linn. 1378.) Plante annuelle et vivace, si on la préserve des gelées, originaire des Indes ; elle a les mêmes propriétés que le gremil ou herbe aux perles.

Lavande, Spic, Aspic *ou* Nard (*Lavandula angustifolia*, Tourn. *Lavandula spica*, Linn. 800.) La lavande mâle a les feuilles plus larges que la femelle ; on emploie les feuilles et les fleurs, surtout de la dernière espèce, parce qu'elle est la plus commune. On se sert plus ordinairement des épis chargés de fleurs, soit pour les décoctions céphaliques et nervales, soit pour en tirer par la distillation l'huile essentielle qui est fort estimée pour les maladies du cerveau, pour les vapeurs hystériques et pour l'épilepsie. On en fait avaler huit ou dix gouttes dans quelque liqueur convenable ; on s'en sert pour aromatiser les sels volatils urineux, dont les personnes sujettes aux vapeurs se servent si familièrement. On fait aussi, par infusion dans l'huile d'olive, une huile de lavande appelée *huile de spic* ou *d'aspic*. L'huile de spic que l'on vend, n'est souvent que de l'huile de térébenthine parfumée à Marseille avec

l'huile essentielle de lavande. Pour connoître si elle est sophistiquée, il n'y a qu'à en mettre dans une cuiller; demi-heure après elle est évaporée, et il n'y reste que la térébenthine. Quand l'huile de lavande est pure, elle fait mourir les vers, les poux et leurs œufs; on en graisse un papier brouillard, que l'on applique sur la tête des enfans. Quatre ou cinq gouttes d'huile essentielle de lavande dans une cuillerée de vin, prise à jeun, dissipent la migraine et fortifient l'estomac. La même huile, mêlée avec celle de millepertuis et de camomille, fait un excellent liniment pour les rhumatismes, la paralysie et les mouvemens convulsifs.

Les fleurs de lavande, distillées avec du vin ou de l'eau-de-vie, donnent une espèce d'eau de la reine de Hongrie assez agréable. Les sommités de lavande chargées de fleurs et de graine, séchées proprement, sont excellentes, prises en infusion comme le thé, pour le vertige, le tremblement des mains, les mouvemens convulsifs, les affections soporeuses, la paralysie, le bégaiement, et les autres maladies des nerfs. Ce remède convient aussi aux asthmatiques, et à ceux dans lesquels le sang croupit par le défaut de la circulation.

Rondelet donne la recette suivante pour les accouchemens laborieux : semence de lavande demi-gros, semence de plantain et de chicorée de chacun deux scrupules, poivre un scrupule; le tout mis en poudre, le délayer dans trois onces d'eau de chicorée, et autant de celle de chèvre-feuille. *Zacutus* estime la conserve des fleurs de lavande pour rétablir les règles, pour les catarres, et pour fortifier l'estomac.

Ses fleurs entrent dans la décoction céphalique, dans le sirop anti-épileptique, dans le sirop de stœchas, dans la poudre céphalique odorante de Charas, et dans la poudre pour embaumer les corps. L'huile essentielle entre dans le baume apoplectique. On frotte aussi les bois de lits avec cette huile, pour chasser les punaises.

Lauréole (*Laureola mas*, Tourn. *Daphne mezereum*, Linn. 509.) Espèce de *thymelaca*, dont il y a deux espèces, une appelée *mâle* qui conserve ses feuilles en tout temps, et une *femelle* dont les feuilles tombent en automne, laquelle on appelle *mezereum*, en français *bois gentil*. L'une et l'autre croissent dans les bois montagneux, aux lieux ombrageux, rudes et déserts. Leurs feuilles, leurs fruits, leurs écorces purgent violemment la pituite et les sérosités. La dose est d'un gros en substance, et au double en infusion. On s'en sert pour l'hydropisie; on les fait prendre en poudre ou en infusion, principalement leurs feuilles. Comme ce purgatif est violent,

il faut le corriger avec la crême de tartre (tartrite acidule de potasse), ou quelque sel fixe et lixiviel; on peut le mettre en macération dans le vinaigre, ou dans quelqu'autre acide, pendant vingt-quatre heures : on l'ordonne dans l'hydropisie, le rhumatisme, les vapeurs hystériques et la fièvre quarte. L'écorce de ces arbrisseaux s'emploie de la même manière.

Laurier (*Laurus vulgaris*, Tourn. *Laurus nobilis*, Linn. 529.) Arbre qui croît aux lieux secs et chauds, et qu'on cultive dans les jardins. Ses feuilles et ses baies sont en usage dans la médecine. Le laurier est chaud et dessiccatif, émollient et résolutif; l'usage principal des baies est dans la suppression des mois et de l'urine, dans les affections des nerfs, la colique et les crudités d'estomac. Le laurier est tout rempli de sel âcre, volatil, huileux et aromatique, surtout ses baies, dont on tire une huile excellente pour les maladies des nerfs, la paralysie, les convulsions, la colique et la foiblesse d'estomac. Cette huile se tire par l'expression, par la coction dans l'eau bouillante, ou par la distillation; et on la donne aussi bien intérieurement à petite dose de dix ou douze gouttes, qu'on s'en sert extérieurement en liniment. On tire aussi par la fermentation de ses fruits un esprit qui a les mêmes vertus. Les feuilles de laurier se donnent en infusion comme le thé, au nombre de cinq ou six, ou en poudre, à deux gros : extérieurement elles entrent dans les fomentations avec les herbes aromatiques, pour fortifier les parties engourdies, dans les rhumatismes, la paralysie, contre les piqûres de guêpes, pour ramollir les tumeurs, et appaiser le mal de dents, en gargarisme. Les baies ont donné leur nom à l'électuaire de baies de laurier qui est estimé pour les coliques, et les maladies de la matrice. Elles ont aussi donné leur nom à l'emplâtre de *baccis lauri* de Mésué; elles entrent dans l'orviétan, dans l'emplâtre de mélilot, dans l'électuaire de Justin, dans l'*aurea alexandrina*, dans la thériaque *diatesseron* de Mésué, dans la confection anacardine du même. Ses feuilles entrent dans le *martiatum*; et dans l'emplâtre de bétoine; et son huile dans l'onguent de Naples, dans l'emplâtre appelé *manus dei*, dans celui de Paracelse, dans l'emplâtre de grenouilles, et dans l'emplâtre styptique.

Laurier-rose (*Nerion floribus rubescentibus*, Tourn. *Nerion oleander*, Linn. 305.) Les feuilles de cet arbuste, séchées et mises en poudre, font un violent sternutatoire : il est long-temps à opérer, mais quand il fait une fois son effet, cela dure long-temps, et avec tant de violence, qu'on éternue jusqu'à saigner du nez : ceux même qui sont habitués à

prendre du tabac, et qui n'éternuent pas aisément, ne sont pas à l'épreuve de cette errhine. Cette plante est un poison également dangereux aux hommes et aux animaux ; cependant Camérarius et Césalpin disent qu'elle est très-utile contre le venin des serpens : on en fait infuser les feuilles et les fleurs dans le vin, après y avoir ajouté de la rue ; ce correctif adoucit l'âcreté naturelle et la qualité pernicieuse de cet arbrisseau.

Lénitif. Décoction de racines de guimauve et de figues grasses deux livres ; sucre blanc une livre et demie, les faire cuire en consistance de miel, y mêler demi-livre de pulpe de casse récente, pulpe de pruneaux, et poudre de séné, de chaque un quarteron, semence de violette deux onces, tartre soluble (tartrite de potasse) une once ; faire un électuaire de tout selon l'art. Il amollit, et il adoucit en purgeant sans violence. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Lénitif fin, *de Meyssonnier*. Dans une décoction de mauve et de chicorée coulée et pressée, faire bouillir des pruneaux, desquels, étant cuits, on tire la pulpe par le tamis ; et à chaque once de pulpe y ajouter aussi chaque once de pulpe de casse fraîchement tirée, deux dragmes de poudre de séné aussi pour chaque once desdites pulpes, de même une dragme de poudre de racine de polypode, demi-dragme de poudre de réglisse, et pesant le tout, y ajouter le double de bonne cassonnade blanche, faisant cuire le tout découvert sur le feu comme une confiture en consistance de miel ferme, ou de bon raisinet, et on aura un lénitif fin aussi utile que le meilleur *catholicum*.

Lentille (*Lens major aut minor*, Tourn. 390. *Ervum lens*, Linn. 1039.) Plante qu'on cultive comme les autres légumes. Sa farine peut être employée dans les cataplasmes résolutifs et émolliens avec succès, surtout dans les tumeurs des mamelles et dans les parotides. La décoction des lentilles lâche un peu le ventre lorsqu'elle est légère ; car une forte décoction, ou l'eau dans laquelle on a écrasé ce légume pour la rendre plus épaisse et en faire une purée, est plus capable de resserrer que d'ouvrir le ventre ; et on la donne dans les flux lientériques avec succès. La première eau, ou la décoction légère des lentilles, est adoucissante ; on l'emploie utilement pour bassiner le visage dans la petite vérole, mais il faut attendre que l'inflammation des pustules commence à cesser, et ne s'en servir que lorsqu'elles approchent de l'exsiccation.

La décoction de lentilles est diaphorétique, et propre dans

la rougeole, dans la petite-vérole, les fièvres malignes et le rhumatisme : on la fait prendre en tisane un peu chaude. La même décoction, à la dose de quatre onces, avec deux onces de vin blanc, bue aussi chaudement qu'on le peut au commencement de la chaleur qui suit le frisson, guérit en une ou deux fois la fièvre intermittente, en augmentant la sueur.

Les lentilles entrent dans le cérat *de cynoglosso de* Galien.

Lentille de marais *ou* Lentille d'eau (*Lenticula palustris*, *vulgaris*) Petite plante aquatique dont les feuilles sont de la figure et de la grandeur des lentilles, lesquelles nagent sur la superficie des étangs, des lacs et des marais. Elles sont propres pour humecter, pour rafraîchir, pour éteindre les ardeurs du sang, étant prises en décoction. On les applique en dehors dans la goutte chaude, contre la gale maligne, sur le front pour appaiser la douleur de tête provenante de chaleur, et aux plantes des pieds pour éteindre le feu de la fièvre. L'eau distillée de ses feuilles est estimée pour les inflammations de toutes les parties nobles, et pour les fièvres pestilentielles. La même eau, appliquée par dehors sur les yeux, en ôte la rougeur, arrête les inflammations des paupières, des testicules et des mamelles.

Le remède suivant est sûr pour calmer la douleur des hémorroïdes. On saupoudre deux poignées de lentilles de marais avec une demi-once de myrrhe ; on met le tout dans un sac de toile, et on bassine les hémorroïdes avec l'eau qui distille par ce sac. Ray cite comme un secret l'infusion de cette plante dans le vin blanc pour la jaunisse : il faut en donner six onces pendant neuf jours, le matin à jeun.

Liége (*Quercus-suber*, Linn. 1413.) Arbre de moyenne hauteur, portant des chatons et des glands semblables à ceux du chêne vert ; il croît dans les pays chauds, comme en Espagne, en Italie, vers les Pyrénées, etc. Le gland du liége est astringent, et propre pour la colique venteuse; la dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. Son écorce doit être choisie en belles tables, unie, la moins noueuse, n'étan point crevassée, d'une épaisseur moyenne, légère, la moins poreuse, et se coupant très-facilement. Elle est détersive et astringente, elle arrête les hémorragies internes et les cours de ventre, étant prise en poudre ou en décoction. Les cendres du liége qui a servi de bondon aux tonneaux de vin, sont recommandés par Borel et par Forestus contre la dyssenterie, et le flux immodéré des hémorroïdes. Ses fleurs incorporées avec du beurre frais, ou dans l'huile d'amandes douces, sont

propres pour résoudre et pour adoucir la douleur des hémorroïdes enflées, si on les en frotte.

Lierre (*Hedera arborea*, Tourn. *Hedera helix*, Linn, 292.) Arbrisseau très-connu, dont les rameaux sarmenteux s'élèvent et s'étendent beaucoup en rampant, et s'attachent aux arbres voisins et aux murailles. Les feuilles de lierre sont chaudes et dessiccatives, et un peu astringentes.

Tout le monde sait qu'on applique sur les cautères une feuille de cette plante, préférablement à celle de plantain, de morelle ou de poirée, dont on se sert en quelques endroits. Il y a même des personnes qui, au lieu de pois, font tourner de petites boules de même grosseur avec le bois de lierre, dont ils se servent pour mettre dans le cautère et entretenir la suppuration. On les met aussi sur les loupes qu'elles font dissiper par la transpiration, si on en continue longtemps l'application, parce qu'elles attirent des sérosités. Ecrasées, on en applique aussi sur les cors des pieds, ou après avoir infusé vingt-quatre heures dans du plus fort vinaigre; d'autres y ajoutent du sel. On mêle le suc de lierre avec une huile appropriée comme celle de lys, pour guérir l'ozène ou ulcère puant du fond du nez, et les douleurs des oreilles purulentes. Pour guérir les brûlures, on fait bien cuire des feuilles de lierre dans de l'eau, on applique de ces feuilles sur la brûlure, et on met une compresse épaisse bien trempée dans la décoction tiède, et on continue jusqu'à guérison. Les feuilles de lierre, bouillies dans le vin, s'appliquent avec succès sur les ulcères et sur les plaies pour les nettoyer; elles sont propres aussi pour tuer les poux, les lentes, et pour la teigne. Les baies de lierre sont très-purgatives et même émétiques, mais leur usage intérieur est dangereux. Simon Pauli, Hoffmann et quelques autres auteurs sont de ce sentiment. Les gens de la campagne en prennent cependant un ou deux gros pour les fièvres; Spigelius l'estime pour la tierce causée par une pituite trop abondante. Il en faisoit prendre un gros dans trois onces d'eau de chardon-béni, de soucy ou d'endive, avec six grains de nitre et trois grains de trochisques de camphre. Quelques auteurs modernes recommandent pour la douleur des dents la décoction de ces mêmes fruits écrasés et bouillis dans le vin ou dans le vinaigre; il faut la garder dans la bouche quelques momens, et la rejeter ensuite.

La gomme est aussi estimée pour le même mal, et on en met un petit morceau dans le creux de la dent gâtée. Cette gomme qui coule par incision ou naturellement du tronc des gros lierres dans les pays chauds, est d'un jaune rougeâtre et

tanné, d'une odeur forte, et d'une saveur âcre et aromatique; elle est dure, friable et transparente; il en vient des Indes par Marseille Elle est vulnéraire, détersive, propre pour dessécher les ulcères, pour faire tomber le poil, pour faire mourir la vermine et résoudre les tumeurs; on l'emploie dans quelques onguens, entre autres dans celui d'*althæa*.

Les anciens se servoient de la décoction de feuilles de lierre dans le vin pour déterger les ulcères malins et pour la brûlure. On prépare pour ce dernier cas l'onguent suivant qui est merveilleux, dans lequel ces mêmes feuilles sont employées :

Prendre des feuilles de lierre, des sommités de sauge franche deux poignées de chacune, de l'écorce moyenne de sureau une poignée, de fiente de pigeon demi-poignée; couper le tout, et le faire frire avec du vieux beurre, le passer ensuite tout chaud, en le pressant fortement; on applique cet onguent froid sur l'ulcère que la brûlure a causé, et on le coupe avec du papier brouillard ou du papier gris.

Lierre terrestre, Terrette, Herbe de Jean, Rondotte (*Hedera terrestris vulgaris*, Tourn. *Glecoma hederacea*, Linn. 807.) Plante odorante qui pousse de petitea tiges basses, rampantes à terre, portant des feuilles rondes, dentelées en leurs bords; elle croît aux lieux ombrageux et humides contre les murailles, contre les haies. Le lierre terrestre est âcre, amer, chaud, dessiccatif, vulnéraire, apéritif, détersif, très-pectoral, propre à découper et résoudre le tartre du poumon, des reins et des autres parties, et il remédie puissamment aux obstructions causées par ce tartre, à la jaunisse, et aux ulcères des viscères pour les déterger et les consolider, à la toux, à la phthisie, à l'empyême, aux ulcères internes des reins, de la poitrine, du poumon.

Toute la plante est en usage en décoction ou en infusion, une petite poignée sur une pinte d'eau. Elle est pectorale et incisive; outre cela, elle est fort apéritive, elle est aussi vulnéraire, détersive. On prépare l'extrait, la conserve et le sirop des fleurs et des feuilles. Son sirop est excellent pour l'asthme; la dose de ces préparations est la même que celle des autres de même espèce, c'est-à-dire d'une once pour le sirop et la conserve, et demi-once pour l'extrait.

La poudre de cette plante, avec autant de sucre détrempé dans son eau distillée, est bonne pour l'asthme, la toux opiniâtre et la phthisie, depuis demi-gros jusqu'à un gros. Le lierre terrestre, appliqué en cataplasme, appaise les tranchées des femmes en couches. Le suc de lierre, tiré par le nez, passe pour guérir la migraine la plus violente. Cette

plante est utile dans les ulcères internes, surtout ceux de la poitrine et des reins; Lobel l'ordonne pour prévenir la goutte et déboucher les viscères.

Le suc récemment exprimé de cette plante, et cuit avec la graisse d'une oie qui n'ait pas été rôtie, fait un excellent onguent pour la brûlure. Ce jus attiré par les narines, appaise les douleurs de tête; et mêlé avec du vert-de-gris, il est bon contre les ulcères caverneux. Ettmuller recommande encore le même suc, pris intérieurement, pour les chûtes où l'on soupçonne du sang extravasé ou caillé. Boyle le prescrit encore dans quelque véhicule approprié, pour l'ardeur d'urine, dans les rhumatismes.

Dans la vieille toux et le catarre, le remède suivant est excellent : lierre terrestre, hyssope une poignée de chaque, polypode deux onces, fleurs de coquelicot une pincée, réglisse une once, sassafras demi-once; le tout infusé dans une pinte d'eau chaude, y ajouter un morceau de sucre de demi-livre, et en faire prendre matin et soir un petit verre, et même pendant la nuit.

L'huile d'olive où on a fait infuser trente ou quarante jours le lierre terrestre, est très-anodine, appaise la colique venteuse, à la dose de trois ou quatre cuillerées. On pile une partie de la plante, et on l'enferme dans une bouteille qu'on expose au soleil; elle s'y pourrit, et se réduit en huile ou suc épais qui est excellent pour les piqûres des tendons; Maréchal l'a employée avec succès.

Lièvre (*lepus*). Animal à quatre pieds, très-commun. On donne comme un remède excellent contre le calcul, depuis un scrupule jusqu'à une dragme, de la poudre d'un lièvre dont on a seulement ôté la tête, et qu'on a mis sécher au four dans un pot de terre. La tête guérit l'alopécie ou chûte des cheveux, réduite en cendre, et enduite avec du miel; cette cendre seule blanchit les dents. Les yeux de lièvre, arrachés au mois de mars (ventôse), facilitent l'accouchement, font sortir l'arrière-faix et les moles; on les fait dessécher avec du poivre, sans les presser aucunement, et on les applique sur le sommet de la tête, du côté de la prunelle. Harteman, Major et Rivière confirment cette expérience. Le sang de lièvre enduit efface les taches du visage, les rousseurs et les lentilles; desséché, il arrête la dyssenterie et le flux céliaque, il brise la pierre des reins, mais il faut, selon Vanhelmont, que ce soit le sang d'un lièvre forcé par des lévriers, et tué durant la terreur; on reçoit ce sang dans un linge, et quand il est sec, on en met infuser un morceau dans du vin, pour donner

à boire aux dyssentériques. Le docteur Michaël en a fait l'expérience sur lui-même, et Schmuck loue le même remède. Le même sang desséché se donne en poudre au poids d'un scrupule dans une eau appropriée, comme de plantain, d'ortie, etc. Le linge imprégné de ce sang, appliqué sur l'érésipèle, le guérit infailliblement, selon l'expérience du même Vanhelmont. On peut substituer le sang d'agneau au sang de lièvre, pourvu qu'il ait été tourmenté et tué dans la peur. Le cœur de lièvre couru et tué dans la peur, est un remède éprouvé contre la fièvre quarte; on le divise en trois ou quatre parties qu'on met en poudre, pour donner chacune avant l'accès, après les remèdes généraux, ce qui est confirmé par Sennert et par Tornerus. Le foie arrête le flux de ventre, et soulage les hépatiques. Les reins et les testicules desséchés se donnent aux graveleux. L'os du talon est recommandé contre la gravelle, la colique, l'épilepsie, et l'accouchement difficile; on le donne en poudre. La graisse, surtout la vieille, appliquée extérieurement, sert à tirer les flèches, les morceaux de bois, les balles, et autres corps étrangers des plaies, et elle rompt les abcès. La fiente est bonne pour les graveleux, prise en forme de cendre; elle guérit la dyssenterie, étant bue; et remédie à la brûlure, étant appliquée. Le poil de lièvre entre dans les linimens pour arrêter le sang, et le fameux onguent de Gallien pour arrêter le sang dans l'artériotomie, est composé de parties égales d'aloës, d'encens et de poil de lièvre brûlé. On applique la peau de lièvre sur la partie douloureuse dans la goutte et dans les rhumatismes.

Limaçon. Insecte, ou à coquille et qu'on nomme *escargot*, en latin *cochlea*; ou sans coquille, qui est rouge ou gris, et se nomme *limas* ou *limace*, et en latin *limax*. Les meilleurs escargots sont ceux qui vivent au soleil et dans les vignes, d'herbes odorantes, il faut les ramasser avant le lever du soleil. Ceux qui vivent dans les marais et dans les lieux ombrageux, ont les mêmes vertus, mais en moindre degré. Les escargots sont réfrigératifs, incrassans, glutinatifs, lénitifs, et salutaires aux nerfs et aux poumons. On les estime dans la toux, la phthisie, le crachement de sang, et les autres affections de poitrine, contre la chaleur du foie et la colique. Appliqués seuls, ou avec le fiel de taureau, ils mûrissent et ouvrent les charbons pestilentiels, ils consolident les plaies, spécialement celles des nerfs; ils guérissent les ulcères, surtout des jambes, ils appaisent les inflammations de la goutte, ils abaissent le ventre des hydropiques et

les hernies aqueuses, étant pilés avec leurs coquilles, et appliqués; ils arrêtent l'hémorragie du nez, appliqués sur le front; et l'écume qui en sort lorsqu'ils cuisent sur la braise, guérit les fistules. Les coquilles pilées et réduites en poudre, se donnent contre le calcul, et pour dessécher les crevasses des pieds et des mains. La graisse qui nage au-dessus de la décoction des escargots, quand elle est refroidie, remédie à la rougeur et à la douleur des yeux, et sert de défensif pour empêcher les fluxions de tomber sur les yeux, étant enduite. Les escargots en hiver sont renfermés dans leurs coquilles par le moyen d'un couvercle, lequel séparé de la coquille, bien lavé et pulvérisé, se donne avec succès aux graveleux, aux hydropiques, et à ceux dont l'urine est supprimée; on en donne tous les jours soir et matin aux hydropiques, ce qu'on en peut prendre au bout de la pointe d'un couteau, dans un véhicule convenable; d'autres y mêlent un peu de nitre, ou une partie de poudre de ces couvercles qu'ils donnent pour la gravelle et la suppression d'urine, dans du vin blanc, ou autre véhicule convenable. L'escargot et la limace conviennent en général à l'hectisie et à la phthisie; on les prépare en manière d'aliment, ou bien on les distille; ils sont plus efficaces quand on les nourrit de sucre.

Voici la méthode d'un médecin italien : il prenoit des escargots de montagne qu'il nourrissoit durant deux ou trois jours de sucre et de farine, après quoi il les faisoit cuire légérement dans de l'eau avec un peu de vinaigre, et enfin dans un bon bouillon de volaille ou de mouton. Préparés de cette façon, ils humectent beaucoup, ils engendrent de bon sang, et ne sont point de dure digestion. Rivière rapporte qu'un homme a été guéri d'une fièvre hectique abandonnée des médecins, en avalant pendant quelques jours un bouillon dans lequel il faisoit cuire des limaces rouges prises dans les bois, après les avoir nettoyées, éventrées, et lavées dans de l'eau rose; mêler des limaces rouges hachées par morceaux avec un poids égal de sel commun, mettre le tout dans une chausse à hypocras, ou dans un sac de toile qu'on pend à un clou dans la cave, au-dessus d'une terrine ou autre vaisseau, pour en recevoir la liqueur qui en distillera; elle est bonne pour enduire chaudement les articles dans la goutte, pour la sciatique, catarres, et fluxions sur quelques membres, pour dessécher les verrues, pour la paralysie imparfaite, crampe et engourdissement ou stupeur de membre, en oignant de cette liqueur chaude, soir et matin, l'endroit malade, et depuis toute l'épine du dos depuis le

cou, jusqu'à l'os voisin du fondement. Cette même liqueur guérit la chûte du fondement, et incorporée avec de la racine fraîche de grande consoude dans un mortier de marbre, et appliquée en forme de cataplasme dans l'aîne, elle raffermit et resserre le péritoine et les anneaux dans les descentes. La poudre des limaces séchées au four, après que le pain en est tiré, sur une tuile ou sur un ais, prise seule dans du vin, dix-huit ou vingt matins de suite à jeun, ou autant de celle de racine de grande consoude séchée dans le four de la même manière, est bonne pour les descentes. Pour les enfans à la mamelle, on en met dans leur bouillie demi-dragme de chacune pendant neuf matins, à commencer au premier jour du décours de la lune. La poudre des pierres qui se trouvent dans les têtes des limaces grises, bue dans du vin, guérit la strangurie, quand on n'urine que goutte à goutte. Volckamerus a éprouvé que cette pierre pendue au cou en forme d'amulette, en sorte qu'elle touche à nu la région du cœur, guérit les fièvres quartes et les tierces bâtardes. Appliquée sur le front, elle arrête l'hémorragie du nez.

Limons (*Limones*, *seu limonia mala*.) Fruits qui ne diffèrent des citrons qu'en ce qu'ils sont plus ronds, plus gros, et que leur écorce est moins épaisse. Il y en a de doux et d'aigres; ces derniers sont employés en médecine. Ce fruit naît sur une espèce de citronnier appelé en latin *limon vulgaris*, ou (*citrus limon* Linn. 1100), et en français *limonier*. Ses feuilles et ses fleurs sont semblables à celles du citronnier ordinaire, de sorte qu'on ne le distingue que par son fruit. L'écorce du limon est propre pour réjouir le cœur et le cerveau, pour résister au venin, pour donner bonne bouche, pour exciter la digestion. Le suc de limon est cordial, et plus rafraîchissant que celui de citron; il résiste au venin, il calme les ardeurs des fièvres, il précipite la bile. On le mêle avec de l'eau et du sucre pour faire de la limonade : on en prépare aussi un sirop fort employé en médecine. Ce suc est spécifique pour chasser la pierre des reins, et c'était le secret de Timœus qui le donnoit de la manière qui suit : mêler deux onces de suc de limon récemment exprimé avec six onces de vin d'Espagne pour une prise. Le même suc est éprouvé contre l'ischurie ou suppression d'urine. Amatus Lusitanus en a guéri une causée par l'obstruction des conduits urinaires par des humeurs visqueuses, en faisant avaler trois ou quatre onces de ce suc. Les semences du limon sont un peu amères, propres pour les vers, pour fortifier et pour préserver du mauvais air. *Voyez* Citronnier.

Lin (*Linum sativum*, Tourn. *Linum usitatissimum*, Linn. 397.) On cultive cette plante dans les terres grasses et humides; on n'emploie en médecine que sa semence. On choisit la plus grosse et la mieux nourrie; elle est plus chaude que tempérée; elle est propre pour digérer, pour ramollir, pour résoudre, pour adoucir; l'usage interne est dans la toux, la pleurésie, la phthisie. On la fait infuser entière, et bouillir dans de l'eau pour les mucilages, On en met aussi infuser en un petit nouet dans les tisanes pour la pierre, pour la gravelle, pour exciter l'urine, pour la colique néphrétique. Un des meilleurs remèdes à appliquer sur les hémorroïdes, est un cataplasme fait de farine de seigle mêlée sur le feu dans de l'huile de lin, et y ajoutant, quand on l'en retire, un jaune d'œuf. L'huile que l'on retire de cette semence par expression, a les mêmes vertus; elle est aussi anodine, émolliente et résolutive. On la distille dans les yeux contre les ongles, on en fait avaler avec succès dans la pleurésie et dans la colique, et on en oint les parties malades et la rate endurcie; la prise est de deux ou trois onces. Dans la pleurésie on arrête par son moyen l'inflammation de la plèvre, et on aide l'expectoration et le crachement; ce qui réussit encore mieux, si dans quatre onces d'huile de lin on délaye une dragme de poudre de sanglier préparée et un peu de sucre, qu'on donne au malade; ce qui le décharge insensiblement par les selles et par les crachats.

L'huile de lin, donnée dans une assez grande dose, comme de plusieurs onces, est très-propre, selon Boyle, pour rompre les empyêmes qui surviennent aux pleurésies; et le même auteur dit qu'on fait un remède excellent pour la brûlure avec de l'eau de chaux bien battue avec l'huile de lin dans la quantité qu'il en faut pour faire une espèce d'onguent ou liniment fort blanc. Cette huile, pour être prise intérieurement, doit être nouvelle; car alors elle est d'une saveur assez agréable, au lieu qu'elle fait mal au cœur quand elle est vieille et rance. Elle est un excellent remède dans la toux, la péripneumonie, la phthisie, et les autres affections de la poitrine; elle fait cracher. De plus, elle est très-salutaire dans les resserremens opiniâtres du ventre, et dans la passion iliaque ou *miserere*, où elle a eu de très-bons effets. Un clystère de quatre onces d'huile de lin avec autant d'huile de navette, étoit le secret du docteur Michaël, qui ne lui a jamais manqué. Ruland a guéri un homme dont le ventre étoit devenu dur comme une pierre par l'engourdissement des gros excrémens, avec un clystère de cinq onces d'huile de lin; cet auteur ajoutoit quelquefois

quelquefois demi-dragme de trochisques alhandal aux clystères d'huile de lin. L'étoupe ou la toile de lin servent pour recevoir les cataplasmes anodins et autres remèdes. La graine de lin entre dans le sirop *de prassio* de Mésué, dans le looch *sanum et expertum* du même, dans l'onguent d'althæa de Nicolas d'Alexandrie, dans le mondificatif de résine de Joubert, dans l'emplâtre *diachylon magnum*, et dans l'emplâtre de mucilages.

Linaire (*Linaria lutea vulgaris*, Tourn. *Antirrhinum linaria*, Linn. 858.) Plante ainsi appelée, parce que ses feuilles ressemblent à celles du lin. Sa fleur est jaune; elle croît aux lieux incultes, proche des haies. Ses feuilles sont chaudes, dessiccatives, diurétiques et amères; leur usage principal est dans la jaunisse, l'obstruction du foie, la difficulté d'uriner, la pierre, l'hydropisie, prise en décoction avec les fleurs, laquelle chasse de plus le venin, dissout le sang caillé, et provoque les mois. On les applique aussi extérieurement, pilées vertes, sur le bas-ventre, dans la strangurie, et sur le fondement dans la douleur des hémorroïdes occultes. Voici un onguent d'Hartman, très-excellent : piler une poignée de linaire avec une suffisante quantité de sain-doux, et y ayant ajouté un jaune d'œuf, appliquer le tout sur la partie douloureuse. Si on n'a point de sain-doux, l'herbe seule suffit; si elle est verte, on la pile; et si elle est sèche, on la met dans un sachet avec de la camomille, et on met bouillir le tout dans du lait pour appliquer dessus le mal; on y peut ajouter, pour rendre le remède meilleur, de l'huile d'escargots, ou de celle de cloportes, qui sont recommandées dans cette maladie.

Césalpin estime cette plante pour le cancer et l'érysipèle; Tragus pour les fistules, et il ajoute que cette plante est apéritive, propre pour la jaunisse, pour les obstructions du foie et la rétention d'urine : elle est utile aussi dans le phlegmon et dans l'érysipèle, parce qu'elle amollit les fibres en même temps qu'elle procure la résolution. Le suc de l'eau distillée de la linaire est propre pour l'inflammation des yeux. Un verre de cette eau, bue avec un gros d'écorce d'hièble en poudre, fait vider les eaux des hydropiques par les urines. Un cataplasme de linaire passée par la poêle avec du sain-doux, appliqué sur le ventre menacé d'inflammation, soulage le malade; ce remède est aussi très-utile dans la gravelle et dans la difficulté d'uriner; de simples fomentations avec sa décoction, sont aussi très-propres pour la même maladie.

Liniment (*Illitus*). Remède topique, adoucissant les âpretés de la peau, humectant les parties qu'il faut amollir pour en résoudre les humeurs qui affligent le malade, et en ôter la douleur. On se sert de différens linimens, suivant les diverses occasions. Le liniment est d'une consistance moyenne entre l'huile et l'onguent; il est composé d'onguens, d'huiles, de cire, etc.

Liniment *de Saturne* (plomb). On le prépare en agitant ensemble égales parties de la dissolution de chaux de plomb et d'huile rosat, et les réduisant en une espèce d'onguent *nutritum*. Il est fort propre pour la guérison des ulcères malins qui viennent d'une humeur âcre et salée, et pour celle des dartres, gale, feu volage, et même des brûlures.

Liniment *pour la sciatique*. Prendre de la goutte de bœuf, demi-septier d'eau-de-vie, et un quarteron de beurre frais, bien mêler ces trois choses ensemble, les faire chauffer, et les appliquer sur le mal, le plus chaud que l'on pourra souffrir. Si le mal vient de l'épine du dos, il la faut frotter d'eau-de-vie, et après l'oindre de ce liniment, le plus chaud que l'on pourra.

Liniment *pour les brûlures écorchées*. Incorporer ensemble, en forme de liniment pour en oindre le mal, deux onces de suc d'oignon cuit sous la braise avec une once d'huile de noix.

Liniment *pour les hémorroïdes*. Faire un liniment, selon l'art, avec deux onces d'huile de lin, autant de pulpe d'oignons cuits sous les cendres, et demi-once de cire blanche.

Autre pour le même mal. Faire fondre deux onces du plus vieux lard, ôter les peaux sèches, y jeter environ demi-once de cire blanche coupée en petits morceaux, pour donner corps au liniment; la cire étant fondue, retirer le tout de dessus le feu, et le remuer jusqu'à ce qu'il soit froid; le conserver pour en oindre le mal au besoin avec le bout du doigt. Ce liniment, quoique simple, est très-bon.

Liniment *pour les ulcères ou brûlures*. Mêler ensemble parties égales d'huile de noix et d'eau de chaux, et on aura un liniment excellent.

Liniment *pour toutes les infections de la peau*. Faire un liniment pour toutes les parties affligées, avec quatre onces de céruse et six dragmes de sublimé en poudre, et mêler avec une livre de beurre.

Lis (*Lilium album vulgare*, Tourn. *Lilium candidum*, Linn. 433.) Plante à fleur, dont il y a plusieurs espèces qu'on cultive dans les jardins; on ne se sert en médecine

que de celle qui porte des fleurs blanches. Ces fleurs sont chaudes et humides, de diverses parties, anodines, digestives et maturatives. La racine ou oignon de lis est détersive, dessiccative, digestive, émolliente et maturative; elle n'est usitée qu'extérieurement pour murir et amollir les tumeurs, en adoucir l'inflammation, guérir les cors des pieds et la brûlure.

Il y a peu de cataplasmes émolliens et résolutifs dans lesquels on n'emploie la racine ou oignon de lis cuit sous la cendre ou dans l'eau, et écrasé avec les autres herbes, pour en former une moëlle ou pulpe. On emploie les fleurs de cette plante aussi bien que la racine; on prépare avec l'une ou avec l'autre une huile et une eau distillée. L'eau distillée qui se tire des fleurs, appaise les maux de la gorge, et convient à toutes les inflammations intérieures; on la donne par verrées dans la pleurésie, la néphrétique, et dans l'ardeur d'urine. Camérarius la prétend admirable pour les femmes en travail; Mathiole y ajoute le safran et la casse. L'eau distillée de lis s'ordonne, comme les autres, depuis quatre jusqu'à six onces dans les juleps et potions anodines, pour appaiser les tranchées des accouchées, et de ceux qui ont la colique ou la dyssenterie.

L'eau de lis passe pour un bon détersif et un grand adoucissant pour les élevures de la peau; on y ajoute quelques gouttes d'huile de tartre, et même un peu de camphre. Pour les tumeurs des testicules, on fait un cataplasme avec les oignons de lis, bouillis avec de la graisse de porc et de l'huile de camomille; quelques-uns y ajoutent de la mie de pain et du lait, et suppriment l'huile et la graisse.

L'huile de lis est simple ou composée; la première est plus en usage pour les maladies de la peau, pour les tumeurs, et pour les fluxions de la tête et des oreilles. L'huile qui est composée, de l'invention de Mésué, est remplie d'aromates; elle est beaucoup moins en usage que l'autre, et est moins adoucissante. Un oignon de lis, bien malaxé avec l'huile de noix, après l'avoir fait cuire dans les cendres, est un remède éprouvé pour la brûlure.

Liseron grand, *ou* Campanette, *ou* Liset (*Convolvulus major albus*, Tourn. *Convolvulus sepium*, Linn. 218.) Plante qui pousse des tiges très-longues, grosses, sarmenteuses, qui s'élèvent en rampant, embrassant les arbres et les arbrisseaux voisins, ayant des fleurs blanches de la figure d'une cloche. Cette plante résolutive et anodine est en usage contre les maladies chaudes, principalement contre

celles de la tête et des yeux. On a éprouvé que pour faire percer un clou en vingt-quatre heures, il n'y a qu'à broyer entre les doigts sept ou huit de ses feuilles, et les appliquer dessus. Le jus de l'herbe, qui est blanc comme du lait, étant enduit, fait tomber le poil et tue les poux.

Liseron petit *ou* Petit Liset (*Convolvulus arvensis*, Linn. 218.) Plante qui pousse plusieurs petites tiges menues, tendres, rampantes à terre, et se liant aux autres plantes voisines. Ses fleurs ont la même figure que celle du grand liseron, mais elles sont plus petites, blanches, ou de couleur de rose, ou quelquefois purpurines. Elle croît dans les blés et aux lieux incultes. Le jus des feuilles de petit liseron, pris en breuvage, lâche le ventre, selon Dioscoride; Galien dit qu'il a une vertu digestive et résolutive. Albert-le-Grand dit qu'il est bon à la poitrine, au poumon et propre pour l'asthme, que son eau purge la bile aduste, et qu'il a plus de force quand on ne le fait pas cuire. Tournefort doute que cette plante soit purgative, comme l'assurent plusieurs personnes, mais il assure, par expérience, qu'appliquée extérieurement, elle est très-vulnéraire; ce qui est conforme à ce qu'Avicène dit du *volubilis*, dont il assure que les feuilles fraîches sont très-propres aux grandes plaies, et que cuites dans du vin, elles les consolident. De plus, il dit qu'appliquées sur les brûlures, elles y sont un remède excellent. On prétend que sa semence, qui est mûre à la fin de l'été, prise dans du vin, provoque l'urine. L'eau distillée des fleurs est bonne à toutes les inflammations intérieures et extérieures, surtout aux rougeurs des yeux.

Litharge (*Lythargirus*, *seu lythargirium*). Plomb empreint des impuretés du cuivre, et réduit en forme de scorie ou d'écume métallique, par la calcination. Cette matière se fait quand on purifie le cuivre au sortir de la mine, en Pologne, en Suède, en Dannemarck. Il y a deux espèces de litharge, une jaune tirant sur le rouge, approchant en couleur de l'or, appelée *litharge d'or*; l'autre a une couleur qui tire en quelque façon sur celle de l'argent, qu'on appelle *litharge d'argent*. Les couleurs ne procèdent que des différens degrés de calcination, la litharge d'or ayant été plus long-temps calcinée que la litharge d'argent; elles ne contiennent l'une et l'autre guère autre chose que du plomb. On doit choisir les litharges en petits morceaux bien calcinés, nets, hauts en couleur, pesans. La litharge qui vient de Dantzig est plus belle que celle qu'on envoie en Angleterre. On fait aussi de la litharge en purifiant l'or et l'argent par

la coupelle, mais en petite quantité; elle est semblable à l'autre. Les litharges sont dessiccatives, détersives et rafraîchissantes; elles donnent la consistance à plusieurs emplâtres; car elles se dissolvent par la coction dans les huiles et dans les graisses; elles remplissent les cavités, elles détergent, et font venir les chairs.

Livêche, *ou* Levêche, *ou* Ache de montagne (*Angelica montana*, Tourn. 313. *Ligusticum levisticum*, Linn. 359.) Espèce d'ache dont la racine ne meurt point, qui pousse des tiges très-hautes, et qu'on cultive à l'ombre. On se sert en médecine de la racine, des feuilles et de la semence. Cette plante est chaude, dessiccative, incisive, apéritive, alexipharmaque, diurétique et vulnéraire; elle fortifie l'estomac, guérit l'asthme, excite les mois aux femmes, si elles en mâchent quelques feuilles et en avalent le jus et l'herbe; elle désopile la rate, remédie particulièrement à la jaunisse. La semence de livêche est fort usitée comme carminative, dans les tranchées des femmes, soit grosses, soit accouchées; elle rend l'urine fort noire, ce qu'il est bon de savoir pour n'être pas surpris, car l'urine noire est d'un mauvais augure sans cela. On croit que de boire avec un chalumeau fait de la tige de cette plante, est un bon remède contre la toux. La livêche entre dans les tisanes pectorales et dans les emplâtres vulnéraires.

Looch, Ecligma et Linctus, trois mots qui signifient une même chose, *lèchement* et *sucement*; le premier est arabe, le second est grec, et le troisième est latin. On a donné ces noms à des compositions pectorales qui ont une consistance entre les sirops et les électuaires moux. On les fait sucer aux malades avec un bâton de réglisse concassé par le bout qu'on trempe dedans, ou on les donne à la cuiller, afin qu'étant pris peu à peu, ils demeurent plus de temps au passage, et humectent mieux la poitrine; on ne les prépare que lorsqu'on en a besoin.

Looch *de chou rouge*, *de Gourdon*. On tire le suc des choux rouges par expression, à la manière ordinaire, puis on le dépure en le faisant bouillir un bouillon, et le passant par un blanchet, on mêle une livre de ce suc dépuré avec demi-livre de miel écumé, et autant de sucre blanc; on fait bouillir le mélange doucement jusqu'à consistance de looch, puis étant réfroidi, on y mêle trois dragmes de safran réduit en poudre très-subtile.

Ce looch est propre pour l'asthme et pour les autres mala-

dies de la poitrine et des poumons. On le prend au bout d'un bâton de réglisse concassé.

Looch *de lentilles d'Avicenne.* Faire bouillir légérement deux pincées de lentilles rouges dans de l'eau commune, jeter cette première décoction, et les faire bouillir de rechef dans trois demi-septiers de nouvelle eau de fontaine, jusqu'à la consomption de la quatrième partie ; on y jette alors deux dragmes de semence de pavot blanc, on fait bouillir la décoction quelques bouillons, on y met une pincée de raisins mondés de leurs pepins, on continue la coction jusqu'à ce qu'il ne reste qu'environ la moitié de la liqueur, enfin on y jette deux dragmes de roses rouges, et leur ayant fait prendre un bouillon, on coule la décoction avec forte expression, on la laisse reposer, on la passe par un blanchet, et on la fait cuire avec six onces de sucre candi en consistance de looch.

Il déterge, fortifie, et adoucit les âcretés de la poitrine, il soulage les maux de gorge, il est bon pour l'enrouement, pour exciter le crachat. On en prend avec le bout de bâton de réglisse concassé, ou à la cuiller.

Looch *de tussilage simple.* Couper par morceaux des racines de tussilage, cueillies dans leur vigueur, en mettre bouillir quatre onces dans ce qu'il faudra d'eau, jusqu'à ce qu'elles soient molles, et qu'il ne reste qu'environ six onces de liqueur; on coule la décoction, on pile les racines dans un mortier de marbre, on en tire la pulpe au travers d'un tamis, on dissout cette pulpe dans la décoction coulée, et on y mêle huit onces de miel écumé ; on met le mélange sur un petit feu pour lui donner plus de liaison ou de consistance, et le looch est achevé.

Il adoucit l'acrimonie des humeurs qui descendent sur la gorge, il appaise la toux, il excite le crachat, il humecte la poitrine. On en use avec un bâton de réglisse concassé.

Lotier odorant. *Voyez* Baumier.

Lotion (*Lotio*). Préparation de médicamens, qui se fait en les lavant dans quelque liqueur, soit qu'elle se fasse légère, pour en ôter seulement les ordures, comme les racines nouvellement tirées de terre, soit qu'elle soit pénétrante, pour en emporter quelque sel ou esprit corrosif, comme la lotion de l'antimoine, des précipités, des magistères, etc. soit pour ôter quelque mauvaise qualité du remède, ou lui en communiquer une bonne. On fait aussi des lotions pour déterger les plaies, pour fortifier quelque membre, amollir quelque tumeur, etc.

Lotion (*Lotio, fomentatio*). Remède qui tient le milieu

entre la fomentation et le bain. Il y en a de rafraîchissantes, de somnifères pour les fébricitans, faites de feuilles, fleurs et racines de *nymphaea*, de laitue, de pourpier, de mauve, de violier, de saule, de pavot blanc, et de semences froides écrasées, bouillies dans de l'eau, dont on lave les pieds et les mains des malades, les enveloppant dans des linges trempés dans la même décoction, qu'on mouille à mesure qu'ils se dessèchent.

On lave quelquefois la tête avec une lessive claire faite avec les cendres de sarment pour en ôter la crasse, et celle des cheveux. On emploie aussi plusieurs lotions pour la guérison de la teigne, plus ou moins fortes et pénétrantes, selon que le mal est plus ou moins grand, et entre autres celles qu'on prépare avec la seule décoction de cresson aquatique, faite dans de l'eau commune, et celle qu'on compose avec les racines d'iris, d'*asarum* et d'*enula campana;* les feuilles de lierre, d'absinthe, de fumeterre, de chélidoine, de scabieuse, de serpolet et de marjolaine; les baies de laurier et des lupins, bouillies ensemble dans une lessive claire de cendres de bois de genièvre, continuant de se servir de cette lotion pendant plusieurs jours, et surtout dans les décours de la lune, après qu'on a pratiqué les remèdes généraux internes, et surtout les purgatifs et les diaphorétiques. On ajoute aussi quelquefois à ces décoctions des fientes desséchées de pigeon, d'oie et de brebis, les racines de patience et d'ellébore, la coloquinte, l'euphorbe, le vert de gris (oxide de cuivre vert), et plusieurs autres médicamens pénétrans, lorsque le mal ne cède pas à des remèdes plus doux.

On fait bouillir les capillaires et l'auronne femelle dans de l'eau de rivière, et on lave la tête et les cheveux, tant pour les empêcher de tomber, que pour les faire croître et les rendre plus beaux.

Pour faire mourir les poux et les autres vermines, on emploie avec un heureux succès une décoction de lupins, de staphisaigre, d'absinthe et de petite centaurée, faite dans de bon vinaigre ou dans l'urine, dont on lave la tête et même tout le corps, s'il en est besoin, pour faire mourir les poux et les autres vermines.

On prépare encore plusieurs lotions pour guérir la gale, les dartres et les autres maladies de la peau, y employant les décoctions des racines et des feuilles d'aunée, de *lapathum acutum* dit *oxylapathum*, de scabieuse, de fumeterre, etc. dont voici un exemple : faire bouillir dans deux pintes et demie d'eau commune, jusqu'à la diminution du tiers, des

racines d'*oxylapathum* et d'aunée, de chaque quatre onces, d'ellébore blanc une once, feuilles d'absinthe et de cresson de fontaine, de chaque une poignée; couper par morceaux les racines et les feuilles; on coule la décoction, on y dissout six dragmes de sel de tartre (carbonate de potasse). Cette liqueur est propre pour dessécher et chasser la gale, la teigne et les autres vices de la peau. On lave chaudement la partie malade.

On lave la tête avec de l'esprit-de-vin (alcohol), ou de l'eau de la reine de Hongrie, pour fortifier le cerveau, ou pour en dissiper les humidités superflues, ou pour en guérir les contusions. On en lave aussi les autres parties du corps dans les rhumatismes, et pour appaiser toutes sortes de douleurs. On s'en sert aussi fort utilement contre les brûlures, mais encore plus heureusement, si on y ajoute un peu de vitriol (sulfate de zinc), et quelques grains de vert de gris (oxide de cuivre vert).

On lave aussi les plaies et les ulcères avec les teintures ou décoctions d'aristoloche, de gentiane, de petite centaurée, de millepertuis, de pervenche, d'absinthe, de verge d'or, de pyrole, de bugle, de sanicle, de véronique mâle et femelle, etc., faite dans les sucs de semblables plantes, ou dans du vin blanc, y ajoutant même quelquefois la mirrhe, l'aloës en poudre, dont on fait aussi les injections lorsque les plaies sont profondes.

Loup (*Lupus*). Animal hardi, carnassier, et si semblable au chien, que quelques-uns l'appellent *chien sauvage*. La dent du loup est employée pour aider à faire sortir les premières dents des enfans; on l'enchâsse dans un hochet d'argent, et on la leur fait mâcher, afin que les gencives s'ouvrant par ce frottement, les dents sortent. Le cœur torréfié et brûlé, pris en poudre depuis demi-scrupule jusqu'à deux, est propre pour l'épilepsie. Le foie séché et pulvérisé, donné depuis un scrupule jusqu'à une dragme dans une eau appropriée, est bon aux squirrhes de la rate, à l'hydropisie, à la phthisie et à la toux. Les intestins et la fiente du loup desséchés, donnés en poudre jusqu'à une dragme, sont recommandés universellement par tous les auteurs pour la colique; et Panarole assure avoir guéri des coliques désespérées avec de la fiente de loup. Les os qui se trouvent dans la fiente sans avoir été digérés, sont meilleurs en poudre que la fiente même. On fait aussi des ceintures avec les intestins, ou avec la peau, qu'on applique sur la chair nue, du côté du poil, avec beaucoup de succès dans la colique. La chair de loup,

mangée, est bonne aux épileptiques. La graisse de loup n'est pas moins estimée que celle du chien; elle est chaude, digestive, nervale, propre aux maladies des articles, et à la chassie des yeux, étant enduite. Les os du loup pulvérisés, donnés jusqu'à une dragme, sont propres pour la pleurésie, pour la sciatique, pour les douleurs de côté. L'huile qui se fait par la coction d'un loup, convient à la goutte. Meyssonnier dit avoir vu un homme délivré d'une douleur et foiblesse d'estomac en portant sur le sein une portion de la peau qui couvroit la poitrine d'un petit loup.

Lupin (*Lupinus sativus*, Tourn. Linn.) Plante qu'on cultive dans les champs, qui porte dans ses gousses plates des grains presque ronds, applatis, plus gros que des pois, durs, blancs en dehors, jaunes en dedans, d'un goût amer, dont on se sert en médecine.

La farine des semences de cette plante est la quatrième des farines résolutives si souvent employées dans les cataplasmes émolliens. On incorpore ordinairement la farine de lupin avec l'oxymel pour les tumeurs des testicules. La décoction de cette semence est apéritive, propre à déboucher le foie, à chasser les vers du corps, aux pâles couleurs, à lever les obstructions des viscères; elle pousse les mois comme les urines, elle est encore bonne contre les vitilignes ou taches blanches, la teigne, les pustules sortant du corps, les dartres, gale, gratelle, démangeaison, gangrène, ulcères malins, si on les en lave souvent.

Les lupins en poudre, mêlés avec le miel et le vinaigre, tuent les vers aussi bien que leur décoction; Tragus y ajoute les feuilles de rue et le poivre. La farine de lupin, détrempée et cuite avec le vinaigre, appliquée ensuite en cataplasme sur les tumeurs et sur les écrouelles, les dissipe insensiblement, surtout dans leur naissance. Les lupins entrent dans les trochisques de myrrhe de Rhasis, et dans l'onguent contre les vers.

Lut (*lutum.*) Pâte, ciment, ou enduit qui sert tant à bâtir les fourneaux qu'à mettre autour des vaisseaux de verre et de terre qui doivent résister au feu violent, à les joindre les uns aux autres, et à réparer les fentes qui y arrivent pendant l'opération, pour les rendre propres à servir presqu'aussi bien qu'auparavant.

Lut *pour bâtir les fourneaux de brique.* Pour construire un fourneau avec de la brique, à la manière ordinaire, on peut y employer le lut suivant : trois parties de terre grasse dont on se sert pour les fours, une partie de sable de rivière

délié, et une partie de fiente de cheval, bien pétrir le tout ensemble avec de l'eau, et en faire comme un mortier dont on se sert pour la liaison des briques, lorsqu'on veut en bâtir des fourneaux. Ce lut pourroit être renforcé de mâchefer, de verre pilé, même d'eau salée, et de plusieurs autres matières, si on le vouloit rendre plus tenace et plus durable; mais on peut se passer de ces additions pour une construction ordinaire.

Lut *pour enduire les vaisseaux de verre et de terre.* La violence du feu fait souvent fondre les cornues de verre dans le fourneau de réverbère, c'est pourquoi il est bon de les enduire d'une pâte qui étant séchée, soit capable de soutenir et de conserver la matière qu'on a mise dedans pour distiller. La suivante peut servir à cet effet. Il faut prendre de bonne terre à potier bien pure et bien pulvérisée, autant de bol, et autant de pots à beurre cassés, subtilement pulvérisés; les incorporant avec de la chaux vive qui a été nouvellement éteinte avec du petit lait, y ajouter de la liqueur de blancs d'œuf, et de la bourre en charpie autant qu'il en faut pour les bien lier ensemble, et en faire un mastic un peu mou, en sorte qu'on en puisse enduire les cornues par trois ou quatre fois différentes, une couche sur l'autre, à chaque fois bien sécher le lut avant que d'en réappliquer. Ce lut seroit encore plus ferme, si l'on y mêloit quelque portion de sang de taureau tout chaud, le malaxant bien avec le reste.

Autre. Il faut prendre deux parties de bonne terre à potier bien sèche, deux parties de pots de grès à beurre cassés, le tout en poudre bien subtile, et une partie de sable de rivière délié, pétrir et bien unir le tout ensemble avec de l'eau. Cette pâte qui peut servir à enduire, à couvrir toutes sortes de vaisseaux, tant de terre que de verre, étant capable de contenir elle seule les matières dans un feu bien violent, lorsque le vaisseau qu'elle enferme se fend ou se fond, est de plus très-propre pour construire des fourneaux d'une ou de plusieurs pièces sans pierres ni briques, ou pour faire des vaisseaux propres à résister au feu, comme sont les capsules, les cornues et les aludels, etc.

Autre. Prendre six livres de bonne terre à potier sèche, deux livres de la tête morte de l'eau forte, deux livres de pots de grès à beurre cassés, une livre de mâchefer, une livre de verre, et une livre de brique, le tout bien pulvérisé, deux livres de fiente de cheval sèche et brisée, cinq ou six poignée de bourre bien battue et bien en charpie, bien pétrir le tout ensemble avec de l'eau, et faire une pâte un peu

solide qui approchera en bonté de la précédente, et qui pourra servir aux mêmes usages.

Autre. On pourroit aussi pour le même dessein prendre deux livres de briques, quatre livres de terre à potier, et une livre de chaux, le tout en poudre subtile, et les pétrir ensemble avec égales parties de sang de bœuf, et de la dissolution de la tête morte de l'eau forte, et s'en servir de même que les deux derniers luts.

Lut *pour joindre les vaisseaux les uns aux autres.* L'amidon cuit, ou la farine bouillie dans de l'eau, ou même seulement délayée à froid sans la faire bouillir, étendue sur du papier gris, et appliquée, peut suffire lorsque l'on veut adapter et lutter les chapes avec les cucurbites, ou joindre des récipiens aux chapes ou aux cornues, ou luter ensemble des vaisseaux de rencontre, lorsque ces vaisseaux contiennent des matières spiritueuses qui n'ont point de corrosion; mais si l'on veut les luter plus exactement, on peut avoir recours à la vessie mouillée qui porte avec elle une glu très-facile à s'attacher, ou aux boyaux des animaux fraîchement tirés, ou mouillés s'ils sont secs. On a coutume de s'en servir pour les matières fort spiritueuses et volatiles; on couvre les jointures des vaisseaux de ces vessies ou boyaux applatis, on les lie bien tout autour avec de la ficelle, et on les laisse bien sécher avant d'allumer le feu sous les vaisseaux. On peut aussi y employer la colle de poisson dissoute dans l'esprit-de-vin (alcohol), ou dans du vinaigre, l'étendre sur des bandes de linge, les appliquer et les bien lier sur les jointures.

Lut *pour réparer les fentes des vaisseaux.* Pour réparer les fentes qui arrivent aux vaisseaux de terre ou de verre, et les remettre en état de pouvoir servir presque de même que s'ils n'avoient pas été fendus, il faut avoir des œufs bien frais, en prendre les blancs, les battre dans une terrine avec des vergettes, tant qu'ils soient tous réduits en écume, laisser reposer cette écume, attendre qu'elle soit convertie en liqueur, y mêler de la chaux vive nouvellement éteinte dans du petit lait, et en faire une pâte molle et bien unie, laquelle on étendra sur une petite bande de linge fin qui puisse bien couvrir l'endroit de la fente du vaisseau : on l'appliquera promptement sur la fente, on saupoudrera légérement et également le dessus de la bande avec de la chaux vive subtilement pulvérisée, on appliquera en même temps une nouvelle bande de pareille grandeur, enduite de la même pâte sur la poudre de chaux, on saupoudrera de poudre de chaux pulvérisée le dessus de cette seconde bande, et on y en appliquera une troisième en-

duite de la même pâte, dont on couvrira encore le dessus et les bords de cette dernière bande, et on laissera bien sécher le tout à loisir. Ce lut ainsi appliqué tient parfaitement bien, et empêche les fentes des vaisseaux de s'étendre plus loin. Il y en a qui ajoutent à cette pâte du verre subtilement pilé; d'autres y mêlent de la poudre de brique ou de la terre scellée qui peuvent encore fortifier le lut.

On peut aussi appliquer fort à propos sur les fentes des vaisseaux, de la colle de poisson dissoute dans l'esprit-de-vin (alcohol), et étendue sur de petits morceaux de vessie de cochon ou de bœuf, et l'y laisser sécher.

On peut encore faire un lut très-ferme et très-constant au feu pour les fentes des vaisseaux, et même pour les enduire et couvrir, avec deux parties de *minium* en poudre subtile, et une partie de ce qu'on appelle *laitance de harengs*; ces matières doivent être bien incorporées ensemble, et étendues sur de petites bandes de linge fin, pour être appliquées sur les fentes des vaisseaux.

Lut *de sapience*. Composé comme il suit, peut servir tant pour les jointures des alambics, que pour boucher les fêlures des vaisseaux de verre; il en faut appliquer trois couches dessus avec des bandes de papier. De la farine et de la chaux éteinte, de chaque une once, du bol en poudre demi-once; mêler le tout, et en former une pâte liquide avec une suffisante quantité de blancs d'œufs bien battus auparavant avec un peu d'eau.

Lut *propre à boucher les bouteilles*. Pour bien boucher les bouteilles, en sorte qu'il n'en puisse sortir aucune vapeur, il faut dissoudre de la colle de poisson dans de l'esprit-de-vin (alcohol), en faire comme un mucilage, et y incorporer quelque portion de fleurs de soufre (soufre sublimé) et de mastic subtilement pulvérisés, à quoi on peut ajouter aussi de la chaux éteinte dans du petit lait; bien mêler le tout, et en enduire exactement le bouchon, et même le dedans du cou de la bouteille; le tout bien sec, rien n'en pourra sortir.

Il y a un lut commun et fort bon, qui est composé d'égales parties de *minium*, de céruse de Venise, de bon bol, et de gomme sandarach, subtilement pulvérisés, incorporés avec l'huile de lin, et réduits en pâte. Son usage est le même que celui des luts précédens.

On peut aussi boucher bien exactement les bouteilles qui ont le cou court, renforcé et bien fait, si après y avoir enfoncé un petit bouchon de liége bien juste et court, en sorte qu'il y reste au-dessus environ deux lignes de vide au haut

du cou, on remplit ce vide de soufre fondu, ou de quelqu'un des luts ci-dessus décrits; on couvre ce lut d'une double vessie de bœuf, mouillée et fortement liée autour du cou de la bouteille.

Le mastic, le bol de Levant, et le borax, subtilement pulvérisés et incorporés avec la liqueur de blanc d'œuf, peuvent faire un lut fort propre à cela et à plusieurs autres usages.

Lysimachie, *ou* Chasse-bosse, *ou* Perce-bosse, *ou* Cornelie, (*Lysimachia vulgaris*, Linn. 210) Plante haute de deux ou trois pieds, ayant les feuilles semblables à celles du saule, et les fleurs jaunes; elle croît dans les marais, proche des ruisseaux, aux bord des fossés et autres lieux humides. Il y a aussi d'autres espèces de lysimachies qui ont des fleurs rouges. Le suc des feuilles de cette plante, par sa vertu astringente, guérit le crachement de sang et la dyssenterie, clystérisé ou pris en breuvage, soit en poudre, soit en décoction, mise dans le nez, broyé, ou dans les clystères. Elle est vulnéraire, et on s'en sert pour arrêter les hémorragies, nettoyer et consolider les plaies. Sa poudre guérit les écorchures, même celles des pieds, faites par des souliers trop étroits. Quand on la brûle, elle chasse les serpens, et tue les mouches par son odeur forte et âcre.

Lysimachie rouge, *ou* Salicaire (*Salicaria spicata, purpurea, foliis oblongis*, Tourn. 253. *Lithrum salicaria*, Linn. 640.) Plante qui porte des fleurs rouges en forme d'un long épi, et que Tournefort appelle *salicaire*, parce qu'elle naît ordinairement dans les saussaies, ou plutôt parce que ses feuilles ressemblent à celles du saule. Elle est détersive, astringente, vulnéraire, rafraîchissante. Ses feuilles et ses fleurs sont très-efficaces pour les plaies récentes, et pour mondifier les ulcères caverneux. Son eau distillée est propre pour les inflammations et pour fortifier les yeux.

M

Maceron, gros Persil de Macédoine (*Hipposelinum Theophrasti, vel smyrnium Dioscoridis*, Tourn. *Smyrnium olusatrum*, Linn. 376.) La racine et les feuilles de cette plante pourroient être substituées à celles de l'ache, car elles sont employées dans les bouillons qu'on ordonne pour purifier le sang; mais sa semence est la partie la plus en usage. Les herboristes l'appellent *gros persil de Macédoine*; elle entre dans quelques compositions cordiales et carminatives, à la place de

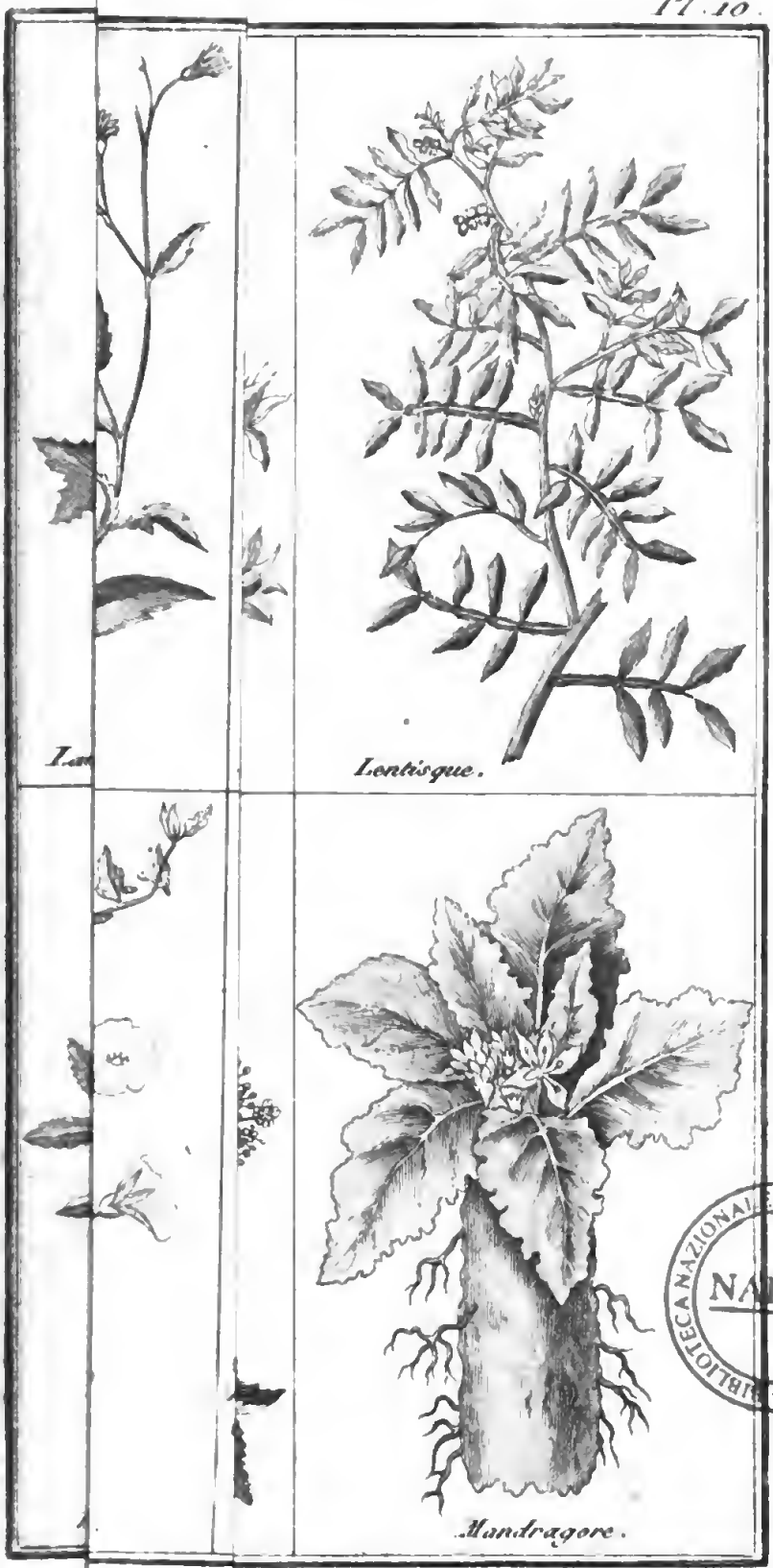
la semence du persil de Macédoine : la plupart de ses semences ont la même propriété, en ce qu'elles abondent toutes en huile essentielle. La semence entre dans l'électuaire lithontriptique de Nicolas d'Alexandrie, et dans la poudre de l'électuaire de Justin.

Mache, Blanchette, Poule-grasse, Salade de chanoine (*Valeriana arvensis precox, semine compresso*, Tourn. *Valerianella locusta et oletoria*, Linn. 47.) On trouve cette plante dans les terres grasses, et on la sème dans les jardins pour les salades; elle est fort rafraîchissante et un peu laxative. Simon Pauli l'estime pour appaiser l'ardeur de la fièvre et pour adoucir les douleurs de la néphrétique; il l'emploie dans les bouillons de veau et de poulet pour ces sortes de maladies. Taberna Montanus confirme cette vertu. On s'en sert avec succès dans les rhumatismes, pour la goutte, le scorbut et l'affection hypocondriaque; en un mot, cette plante est adoucissante, et très capable de corriger l'âcreté des humeurs, et la trop grande saumure du sang.

Macres, Cornouelles, châtaignes d'eau, corniches, écharbots, truffes d'eau, etc. (*Trapa natans*. Linn. 115) Cette plante qui n'est pas rare dans les étangs, n'a pas été inconnue aux anciens. Dioscoride et Téophraste en ont parlé comme d'une plante rafraîchissante et propre à être appliquée en cataplasme dans les inflammations. Dodonée ajoute que sa décoction avec le miel en gargarisme, est très-propre à nettoyer les gencives ulcérées; cet auteur loue même son suc pour les maladies des yeux. Ce sont ses fruits et non pas ses racines qui doivent être employés dans l'onguent d'Agrippa, qui est émollient et résolutif.

Mandragore (*Mandragora mas aut fœmina*, Tourn. 76. *Atropa mandragora*, Linn. 259.) Plante baccifère sans tiges, dont il y a deux espèces, l'une desquelles est appelée *mandragore mâle*, et l'autre *mandragore femelle*. L'une et l'autre espèce croissent aux pays chauds, dans les champs et aux lieux montagneux. On se sert en médecine de l'écorce de la racine de mandragore qu'on apporte d'Italie. Elle est rafraîchissante, dessiccative, émolliente, narcotique et somnifère; elle se donne rarement par la bouche, mais elle est usitée extérieurement dans la rougeur des yeux, accompagnée de douleurs, dans l'érysipèle, et dans les tumeurs dures et scrophuleuses.

Hartmann recommande fort l'emplâtre de la mandragore pour les squirrhes de la rate. On emploie ordinairement la racine, et le plus souvent son écorce; ses feuilles sont aussi



Lentisque.

Mandragore.

G. Bonard Direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III
NAPOLI

d'usage. Les unes et les autres, bouillies dans le lait ou cuites dans l'eau, et écrasées, sont très-résolutives et adoucissantes, appliquées en cataplasme sur les tumeurs scrophuleuses et squirrheuses. On les mêle avec la jusquiame et la ciguë. Les feuilles de mandragore entrent dans l'onguent *populeum*. L'écorce des racines est employée dans le *requies myrepsi*, dans l'*aurea-alexandrina* de Nicolas d'Alexandrie, et dans la *triphera magna* du même auteur.

Manne (*Manna*). Suc ou grains composés d'un suc visqueux de certains arbres, et de la rosée du matin, que l'on trouve sur les feuilles et sur l'écorce des frênes cultivés ou sauvages, et autres arbres auxquels on a fait le soir de légères incisions, qui se condensent, s'endurcissent, et se dessèchent par la chaleur du jour en la forme qu'on voit la manne. On préfère celle de Calabre à toutes les autres; elle se cueille sur les frênes communs et sur les sauvages. La meilleure ensuite est la manne qui se ramasse sur le melèze, au sentiment de Sylvius. On la doit choisir sèche, blanche, nette, sans mélange, un peu grasse, d'un goût doux, ayant quelque chose de fade; étant gardée, elle diminue beaucoup en beauté, mais elle ne diminue pas en vertu. On ne doit point se servir des mannes rousses, brunes, salées, mielleuses, ou trop mollasses, dont on fait bon marché, parce qu'on peut y avoir mêlé plusieurs drogues pernicieuses, ou du moins qui affoiblissent sa vertu. La manne est tempérée, mais un peu plus chaude que froide; elle adoucit la gorge, la trachée-artère et la poitrine, elle purge la bile, et lâche le ventre avec les humeurs séreuses. On corrige sa flatuosité avec la canelle et l'anis, et sa chaleur en y mêlant quelque chose de rafraîchissant et aigret, comme les tamarins; on la dissout ou dans du bouillon, ou dans quelqu'autre décoction. La dose pour les enfans est de deux dragmes à demi-once, et pour les adultes jusqu'à deux onces. Il n'y a point de meilleur remède pour purger les femmes grosses, quand même elles auroient un peu de fièvre. Elle corrige fort bien la sécheresse et l'acrimonie du séné. On en tire un esprit qui est excellent dans la peste pour faire suer, en distillant la manne choisie à petit feu dans une cucurbite. La dose est d'une petite cuillerée. La manne entre dans l'électuaire diacarthami, et dans l'hydragogue merveilleux de du Renou.

Marguerite petite *ou* Pâquerette (*Belli perennis*, Linn. 1248.) Petite plante assez connue qui croît dans les prés et dans les autres lieux humides; on en cultive aussi dans les jardins, les fleurs sont de diverses couleurs. La marguerite

est vulnéraire, et propre surtout aux plaies de la tête et de la poitrine. La cultivée et la sauvage sont également usitées, surtout la cultivée à fleurs rouges qui est un excellent vulnéraire, salutaire intérieurement et extérieurement pour résoudre le sang coagulé par les chûtes, les plaies et les contusions, en quoi elle passe pour un remède expérimenté, même dans la pleurésie pour dissoudre le sang à demi-coagulé. Minderreus recommande cette herbe en salade ou en décoction à ceux qui se trouvent mal d'avoir bu trop frais dans les grandes chaleurs. Michaël en a fait l'expérience sur un cuisinier qui ayant souffert un feu extraordinaire tout le jour, avala le soir un verre d'eau fraîche qui le jeta dans un asthme accompagné de symptômes si terribles, qu'on eût dit qu'il alloit être étouffé; il but une décoction de *bellis* à fleur rouge, et le lendemain matin il se trouva parfaitement guéri. Cette même plante est pareillement expérimentée dans l'hydropisie; et le même Michaël a guéri plusieurs hydropiques par l'usage de cette marguerite. On la met cuire dans du bouillon, et on l'exprime bien, ou bien on la donne dans du vin, ce qui s'accorde assez avec la doctrine de Vanhelmont touchant l'hydropisie qu'il attribue au sang grumelé que la *bellis* dissout. Les fleurs de petite marguerite avec l'herbe Robert, amorties sur une pelle chaude et appliquées sur la tête, soulagent beaucoup la migraine, selon l'expérience de Chomel. Pour guérir les loupes, on les bassine soir et matin avec la décoction de toute la plante de marguerite sauvage faite en vin blanc, et on applique dessus l'herbe le plus chaudement qu'on la peut souffrir. Les marguerites pilées avec l'armoise, et appliquées en cataplasme, font fondre les tumeurs scrophuleuses. Pour les plaies reçues à la poitrine ou à la tête, il est bon d'avaler aussitôt du jus de marguerites pilées.

Marjolaine (*Majorana vulgaris*, Tourn. *Origanum majorana*, Linn. 825.) La marjolaine se cultive dans les jardins; elle est céphalique, pectorale, stomacale, hystérique et sternutatoire. Chesneau, habile médecin de Marseille, mettoit sur deux pincées de marjolaine demi-dragme d'ellébore blanc, et faisoit bouillir le tout dans six onces d'eau pour les réduire à quatre; on passoit cette liqueur, et on en mettoit dans le creux de la main pour la tirer par le nez, pour le rhume du cerveau et l'enchifrènement. L'eau distillée ou la simple décoction peut servir dans un besoin.

Les feuilles et les bouquets de fleurs de la marjolaine fournissent seules une poudre sternutatoire assez bonne; elles entrent dans celle qu'on prépare ordinairement avec les autres

errhines

errhines. Outre cette propriété, elle a celle de fortifier le cerveau, de pousser les règles, de dissiper les vents, et d'appaiser la colique; on en tire l'eau distillée et l'huile essentielle comme des précédentes, et on la donne à la même dose. Elle entre dans la poudre céphalique, dans le vin aromatique et dans les autres préparations propres à fortifier les nerfs, et à faciliter la circulation du sang et des autres liqueurs.

La poudre de marjolaine, incorporée avec la marmelade d'abricot ou la conserve des fleurs d'orange, est bonne dans l'épilepsie, dans le vertige et pour le tremblement. La marjolaine entre dans le sirop d'armoise de Rhasis, dans le sirop de bétoine composé, dans la poudre *xyloaloës* de Mésué, etc.

MAROUTE. *Voyez* CAMOMILLE.

MARRONIER. *Voyez* CHATAIGNIER.

MARRUBE BLANC (*Marrubium album vulgare*, Tourn. *Marrubium vulgare*, Linn. 616.) Plante qui croît aux lieux incultes, fort commune sur les bords des chemins, où on la trouve en tout temps. Le marrube est chaud, fondant, desiccatif, apéritif, abstersif, atténuant, amer; il est usité dans les obstructions du poumon, du foie, de la rate, de la matrice, dans la phthisie, l'asthme, le crachement de sang, l'accouchement difficile et la rétention de l'arrière-faix; il résiste au venin. Sa décoction est très-utile dans l'affection hypocondriaque et la passion hystérique. On le croit contraire aux reins, c'est pourquoi on le corrige avec la réglisse et les raisins passés. Il est excellent dans la toux invétérée causée par le mucilage acide et les sucs grossiers qui chargent l'estomac, et empêchent l'élaboration du chyle, donné en décoction dans de l'eau ou du vin pour découper et tirer dehors ce mucilage, et il est surtout spécifique dans la toux des vieillards. Son suc seul, réduit en forme de sirop, ou bu dans du vin, passe pour guérir infailliblement la jaunisse. Le sirop de marrube est célèbre dans l'asthme, dans la toux et dans les autres maladies de poitrine qui procèdent d'un mucilage, ou d'une pituite grossière et visqueuse qui embarrasse les branches du poumon ou de l'estomac. Borel dit qu'il a reconnu, par une infinité d'expériences, que le vin blanc dans lequel on a fait infuser des sommités de marrube blanc pendant la nuit, étant bu trois matins de suite à jeun, est un remède admirable pour fortifier l'estomac, pour provoquer les ordinaires aux filles, pour guérir la cachexie, les pâles couleurs, et leur redonner l'appétit.

Forestus, Zacutus et Hartman recommandent cette plante pour les tumeurs du foie, même celles qui sont squirreuses.

Chomel a vu guérir deux personnes d'un squirrhe dans la région du foie, de la grosseur d'une noix, par un long usage de l'infusion d'une petite poignée de feuilles de marrube blanc dans un demi-septier de vin blanc, qu'elles ont continué pendant plusieurs mois tous les matins. On prépare un sirop de marrube appelé *sirupus de prassio*, dont une ou deux onces s'ordonnent avec succès pour la suppression des mois; on y joint quelques préparations de mars, pour rendre le remède plus efficace. Le marrube blanc entre dans les pilules d'agaric, dans l'*hiera-diacolocynthidos*, dans l'*hiera-logodii*, dans la thériaque et dans la poudre *diaprassii* de Nicolas d'Alexandrie.

Marrube noir puant (*Marrubium nigrum fœtidum*, Tourn. *Ballota fœtida*, Linn. 814.) Plante dont les feuilles et les fleurs qui sont rouges, sont d'une odeur puante; elle croît aux lieux ombrageux, contre les murailles, dans les haies, aux bords des chemins. Elle est vulnéraire, anodine, propre pour déterger et mondifier les vieux ulcères, appliquée avec miel. Ses feuilles broyées avec du sel, et appliquées, guérissent la morsure des chiens; amorties sous la cendre chaude, elles sont bonnes à réprimer les crevasses et les durillons qui sont au fondement Selon Rsy, la décoction du marrube noir est très-utile dans l'affection hypocondriaque, et dans la passion hystérique.

Le marrube noir est résolutif et anodin, appliqué extérieurement. Quelques-uns recommandent l'infusion des feuilles de l'un et de l'autre marrube avec celles de bétoine dans l'eau bouillante, pour rendre les attaques de la goutte moins fréquentes et moins dangereuses.

Taberna Montanus assure que les feuilles du marrube noir, séchées sous la cendre chaude, incorporées ensuite avec le miel, guérissent les hémorroïdes sur lesquelles on les applique. Le marrube noir n'est pas d'un usage ordinaire pour l'intérieur, à cause de sa mauvaise odeur et de son âcreté; on l'emploie plus communément à l'extérieur : il est détersif et vulnéraire, et peut s'appliquer sur la teigne avec succès.

Marum *ou* Marjolaine de Crète (*Chamædrys maritima*, Tourn. 205. *Teucrium maritimum*, Linn. 788.) Plante d'une odeur agréable et d'un goût âcre et piquant; elle croît dans les pays chauds d'où on l'apporte sèche; on la cultive aussi dans les jardins. On doit la choisir récemment séchée avec toutes ses fleurs entre deux papiers, ayant une odeur forte et pénétrante, et un goût aromatique, piquant, amer. Le *marum* est céphalique, stomacal, sudorifique, hystérique; il

résiste au venin, il est propre contre la morsure des bêtes venimeuses, il est vulnéraire, nerval, fortifiant, corrigeant la mauvaise haleine; il entre dans les mêmes compositions que la marjolaine, dans les trochisques d'Hédycroi, et par conséquent dans la thériaque.

Mastic (*Mastiche*). Gomme résine, ou plutôt résine pure qui découle en été sans incision ou par incision, du tronc et des grosses branches du lentisque. On doit choisir le mastic le plus net, en grosses larmes claires, transparentes, d'une odeur qui n'est point désagréable. On le sophistique avec l'encens, ou la résine du pin, mais l'odeur découvre facilement la fraude. Il est chaud, dessiccatif, astringent, émollient, et bon pour fortifier l'estomac. Son principal usage est d'arrêter le vomissement, les nausées et le flux de ventre, pris intérieurement en poudre ou en masticatoire. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules. Il émousse et corrige l'acrimonie des purgatifs, abaisse les vapeurs qui montent de l'estomac à la tête, il aide à la coction et à la fermentation, et guérit par conséquent le flux lientérique, et la passion céliaque, si on en avale quelques grains après le repas. Il fortifie la tête et le genre nerveux, remédie au crachement de sang et à la toux; il corrige la puanteur de l'haleine, et tire la pituite du cerveau, en masticatoire. Demi-once de mastic, bouilli dans trois ou quatre livres d'eau, est bon pour la boisson ordinaire dans la diarrhée. La décoction de mastic est merveilleuse, mais l'eau de mastic n'est pas moindre; on la prépare ainsi: On fait fumer du mastic sur des charbons allumés, et on reçoit la fumée dans un pot de terre neuf, et lorsqu'il est bien rempli de cette fumée, on y met de l'eau ou de la tisane, suivant l'intention du médecin, puis on couvre bien le pot. Cette eau prend la saveur et les facultés du mastic, et devient un excellent remède dans les maux d'estomac et le flux des intestins, spécialement dans la dyssenterie, à quoi l'esprit de mastic est spécifique; mais cette fumée vaut mieux que l'esprit, parce qu'elle contient en même temps l'esprit et l'huile.

Le mastic entre dans la poudre diarrhodon, l'électuaire de suc de roses, les trochisques de karabé; d'*Hedycroi*, les pilules d'ammoniaque de Quercétan, les pilules *sine quibus*, les pilules de rhubarbe et les pilules catholiques de Potérius; il entre aussi dans plusieurs emplâtres, cérats et onguents.

On en fait de petits emplâtres sur du taffetas noir, pour appliquer sur les tempes, afin d'adoucir la douleur des dents.

Masticatoires, *ou* Apophlegmatismes (*Masticatoria*,

sive apophlegmatismi), ainsi nommés, parce que leur principal effet est de faire sortir la pituite du cerveau, sont des drogues âcres qu'on mâche, afin qu'elles échauffent la bouche, qu'elles ouvrent les vaisseaux salivaires, qu'elles délayent la pituite, et qu'elles fassent cracher ; tels sont le mastic, la bétoine, la sauge, le tabac, le gingembre, la pyrèthre, la semence de moutarde, les poivres, les racines d'iris, d'angélique, d'impératoire, de valériane, d'*acorus*, de *costus*, les figues, les passules, etc. On en peut faire aussi des composés en la manière suivante :

Racine d'iris, semence de staphisaigre, de chaque demi-once ; poivre long, pyrèthre, semence de moutarde, de chaque deux dragmes ; toutes ces drogues pulvérisées ensemble, incorporer la poudre avec ce qu'il faudra de sirop de roses pâles, pour en faire une pâte dure qu'on forme en trochisques ou en pastilles, et on les fait sécher. Mâchées, elles sont propres pour exciter le crachat; on en enveloppe aussi dans un petit linge délié, et on mâche le nouet.

Les masticatoires sont ordonnés dans les affections soporeuses, dans la paralysie de la langue, dans les maux de tête et autres douleurs produites par une affluence d'humeurs sur ces parties.

Matricaire *ou* Espargoutte (*Matricaria vulgaris*, *seu sativa*, Tourn. *Matricaria parthenium*, Linn. 1255.) Plante qui rend une odeur forte, désagréable, et qui a un goût amer; elle croît en terre grasse dans les jardins. Elle est chaude, dessiccative, atténuante, incisive. Son principal usage est pour les maladies froides et venteuses de la matrice, elle provoque les mois aux femmes, elle résout les duretés, elle chasse les vents, elle abat les vapeurs, elle lève les obstructions, elle excite l'urine, elle pousse le sable et la pierre des reins et de la vessie, elle est bonne pour l'hydropisie. On s'en sert en décoction par la bouche, en lavement et en fomentation. La matricaire, cuite avec la camomille vulgaire ou romaine, et appliquée en forme de sachet sur le bas-ventre, appaise infailliblement les douleurs d'après l'enfantement. Pour appaiser la douleur des dents, on applique dessus des feuilles de matricaire broyée, qui font distiller par la bouche goutte à goutte l'humeur qui cause la douleur.

La matricaire n'est pas seulement hystérique et céphalique, elle est aussi très-propre contre les vers; l'eau où elle a macéré les tue, et rétablit les levains de l'estomac par son amertume. Simon Pauli préparoit une légère infusion avec la matricaire, les fleurs de camomille et un peu d'armoise, et la

faisoit boire aux femmes sujettes aux vapeurs; ces plantes en lavement les soulagent beaucoup, surtout lorsqu'on y ajoute une once de miel de concombre sauvage. G. Hoffmann, après Tragus et Brassavola, assure que le suc de la matricaire, au poids de quatre onces, purge la pituite et la bile noire, et qu'il enlève les obstructions. Le sirop de ses feuilles et la conserve qu'on en prépare, font passer les urines et en adoucissent les conduits. La matricaire entre dans le sirop d'armoise de Rhasis, dans l'onguent contre les vers, et dans l'emplâtre de Vigo *de ranis*.

Mauve de jardin, Passerose, *ou* Rose d'Outremer (*Malva rosea folio subrotundo*, Tourn. 94. *Alcea rosea*, Linn. 966.) Plante qui pousse une tige à la hauteur d'un arbrisseau, grosse, droite, ferme, velue. Ses fleurs qui sont grandes comme des roses, sont simples ou doubles, de diverses couleurs. On cultive cette plante dans les jardins, à cause de la beauté de ses fleurs; elle est plus chaude et moins humide que la mauve vulgaire avec quelqu'astriction; on ne se sert en médecine que des fleurs rouges, simples ou doubles, dont l'usage principal est dans les maladies des amigdales, et la pourriture de la bouche, dans l'inflammation des gencives, l'esquinancie, l'exulcération de la gorge, les élevures ou aphthes de la bouche, et dans toutes les affections du gosier, en forme de gargarisme.

Mauve sauvage *ou* vulgaire (*Malva sylvestris*, *sive vulgaris*). Il y en a de deux sortes, l'une à feuilles rondes et l'autre à feuilles échancrées; elles croissent aux lieux incultes, en terre grasse, dans les cimetières, dans les jardins; on se sert en médecine de leurs racines, feuilles, fleurs et semences. La mauve est rafraîchissante, humide et émolliente, elle appaise les douleurs, lâche le ventre, et adoucit l'acrimonie de l'urine. Son usage principal interne est dans les maladies du poumon, de la vessie et des intestins; savoir la phthisie, la toux, l'enrouement, la pierre des reins, l'exulcération de la vessie et des intestins, la strangurie, la dysurie et les autres affections des reins qui procèdent de l'acrimonie de l'urine. La conserve des fleurs est spécifique contre l'ardeur d'urine; la décoction de la racine a la même vertu. La décoction de mauve dans une lessive âcre ou dans l'urine, est recommandée contre la teigne de la tête, en forme de lotion.

Ettmuller propose un onguent fait avec le beurre frais et la mauve, auquel il ajoute un peu de camphre, pour en frotter la tête des enfans qui ont la teigne. Garidel, à l'occasion de ce remède, nous donne la description d'un plus sûr, et qu'il a

expérimenté : De l'huile de noix demi-livre, du vieux beurre quatre onces, du soufre vif ou en pierre une once, racine de pyrèthre deux gros, poivre trois gros, sel gemme demi-once; le tout grossièrement pilé, le faire bouillir pendant un quart d'heure dans l'huile et le beurre fondu, passer le tout à travers un linge, et dans la colature faire dissoudre deux onces de suie la plus pure, en frotter la tête du malade de deux jours l'un, et la couvrir assez pour faire pénétrer l'onguent par la chaleur.

Méchoacan (*Mechoacanna alba, sive Rhabarbarum album*). Racine blanche, légère, qu'on apporte de la Nouvelle-Espagne, coupée par tranches; on l'appelle *la rhubarbe blanche*, pour la distinguer de la jaune, avec quoi elle a beaucoup de convenance. Elle doit être choisie nouvelle, en belles rouelles, blanches en dehors et en dedans, légère, mais sans carie, d'un goût presqu'insipide, prenant garde qu'on n'y ait mêlé de la racine de bryone vulgaire, qui lui ressemble beaucoup; mais on les distinguera par le goût, car la racine de bryone est fort amère, et celle du méchoacan est presqu'insipide. Le méchoacan purge doucement et sans fatiguer les humeurs pituiteuses, séreuses et aqueuses de tout le corps, et spécialement du genre nerveux et de la poitrine; c'est un excellent remède pour les catharres, et les maladies qui en dépendent, pour l'hydropisie, la goutte sciatique, les rhumatismes et l'enflure. Il est spécifique pour les enfans sujets aux vers et qui ont l'estomac et les intestins embarrassés de beaucoup de mucilages visqueux. On le donne toujours en poudre, à cause qu'il n'opère point en infusion, soit dans de l'eau, soit dans du vin. Comme il est chaud et sec, il ne faut pas en donner trop souvent aux tempéramens chauds. La prise en substance est d'un scrupule pour les enfans, et jusqu'à une dragme pour les adultes.

Boile ordonne, pour guérir la crampe, de remplir de poudre de racine de méchoacan une petite bourse ou sachet fait d'une étoffe légère, grand d'environ trois pouces en carré, et de le porter pendu au cou avec un cordon, ensorte qu'il descende au creux de l'estomac, et qu'il touche immédiatement à la peau. Cette racine entre dans l'hydragogue merveilleux de du Renou, dans le sirop hydragogue de Charas, et dans l'extrait catholique de Wichard.

Médicament (*Medicamentum*). C'est tout ce qui étant appliqué extérieurement, ou donné intérieurement, excite quelqu'altération dans les humeurs, et y cause un changement salutaire. On le divise en simple et en composé; le simple

est celui qu'on emploie comme il est venu naturellement, et le composé est celui qui est fait de plusieurs simples différens en vertus, et mêlés artistement ensemble. La matière des médicamens est prise des minéraux, des végétaux et des animaux. Par les minéraux, on entend tout ce qui se tire des entrailles de la terre et de la mer, comme les métaux, les demi-métaux et les métalliques, toutes les espèces de terres et de bols, toutes les pierres, les marbres, les cailloux, les cristaux, les pierres précieuses, les soufres, les vitriols, les aluns, le plâtre, la chaux, etc. Par les végétaux, il faut entendre, les arbres, les arbrisseaux, les sous-arbrisseaux, les herbes, toutes leurs parties, comme sont les racines, les tiges, les écorces, les bois, les feuilles, les fleurs, les fruits, les baies, les gousses, les semences, les gommes, les résines, les sucs, les larmes, les liqueurs, etc. Sous les animaux, on comprend leur chair, leurs os, leurs ongles, leur lait, leur sang, leur poil, leurs excrémens; on peut les diviser en quatre classes, savoir les animaux terrestres parfaits, les oiseaux, les poissons et les insectes.

Médicamens. *Circonstances à observer dans leur choix.* Touchant le lieu, il faut remarquer que les plantes qui viennent d'elles-même en un lieu libre et proportionné à leur nature, sont à préférer à celles qu'on transplante et qu'on élève par artifice, et que les plantes qui se trouvent aux montagnes, et surtout celles qui ont l'aspect du soleil levant ou du midi, doivent être préférées à celles d'une même espèce qui naissent dans les vallées. Qu'une plante chaude et âcre trouvée en lieu humide, a bien moins de chaleur et bien moins d'âcreté que celle qui se trouve en lieu sec; que celle qui abonde en humidité superflue, sera au contraire meilleure en lieu sec qu'en lieu humide,

La plupart des règles qui s'observent pour le lieu natal des plantes, peuvent être suivies pour le choix des animaux servans dans la médecine, et même ceux qui nous servent d'alimens.

Pour ce qui est des minéraux, il n'y a pas d'autres mesures à garder, que de les prendre où on les trouve plus beaux et plus purs.

Touchant le nombre et la grandeur, ou la grosseur, on remarque que les plantes estimées bonnes, et surtout les fruits, valent mieux en petit nombre qu'en grand; qu'au contraire les plantes et les fruits malins ont moins de malignité lorsqu'ils sont bien nombreux; qu'un fruit bon de lui-même est estimé meilleur lorsqu'il est bien gros. Il faut

observer le contraire aux fruits et aux autres parties des plantes, de même qu'aux animaux malins.

Touchant le voisinage, on recommande le guy et le polypode qui naissent sur les chênes, l'épithyme sur le thym, la cuscute sur les herbes hépatiques. On rejette les champignons naissans sur les arbres pourris, et on doit rejeter les plantes qui naissent près des cloaques, ou dans des lieux sombres et privés de la vue du soleil, à moins que ce ne soient des plantes qui ne se trouvent naturellement que dans les lieux ombrageux, comme sont les capillaires, l'hépatique, la langue de cerf, etc.

Le temps propre pour la collection des plantes dépend de leur diversité, et de celle de leurs parties, comme aussi de l'emploi qu'on en veut faire. L'air serein doit être généralement recherché pour cela. On cueille les fruits lorsqu'ils sont bien mûrs, de même que les baies et les semences; les herbes avec leurs sommités se cueillent lorsqu'elles sont en leur force, et autant qu'il est possible vers le plein de la lune; les fleurs lorsqu'elles sont en gros boutons, ou qu'elles ne sont pas tout-à-fait épanouies, et avant que le soleil les ait fanées; les racines doivent être cueillies au commencement du printemps, et dès-lors qu'elles commencent à pousser; les bois doivent être coupés après le plein de la lune; les larmes, les gommes, les résines et les sucs découlans, avant qu'ils soient dissipés par les rayons du soleil ou par les pluies; les écorces doivent être cueillies lorsque les plantes sont en sève.

La pluie que l'on met au rang des minéraux, doit être prise environ à l'équinoxe du printemps; la neige et la glace lorsqu'il y en a; le frai de grenouille au mois de mars (ventôse), la rosée et la manne au mois de mai (floréal), et sur des plantes salutaires; l'ambre gris, le succin, le jayet, l'huile pétrole, et toutes sortes de bitumes, avant qu'ils soient altérés par les eaux de la mer ou des rivières, ou par le soleil, ou par les injures du temps.

On doit choisir les animaux bien sains et bien vigoureux, soit qu'on les veuille employer entiers, soit qu'on n'ait affaire que de leurs parties. Leur conservation dépend de leur préparation dont on va parler.

Médicamens. *Leur conservation et leur durée.* Les simples étant cueillis, doivent être convenablement gardés et réservés pour le besoin, ayant été bien nettoyés de toutes leurs impuretés et saletés.

Quant aux minéraux, on en doit bien séparer toutes les saletés qui s'y trouvent attachées, et les garder en lieu sec. Les

eaux aigres, et les minérales particulièrement, doivent être gardées dans des fioles bien bouchées, et en lieu frais et sec; les terres se mettent dans des boîtes de bois, et les sels dans du verre.

Les racines se sèchent, comme celles qui sont épaisses, au soleil, et les autres plus petites à l'ombre; les unes se gardent toutes entières, comme celles de gentiane et de satyrion; les autres se coupent par pièces, comme celles d'angélique, de couleuvrée, d'aunée de Flandres; d'autres, on en ôte le bois, ou la corde du cœur, comme de celles de persil et de fenouil; on les enferme dans des boîtes de bois, ou on les pend au plancher.

Les feuilles et les fleurs doivent être séchées à l'ombre, à la réserve de celles qui sont épaisses et succulentes qu'on expose à l'ardeur du soleil, autrement elles se pourriroient plutôt que de sécher; puis on les garde dans des sachets de papier ou de toile en lieu sec, ou dans des boîtes.

Les semences doivent être séchées au soleil, et gardées en lieu sec dans des vases de bois ou de verre; les plus menues pourront encore être enfermées dans du papier pour les préserver de la poussière.

Les fruits se conservent ou bien à l'air, ou bien enfermés dans le bois ou le verre, ou dans des sachets de papier.

Les gommes et les résines sèches se gardent en lieu sec dans des boîtes de bois, les liquides dans des vessies.

Pour ce qui est des animaux, et premièrement des parties charnues, après les avoir lavées, on les dessèche au four, puis on les enveloppe de feuilles d'absinthe, ou autres semblables pour les conserver. Les parties membraneuses, comme les intestins, se lavent d'abord avec du vin, puis étant coupées par pièces, se sèchent au four, et se gardent enveloppées de feuilles dans des boîtes de bois. Les choses huileuses et grasses, comme les graisses, suins et moëlles qu'on tire des animaux, doivent être bien lavées, fondues, coulées, nettoyées, écumées, puis gardées en lieu frais dans des vases de terre ou de verre. Pour le sang, on en sépare la sérosité, et on le dessèche au four. Les fiels étant séparés du foie, se dessèchent, pendus à la cheminée. Les caillets se dessèchent au four, et se gardent au soleil.

Entre les simples il y a grande diversité à raison de leur durée; car les uns conservent long-temps leur force et leur vertu, et les autres les perdent d'abord.

Les minéraux se conservent très-long-temps, à la réserve

des eaux minérales et des sucs sulphurés qui perdent plutôt leur vertu.

Entre les végétaux, les racines petites et menues se doivent changer toutes les années; mais les grandes et épaisses peuvent se garder deux ou trois ans, comme l'aristoloche, la couleuvrée, la gentiane et l'ellébore.

Les écorces ne se gardent pas plus d'une année, non plus que les feuilles, encore celles qui n'ont point d'odeur, et principalement les rafraîchissantes et les humectantes, perdent leur vertu avec leur verdeur, de sorte qu'il vaut mieux les distiller, ou en tirer le suc, que de les sécher.

Les fleurs ne conservent leurs vertus que quelques mois.

Entre les semences, les froides, celles qui sont menues se doivent changer toutes les années; mais les plus grosses, chaudes, âcres et aromatiques se peuvent garder deux ou trois ans, sans diminution de leurs vertus.

Les fruits aqueux ne durent pas long-temps; mais les étrangers qui sont revêtus d'écorce et de croute, peuvent se garder deux ou trois ans. Les bois durent encore plus long-temps, comme aussi les gommes et les résines.

Entre les parties des animaux, celles-là durent plus qui sont plus sèches et plus solides, et on les croit être bonnes, tant qu'elles restent sans se moisir, ou rancir, ou sentir mauvais.

Médicamens. *Leur préparation.* Elle consiste 1°. à les laver pour en ôter la crasse, comme on fait aux racines aussitôt qu'elles ont été retirées de la terre, ou pour les purifier de quelques parties âcres qu'elles contiennent, ainsi on lave la litharge et la tuthie dans de l'eau, ou pour augmenter leur vertu, comme quand on lave les pommades dans des eaux odorantes.

2°. A les émonder de leurs parties grossières et inutiles, ainsi l'on monde le séné de ses bâtons et de ses feuilles mortes; on ôte de certaines racines une espèce de corde qui se trouve dedans, comme à celles de fenouil, de persil, de patience sauvage, etc. On ôte des raisins secs les pepins qui sont durs et astringens.

3°. A les faire sécher au soleil ou à l'ombre, afin que l'humidité en étant dissipée, ils puissent être gardés sans se corrompre; mais comme les fleurs en séchant perdent souvent leur couleur et leur odeur, on doit en envelopper quelques-unes dans du papier gris par petits paquets, comme celles d'*hypericum*, de petite centaurée. Pour les roses rouges, elles

doivent être séchées promptement au soleil le plus chaud ; car si on les faisoit sécher lentement, elles perdroient leur couleur. Les grosses racines ont peine à sécher sans se pourrir en dedans ; les gros morceaux de rhubarbe sont souvent gâtés dans le cœur : on doit les choisir de grosseur médiocre. On coupe par tranches les racines de jalap, de méchoacan, de bryone, pour les faire sécher plus facilement. Les fruits qui abondent en humidité superflue, doivent être séchés dans le four, autrement ils se pourrissent. Les vipères, après qu'on en a séparé la tête, la peau et les entrailles, doivent être attachées à une ficelle, et séchées à l'ombre. Il faut prendre garde que les drogues ne sèchent trop long-temps, de peur qu'elles ne perdent leur meilleure substance ; quand elles sont sèches, il faut les enfermer dans des boîtes pour les garder.

4°. A les humecter ainsi que l'on humecte la limaille d'acier et la rouillure de fer avec de la rosée ou de la pluie pour les ouvrir, et pour augmenter leur vertu.

5°. A les infuser dans des liqueurs, soit pour les faire dissoudre, comme la céruse dans le vinaigre ; soit pour communiquer leur vertu à la liqueur, comme quand on fait tremper le séné, les roses, la rhubarbe dans l'eau ; soit pour corriger leur action trop forte, comme quand on met tremper la racine d'*ésule* dans du vinaigre avant que de l'employer ; soit pour ouvrir et pour augmenter leur vertu, comme quand on fait tremper les dattes dans du vin blanc, ou dans l'hydromel, et quand on fait infuser l'antimoine (sulfure d'antimoine) dans une liqueur acide pour le rendre émétique ; soit pour les conserver, comme quand on met des fruits, des racines, ou des animaux dans l'esprit-de-vin (alcohol) ou dans du vinaigre ; soit pour les attendrir, en sorte qu'on puisse les pulvériser facilement, comme quand on éteint du cristal et des cailloux rougis dans du vinaigre.

6°. A les faire macérer ou digérer, comme quand, après avoir pilé les roses, on les met dans un pot, on les couvre de sel, et on les laisse en cet état pendant plusieurs mois, afin que le sel et l'huile s'exaltant par la fermentation, on retire ensuite plus d'esprit quand on les fait distiller. On fait écumer du miel dans de l'eau, puis on le met dans un lieu chaud pendant plusieurs mois, afin que par la digestion ou fermentation il devienne vineux.

7°. A les faire cuire, soit pour les amollir, comme quand on fait bouillir les racines d'aunée et de guimauve pour en tirer la pulpe ; soit pour qu'elles communiquent leur qualité à la décoction, comme quand on fait des tisanes ; soit pour

les rendre épais, comme quand on fait cuire le mou, ou le suc de coing en *sapa*, ou en cotignac; soit pour les conserver comme quand on confit les racines, les yeux de peuplier; soit pour les corriger, comme quand on fait bouillir la casse, afin d'empêcher qu'elle n'excite des vapeurs; soit pour les purger de leurs parties inutiles, comme quand on fait calciner le tartre; soit pour les faire dissoudre et incorporer, comme quand on fait cuire la litharge et les autres préparations de plomb avec les huiles et graisses; soit pour augmenter leur force, comme quand on torréfie la rhubarbe pour la rendre plus astringente, et quand on calcine l'alun pour le faire devenir escarrotique ou cautérisant.

8°. A les scier ou couper comme les bois; à les hacher comme les herbes; à les raper comme la corne de cerf, l'ivoire; à les limer comme le fer, l'acier; à les casser ou rompre comme les racines, les fruits secs.

9°. A les réduire en poudre, soit par le moulin comme les farines, soit par le mortier comme le séné, la rhubarbe. Il faut néanmoins en certaines matières et en certaines occasions avoir recours à des additions, car, par exemple, si l'on veut piler seules les racines d'aristoloche, de gentiane, ou autres semblables qui sont de substance tenace, quoiqu'elles paroissent bien sèches, elles adhéreront au fond du mortier et au pilon, si on n'y mêle quelques amandes, quelques semences froides mondées, ou quelques autres matières oléagineuses, propres à diviser les parties tandis qu'on les pilera, sans quoi on ne réussiroit que fort difficilement. Les raclures d'ivoire et de corne de cerf peuvent être triturées parmi le sucre candi seul. Le camphre ne peut être pulvérisé seul, mais bien si on y ajoute quelques gouttes d'esprit-de-vin (alcohol), lorsqu'on le pile, ou quelque semence froide mondée, ou quelques petites gouttes de quelqu'huile. Les mêmes semences froides servent aussi à diviser les parties des matières tenaces, et entre autres celles des parties sèches et non adipeuses des animaux. Elle aide aussi à pulvériser l'ambre gris, tous les bitumes, et tous les sucs résineux desséchés, comme sont la scammonée, le benjoin, le baume blanc desséché, et leurs semblables. La chaleur du mortier de bronze et de son pilon, aide beaucoup à pulvériser les gommes adragant et arabique, de même qu'à pulvériser le talc de Venise, lequel se pile encore mieux, s'il a été auparavant exposé quelque temps au feu de flamme. Plusieurs minéraux et plusieurs parties d'animaux ne peuvent pas être réduits en poudre bien subtile, sans avoir été auparavant brûlés ou calcinés. Les pierreries, les bois,

les terres, le succin, l'aimant, et quelques parties d'animaux, sont réduits en poudre impalpable qu'on appelle *alkohol*, étant broyés sur le porphyre, ou sur l'écaille de mer, avec addition de quelqu'eau cordiale, tant pour tenir les matières liées, que pour empêcher qu'elles n'exhalent tandis qu'on les broie; et lorsqu'elles sont bien subtilisées, on les étend sur du papier net en façon de trochisques, et on les laisse sécher à l'ombre; et c'est ce que la pharmacie galénique appelle *préparer*.

Les médicamens de substance solide, comme sont les bois et les parties compactes ou fibreuses des plantes ou des animaux, doivent être pilées à grands coups dans un mortier de fer ou de bronze; mais les médicamens dont les parties se trouvent minces et sans fibres, n'ont besoin que d'une légère attrition pour être bientôt réduits en poudre; tels sont l'aloës, l'agaric, la mirrhe, l'amidon, le mastic, le safran, la scammonée et plusieurs autres. Cependant lorsqu'on doit réduire en poudre divers médicamens destinés pour une même composition, on doit avoir égard à la nature de leur substance, afin de piler à part ceux qui le doivent et qui le peuvent être plus commodément, et de piler ensemble ceux qui le peuvent être, et alors il faut commencer la poudre par ceux qui ont leur substance plus compacte et plus dure, et ajouter consécutivement les autres suivant le degré de leur dureté.

La seconde sorte de trituration qui n'est que des matières humides, se fait ordinairement dans un mortier de marbre, ou de porphyre, ou de quelque pierre dure, avec un pilon de bois, de verre ou d'ivoire, quoique pour certaines choses elle puisse être aussi faite dans un mortier de fer ou de bronze. Cette façon de triturer est aussi quelquefois en usage pour des matières sèches et triturables; mais son principal usage est pour les médicamens, et même pour les alimens humides, visqueux ou onctueux; telles sont les racines, les herbes, les fleurs et les fruits récens, les baies aqueuses, les semences et les fruits onctueux, et même toutes les parties molles des animaux dont on prépare aussi des conserves, des cataplasmes, des pulpes et des pommades, et on les pile également pour les infuser, cuire ou distiller, pour en tirer des sucs, pour en exprimer des huiles, pour en extraire des émulsions, pour en faire des pâtes pour la bouche et pour le dehors, et pour en faire des tablettes, des loochs, ou d'autres remèdes.

Après avoir donné une idée générale de la préparation des médicamens simples, il convient de parler en particulier de

celle de plusieurs de ceux qui sont les plus ordinaires dans l'usage.

Médicamens simples. *Préparation de plusieurs d'entre eux en particulier.*

La préparation du corail, des perles, de la nacre de perles, des yeux ou pierres d'écrevisses, du *spodium* ou ivoire brûlé, des porcelaines, des pierres précieuses, du succin ou *karabe*, de la pierre hématite, de la pierre d'aimant, et de plusieurs autres semblables, ne consiste qu'à les réduire en poudre impalpable ; les mortiers ne suffisant pas pour en faire une aussi exacte atténuation, on a recours aux porphyres et aux écailles de mer. Les marbres communs peuvent être propres pour la préparation des matières tendres, comme des yeux d'écrevisses, de l'ivoire brûlé ; mais si on y broyoit des corps plus durs, il s'en mêleroit avec la poudre, parce que la matière grattant le marbre, elle en détacheroit une partie. Afin donc de bien préparer ces matières, par exemple le corsil, il faut en prendre la quantité qu'on veut du rouge et du blanc, ou du rouge seul, on le pulvérise autant qu'on peut dans un mortier de bronze, on jette la poudre sur une table de porphyre ou d'écaille de mer, on y mêle la quantité qu'il faut d'eau rose ou d'eau de plantain, pour la réduire en pâte liquide, on broye cette pâte avec une molette pendant deux jours, ou jusqu'à ce qu'elle ne fasse plus de bruit, ce qui montre que le corail est en poudre très-subtile, on forme la matière en petits trochisques pour la faire sécher, c'est le *corail préparé*.

Il est propre pour arrêter le cours de ventre, les hémorragies, les gonorrhées. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule. On préfère ordinairement le corail rouge aux autres espèces de coraux pour la médecine, à cause de sa teinture qui est estimée bonne pour fortifier le cœur.

La préparation de la tuthie et de la pierre calaminaire n'est différente de la précédente qu'en ce qu'on les calcine et qu'on les lave avant de les pulvériser, afin d'en enlever les parties les plus salines et les plus sulphureuses. On prend donc une de ces deux drogues, par exemple, de la tuthie la quantité qu'on veut, on la met rougir dans un creuset entre les charbons ardens, on l'éteint en la jetant dans un vaisseau rempli d'eau, et l'y laissant pendant un quart d'heure, on retire la tuthie de l'eau, et on la remet rougir et éteindre encore deux fois comme devant, en de nouvelles eaux, ensuite la tuthie étant hors de l'eau, et égouttée, on la broye sur le porphyre avec une molette, y mêlant ce qu'il faut d'eau rose ou de

plantain, jusqu'à ce qu'elle soit en poudre impalpable, alors on la forme en petits trochisques, et on la fait sécher.

Elle est dessiccative et propre pour les maladies des yeux; c'est la base de l'onguent pompholix; on en mêle dans les collyres et dans du beurre frais; elle nettoie la sanie des yeux en desséchant et fortifiant les fibres. Plusieurs se contentent de laver la tuthie sans la calciner, ce qui ne fait pas une différence fort considérable.

La préparation du bol, de la terre sigillée, de la craie, des litharges et de la céruse, consiste à pulvériser les matières et à les purifier de quelques parties grossières et terrestres qu'elles contiennent. On prend donc une de ces drogues, par exemple, du bol fin la quantité qu'on veut, on le pulvérise subtilement dans un mortier de bronze, et l'ayant mis dans une terrine, on verse dessus de l'eau de plantain, on agite la matière avec un bistortier, et on la verse doucement dans un autre vaisseau, afin que le plus pur et le plus subtil de la poudre coule avec l'eau, on continue à laver, à agiter la matière, et à verser la liqueur trouble dans un autre vaisseau, jusqu'à ce qu'il ne reste au fond que du sable ou une autre impureté grossière qu'on rejette; on verse toute la matière dans un entonnoir garni de papier gris, afin que l'eau s'en sépare, et l'on forme le bol qui y est resté en petits trochisques, pour le faire sécher au soleil.

Il est astringent et propre pour arrêter les cours de ventre, les hémorragies et les gonorrhées; la dose est depuis dix grains jusqu'à un scrupule.

Nota. Cette préparation n'est pas d'une grande utilité, car on sépare bien peu de matière grossière du bol fin; de plus cette impureté ne seroit pas capable de causer aucun mauvais effet dans le corps. Pour le bol grossier, comme il ne sert qu'extérieurement, on ne lui donne point d'autres préparations que de le réduire en poudre dans un mortier.

Les litharges n'ont pas plus besoin de préparation que le bol; il suffit de les mettre en poudre subtile dans le mortier de bronze; elles se dissolvent aussi aisément de cette manière dans les graisses ou dans les huiles en bouillant, pour donner consistance aux emplâtres, que si on les avoit bien lavées.

Quant à la céruse, la lotion peut augmenter sa blancheur, et la rendre plus propre pour le cosmétique et pour la peinture où elle est souvent employée; mais pour la pharmacie, il suffit de la réduire en poudre subtile.

La préparation de la gomme lacque consiste à la purifier de ses parties terrestres, en lui imprimant une qualité vulnéraire

et détersive. On fait une décoction de deux dragmes de racine d'aristoloche, et d'autant de fleurs de schœnanthe dans deux livres d'eau à diminution du tiers, on coule la décoction et l'on y fait bouillir lentement quatre onces de gomme lacque concassée, mais non pas réduite en poudre, jusqu'à ce que la partie la plus pure de la gomme se soit séparée des fèces, et qu'elle surnage la liqueur; on ramasse cette partie pure, et on la fait sécher au soleil.

Elle est détersive, astringente, propre pour fortifier l'estomac et les gencives.

La méthode la plus usitée pour préparer la scammonée, est de la réduire en poudre, de lui faire recevoir à travers un papier gris la vapeur du soufre qu'on fait brûler dans un réchaud de feu environ demi-quart d'heure, la remuant doucement de temps-en-temps avec une spatule; cette vapeur sulphureuse passe pour raréfier la substance glutineuse de la scammonée, et l'empêcher de causer des tranchées. On appelle cette prépartion *diachridium sulphuratum*, en français *diagrède*. La préparation suivante est encore meilleure.

On fait tremper environ deux heures demi-once de réglisse bien concassée dans huit ou neuf onces d'eau chaude, on coule l'infusion, et l'on y mêle dans une écuelle de grès quatre onces de bonne scammonée la plus pure, la plus résineuse, et la plus friable qu'on peut trouver, on pose l'écuelle sur le sable, et par un petit feu l'on fait évaporer l'humidité jusqu'à ce que la scammonée ait repris sa solidité; on l'appelle *diachridium glycyrrisatum*. C'est un fort bon purgatif; elle purge principalement l'humeur mélancolique, elle agit sans causer des tranchées; la dose est depuis dix grains jusqu'à un scrupule. L'extrait de réglisse qui est mêlé dans cette préparation de scammonée l'adoucit, c'est pourquoi on en peut faire prendre une plus grande dose que des autres diagrèdes. Lemery en donne ordinairement vingt grains avec succès.

Nota. Pour conserver le *diagrède glycyrrise*, il faut l'enfermer dans une bouteille, car autrement il s'humecte aisément à cause de l'extrait de réglisse.

La préparation de l'euphorbe consiste à le purifier et à l'adoucir. On prend de l'euphorbe du plus beau et du plus pur la quantité qu'on veut, on le réduit en poudre, on le met dans un matras, on verse dessus du suc de citron dépuré jusqu'à la hauteur de quatre doigts, on bouche le matras, et on le place en digestion au feu de sable, on l'agite de temps en temps, et quand la gomme est dissoute, on coule la liqueur par un linge dans un vaisseau de verre ou de grès, et l'ayant mis

mis sur un feu de sable, on en fait évaporer l'humidité jusqu'à consistance d'extrait; c'est l'*euphorbe préparée* : on le garde dans un pot. On en mêle dans quelques pillules céphaliques et arthritiques en petite quantité; il délaye la pituite, et il purge par bas. Si l'euphorbe n'est point tout-à-fait dissout dans le suc de citron après la digestion, il faut séparer la liqueur par inclinaison, et mettre de nouveau suc de citron sur ce qui reste, pour achever de dissoudre la gomme.

Pour faire l'œsipe, prendre ce que l'on vent de laine grasse tirée du cou et d'entre les cuisses des brebis, sans avoir été nettoyée; on l'appelle en latin *lana succida* : la laver plusieurs fois dans l'eau bouillante jusqu'à ce qu'elle ait été dégraissée, la presser fortement, et ramasser toutes les lotions ensemble, les battre dans deux vaisseaux jusqu'à ce qu'il s'y soit fait beaucoup d'écume, laisser reposer le tout, et ramasser la graisse qui surnage, verser de l'eau froide sur la liqueur, et la battre encore de nouveau, afin qu'il s'y fasse de nouvelle écume, et qu'il y paroisse encore de la graisse, la ramasser, et continuer l'agitation de la liqueur jusqu'à ce qu'il ne paroisse plus d'écume ni de graisse, laver alors avec de l'eau froide ce qu'on aura ramassé, le nettoyant avec la main des ordures qui peuvent y être, et changeant d'eau jusqu'à ce que la matière soit privée d'acrimonie, puis la garder dans un pot.

L'œsipe est employée dans les emplâtres pour ramollir et pour résoudre. On l'appelle en latin *œsipus humida*, parce qu'elle est toujours liquide. On peut se servir de la laine lavée pour les usages ordinaires.

Pour préparer l'*elaterium*, on écrase les concombres sauvages mûrs dans un mortier de pierre ou de marbre, on les laisse en digestion quatre ou cinq heures à froid, afin que les parties visqueuses s'étant raréfiées, le suc s'en tire plus facilement, on les chauffe, on les met à la presse dans un linge pour en tirer le suc, on met ce suc dans un vaisseau de verre ou de grès, et l'on en fait évaporer l'humidité jusqu'à consistance d'extrait ou de pilules; c'est l'*elaterium* qui purge violemment la pituite crasse, la mélancolie, les sérosités. On s'en sert dans l'apoplexie, dans la léthargie, dans l'hydropisie, dans la mélancolie hypocondriaque. La dose est depuis trois grains jusqu'à demi-scrupule.

Pour préparer les fécules de bryone, d'*iris nostras*, d'*arum* et d'autres racines semblables, il faut prendre une bonne quantité d'une de ces espèces de racines des plus grosses et des mieux nourries, récemment tirées de terre : par exemple,

de la bryone huit ou neuf livres ; on en sépare l'écorce avec un couteau, ensorte qu'elle soit bien blanche et bien nette, on la rape, et on en tire le suc en la manière ordinaire, on laisse reposer ce suc dans une terrine pendant dix ou douze heures, on le verse par inclinaison dans un autre vaisseau, et l'on trouve au fond des fécules fort blanches, ressemblantes à de l'amidon, on les fait sécher au soleil, et on les garde en poudre.

Elles sont hydragogues, elles purgent les sérosités, on en donne dans l'hydropisie, et dans les autres maladies où il s'agit de faire uriner; la dose est depuis dix grains jusqu'à demi-dragme. Le suc qui se sépare d'avec les fécules, est propre pour purger les eaux; on en peut donner depuis demi-once jusqu'à deux onces. Si on veut le conserver, il en faut remplir une bouteille jusqu'au cou, et y mettre dessus un peu d'huile pour empêcher l'air d'y entrer.

Les fécules d'iris sont un peu plus purgatives que celles de bryone, et celles d'*arum* plus purgatives que celles d'iris. Les fécules d'*arum* ou de serpentaire sont appelées par quelques auteurs *gersa*, *seu cerusa serpentariae*.

Nota. Les racines de ces plantes, en poudre subtile, produiront en médecine un aussi bon effet que les fécules.

Les préparations de l'oignon de squille consistent : la première à faire sécher les oignons, pour les priver d'une humidité nuisible et superflue ; la seconde à faire cuire la squille, pour en pouvoir tirer la pulpe.

Pour la première on prend des oignons de squille de grosseur médiocre, bien sains et bien nourris, on en sépare avec un couteau de bois l'écorce ou les premières feuilles sèches rouges qu'on rejette, ensuite on lève les lamines blanchâtres, laissant le cœur et les racines comme inutiles, on fait sécher ces lamines au soleil. On les emploie pour le vinaigre squillitique.

Pour la seconde préparation on enveloppe ces oignons de squille de pâte ordinaire, et on les met cuire au four jusqu'à ce qu'ils soient mous, ce qu'on connoît en introduisant dedans un petit bâton pointu, on en sépare alors la pâte cuite en croûte, et l'on tire la pulpe de la squille. Elle est employée pour faire les trochisques de squille.

La squille entre dans plusieurs compositions, elle raréfie et incise la pituite ; on s'en sert pour l'épilepsie, pour résister au venin, pour l'asthme. *Nota*. On se sert d'un couteau de bois, et non de fer, pour couper et préparer l'oignon de squille, parce que tous les auteurs prétendent que le fer rend cet oignon venimeux.

Pour préparer les racines d'ésule et d'ellébore noir, les feuilles de *mezereum* ou *laureola*, et les graines de coriandre et de cumin, on les fait tremper dans du vinaigre pour emporter une partie de leur force, puis on les fait sécher ainsi ; on choisit, par exemple, des racines de la petite ésule, les plus grosses et les mieux nourries, la quantité qu'on veut, on les concasse, et on sépare le cœur appelé *corde* qu'on rejette ; on fait sécher au soleil les racines ainsi mondées, puis on les met tremper dans du fort vinaigre pendant vingt-quatre heures, et on les fait sécher au soleil.

Elles purgent violemment la pituite ; il en entre dans plusieurs compositions. *Nota*. Le *mezereum* ou *laureola* n'est plus en usage, parce qu'il purge trop violemment.

Pour les semences de coriandre ou de cumin, c'est un abus que de leur vouloir donner un correctif ; elles n'ont rien de malin, et on leur ôte ce qu'elles ont de bon en les faisant tremper dans le vinaigre ; car cette liqueur emporte la plus grande partie de leur substance volatile, dans laquelle consiste leur vertu, et il fixe ce qui leur en reste.

Pour faire l'*acacia nostras*, on prend une bonne quantité de prunes sauvages mûres nouvellement cueillies, on les écrase dans un mortier de marbre, et les ayant laissées digérer quelques heures à froid, on en tire le suc par la presse, on met ce suc dans une terrine, et l'on en fait évaporer l'humidité par un petit feu jusqu'à consistance solide ; c'est l'*acacia nostras*.

On s'en sert dans les remèdes astringens, au lieu de l'*acacia* véritable ; il arrête le cours de ventre, le crachement de sang, il résiste à la malignité des humeurs. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

La térébenthine étant difficile à prendre par la bouche à cause de sa glutinosité et de son mauvais goût, on cherche les moyens de la durcir, afin de la rendre en état d'être prise en bol ou en pilules. On se contente en hiver de la laver plusieurs fois dans de l'eau de pariétaire, ou avec celle de rave, non pas tant pour en emporter quelque saleté qu'elle pourroit avoir contractée, que pour la rendre plus ferme ; elle se condense par des lotions, et elle devient blanche. On n'emploie pour la bouche que la térébenthine la plus claire.

En été, les lotions ne suffisent pas pour rendre la térébenthine en état d'être prise par la bouche, elle seroit encore trop molle, il faut la faire cuire dans une eau distillée, ou dans une décoction apéritive, jusqu'à ce qu'étant refroidie, elle ait la consistance de résine, et qu'on en puisse former des

pilules ; cette cuite est faite ordinairement en demi-heure : la térébenthine se sépare d'avec la liqueur qui reste comme inutile.

La térébenthine lavée ou cuite, est apéritive ; on l'emploie pour la pierre, pour la gravelle, pour les gonorrhées, pour les ulcéres du rein, de la vessie et de la matrice. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. La térébenthine de Chio n'a pas besoin de préparation, car elle est solide, et en état d'être formée en pilules.

La préparation des poumons du renard, du foie et des intestins du loup, et autres matières semblables, ne consiste qu'à les faire sécher, afin de pouvoir les garder, et les mettre en poudre quand on voudra. On prendra, par exemple, des poumons de renard bien sains, tirés de l'animal récemment tué, on les lavera, on les coupera par tranches, on les fera sécher au four par une douce chaleur, puis on les enveloppera de feuilles sèches d'hyssope, ou de marrube blanc, pour les garder.

Ils sont estimés pour les maladies de la poitrine et des poumons, comme pour l'asthme, pour la phthisie. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Nota. On prépare de la même manière le foie et les intestins du loup, coupés par morceaux, afin qu'ils sèchent plus facilement dans le four. Ils sont propres pour la colique venteuse. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. On peut les conserver enveloppés dans des feuilles de menthe ou d'origan sèches.

La préparation des crapauds, des vers de terre, des cloportes et d'autres insectes semblables, consiste à les faire sécher au soleil pour les pouvoir conserver et mettre en poudre quand on voudra. On prend donc, par exemple, des crapauds, après les avoir tués, on les lave, et on les pend par un pied en quelque lieu exposé au soleil, pour les y faire sécher.

On prétend que le crapaud entier desséché, étant tenu dans la main, ou dessous l'aisselle, ou derrière l'oreille, ou pendu au cou, arrête le saignement du nez, et qu'étant appliqué sur le nombril, il guérit le flux d'hémorroïdes. On en applique en poudre sur les bubons ou charbons pestilentiels, et sur les bubons vénériens ; il en attire la malignité en dehors, et il les fait suppurer. On en donne aussi par la bouche pour l'hydropisie, depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme

Après avoir bien lavé les vers de terre dans de l'eau, et ensuite dans du vin pour les faire mourir, on les attache à une ficelle par un bout, et on les fait sécher au soleil.

Ils sont résolutifs ; ou les emploie dans les compositions de quelques emplâtres.

On lave les cloportes, et on les fait mourir dans du vin blanc, ou dans de l'eau aiguisée d'esprit de sel (acide muriatique), puis on les fait sécher au soleil, ou dans le four quand le pain est tiré, pour les pouvoir mettre en poudre.

Ils sont apéritifs, et propres pour faire sortir la gravelle, la pierre, pour la colique néphrétique, pour les rétentions d'urine. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Pour avoir le sang de bouc préparé selon la méthode de Vanhelmont, il faut suspendre un bouc par les cornes, et après avoir ramené et lié les pieds de derrière à ces mêmes cornes, lui couper les testicules, puis recevoir le sang qui coule par cette plaie, jusqu'à ce qu'il soit mort, sans négliger néanmoins celui qui peut encore rester, et que l'on peut avoir en lui coupant à la fin la gorge ; car ce dernier sang, quoique moins fort, ne laisse pas d'être bon.

On fait sécher doucement ce sang dans le four, une heure après que le pain en a été tiré, on l'étend pour cela le plus mince qu'on peut dans plusieurs plats de terre, ou terrines, parce qu'il se corrompt aisément, s'il est trop épais. On jette une eau qui vient et qui surnage au-dessus à mesure qu'il se sèche, et on le remet au four par plusieurs fois, jusqu'à ce qu'il soit sec, alors il est extrêmement dur ; on le broie dans un mortier de pierre ou de marbre, et on le passe dans un tamis. Cette poudre se garde mieux dans du verre en lieu sec, que dans du bois où les vers se mettent plus facilement. Dans la pleurésie et dans l'inflammation de poitrine, on en fait prendre au malade le poids d'une dragme dans une cuiller avec du vin dont on se sert pour le délayer, et ensuite on lui fait avaler un petit demi-verre de vin par-dessus ; le malade ne manque pas de suer. S'il n'est pas parfaitement guéri de la première prise, il lui en faut donner une seconde le lendemain, et prendre garde sur toutes choses de ne le point laisser refroidir lorsqu'on l'essuiera, ce qui est toujours dangereux dans les sueurs. On ne voit guère ce remède manquer son effet, surtout si le malade n'a point été saigné ; car les saignées affoiblissent la nature, et l'empêchent de pouvoir facilement jeter dehors par la sueur ce qui lui est contraire. Ce remède se donne encore très-utilement à ceux qui ont fait quelque grande chûte, parce qu'il fait transpirer par la sueur le sang qui peut être répandu dans le corps par la rupture de quelque petit vaisseau, et empêche ainsi que ce sang ne produise quelqu'abcès.

La préparation des vipères consiste à les faire sécher pour les pouvoir garder, et les mettre en poudre quand on veut. On choisit des vipères les plus grosses et les plus vives au printemps et en automne, on en coupe la tête, on les écorche, on en sépare les entrailles, on lave les troncs dans de l'eau, on les attache à une ficelle, et on les met sécher pendus en un lieu sec; on amasse aussi les cœurs et les foies, et on les fait sécher de la même manière.

On sépare la graisse des intestins, on la fait fondre doucement dans une écuelle sur un peu de feu, on la coule avec expression à travers un linge fin, pour la purger de ses membranes, et étant refroidie, on la verse dans une bouteille de verre pour l'y garder; elle est liquide comme de l'huile, à cause de la quantité de sel volatil qu'elle contient, qui excède de beaucoup celle des autres animaux.

Quand on veut conserver longtemps entiers les troncs, les cœurs, les foies des vipères secs, il faut les oindre légèrement avec du baume du Pérou; car il empêche les vers de s'y mettre.

La poudre de vipère se fait tantôt en pulvérisant les troncs de vipères seuls, et tantôt en y ajoutant leurs foies: elle est meilleure de cette dernière manière; mais elle ne peut pas être gardée si longtemps que quand on l'a fait avec les troncs seuls, parce que les foies et les cœurs étant graisseux ou huileux, la font rancir, et les vers s'y engendrent.

La poudre de vipère est propre pour purifier le sang, pour chasser les mauvaises humeurs par transpiration, pour résister au venin, pour les fièvres intermittentes, pour la fièvre maligne, pour la petite-vérole, pour la peste. La dose est depuis huit grains jusqu'à deux scrupules. Le foie et le cœur mis ensemble en poudre, font ce qu'on appelle *bézoard animal*. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule.

La graisse de vipère est propre pour raréfier les humeurs, pour exciter la transpiration; on en donne dans les fièvres malignes, dans la petite-vérole. La dose est depuis une goutte jusqu'à six. On s'en sert aussi extérieurement pour résoudre les tumeurs; il entre dans l'emplâtre de Vigo.

Les serpens peuvent être préparés de la même manière, mais ils n'ont pas tant de vertu que les vipères.

La corne de cerf, l'ivoire, le crâne humain, le pied d'élan, et les os des animaux ne contenant rien de malin, et leur substance étant d'une nature à se dissoudre aisément dans l'estomac, ils n'ont point besoin d'autre pré-

paration que de celle d'être rapés et pulvérisés subtilement.

La corne de cerf est bonne pour arrêter les cours de ventre, les hémorrhagies, les gonorrhées, pour adoucir les acides de l'estomac. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme.

Pour le crâne humain, il faut choisir celui d'une personne morte de mort violente, qui est meilleur pour les remèdes, que celui d'un homme mort de maladie longue, parce que ce premier a retenu presque tous ses esprits, au lieu qu'ils ont été épuisés en l'autre par la maladie. On rompt ce crâne par morceaux, et on le fait sécher, afin qu'il puisse être mis en poudre.

Il est propre contre l'épilepsie, la paralysie, l'apoplexie, et les autres maladies du cerveau. La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à deux scrupules.

Quand on aura besoin de la vertu cordiale de l'ivoire, il faudra se contenter, pour toute préparation, de le raper, et de le mettre en poudre.

On doit aussi raper le pied d'élan et les os des animaux, si on veut les mettre en poudre; mais il n'est pas nécessaire d'en faire aucune autre préparation, parce que tous leurs principes actifs et essentiels se dissipent par le feu, dont on se sert ordinairement pour les préparer par la calcination.

Pour préparer les hirondelles, on tire de leurs nids les petits vivans, on les égorge, et l'on fait répandre leur sang sur leurs ailes, on les saupoudre d'un peu de sel commun en poudre, et on les met calciner dans un pot bien bouché au milieu des charbons ardens pendant environ une heure, on retire ensuite le pot; et l'ayant laissé réfroidir, on le débouche, et on ramasse une matière brune qu'on trouve dedans, laquelle on réduit en poudre subtile.

Elle est propre pour exciter l'urine, pour chasser la pierre, la gravelle. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme.

Nota. Lemery estime qu'il vaudroit mieux pour toute préparation, se contenter de les faire sécher au four, pour ensuite les réduire en poudre, parce que la calcination fait dissiper le sel volatil, qui est le meilleur de la vertu des hirondelles.

On prépare les éponges en deux manières, pour des usages bien différens; car une est destinée pour la bouche, et l'autre pour les plaies. La première préparation se fait ainsi:

On lave bien ces éponges dans l'eau, et on les fait sécher,

on les met dans un pot de terre qui ne soit point vernissé en dedans, on bouche le pot exactement, et on l'entoure de charbons ardens pour faire calciner la matière pendant une heure, ou jusqu'à ce qu'elle soit réduite en une matière brune; on retire le pot du feu, on ramasse cette matière, on la pulvérise subtilement, et on la garde.

Elle est bonne pour le goître, pour le scorbut, elle est apéritive. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule.

On prépare de la même manière le poil de lièvre.

La cendre d'éponge, ou l'éponge calcinée contient un sel fixe, en quoi consiste sa vertu.

Pour les poils de lièvres, ils perdent dans la calcination leur sel volatil, et il ne leur reste pas grande vertu; on les donne pour exciter l'urine. La dose est depuis un demi-scrupule jusqu'à demi-dragme.

L'autre préparation de l'éponge se fait par la méthode suivante.

On coupe avec des ciseaux par petits morceaux, le plus menu qu'il se peut, de l'éponge fine bien nette, on la mêle avec de la cire jaune, qu'on a mis fondre sur le feu, on remue le mélange avec une spatule, et quand il est presque réfroidi, on le met dans un linge à la presse, pour en faire une forme de gâteau, on le retire de la presse, on en sépare pendant qu'il est encore un peu chaud, le linge et la cire qui est passé au travers, et on a l'*éponge préparée*.

Elle est propre pour déterger et pour absorber les sérosités âcres qui abreuvent les plaies, et qui entretiennent le mal; on en met dedans de petits morceaux.

La préparation du cachou consiste à le rendre moins amer, plus agréable au goût, odorant, et en petits grains faciles à tenir dans la bouche. Pour cet effet on pulvérise, et on mêle ensemble deux onces de cachou avec une once de sucre candi, un grain de musc, et autant d'ambre gris; on y incorpore la poudre en pâte dure, avec une suffisante quantité de mucilage de gomme adragant, tiré en eau de fleurs d'orange, pour en faire masse qu'on forme en petits grains longuets qu'on fait sécher, et on les garde dans une boîte bien close.

Le cachou préparé est bon pour fortifier l'estomac, pour exciter l'appétit, pour donner bonne bouche, pour résister au mauvais air; l'on en met trois ou quatre grains dans la bouche, et on les y laisse fondre doucement.

Nota. On y peut augmenter le musc et l'ambre gris selon qu'on le juge à propos; mais les personnes sujettes aux

vapeurs doivent faire retrancher ces aromates de la composition, parce qu'ils causent souvent des accidens fâcheux capables de produire plus de mal que le remède ne feroit de bien.

L'oléosaccharum, comme le mot le porte, est une huile ou essence incorporée dans le sucre candi en poudre. On prend, par exemple, une dragme d'essence de canelle, on la mêle exactement dans un mortier de marbre ou de verre, avec quatre onces de sucre candi réduit en poudre bien subtile, on enferme le mélange dans une bouteille de verre, afin qu'il conserve son odeur.

Il réjouit le cœur, il fortifie le cerveau et l'estomac, il excite les mois aux femmes. La dose est depuis un scrupule jusqu'à deux, dans quelque liqueur appropriée. On n'a pas besoin de mettre des essences en *oléosaccharum*, quand on veut les mêler avec des liqueurs sulphureuses, comme dans de l'eau-de-vie, dans de l'esprit-de-vin; car elles s'y lient facilement, étant de substance homogène avec ces esprits.

Comme le cristal et les cailloux sont trop durs pour être mis en poudre par la manière ordinaire, on a recours à la préparation suivante :

On met rougir du cristal dans le feu, puis on l'éteint dans l'eau froide; quand il est réfroidi, on regarde s'il est attendri, et s'il se rompt facilement; s'il est encore trop dur, on le remet rougir au feu, et on l'éteint dans de l'eau froide comme devant; il devient friable, on le pulvérise alors grossièrement dans un mortier, et on le broie sur un porphire avec un peu d'eau de verveine pour le rendre impalpable, on en forme de petits trochisques, qu'on fait sécher, c'est *le cristal préparé*.

On l'estime propre à exciter le lait aux nourrices. La dose est depuis six grains jusqu'à deux scrupules.

Les cailloux sont plus durs, et ils demandent une plus longue préparation que le cristal. Quelques-uns les font éteindre dans du vinaigre, les autres dans une dissolution de sel ammoniac, et d'autres dans du vin blanc, qu'ils font avaler ensuite aux graveleux.

Ils sont estimés bons pour faire sortir la pierre et la gravelle du rein et de la vessie.

La préparation de la pierre-ponce, appelé en latin *pumex*, consiste à la nettoyer de quelque impureté qu'elle pourroit avoir, et à l'attendrir avec du lait de vache pour la pouvoir pulvériser bien subtilement. Pour cet effet on fera

rougir dans le feu telle quantité qu'on voudra de cette pierre, on l'éteindra dans du lait de vache, on la broyera sur le porphire, et on la formera en petits trochisques pour la faire sécher.

On l'estime propre pour absorber les acides de l'estomac, pour arrêter les cours de ventre, et pour blanchir les dents.

La préparation du colcothar (oxide de fer rouge par l'acide sulfurique,) consiste à le dépouiller de son sel; pour cet effet, on prend le colcothar qui reste après la distillation de l'huile de vitriol (acide sulfurique,) on le met dans une terrine, on verse dessus beaucoup d'eau chaude, et on l'y laisse tremper neuf ou dix heures, on filtre la liqueur, et l'on met dessus la matière autant de nouvelle eau chaude que devant, on la laisse infuser quelques heures, puis on filtre la liqueur, on continue ces lotions jusqu'à ce qu'elles se retirent insipides, on fait alors sécher la terre rouge qui reste, et on la garde.

Elle est astringente et fortifiante, elle arrête le sang étant appliquée sur les plaies.

Si après avoir filtré les lotions, on en fait évaporer l'humidité dans un plat de terre, on a le sel de vitriol qui est vomitif. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Nota. Quand la terre de vitriol a été gardée quelque temps à l'air, elle reprend de nouveau sel; et quand elle est bien enveloppée et enfermée, elle demeure plus long-temps douce et insipide.

La préparation de l'alun de plume et de la pierre amiante, n'est qu'une calcination qu'on leur donne pour les réduire en poudre. On mêle ensemble une partie d'alun de plume, ou de pierre amiante, et deux parties de sel commun, on met le mélange dans un creuset, qu'on place au milieu d'un grand feu de charbon pour faire fondre le sel, on continue cette calcination pendant sept ou huit heures, puis on verse le tout dans de l'eau froide, le sel s'y dissout, et l'on trouve l'alun de plume en poudre au fond du vaisseau, on le lave plusieurs fois, et on le garde.

On s'en sert pour embellir la peau, on en mêle deux dragmes dans une once de pommade.

Pour préparer ou purifier plusieurs gommes qu'on ne peut mettre aisément en poudre, comme le *galbanum*, la gomme ammoniac, l'*opopanax*, le *sagapenum*, on prend la quantité qu'on veut d'une ou de plusieurs de ces gommes, on les écrase par petits morceaux, et on les met tremper quelques heures dans du vinaigre, on les y fait fondre sur un petit

feu, on passe la dissolution par une étamine avec forte expression, on remet le marc dans de nouveau vinaigre sur le feu pour achever de les dissoudre comme devant, et on la mêle avec l'autre dans une terrine qu'on place sur le feu, pour en faire consumer l'humidité jusqu'à consistance d'emplâtre, et on a les gommes purifiées.

Elles sont propres pour ramollir, pour résoudre, pour aider à la suppuration, pour abattre les vapeurs; on les applique sur le nombril, et sur les tumeurs. Elles entrent dans plusieurs emplâtres.

Nota. Lemery estime qu'il vaut beaucoup mieux quand on le peut, mettre les gommes en poudre, même avec leurs impuretés, que de les préparer comme on vient de marquer, parce que dans la purification on laisse échapper beaucoup de sels volatils qui font la principale vertu de ces gommes. Quand on les veut pulvériser, il faut choisir les plus belles et les plus nettes en larmes, et les faire sécher doucement entre deux papiers au soleil, ou devant le feu; il est facile de les mettre en poudre quand elles sont mêlées avec beaucoup d'autres drogues, comme dans la poudre de la thériaque.

MÉDICAMENS *simples qui excellent par dessus les autres.* Lorsque les meilleurs auteurs ordonnent absolument, et sans spécifier l'aloës, il faut entendre le succotin qui est le meilleur; du vinaigre, celui qui est fait de vin, et non de bierre; du baume, le naturel d'Egypte; du benjoin, l'agmigdaloïdes à cause de certaines petites taches blanches qu'il a, qui ressemblent à des amandes pelées; de la casse, la noire; du corail, le rouge; du *dictamnum*, celui de candie; de la racine douce, de la réglisse; de l'endive, la chicorée à large feuille; de l'épithym, celui qui nait sur le thym; du fenouil, le *marathrum*; du fiel de terre, la petite centaurée; de la gomme, l'arabique; des grenades, les aigres; de l'hépatique, celle qu'on appelle *lichen*; du lierre, celui qui porte les baies; du jasmin, le blanc; de la jusquiame, la blanche; de la laitue, la domestique; des lis, les blancs et bulbeux; du marrube, le blanc; de la menthe, la vraie ou domestique, surtout celle à feuille frisée; de la nielle, sa semence; du nénuphar, le blanc; du cresson, sa semence; de l'huile, celle d'olive; de l'*opium*, celui de Thèbes; du pavot, le blanc; du polypode, celui qui croît aux pieds des chênes; du *quercula minor*; le *chamaedrys* ou germandrée; du *quinquenervia*, le plantain long; des roses, les rouges; du *regina prati*, l'*ulma-*

ria; du stoechas, l'arabique; du santal, le citrin; du *thapsus barbatus*; le bouillon blanc; de la térébenthine, celle de Vénise; de la véronique, le mâle; de violettes, celles de Mars de couleur céleste; du *xilaloës*, celui qui tire sur le noir; de l'iris, celle de Florence; du gingembre, celui de Malvoisie qui est le meilleur et le plus recherché de tous.

Mélèze, *ou* Larix (*Larix folio deciduo, conifera*, Tourn. *Pinus Larix*, Linn. 1420.) Cet arbre, dont il y a plusieurs espèces, croît dans les forêts, et diffère peu du sapin, il en découle une térébenthine, et est même fort usité en médecine. Il fournit aussi le meilleur agaric. *Voyez* Térébenthine.

Mélilot (*Melilotus vulgaris officinarum germaniae*, Tourn. Linn. 1078.) Espèce de trèfle qui pousse des tiges hautes de deux ou trois pieds, dont les fleurs jaunes naissent aux bouts des branches disposées par longs épis. Il croît aux lieux rudes, pierreux, aux bords des prés, le long des chemins. Le mélilot est chaud et émollient, discussif, apéritif, et adoucissant. La tisane faite avec ses sommités, dit Tournefort, et celle de camomille, est excellente dans les inflammations du bas-ventre, dans la colique, la rétention d'urine, dans les rhumatismes, et généralement dans toutes les occasions où il faut faciliter le cours des humeurs en tempérant. On se sert du mélilot dans les lavemens carminatifs, et dans les cataplasmes anodins et résolutifs. Pour les lavemens on fait bouillir ses sommités avec celles de camomille dans du bouillon de tripes, et on ajoute quelques gouttes d'huile d'anis à la décoction passée par un linge. Faire bouillir quelques poignées de mélilot et de camomille dans une suffisante quantité d'eau, tremper dans cette décoction un morceau de drap ou de flanelle de la largeur du bas-ventre, et après l'avoir exprimé légèrement, l'appliquer le plus chaud possible sur le ventre; renouveller cette fomentation de deux en deux heures, et couvrir le ventre de linges chauds. Chomel dit que ce remède lui a souvent réussi dans la colique venteuse, dans l'hydropisie tympanite, et dans la tention douloureuse du bas-ventre menacé d'inflammation.

Simon Pauli employoit la fomentation suivante dans la pleurésie; sommités de mélilot, de pariétaire, deux poignées de chaque, des feuilles de bétoine une poignée, de guimauve une poignée et demie, des fleurs de camomille demi-poignée, faire bouillir le tout dans une quantité suffisante d'eau, pour en faire de fréquentes fomentations sur le côté.

Pour les tumeurs des bourses et autres, on fait bouillir deux oignons de lys avec une poignée de feuilles de ciguë et de jusquiame, trois bonnes pincées de sommités de mélilot; on passe le tout à travers d'un tamis, et on y mêle quelques gouttes d'huile fétide de tartre. L'emplâtre de mélilot, recommandé pour ramollir les tumeurs dures, et mener les abcès à la suppuration, est salutaire au commencement de l'esquinancie, et dans l'inflammation des amigdales; on l'applique sur la gorge, après l'avoir malaxé avec l'huile d'amandes douces, ou de camomille, et quelques gouttes d'huile distillée de cumin. Enfin le mélilot est usité partout où il s'agit de ramollir et de faire suppurer. Il donne le nom à un emplâtre, il entre dans quelques compositions, et entre autres dans l'emplâtre de cire si estimé pour les contusions.

Mélisse *ou* Citronelle (*Melissa hortensis*, Tourn. *Melissa officinalis*, Linn. 827.) Plante qu'on cultive dans les jardins, dont les feuilles ont l'odeur du citron, d'où on lui a donné le nom de *citronelle*. Les feuilles et les fleurs sont d'un usage très-familier dans les maladies des femmes, et dans celles du cerveau. Cette plante est hystérique, céphalique, stomachique; elle est chaude, dessiccative, excellente dans les affections de la tête, du cœur, de la matrice, dans la mélancolie, dans les songes turbulens, la paralysie, l'apoplexie, l'épilepsie, le vertige, la lipothymie ou syncope, la rétention des mois, la suffocation de matrice, et la puanteur de l'haleine. On prend l'infusion des feuilles à la manière du thé, une bonne pincée lorsqu'elles sont sèches, et une petite poignée toutes fraîches pour un demi-septier d'eau; on en met aussi une poignée bouillir légérement dans un bouillon de veau. Sa préparation ordinaire est son eau distillée, laquelle est ou simple, ou composée. L'eau de mélisse simple s'ordonne dans les potions cordiales et hystériques, jusqu'à six ou huit onces, comme les autres; mais à l'égard de l'eau de mélisse composée ou magistrale, elle est beaucoup plus spiritueuse, soit par les aromates qu'on y ajoute, soit par l'eau-de-vie dans laquelle on la fait infuser. Cette préparation consiste dans les différentes doses des drogues ajoutées aux feuilles de mélisse; la meilleure est celle de Lémery, que voici :

Des feuilles fraîches de mélisse six poignées, écorce de citron séchée, noix muscade, coriandre de chacune une once, girofle et canelle de chacune demi-once; les feuilles pilées et les autres drogues concassées, seront mises dans un vaisseau propre à les distiller, avec deux livres de vin blanc et

demi-livre d'eau-de-vie ; on laissera ce mélange trois jours en digestion, après avoir couvert le vaisseau de son chapiteau, auquel on joindra le récipient dont on bouchera exactement les ouvertures, ensuite on fera distiller cette matière au feu de sable modéré, ou au bain-marie.

Cette eau est fort estimée pour l'apoplexie, la léthargie et l'épilepsie, pour les vapeurs, les coliques, la suppression des ordinaires et celle des urines ; enfin cette eau s'est acquis une réputation égale à celle de l'eau de la reine d'Hongrie, à laquelle même plusieurs la préfèrent. On en donne une cuillerée, ou pure, ou mêlée dans un verre d'eau, suivant les différentes maladies plus ou moins violentes. Forestus recommande la mélisse pour les palpitations de cœur, et pour les défaillances ; Rondelet pour la paralysie, le mal caduc et les vertiges ; Simon Pauli pour la mélancolie, et pour pousser les règles ; Rivière pour la manie La mélisse entre dans le sirop d'armoise de Rhasis, dans le catholicon, etc

Mélisse bâtarde *ou* Mélisse des bois (*Melissa humilis, sylvestris. latifolia, maximo flore purpurescente*, Tourn. 193 *Melitis melissa-sophylum*, Linn.) Cette plante assez commune dans les bois de haute futaie et dans les endroits humides, est estimée comme vulnéraire. Voici ce que Tournefort dit des vertus de cette fausse mélisse pour la suppression d'urine : mettre deux livres de cette plante dans un alambic avec autant d'herniole, les saupoudrer de sel, y ajouter un peu d'eau, les laisser en digestion pendant trois jours, après lesquels on les distille au bain-marie ; remettre l'eau distillée jusqu'à trois fois sur de nouvelles herbes pilées, et garder la dernière eau dans une bouteille bien bouchée. Dans la suppression d'urine, de quatre heures en quatre heures, il faut en donner quatre onces mêlées avec autant de vin blanc, et il faut oindre le bas-ventre, le périnée et la région des reins avec l'huile suivante : faire infuser au soleil pendant trois jours dans l'huile d'olive, ou y faire bouillir légérement une poignée de cloportes, dix cantharides, et un scrupule de semence d'ammi On peut en même temps donner des lavemens avec la décoction de mauve, de cette mélisse et d'herniole. Ces remèdes peuvent être utiles lorsque la rétention d'urine n'est pas accompagnée d'inflammation ni de fièvre ; autrement ils pourroient nuire beaucoup au lieu d'être utiles, étant des diurétiques chauds. La racine de cette plante est d'une odeur assez aromatique, et semblable à celle de l'*aristolochia tenuis*, à laquelle quelques-uns la substituent.

Melon (*Melo*). Fruit d'une plante qui pousse des tiges longues et sarmenteuses, cultivée dans les jardins. Sa semence est une des quatre grandes semences froides; elle est apéritive, abstersive, hépatique et néphrétique, elle convient à la toux, à la phthisie, aux fièvres, à la strangurie, à l'ardeur d'urine et à la soif. La chair ou pulpe de melon est humide et rafraîchissante, elle tempère les ardeurs du sang, elle réjouit le cœur, mais c'est un mauvais aliment sujet à la corruption, qui excite facilement des fermentations dans la masse du sang, dispose à la fièvre, enfle l'estomac, et engendre des tranchées et le *cholera morbus*; c'est pourquoi on doit en user avec grande modération, pour peu qu'on aime sa santé.

Menienте *ou* Trèfle d'eau (*Menianthes palustre, latifolium et triphyllum*, Tourn. 117. *Menianthes trifoliata*, Linn. 208.) Cette plante vivace croît aux lieux humides et marécageux. La fleur et la plante ont une odeur aromatique et piquante, une saveur âcre et amère. La plante est résolutive, détersive, savoureuse, diurétique, tonique, fébrifuge, anti-scorbutique; la semence est expectorante; les feuilles sont quelquefois indiquées dans le scorbut, dans l'ictère essentiel, lorsqu'il n'existe ni spasmes, ni dispositions inflammatoires, dans les pâles couleurs, les affections hypocondriaques par obstruction récente et légère du foie ou de la rate, dans la paralysie par des humeurs séreuses, la suppression des règles. On en prépare une eau distillée qui a moins d'action que la simple infusion des feuilles; il en est de même de son extrait.

Menthe *ou* Baume (*Mentha angustifolio spicata*, Tourn. *Mentha viridis*, Linn.) Plante dont il y a plusieurs espèces, une domestique et les autres sauvages. Les propriétés les plus connues de la menthe sont de rétablir les fonctions de l'estomac, de faciliter la digestion, d'arrêter le vomissement et le hoquet, de corriger les aigreurs et les rapports, de pousser les mois et les urines, de dissiper aussi les vents, soulager la douleur de la colique, et d'exciter l'appétit. Quelques-uns prétendent qu'elle est astringente, et qu'elle arrête les fleurs blanches et les pertes de sang. Dans les obstructions des viscères elle peut être utile, et quelques auteurs l'estiment hépatique. On l'emploie comme l'absinthe, et on en prépare l'extrait, l'eau distillée et l'huile par infusion; cette dernière préparation est d'un grand usage pour toutes sortes de plaies et de contusions, sous le nom d'*huile de baume*. On le fait simple ou composé: le simple se fait en faisant infuser

au soleil, dans de grosses bouteilles ou cruches, les feuilles de baume ou ses sommités dans de bonne huile d'olive, et cela pendant un mois ou environ de l'été. A l'égard du composé, chacun le fait à sa manière; voici celui qui réussit le mieux :

On met dix livres d'huile d'olive dans un grand pot de grès qui n'en soit rempli qu'à la moitié, on y met baume, sauge franche, sauge large, millepertuis, tabac en feuilles vertes, bugle, sanicle, bétoine, camomille, armoise et roses de Provins, de chacun une poignée hachée et bien mondée des tiges et des côtes dures; on les arrose de bon vin rouge auparavant de les mêler avec l'huile, puis on y ajoute un quarteron d'aristoloche concassée, on laisse le vaisseau exposé au soleil pendant les trois mois de l'été, prenant soin de remuer tous les jours les herbes, ensuite on fait bouillir l'huile dans un chaudron pendant une heure ou environ, jusqu'à ce qu'elle soit bien verte, et les herbes bien cuites, les remuant avec un bâton, de peur qu'elles ne brûlent, on passe le tout par un gros linge neuf, et on presse fortement pour tirer le suc des herbes, puis on remet l'huile dans un autre chaudron bien net, on y ajoute environ un poisson de bon vin rouge, deux gros de mastic et autant d'oliban en poudre, et on fait bouillir le tout pendant demi-heure, remuant toujours avec un bâton; enfin on tire l'huile, et on la met dans des cruches pour le besoin.

Le baume macéré dans les doigts, et appliqué sur une coupure, y est fort bon. Tragus assure que les feuilles de menthe, infusées dans du lait, l'empêchent de se cailler. L'eau de menthe est très-bonne dans les coliques d'estomac, dans la difficulté de digérer, dans les palpitations de cœur. Hartmann la recommande fort et avec raison, dans le vomissement; une cuillerée de cette eau appaise les tranchées des enfans. Le cataplasme de menthe, de rue, de camomille et des semences de carvi, résout le lait grumelé dans les mamelles; on y ajoute avec succès les feuilles et la racine de jusquiame. L'huile essentielle de menthe est un bon stomachique, donnée à huit ou dix gouttes dans deux onces de son eau distillée. On mange en salade les jeunes feuilles du baume, surtout de la première espéce. La menthe entre dans le sirop de mélisse sauvage, dans le sirop anti-scorbutique de Charas, dans la poudre *diagalunga*, et dans la poudre *xyloaloës* du même auteur.

Les sirops de menthe *major et minor Mes.* sont fort utiles dans le crachement de sang. Parkinson faisoit boire aux enfans qui

qui avoient des vers deux onces de vin où on avoit fait infuser les feuilles et les graines de menthe ; sa vertu balsamique lui a fait donner le nom de *balsamita*. Elle entre dans l'onguent *martiatum* de Nicolas d'Alexandrie.

Menthe *ou* Baume aquatique (*Mentha rotundifolia, palustris, seu aquatica major*, Tourn. *Mentha aquatica*, Linn. 805.) Cette plante vivace naît dans les marais ; elle est stomachique et hystérique. On applique ses feuilles sur le front dans la douleur de tête, et on s'en sert contre la piqûre des guêpes et des mouches à miel.

Menthe poivrée *ou* citronnée (*Mentha piperata*, Linn. 805.) Cette plante vivace, originaire d'Angleterre, se cultive dans les jardins. Le goût piquant de cette plante est suivi d'une fraîcheur très-sensible. Cette menthe est beaucoup plus active que toutes les autres espèces, particulièrement dans les maladies d'estomac causées par des humeurs séreuses ou par foiblesse, ou par abondance d'humeurs pituiteuses ; l'époque de la plus grande activité de la plante est lorsque les fleurs croissent, et c'est celle de la cueillir. On prépare des pastilles aussi agréables qu'elles sont utiles ; elles laissent sur le palais et dans toute la bouche une odeur et une fraîcheur très-agréables.

Mercure *ou* Vif-argent (*Mercurius aut hydrargyrus*). Métal ou demi-métal fluide, coulant, de couleur d'argent, fort pesant et néanmoins volatil, pénétrant, se liant et s'amalgamant facilement avec l'or et l'argent. On le trouve dans plusieurs mines de l'Europe, comme en Hongrie, en Espagne ; on en a même découvert en France une mine depuis environ cinquante ans, proche Saint-Lo. Le vif-argent est un remède pour le *miserere* ; on en fait avaler une livre, et même davantage, afin que par sa pesanteur il étende en passant les fibres des intestins qui sont plissés dans cette maladie ; on le rend par les selles comme on l'a pris. On emploie le mercure crud pour tuer les vers dans le corps ; on le fait bouillir dans de l'eau mise dans un vaisseau de terre ou de verre, et non de métal, parce qu'il le perceroit, et l'on donne à boire la décoction qui n'a pris qu'une légère impression du mercure, quelque long-temps qu'on l'ait fait bouillir, car le métal se retrouve au même poids, et la décoction n'a autre couleur, autre goût, ni autre odeur que de l'eau commune bouillie, et elle ne laisse pas de produire un bon effet. Le vif-argent tue les poux, les puces et les autres petits insectes du corps. On en suspend au cou des enfans et des adultes, après l'avoir enfermé dans des chalumeaux de plume, pour résister

au mauvais air en temps de peste ; il guérit la gratelle, les dartres, la lèpre et les autres infections de la peau, à quoi les ceintures de mercure sont très-salutaires, pourvu qu'on observe les conditions suivantes, qui sont de faire précéder les remèdes généraux, de bien dépurer la masse du sang, de prendre en même temps des diaphorétiques benins, de retenir le malade dans un lieu chaud, et de le faire un peu marcher ; à ces conditions les ceintures mercurielles sont bonnes et sans danger. Le mercure est fort recommandé par son agilité, sa subtilité et sa pénétration, pour ramollir extérieurement les tumeurs dures, spécialement le *nodus* vérolique et les squirrhes ; on l'applique en forme d'onguent ou d'emplâtre, comme est l'onguent de Vigo avec les grenouilles et le mercure. Les lâmines de plomb, enduites de mercure, et appliquées sur les loupes, ganglions et *nodus*, les guérissent promptement. Du mercure renfermé dans un nouet cordial, est un excellent préservatif contre la peste.

Mercuriale, Foirole (*Mercurialis mas*, *Mercurialis fœmina*, Tourn. *Mercurialis annua*, Linn.) Plante qui est de deux sortes, savoir mâle et femelle. La mercuriale femelle a ses grains ou semences joints deux à deux autour de la tige, et la mâle les a disposés en façon de grape ou d'épi. L'une et l'autre croissent partout le long des chemins, dans les cimetières, dans les vignobles, dans les jardins, mais principalement aux lieux humides. Elles sont émollientes, laxatives, apéritives, elles purgent la bile et les eaux. Pour l'hydropisie, la cachexie, les vapeurs et les pâles couleurs, on fait boire l'eau dans laquelle elles ont macéré à froid pendant vingt-quatre heures.

Leur usage ordinaire est d'entrer dans les décoctions émollientes et laxatives, surtout dans les lavemens qu'on ordonne aux femmes en couche et dans les suppressions des règles. On prépare un miel avec le suc des feuilles de mercuriale, qu'on ordonne à deux onces dans les mêmes maladies. Ettmuller dit qu'on peut faire des pessaires, pour la même fin, avec cette plante, surtout si on y ajoute la poudre de myrrhe, le safran et les trochisques alhandal avec le suc de mercuriale. On fait prendre trois onces de suc de mercuriale avec deux ou trois gros de teinture de mars, aux filles dont les mois sont supprimés, et aux femmes qu'on croit stériles. Cette plante est purgative ; on en prépare un sirop simple et un sirop composé : le sirop simple s'ordonne à une ou deux onces pour lâcher le ventre, pour pousser les urines et les vidanges. Celui qui est composé s'appelle *sirop de longue*

vie ou de gentiane, que l'on prépare différemment; les uns y ajoutent le suc de la racine de flambe, et les autres n'y en mettent point. Quelques-uns retranchent du sirop de longue vie la gentiane qui le rend, selon eux, trop âcre et trop piquant, et ils y substituent le quinquina; cependant quand on emploie la racine de gentiane en infusion dans le vin blanc, on ne doit pas craindre cet inconvénient. C'est pour cela que la composition de Tournefort paroît la meilleure à Chomel qui en a fait préparer de cette manière avec succès, pour tenir le ventre libre, pour purifier le sang, fortifier l'estomac et faciliter la digestion, pour dissiper certaines bouffissures qui menacent d'hydropisie, pour préserver de la sciatique et du rhumatisme; en voici la préparation :

Six livres de miel blanc, quatre livres de suc de mercuriale, une livre de suc de bourrache, mêler le tout dans une bassine sur le feu, et le passer par la chausse sans le faire bouillir, y ajouter ensuite trois demi-septiers de vin blanc dans lequel on a fait infuser pendant vingt-quatre heures deux onces de racine de gentiane coupée menue, mettre le mélange sur le feu, et bien remuer les sucs avec le vin et la gentiane, passer ensuite sans faire bouillir, puis faire cuire ce qu'on aura passé en consistance de sirop qu'on gardera pour le besoin; la dose est d'une ou deux cuillerées à jeun qu'on délaye dans un verre d'eau tiède, et on ne mange que deux heures après.

La mercuriale entre dans le lénitif, dans le catholicon, et dans quelques autres compositions. Quelques-uns font bouillir une poignée de cette plante dans un bouillon de veau, qu'ils prennent à jeun pour lâcher le ventre.

Merisier, Cerisier sauvage (*Cerasus major sylvestris, fructu subdulci, nigro, colore inficiente.*) Les fruits de cette espèce de cerisier sont estimés par les auteurs modernes, comme très-utiles dans les maladies du cerveau. Schroder en fait cas pour l'apoplexie, la paralysie et l'épilepsie. Simon Pauli confirme, aussi bien que Kœnig, leur vertu spécifique pour cette dernière maladie, soit qu'on fasse manger ces fruits à ceux qui en sont atteints, soit qu'on leur en fasse prendre l'eau distillée au bain de vapeurs. Quelques-uns estiment davantage la quintessence des merises, ou l'esprit qu'on en tire par la distillation, après les avoir laissées en fermentation un temps convenable pour en développer les principes. Ray assure que les matrones d'Angleterre font un grand cas des cerises sauvages pour les mouvemens convulsifs qui affligent les enfans.

Le marasquin, liqueur agréable et qui a son utilité, vient d'Italie, de Sicile et de Venise; ce n'est autre chese que l'esprit de merises blanches, tiré par la distillation après l'effervescence nécessaire.

Merlan (*Asellus. Gadus merlangus*, Linn.) Poisson de mer assez connu. On trouve dans la tête de ce poisson deux petites pierres oblongues qui sont apéritives, propres pour la pierre des reins, pour la colique néphrétique; elles sont propres aussi pour arrêter le cours de ventre. On les prépare en les broyant sur le porphyre; la dose est depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme.

Mesures *de plusieurs ingrédiens*. Les mesures des bois, des herbes, des fleurs, des semences, sont la *fascicule*, la *poignée* et la *pincée*. La fascicule est ce que le bras plié en rond peut contenir; on le marque par *fas. j.* La poignée ou manipule est ce que la main peut empoigner; elle est désignée par *man. j.* ou *m. j.* La pincée ou pugile est ce qui peut être pris entre les trois doigts; elle est désignée par *pug. j.* ou *p. j.* La mesure des fruits ou de plusieurs animaux se fait par le nombre qu'on désigne par *N°.* ou par paires désignée par *par.*

Quand on trouve dans les descriptions *ana* ou *ā ā*, il faut entendre *de chacun*. Par *Q. S. une quantité suffisante* ou *autant qu'il faut*. Par *S. A.* ou *ex arte. Suivant les règles de l'art*. Par *B. M. Balneum Mariae*, ou *bain-marie*. Par *B. V. Balneum vaporis*, ou *bain vaporeux*.

Mesures *des liqueurs en usage à Paris*. Les mesures dont on se sert sont connues; on se sert aussi du verre à boire ou du gobelet appelé *cyathus*; il contient une dose de potion. On emploie aussi la cuiller d'argent ordinaire pour doser les sirops, les potions cordiales; elle contient environ demi-once de liqueur; on désigne cette dose par *cochlea j.* On ordonne les esprits, les élixirs, les essences par gouttes, qu'on désigne par *gut.*

Méum (*Meum foliis anethi. Athamenta meum*, Linn. 352.) Il n'y a que la racine seule qui soit en usage lorsqu'elle est sèche et mise en poudre, demi-gros ou un gros au plus dans un verre de vin blanc: on double la dose en infusion. Cette plante ressemble au fenouil par la découpure de ses feuilles et par ses propriétés; car elle pousse également les mois et les urines, elle dissipe les vents, fortifie l'estomac, fait cracher, et soulage fort les asthmatiques. Elle a une odeur très-aromatique, elle fortifie et fait suer quelquefois. Cette plante convient aux personnes qui ont des accès de fièvre,

accompagnés de grand frisson. Un chirurgien nommé Rotonet faisoit un ratafia pour l'asthme, dont la base étoit la racine de méum.

La racine de méum entre dans le *diacurcuma magna* de Mésué, dans la poudre lithontriptique de Nicolas d'Alexandrie, dans son *aurea alexandrina*, dans le mithridat et dans la thériaque.

Miel (*Mel*). Suc en manière de rosée, que les abeilles sucent sur les fleurs avec la partie subtile et la plus volatile de la rosée; étant reçu dans leur estomac, il y fermente, et quand il commence à fermenter, elles le vomissent dans le fond de leurs alvéoles où ce suc achève de fermenter peu à peu, jusqu'à ce qu'il devienne miel parfait. A mesure qu'il fermente, en vertu du principe qu'il a reçu dans l'estomac de l'abeille, les parties les plus grossières prennent la circonférence, et font la cire. Voilà en peu de mots, dit Ettmuller, la génération véritable du miel et de la cire. Il y a deux sortes de miel en général, un blanc, et l'autre jaune. Le miel blanc, et particulièrement celui de Narbonne, qui a coulé de lui-même sans expression, est le plus propre pour être pris par la bouche. Le miel jaune a un peu plus d'âcreté que le blanc, il est aussi plus convenable pour les lavemens et pour les remèdes extérieurs, parce qu'il est plus détersif et plus laxatif. On doit le choisir d'une bonne consistance, d'un beau jaune et d'un bon goût.

Le miel est chaud, dessiccatif, nourrissant, abstersif, apéritif, propre au poumon, béchique, diurétique, résistant à la corruption. Le miel jaune est détersif, laxatif, digestif, atténuant, résolutif. Le miel n'est pas bon à ceux qui ont le foie chaud, car il se tourne aisément en bile. Il est propre surtout aux vieillards pour redonner à la masse du sang le principe de fermentation qui lui manque, et par la même raison, il est contraire aux jeunes gens qui ont le sang bouillant, parce qu'il peut causer des ébullitions et des effervescences extraordinaires dans la masse de leur sang, et les jeter dans des diarrhées, des fièvres et d'autres maladies semblables; c'est en ce sens que l'on dit que le miel se change en bile. Il nuit aux hypocondriaques, aux scorbutiques, aux femmes sujettes à la suffocation de matrice, et à ceux qui ont des grouillemens de ventre, des tranchées et d'autres symptômes semblables dans les intestins, parce qu'il augmente toutes ces affections, en faisant fermenter les sucs acides qui en sont la cause; en un mot, ce qu'on dit du sucre se peut appliquer au miel.

Le miel convient intérieurement à l'estomac, pour dissoudre et détenger les matières grossières et visqueuses dont ce viscère est surchargé ; il convient aussi lorsque les bronches et les vaisseaux des poumons sont remplis d'une semblable matière ; car en ce cas les hydromels et les oxymels sont très-usités : on y ajoute des plantes pectorales, et même les purgatifs, suivant les circonstances ; et par le moyen de la toux, la matière visqueuse sort dehors, après qu'elle a été incisée et atténuée par le ministère du miel. Le miel est l'ingrédient ordinaire des onguens que les chirurgiens appellent vulgairement *digestifs*, et dans ceux dont ils se servent pour déterger les ulcères, et mortifier le levain morbifique. Les simples digestifs se font avec un jaune d'œuf cru et du miel simplement, ou bien avec un jaune d'œuf dur et une once de miel ; ils battent le tout jusqu'à consistance médiocre, et que l'onguent soit devenu rouge ; il est suffisant pour mondifier, et même pour préserver de la gangrène, tant les plaies et les ulcères récens et invétérés, que les phagédéniques et les malins ; on y ajoute quelquefois du tartre de vin, et on fait cuire le tout jusqu'à consistance requise, ce qui augmente beaucoup la vertu abstersive. Le miel seul avec la térébenthine est un excellent digestif contre le levain corrosif des plaies. Quelques praticiens mêlent parties égales d'esprit de miel et d'esprit de térébenthine, et distillent le tout à la retorte au feu de sable, ce qui leur donne un détersif admirable pour les ulcères cacoétiques et malins.

Miel *anthosat* ou *de romarin*. Concasser dans un mortier de marbre une livre de fleurs ou de feuilles de romarin nouvellement cuillies, les mêler avec quatre livres de miel écumé, les battre quelque temps ensemble, mettre le mélange dans un pot de terre vernissé, le boucher et l'exposer au soleil, ou bien le mettre dans le fumier chaud pendant un mois, ensuite y ajouter environ demi-livre d'eau de romarin distillée, ou, à son défaut, de décoction de romarin, boucher le pot et le mettre sur un petit feu, et dès que la matière bouillira, la couler avec expression, laisser refroidir le miel et le garder.

Il est bon pour la colique venteuse, la léthargie, la paralysie et les maladies hystériques. On ne s'en sert ordinairement que pour les lavemens. La dose est depuis une once jusqu'à trois ; mais on pourroit aussi s'en servir par la bouche.

Miel *de nénuphar*. Mettre bouillir dans huit livres d'eau pour en faire une décoction aussi chargée qu'elle pourra être

de la substance des fleurs, quatre livre de fleurs de nénuphar nouvellement cueillies, dont on rejette la partie jaune du dedans, la couler avec expression, y mêler environ un poids égal de miel commun, faire bouillir doucement le mélange, l'écumant de temps en temps jusqu'à consistance de sirop.

Il est propre pour rafraîchir, pour humecter, pour adoucir les intestins, pour modérer les cours de ventre; on ne s'en sert que dans les lavemens. La dose est depuis une once jusqu'à trois.

Miel *de pariétaire*. Couper et battre dans un mortier pour l'écraser, une bonne quantité de pariétaire tendre, comme deux fascicules, cueillie dans sa force à de vieilles murailles, s'il se peut; la mettre bouillir dans une bassine avec quinze livres d'eau jusqu'à diminution du tiers, couler la décoction avec expression, faire bouillir de rechef dans la colature une pareille quantité de pariétaire écrasée environ une demi-heure, couler la liqueur, exprimant fortement les herbes, la mêler avec un poids égal de miel commun, et faire cuire le mélange en écumant jusqu'à consistance de sirop.

Il n'est employé que dans les lavemens. On s'en sert pour la colique néphrétique, pour la pierre, pour la douleur des reins, pour la difficulté d'uriner. On en met deux ou trois onces dans chaque lavement.

Miel *de raisins*. Monder deux livres de raisins de leurs pepins, les mettre infuser chaudement vingt-quatre heures dans six livres d'eau, puis faire bouillir l'infusion à diminution de la moitié, la couler et l'exprimer fortement, y faire cuire deux livres de miel, en l'écumant jusqu'à consistance de sirop.

Le miel de raisin est propre pour le rhume, pour exciter le crachat, pour tempérer les âcretés de la poitrine. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once.

Nota. Quelques-uns appellent miel de raisin la décoction de raisin évaporée en consistance de miel ou d'extrait; mais les noms de rob ou de *sapa* conviendroient mieux à cette préparation.

Miel *de vulvaria*, ou *d'arroche puante*, dite *herbe de Bouc*. Prendre deux bonnes bottes de *vulvaria*, appelé *arroche puante*, les inciser, les faire bouillir dans dix livres d'eau commune, jusqu'à la consomption du tiers; et ayant coulé et bien exprimé les herbes bouillies, faire de nouveau bouillir dans la liqueur un pareille quantité de *vulvaria*, procédant en toutes choses de même qu'à la première fois; puis ayant mêlé dix livres de bon miel dans cette

liqueur, les clarifier avec deux blancs d'œufs, les faire cuire jusqu'à la consistance nécessaire, et ayant bien écumé le miel, le garder pour le besoin.

Ce miel produit de très-bons effets dans les maladies hystériques, et surtout pour appaiser les émotions violentes de la matrice. Il est aussi propre dans les coliques venteuses. On s'en sert dans les clystères, depuis deux onces jusqu'à trois. Ce miel pourra aussi être employé avec succès dans les ulcères venimeux des animaux à quatre pieds, pour en chasser les vers, parce que l'herbe pilée et appliquée y est très-bonne, aussi bien que mise de même sur le nombril des femmes tourmentées de suffocation de matrice.

Miel *mercurial de tabac*. On tire le suc de mercuriale et de tabac par expression en la manière ordinaire, on le dépure en le faisant bouillir légèrement, et le passant par un blanchet, on mêle ce suc dépuré avec un poids égal de miel commun, on les fait cuire ensemble jusqu'à consistance de sirop, on les coule par un tamis découvert, et on le garde dans des cruches.

Le miel mercurial est plus purgatif que les autres miels: on l'emploie dans les lavemens pour la colique venteuse, pour les maladies hystériques. La dose est depuis une once jusqu'à trois. Le miel de tabac ou de nicotiane purge violemment. On s'en sert dans les lavemens des apoplectiques, des léthargiques, etc.

Miel *rosat*. Piler des roses rouges récemment cueillies, dans un mortier de marbre, jusqu'à ce qu'elles soient en pâte, les laisser cinq ou six heures en digestion à froid, puis les mettre à la presse pour en tirer le suc, qu'on mêle avec autant de bon miel, clarifier le mélange par le moyen d'un blanc d'œuf, puis l'ayant passé chaudement par un blanchet, les faire cuire en consistance de sirop et le garder.

Il est détersif et astringent: on l'emploie dans les gargarismes pour les maux de la bouche et de la gorge; dans les injections et les lavemens, quand il est besoin de resserrer le ventre.

Autre miel rosat. Mettre digérer au soleil pendant dix ou douze jours une partie de roses rouges bien pilée, et mêlée avec deux parties de bon miel dans un pot de terre couvert; faire ensuite bouillir doucement la matière, après y avoir ajouté une quantité suffisante de décoction de roses rouges, puis la couler avec expression, clarifier la colature, et la faire cuire selon l'art. Ce miel ne cédera point en vertu au précédent.

II.

E VITTORIO EMANUELE III
APOLI

...ext.

Miel *violat.* Mêler dans un pot de terre quatre livres de violettes récentes, avec douze livres de miel commun, boucher le pot, et le mettre en digestion dans le fumier, ou en un autre lieu chaud, sept ou huit jours; ensuite faire une forte décoction de fleurs et de feuilles de violettes, la couler, la mêler dans une bassine avec la matière digérée, faire bouillir le mélange jusqu'à diminution d'environ le quart de l'humidité, la couler avec expression, et faire cuire la colature jusqu'à consistance de sirop, l'écumant de temps en temps, garder ce miel dans des cruches de grès.

Il est propre pour rafraîchir, pour adoucir, et pour lâcher le ventre. On ne s'en sert que dans les lavemens : on en met depuis une once jusqu'à trois dans chaque lavement.

Nota. Les violettes simples sont préférables aux doubles, parce qu'elles sont laxatives. Les apothicaires n'y emploient ordinairement que le bouton qui reste après qu'on en a ôté la fleur bleue dont on fait la conserve et le sirop violat; c'est aussi dans ce bouton que consiste la qualité purgative de la violette.

Mille-feuille, *ou* Herbe militaire, *ou* Herbe à la coupure, *ou* aux voituriers (*Millefolium vulgare album*, Tourn. *Achillea millefolium*, Linn.) Plante qui pousse plusieurs tiges hautes d'un pied ou environ, dont les feuilles sont découpées menu, et rangées le long de la côte, représentant une plume d'oiseau. Elle croît aux prés, sur le bord des grands chemins, et les gazons sont couverts de mille-feuille : cette plante est vulnéraire, chaude, astringente et détersive; on l'emploie intérieurement et extérieurement pour arrêter toutes sortes d'hémorragies, soit en infusion et en décoction, soit pilée et appliquée sur les plaies et les coupures, d'où lui vient le nom d'*herbe au charpentier* qu'on lui a donné, aussi bien qu'aux autres plantes qui ont la propriété d'arrêter le sang, comme la brunelle, la bugle, la grande consoude, l'orpin, etc. La mille-feuille est très-utile dans le cours déréglé des hémorroïdes et des fleurs-blanches. Son suc déterge d'une manière surprenante les ulcères intérieurs, surtout ceux qu'on appelle vomiques du poumon. Il n'est guère de meilleur remède pour les matières purulentes qui coulent après la taille. Dans les hémorragies, cours de ventre et incontinence d'urine, on met une petite poignée de cette plante dans les bouillons, ou bien on la prend comme le thé; j'en ai vu d'excellens effets, mais les femmes et les filles sujettes au flux hémorroïdal n'en doivent pas trop long-temps continuer l'usage, qui leur cau-

seroit une suppression de règles plus fâcheuse que les hémorroïdes. Simon Pauli assure avoir connu des femmes enceintes qui s'étoient garanties de l'avortement, par l'usage de la décoction de cette plante. Son suc à six onces avec autant de celui d'ortie, pris en deux doses à une heure l'une de l'autre, a réussi plusieurs fois à Chomel pour arrêter une hémorragie survenue par l'ouverture de quelque vaisseau sanguin qui se dégorgeoit dans le canal intestinal: cet accident étoit arrivé à deux ouvriers en faisant effort pour lever un poids considérable ; ils avoient déjà rendu par le ventre plus de deux pintes de sang; il leur fit donner une forte décoction des mêmes plantes en lavement. On peut donner dans les mêmes cas la poudre de mille-feuille à deux gros, qu'on mêle avec de la pâte pour en faire des biscuits astringens. L'eau distillée de cette plante est très-bonne pour l'épilepsie, au rapport de Taberna Montanus. Ses feuilles légèrement pilées et mises dans le trou de l'oreille, calment souvent la douleur des dents: c'est un remède éprouvé par des praticiens dignes de foi. Quelques personnes se servent, pour le même effet, des feuilles de pariétaire.

La mille-feuille entre dans l'eau vulnéraire, dans le baume polycreste de Bauderon, dans le mondificatif d'ache, dans le *martiatum*, et dans quelques emplâtres astringens.

Mille-pertuis (*Hypericum vulgare*, Tourn. *Hypericum quadrangulum*, Linn. 1104.) Plante fort connue, qui croît dans les bois, et autres lieux incultes. Cette plante est chaude, dessiccative, diurétique et vulnéraire.

On donne le millepertuis intérieurement pour emporter les obstructions des viscères, pour pousser le sable et les urines, pour faire mourir les vers, pour dissoudre le sang caillé par quelque coup ou chûte, pour abattre les vapeurs hypocondriaques, et soulager les prétendus possédés ou maniaques, d'où vient ce nom de *fuga daemonum*. Mynsicht et Rolfinsius proposent pour cela une teinture excellente des fleurs avec celles d'*anagallis*. On l'emploie extérieurement pour les blessures, les contusions, la goutte, les rhumatismes, les mouvemens convulsifs, les tremblemens de nerfs, les plaies des tendons, et généralement pour fortifier les parties, et résoudre l'enflure qui survient à celles qui ont été blessées.

On emploie ordinairement les fleurs, et quelquefois les feuilles et les semences en décoction, en infusion et en extrait. La préparation la plus commune dont on se sert extérieurement, est son huile, qui est ou simple ou composée.

La simple se fait en mettant les sommités entre fleur et graine dans l'huile d'olive exposée au soleil pendant quelques jours ; on réitère l'infusion avec de nouvelles fleurs sur la même huile, jusqu'à ce qu'elle soit d'un rouge foncé. L'huile de millepertuis composée se fait en infusant une livre de sommités dans deux livres d'huile d'olive, et une livre de vin rosé ; après trois jours de macération, on les fait bouillir au bain-marie jusqu'à la consomption du vin ; on fait trois infusions de même, et on délaie dans la dernière une livre de térébenthine de Venise et quatre scrupules de safran.

Dans les pays chauds, on prépare l'huile de millepertuis avec cette liqueur balsamique qui se trouve dans les vessies des feuilles des ormes piquées par les insectes. Trois onces d'huile simple de decoction émolliente, adoucissent les hémorroïdes internes ; il faut que le malade la garde un peu de temps ; c'est une fomentation interne vulnéraire.

Ces huiles sont excellentes pour toutes sortes de blessures ; on en fait même prendre intérieurement demi-once ou une once dans le crachement de sang et la dyssenterie. On fait frotter les parties affligées du rhumatisme, de la sciatique et des humeurs froides, avec un mélange de deux parties d'huile de millepertuis et d'une de bon esprit-de-vin (alcohol ;) ce remède est fort résolutif. Il y a peu d'huile ou de baume composé destiné pour les plaies, où on ne mêle l'huile de millepertuis.

Préparation d'une teinture excellente, estimée comme un grand secret pour les maladies dont on vient de parler, et pour toutes sortes de plaies ; elle a réussi pour le rhummatisme. Faire infuser des feuilles de millepertuis épluchées, dans une bouteille qu'on remplit de bon esprit-de-vin (alcohol,) et qu'on bouche ensuite exactement ; la laisser au soleil un mois, jusqu'à ce que la teinture soit d'un beau rouge ; la passer ensuite, et y faire fondre du camphre environ un gros sur demi-livre de cette teinture.

L'extrait des fleurs de millepertuis en bouton, digérées pendant deux jours dans l'esprit-de-vin (alcohol,) exprimées ensuite, et l'infusion évaporée en consistance d'extrait, se donne depuis un scrupule jusqu'à un gros. Angelus Sala la prescrit dans la manie, la mélancolie, et les égaremens d'esprit qui viennent sans fièvre et sans aucune autre cause manifeste. Baglivi en fait grand cas dans la fausse pleurésie. La décoction de millepertuis, l'eau distillée de cette plante et l'infusion de la graine tuent les vers et poussent les urines, suivant Bartholin et Rivière. Dans les grandes contusions,

dans le soupçon des ulcères dans les reins ou dans la vessie, on fait avec les fleurs de millepertuis, une conserve qui est si estimée.

Cette plante entre dans les sirops anti-néphrétique, apéritif et cachectique de Charas, dans le sirop d'armoise, dans la poudre contre la rage de Paulmier, dans la thériaque d'Andromaque, la thériaque réformée de Charas, le mithridat, l'huile de scorpion composée, dans l'onguent *martiatum*, dans le mondicatif d'ache, etc.

Millet, *ou* Mil (*Milium vulgare semina luteo aut albo*, Tourn. *Milium effusum*, Linn. 90.) Plante qui aime les lieux sabloneux, ombrageux et humides. On se sert en médecine de sa semence et de sa farine qui peut être employée dans les cataplasmes résolutifs et émolliens. Le millet est réfrigératif et dessiccatif, il resserre le ventre, il est aisé à digérer, et est un bon aliment pour ceux qui y sont accoutumés. Sa décoction pousse puissamment par les sueurs et par les urines. L'eau distillée de l'herbe en fleur est un excellent préservatif contre la pierre des reins. On fait une excellente décoction sudorifique de cette manière. Faire bouillir une livre de millet dans trois livres d'eau de fontaine jusqu'à ce que le millet soit crevé, et couler la liqueur qui est excellente dans les fièvres, et spécialement dans les tierces, sur le déclin de l'accès, pour faire suer; quelques-uns font cette décoction dans du vin. Elle convient encore à la petite-vérole pour la faire sortir, et modérer l'effervescence. On ajoute ordinairement à cette décoction la racine de fenouil ou de scabieuse avec quelques figues. Lemmuller est pour la racine de scabieuse, qui est un excellent vulnéraire, et propre pour prévenir la phthisie, le pissement de sang, et la dyssenterie, qui sont les suites de la petite-vérole, lorsqu'elle se jette sur les parties internes. Il est pareillement salutaire de mêler le sirop de scabieuse à la décoction de millet, pour préserver la poitrine et les autres viscères, contre l'exulcération de la petite-vérole. La décoction susdite convient aux mêmes maladies. Le miel torréfié avec du sel commun, et appliqué en forme de sachet sur le sommet ou fontaine de la tête, remédie puissamment aux affections catarreuses, et aux douleurs de tête accompagnées de pesanteur et tension. Ces sachets sont fort recommandés par Lindanus pour appliquer sur les oreilles, même dans la surdité et le tintement.

Mine de plomb (oxide de plomb rouge,) (*Minium.*) Plomb minéral pulvérisé, et rendu rouge par une longue

calcination au feu. On envoie le *minium* d'Angleterre. On doit le choisir net, haut en couleur. Il est astringent et dessiccatif: on s'en sert dans les emplâtres, dans les onguens.

Molluque odorante, *ou* Mélisse des Molluques (*Molucella levis*, Linn. Tourn.) Cette plante annuelle, originaire des Isles Moluques se cultive dans les jardins. Elle est alexipharmaque, propre à fortifier le cerveau et le cœur. On l'emploie en poudre, en cataplasme, en décoction, en infusion.

Morelle (*Solanum officinarum acinis nigritantibus*, Tourn. *Solanum nigrum*, Linn. 266.) Plante fort connue qui croît proche les haies, le long des chemins, et fleurit tout l'été. Elle porte des fruits gros comme des baies de genièvre, ronds, verds au commencement, mais en mûrissant ils deviennent mous, noirs et remplis de suc. On se sert en médecine de l'herbe et des baies qui sont rafraîchissantes, astringentes et répercussives. Le vin dans lequel on a fait infuser les baies, étant bu, arrête le flux dyssentérique, appaise la douleur, et chasse toute la malignité par la sueur; mais le principal usage de la morelle est externe dans l'érésipèle, les dartres, les démangeaisons, les inflammations, le feu volage, pour lesquels maux on se sert du jus mêlé avec une sixième partie d'esprit-de-vin (alcohol.) La morelle est éprouvée contre le cancer tant occulte et non ulcéré, qu'après l'exulcération, non pour le guérir absolument, mais comme remède palliatif. Le suc de cette plante entre dans tous les onguens et les cataplasmes qu'on ordonne contre ce mal, et ils doivent toujours être préparés dans un mortier de plomb, d'autant que ce métal convient lui-même aux cancers, et que pendant la préparation, il se détache toujours quelques parties de plomb qui se mêlent aux remèdes, et les font paroître de couleur grise. On applique l'herbe pilée sur les hémorroïdes, ou on les bassine avec son suc tiédi pour en appaiser la douleur.

L'eau distillée de morelle a les mêmes usages que le suc, mais pas tant de vertu. On emploie cette plante dans la plupart des cataplasmes anodins.

Le suc de morelle mélangé avec un blanc d'œuf, est excellent pour calmer l'inflammation du prépuce, qui accompagne les chancres de cette partie, suivant Palmer. Sebitius assure que cette plante pilée et appliquée en forme de cataplasme sur les mamelles tuméfiées par l'épaississement du lait, le résout facilement. Ray, après le docteur Hulse, rapporte que le cataplasme fait avec ses feuilles et

la semence de lin, bouillies dans le vin muscat, est excellent pour résoudre toutes sortes de tumeurs, et pour dissiper les contusions. La décoction d'une poignée des feuilles de morelle dans une pinte d'eau, est bonne pour les femmes tourmentées d'urines âcres et de fleurs blanches. Elles peuvent s'en étuver souvent. Cette plante entre en quantité dans l'onguent *populeum*, dans la *triphera persica* de Mésué, dans l'onguent *pompholix* de Nicolas d'Alexandrie, dans le mondificatif d'ache, le *martiatum* et le baume tranquille.

Morelle grimpante, *ou* Vigne de Judée (*Solanum dulcamara*, Tourn. Linn.) Cette plante sarmenteuse et grimpante croît dans les endroits humides, les haies, les buissons. Cette plante est vivace seulement par ses racines. Ses feuilles sont modérées, d'une saveur purement douceâtre, ensuite légèrement amères, enfin âcres. Elles sont apéritives, détersives, résolutives, expectorantes En Afrique la décoction des sarmens de la vigne de Judée bue long temps et en quantité, guérit la gale, la goutte, et surtout les maladies vénériennes. Les nègres du Sénégal emploient de même la racine pour la chaude-pisse.

Tragus assure qu'on guérit les vieilles jaunisses, avec un verre de vin blanc dans lequel on a fait bouillir légèrement la tige de cette plante coupée menu; on en met une livre sur deux livres de liqueur, dans un pot bien bouché; on la laisse consommer d'un tiers. Camerarius recommande la racine de cette plante dans l'hydropisie et pour purger les sérosités; il la fait bouillir dans l'eau, et ajouter à cette décoction deux verres de vin trempé d'eau salée: on peut aussi mettre environ une poignée de la racine sur chopine d'eau, et la donner ensuite à deux ou trois prises dans la matinée. Jean Prevost range cette plante parmi les purgatifs de la bile. Parkinson confirme cette propriété par l'expérience.

Morgeline (*Alsine media*, Tourn. Linn. 389.) Plante fort commune qui croît par-tout, dans les jardins, dans les vignobles, aux lieux ombrageux. On la nomme improprement, *mouron blanc*. Cette herbe est humide, rafraîchissante, adoucissante, épaississante; elle a presque les mêmes vertus que la pariétaire, à l'astriction près; on la dit fort nourrissante, et on en fait manger dans l'atrophie et dans la phtisie; et Jean Bauhin assure que son eau distillée, ou le vin dans lequel la plante a infusé, rétablissent ceux qui sont exténués après de grandes maladies. On fait manger aux malades qui crachent du sang, des omelettes faites avec

cette plante hachée au lieu de persil. Appliquée sur les mammelles, elle dissout le lait grumelé, et dissipe la trop grande quantité de cette liqueur. Elle est bonne en décoction pour les galleux après avoir fait précéder les remèdes généraux; appliquée sur les contusions, elle y est bonne; elle arrête le flux des hémorroïdes, et elle en appaise les douleurs, étant prise en décoction, et appliquée extérieurement.

Emmanuel Kœnig assure que cette plante est très-adoucissante, et qu'on en donne avec succès aux enfans qui ont des tranchées et des douleurs capables de les faire tomber dans les convulsions: c'est par-là qu'elle est utile à ceux qui tombent dans des mouvemens épileptiques.

Le suc dépuré de Morgeline, à la dose d'une once dans un petit bouillon, la poudre de ses feuilles séchées à l'ombre à une dragme, ou la décoction d'une poignée dans une chopine d'eau, sont les doses ordinaires. L'usage extérieur de cette plante est utile pour nettoyer les plaies et les ulcères. Suivant Ettmuller, cette herbe, pilée et appliquée sur les mammelles, résout le sang coagulé.

Mouron. Plante annuelle dont il y a deux espèces d'usage, en médecine, savoir celui à fleur rouge, (*Anagallis phœniceo flore*, Tourn. *Anagallis arvensis*, Linn. 211.) et celui à fleur bleue qui n'est qu'une variété du premier, (*Anagallis cœruleo flore.*) Ces deux mourons, distingués improprement en mâle et femelle, puisque la fleur de chacun est hermaphrodite, naissent dans les champs, dans les vignes, dans les jardins, ils fleurissent presque tout l'été. Quand on ordonne simplement l'*anagallis*, on entend toujours parler du rouge. L'un et l'autre mouron est amer, chaud, dessiccatif, détersif et astringent. Il est mis au nombre des vulnéraires, et recommandé par quelques auteurs contre la morsure du chien enragé et de la vipère: on fait boire au blessé un verre de vin, dans lequel le mouron a bouilli légèrement; on en lave les blessures, et on applique l'herbe par-dessus; on l'emploie aussi tant intérieurement qu'extérieurement dans la goutte et dans la manie. Hartman pour guérir la manie, fait précéder un vomitif d'une infusion d'antimoine, et ensuite il fait user au malade de la décoction de mouron rouge durant plusieurs jours. Le mouron est salutaire dans la mélancolie, dans les délires des fièvres ardentes et malignes. Il est pareillement un excellent vulnéraire dans les plaies récentes, suivant l'expérience de Potier, qui dit que la décoction du mouron à fleurs rouges, calme les douleurs des vieilles plaies, qui sont ordinaire-

ment accompagnées de chaleurs et de convulsions : il fait cuire le mouron avec des feuilles de roses, puis il applique le tout. Schnmuck recommande comme un spécifique expérimenté le mouron à fleurs rouges pour arrêter toutes les hémorragies soit qu'on le tienne suspendu sur la fossette du cœur pour arrêter, sans manquer, le flux immodéré des mois, soit qu'on le tienne dans la main, jusqu'à ce qu'il soit échauffé pour arrêter même le sang quand la veine est piquée. Mynsicthus assure que ce même mouron est un excellent céphalique. On a guéri des écrouelles ouvertes en instillant dedans du jus de mouron à fleurs rouges broyé, et appliquant le marc par-dessus Son eau distillée est fort bonne aux inflammations, nuages et ulcères des yeux; à son défaut, on peut appliquer l'herbe pilée, ou instiller son suc dans les yeux.

Mousse d'arbre (*Muscus arboreus*, *sive Usnea officinarum.*) La meilleure mousse est celle de melèze, de pin, de pesse et de sapin; celle de peuplier ensuite, mais la blanche, car la noire ne vaut rien; et enfin, la meilleure de toutes est celle de chêne. La mousse d'arbre est sèche, astringente, et médiocrement froide. La meilleure est la plus odoriférante, qui se trouve sur le cèdre. Le vin où la mousse blanche aura trempé pendant certains jours, si on le boit, fait dormir profondément, fortifie l'estomac, arrête les vomissemens, et resserre le ventre. Elle est fort bonne dans les remèdes qu'on ordonne pour le cœur à cause de son odeur agréable. On en donne une demi-dragme de l'odoriférante dans du vin à ceux qui ont difficulté d'uriner. Une prise de trois dragmes, fait vider l'eau aux hydropiques. La poudre de mousse arrête le sang.

Mousse de terre (*Muscus vulgatissimus*, Tourn.) A des feuilles menues comme des cheveux bien fins, molles, vertes, et quelquefois jaunâtres; elle rampe, et couvre les terres maigres, stériles, humides, dans les bois, dans les forêts; sur les pierres, dans les déserts. Elle est astringente, propre pour arrêter les hémorragies, étant appliquée dessus.

Mousse terrestre (*Lycopodium clavatum*, Linn. 1564.) Plante qui jette de longs sarmens, faits comme des cordes, garnis de petites feuilles, d'où naissent d'autres petites branches garnies de même. Toute la plante est rude au toucher; elle rampe, jettant de petites racines capilleuses, comme fait le lierre. Vers le mois de juin, (prairial), elle produit au bout de ses sarmens des chatons presque semblables

blables à ceux des coudriers qui sont de couleur jaunâtre. Elle croît dans les bois, aux lieux sabloneux et pierreux. Toute la plante est bonne pour la gravelle, dit Matthiole; car l'expérience a enseigné que, si on boit le vin de sa décoction, on tire la pierre des reins, et on la fait sortir dehors; l'eau distillée de toute la plante fait le même effet. La mousse terrestre est propre pour exciter l'urine, pour arrêter le cours de ventre, pour le scorbut; elle a coutume d'être chargée de certaine farine qu'on appelle autrement *le soufre de la mousse*, lequel sert extérieurement pour guérir les ulcères sordides et les écorchures; mêlé avec la poudre d'encens et de colophane, il est admirable pour arrêter les hémorragies.

Moutarde, Sénevé. Plante dont il y a trois espèces principales : une dont les feuilles sont semblables à celles de la rave (*Sinapis rapi folio*, Tourn. *Sinapis nigra*, Linn. 933.); une autre à feuilles d'ache (*Sinapis apii folio*, Tourn. *Sinapis alba*, Linn. 933.). On les cultive toutes deux dans les champs et dans les jardins; la semence de la première espèce est rousse ou noirâtre, et celle de la seconde est blanche. La troisième espèce (*Sinapis crucae folio*, Tourn. *Sinapis arvensis*, Linn. 933.) croît aux lieux rudes, pierreux, humides, maritimes; elle a les feuilles semblables à celles de la roquette, et a la semence rougeâtre. La semence de moutarde est chaude et dessiccative, apéritive, stomacale, antiscorbutique, hystérique, incisive, atténuante. Son principal usage est pour réveiller l'appétit. Dans les affections hypocondriaques, dans la fièvre quarte causée par un mucilage tartareux, on en donne une dragme avant le paroxisme; elle convient aussi au scorbut, au calcul, et pour purger la tête. La moutarde est excellente pour corriger le sel acide fixe, volatiliser le levain de l'estomac, et cuire plus parfaitement les alimens. La moutarde se prépare en pilant la semence avec du vin doux, ou avec du vinaigre jusqu'à consistance requise; ainsi préparée, elle aiguise l'appétit, et perfectionne la digestion des alimens.

Lorsque le mal hypocondriaque occupe la rate, et qu'il y a tumeur, squirrhe, enflure ou obstruction en cette partie, la semence de moutarde y est très-salutaire tant intérieurement qu'extérieurement. Bartholin s'est servi heureusement de la semence de moutarde pilée avec de l'urine, pour appliquer en forme de cataplasme sur la région de la rate dans une tumeur dure et squirrheuse de ce viscère. La moutarde est encore admirable, prise intérieurement pour la cachexie,

surtout celle des filles, jointe à l'obstruction du flux menstruel. Les matelots, en s'embarquant, font provision de semence de moutarde pour se préserver et se guérir du scorbut. Pour se préserver de l'apoplexie, il en faut prendre tous les matins une pincée à jeun, seule ou dans quelque véhicule approprié; ce même remède est bon dans le vertige et dans les catarrhes, surtout à l'égard des vieillards. Cette même semence convient à la suffocation de matrice, qui est une espèce de mal hypocondriaque, et aux maladies soporeuses. L'huile tirée par expression de la semence de moutarde, est propre pour la paralysie, et pour résoudre les humeurs froides.

La graine de moutarde est un puissant sternutatoire et un mâchicatoire des plus efficaces. On enferme une dragme de cette graine dans un linge, après l'avoir concassée légérement, et on la fait mâcher aux malades menacés d'apoplexie ou de paralysie; ce remède les fait cracher abondamment, et soulage aussi ceux qui ont la tête pesante et chargée de pituite. Ainsi la graine de moutarde est utile dans les affections soporeuses et léthargiques; elle est bonne aussi aux personnes sujettes aux vapeurs hystériques et hypocondriaques. Dans les pâles couleurs, dans le scorbut et dans les indigestions, on l'emploie avec succès.

La moutarde préparée, approchée du nez des personnes de l'un et de l'autre sexe sujettes aux vapeurs, les soulage dans leurs accès; elle réveille aussi les léthargiques. Le cataplasme suivant est un bon résolutif, propre dans la goutte sciatique, les rhumatismes et les tumeurs squirrheuses. Faire frire des poireaux avec de fort vinaigre, après les avoir hachés menus, et lorsqu'ils seront cuits, les saupoudrer avec de la graine de moutarde pilée; si on y en ajoute beaucoup, ce cataplasme deviendra un vésicatoire assez caustique. Quelques-uns en font un avec la fiente de pigeon, la moutarde et la térébenthine, pour l'appliquer dans les endroits où la goutte se fait sentir; mais Chomel pense qu'il faut attendre que l'inflammation soit passée. La graine de moutarde est bonne pour les engelures crevées, soit en la brûlant sur une pelle chaude et exposant le pied ou la main sur la vapeur, soit en frottant légérement la partie malade avec la moutarde ordinaire. Elle entre dans la composition *aurea alexandrina* de Nicolas d'Alexandrie, et dans l'emplâtre vésicatoire.

Mucilage (*Mucilago*, *viscositas*). Corps gluant et épais. Il se fait avec des racines et semences pilées au mortier, in-

fusées en eau chaude, cuites et coulées à travers une forte toile. Les racines dont on se sert sont de guimauve, de mauve, de grande consoude; les semences sont celles de *psyllium*, de lin, de guimauve, de mauve, de coings. Les mucilages entrent dans la composition de plusieurs emplâtres. On fait aussi des mucilages avec des gommes et des fruits, comme gomme arabique, gomme adragant, colle de poisson, coings, figues, etc.

Mucilage *de colle de poisson.* Couper par petits morceaux une once de colle de poisson, la mettre dans un petit pot, verser dessus douze onces d'eau chaude, couvrir le pot et le placer sur les cendres chaudes, laisser infuser la matière, l'agitant de temps en temps jusqu'à ce qu'elle soit entièrement dissoute, et qu'il se soit fait une colle. Si l'humidité se consume trop tôt, et qu'il n'y en ait pas assez pour dissoudre la colle de poisson appelée *ichthycolla*, on peut y ajouter un peu d'eau chaude.

Ce mucilage est fort propre pour ramollir les duretés; on le fait entrer dans plusieurs emplâtres.

Mucilage *émollient commun.* Couper quatre onces de racine de guimauve par petits morceaux, les concasser et les mettre dans un pot de terre vernissée, avec une once de semence de lin, et autant de celle de fenugrec, verser par dessus trois livres d'eau chaude, et après avoir couvert le pot, le placer sur les cendres chaudes, ou sur un peu de feu pour entretenir la chaleur pendant dix ou douze heures, ensuite faire bouillir l'infusion doucement dans le même pot couvert, jusqu'à la diminution de la moitié, ou jusqu'à ce qu'elle soit en mucilage, qu'on coule avec expression.

Il est propre pour ramollir les duretés, pour calmer les douleurs, pour adoucir; on en peut faire des fomentations chaudement.

Mucilage *pour arrêter les hémorragies.* Mettre demi-once de semence de coing, et autant de celle de *psyllium*, ou herbe aux puces, dans un pot de terre, verser dessus six onces d'eau de plantain, et autant de celle de roses, couvrir le pot et le placer sur les cendres chaudes dix ou douze heures, puis faire bouillir l'infusion doucement dans le même pot couvert, la remuant de temps en temps avec une spatule d'ivoire ou de bois, jusqu'à la consommation d'environ le tiers de la liqueur, et qu'il se fasse un mucilage qu'on coule au travers d'une étamine, l'exprimant le mieux possible.

Il est propre pour arrêter le crachement de sang et les autres hémorragies; on le mêle avec partie égale de sirop de

coing, ou roses sèches, et on en prend une cuillerée pour chaque dose.

Mucilage *pour les fentes et les crevasses des mains, des lèvres, des mamelles*, &c. Faire macérer à feu fort doux, dans une raisonnable quantité d'eau rose, deux gros de gomme adragant blanche, pulvérisée subtilement, en tirer le mucilage, dont on oint le mal dans le besoin.

Mufle de veau (*Anthirrinum vulgare*, Tourn. *Anthirrinum majus*, Linn.) Cette plante vivace qui croît sans culture dans les terres incultes, sur les vieux murs, passe pour vulnéraire, et on l'emploie en décoction. La racine de cette plante est bonne pour adoucir les fluxions qui tombent sur les yeux.

Muguet (*Lilium convallium album*, Tourn. *Convallaria majallis*, Linn. 451.) Plante qui croît dans les bois, aux vallées et aux lieux ombrageux et humides, et dont la fleur est en usage en médecine. Le muguet est chaud, dessiccatif et céphalique. On emploie ses racines et ses fleurs, mais particulièrement les fleurs qu'on fait sécher à l'ombre, et qu'on réduit en poudre, laquelle est un sternutatoire assez puissant qu'on ordonne pour décharger le cerveau dans la paralysie et dans les fluxions de la tête, surtout dans l'épilepsie et dans les vertiges. Les racines de cette plante excitent l'éternuement avec plus de violence. On distille les fleurs, et on en fait une conserve. L'eau distillée se donne à quatre onces, et la conserve à demi-once. L'esprit tiré des fleurs par leur infusion dans l'eau-de-vie, ou l'esprit-de-vin (alcohol), est propre à calmer la frayeur des hypocondriaques, et à ranimer les personnes épuisées par les femmes. Simon Pauli s'en servoit pour l'épilepsie des enfans dont il oignoit l'épine du dos.

On prépare le suc de muguet en forme d'huile, en remplissant de fleurs de muguet un vaisseau qui se ferme bien avec son couvercle, qu'on enfouit dans un tas de fourmis, jusqu'à ce que les fleurs se résolvent en suc. Il est anodin, et excellent contre la goutte et l'herpe.

Muguet des bois, *ou* petit Muguet, *ou* Hépatique étoilée, espèce de gratteron (*Aparina latifolia, humilior, montana*, Tourn. 114, *Asperula odorata*, Linn. 150.) Cette plante à racines vivaces, ainsi nommée parce que ses feuilles sont rangées autour de sa tige en forme d'étoiles, croît aux lieux montagneux et dans les bois; elle rend une odeur fort douce et agréable. Elle est chaude et dessiccative, ou plutôt tempérée; elle est propre au foie et au cœur. Son usage principal est dans l'obstruction du foie, dans la jaunisse et dans

les chaleurs du foie pour lesquelles on l'applique aussi extérieurement. Les Allemands en mettent infuser en mai (floréal) dans leur boisson à laquelle elle donne une agréable saveur; elle réjouit et fortifie le cœur et le foie mal disposé; prise en infusion ou en décoction, elle excite l'urine et les mois aux femmes, et leur hâte l'accouchement. On l'applique avec succès sur les plaies, surtout quand la fièvre et l'inflammation y surviennent.

Mulet (*Mulus*). Animal assez connu; la femelle s'appelle *mule* (*mula*). L'ongle ou la corne du mulet est propre pour arrêter le flux des menstrues et les autres hémorragies; on en donne par la bouche depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules; on en fait aussi des fumigations. Le sang de mulet, ou plutôt de mule, enduit, guérit les verrues. Le vin dans lequel on a mis infuser les verrues d'un mulet, est bon à boire contre l'épilepsie. L'urine avec sa bourbe, guérit les cors des pieds, et est très-salutaire à la goutte. La fiente de mulet arrête le flux menstruel et la dyssenterie, appaise la douleur de la rate, et excite la sueur; et pour cette raison on en fait infuser quelque pelotes toutes fraîches rendues, dans un verre de vin blanc sur des cendres chaudes pendant quelque temps, ensuite on passe le tout par un linge, on fait avaler la colature à un pleurétique, on le couvre bien, il sue abondamment, et guérit par ce moyen, sans le secours de la saignée. Au défaut de fiente de mulet, on peut se servir de la même manière de celle du cheval. Pour les autres maux ci-dessus marqués, la dose de cette fiente de mulet est depuis un scrupule jusqu'à une dragme, étant séchée et pulvérisée, prise dans un véhicule convenable.

Mumie (*Mumia.*) *Voyez au mot* Homme.

Murier (*Morus nigra aut alba*, Linn. 1398.) Arbre grand et rameux dont il y a deux espèces, savoir le blanc et le noir, suivant la couleur de ses fruits; le noir est le plus usité: on les cultive dans les jardins. L'écorce de la racine est chaude et dessiccative, amère, abstersive et astringente; elle désopile le foie et la rate, lâche le ventre et tue les vers larges, elle a une grande amertume. Les mûres blanches sont peu usitées, leur saveur étant fade et désagréable. Les mûres noires avant leur maturité sont rafraîchissantes, dessiccatives et très-astringentes. Leur usage interne sert dans toutes sortes de flux, savoir la diarrhée, la dyssenterie, le crachement de sang, le flux menstruel. L'usage externe sert dans les inflammations de la gorge et de la bouche, et les ulcères des mêmes parties, en gargarisme. Les mûres dans leur maturité sont

rafraîchissantes et dessiccatives, elles purgent; mangées au commencement du repas, elles étanchent la soif et excitent l'appétit, elles nourrissent peu et sont aisées à se corrompre, elles adoucissent la poitrine. Le jus de mûres noires en maturité imprime aux doigts une couleur difficile à effacer, et qui disparoît d'abord qu'on les frotte avec d'autres mûres vertes. La décoction de feuilles de mûrier seules, ou avec de la racine, guérit le mal des dents, en gargarisme.

On fait avec les mûres noires un sirop très-utile pour adoucir les âcretés de la gorge et de la poitrine; on en mêle une cuillerée dans un verre d'eau. On ordonne ce sirop sous le nom de *diamorum*. Pour le faire composé, on y ajoute du verjus, de la myrrhe et du safran. Cordus le faisoit avec le suc de mûres, le suc du fruit de ronces, de framboises, de fraises et du miel, et on les emploie dans les gargarismes pour les ulcères de la bouche et de la gorge. L'écorce et la racine du mûrier sont détersives et apéritives en décoction. L'écorce du mûrier, mise en poudre et prise en bol, liée avec le sirop d'absinthe, à la dose de demi-gros, est fort bonne contre le vers solitaire.

Muscade et Macis (*Moschata*, *sive nux aromatica*). L'arbre qui porte la noix muscade croît dans l'Asie, dans les îles Molucques, et particulièrement dans celle de Banda. Son fruit est composé de deux enveloppes et d'un noyau ou amande; la première enveloppe est épaisse et charnue, comme celle de la noix ordinaire; la seconde est mince et tendre, elle couvre immédiatement la muscade comme un réseau, et s'en sépare dans sa maturité, après que la première écorce est ouverte et tombée. Cette deuxième écorce s'appelle *macis*, ou improprement *fleur de muscade*; elle est d'un jaune rougeâtre et orangé, d'une odeur très-agréable, et fournit une huile excellente pour les douleurs et les tumeurs dans les jointures. L'amande qui occupe le centre de ce fruit, est la muscade dont on se sert si communément dans la cuisine, et que tout le monde connoît. Les Indiens font confire ce fruit avec ses enveloppes, comme nous faisons les noix; mais elles sont dangereuses, car ceux qui en mangent avec excès, tombent dans des assoupissemens léthargiques.

La muscade est céphalique, cordiale, hystérique, stomachique et carminative; elle fortifie le cœur et le cerveau, rétablit le cours du sang et des esprits; elle pousse les mois, arrête la diarrhée, le vomissement, et dissipe les vents; elle appaise le cours de ventre, et devient anodine et assoupissante lorsqu'elle est rôtie et dépouillée de son huile; car le

marc des amandes pilées et pressées, donné à demi-gros, est astringent et propre dans la dyssenterie ; elle remédie à la lipothymie et à la palpitation de cœur, diminue la rate et arrête les fleurs blanches. La poudre de muscade, prise dans un jaune d'œuf, est excellente dans la lienterie.

On rape la muscade, et on la donne en poudre jusqu'à quinze ou vingt grains en bol avec la conserve d'absinthe, pour arrêter le vomissement. Le remède suivant a souvent réussi à Chomel pour cette maladie et pour fortifier l'estomac. Mettre en poudre muscade, girofle, canelle et poivre de chacun deux gros ; faire ensuite rôtir une croûte de pain de la longueur et largeur de la main, la tremper dans le vinaigre pour l'amollir. l'égoutter et saupoudrer le côté de la mie de la poudre ci-dessus, puis l'appliquer sur la région de l'estomac, après l'avoir présenté au feu ; couvrir le ventre d'un linge chaud avec une bande qui tienne cette croûte en état ; ce remède est bon pour la colique venteuse.

A la fin de l'accès d'une fièvre intermittente, quinze muscades dans un verre de vin avec deux gros de sucre, provoquent et soutiennent une sueur abondante, et qui emporte la fièvre si le malade a été préalablement saigné suffisamment et bien évacué par haut et par bas. Tout le monde connoît le frustratoire du vin, de la muscade et du sucre. Les militaires croient qu'une noix muscade, avalée sur le champ de bataille, lorsqu'on a été blessé, peut garantir de la gangrène une plaie dont le pansement seroit trop retardé.

On tire par expression l'huile de muscade qui a les mêmes vertus ; on en frotte l'estomac et les parties nerveuses qui sont foibles. Cette huile est employée dans la thériaque réformée, dans les pilules de Charas qui sont propres pour la colique. la noix muscade entre dans les tablettes stomachiques, dans la poudre aromatique rosat, et dans la poudre réjouissante. Le *macis* a les mêmes vertus, et entre dans les mêmes compositions ; et outre cela, on l'emploie dans la poudre pour l'avortement, et dans celle pour la dyssenterie ; il entre aussi dans l'orviétan, dans le diaphénic, et dans la bénédicte laxative.

Myrabolans *ou* Mirobolans (*Myrobolani*). Fruits gros comme des prunes, qu'on apporte des Indes où ils croissent, principalement vers Goa, aux environs de Décan et de Bengale. Il y a cinq espèces de myrobolans, qui sont les *citrins*, les *chébules*, les *belliries*, les *embliques*, et les *noirs* ou *indiens*. Les myrobolans citrins sont ceux de tous qui sont le plus en usage dans la médecine. Il faut les choisir bien

nourris, pesans, durs, de couleur jaunâtre, d'un goût astringent assez désagréable. Les chébules doivent être gros, bien nourris, de couleur jaunâtre obscur, d'un goût astringent tirant sur l'amer. Les bellirics doivent être choisis gros, bien nourris, entiers, de couleur jaunâtre, unis et doux au toucher, d'un goût astringent. Les emblics sont apportés coupés par quartier, séparés de leur noyau, et séchés. Il faut les choisir nets, sans noyaux, noirâtres en dehors, gris en dedans, d'un goût astringent, accompagné d'un peu d'âcreté. Les Indiens s'en servent pour verdir les cuirs et pour faire de l'encre. Enfin les noirs ou indiens doivent être bien nourris, noirs, d'un goût aigrelet et astringent. Les myrabolans de toutes les espèces sont légéremeut purgatifs et astringens, à peu près comme la rhubarbe ; mais on estime les citrins propres pour purger particulièrement l'humeur bilieuse ; les indiens pour purger la bile noire ; les chébules, la pituite et la bile ; les bellirics et les emblics purgeut la pituite seule. La dose est de six dragme à une once et demie. Les myrabobolans purgent avec quelqu'astriction, et on ne les emploie guère que dans les diarrhées, et les autres flux où il faut purger, déterger et resserrer en même temps. On les joint à la rhubarbe dans la dyssenterie et dans la diarrhée maligne, dans le flux hépatique, etc. Il n'y a que la pulpe et la partie la plus subtile qui purge ; l'écorce ou la partie la plus grossière resserre. En infusion, ils purgent sans astriction, et la liqueur la plus propre est le petit lait. Lorsqu'on les donne en substance, ou dans une forte décoction, ils sont purgatifs et astringens en même temps. Si on les torréfie tant soit peu, ils resserrent sans purger, de sorte que les effets changent suivant les préparations. Ils entrent dans la confection Hamec, dans les pilules tartarées de Quercétan, dans celles d'ésule de Fernel, dans le sirop magistral et dans celui de fumeterre.

Myrrhe (*Myrrha*). La myrrhe est une résine qui coule par incision d'un arbre qui croît en Afrique, dans l'Arabie, chez les Abyssins et chez les Troglodites. La plus belle est en morceaux transparens, d'un rouge foncé et rouillé ; elle se met en poudre aisément dans les doigts ; son odeur est assez forte, et son amertume considérable ; celle qui est noirâtre et remplie de terre et de saletés, est à rejeter. Le véritable stacté des anciens est cette liqueur précieuse qui se trouve dans le centre des gros morceaux de myrrhe, lorsqu'elle est récente, ou, suivant Dioscoride, le stacté est une préparation de la myrrhe dissoute dans un peu d'eau. Cette drogue ne se trouve point ; celle qu'on vend sous ce nom est artificielle.

La myrrhe est un bon remède pour lever les obstructions des viscères, pour pousser les mois, et pour les autres maladies de la matrice; elle est utile dans la colique, la toux, l'esquinancie, la pleurésie; les frissons des fièvres; elle tue les vers, soulage dans le cours de ventre et dans la dyssenterie. On l'ordonne en bol, en pilules, en opiat, comme la gomme ammoniac; elle se met plus facilement en poudre qu'elle, et la dose est la même. On tire l'extrait de myrrhe avec l'eau-de-vie, ou l'esprit-de-vin (alcohol). L'huile par défaillance se fait par le moyen des œufs durs, comme l'enseigne Lemery dans sa chimie; on tire aussi l'esprit et l'huile par la cornue au bain de sable. La myrrhe est employée avec succès extérieurement, étant très-résolutive, vulnéraire; elle est propre à résister à la pourriture et à la carie des os. Son usage est contre le feu sacré, la gangrène, les tumeurs, les plaies récentes et invétérées, surtout de la tête, contre les ulcères et la corruption des parties internes; mâchée et avalée insensiblement, elle guérit la puanteur de l'haleine. La myrrhe en poudre, enveloppée dans une toile d'araignée, et mise dans la narine, arrête le sang qui coule du nez.

Elle entre dans la thériaque d'Andromaque, dans la confection d'hyacinte, le philonium, les pilules d'agaric, les catholiques de Potier, l'huile de scorpion composée, et l'élixir de propriété de Paracelse. On prépare des trochisques de myrrhe. Elle est aussi employée dans plusieurs emplâtres et onguens, entre autres dans le *mortintum*, l'onguent des apôtres, l'emplâtre divin, celui de mélilot, l'emplâtre styptique, l'*oxycroceum*, etc.

Myrte, *ou* Meurte (*Myrthus communis italica*, Tourn. *Myrthus communis*, Linn. 673.) Arbrisseau toujours verd et odorant, dont il y a beaucoup d'espèces qui diffèrent par la grandeur de leurs feuilles, et par la couleur de leurs fruits, dont les uns sont blancs, et les autres noirs. Le myrte est dessiccatif et astringent. L'usage interne est rare, excepté dans le flux de ventre et le crachement de sang. Les feuilles de myrte corrigent la puanteur des aisselles, appliquées en forme de poudre, arrêtent la sueur, en forme de friction, soulagent les membres catarrheux, remédient au cours de ventre, guérissent la puanteur de l'haleine, appaisent l'hémorragie du nez, et guérissent le polype avec le miel et le vin.

Les feuilles, et les fruits ou baies appelées *myrtilles*, sont en usage intérieurement et extérieurement, et ont la propriété de resserrer. On emploie principalement le sirop

fait avec le suc des fruits, qu'on ordonne depuis demi-once jusqu'à une once dans les juleps ou potions astringentes et rafraîchissantes. Dans les pertes de sang des femmes, le saignement de nez, et le flux excessif des hémorroïdes : ce sirop est excellent, aussi bien que dans le cours de ventre et dans la dyssenterie : on fait avec les feuilles de myrte échauffées, des fomentations très-utiles dans les foulures de nerfs et les luxations ; ou bien on emploie leur décoction pour les mêmes usages. Le suc de myrtille épaissi en forme de rob, se donne à deux gros ou demi-once, dans les mêmes maladies que le sirop.

La décoction ou l'eau distillée des feuilles et des fleurs de myrte est détersive, astringente, propre à fortifier les parties, et surtout les gencives ; elle convient, en gargarisme, à tous les maux de gorge. Le vin dans lequel on fait bouillir les baies de myrte, n'est pas à mépriser pour les rapports aigres, pour le hoquet, pour le relâchement de la luette, et la chute du fondement et de la matrice.

On prépare une huile, par l'infusion des baies de myrte dans l'huile, qu'on appelle *oleum myrtillorum*, pour la distinguer de celle qu'on fait par l'infusion des feuilles ; qu'on appelle *oleum myrti* : l'une et l'autre servent pour fortifier les membres ; on en fait une onction sur l'estomac, dans les vomissemens et dans les cours de ventre. L'huile des baies est préférable à celle des feuilles.

Ces fruits ont donné le nom au sirop de myrte composé de Mésué : ils entrent dans les trochisques de ramich du même, et dans l'onguent styptique de Fernel.

N

NAPEL (*Aconitum cœruleum seu napellus*, Tourn. *Aconitum napellus*, Linn. 751.) Cette plante à racine vivace, croît naturellement dans les lieux frais des montagnes. Toute cette plante a une odeur virulente, et une saveur âcre : la racine est la partie la plus dangereuse, elle a été toujours reconnue pour un poison très-actif, pour un corrosif violent. Sa fleur portée en bouquet est très-dangereuse.

NARCOTIQUES, *ou* STUPÉFACTIFS (*Narcotica.*) Remèdes qui appaisent les douleurs en excitant le sommeil, ôtant le vif sentiment de la partie ; entre lesquels on met la racine et les feuilles de jusquiame, la racine de mandragore, les feuilles de pavot blanc, et du *solanum somniferum* ; les fleurs

aussi de jusquiame et de pavot blanc, desquelles on prépare le syrop appelé *diacodium*, qui se donne jusqu'à une once, avec la décoction de feuilles de laitue et les fleurs de nénuphar, pour exciter le sommeil. Mais entre les remèdes narcotiques, il n'y en a point de plus propre ni de moindre frais que l'*opium*, qui, étant préparé, est appelé *laudanum*; il excite doucement le sommeil, il convient à la toux sèche, il arrête le crachement et tout flux immodéré de sang, comme aussi toutes les grandes évacuations, la diarrhé, la dyssenterie; et il est si puissant, qu'il semble engourdir la plus véhémente douleur, qui n'a pas accoutumé de céder à d'autres remèdes; il se prépare ainsi. Faire dessécher sur une pelle chaude, ou dans un plat de fer blanc sur le réchaud, une once d'opium bien conditionné, jusqu'à ce qu'il ne fume plus, le mettre ensuite dans un plat de fer blanc ou d'étain, avec de bon vinaigre rosat, qui surnage la matière de deux doigts, le faire digérer à petit feu, et sur la fin de la digestion y ajouter une dragme de poudre de la racine d'angélique ou de souchet, et en former de petits boutons de deux, trois ou quatre grains chacun; car ce remède se donne en cette dose à l'heure du sommeil dans une cerise confite, un pruneau cuit, ou un peu de conserves de roses liquides.

Nature, *ou* Blanc de Baleine (*Sperma ceti.*) que les anciens ont cru être la semence de la baleine, et que Schroder met au nombre des bitumes, n'a été connue, dit Ettmuller, que depuis peu d'années, Bartholin et les auteurs modernes nous ayant appris qu'elle se trouvoit dans la tête d'une grosse baleine, dont il y en a un grand nombre en Groënland. Ce qu'on appelle *semence de baleine*, dit un curieux, se trouve en si grande quantité dans des têtes de baleines, qu'une seule tête en remplit des muids entiers. C'est une matière graisseuse et jaunâtre, que l'on rend blanche et cristalline en la coulant par un tamis de soie, pour séparer certain excrément oléagineux qui s'y trouvent quelquefois mélangé; on dissout la partie qui a été coulée dans une lessive fort âcre, faite avec les cendres gravelées et la chaux vive; à force de remuer cette dissolution, elle blanchit comme du lait, et jette une écume qu'on a soin de lever. La nature de baleine, ainsi dépurée et séparée de la lessive forte, est desséchée à l'ombre et à l'air, non pas au soleil. Voilà la nature de baleine dont on se sert, et qui n'a point été décrite par aucun auteur. Elle est ordinairement envoyée de Bayonne et de Saint-Jean-de-

Luz. On doit la choisir en belles écailles blanches, claires, luisantes; car elle jaunit en vieillissant, et étant vieille elle est plus capable de faire du mal que du bien. Le blanc de baleine abonde en sel volatil et en soufre, ce qui est cause qu'il nage sur l'eau comme l'huile; mais si on le broie avec du sucre, il se dissout plus aisément dans les liqueurs aqueuses, pourvu qu'elles soient chaudes. Pour ce qui est des huiles, il s'y mêle facilement; et si on le délaie avec de l'huile d'amandes-douces, on a un bon remède contre les douleurs internes; il ne se fond pas avec la même facilité dans les liqueurs spiritueuses.

Les principales propriétés de ce médicament, sont d'être bon pour adoucir l'âcreté des humeurs, pour tempérer les acides, pour relâcher les membranes trop tendues, pour ramollir les duretés, pour calmer les douleurs, et en même-temps pour résoudre et déboucher; aussi l'emploie-t-on avec succès dans la coagulation du lait et du sang par les chutes; ou autrement, dans la pleurésie, péripneumonie; dans les difficultés d'uriner, dans la colique. George Wilhelm prétend qu'il n'y a pas de meilleur remède contre les catarres suffoquans, qui, selon Ettmuller, ne sont pas une défluxion ou débordement de quelque matière séreuse, comme on le dit; mais une coagulation du sang dans les vaisseaux du poumon, causée par un acide contre nature qui cause des resserremens et le sentiment de suffocation dans cette rencontre; dans ces occasions on délaie demi-dragme, et même une dragme de blanc de baleine dans un peu d'eau d'hyssope bien chaude, ou dans du sirop de cette plante, ou dans de l'eau ou du bouillon, qu'on fait avaler au malade. Les enfans à la mammelle sont fort sujets à ces catarres, et pour les en délivrer il n'y a qu'à leur faire prendre dans une petite quantité de leur lait environ la grosseur d'un pois de blanc de baleine, et puis les laisser dormir; il dit avoir guéri par ce moyen plusieurs enfans qu'on avoit abandonnés comme morts. Ettmuller assure aussi que ce remède est souverain dans ces sortes d'occasions, et il le loue comme spécifique contre la coagulation du sang. Il est difficile, ajoute Wilhem, de trouver contre la pleurésie un remède plus efficace. On délaie demi-gros de ce blanc de baleine, et six grains de *castoreum* dans un jaune d'œuf, et l'on fait prendre cela au malade, qui boit un peu d'eau de cerfeuil par-dessus. La dose ordinaire du blanc de baleine est depuis un scrupule jusqu'à un gros pour les adultes, et depuis trois ou quatre grains jusqu'à huit pour les enfans.

On le peut prendre seul en substance, et sans aucun mélange. Quelques-uns le prennent dans de la bierre toute chaude, et s'en trouvent bien.

Navet, *ou* Naveau (*Brassica napus*, Linn. 931.) Plante potagère dont il y a une espèce cultivée, et l'autre sauvage, qui ne diffère de la première que par sa racine, qui est beaucoup plus petite. Elle croît entre les bleds; sa semence est préférée en médecine à celle du navet cultivé. La semence de navet est chaude, dessiccative, abstersive, apéritive, digestive, atténuante et incisive; elle résiste au venin, par cette raison, elle entre dans la thériaque d'Andromaque; et on l'ordonne très-souvent dans les fièvres malignes et pétéchiales, en forme d'émulsion. La prise est d'une dragme, pour la poitrine, pour l'asthme, pour la phtisie, étant prise en décoction chaude comme un bouillon avec du sucre, ou en sirop fait avec du sucre et une forte décoction de cette racine.

La meilleure manière de faire le sirop de navets, est de les couper par rouelles après les avoir ratissés, d'en remplir un pot de terre, le couvrir ensuite, et le boucher exactement avec de la pâte, le mettre au four après en avoir tiré le pain, l'y laisser pendant douze ou quinze heures, séparer le jus qui se trouvera au fond du pot, et sur quatre onces de ce jus, jeter une once de sucre candi; la dose est d'une cuillerée, ou seule, ou mêlée avec un verre de tisane ou d'eau simple. Ce sirop a réussi dans des rhumes fort opiniâtres.

La semence du navet est apéritive; on en prend deux gros, concassés et infusés dans un verre de vin blanc: celle du navet sauvage entre dans la thériaque, sous le nom de *semen buniados*. Elle est cordiale; et quelques-uns la broient dans l'eau de chardon-béni ou de scorsonnère, au poids d'un gros, et la donnent dans les fièvres malignes en émulsion, ainsi que dans la petite-vérole et la rougeole.

Schroder assure qu'un gros de cette semence est propre dans la suppression d'urine et la jaunisse, et que son huile calme les tranchées des enfans. La pulpe de navet, passée au tamis et mêlée avec le sucre, est utile dans la toux et dans les fluxions de la gorge.

On se sert aussi extérieurement de la racine du navet rapée, pour digérer, résoudre, appaiser les douleurs, appliquée en manière de cataplasme. Les navets cuits sous la braise, appliqués derrière les oreilles, sur les carotides, font révulsion, et appaisent efficacement la douleur des

dents. Un navet cuit devant le feu comme une pomme, et appliqué, appaise la douleur de la goutte. Il est bon contre les engelures des talons, et autres parties, mal qui paroît de peu de conséquence au commencement, mais qui a souvent des suites dangereuses, comme la gangrenne et l'exulcération des parties; pour cet effet on le peut faire cuire, et l'appliquer simplement en forme de cataplasme sur les engelures.

Navette. Semence d'une espèce de chou sauvage qu'on appelle *colsa*; on cultive cette plante pour en avoir la semence, dont on tire une huile par expression qu'on appelle *huile de navette*. Sa couleur est jaune, son odeur n'est point désagréable, et son goût est doux. Elle est résolutive, adoucissante, appliquée extérieurement; elle dissipe puissamment les vents en forme de clystères, seule, ou avec l'huile de lin; elle est bonne contre la colique, et les autres maladies venteuses, et dans les constipations désespérées, où les clystères et les autres remèdes ne font rien. Il est bon pour lâcher le ventre de tremper le doigt dans de l'huile de navette, pour l'introduire de temps-en-temps dans le siége.

Neflier (*Mespillus Sylvestris*, Tourn. *Mespillus germanica*, Linn. 684.) Arbre de médiocre grandeur, dont le fruit s'appelle *nèfle* : il croît dans les haies, dans les buissons; on le cultive aussi dans les jardins où il porte des fruits plus gros. On les cueille en automne quand ils ont atteint leur grosseur parfaite, et on les met sur de la paille où ils s'amollissent, et deviennent bons à manger. Les nèfles sont rafraîchissantes, dessiccatives et d'une saveur austère : elles ressèrrent et constipent puissamment, et sont contraires à l'estomac; les molles resserrent moins, sont moins nuisibles, mais plus sujettes à la corruption. On les emploie intérieurement dans leur verdeur dans le flux de ventre, la dyssenterie, le vomissement, la nausée; et en général dans tous les cas où les fibres relâchées ont besoin d'être resserrées. Les nèfles confites avec le miel sont les plus en usage, car elles sont les plus agréables à la bouche sans avoir perdu de leur astriction. Forestus a appaisé plusieurs diarrhées très-opiniâtres, et qui résistoient à tous les remèdes, par l'usage seul des nèfles crues; elles réusissent encore mieux dans la dyssenterie. Les os de nèfles réduits en poudre sont recommandés pour chasser la pierre des reins, que cette poudre est capable de briser, suivant plusieurs auteurs. On en peut donner une dragme

dans un verre de vin blanc, après y avoir infusé du soir au matin. Les feuilles ont les mêmes propriétés que les fruits, et les mêmea usages. On s'en sert dans les gargarismes pour les inflammations de la gorge.

La tiaanne faite avec la décoction de bois de néflier coupé par morceaux et bouilli quelque temps, est utile dans le flux de ventre lientérique.

Les nèfles entrent dans le sirop de myrte composé de Mésué; et les feuilles de néflier sont employéea dans l'onguent de la Comtesae, que Varignana a proposé.

Neige (*Nix.*) Elle est raréfiante, humectante, détersive, rafraîchissante, propre pour la brûlure, pour les ophtalmies, pour les inflammations. On distille une eau excellente pour éclaircir la vue des vieillards avec les fleurs de bluets macérés dana de l'eau de neige fondue, qu'on appelle par excellence *Eau de casse-lunettes*, parmi les eaux distillées. Si on applique de la neige sur la chair à l'endroit où l'on veut faire un cautère, ou faire l'ouverture pour tirer la pierre de la vessie, surtout si c'est à un enfant, elle l'engourdit, et empêche qu'on ne sente la douleur, selon Bartholin. Mise sur les yeux affligés d'ophtalmie, elle appaise la douleur et la guérit, selon l'expérience du même, aussi bien que la douleur de la goutte de cause chaude, si on frotte l'endroit avec de la neige, laquelle appliquée sur une plaie, en arrête promptement l'hémorragie, et appaise la douleur de la tête de cause chaude, mise dessus la tête. Craton dit avoir vu de bons effets de l'application de l'eau de neige recueillie au mois de mars (germinal), qu'on avoit laissée fondre dans une bouteille de verre, pour guérir la rougeur et la douleur des yeux, ce qui est confirmé par l'expérience de Bartholin. La neige, tenue dans la bouche et renouvelée de temps en temps, a appaisé de violentes douleurs de dents de cause chaude, selon Zacutus. La neige est encore plus utile à plusieurs autres maladies, qu'on peut voir dans le traité qu'en a fait Thomas Bartholin qui prétend qu'on doit préférer celle de mara à celle des autres mois. Pour en avoir l'eau, on la met fondre d'elle-même dans la cave, et l'ayant passée ensuite par un linge blanc, on l'y conserve pour le besoin dana des vaisseaux de verre ou de grès, de peur qu'elle ne gèle.

Nénuphar, *ou* Lis d'étang, *ou* Volant d'eau (*Nymphaea alba*, Tourn. Linn.) Plante aquatique dont il y a deux espèces, une à fleurs blanches qui est préférée, et l'autre dont les fleurs sont jaunes. L'un et l'autre nénuphar

naissent dans les marais, dans les étangs, dans les rivières, où leurs feuilles nagent sur la surface de l'eau. La racine et la semence de nénuphar sont rafraîchissantes, dessiccatives et astringentes. Les feuilles et les fleurs sont rafraîchissantes et humides; on se sert de toutes ces parties, particulièrement contre le flux de ventre, contre les âcretés d'urine, contre l'effervescence et la dissolution du sang. La racine est recommandée contre la manie; la prise est d'une dragme à une dragme et demie en poudre. On se sert de la racine et des fleurs de cette plante dans les maladies où il est nécessaire d'appaiser le mouvement violent du sang et des esprits; ainsi dans les fièvres ardentes, dans les insomnies, dans les inquiétudes et agitations d'esprit, dans l'ardeur et la rétention d'urine, dans l'inflammation des entrailles, on se sert avec succès de la tisane faite avec la racine de nénuphar. Le sirop préparé avec les fleurs, donné au poids d'une once dans les juleps et les potions rafraîchissantes, a les mêmes vertus. L'usage externe des feuilles et des fleurs est contre la chaleur des fièvres et les insomnies, en forme de lotions aux pieds, ou en mettant des feuilles sur les lombes, les tempes, et les plantes des pieds. On fait une eau distillée des fleurs, un sirop simple par l'infusion des fleurs, un sirop composé, une conserve de fleurs, un extrait des racines, une huile par l'infusion des fleurs, et l'onguent de *nymphæa*. Avec les calices et les étamines de ces fleurs on fait un miel qu'on donne à deux onces dans les lavemens adoucissans et émolliens.

Nerprun, Noirprun, *ou* Bourg-épine (*Ramnus catharticus*, *aut solitivus*, Linn. 279.) Arbrisseau qui porte des baies molles, grosses comme celles du genièvrier, vertes au commencement, mais qui noircissent en mûrissant. Il croît dans les haies, dans les bois et autres lieux incultes; il aime les ruisseaux, les lieux humides; on cueille son fruit quand il est mûr, en automne, vers le temps des vendanges. On doit choisir les grains gros, bien nourris, noirs, luisans, glutineux, nouvellement cueillis, succulens. Ces baies purgent la bile, la pituite, et spécialement les sérosités; elles conviennent à la cachexie, à l'hydropisie, à la goutte, au rhumatisme, à la paralysie. La dose des baies est de dix à vingt; il est nécessaire de manger aussitôt qu'on les a avalées, afin qu'il se rencontre dans l'estomac une subtance capable d'émousser l'acrimonie de leur sel; car autrement elles exciteroient des tranchées considérables. Quand elles sont sèches, on les pulvérise, et la dose est de demi-dragme à une dragme et demie, incorporées avec de la conserve

conserve de fleurs d'orangers ou autre. En décoction, la dose est de quarante à soixante des baies. On se sert plus ordinairement du sirop de Nerprun ; la dose est d'une once à une once et demie.

Quelques-uns appellent ce sirop *sirupus domesticus*, ou *sirupus de spina cervina*. Il est fort en usage dans l'hydropisie, la cachexie, la goutte, le rhumatisme et les maladies longues et opiniâtres. Chomel en a donné à des malades enflés considérablement, deux desquels avoient de l'eau épanchée dans la capacité du bas-ventre, et ils ont été guéris ; ils en ont pris jusqu'à quatre fois, de deux jours l'un, une once à chaque fois, avec autant de manne dissoute dans une décoction convenable. Sydenham a remarqué avec raison que le sirop de Nerprun altère les malades considérablement, surtout quand on le donne seul, et qu'on n'a pas la précaution de manger un potage léger immédiatement après. Solénander s'en sert dans la goutte et le calcul. La décoction de ses baies, faite avec demi-gros de crême de tartre, dans un bouillon à moitié fait, bouillie pendant demi-heure, purge doucement et sans tranchées.

Nielle, Barbiche, *ou* Barbe de capucin, *ou* Toute-Epice (*Nigella arvensis cornuta*, Tourn. *Nigella arvensis*, Linn. 753.) Plante annuelle qui croît sans culture dans les champs, et qu'on trouve dans les blés, surtout après la moisson. C'est la graine de cette plante qui est d'usage en médecine ; son infusion est apéritive, et rétablit les ordinaires ; elle est aussi incisive, et procure l'expectoration : sa dose est d'un gros. L'huile qu'on en tire par expression ou par infusion, a les mêmes vertus. Dans la colique venteuse on fait une tisane avec les sommités de camomille, de mélilot et de graine de nielle. Cette semence est aussi très-propre à résoudre les matières glaireuses qui s'amassent dans les sinus de la tête, et font les rhumes du cerveau et l'enchifrènement ; pour cela on fait infuser une pincée de feuilles de marjolaine dans un verre de vin blanc, où l'on a jeté un gros de graine de nielle ; on passe le tout par un linge, et on tire cela par le nez. La graine de nielle entre dans le sirop d'armoise, dans l'électuaire des baies de laurier de Rhasis, dans les trochisques de câpres de Mésué, et dans l'huile de scorpion de Mathiole.

Noix de galle *ou* Galles (*Gallae*). Excroissance qui naît sur un chêne du Levant. Il y en a de deux espèces qui sont différentes par leur grosseur, leur figure, leur couleur, leur surface polie ou raboteuse et rude. Les meilleures viennent d'Alep et de Tripoli. Il faut les choisir bien nourries

et pesantes, non percées. Elles sont en usage dans la médecine. Elles sont fort astringentes ; données en poudre, elles arrêtent promptement tout flux de ventre. On en fait entrer dans plusieurs emplâtres, dans des onguens, dans des injections, dans des fomentations. Pilées et appliquées, ou prises en breuvage avec vin ou eau, elles servent, selon Dioscoride, à la dyssenterie, lienterie, et à ceux qui sont sujets aux défluxions de l'estomac. Cuites, broyées et réduites en cataplasme, elles servent beaucoup aux apostumes chaudes, et aux relâchemens et descentes du fondement et de la matrice. Si on a besoin d'une astriction médiocre, il les faut faire cuire dans de l'eau ; mais s'il faut beaucoup resserrer, il les faudra faire cuire dans du vin ; et plus on voudra resserrer, plus il faudra que le vin soit gros et rude. Les galles brûlées étanchent le sang, et acquièrent par la brûlure une certaine mordacité et chaleur, et sont de beaucoup plus subtiles et plus dessiccatives que celles qui sont crues. Quand on les veut préparer pour arrêter le sang, il les faut mettre sur les charbons, et les laisser entiérement embrâser, puis après les éteindre dans du vin ou dans du vinaigre. On mêle la décoction de noix de galle avec la dissolution de vitriol et d'alun, pour empêcher la gangrène et pour déterger les ulcères ; cette décoction est fort noire.

Noli me tangere, *sive Balsamina lutea.* Espèce de balsamine, ou plante qui a, proche de ses feuilles, plusieurs petits nœuds remplis de suc, et les siliques ou fruits qui renferment la semence s'ouvrent au moindre attouchement qu'on leur fait, et la font sauter en l'air en manière de ressort, ce qui lui a fait donner le nom de *noli me tangere.* Cette plante croît dans les bois, aux lieux humides, ombrageux. Elle est très-apéritive, propre pour faire uriner, pour briser la pierre du rein et de la vessie, prise en décoction ou en eau distillée. Gesner remarque que cette plante est bonne pour provoquer l'urine, surtout son eau distillée, et que ses feuilles appliquées conviennent à la strangurie, et à calmer la douleur ; et en ayant mis cinq feuilles infuser dans un verre de vin qu'il fit avaler à une femme travaillée de strangurie, elle se trouva soulagée par cette potion ; et un chien ayant pris d'un bouillon dans lequel on avoit fait bouillir une poignée de cette plante, il rendit ensuite une très-grande quantité d'urine pendant une heure et demie, et plusieurs heures après son ventre s'ouvrit, et il fut copieusement purgé. Les nœuds qui sont proche des feuilles, ont fait conjecturer à cet auteur que le *noli me tangere* pouvoit être propre à la

goutte nouée, à cause de sa figure; et cette conjecture s'est trouvée conforme à l'expérience, car les feuilles pilées et appliquées en forme de cataplasme avec l'huile de lis, ou quelqu'autre huile appropriée avec quoi on les fait bouillir, résolvent puissamment le *nodus* de la goutte.

Nombril de Vénus (*Cotyledon major*, Tourn. 90. *Cotyledon umbilicus*, Linn.) Cette plante vivace croît sur les rochers humides, sur les vieux murs; ses feuilles sont rafraîchissantes, et produisent, ainsi que la joubarbe, de très-bons effets dans les inflammations externes, sur les brûlures, les hémorroïdes et les duretés des mamelles; leur suc est destiné au même usage.

Noyer (*Nux juglans, sive regia vulgaris*, Tourn. *Juglans regia*, Linn. 1415.) Cet arbre croît dans les terres grasses. Les noix vertes sont chaudes et dessiccatives, les sèches le sont beaucoup plus, elles sont de difficile digestion, peu nourrissantes, contraires à l'estomac, bilieuses, elles font mal à la tête, et irritent les maladies des poumons, et principalement la toux. L'écorce verte de noix fait vomir doucement; son suc tiré par expression, épaissi selon l'art, se nomme *rob nucum*. Il est recommandé avec justice par Hartmann dans les maux de gorge, spécialement dans l'inflammation de la luette, des amygdales et dans l'esquinancie. On l'emploie dans cette dernière maladie dès le commencement pour arrêter l'inflammation. Les noix confites fortifient l'estomac, donnent bonne bouche et corrigent l'haleine mauvaise. On tire par expression des noix sèches une huile fort en usage dans la médecine; elle est très-adoucissante et résolutive, elle est, au rapport d'Haudry, bonne contre les vers et la gale qui vient au visage des enfans. Boyle assure qu'ayant pris de temps en temps deux ou trois onces de cette huile, vieille au moins d'une année, parce que plus elle est vieille, plus elle a de vertus, mêlée avec de l'huile d'amandes douces, cela lui a plus servi qu'aucun des autres remèdes dont il avoit usé plusieurs années auparavant, et lui a fait rendre en forme de sable menu la gravelle dont il étoit tourmenté. On donne aussi des lavemens de cette huile avec succès dans les grandes douleurs de la colique néphrétique; on l'emploie aussi pour les coliques venteuses, pour résoudre, et pour fortifier les nerfs. Mêlée avec partie égale d'eau de chaux, elle est bonne aux brûlures. Bouillie avec du vin, elle est bonne aux ulcères auxquels les feuilles de noyer bouillies en eau avec un peu de sucre sont aussi très-efficaces, si on applique dessus des compresses trempées dans cette décoction, ou les feuilles

mêmes. Le suc qu'on tire de la racine du noyer, appaise les douleurs de la goutte et de la colique néphrétique, et outre cela il convient aux céphaliques. Les feuilles et les châtons ou fleurs de noyer sont astringentes, sudorifiques, et propres pour résister à la malignité des humeurs, étant prises en décoction. La poudre de ces châtons desséchés est excellente dans la dyssenterie, donnée au poids d'une dragme dans du gros vin rouge, et pour la colique et la suffocation de matrice dans du vin blanc.

Les anciens ont reconnu dans les noix une espèce de contre-poison. Ray assure qu'en Angleterre les noix rôties, mangées à jeun, sont un préservatif contre la peste.

On distille les fleurs dans leur saison, on fait macérer dans l'eau qu'on en retire les noix lorsqu'elles sont parvenues au tiers de leur grosseur, on les distille ensuite, et on garde la liqueur distillée dont on se sert pour mettre en digestion les noix lorsqu'elles sont bonnes à confire, c'est-à-dire avant leur maturité. Ces trois distillations différentes ainsi réunies, forment l'eau des trois noix qui est sudorifique, apéritive, cordiale, stomachique et hystérique. On l'ordonne avec succès depuis quatre jusqu'à six onces dans les fièvres malignes, dans la petite vérole, les vapeurs hystériques, les indigestions, la colique venteuse et l'hydropisie. Chomel a vu de très-bons effets dans cette espèce d'hydropisie qu'on appelle *leucophlegmatie* ou *bouffissure universelle*.

Les coquilles de noix sont aussi sudorifiques; plusieurs les emploient dans les tisanes avec la squine, la salsepareille et les autres ingrédiens qui entrent dans la tisane sudorifique propre pour la vérole. Les zestes de noix mis en poudre, et donnés jusqu'à demi-gros dans un verre de vin rosé, guérissent la colique venteuse; rien ne soulage plus dans cette maladie, qu'un lavement fait avec un quarteron d'huile de noix, un verre de vin et demi-septier d'eau de son ou de décoction émolliente. Chomel a donné avec succès dans la même maladie, un verre de bon vin rosé dans lequel on avoit éteint à huit ou dix reprises des noix sèches allumées. L'eau de noix, à la dose d'une ou deux cuillerées, avec un peu de sucre, redonne le lait aux nourrices, et peut être utile à réparer ceux qui se sont épuisés avec des femmes. Les feuilles de noyer sont employées utilement pour la brûlure, étant graissées d'un onguent fait de parties égales d'huile de noix et de cire jaune.

NUMMULAIRE. *Voyez* HERBE AUX ÉCUS.

O

Ochre (*Ochra, terra metallica*). Terre ou masse sèche, graisseuse, friable, douce au toucher, de couleur jaune ou dorée. On la calcine au feu jusqu'à ce qu'elle ait acquis une couleur rouge; c'est ce qu'on appelle *ochre rouge*. L'une et l'autre de ces terres sont employées dans la médecine. On les choisit nettes, fragiles, hautes en couleur. Elles sont résolutives, dessiccatives, astringentes; elles arrêtent les excroissances, dissipent les tumeurs dures, et font disparoître les marques des coups et les contusions, appliquées extérieurement. Quelques-uns veulent qu'elles soient diurétiques, et d'autres, pour toutes sortes de flux de sang, prennent gros comme un œuf de pigeon, d'ochre qu'ils mettent en poudre dans un bouillon, et ayant bien remué le bouillon, afin que rien ne demeure au fond, ils le font avaler au malade.

Oeil de boeuf (*Buphtalmum tanaceti minoris foliis*, Tourn. *Authemis tinctoria*, Linn.) Cette plante croît dans les départemens méridionaux de France, auprès de la mer, dans les près secs et arides. Elle entre dans l'eau vulnéraire, et plusieurs la substituent à la grande paquerette. Tragus estime la décoction des fleurs dans le vin pour chasser les vers, et pour adoucir les douleurs de la colique. Il ajoute qu'il s'est servi avec succès de cette décoction dans les maladies du foie, et que ce remède est un bon apéritif. Ses feuilles sont vulnéraires.

Oeillet de jardin (*Caryophillus hortensis*, Tourn. 174. *Dianthus*, Linn.) Plante qu'on cultive dans les jardins à cause de la beauté de ses fleurs, dont il y en a de diverses couleurs. On se sert en médecine de l'œillet rouge simple préférablement au double, qu'on choisit haut en couleur, et bien odorant. Il est chaud et sec, céphalique et cordial, et est ordonné principalement dans le vertige et l'apoplexie, l'épilepsie et autres affections des nerfs, dans la syncope, la palpitation de cœur, contre les vers.

On en fait un sirop et conserve qu'on ordonne sous le nom de *tunica* depuis demi-once jusqu'à une once et demie. La décoction de ses fleurs est un excellent cordial; Simon Pauli assure avoir guéri une infinité de personnes avec ce remède, lesquelles étoient affligées de fièvres très-malignes; cette décoction les faisoit suer ou uriner, selon les divers efforts de la nature, elle leur fortifioit le cœur, et calmoit leur

soif. Dans les potions cordiales les plus tempérées, le sirop d'œillet est employé, lors même que la fièvre est violente; on le délaye alors dans l'eau distillée d'alléluia, sans y ajouter de thériaque ni d'autre remède volatil ou sudorifique. On fait infuser les fleurs d'œillet dans l'eau-de-vie, et on y ajoute du sucre, pour en faire un ratafia bon pour les indigestions et pour les vents.

Oignon (*Allium cepa*, Linn. 431.) Plante de différentes espèces qui ont les mêmes vertus, et il suffit de choisir les plus âcres, savoir ceux qui ont la tête un peu longue. On ne se sert en médecine que de la racine ou bulbe. L'oignon est chaud et sec, apéritif, incisif, détersif, mais venteux par la grossièreté de sa substance. Il sert principalement à inciser et à déterger le tartre des poumons, en décoction avec du miel. Il excite les mois des femmes, et tue les vers, en infusion dans du vin.

Six onces du suc de la racine et des feuilles d'oignon, avec un peu de sucre candi, est un puissant diurétique; il faut appliquer en même temps sur la région de la vessie un cataplasme fait avec les feuilles de pariétaire et de mauve, et les oignons cuits et passés par le tamis, pour les réduire en une pulpe ou bouillie épaisse. Ce cataplasme appliqué sur le nombril, et la potion ci-dessus, ont quelquefois réussi dans l'hydropisie. Les oignons seuls cuits sous la cendre et écrasés, appliqués ensuite sur la région de la matrice après un accouchement laborieux, ont fait vider une matière purulente et les restes de l'arrière-faix d'un enfant qu'on avoit tiré par morceaux. Un oignon coupé par rouelles, infusé dans un demi-septier de vin blanc, pris les trois derniers jours de la lune, est un remède éprouvé pour la néphrétique.

L'oignon est pectoral et apéritif; quand il est cuit et amorti sous la braise, et mangé avec de l'huile et du sucre, il appaise la toux et soulage les asthmatiques. La salade d'oignons cuits de même pousse les urines, et soulage le rhumatisme sur les reins. Fernel et Ambroise Paré assurent qu'un oignon écrasé avec un peu de sel, et appliqué sur la brûlure toute récente, en appaise la douleur, et empêche qu'il ne s'y forme des cloches. Dans la migraine on applique avec succès sur la tête, des oignons partagés en deux, et imbibés d'esprit-de-vin (alcohol). L'oignon pilé et mêlé avec du beurre frais, appaise les douleurs des hémorroïdes; le jus d'oignon dont on a imbibé du coton, mis dans l'oreille, en dissipe le bruissement.

L'oignon n'est pas seulement apéritif, il est aussi diapho-

rétique, et propre dans la peste. On donne aux pestiférés le suc exprimé d'un oignon dont on a ôté le cœur qu'on a rempli de thériaque, et qu'on a fait cuire ensuite dans un four; on a soin de les couvrir pour aider la sueur que ce remède procure; on applique en même temps un pareil oignon écrasé sur le bubon pestilentiel.

Olivier (*Olea sativa*, Tourn. *Olea europaea*, Linn. 11.) Arbre de grandeur médiocre, dont il y a une espèce cultivée, et l'autre sauvage; on les cultive dans les pays chauds; ils aiment les lieux secs et argilleux. Les feuilles de l'olivier sont rafraîchissantes, dessiccatives et astringentes. Leur usage principal est externe dans la céphalalgie, le flux de ventre, l'herpe et les autres maladies semblables.

Les olives dont on tire la meilleure huile et la plus douce par sa saveur et par son odeur, sont les picholines. Il faut que les olives soient dans une parfaite maturité pour donner de l'huile, et qu'elles soient noires : avant cela leur suc est trop gluant. L'huile qui sort la première est appelée *huile vierge;* elle est préférable aux autres pour les remèdes. Elle adoucit les tranchées de la colique, et les douleurs du ténesme et de la dyssenterie, soit qu'on la donne par la bouche à une ou deux cuillerées, soit qu'on la mêle avec les décoctions émollientes, en lavement, ou dans de l'eau seule, à la dose de deux ou trois onces. L'huile d'olive est bonne contre les vers; c'est en bouchant l'ouverture de leurs trachées dans leur peau, et fermant le passage à l'air, que ces animaux sont suffoqués. Elle est aussi très-propre pour arrêter le progrès des poisons corrosifs, comme sont l'arsenic, le sandarac, l'orpiment, etc. mais il faut en avaler une quantité suffisante. L'huile qu'on emploie si communément dans les emplâtres et dans les onguens, est la plus vieille, et par conséquent la plus résolutive.

Plusieurs personnes mangent à jeun des rôties à l'huile, pour avoir le ventre libre; d'autres en avalent une ou deux cuillerées dans un verre d'eau tiède, pour se faire vomir. L'huile et le vin battus ensemble, font un baume propre pour la brûlure; c'est ce qu'on appelle *baume du Samaritain*. Le marc ou lie d'huile d'olive, appelée *Amurca*, est un bon remède pour le rhumatisme et pour la sciatique; pour la rendre plus pénétrante, on y ajoute un peu d'eau-de-vie ou d'esprit-de-vin (alcohol). Schroder assure qu'en Westphalie on fait avaler une si forte dose d'huile d'olive avec de la bière à ceux qui ont été blessés, que la sueur que ce remède excite a l'odeur de l'huile que les malades ont prise.

L'huile omphacine, recommandée par les anciens pour les hémorragies, se tiroit, selon eux, des olives vertes. Quoiqu'il y ait des auteurs qui prétendent qu'elle était naturelle, il est certain que les olives vertes ne fournissent qu'un suc visqueux et gluant, parce que leurs principes sulfureux ne sont développés que dans leur parfaite maturité; ainsi il paroît plus probable que cette huile omphacine étoit une infusion de drogues astringentes dans l'huile d'olive ordinaire. Les olives vertes sont astringentes; on ne les mange que confites avec le sel : c'est une nourriture des plus légères qui n'est propre qu'à exciter l'appétit.

Les femmes se servent de l'eau des olives appelées *muria*, pour calmer les affections hystériques nommées *maux de mère*; on la donne aussi aux hommes sujets à l'affection hypocondriaque, à la dose d'un bon verre; on peut la donner aussi en lavement. Les feuilles de l'olivier sont astringentes; plusieurs s'en servent en gargarisme pour les inflammations du gosier.

Onguens (*Unguenta*). Compositions de graisses, d'huiles, de cires, de poudres auxquelles on donne ordinairement des consistances approchantes de celle des graisses dont on se sert pour panser les plaies, les ulcères, et guérir les autres maux externes. Dans leur préparation, la proportion de l'huile doit être, selon Gallien, de quatre fois autant d'huile que de cire, et huit fois autant que de poudre, la matière desquelles se prend ordinairement des herbes sèches, ou des minéraux et terres pulvérisés qu'on doit jeter dans le cérat à demi-refroidi, et puis les agiter tout doucement et continuellement avec une spatule de bois, de peur que la composition ne vienne à se grumeler; et quand on veut mettre dans les onguens quelques sucs arides et secs, on les doit premièrement pulvériser, et puis après les dissoudre; s'ils sont liquides, on les mêle tels qu'ils sont dans le reste de la matière, et on les fait cuire jusqu'à entière consomption de leur partie aqueuse. Quant aux poudres, elles doivent être très-subtiles, surtout celles des racines, bois, feuilles, fleurs et résines sèches; et pour les gommes, il les faut ramollir avec un pilon de fer bien chaud, ou les dissoudre dans du vinaigre ou autre liqueur convenable. Les autres ingrédiens encore plus humides, on les mélange diversement; on laisse couler ou filer tout doucement la térébenthine dans le vaisseau de l'onguent, et on fait cuire en perfection, ou dans du vin, ou dans quelqu'autre liqueur convenable, les herbes qui sont par trop humides, ou les parties des animaux qui ne se peuvent pas réduire en

poudre, et on laisse consommer toute leur humidité superflue, puis on passe le tout par le couloir, et dans cette liqueur on jette la poudre et la cire en la proportion ci-dessus marquée, pour en faire l'onguent de bonne consistance. Aux onguens qui sont destinés pour les ulcères, et qui sont composés de choses minérales, pour une once d'huile on met demi-once de poudre et deux ou trois dragmes de cire.

Onguent *admirable de Nicodème*. Pulvériser deux onces de myrrhe, autant d'aloës et autant de sarcocolle, les incorporer dans une bassine avec trois quarterons de miel écumé, y ajouter sept ou huit onces de vin blanc, faire bouillir le mélange à petit feu, l'agitant toujours avec une spatule de bois, jusqu'à ce qu'il se soit épaissi en consistance d'onguent, le garder au besoin; quelques-uns y ajoutent une once de colcothar.

Il déterge, il mondifie les plaies, les vieux ulcères et les fistules, il agglutine, il cicatrise, il résiste à la pourriture; on en met dans les plaies avec de la charpie.

Onguent *aegyptiac*, *ou de miel* Quatorze onces de bon miel, sept onces de fort vinaigre, et cinq onces de vert-de-gris (oxide de cuivre vert); au lieu de piler du vert-de-gris à sec dans le mortier, à la manière ordinaire, dont la poudre subtile qui s'élèveroit entreroit dans les yeux et dans le nez, et y causeroit une cuisson insupportable en rongeant ces parties, on le met dans une poële de cuivre sur un fort petit feu, et l'y ayant écrasé avec un pilon de bois, et bien délayé avec du vinaigre, on passe le tout par un tamis de crin, et en cas qu'il reste quelque peu de vert-de-gris sur le tamis, on le remet dans la poële, et on l'y broye et délaye avec une portion du même vinaigre, on les passe par le tamis, en sorte qu'il n'y reste que les parties inutiles du cuivre et de marc de raisins qui s'y trouvent ordinairement mêlées, on fait cuire alors sur un petit feu cette dissolution de vert-de-gris avec le miel, les remuant de temps en temps, jusqu'à ce qu'ils aient acquis une consistance d'onguent un peu molle, et une couleur assez rouge.

Nota. On ordonne cinq onces et demie de vert-de-gris, au lieu de cinq onces seulement, à cause du déchet des parties de cuivre et de marc de raisins qui sont mêlés. Cette manière d'incorporer le vert-de-gris avec le vinaigre, au lieu de le piler à sec, a été inventée et communiquée par Charas.

Il est propre pour déterger et consumer les chairs baveuses et la pourriture; il résiste à la gangrène.

Onguent *basilicum*, *ou suppuratif de Lemery*. Cire jaune, suif de mouton, résine, poix navale, térébenthine de Venise, de chaque demi-livre, huile commune deux livres et demie, couper par morceaux la cire et le suif, casser la résine et la poix noire, mettre fondre le tout dans l'huile sur un feu médiocre, couler la matière fondue, et y mêler la térébenthine pour faire un onguent qu'on garde, lequel est meilleur que celui de Mésué, composé avec la cire, la résine, la poix noire, de chaque demi-livre, et l'huile commune deux livres, qu'il appelle *tetrapharmacum* ou *basilicum minus*.

Le *basilicum*, ou suppuratif, digère les humeurs, avance la suppuration, étant appliqué sur les tumeurs et dans les plaies. Si on ajoute de la myrrhe et de l'oliban réduits en poudre subtile, on aura *unguentum basilicum majus*, il sera plus détersif et plus vulnéraire que les autres.

Onguent *blanc de céruse de Rhasis corrigé*. Rompre six onces de cire blanche en petits morceaux, la faire fondre sur un petit feu lent dans une livre et demie d'huile rosat, ou commune, y mêler avec un bistortier huit onces de céruse (oxide de plomb blanc par l'acide acéteux,) réduite en poudre subtile; et enfin une dragme de camphre dissout dans un peu d'huile, agiter l'onguent jusqu'à ce que les ingrédiens soient bien unis ensemble, puis le garder pour le besoin.

Nota. Les six blancs d'œufs que Rhasis y mêle pour le rendre plus rafraîchissant, le font corrompre; c'est pourquoi il vaut mieux y en mêler quand on s'en veut servir. Il y ajoute quatre onces davantage de céruse, et une dragme de camphre; mais, ainsi composé, il est trop dur, trop sec, et sent trop fort; et on retranche même souvent de la composition tout le camphre, à cause de son odeur désagréable.

Il est propre pour dessécher et guérir les brûlures, la gratelle, les démangeaisons de la peau, les dartres, les plaies légères, comme les écorchures.

Onguent *blanc de Fernel*. Quatre onces de céruse (oxide de plomb blanc par l'acide acéteux,) deux onces de litharge, les laver long-temps dans l'eau rose; ayant fait écouler toute l'eau rose, mettre la céruse et la litharge dans le mortier, et jeter petit-à-petit, en remuant toujours, ce qu'il faudra d'huile rosat pour en faire un onguent d'une bonne consistance; sur la fin, y ajouter un peu de vinaigre blanc, et une dragme et demie de camphre en poudre.

Il rafraîchit, et est un peu astringent, il appaise les inflammations et les brûlures, il appaise et réprime le feu de la galle et des démangeaisons, et toutes les saillies bilieuses.

Nota. Il peut suppléer aux onguens de litharge, au *nutritum* de céruse crud et de céruse cuit, appelé *emplâtre de céruse*; car cet onguent possède toutes les vertus de ces différens onguens.

ONGUENT d'*ache*. Tirer par expression trois quarterons de suc d'ache pilé, y démêler, et y faire cuire neuf onces de miel, et trois onces de farine de froment, remuant toujours avec un bistortier jusqu'à consistance d'onguent.

Il est propre pour ramollir et pour dissoudre les tumeurs. Cette composition est plutôt un cataplasme qu'un onguent. Il n'en faut faire que pour le besoin, car il se garde peu.

ONGUENT d'*aunée*. Six onces de racine d'aunée séchée au soleil, et réduite en poudre, vif-argent (mercure,) térébenthine claire, huile d'absinthe, de chaque trois onces, et une livre et demie de graisse de pourceau : éteindre dans un mortier de bronze le vif-argent avec la térébenthine, en les agitant cinq ou six heures ensemble, puis y mêler peu-à-peu l'huile, la graisse et la poudre de la racine d'aunée, pour faire un onguent qu'on garde pour le besoin.

Ceux qui emploient dans cet onguent la pulpe de la racine d'aunée cuite dans le vinaigre, perdent la meilleure partie de la qualité de la racine, font un onguent grumeleux, mal lié, et qui se moisit promptement; au lieu qu'en la mettant en poudre, toute la vertu y demeure, l'onguent est bien lié, et de garde.

Il est propre pour la gale, pour les dartres et pour les autres démangeaisons de la peau.

ONGUENT *de Bartholin*. Demi-livre de cire neuve, autant de beurre frais, et six onces de térébenthine de Venise, faire fondre la cire, coupée en petits morceaux, sur un petit feu, en remuant avec une spatule de bois; étant fondue, y mettre le beurre, et les remuer; étant bien incorporés, y mettre petit à petit la térébenthine, en remuant toujours jusqu'à ce que la composition commence à bouillir, ôter le vaisseau de dessus le feu, et continuer de remuer jusqu'à ce que l'onguent soit froid, on le conserve dans un pot couvert pour le besoin.

Il est bon pour les plaies, pour les ulcères, et pour les écrouelles.

ONGUENT *de bol de Guidon*. Pulvériser subtilement neuf

onces de bol d'Arménie, le mêler peu-à-peu dans un grand mortier avec neuf onces de vinaigre ou de suc de morelle, ou de plantain, ou de quelqu'autre plante, de même vertu, et dix-huit onces d'huile rosat, agitant le mélange pour en faire un onguent *nutritum*.

Il fortifie, il arrête le sang étant appliqué sur les plaies, il se durcit en peu de temps, ensorte qu'on est obligé d'y ajouter de l'huile rosat pour le ramollir.

Onguent *de cynoglossum*, ou *langue de chien*. Couper par petits morceaux demi-livre de racine de langue de chien dans leur plus grande vigueur, les écraser, et les faire cuire avec une livre et demie de beurre frais, et cinq onces de vin rouge à petit feu, jusqu'à consomption du vin, couler la matière avec forte expression, et l'ayant laissée reposer, en séparer les fèces, et garder l'onguent pour le besoin.

Il est propre pour les contusions, pour les dislocations, pour dissoudre le sang caillé. On s'en sert extérieurement et intérieurement. On peut en donner par la bouche depuis une dragme jusqu'à six.

Onguent *défensif*. Huile rosat trois quarterons, cire jaune, bol d'Arménie, de chaque trois onces, sang de dragon, une once, vinaigre très-fort, une once et demie, couper la cire en petits morceaux, on la fait fondre dans l'huile, puis on la bassine étant hors du feu, et la matière à demi réfroidie, y mêler, avec un bistortier, le bol et le sang de dragon en poudre subtile, y incorporer ensuite le vinaigre peu-à-peu, l'agitant avec l'onguent dans un mortier.

Il arrête les fluxions, et il les empêche de tomber sur les parties malades, il fortifie et dessèche, il a plus de vertu que l'onguent de bol, et il est de meilleure consistance.

Onguent *de genièvre d'Arnault de Villeneuve*. Piler fortement ensemble une poignée de baies de genièvre, et une cuillerée de sel commun, ensorte qu'ils soient parfaitement incorporés, faire fondre de la graisse de porc mâle, jeter dedans le genièvre, et les remuer bien ensemble sur le feu, ensuite passer le tout chaudement au travers d'une grosse et forte toile avec expression, et garder la colature pour le besoin. Cet onguent est bon pour oindre la galle ulcérée.

Onguent *de genièvre, de Guy de Chauliac*. Faire bien cuire dans une suffisante quantité d'eau, quatre onces de baies de genièvre concassées, passer le tout par un linge avec forte expression, ajouter à la colature six onces d'oing de porc frais fondu et coulé, et une once de térébenthine,

incorporer le tout sur le feu en remuant, puis étant bien liés ensemble, ôter le vaisseau de dessus le feu, et quand l'onguent sera réfroidi, jeter l'aquosité, et agiter fortement la composition dans un mortier, y ajoutant petit-à-petit deux onces de soufre vif en poudre, pour du tout faire un onguent.

Il est très-bon pour les dartres, même invétérées de plusieurs années, comme on l'a éprouvé avec succès sur une dartre de cinq ans.

Onguent *de genièvre de Rongeard.* Faire bouillir des baies de genièvre concassées dans un mortier avec du beurre ou de la graisse, sans sel dans un pot neuf bien bouché, pour en arrêter les sels fugitifs; quand le beurre aura tiré toute la force des baies, ayant bouilli ensemble un temps suffisant à petit feu, passer le tout chaudement au travers d'un linge en le tordant et le pressant le plus que l'on pourra, et conserver la colature pour s'en servir à guérir la teigne, même la plus invétérée.

Il faut commencer par purger le malade par le diagrède, le sel de tartre et le mercure doux (muriate mercuriel doux,) incorporés dans la conserve de roses. Chaque fois que l'on se servira de l'onguent, il faudra bien nettoyer la tête en la lavant avec de l'urine chaude, ou avec la décoction de baies de genièvre, ou de cresson, pour mondifier les ulcères, ensuite essuier la tête sans frotter, et aussitôt appliquer l'onguent seulement, et aussi chaud qu'il faut pour le tenir fondu, avec un pinceau, ou un petit linge, et par-dessus l'onguent on mettra une calotte de vessie de porc. Rongeard, inventeur de cet onguent, a assuré qu'il guérissoit les teignes les plus invétérées en huit jours, sans douleur, ce dont il a fait plusieurs expériences.

Onguent *de genièvre pour fluxions, etc.* Une livre de beurre de mai, demi-livre de baies vertes de genièvre bien pilées, demi-poignée de sauge franche à feuilles étroites coupée menu, faire bouillir le tout ensemble à petit feu environ demi-heure, puis l'ayant mis dans un pot de terre neuf bien bouché, l'exposer au soleil pendant quinze jours, après quoi le faire bouillir deux ou trois bouillons, afin de le presser tout chaud dans une toile forte, ou cannevas, ajouter à la colature demi-verre d'eau-de-vie faite avec la lie de vin, et faire bouillir le tout jusqu'à consomption de l'eau-de-vie, et le conserver pour l'usage.

Il est bon pour les fluxions froides, toutes sortes de gouttes, foulures de nerfs, et chutes sans plaies, entorses des pieds

et des mains. On en frotte soir et matin la partie malade devant le feu, passant la main dessus pour mieux faire pénétrer l'onguent, particulièrement à la nuque du col.

Onguent *de gomme élemi.* Suif de mouton deux onces, gomme élemi, térébenthine claire, de chaque une once et demie, graisse de porc une once, mettre fondre toutes les drogues ensemble sur un petit feu en remuant, les couler, et laisser réfroidir la matière qu'on garde pour le besoin.

Cet onguent est propre pour résoudre et fortifier les nerfs.

Onguent *de Guybert pour la brûlure.* Quatre onces d'huile d'olive, une once de cire neuve, faire fondre la cire avec l'huile sur un petit feu, puis jetter le tout dans un mortier, et y ajouter trois ou quatre jaunes d'œufs durcis sous les cendres chaudes, émier et bien mêler le tout ensemble avec un pilon, en forme d'onguent, et le conserver pour le besoin.

Pour s'en servir on l'étend fort mince sur du linge, ou plutôt sur du papier brouillard, qu'on applique sur la partie brûlée, et en continuant l'application deux fois le jour, il guérit la brûlure très-promptement.

Onguent *de la mère.* Beurre frais, sain-doux de porc, suif de mouton, cire blanche, litharge d'or en poudre, de chaque un quarteron, huile d'olive demi-livre, faire fondre la cire et les graisses avec l'huile, mêler peu-à-peu la litharge dans la fusion, en remuant avec la spatule, ôter de dessus le feu, et remuer jusqu'à ce que l'onguent soit froid.

Il est excellent pour les panaris, les froncles, les abcès, et surtout les tumeurs qu'on veut faire mûrir, amollir, suppurer et percer. Il est spécifique pour les duretés et abcès qui surviennent au sein des nourrices et des nouvelles accouchées; il ramollit toutes sortes de plaies. Quand un ulcère est sec, et qu'il ne suppure pas bien, il le faut appliquer dessus pendant quelques jours pour attirer la suppuration, et puis on l'ôte pour y mettre le mondificatif. Quand il a fait percer une tumeur, il ne faut point mettre de tente dans l'ouverture, il suffit d'y mettre un emplâtre de cet onguent, et on continue jusqu'à l'entière guérison. Il faut étendre l'onguent assez épais sur la toile, parce qu'il fond aisément, et le linge reste tout sec.

Nota. Pour le conserver, il le faut bien envelopper et l'enfermer; car si on le laisse à l'air, il devient blanc et perd sa qualité. Il n'en faut pas beaucoup faire à-la-fois, à moins que ce ne soit pour le distribuer.

Onguent *de lierre terrestre, composé.* Faire fondre une livre de panne de porc mâle, jeter dedans deux poignées de feuilles de lierre terrestre, et autant de seconde écorce verte de sureau, hachées; faire bouillir le tout ensemble sur un petit feu pendant un petit quart-d'heure, passer le tout chaudement par un linge avec expression au-dessus d'un vaisseau à demi plein d'eau fraîche, et ramasser l'onguent quand il sera condensé, on le met dans un pot pour le besoin.

Il est bon pour les brûlures, plaies et ulcères, tels vieux qu'ils soient.

Onguent *de lierre terrestre, simple.* Faire cuire dans du beurre frais, sans sel, des feuilles de lierre terrestre sur un petit feu, passer le tout chaudement au travers d'un linge avec expression comme le précédent.

Il est éprouvé pour guérir toutes sortes d'ulcères, même les écrouelles.

Onguent *de linaire.* Séparer une livre et demie de graisse de porc de ses membranes, la bien laver, et la mettre dans un pot de terre vernissé, y mêler une livre de linaire fleurie, récemment cueillie et pilée dans un mortier de marbre, couvrir le pot, le placer dans le fumier, ou au soleil, pour y laisser la matière en digestion trois ou quatre jours, ensuite la faire bouillir doucement, l'agitant avec une spatule de bois jusqu'à consomption de l'humidité aqueuse, la couler avec expression, et garder l'onguent pour le besoin.

Il est bon pour ramollir et pour adoucir; on s'en sert pour les hémorrhoïdes.

Nota. On peut réitérer l'infusion de la linaire une ou deux fois, pour rendre l'onguent plus empreint de la vertu de l'herbe.

Onguent *de madame de Lansac.* Beurre frais une livre, jus de sauge et d'yèble, et vin rouge, de chaque un demi-septier, baies de laurier en poudre une once; faire bouillir le tout ensemble dans une bassine, jusqu'à consomption des jus et du vin.

Cet onguent, a opéré les belles cures de toutes sortes de plaies et d'ulcères en fort peu de temps, quelques opiniâtres et invétérées qu'elles fussent.

Onguent *de marrube blanc.* Graisse de mouton, poix de Bourgogne et huile d'olive, de chaque demi-livre, sommités de marrube blanc, trois quarterons, faire fondre la graisse de mouton, ôter ce qui se trouvera sec, puis jeter la poix en morceaux dans la graisse fondue; mettre le chau-

dron hors du feu, tourner le tout avec une grande spatule de bois, jusqu'à ce que la poix soit presque fondue, remettre le vaisseau sur le feu pour achever de fondre la poix, le retirer, et y jeter l'huile d'olive, et remuer avec la spatule pour bien mêler le tout ensemble, remettre sur le feu, et faire bouillir quelques bouillons, retirer du feu, et y jeter le marrube haché poignée à poignée, en retournant bien avec la spatule, puis remettre le vaisseau sur un feu doux de charbon, et faire cuire le tout en tournant pendant environ une heure et demie, ou jusqu'à ce que les herbes soient parfaitement cuites, et qu'elles aient communiqué leur vertu aux autres drogues; pour lors passer le tout chaudement dans une grosse toile nette avec forte expression sous la presse, et garder la colature pour le besoin. Cet onguent se conserve bon plusieurs années, pourvu que le pot soit bien couvert.

Il est très-éprouvé pour les plaies et ulcères, tant vieux que nouveaux, foulures, maux d'aventure, clous, apostèmes, loupes et gangrène, aussi bien sur les animaux que sur les hommes.

Onguent *de miel*. Battre ensemble dans une terrine environ l'espace d'un petit demi quart d'heure demi-livre de bon miel, six jaunes d'œufs, et demi-septier de vin, ensuite le mettre dans un chaudron pour le faire bouillir doucement, de peur qu'il ne sorte par-dessus, le remuant continuellement pour l'empêcher de s'attacher au fond, il le faut faire bouillir jusqu'à ce que le vin soit consommé, et qu'il soit venu en consistance de cotignac, ce qui durera plus d'une demie heure.

Cet onguent est bon aux maux de mamelles, aux abcès des genoux et des autres parties, aux plaies, aux ulcères même désespérés, aux charbons, peste, clous, inflammations et tumeurs. Pour s'en servir aux mamelles, il en faut faire un emplâtre assez épais sur un morceau de papier brouillard qu'on appliquera sur la mamelle, lorsqu'on voit qu'elle est prête à jeter, ce remède l'ouvre en peu de temps, et la guérit ensuite en très-peu de jours. Lorsque le mal est percé, on ne met point d'autre remède que celui-là; on le renouvelle en faisant d'autres emplâtres. Il faut faire servir chaque emplâtre jusqu'à ce qu'il n'y ait plus de cet onguent sur le papier; on l'essuie seulement tous les jours, et on le remet sur le mal. Pour l'ordinaire on guérit avec trois emplâtres, ce remède est souverain.

Onguent *de millefeuille*. Suif, cire neuve, et poix de Bourgogne

Bourgogne, de chaque une livre, l'herbe de mille-feuille, une livre et demie; faire fondre le suif sur un petit feu, y jeter ensuite la cire coupée par petits morceaux, en remuant avec une spatule de bois; la cire étant fondue et incorporée avec le suif, y mettre la poix de Bourgogne, aussi en morceaux, en remuant; le tout étant bien lié ensemble, y jeter la mille-feuille hachée, par poignée, en retournant bien avec la spatule, faisant le reste comme il est marqué à l'onguent de marrube blanc.

Il est éprouvé pour toutes plaies et ulcères, tant vieux que nouveaux; comme aussi pour la gangrenne et maux pourris. Un bras tout prêt à être coupé a été sauvé par l'usage de cet onguent.

Onguent *de Lémery pour la brûlure.* Emier quatre onces de pelotes de fiente de cheval récemment faites; les mêler avec douze onces de graisse de porc dans une poële, fricasser le mélange sur un feu modéré pendant environ un quart-d'heure, remuant toujours la matière avec une spatule, puis la couler toute chaude, l'exprimant fortement au travers d'une forte toile, laisser réfroidir la colature, et l'onguent est fait.

Nota. Si on n'a point de graisse de porc, faire cuire, comme il est dit ci-dessus, la fiente de cheval fraîche, avec égal poids d'huile de noix; et faire le reste comme dessus; cette huile ainsi préparée est aussi bonne que l'onguent.

Il est bon pour la brûlure entamée, ou non entamée, il adoucit beaucoup; on en applique dessus avec un peu de papier brouillard, qui est préférable au linge, parce qu'il se lève plus facilement, et qu'il ne creuse point la plaie comme le linge. Lémery dit, par expérience, que cet onguent est le meilleur de ceux qu'on emploie pour la brûlure.

Onguent d'*or.* Suif de mouton, cire neuve, poix-résine, huile d'olive, miel, térébenthine, égales quantités de chaque; faire fondre le suif le premier, puis la cire par petits morceaux; quand tout sera fondu, mettre l'huile, le miel et la térébenthine, passer le tout par un linge, toujours remuer jusqu'à ce qu'il soit froid.

Cet onguent attire, nettoie, cicatrise et fait venir les chairs.

Onguent *de patience de du Renou corrigé.* Faire bouillir des racines de patience sauvage dans du vinaigre, jusqu'à ce qu'elles soient molles, les écraser, et les passer par un tamis renversé, pour en avoir demi-once de pulpe, qu'on mêle dans un mortier avec six onces de graisse de porc, demi-

once de *populeum*, et autant de soufre subtilement pulvérisé pour faire un onguent.

Nota. On ne doit préparer de cet onguent qu'à mesure du besoin, parce qu'il se moisiroit à cause de la pulpe qui y entre. Si on veut qu'il se garde, il y faut employer la racine de patience séchée et pulvérisée, il n'en aura pas moins de vertu.

Il est propre pour la gratelle, pour les dartres, et pour les autres démangeaisons de la peau.

Onguent *de patience sauvage crue*. Oter la corde du milieu des racines de patience sauvage; couper le reste des racines menu, les piler dans un mortier de pierre, y mettre enfin du beurre frais, et piler le tout ensemble si bien qu'il s'en fasse une espèce d'onguent, qui ne se garde pas longtemps à cause de la racine crue.

Il guérit la rogne et la grosse gale en la frottant doucement d'icelui soir et matin: la gale sortira d'abord avec abondance; mais l'humeur s'étant enfin épuisée par la continuation, la gale se guérira parfaitement, ainsi qu'il a été éprouvé plusieurs fois. Il est bon aussi à la gale des animaux, comme chiens, etc.

Onguent *de petite chélidoine ou éclaire*. Faire cuire ensemble à petit feu de charbon, environ pendant une demi-heure, jusqu'à ce que les herbes et racines soient bien cuites, et l'humidité consommée, des feuilles de petite chélidoine, ou éclaire, non lavées, et une poignée des racines lavées et essuyées, une livre de beurre frais; ensuite passer le tout chaudement par un linge net avec forte expression, et conserver l'onguent dans un pot de fayence ou de terre vernissée, pour le besoin.

Il est très-excellent pour oindre les hémorroïdes douloureuses.

Onguent *de résine*. Faire fondre dans une bassine avec une once de térébenthine, et une once d'huile sur un petit feu, une once de cire, et autant de résine en petits morceaux, couler la matière fondue, et la laisser refroidir.

Il est digestif, et propre pour préparer et attirer les matières des abcès: il a à-peu-près la même vertu que l'onguent *basilicum*, mais il n'est guères en usage.

Onguent *dessiccatif rouge*. Faire fondre sur un petit feu trois onces de cire blanche rompue par petits morceaux, dans trois quarterons d'huile, et quand la matière est à demi refroidie, y mêler deux onces de pierre calaminaire, autant de bol d'Arménie, une once et demie de litharge

d'or, et autant de céruse, le tout en poudre; et quand l'onguent est refroidi, demi-dragme de camphre dissout dans environ une dragme d'huile, et on aura l'onguent dessiccatif, qu'on garde dans un pot.

Il dessèche en rafraîchissant, il fortifie et fait revenir les chairs: on s'en sert pour les plaies enflammées.

Onguent *de soufre*. Faire fondre la grosseur de deux noix de cire blanche dans deux verrées communes d'huile de noix sur un feu doux, et y mêler demi-once de fleurs de soufre (soufre sublimé,) remuer le tout continuellement pendant trois minutes, l'ôter du feu, continuer de le remuer jusqu'à ce qu'il soit froid, et le mettre dans un pot pour l'usage.

Il est admirable pour guérir les plaies.

Onguent *de storax*. Mettre fondre ensemble dans une bassine sur un feu médiocre storax liquide, gomme élémi, cire jaune, de chaque sept onces et demie; colophone, deux onces, huile de noix, trente onces; passer la matière par un linge, pour la purger des ordures qu'elle pourroit contenir, et laisser refroidir, l'agitant de temps-en-temps pour empêcher qu'il ne s'y fasse des grumeaux. On peut augmenter ou diminuer la quantité de l'huile de noix, suivant qu'on veut rendre l'onguent plus ou moins liquide.

Cet onguent est propre pour déterger et mondifier les ulcères scorbutiques. Il fortifie les nerfs, et il résout les tumeurs froides.

Onguent *de tabac composé*. Mêler, inciser, piler dans un mortier une livre et demie de feuilles de tabac nouvellement cueillies en leur vigueur avec une livre et demie de sain-doux dans un pot de terre vernissé, couvrir le pot, et laisser la matière en digestion pendant trois jours, ensuite tirer par expression six onces de suc d'autre tabac après l'avoir bien pilé, verser ce suc dans le pot avec les autres drogues, et faire bouillir le mélange doucement, jusqu'à la consomption de l'humidité aqueuse, l'agitant fort souvent avec une spatule de bois, puis couler le tout à travers d'un linge avec forte expression; quand la colature est presque refroidie, y mêler deux onces de racines d'aristoloche ronde, subtilement pulvérisée, et faire un onguent qu'on gardera.

Il nettoye les ulcères, même chancreux, sans douleur; il digère les tumeurs, il guérit les dartres, la gratelle, les autres démangeaisons de la peau, et toutes les plaies.

Onguent *de tabac simple*. Faire cuire une livre de feuilles

de tabac nouvellement cueillies, pilées avec demi-livre de sain-doux, nettoyée de toutes ses pellicules et membranes, jusqu'à consomption de l'humidité; passer le tout par un linge avec forte expression, remettre la colature sur le feu pour consommer quelque humidité qui s'y pourroit trouver, et la garder pour le besoin.

Il a les vertus du précédent.

Onguent *de térébenthine composé.* Mastic, myrrhe et oliban, de chaque demi-once, térébenthine de Venise, douze onces, trois jaunes d'œufs, mêler le mastic, la myrrhe et l'oliban en poudre subtile avec la térébenthine, puis y ajouter les jaunes d'œufs, bien agiter le mélange avec un bistortier, et garder cet onguent qui est digestif.

Il digère, il dispose les matières pour la suppuration; on en applique dans les plaies nouvellement faites, sur des plumaceaux, et l'on en entoure les tentes.

Onguent *de térébenthine plus simple.* Trois onces de poix de Bourgogne, et douze onces de térébenthine commune, faire fondre la poix de Bourgogne rompue auparavant en petits morceaux sur un petit feu, et l'incorporer avec la térébenthine, en remuant toujours jusqu'à ce que l'onguent soit froid.

Il est très-bon pour les apostèmes, maux d'aventures et tumeurs des mamelles.

Onguent *de tuthie.* Laver dans de l'eau d'euphraise cinq ou six fois, ou jusqu'à ce qu'il ait perdu son odeur, quatre onces de beurre frais; l'égouter pour en séparer l'eau autant qu'il se pourra, puis y mêler exactement demi-once de tuthie préparée, garder cet onguent pour le besoin. On peut doubler la dose de la tuthie lorqu'on veut rendre l'onguent plus dessiccatif.

Il est propre pour les démangeaisons des yeux, il en nettoye les pustules et la chassie, il en appaise les douleurs, il en arrête les fluxions. On en met un petit morceau dans le coin de l'œil malade en se couchant, et on frotte doucement la paupière.

Onguent *digestif magistral.* Faire fondre demi-livre de cire blanche dans une livre d'huile rosat, puis y ajouter une livre de térébenthine, quand l'onguent sera refroidi, le laver avec de l'eau de plantain. Il se garde plus longtemps que celui qu'on prépare avec le jaune d'œuf, l'huile rosat et la térébenthine.

Il est digestif et vulnéraire, il prépare la matière des

plaies pour la suppuration; on en applique avec des plumaceaux.

Onguent *jaune*. Beurre de mai cuit à petit feu, purifié de ses fèces et de son humidité, trois livres, cire jaune, deux livres, résine une livre, térébenthine de Venise, demi-livre; composer cet onguent selon l'art.

Il est un peu solide afin qu'il séjourne sur les maux pour lesquels on le prépare. Il est propre pour guérir les ulcères des jambes, les dartres, les engelures, les gersures et les fentes des mamelles, et des autres parties du corps.

Onguent *napolitain simple*. Agiter fortement six onces et demie de vif-argent, avec quatre onces de térébenthine de Venise, dans un grand mortier de bronze pendant cinq ou six heures, afin qu'il s'éteigne entièrement, y mêler ensuite peu-à-peu trois livres de graisse de pourceau pour faire un onguent qu'on garde pour le besoin.

Il est propre pour la gale, la gratelle, les dartres, et les autres démangeaisons de la peau; il tue les poux, les puces, les punaises; ou en frotte les parties du corps, excepté la poitrine, à laquelle il pourroit apporter quelque altération, à cause du vif argent qui y entre, on en oint les colonnes des lits pour faire mourir les punaises.

Onguent *nutritum*, ou *litharge*. Agiter long-temps six onces de litharge d'or pulvérisée subtilement avec huit onces de pur vinaigre, et dix-huit onces d'huile d'olive, qu'on met peu-à-peu dans le mortier, tantôt de l'un, tantôt de l'autre, pour nourrir, et lier les ingrédiens ensemble, et faire une espèce d'onguent, qu'on garde dans un pot.

Il est propre pour dessécher la gale, les dartres, et les autres démangeaisans de la peau; il ôte l'inflammation et l'âcreté des plaies, car il cicatrise étant appliqué dessus.

On peut, à la place de la litharge, employer la céruse ou le *minium*, et à la place du vinaigre, les sucs de morelle, de plantain, et de joubarbe; mais ces onguens se corrompent bientôt, à cause de l'aquosité de ces sucs, d'où vient qu'on ne les prépare que dans le besoin, et qu'on ne fait provision que de celui qui est préparé avec le vinaigre, qui se peut garder plusieurs mois lorsqu'il est bien préparé. On l'emploie à la guérison des ulcères, sur-tout de ceux qui sont causés par une pituite salée; il rafraîchit et dessèche beaucoup.

Nota. Ceux qui auront fait une dissolution de litharge dans le vinaigre, pourront en tout temps préparer promptement et sans beaucoup de peine un *nutritum* d'aussi bonne

consistance, et pour le moins aussi efficace, en incorporant à froid cette dissolution avec une pareille quantité d'huile.

Onguent *ophtalmique de Baudron*. Quatre onces de beurre frais lavé en eau rose, tuthie d'Alexandrie préparée, six dragmes, sucre candi, trois dragmes, vitriol blanc, un scrupule; tous ces ingrédiens, pulvérisés subtilement, seront incorporés avec le beurre, après en avoir fort exactement séparé l'humidité de l'eau rose.

Il empêche les défluxions des yeux, tempère la chaleur et l'acrimonie des humeurs, arrête et dessèche leur trop grande humidité, en ôte la rougeur, et fortifie l'œil : on en graisse le coin des yeux, les paupières et le tarse, souvent et sans chauffer, observant que rien n'y puisse entrer, à cause du sentiment exquis de la membrane adnate.

Onguent *ophtalmique de Charas*. Faire fondre et cuire à petit feu dans une poële, jusqu'à ce qu'il ne pétille plus seize onces de beurre bien frais, y verser peu-à-peu, et à diverses reprises, quatre onces de très-fort vinaigre, et continuer de cuire le beurre jusqu'à ce qu'il ne fasse plus de bruit, ce qui est une marque assurée de la consomption de toute l'humidité, mettre alors quatre onces de tuthie préparée dans un mortier de bronze de grandeur proportionnée, y verser dessus le beurre cuit, passé par un petit linge blanc, bien fin, qui en retiendra les fèces, qu'on doit rejeter, après en avoir bien exprimé le beurre, puis agiter dans le mortier le beurre et la tuthie, mêler jusqu'à ce que l'onguent soit tout-à-fait réfroidi; ce qu'on est obligé de faire pour empêcher que la tuthie, se séparant du beurre, tombe au fond du mortier par son propre poids.

Cet onguent est merveilleux pour éteindre les inflammations, et appaiser les douleurs et les démangeaisons qui arrivent aux yeux, de même que pour mondifier et cicatriser leurs pustules, et celles des paupières. Il est aussi fort éprouvé pour dessécher les yeux chassieux, et particulièrement ceux des personnes âgées, arrêter et dessécher les fluxions qui causent les chassies, et empêcher que les paupières ne se collent l'une à l'autre. Il faut en se couchant en mettre dans le coin des yeux malades la grosseur d'un petit pois, et fermer en même-temps les paupières, jusqu'à ce que l'onguent soit tout-à-fait fondu. On sent d'abord un petit picotement dans l'œil, mais cela passe, un moment après.

Onguent *pour la gratelle, etc.* Mêler demi-once de sel de Saturne, et une dragme de sublimé doux (muriate de

mercure doux), pulvérisés subtilement, avec trois onces d'onguent rosat exactement, et garder cet onguent pour le besoin.

Il est propre pour guérir la gratelle, les dartres et autres démangeaisons de la peau; on en frotte les parties malades; mais il est fort à propos d'avoir auparavant saigné et purgé, de peur d'enfermer les humeurs.

Onguent *pour les hémorroïdes.* Faire fondre deux onces du plus vieux lard, ôter les peaux sèches, y jeter environ demi-once de cire blanche coupée en petits morceaux, remuer le tout jusqu'à ce que la cire soit fondue et incorporée avec la graisse, retirer le vaisseau du feu, et remuer l'onguent avec la spatule jusqu'à ce qu'il soit froid, et le conserver pour le besoin. Il est bien éprouvé pour appaiser la douleur des hémorroïdes; on les en frotte souvent avec le bout du doigt.

Onguent *rosat.* Nettoyer de ses peaux de la graisse de porc récente, et la laver plusieurs fois dans de l'eau; en mettre trois livres dans un pot de terre, y mêler un égal poids de roses pâles récemment cueillies, séparées de leur pellicule et de leur calice, et concassées dans un mortier de marbre, couvrir le pot et le remettre en digestion au soleil pendant sept jours, remuant de temps en temps la matière avec une spatule de bois, ensuite faire cuire l'infusion à petit feu pendant une heure ou deux, la couler, exprimant fortement le marc, mettre dans l'onguent coulé autant de nouvelles roses pâles qu'auparavant, laisser encore digérer la matière pendant sept jours, la faire bouillir à petit feu, et la couler avec expression, on aura l'onguent rosat achevé, dont on sépare les fèces, et on le garde pour le besoin. Pour lui donner une couleur rouge, on fait tremper chaudement pendant quatre ou cinq heures deux onces de racine d'orcanette.

Nota. On fait de même l'onguent violat, et celui des têtes de pavots.

L'onguent rosat est estimé pour résoudre et pour adoucir; on s'en sert pour les hémorroïdes, pour les inflammations, pour les douleurs de jointures.

Onguent *vert.* Prendre trois livres de beurre frais, cuit et purifié, de la résine et de la poix de Bourgogne, de chaque trois quarterons, et quatre onces de cire jaune, pour faire cet onguent selon l'art, y ajoutant hors du feu deux gros de vert-de-gris (oxide de cuivre vert) pulvérisé, et agitant le tout ensemble jusqu'à ce que l'onguent soit froid.

Il est merveilleux pour mondifier et pour guérir toutes sortes de plaies et d'ulcères.

Onguent *vert de Galien*. Mettre fondre dans demi-livre d'huile d'olive, une livre de résine de pin, et demi-livre de cire, puis y mêler exactement avec le bistortier deux onces de vert-de-gris réduit en poudre subtile, faire du tout un onguent dur et emplastique pour le besoin.

Il nettoye les plaies et les ulcères, et il les guérit; on en fait un emplâtre qu'on applique dessus.

Onguent *vulnéraire*. Faire fondre demi-livre du plus vieux lard, ôter les peaux sèches, jeter dedans autant de résine, les bien incorporer ensemble en les remuant, retirer le vaisseau du feu, filer dedans demi-livre de térébenthine, en remuant toujours avec la spatule, jusqu'à ce que l'onguent soit froid, le conserver dans un pot bien bouché.

Il est bon pour guérir les plaies.

Opiate (*Opiatum*). Nom qu'on donne souvent aux confections, antidotes et électuaires, quoiqu'il ne convienne qu'aux compositions molles dans lesquelles entre l'*opium* qui leur a donné son nom. C'est en général un remède interne, diversement composé de poudres, de pulpes, de liqueur, de sucre ou de miel, réduits en consistance molle et propre à être enfermés dans des pots.

Opiate d'*hyssope*. Faire bouillir du meilleur miel vierge à petit feu pour l'empêcher de se brûler, jusqu'à ce qu'il soit bien écumé, et qu'il soit bien clair; après prendre de la poudre de feuilles d'hyssope, séchées à l'ombre, et passées au tamis, autant qu'il en faudra pour réduire le tout en consistance d'opiate, de laquelle on prendra tous les matins la grosseur d'une noisette. Elle est souveraine pour l'asthme.

Nota. On peut faire de la même manière des opiates de bétoine, de véronique, et d'autres plantes semblables.

Opiate *fébrifuge*. Une once de bon quinquina en poudre déliée, passée au tamis, petite centaurée, yeux d'écrevisses en poudre, et confection d'hyacinthe, de chaque deux dragmes; incorporer le tout avec ce qu'il faudra de sirop de capillaire, pour faire une opiate d'une bonne consistance.

On en prendra, en suivant le régime ordinaire au quinquina, c'est-à-dire mangeant deux heures après la prise deux fois chaque jour dans le temps de l'intermission de la fièvre, un gros chaque fois de cette opiate en bol dans du pain à chanter, avalant par-dessus un demi-verre de vin trempé d'autant d'eau, et on continuera huit ou quinze jours, selon la malignité de la fièvre tant tierce que quarte, même invétérée de plusieurs mois. Cette opiate est bonne à toutes sortes de tempéramens.

Opium. Le véritable est une larme gommeuse qui sort de la tête des pavots d'Egypte et de la Grèce ; les Turcs le gardent pour eux, ne permettant pas qu'on en transporte ; ils envoient en sa place le *meconium*, qui est un suc tiré par expression des têtes et des feuilles du même pavot, et réduit par évaporation en consistance d'extrait; ils le divisent par pains de différentes grosseurs, et ils les enveloppent de feuilles de pavot, afin qu'ils s'humectent moins ; c'est ce que nous appelons improprement *opium*, et dont nous nous servons au défaut du véritable. Il doit être choisi pesant, compact, net, visqueux, de couleur noire tirant un peu sur le roux, amer et un peu âcre au goût, facile à se dissoudre, et luisant au-dedans quand il est fraîchement rompu. On trouve dans les auteurs diverses manières de purifier et de préparer l'*opium*, après lesquelles opérations on l'appelle *laudanum*. L'opium est propre pour épaissir les humeurs, pour exciter le sommeil, pour calmer les douleurs, pour arrêter le cours de ventre, le vomissement, le *cholera morbus*, les hémorragies, le hoquet, pour provoquer la sueur, pour les maladies des yeux et des dents. Boyle dit qu'il a observé avec bien des gens que des malades se trouvoient délivrés de cruelles douleurs dans leurs parties internes par le secours d'un peu d'opium mêlé avec les ingrédiens des emplâtres, et appliqué extérieurement.

Nota. L'opium a ses inconvéniens aussi bien que ses vertus, et il demande bien des précautions dans la pratique ; car il supprime les urines et les selles, il renferme de la malignité, il rend les parties livides, excite les sueurs froides, rend la respiration petite et difficile, cause le délire et les démangeaisons, si on en use souvent. La dose est depuis demi-grain jusqu'à deux grains.

Opopanax. Gomme jaune qu'on tire par incision de la tige et de la racine d'une espèce de *spondylium* qui croît dans la Macédoine, dans la Béotie, et dans la Phocide d'Achaïe. On doit choisir l'opopanax récent, pur, en grosses larmes jaunes en dehors, blanches au dedans, grasses et assez fragiles, d'un goût amer, d'une odeur forte et très-désagréable. Il est chaud, émollient, résolutif, vulnéraire, hystérique, dessiccatif, digestif, carminatif ; il purge la pituite grossière et lente des parties éloignées du cerveau, des nerfs, des jointures, de la poitrine ; il incise et atténue le mucilage grossier et visqueux, c'est pourquoi il convient à l'asthme et aux toux invétérées, bu avec du suc de marrube blanc et du miel. Sa fumée, reçue par la bouche, remédie à

la chûte de la luette. Son usage externe sert contre les vieux ulcères et les fistules.

Il entre dans les pilules d'euphorbe de Quercétan, les pilules fétides, celles d'Hière de coloquinte. Il a donné le nom aux pilules d'Opopanax; il entre aussi dans l'électuaire anti-hydropique de Charas, et dans les trochisques de myrrhe.

Oranger (*Aurantium*). Arbre toujours vert qui porte des oranges aigres et amères, ou douces. L'orange amère est la plus usitée en médecine; ce fruit est appelé en latin *aurantium, sive aureum malum*. L'écorce de l'orange amère est chaude, et convient aux fièvres en qualité de fébrifuge sudorifique, à la dysurie, réjouit et fortifie l'estomac et le cerveau, résiste à la malignité des humeurs.

Les fleurs des oranges douces et amères fournissent par la distillation une eau qu'on appelle *eau de naphe*, fort estimée pour son odeur et pour ses vertus; elle réjouit le cœur et l'estomac, elle ranime le sang et les esprits, elle tue les vers, elle aide à la digestion, elle abat les vapeurs des femmes; ainsi elle est cordiale, hystérique, céphalique et vermifuge; on en fait prendre une ou deux cuillerées, ou pure, ou dans un verre d'eau. On l'emploie aussi dans les potions et dans les juleps à une once; elle est utile dans les syncopes, fièvres malignes, dans la peste, et pour faciliter la transpiration. On fait aussi une conserve avec ses fleurs, qu'on emploie dans quelques opiats stomachiques à demi-once. Les feuilles de l'oranger ont à peu près la même vertu.

Un verre de vin d'Espagne avec un gros de poudre d'écorce d'orange aigre rapée, est bon pour la colique venteuse, ou celle d'estomac. Couper de travers une bigarade, la saupoudrer de safran en poudre, lier ensuite les deux moitiés, et les faire cuire sous la cendre, mettre cette orange infuser pendant la nuit dans un demi-septier de vin blanc, le passer, presser l'orange, et le faire prendre deux jours de suite à une personne dont les règles sont supprimées, ce remède les rétablit ordinairement. Une dragme d'écorce d'orange sèche, mise en poudre, prise dans quelque liqueur convenable, appaise les tranchées des accouchées.

Le remède suivant est très-utile pour les vers des enfans. Ouvrir une orange par-dessus, la creuser pour y mettre deux ou trois gros de bonne thériaque, la recouvrir et la mettre sur les cendres chaudes; quand elle y aura été assez de temps pour être entièrement cuite, ouvrir l'orange par le milieu, et l'appliquer chaudement sur le nombril, avec un linge par-dessus.

Mélisse des Moluques.
Napel.
Direxit.

On confit les jeunes fruits avant leur maturité, comme on fait les noix, les amandes et quelques autres fruits ; on prépare de même leur écorce entière, ou coupée superficiellement par zestes ; ces parties ont la même propriété que l'écorce et les zestes de citron. L'écorce d'orange sèche en poudre et sa semence s'emploient aussi de même, et entrent dans les mêmes compositions alexitères. On fait avec le suc de la bigarade, l'eau et le sucre, une liqueur appelée *orangeat* ou *orangeade*, qu'on permet aux fébricitans, et qui fait le même effet que la limonade ; ce jus, à une once, mêlé dans un bouillon ou dans un verre de vin blanc, pousse les ordinaires et les urines.

Orcanete (*Buglossum radice rubrâ, sive anchusa vulgatior*, Tourn. 134. *Anchusa tinctoria*, Linn.) Espèce de buglose sauvage qui a la racine grosse comme le pouce, rouge en son écorce, blanchâtre vers le cœur ; elle croît dans le midi de la France, aux lieux sabloneux ; on fait sécher sa racine au soleil. Il faut la choisir récemment séchée, un peu pliante, de couleur rouge foncé exterieurement, blanche intérieurement, rendant une belle couleur vermeille quand on en frotte l'ongle. Elle sert à donner une teinture rouge à l'onguent rosat, à des pommades, à de la cire, à de l'huile, étant infusée dedans ; cette teinture vient de son écorce. La racine d'orcanete est astringente ; elle arrête le cours de ventre, étant prise en décoction. On l'emploie aussi extérieurement pour déterger et pour sécher les vieux ulcères.

Oreille d'ours (*Auricula ursi, flore luteo*, Tourn. *Primula auricula*, Linn. 205.) Plante qu'on cultive dans les jardins à cause de la beauté de ses fleurs qui sont odoriférantes et de différentes couleurs ; elle croît aux lieux montagneux, humides et ombrageux. Cette plante est bonne pour les breuvages que l'on ordonne à ceux qui ont des plaies dans le corps, et pour consolider les plaies extérieures. Les Allemands en font grand cas pour les ruptures et descentes des intestins, et pour les blessures de la poitrine, la prenant tous les jours en breuvage. Ils s'en servent généralement à toutes sortes de plaies, la prenant par la bouche, et l'appliquant par dehors. Ettmuller dit qu'on la recommande contre le vertige.

Orge (*Hordeum*). Il y en a de deux sortes, l'une se sème en hiver et l'autre en été ; la première est la meilleure. L'orge est rafraîchissante, dessiccative, abstersive, apéritive, digestive, émolliente, diurétique et nourrissante. On sépare l'écorce des grains d'orge, et on les appelle *orge mondé*. Ils sont pecto-

raux, émolliens, humectans, adoucissans; ils excitent le crachat, ils tempèrent par leurs parties mucilagineuses les âcretés qui descendent du cerveau, ils concilient le sommeil; on s'en sert en décoction. Il faut choisir l'orge nouvelle, bien nourrie, blanche, nette, sèche.

Rien n'est plus commun que l'usage de l'orge dans les tisanes ordinaires. On en met une poignée dans une pinte d'eau, à laquelle on fait d'abord jeter un bouillon; on la rejette ensuite parce qu'elle est trop âcre. Cette orge ainsi lavée, sert à la tisane; on la fait bouillir avec du chiendent et les autres racines dont on veut se servir. Il ne faut pas attendre qu'elle soit crevée pour retirer la tisane du feu, mais qu'elle soit seulement gonflée; alors la liqueur est rafraîchissante, nourrissante, émolliente et légérement apéritive; elle est aussi un peu détersive, et sert à délayer les remèdes qu'on ordonne pour les gargarismes dans les maladies de gorge.

On fait bouillir l'orge mondé, c'est-à-dire dépouillée de son écorce, comme la précédente, mais sans y joindre d'autres drogues; car il fournit seul une liqueur assez chargée, d'un blanc jaunâtre, et d'une qualité plus nourrissante et plus adoucissante que la première. On met une cuillerée d'orge moudé dans une pinte ou deux livres d'eau qu'on fait bouillir jusqu'à la diminution d'une sixième partie, et on a soin d'en séparer l'écume; on fait prendre une chopine ou environ de cette liqueur chaude comme un bouillon ordinaire, après y avoir dissout demi-once de sucre; on y mêle quelquefois parties égales de lait pour rendre ce bouillon plus nourrissant, et on a soin de l'écrêmer à plusieurs reprises lorsqu'il est sur le feu, afin qu'il charge moins l'estomac, et n'y laisse pas tant de crasse.

Cette boisson, qui est une sorte de crême d'orge, est utile aux personnes dont la poitrine est délicate ou échauffée, dans la toux opiniâtre, dans les rhumes invétérés, et lorsqu'on a intention de tempérer et de rafraîchir les entrailles; on s'en sert aussi pour les émulsions rafraîchissantes, en y délayant les semences froides pilées. Sa farine est une des quatre qu'on emploie dans les cataplasmes résolutifs.

L'orge entre dans le sirop d'hyssope de Mésué, dans le sirop de jujubes du même, dans le sirop de chicorée composé, dans le lénitif, dans les trochisques de Gordon, etc.

Origan (*Origanum sylvestre*, Tourn. *Origanum vulgare*, Linn.) Espèce de marjolaine qui croît aux lieux champêtres, montagneux, ombrageux. Il a les mêmes usages et est employé de la même manière que la marjolaine. La poudre

de ses feuilles et de ses fleurs séchées à l'ombre, est céphalique, et propre à faire couler par le nez la sérosité; on se sert avec succès de l'infusion de ses fleurs dans la suppression des urines et des règles; elles font aussi cracher avec plus de facilité les asthmatiques et ceux qui ont une toux opiniâtre. Cette plante est chaude, dessiccative, astringente, apéritive, incisive, hystérique et stomachique; elle facilite la respiration. On s'en sert principalement dans l'obstruction des poumons, du foie et de la matrice, dans la toux, l'asthme, la jaunisse, pour augmenter le lait des nourrices, dans les indigestions, les rapports aigres et les vents: son eau distillée, son huile essentielle, le sirop et la conserve qu'on prépare avec cette plante, sont d'un secours merveilleux. L'huile essentielle d'origan est très-agréable; elle réjouit les sens et appaise les douleurs des dents, en mettant un coton qui en est imbu dans le creux de la dent qui est gâtée. Dans le rhume du cerveau et le torticolis, on fait sécher l'origan au feu, et on l'enveloppe tout chaud dans un linge chaud dont on couvre bien la tête.

L'origan entre dans le sirop d'armoise, dans l'électuaire des baies de laurier, dans l'onguent martiatum, dans le sirop de stœchas de Mésué, et la poudre *diaprassii* de Nicolas d'Alexandrie.

Orme (*Ulmus campestris*, Tourn. Linn. 327.) Grand arbre qui croît dans les champs, aux lieux plats et découverts, en terre humide, proche des rivières. Dioscoride, Pline et Galien conviennent que cet arbre est astringent; il est plein d'une humeur balsamique et gluante qui le rend propre à réunir les plaies. La décoction de ses racines en est plus chargée que celle des autres parties de cet arbre; c'est pour cela qu'elle convient à toutes sortes de pertes de sang, surtout à celui qui s'échappe des vaisseaux du poumon et de la matrice. Cette humeur balsamique s'épanche dans des vessies qui se forment sur les feuilles d'ormeau par la piqûre des moucherons. Il y en a dans les pays chauds qui sont plus grosses que le poing, semblables par leur figure à des truffes, et remplies de ce baume naturel, qu'on passe par un linge pour le nettoyer des pucerons. On a découvert que c'étoit une liqueur précieuse, et les habitans de la campagne en Italie, s'en servent pour y faire infuser les sommités de millepertuis; la liqueur devient rouge comme avec de l'huile d'olive, et se conserve plusieurs années; la plus vieille passe pour la meilleure. Mathiole assure que cette liqueur sans aucun mélange de millepertuis, guérit les descentes des enfans, si on leur en

graisse les parties; et Fallope convient qu'il n'a rien trouvé de plus souverain pour la réunion des chairs.

Le cataplasme fait avec l'écorce de cet arbre cuite dans le vin, après l'avoir pilée et appliquée chaudement sur la partie blessée, est un remède merveilleux pour l'anévrisme, au rapport de Poppius. Il faut l'y laisser jusqu'à ce que le cataplasme devienne sec.

Ray assure que la décoction de l'écorce, faite jusqu'à ce qu'elle ait acquis la consistance de sirop, en y ajoutant le tiers d'eau-de-vie, est très-bonne pour calmer la douleur de la sciatique, si on en fait une fomentation chaude sur la partie malade.

Ornithogale (*Ornithogalum vulgare*) Plante qui croît dans les haies et dans les blés aux environs de Paris. On se sert en médecine de sa racine pour exciter les crachats et les urines.

Orobe (*Ervum verum*, Tourn. 398. *Ervum ervilia*, Linn. 1040.) Cette plante se trouve dans les blés. La farine de sa semence est une des quatre farines résolutives qu'on emploie si ordinairement en chirurgie; cette semence est aussi détersive et apéritive : on s'en sert comme de celle du pois chiche.

La farine d'orobe entre dans la poudre *diaprassio* de Nicolas d'Alexandrie, dans l'électuaire de Justin, et dans les trochisques de scille.

Orpin, Reprise, Grassette, Joubarbe des vignes, Fève épaisse (*Telephium vulgare*, Tourn. *Sedum telephium*, Linn. 616.) Plante vivace dont les feuilles sont épaisses, remplies de suc comme celles de pourpier. Elle croît aux lieux incultes, pierreux, ombrageux; elle est humectante, rafraîchissante, résolutive, détersive, vulnéraire, consolidante, propre pour les hernies, pour effacer les taches de la peau. Quelquefois on en fait boire la décoction, ou bien on la reçoit en forme de clystère, après les remèdes généraux, pour consolider les ulcères des intestins dans la dyssenterie, et souvent on y ajoute la grande consoude et les autres vulnéraires.

On se sert avec succès des feuilles pour les coupures, comme de celles de la grande consoude; lorsqu'elles sont appliquées extérieurement sur les tumeurs, elles avancent la suppuration; elles réussissent ordinairement sur les panaris appelés communément *mal d'aventure* : il faut auparavant les amortir sur la braise, et les écraser ensuite. On les emploie pour les blessures, les hernies et les décoctions astringentes et rafraîchissantes; elles entrent dans l'eau vulnéraire.

Ses racines qui ressemblent à des hémorroïdes, étant composées de petits tubercules, sont estimées pour cette maladie; on les écrase et on les fait cuire dans du beurre frais et réduire en onguent, on l'applique dessus les hémorroïdes lorsqu'elles sont enflammées; on en reçoit plus de soulagement que de celui qu'on fait avec la joubarbe.

Ortie morte (*Galeopsis procerior*, *fœtida*, *spicata*, Tourn. 185. *Stachys Sylvatica*, Linn. 811.) Il y a plusieurs genres d'orties mortes qui diffèrent par la couleur des fleurs, par l'odeur et la figure; il y en a de puantes et non puantes, de tachées et non tachées, à fleurs rouges, blanches et jaunes. Ces orties croissent proche des haies, des murailles, et dans les masures. On se sert en médecine de leurs feuilles et de leurs fleurs; elles sont dessiccatives et astringentes, propres pour arrêter les cours de ventre. Le *galeopsis* à fleurs rouges en forme de décoction, est salutaire contre la dyssenterie, et celui à fleurs blanches contre les fleurs blanches. Les feuilles du blanc, et particulièrement ses fleurs prises à la manière du thé, sont très-bonnes pour la gravelle des reins et de la vessie, ainsi qu'on l'a éprouvé, aussi bien que pour les gouttes des pieds; on l'applique aussi sur le lieu affligé, pilé, ou bouilli dans de l'eau. Les feuilles pilées avec du sel sont bonnes aux contusions, aux ulcères pourris, et aux plaies. L'huile d'olive dans laquelle on a fait infuser au soleil les fleurs de cette plante, est un excellent baume pour les blessures des tendons. L'ortie *morte* est ainsi appelée à cause qu'elle ne pique point.

Ortie morte grande des bois (*Galeopsis lamium purpureum*, Linn. 809.) Espèce d'ortie non piquante qui croît dans les bois, où elle se multiplie beaucoup, parce que ses racines rampent sous terre; la tige est quarrée, haute de plus d'une coudée, portant des fleurs rouges disposées en forme d'épi à son sommet. La plante, dit Tournefort, sent le bitume ou l'huile fétide, d'un goût d'herbe un peu salé, astringent; elle est vulnéraire et fort adoucissante. A la campagne, on se sert avec succès de l'infusion de ses feuilles et de ses fleurs pour la colique néphrétique, surtout si on la boit étant dans le bain. Frite avec du beurre, et appliquée, elle dissipe la douleur de la pleurésie, résout les tumeurs scrophuleuses et est un excellent remède contre les hémorroïdes. Elle est très-adoucissante, tant prise par dedans, qu'appliquée par dehors. On en peut préparer l'extrait pour s'en servir pendant l'hiver. On en fait une huile

par l'infusion, surtout de ses fleurs au soleil dans celle d'olive, ou de noix pure, ou de lin, excellente pour les brûlures, pour les plaies, surtout des tendons, pour les ulcères, et pour arrêter et guérir la gangrène, pour laquelle on l'a éprouvé avec beaucoup de succès.

Ortie piquante. Plante dont il y a trois espèces principales; savoir, la grande dont les fleurs sont en forme de grappes, (*urtica urens maxima*, Tourn.) la petite qui périt tous les ans, appelé (*ortie grièche*,) et la romaine, (*urtica romana*, Tourn.,) qui porte de petits globules ou fruits ronds, gros comme des pois, qui renferment une semence semblable à celle du lin. Les orties croissent aux lieux incultes, sabloneux, dans les haies, contre les murailles, dans les jardins. Toute ortie est chaude et dessiccative, de parties ténues, apéritive, incisive, abstersive, emolliente, diurétique, lithontriptique, et l'antidote de la cigüe et de la jusquiame.

Les racines et les grapes de fleurs de la première espèce sont apéritives, et on les emploie avec succès dans les tisanes et dans les apozèmes qu'on ordonne dans la gravelle et dans la rétention d'urine : on en fait aussi une conserve pour la même fin. Mais le suc de l'ortie commune, et de celle qu'on appelle *ortie grièche*, est un des plus assurés remédes pour le crachement de sang et pour les hémorragies; Chomel en a ordonné pour la première maladie à plusieurs personnes, et toujours avec succès : la dose est depuis deux onces jusqu'à quatre, ou seul un peu tiède, ou mêlé avec partie égale de bouillon. On est depuis quelque temps à Paris dans l'usage de prendre les feuilles d'ortie infusées dans l'eau bouillante, à la manière du thé, pour purifier le sang, pour la goutte et le rhumatisme : cette infusion est bonne en gargarisme pour les maux de gorge. Les racines confites au sucre procurent l'expectoration dans la vieille toux, dans l'asthme, dans la pleurésie, surtout si on y applique les feuilles en cataplasme sur le côté : on en fait boire le suc pour les mêmes maladies. Le remède suivant réussit dans la pleurésie.

Piler légèrement deux ou trois poignées d'ortie grièche, la plus fraîche, et les faire bouillir avec un demi-quarteron d'huile d'olive et un verre de vin; passer le tout, et en faire prendre le jus au malade, qu'on tiendra bien couvert pour ménager la sueur : on peut appliquer le marc sur le côté, le plus chaud possible : le temps favorable pour appliquer ce remède, est après avoir fait deux ou trois saignées,

et

et entre le deux et le troisième jour. Garidel a éprouvé plusieurs fois ce remède avec succès : il rapporte que les pleurétiques auxquels on faisoit ce remède, vidoient des urines comme teintes de sang. La tisane d'ortie est bonne dans les fièvres malignes, la rougeole, et dans la petite-vérole.

Plusieurs médecins se servent des orties pour attirer les esprits et le sang sur les parties desséchées et paralytiques, en les frappant avec un paquet d'orties. Quelques-uns croient qu'elle est l'antidote de la ciguë et de la jusquiame. Le cataplasme d'ortie est émollient et résolutif; il soulage les gouttenx, et dissipe quelquefois les loupes et les tumeurs froides, selon le rapport de Tournefort. Un gros et demi de semence d'ortie en poudre subtile, prise dans un verre de vin chaud, est un bon remède pour chasser les vents de l'estomac, au rapport de Clusius.

La graine d'ortie entre dans l'électuaire de Justin, dans la poudre et l'électuaire lithontriptique de Nicolas d'Alexandrie, et dans le *martiatum*.

Orvale, *ou* Toute-bonne (*Sclarea pratensis*, Tourn. 179. *Salvia sclarea*, Linn. 38.) Plante odoriférante qu'on cultive dans les jardins. Il y en a aussi une sauvage qu'on trouve dans les prés. L'orvale est chaude, dessiccative, abstersive et atténuante, apéritive et hystérique. On applique les feuilles fraîches sur les yeux pour en appaiser l'inflammation. L'infusion des feuilles de toute-bonne est apéritive, propre à pousser les mois et les urines : la semence est ophthalmique; on en met un ou deux grains dans l'œil, on le frotte ensuite doucement; cette graine s'imbibe de l'humidité superflue qui est entre les paupières et le globe de l'œil, et la vue en devient plus éclaircie. Le docteur Michel fait entrer cette plante dans son essence pour guérir les fleurs-blanches; et Corbius en préparoit l'onguent suivant pour les mêmes maladies.

Piler de cette plante avec quantité suffisante de beurre frais, environ demi-livre par livre d'herbe; laisser pourrir ce mélange, puis le faire bouillir, et le passer par un linge; il en faut graisser le bas-ventre, et faire user intérieurement de la même plante en tisane. Craton recommandoit cet onguent pour les suffocations de matrice, surtout y ajoutant du tacamahaca. Schwenfeldius approuvoit fort la toute-bonne dans l'épilepsie.

Orviétan *de Meyssonier*. Prendre racines de gentiane, de fraxinelle, d'aunée, de chaque deux onces; racines d'a-

ristoloche longue et ronde, de tormentille, de scorsonère, d'angélique, de grande valériane, de chaque une once; dictame de Candie, demi-once; thériaque fidèlement préparée, trente-six onces; miel cuit et écumé selon l'art, ce qu'il faut, pour faire de tout ce que dessus, les racines bien pulvérisées et passées au tamis, un électuaire d'une bonne consistance.

Cet orviétan est bien éprouvé, et facile à composer. Lorsqu'on s'en veut servir pour quelque venin avalé, il en faut prendre une dragme, et le dissoudre dans du bon vin, de l'eau de scorsonère ou de bétoine, qui sont les plus propres contre les venins. Meyssonier dit l'avoir composé et éprouvé lui-même avec succès.

Oseille, *ou* Surelle, *ou* Vinette (*Acetosa hortensis*, Tourn. *Rumex acetosa*, Linn. 481.) Plante potagère dont il y beaucoup d'espèces. Toutes les oseilles fortifient le cœur, excitent l'appétit, désaltèrent, résistent au venin et à la corruption, calment la bile, arrêtent le cours de ventre, et les pertes de sang.

La racine entre dans la plupart des apozèmes et des tisanes apéritives et rafraîchissantes, comme très-propre à procurer le mouvement du sang, lorsqu'il est ralenti dans le tissu des viscères: les feuilles sont, au contraire, plus capables de modérer la fermentation du sang que d'augmenter son mouvement: leur acidité tempère la bile, et calme l'ardeur de la fièvre continue; elles appaisent la soif, et soulagent fort les scorbutiques: on les mêle pour cela avec le cresson et l'herbe aux cuillers, dans leurs bouillons et leurs autres alimens. Les œufs à la farce d'oseille, ou l'omelette dans laquelle on mêle de l'oseille hâchée menu, est un aliment utile dans cette maladie: on fait prendre à ces malades en même-temps un demi-gros de teinture de mars, tirée avec le suc d'oseille dès le matin.

Bartholin remarque que l'oseille et l'herbe aux cuillers naissent ensemble dans le Groënland, comme si on ne devoit pas employer l'une sans l'autre, l'une abondant en sel volatil, et l'autre en sel acide: de ce mélange il résulte un sel moyen très-utile dans le scorbut et dans les maladies chroniques. Platerus fit boire avec succès la tisane d'oseille avec le jus de grenade à un phrénétique, qui la prit pour de bon vin. Les feuilles d'oseille sont très-résolutives, étant appliquées en cataplasme avec le levain, après les avoir fait cuire sous la cendre chaude dans une feuille de chou; elles avancent la suppuration des tumeurs. La semence d'o-

seille peut entrer dans les émulsions apéritives rafraîchissantes, à la dose de deux gros sur chopine de liqueur. Ray soupçonne qu'elle est astringente comme celle des espèces de patience.

La graine d'oseille entre dans la poudre *diamargariti frigidi*, dans la confection d'hyacinthe : le suc des feuilles entre dans les trochisques de ramich de Mésué ; et la conserve d'oseille est employée dans l'opiat de Salomon de Joubert : on fait aussi le sirop d'oseille.

Ostéocolle, *ou* Pierre des os rompus (*Osteocolla.*) Pierre sabloneuse, creuse, de couleur cendrée ou blanchâtre, ayant la figure d'un os, de différentes grosseurs. On en trouve qui sont grosses comme le bras. On en voit de deux espèces ; une ronde, raboteuse, graveleuse, pesante ; l'autre, moins raboteuse et légère ; elle adhère à la langue comme fait la pierre ponce. On trouve l'une et l'autre dans plusieurs endroits de l'Allemagne ; elle naît dans des lieux sabloneux. Cette pierre est catagmatique et célèbre pour consolider promptement les fractures des os, par le moyen de la matière du calus qu'elle fournit abondamment. On la donne intérieurement depuis une dragme jusqu'à une dragme et demie. On la mêle aussi aux emplâtres et aux cataplasmes. On la donne en forme de poudre sèche avec du sucre ou de la canelle, ou dans une décoction de pervenche. Pour préparer cette poudre, on broie l'ostéocolle avec l'eau de grande consoude, d'herbe à Robert, ou quelqu'autre appropriée. Il faut prendre garde que l'usage de cette pierre ne soit pas excessif, car on a remarqué qu'elle faisoit en ce cas le calus trop gros, qu'il falloit ensuite le diminuer avec des émolliens et des discussifs.

Oximel *simple*. Mêler dans un plat de terre, deux parties de bon miel blanc, et une partie de vinaigre blanc ; placer le plat sur le feu, et faire bouillir doucement le mélange, l'écumant à mesure qu'il paroît de l'écume ; et quand il est cuit en consistance de sirop, le garder.

Il est estimé propre pour inciser et pour déraciner les humeurs crasses et visqueuses qui sont attachées à la gorge et à la poitrine : on les mêle dans les gargarismes et dans les loochs ; on en peut prendre aussi à la cuiller. La dose est d'une demi-cuillerée.

Nota. Il n'est pas convenable à la poitrine, quand elle est irrité par des humeurs trop âcres qui tombent dessus ; au contraire, par son acidité il feroit tousser, et l'irriteroit encore davantage, mais il propre à inciser par ses pointes,

et à dissoudre la pituite grossière qui s'attache en plusieurs endroits. Il est bon de l'avaler doucement, afin qu'il ait le temps de pénétrer les phlegmes qu'il rencontre à son passage.

Oxyrrhodin. Mettre dans une même phiole deux onces d'huile rosat, et une once de vinaigre rosat, les agiter quelque temps, afin qu'ils se mêlent autant que faire se pourra; ce sera l'*oxyrrhodin*, qui est bon pour les inflammations, pour dessécher les dartres et les gratelles; on en frotte les parties malades.

Oye (*Anser.*) Oiseau dont le mâle s'appelle *jars*. Il y en a de deux espèces, un domestique et l'autre sauvage. Mangé, il donne un aliment excrémenteux et mélancolique. La graisse d'oye est plus chaude que celle de porc; et à raison de la subtilité de ses parties, elle pénètre et résout promptement; injectée dans l'anus, elle émousse les matières acrimonieuses des intestins, elle fait venir du poil où il n'y en a point; elle est d'un grand usage dans les paralysies des nerfs, les convulsions et les contractions des membres. Quelques-uns prennent pour se purger plein la coquille d'une noix de graisse d'oye, qu'ils appliquent sur le nombril, et peu de temps après leur ventre se lâche abondamment; la même graisse, avalée dans une pomme cuite, ramollit puissamment le ventre constipé. La graisse d'oye non lavée, enduite aux pieds et aux mains, les défend contre la rigueur du froid. Cette graisse enduite guérit les fissures des lèvres, et remédie au tintement des oreilles distillée dedans. Bartholin donne un excellent liniment contre la paralysie. Prendre une oye éventrée, la remplir de plantes nervines, d'onguens et de moëlles appropriées, et la faire rôtir à la broche, garder la graisse qui en distille, et s'en frotter les membres paralytiques. La fiente d'oye est chaude et fort dessiccative, incisive et apéritive; elle fait sortir l'arrière-faix, et pousse par les urines; elle est, par cette raison, d'un grand secours dans la jaunisse, l'hydropisie et la toux, en poudre. La prise est d'une dragme dans du vin blanc, ou autre liqueur convenable. Elle convient au scorbut, en forme de poudre ou de décoction. Ettmuller a vu un scorbutique désespéré guérir avec la décoction. La meilleure fiente est la verdâtre, qui se trouve au printemps dans les prairies: on la dessèche à une chaleur modérée, puis on la pulvérise. La dose est de demi-dragme à une dragme. On la peut prendre fraîche depuis une dragme jusqu'à deux, dans quelque liqueur convenable. La fiente d'une oye mâle appliquée, tire les flèches et les balles hors du

corps. La langue d'oye, desséchée et donnée en poudre, guérit la strangurie et la dysurie, par une propriété particulière. La petite peau des pattes, desséchée et pulvérisée, est recommandée par son astriction pour arrêter les pertes de sang des femmes; la prise est de demi-dragme. On l'applique avec succès extérieurement sur les engelures.

P

Pain de Pourceau, *voyez* Cyclamen.

Paliure, *ou* Porte-chapeau (*Paliurus*, Tourn. *Rhamnus paliurus*, Linn.) Cet arbrisseau épineux croît sur le bords des chemins en Italie et dans les endroits chauds de la France. Ses semences passent pour être diurétiques; la racine, la tige et les feuilles sont astringentes; toute la plante, le fruit excepté, pilée et appliquée en cataplasme est recommandée contre les clous, les furoncles et autres tumeurs de ce genre qui s'élèvent à la superficie de la peau.

Palmier (*Palma.*) Grand arbre qui croît dans la Judée, la Syrie, l'Egypte, l'Afrique, et les autres pays chauds. Il porte un fruit qu'on appelle *datte* (*dactylus.*) On doit choisir les dattes nouvelles, grosses, charnues, pleines, fermes au toucher, le noyau s'en séparant aisément, jaunes, douces, comme sucrées. Les meilleures sont celles qui viennent du royaume de Tunis. On en apporte de Salé, mais elles sont maigres et sèches; celles qui viennent de Provence sont fort belles et bon de goût, mais elles ne peuvent être gardées, car les vers s'y engendrent aisément, et elles se sèchent, ensorte qu'il n'y reste plus d'humeur. La chair des dattes mûres est chaude et moins astringente que celles des vertes; elle adoucit l'âpreté de la gorge, arrête le cours de ventre, fortifie le fœtus dans la matrice, et remédie aux maladies des reins et de la vessie. On les emploie dans les tisanes pectorales, mondées de leurs noyaux; on les emploie aussi à faire des cataplasmes astringens. Elles sont difficiles à digérer, font mal à la tête, et engendrent du sang grossier et mélancolique; leurs noyaux sont estimés contre l'accouchement difficile.

Panais, *ou* Pastenade (*Pastinaca sativa latifolia*, Linn. 316. Tourn.) Plante fort commune. Il y en a de deux espèces, une cultivée et l'autre sauvage; celle-ci est plus petite en toutes ses parties que la cultivée, dont on mange les racines. Leurs semences et leurs feuilles sont quelque-

fois employées en médecine. La semence est dessiccative et chaude ; son usage est dans le hoquet, la pleurésie, les tranchées du ventre, le calcul et la réteution des mois. La dose est d'une dragme ; elle appaise les vapeurs et chasse les vents. On la fait bouillir légèrement dans du vin, et on en prend un verre le matin à jeun.

PANICAUT, *voyez* CHARDON A CENT TÊTES.

PAON (*Pavo.*) Le plus beau de tous les oiseaux connus en Europe. Sa chair est sèche, dure et difficile à digérer, mais elle se garde long-temps sans se corrompre, et en se mortifiant, elle devient bonne à manger. On en fait du bouillon qui est propre pour la pleurésie, pour le calcul des reins et de la vessie, pour exciter l'urine. La fiente a la propriété de guérir l'épilepsie et le vertige. On en prend durant plusieurs jours une dragme qu'on met infuser en poudre dans du vin, puis on boit la colature à jeun, continuant depuis la nouvelle lune jusqu'à la pleine lune, et plus long-temps s'il est nécessaire. Quelques-uns en font un sirop anti-épileptique. Plusieurs épileptiques ont été guéris de la manière qui suit. Infuser de la fiente de paon fraîche dans du vinaigre de fleurs d'œillet ; l'expression bue neuf jours. Tous les auteurs en général recommandent la fiente de paon dans cette maladie. Elle est admirable au vertige, qui a beaucoup de rapport avec l'épilepsie. Voici comment on l'emploie. Verser suffisamment du vin sur une poignée de fiente de paon, couler le tout par un linge, partager la colatures en trois parties égales, à prendre trois fois avant le paroxisme, couvrant bien le malade, ensorte que la sueur s'ensuive.

PAREIRA BRAVA, *ou* Vigne sauvage. Racine qui vient du Brésil, que les naturels du pays nomment *bouton* ou *boutoua*. On en connoît deux espèces en France, une qui est la plus usitée, et qui est brune par dehors, et d'un jaune brun en dedans, l'autre est blanche par dehors, et en dedans d'un jaune citron. Toutes deux sont d'une substance dure, et cependant poreuse et spongieuse, quelquefois de la grosseur du pouce, et d'un goût amer, mêlé de quelque légère douceur, comme la réglisse. Geoffroy a reconnu par diverses expériences que cette racine ne manque guères de guérir les coliques néphrétiques ; guérison qu'elle opère, non pas comme les Portugais le prétendent, en brisant la pierre dans les reins ou dans la vessie, mais en dissolvant les glaires qui collent ensemble dans les reins les sables et les graviers dont se forment les pierres ; et

en effet, après avoir pris de cette racine, on rend ordinairement beaucoup de sable. Geoffroy s'est encore servi très utilement de cette racine pour la cure des ulcères des reins et de la vessie, elle rend les urines plus coulantes, elle nettoie peu-à-peu les ulcères; et y joignant à la fin le baume de Copaü, quelques malades ont été entièrement guéris. Cette propriété de fondre promptement et facilement les glaires, éprouvée dans le *pareira brava* par Geoffroy, lui a fait juger que cette plante seroit bonne pour l'asthme humoral causé par une pituite gluante qui embarrasse les bronches du poumon, et pour la jaunisse causée par l'épaississement de la bile; le succès a justifié son espérance, et il a guéri par deux verres d'infusion de *pareira brava*, pris à une demi-heure l'un de l'autre, un vieillard de soixante-douze ans, foible, et prêt à être suffoqué par une pituite qu'il ne pouvoit arracher de sa poitrine; et cette même infusion lui a réussi sur une femme attaquée d'une jaunisse universelle à l'occasion d'une colique violente, et qui fut délivrée de sa colique par trois verres de cette infusion pris à demi-heure l'un de l'autre, et de sa jaunisse, au bout de vingt-quatre heures, après avoir continué de boire de quatre heures en quatre heures une prise de *pareira brava*. La dose de cette racine est de deux gros, coupée par petits morceaux que l'on fait bouillir dans demi-septier d'eau, jusqu'à ce que la liqueur soit réduite à chopine. On coule cette décoction, et on la partage en trois verres, que l'on fait prendre chauds comme du thé avec un peu de sucre, pour préserver ceux qui sont sujets à la gravelle. On leur fait user de cette racine tous les mois pendant huit jours à la dose de vingt-quatre grains seulement, qu'on fait bouillir légérement dans une tasse d'eau. On peut donner cette racine en substance pulvérisée à la dose de douze ou dix-huit grains. Selon Helvétius, la manière de s'en servir dans le Brésil et en Portugal, est de faire bouillir une once de cette racine battue et effilée avec un gros de sel ammoniac dans une pinte d'eau; lorsqu'elle a fait cinq ou six bouillons, on la retire du feu et on la laisse infuser jusqu'à ce qu'elle soit froide, on passe la liqueur, et le malade en boit ensuite un verre de quatre heures en quatre heures. On en peut aussi donner en substance un demi-gros avec quinze grains de sel ammoniac (muriate ammoniacal,) qu'on réitère de quatre heures en quatre heures, jusqu'à ce qu'on soit soulagé.

Parfums (*Suffimina, seu suffimenta.*) Vapeurs bonnes

ou mauvaises, qu'on fait élever en l'air pour guérir les maladies. Il y a des parfums secs qui sont en trochisques et en pilules, faites d'oliban, de mastic, d'aloës, de clous de gérofle, de benjoin, etc. les autres humides visqueux et gras qui se font de jus, et de décoction d'herbes, etc.

Parfum *agréable pour cassolette.* Préparer une poudre avec trois dragmes de benjoin, une dragme et demie de bon storax, une dragme de bois rose, demi-dragme de santal citrin, demi-scrupule de *calamus aromaticus*, autant de fleurs de benjoin, et trois clous de gérofle; mêler cette poudre dans six onces de bonne eau rose, et trois onces d'eau de fleur d'orange; et après qu'on les aura gardés à froid dans un matras de verre bien bouché l'espace de vingt-quatre heures, et même plus long-temps, si on le veut, verser une partie de ce mélange dans une cassolette qu'on fait chauffer doucement pour en faire exhaler dans la chambre la bonne odeur. On peut garder le surplus des matières dans le matras ou dans une bouteille bien bouchée, pour s'en servir au besoin.

Parfum *céphalique.* Storax calamite, benjoin, de chaque une dragme et demie, gomme de genièvre et encens, de chaque une dragme; gérofles, canelle, de chaque deux scrupules; feuilles de laurier, de sauge, de romarin, de marjolaine, de chaque demi-dragme; pulvériser ensemble les gommes, puis les autres drogues, le tout grossièrement; mêler ces poudres ensemble, et en jeter une pincée à-la-fois dans un réchaud où il y aura un peu de braise, ou charbon bien allumé, pour en faire recevoir la vapeur au malade.

Ce parfum est bon pour l'épilepsie, apoplexie, paralysie. On peut faire aussi flairer au malade l'esprit volatil de sel ammoniac, l'eau de la reine de Hongrie.

Parfum *contre le mauvais air.* Six cuillerées de bonne eau rose, dix ou douze clous de gérofle concassés, trois ou quatre petits morceaux de pelure de citron ou d'orange, mettre le tout ensemble dans une écuelle sur un réchaud, dans lequel ait été mis un peu de feu, et le mettre au milieu de la chambre, ou autre lieu, pour parfumer.

Autre. Sept ou huit cuillerées de vinaigre rosat, ou autre bon vinaigre, quatre ou cinq morceaux de pelure de citron, douze ou quinze clous de gérofle concassés, et faire comme dessus.

Nota. Ce parfum n'est pas si odoriférant que l'autre, mais il est fort bon. Remarquez qu'il ne faut pas que la

liqueur bouille, mais qu'elle se résolve doucement en vapeur.

Parfum *pour arrêter la fluxion qui tombe sur la poitrine.* Ambre jaune, mastic, gomme *tacamahaca*, roses, *laudanum*, sucre, de chaque deux dragmes; pulvériser grossièrement toutes les drogues, mêler les poudres, et en jeter un peu dans un réchaud de feu, pour en faire recevoir la vapeur au malade.

Ce parfum est propre pour calmer le grand mouvement des sérosités qui coulent du cerveau sur la poitrine dans le commencement du rhume, et pour les adoucir.

Parfums *pour diverses maladies.* On verse peu-à-peu un mélange d'esprit-de-vin (alcohol) et de soufre dans un poëlon de fer, pour en faire recevoir la vapeur aux pulmoniques. — On fait recevoir la vapeur de bon vinaigre mis sur un petit feu par un entonnoir renversé à ceux qui sont enchifrenés. — On fait brûler des poudres céphaliques pour fortifier le cerveau. — On fait brûler des poudres astringentes pour empêcher que les sérosités ne tombent sur la poitrine au commencement du rhume. — On fait brûler des poudres cordiales pour fortifier le cœur. — On fait des sachets de senteur pour réjouir les mélancoliques, et pour leur fortifier le cerveau; on parfume aussi leurs habits avec des poudres aromatiques.

Pariétaire (*Parietaria officinalis*, Tourn. Linn. 1492.) Plante ainsi nommée parce qu'elle naît ordinairement entre les pierres des murailles; elle croît aussi dans les haies. Les feuilles de la pariétaire sont rafraîchissantes, un peu humides, émollientes, maturatives, apéritives, abstersives avec un peu d'astriction.

La pariétaire est employée ordinairement dans les décoction émollientes, et dans les demi-bains qu'on ordonne dans la néphrétique. On l'appliquoit, du temps de Dioscoride, sur les parties où la goutte se faisoit sentir; on en ordonnoit le suc dans la vieille toux; on en préparoit un gargarisme pour les maux de gorge, et on l'injectoit dans l'oreille pour appaiser la douleur de ces parties. Cet auteur assure qu'elle est propre pour arrêter les feux volages et les ulcères ambulans. Césalpin, Tragus, Dodonée et la plupart des auteurs conviennent que la pariétaire est très-utile dans la suppression d'urine et dans la gravelle. On en fait prendre l'eau distillée à la dose de trois onces, avec autant de lis, une once d'huile d'amandes douces, et autant de sirop de limon pour la colique néphrétique; ce remède a souvent réussi à Chomel.

On applique la pariétaire bouillie en cataplasme sur la région de la vessie et sur le bas-ventre, pour dissiper les obstructions des viscères, et faciliter le cours des liqueurs. Quelques-uns y ajoutent du cresson et du vin; Hælideus préfère l'huile de scorpion à celle d'amandes douces que Dodonée y ajoutoit. Le cataplasme de la même plante fricassée avec le sain-doux, appliqué sur le front, appaise la douleur de la migraine.

Le suc de pariétaire entre dans l'opiat céphalique qu'on emploie avec succès dans les vertiges, l'épilepsie, et pour prévenir l'apoplexie des personnes qui en ont eu des attaques, et sont menacées d'y retomber. En voici une description exacte :

De la poudre de semence de cumin une livre, de suc de pariétaire dépuré et épaissi en consistance d'extrait demi-livre, de la poudre des feuilles et fleurs sèches de marjolaine six onces, du miel de Narbonne ou du miel blanc du meilleur ce qu'il en faut pour faire l'opiat; la dose est d'un gros pour les adultes, et pour les enfans à proportion. Pour l'épilepsie, il est bon d'y ajouter la fiente de paon avec la poudre de la racine de pivoine mâle, ou, à son défaut, de la femelle.

Pour les inflammations du gosier, on fait frire dans du vieux beurre fondu cette plante hachée, et on l'applique chaude sur la gorge.

La pariétaire, mise en poudre et mêlée avec le miel, passe pour être béchique, et propre dans l'asthme et la phthisie. Tragus faisoit faire pour les contusions un cataplasme avec la pariétaire fricassée dans la poële avec la farine de fèves, les mauves, le son, l'huile et le vin. Pour les descentes accompagnées de douleurs dans les bourses, Camérarius ordonnoit qu'on l'appliquât toute chaude sur ces parties, après l'avoir pilée avec du vinaigre. Le sirop fait avec le suc de cette plante et le miel blanc, soulage les hydropiques. On leur en fait prendre une once battue dans un verre d'eau de chiendent tous les matins.

Les sommités de la pariétaire entrent dans la composition du sirop de guimauve de Fernel.

Pas d'ane *ou* Tussilage (*Tussilago vulgaris*, Tourn. *et farfara*, Linn. 1214.) Plante qui croît aux lieux humides, aux bords des rivières, des ruisseaux, des fossés; sa fleur qui est jaune, pousse avant ses feuilles, d'où on l'appelle *filius ante patrem*. Les feuilles et les fleurs de cette plante sont en usage, surtout les fleurs, lesquelles entrent dans la plupart des tisanes pectorales; on en ordonne deux ou trois pincées pour chaque pinte de liqueur. On en fait une

conserve et un sirop simple dont la dose est d'une once comme les autres. Le sirop de tussilage composé se fait avec les racines, les feuilles et les fleurs de cette plante, auxquelles on ajoute les capillaires et la réglisse. L'eau distillée des fleurs de tussilage se donne jusqu'à six onces, et la conserve à demi-once.

Les feuilles de cette plante ne sont pas moins utiles que les fleurs. Ray rapporte qu'Hiller a guéri plusieurs enfans étiques, en les nourrissant de feuilles de pas d'âne qu'il faisoit cuire avec le beurre et la farine, comme d'autres légumes. On fait fumer ces feuilles aux asthmatiques; en Angleterre, on les fume pour la toux. Boyle conseille d'y mêler la fleur de soufre (soufre sublimé) et le succin en poudre; il dit que ce remède a guéri plusieurs phthisiques.

Il y a des personnes qui estiment la racine de tussilage autant que les feuilles et les fleurs, et qui l'emploient en décoction et en tisane, lors même qu'elle est sèche. Fernel a employé le tussilage dans le sirop *de symphito*.

Tournefort nous donne une tisane excellente pour la toux sèche. Quatre poignées de feuilles avec trois pincées de ses fleurs, deux poignées de sommités d'hyssope, une once de raisins secs, trois cuillerées de miel de Narbonne; on met le tout dans le fond d'un pot, et on y verse quatre pintes d'eau bouillante, on fait jeter seulement trois bouillons, on tire le pot du feu, on le couvre, et on passe la tisane lorsqu'elle est refroidie.

Simon Pauli, après Sennert, assure que la décoction des fleurs de pas d'âne, faite dans le vin, à laquelle on ajoute un peu de myrrhe, de mastic et de litharge, est excellente pour les ulcères des jambes des hydropiques, menacées de gangrène.

Passerage (*Lepidum latifolium*, Tourn. Linn. 889.) Plante haute de deux ou trois pieds, dont les feuilles sont longues et larges comme celles du citronnier, et quelquefois plus grandes. La racine est longue, grosse comme le doigt, serpentante, blanche, d'un goût âcre. Elle croît aux lieux ombrageux et humides. Cette plante est d'une saveur très-âcre, pénétrante et corrosive comme le poivre, apéritive, propre pour pousser les urines.

On emploie sa racine et ses feuilles, mais particulièrement ces dernières qui passent pour excellentes dans le scorbut, en tisanne et en décoction, comme les plantes dont on vient de parler; elles poussent les urines, emportent les obstructions et conviennent à ceux qui sont affligés de vapeurs mélancoliques

qu'on appelle *affections hypocondriaques*. Les feuilles de passerage, mises en poudre, après les avoir fait sécher à l'ombre ou au four, prises à la dose d'un demi-gros dans un verre de vin blanc, soulagent les hydropiques; il faut continuer ce remède pendant huit jours au moins, et le prendre le matin. L'eau commune où la passerage a macéré, peut servir de boisson au scorbutique. L'onguent préparé avec les feuilles, est bon pour les humeurs érésipélateuses. La racine est résolutive et adoucisante; on la pile avec le beurre, et on l'applique sur les endroits où la goutte se fait sentir. Les feuilles broyées et appliquées en cataplasme, soulagent les douleurs de la sciatique.

On peut distiller la passerage avec le miel fermenté, suivant la méthode de l'abbé Rousseau; elle donne alors une essence ou liqueur spiritueuse et inflammable qui est excellente pour les vapeurs hystériques, et pour celles qui affligent les hommes, et qu'on appelle *hypocondriaques*; on en fait prendre une cuillerée, ou pure, ou mêlée avec de l'eau où elle a macéré. La teinture de cette plante, tirée avec l'esprit-de-vin (alcohol), est trop forte; elle étourdit les malades.

Il y a une seconde espèce de passerage qui se trouve sur le bord des grands chemins et dans les terres sèches; elle a les mêmes vertus que la première espèce. Dioscoride et Galien l'ordonnoient comme un bon remède pour la sciatique. Dodonée indique la manière de s'en servir, qui est d'en faire cuire les racines avec du vieux-oing, et de les appliquer en cataplasme pendant quatre heures, et de graisser ensuite la partie malade avec de la laine imbue d'huile.

Cette espèce entre dans l'huile des trois espèces de poivre de Mésué.

Pastel *ou* Guesde (*Glastum isatis tinctoria*, Linn. 936.) Dans les terres sèches et sabloneuses, cette plante n'est pas rare; l'espèce qu'on cultive dans certains endroits pour les teintures, n'en diffère que par la culture. Le pastel, pilé et appliqué extérieurement sur les tumeurs, est un des plus puissans résolutifs; l'infusion de ses feuilles fait pousser la petite vérole, et on s'en sert pour guérir la jaunisse. Wédel, fameux médecin de Gênes, en a tiré du sel volatil par la seule fermentation, et sans le secours du feu.

Patience *ou* Parelle des marais (*Lapatum aquaticum folio cubitali*, Tourn. *Rumex aquaticus*, Linn. 479.) Plante fort commune dont les feuilles sont faites comme celles de l'oseille ordinaire, mais beaucoup plus longues. Sa racine est

longue, grosse comme le doigt, jaune, d'un goût amer; elle croît partout dans les terres incultes. On la nomme *papillaris*, parce qu'elle guérit les ulcères des mamelles, appelés *papillae*. La patience est assez tempérée, mais elle incline à la siccité. La semence, donnée au poids d'une dragme dans du vin rouge, arrête tous les flux de ventre; et les feuilles le lâchent. La racine est laxative et apéritive; on s'en sert dans l'hydropisie, dans les pâles couleurs appelées *jaunisse*, et dans les autres maladies qui viennent d'obstruction. On l'emploie en tisane. La décoction de patience est bonne pour purifier le sang dans les maladies de la peau, et même meilleure que la fumeterre. Le suc de la racine, ou l'infusion, sont usités dans la gale, l'herpe, les rousseurs et les autres vices de la peau, en forme de fomentation ou de liniment, dont on en a fait un excellent pour la gale et la gravelle, en pilant cette racine avec du beurre frais, comme il est dit au mot *onguent de patience sauvage crue*. Pour guérir les dartres, on met infuser les racines de patience sauvage coupées en rouelles dans du fort vinaigre, et on en frotte les dartres. On fait des cataplasmes pour les tumeurs de la rate, de cette racine cuite dans du vinaigre, et pilée. L'eau distillée de cette même racine est excellente pour effacer les infections de la peau, les pustules, les aphthes, les lentilles; à son défaut, on y peut employer une forte décoction de cette racine. L'extrait de la semence est utile à la dyssenterie.

Patience des jardins *ou* Parelle (*Lapathum hortense latifolium*, Tourn. *Rumex patientia*, Linn. 479.) On emploie les racines de ces espèces comme celle de l'oseille à laquelle on les substitue; on en ratisse une ou deux onces qu'on fait bouillir dans les décoctions, tisanes ou bouillons apéritifs; quelques-uns ajoutent un demi-gros de tartre martial soluble sur chaque bouillon. La tisane de patience est utile à ceux qui ont des dartres, de la gale, ou quelqu'autre maladie de la peau, surtout lorsqu'on y ajoute autant de racine d'aunée. Ces deux racines font la principale vertu de l'onguent pour la gale, si familier dans les hôpitaux et dans les campagnes. Pour le faire, on fait bouillir dans peu d'eau et assez de beurre quatre onces de racine de patience sauvage, et autant de celle d'aunée coupée menu; on les passe par un tamis, et on mêle une once et demie de fleurs de soufre, avec six onces de ce qui est passé. Cet onguent ne réussit jamais mieux que lorsqu'on en frotte les malades, après les avoir fait saigner et purger une ou deux fois.

Willis estime l'infusion de la racine de patience faite dans

la bière, comme un excellent anti-scorbutique. Simon Pauli loue fort la décoction de cette racine faite avec la fiente de coq ou de poule, pour en bassiner les parties galeuses. Le même auteur se servoit de la poudre de cette racine, mêlée avec du vinaigre, pour arrêter le feu volage.

Cette racine pilée s'applique avec succès sur les ulcères des jambes. La tisane de patience est bonne dans l'ébullition de sang et l'érésipèle. Sa semence en poudre est propre dans le cours de ventre; Ray y ajoute la poudre de la racine de tormentille, avec le sucre rosat et la poudre de coquille d'œuf. La racine de patience est un des meilleurs remèdes pour l'estomac, le foie, et pour toutes les maladies opiniâtres de la peau. Elle se prend en tisane, en bouillon, en poudre, en opiat; elle est apéritive, diurétique, hépatique, cordiale. On peut la substituer à l'eau de rhubarbe, si mal à propos vantée pour les maladies des enfans. Sa dose est d'une once pour une pinte d'eau. La patience entre dans l'onguent *martiatum* de Nicolas d'Alexandrie.

Pavot blanc et noir cultivé (*Papaver hortense, semine albo aut nigro*, Tourn. *Papaver somniferum*, Linn. 726.) Le pavot est une plante fort commune dont il y a deux espèces générales, une domestique et cultivée dans les jardins, et l'autre sauvage, dont on parlera. La cultivée est divisée en deux autres espèces, savoir en pavot blanc et en pavot noir, ainsi nommés à cause de la couleur de leur semence.

Entre les plantes narcotiques, il n'y en a point qui soit plus en usage que le pavot. La partie de la plante qu'on emploie ordinairement, est la tête, ou cette capsule qui renferme les semences. Ces semences ne sont point capables de faire dormir, mais seulement d'adoucir et d'épaissir le sang, comme peuvent faire les semences rafraîchissantes avec lesquelles on les mêle dans les émulsions, à peu près à la même dose. En Italie les femmes les mangent à poignées, et surtout à Gênes où on les couvre de sucre. Il n'en est pas de même des têtes; il seroit dangereux d'en trop prendre. On appelle la semence de pavot *œillette*; on préfère les têtes du pavot blanc qui sont ovales, à celles du noir qui sont rondes et plus petites. On les rompt par morceaux, et on en fait bouillir une dans une chopine d'eau pour les lavemens anodins qu'on donne dans la dyssenterie, dans les tranchées douloureuses de la colique néphrétique, et dans les autres maladies du bas-ventre où il y a irritation. On en fait bouillir trois ou quatre dans un chaudron plein d'eau, dans lequel on fait mettre les jambes des malades auxquels on n'ose pas donner intérieure-

ment le pavot; ce petit bain leur provoque un doux sommeil.

L'usage intérieur du pavot demande beaucoup de circonspection; la préparation la plus ordinaire est le sirop qu'on appelle *diacode*, ou sirop de pavot simple de Mésué. *Voyez* à l'article des sirops.

Les fleurs de pavot peuvent s'employer en infusion, comme le thé, dans les tisanes pectorales, dans l'enrouement, la toux, le crachement de sang, la pleurésie, etc. On en met une pincée sur huit onces de liqueur. On peut aussi faire bouillir une tête de pavot blanc coupée par morceaux, sur deux livres d'eau, dans les tisanes qu'on ordonne pour les mêmes maladies.

Pour le diacode composé, Mésué joignoit à chaque livre de diacode simple un gros d'acacia, autant d'hypociste, de myrrhe, de safran et de balaustes, avec demi-once de trochisques de *Ramno*. Quelques-uns ajoutent au sirop de pavot les graines de laitue, les jujubes, les semences de mauve et de coing, la réglisse et les feuilles de capillaire.

Les graines de pavot blanc entrent dans le sirop de jujubes de Mésué, dans la poudre *diarrhodon abbatis*, dans la poudre diatragacant froide, dans le *requies myrepsi*, le *philonium persicum* de Mésué, dans les trochisques d'alkékenge du même, et dans ceux de Gordon. On emploie les têtes de pavot dans le *martiatum* et dans le baume tranquille, et les feuilles dans le *populeum*. Quercétan croit que le pavot qu'on cultive à Nîmes vaut celui du Levant, dont la récolte se fait dans la Galatie et la Caramanie.

Pavot cornu, Glaucium à fleurs jaunes (*Glaucium flore luteo*, Tourn. 254. *Chelidonium glaucium*, Linn.) Cette plante biennale est très-commune dans le midi de la France. Discoride assure, et ses commentateurs le confirment, que cette plante est utile à ceux qui ont des urines troubles et épaisses. En Portugal, on fait boire à ceux qui sont sujets à la pierre un verre de vin blanc dans lequel on a fait infuser une demi-poignée des feuilles écrasées de cette plante. Galien dit qu'elle est vulnéraire et détersive; on l'emploie pour les ulcères et les blessures des chevaux; on broie ses feuilles, et après les avoir pilées légérement, on y ajoute un peu d'huile : c'est la manière dont s'en servoit Dodonée.

Pavot rouge des champs, *ou* Coquelicot (*Papaver erraticum majus*, Tourn. *Papaver rhaeas*, Linn. 736.) Plante qui se fait assez remarquer dans les blés par la couleur rouge vif de sa fleur; elle croît aussi dans les terres labourées et le long des chemins.

On emploie les fleurs de cette plante, soit en sirop ou en infusion, à la manière du thé, une pincée sur un demi-septier d'eau, et en tisane une petite poignée dans deux pintes de liqueur; on ne les jette dans le coquemart que sur la fin, lorsqu'on est près de le retirer du feu et d'y jeter la réglisse ou les autres fleurs; on tire aussi de ces fleurs l'eau distillée, et on en fait une conserve. Dans les pleurésies, esquinancies, fluxions de poitrine et toux opiniâtres, cette plante s'ordonne avec succès; elle a réussi souvent à Chomel pour la colique venteuse, faisant prendre une infusion un peu chargée d'une petite poignée de ses fleurs avec un peu de sucre, chaudement comme le thé. En donnant une pareille infusion le troisième ou le quatrième jour de la pleurésie, lorsque la sueur se présente, elle en devient plus abondante; Chomel l'a éprouvé plusieurs fois comme un sudorifique plus efficace que le sang de bouc, la fiente de mulet, et les autres qu'on vante tant. Quand on a saigné deux ou trois fois brusquement dans cette maladie, la sueur survient ordinairement, et pour peu que cette crise naturelle soit aidée, la maladie se termine bientôt avec succès.

On n'emploie pas ordinairement les fruits ou les têtes de pavots rouges, cependant ils ne sont pas sans vertu; leur décoction est très-adoucissante, et même un peu somnifère; on en peut donner dans les pleurésies, les fluxions de poitrine, crachement de sang, et autres maladies du poumon. La tisane faite avec une douzaine de ces têtes cueillies avant que les fleurs soient tout-à-fait passées, une poignée d'orge et deux onces de réglisse pour trois pintes d'eau, est très-utile dans ces maladies. L'extrait des têtes de pavots rouges, depuis demi-gros jusqu'à un gros, est anodin, et procure un sommeil assez doux; on peut le donner avec succès dans la toux opiniâtre. Le sirop de coquelicot se fait avec l'infusion des fleurs, réitérée deux ou trois, et même quatre fois sur de nouvelles fleurs. Dans les rhumes opiniâtres, la teinture de coquelicot, chargée de deux ou trois infusions, est très-utile particulièrement si on dissout sur chaque pinte de liqueur une once de sucre candi. On prend communément dans ces maladies l'infusion des fleurs de coquelicot à la manière du thé, une bonne pincée pour un demi-septier d'eau, avec un peu de sucre.

Pêcher (*Persica*, Tourn. *Amygdalus persica*, Linn. 677.) Arbre fort estimé à cause de son fruit appelé *pêche*. Les pêches sont rafraîchissantes et humides, elles donnent peu de nourriture, et se corrompent aisément. Elles lâchent le ventre, étant

étant mangées à l'entrée du repas, elles le constipent étant sèches, et sont estimées dans le cours de ventre. Les fleurs, les feuilles et les noyaux sont chauds, dessiccatifs et détersifs. On prend les fleurs, et même quelquefois les jeunes feuilles du pêcher pour en faire un sirop qui purge assez bien ; la dose est d'une once. On met quelquefois une petite poignée de ces fleurs dans un bouillon de veau qu'on fait infuser légérement sur un feu modéré; on les ordonne aux personnes d'un tempérament pituiteux, et sujettes aux fluxions dans la tête ; elles conviennent aussi aux enfans qui ont des vers. On leur applique avec succès sur le ventre un cataplasme fait avec les feuilles de pêcher et de la suie pilées ensemble et liées avec de bon vinaigre. La décoction d'une poignée de fleurs dans un verre de lait, n'est pas moins efficace, et les purge. On peut encore purger ceux de quatre à cinq ans avec un gros de fleurs sèches mêlées avec le pain de leur déjeûner, ou dans un bouillon. L'eau distillée de fleurs de pêcher est aussi purgative, selon Schroder et Ettmuller. Ray assure qu'elle efface les taches du visage. La gomme de pêcher est astringente, et propre pour arrêter le cours de ventre et le crachement de sang.

Les noyaux ou amandes de pêches sont estimés contre le calcul, et ils excitent puissamment les urines. La poudre de ces amandes, prise dans du vin blanc, au poids d'une dragme durant neuf jours, guérit le calcul, ce dont Ettmuller dit avoir vu plusieurs expériences. On tire de ces noyaux une huile par expression, excellente pour les maux d'oreilles, surtout pour les vers qui s'y trouvent, la douleur de ces parties, le tintement et la surdité ; ce remède sera meilleur, si on y ajoute de l'huile dans quoi on aura fait bouillir de la coloquinte qui est elle-même bonne aux maladies des oreilles.

Perce-feuille *ou* Oreille de lièvre (*Buplevrum perfoliatum*, *rotundifolium*, *annuum*, Tourn. 310. Linn. 340.) Plante qui croît dans les champs, entre les blés, aux lieux sabloneux. Elle est chaude et dessiccative, d'une saveur amère, astringente et vulnéraire. La décoction de toute la plante, ou ses feuilles sèches et en poudre, se donnent à ceux qui, par quelque chûte ou contusion violente, pourroient avoir quelque vaisseau ouvert dans le corps, cette plante étant, de l'aveu de tous les auteurs, vulnéraire et astringente. On l'emploie avec succès pour les descentes, surtout celles des enfans ; ceux dont le nombril est plus élevé qu'il ne doit l'être, sont garantis de l'exomphale par le cataplasme qu'on fait avec la perce-feuille fraîche pilée avec un

peu de farine et de vin. Dodonée prétend que ce remède appliqué sur les écrouelles, les résout. Schwenfeld, au rapport de Jean Bauhin, estime ce cataplasme pour les exostoses.

L'herbe pilée s'applique avec succès à l'extrémité des pieds lorsqu'ils sont enflés par suite d'une maladie chronique, ou au commencement de l'hydropisie. L'eau et l'essence de perce-feuille sont pour l'usage interne.

Perce-mousse (*Muscus capillaceus, major, pediculo et capitulo crassioribus*, Tourn. 550. *Polytricum commune*, Linn. 1573.) Cette plante croît dans la mousse des vieux arbres, sur les vieilles murailles, dans les terrains humides.

Tournefort rapporte qu'un habile médecin se servoit utilement de sa décoction dans la pleurésie, mais qu'il estimoit encore plus l'esprit qu'on en tire par la distillation; pour cela on pile la plante, on l'arrose avec de l'eau, on la distille après trois jours de macération, on repasse l'eau distillée sur de nouvelles plantes jusqu'à six fois, et après six distillations réitérées, on a un esprit très-sudorifique qu'on donne par cuillerées.

Perce-pierre, *ou* Passe-pierre, *ou* Fenouil marin (*Crithmum marinum*, Linn. 354.) Plante dont il y a deux espèces, une grande et une petite; la grande croît aux lieux maritimes et pierreux en Sicile, et la petite croît sur les rochers, dans les pays chauds, proche de la mer; elle sort des fentes des pierres qu'elle semble avoir faites, d'où on l'appelle *perce-pierre*. L'une et l'autre espèce sont apéritives, et particulièrement la grande, propre pour la gravelle, pour atténuer la pierre du rein et de la vessie, pour exciter l'urine et les mois des femmes, et pour la jaunisse. Au défaut de celle qui est confite en vinaigre, on peut faire une décoction de la feuille, de la racine et de la semence en vin blanc, pour en user aux mêmes maladies.

Perdrix (*Perdix*). Oiseau assez connu. Son fiel est préféré aux autres fiels contre les affections des yeux. Le sang et le fiel de perdrix sont propres pour les ulcères des yeux, pour les cataractes, y étant instillés chauds sortant de l'animal quand on le tue. Le foie desséché au feu et pulvérisé, guérit la jaunisse, et il chasse la fièvre si on en prend plusieurs fois dans de l'eau de millefeuille. Les plumes des ailes de perdrix sont fort usitées en forme de parfum au nez dans l'épilepsie et la suffocation de matrice. La poudre des pattes rôties et desséchées sur une tuile mise proche des charbons ardens, donnée soir et matin au poids d'une dragme dans du vin rouge ou du bouillon, guérit la dysseuterie.

Persicaire âcre et brûlante *dite* Curage, *ou* Poivre d'eau (*Persicaria urens*, *sive hydropiper*, Linn. 517.) Plante qui pousse des tiges rondes, nouées, portant des feuilles semblables à celles du pêcher ou du saule, d'un vert jaunâtre, d'un goût poivré ou brûlant; ses fleurs sortent en épi des aisselles des feuilles d'en haut, attachées par de longs pédicules. Elle croît aux lieux humides et auprès des eaux dormantes. Le curage est très-efficace dans l'affection hypocondriaque, le scorbut, les maux de la rate, les tumeurs et les obstructions du mesentère. Son principal usage est externe contre les plaies, les tumeurs dures, les ulcères malins invétérés et difficiles à guérir, en forme de cataplasme ou de décoction. Chomel dit avoir vu de très-prompts effets de la décoction de cette plante pour dissiper les enflures et les tumeurs œdémateuses des jambes, des cuisses et des autres parties, en appliquant un peu chaudement l'herbe bouillie, ou des linges imbibés de sa décoction. Le suc de l'herbe pilée fait mourir les vers des oreilles, instillé dedans, et nettoie les ulcères des hommes et des animaux; et l'herbe pendue au cou d'un animal qui a une plaie ou un ulcère plein de vers, les en chasse. On met macérer du curage vert dans de l'eau, puis on met l'herbe sur une plaie ou sur un ulcère, jusqu'à ce qu'elle soit bien échauffée, et alors on l'enfonit dans du fumier pour la faire plutôt pourrir, et les plaies et les ulcères se guérissent à mesure qu'elle pourrit, parce qu'elle attire à elle toute leur malignité. Planiscampi assure que l'eau de curage tirée par la distillation au bain-marie des feuilles et des sommités de cette plante, y ajoutant le sel tiré des cendres de l'herbe restée après la distillation avec de l'eau de pluie distillée, est excellente pour toutes sortes d'ulcères, si malins et si invétérés qu'ils soient, même véroliques, toutes fistules, cancers, *noli me tangere*, toutes plaies d'arme à feu, gangrène, mortification de chair, ulcères des chevaux, etc. Le curage pilé, appliqué sur les vieux ulcères, en mange les chairs baveuses, et en nettoie la pourriture et les vers. Le curage convient aux affections néphrétiques, et son eau cohobée plusieurs fois sur la plante récente, est un préservatif souverain et éprouvé par quelques Anglais contre le calcul, au rapport de Boyle. La persicaire entre dans le sirop d'armoise de Rhasis, et dans l'eau vulnéraire.

Persicaire douce tachetée (*Persicaria mitis et maculosa*, Tourn. *Polygonum persicaria*, Linn.) Plante qui diffère de la persicaire âcre, en ce que ses feuilles sont plus larges et plus longues, d'un vert plus foncé, marquées au milieu d'une tache noire ou de couleur plombée, et presque insipides au

goût, lorsqu'on les mâche. Elle croît aussi aux lieux aquatiques, dans les marais, dans les fossés humides et dans les étangs. Cette plante est incisive, astringente, vulnéraire, rafraîchissante, propre pour arrêter les hémorrhagies, étant prise en décoction, et appliquée extérieurement. Pour le mal de tête, ayant broyé cette plante dans un mortier, on la saupoudre de sel, et on applique le tout sur le front entre deux linges en forme de bandeau qu'on y arrête avec une bande. Pour arrêter les pertes de sang des femmes, on met de cette herbe sous leurs aisselles, et pour les provoquer, il faut mettre huit ou dix de ses feuilles du côté de la tache noire qui est le côté lisse, sous la plante de chaque pied à nu dans les chaussons, le matin en s'habillant, deux ou trois jours de suite, les renouvelant chaque jour, dans le temps que les purgations ont coutume de se faire, ou lorsqu'il se fait quelque mouvement dans le corps, qui est comme l'avant-coureur des purgations. La décoction de la persicaire est bonne dans le cours de ventre et dans la dyssenterie, surtout si les intestins sont ulcérés, comme aussi à ceux qui ont la gale, et qui sont sujets aux infections de la peau. Cette plante est fort résolutive; car si on l'applique, après l'avoir pilée, sur la contusion d'un cheval blessé, elle la guérit dans les vingt-quatre heures; elle guérit les plaies, et les fistules surtout, dit Fuchs qui assure qu'elle est bonne pour les dyssenteries, et pour les autres maux qui demandent du rafraîchissement et de l'astriction.

Persil (*Apium hortense, seu petroselinum vulgò*, Tourn. *Apium petroselinum*, Linn. 379.) Plante potagère et médicinale. Sa racine et sa semence sont plus en usage en médecine que ses feuilles; la racine est du nombre des cinq apéritives majeures. Le persil est chaud et dessiccatif, atténuant, apéritif, détersif, diurétique et hépatique. Son principal usage est dans l'obstruction du poumon, du foie, de la rate, des reins, de la vessie, la jaunisse, la cachexie, le calcul, la gravelle, la suppression d'urine et des mois. La décoction de la racine, faite en vin blanc ou en eau, est très-bonne pour faire uriner, et chasser le calcul, et la gravelle des reins, provoquer les mois, dans la petite vérole et les fièvres malignes; On la met aussi dans les bouillons et dans les tisanes apéritives. Les feuilles de persil sont résolutives et vulnéraires, c'est pourquoi on les applique avec grand succès sur les coupures, si profondes qu'elles soient, et sur les contusions, après les avoir froissées entre les doigts, comme aussi sur les mamelles pour faire perdre le lait aux femmes nouvellement accouchées; elles font résoudre les

tumeurs chaudes, et spécialement les contusions des yeux. Ces feuilles récentes répandues sur l'eau des étangs ou des fontaines, récréent et réjouissent les poissons malades. La semence de persil est une des quatre petites semences chaudes. Cuite avec les graines d'anis et de fenouil dans un bouillon, elle est très-utile dans les tranchées des accouchées.

Persil de bouc. *Voyez* Pimprenelle. Saxifrage.

Persil de Macédoine. *Voyez* Maceron.

Pervenche (*Vinca major, seu minor*, Linn. 304.) Plante dont il y a deux espèces principales, une grande et l'autre petite; celle-ci est la plus en usage dans la médecine. Elle pousse plusieurs sarmens ou tiges menues, serpentantes sur terre, garnies de feuilles approchantes de celles du laurier, mais plus petites, vertes en tout temps; ses fleurs sont bleues. L'une et l'autre croissent dans les bois aux lieux humides. La pervenche est rafraîchissante, dessiccative, détersive, astringente, vulnéraire par excellence, propre pour les cours de ventre, la dyssenterie, pour purifier le sang, pour les ulcères du poumon; elle convient aux plaies et aux ulcères, tant dans les potions vulnéraires, que pour mondifier et consolider. Son suc entre dans les clystères contre la dyssenterie, quand il est temps de consolider les petits ulcères des intestins.

Son usage le plus ordinaire est pour modérer le flux des menstrues et des hémorroïdes, lorsqu'il est immodéré; dans le saignement de nez, on met dans cette partie un tampon des feuilles de cette plante pilée; Costæus assure qu'il a vu plusieurs pertes de sang par le nez s'arrêter, en prenant dans la bouche des feuilles de pervenche. Agricola donne le gargarisme de décoction de cette plante pour un des meilleurs remèdes que l'on puisse donner dans l'esquinancie qui menace de suffocation; ce gargarisme est très-utile pour les maux de gorge.

La pervenche écrasée et appliquée sur les mamelles, fait revenir le lait aux nourrices, suivant le rapport de quelques auteurs. Dans l'hydropisie, on emploie utilement le lait distillé dans lequel on a fait macérer vingt-quatre heures la pervenche, la tanaisie et l'eupatoire d'Avicenne. La décoction ou l'infusion de pervenche est utile dans le crachement de sang et aux pulmoniques; on la mêle avec parties égales de lait écrémé: ce remède est propre à la dyssenterie. Chomel s'en est souvent servi avec succès pour les fleurs blanches; pour cela on verse deux pintes d'eau bouillante sur trois poignées de feuilles de pervenche, on couvre le pot, on le retire

du feu, et on fait boire l'infusion par verrées, ou bien on la fait infuser comme le thé, une bonne pincée sur demi-septier d'eau. L'infusion de pervenche, et la tisane dans laquelle on la fait entrer, sont des boissons propres dans la pleurésie. Garidel s'en sert avec succès dans le crachement de sang, en la faisant bouillir avec les écrevisses, et en donnant un bouillon le matin pendant un temps un peu considérable.

Pétasite, *ou* Grand Pas d'âne, *ou* Herbe aux teigneux (*Petasites major vulgaris*, Tourn. *Tussilago petasites*, Linn. 1215.) Plante dont il y a deux espèces, une grande qui a les fleurs purpurines, et une petite qui les a blanches; elle est plus petite que la première dans toutes ses parties, et moins usitée qu'elle. L'une et l'autre espèce croissent aux lieux humides, aux bords des rivières, des étangs, des lacs; on se sert de leurs racines, et rarement de leurs feuilles. La racine du grand pétasite est préférée à celle du petit; elle est gommeuse, chaude, dessiccative, raréfiante, atténuante, apéritive, hystérique, sudorifique, résolutive, vulnéraire et alexipharmaque, aussi la nomme-t-on par excellence *la racine de la peste*, à cause de ses vertus contraires au venin et à la maladie qu'elle chasse puissamment par les pores de la peau et par les sueurs; elle entre par cette raison dans toutes les poudres alexipharmaques composées. Son usage est dans la peste, la suffocation de matrice, la toux, l'asthme et les autres maladies de poitrine causées par le tartre mucilagineux. On l'emploie en décoction jusqu'à deux onces dans deux pintes d'eau, ou en infusion dans le vin blanc, une once sur une chopine, dont on donne ensuite un demi-verre. La racine verte, pilée et appliquée sur les bubons pestilentiels, les mûrit, et en tire la malignité; elle est bonne aussi aux ulcères malins. On prépare avec la racine un vinaigre par infusion, lequel mêlé avec le suc de rue et la thériaque, est un puissant sudorifique. On a remarqué que cette racine avoit les mêmes vertus que le *costus*, auquel on la peut substituer.

Pétrole *ou* Huile de pétrole (*Petrolaeum, sive oleum petrae*) Espèce de *naphte*, ou liqueur bitumineuse qui sort des fentes des pierres, des rochers, des terres, en plusieurs lieux d'Italie, de la Sicile. On en apporte de plusieurs couleurs, de noire, de rouge, de claire ou blanche, de jaune. Le pétrole noir vient ordinairement d'un village du Languedoc nommé *Gabian*, ce qui l'a fait appeler *huile de Gabian*; elle a une odeur forte et désagréable. Toutes les espèces de pétrole sont incisives, pénétrantes, raréfiantes, résolutives,

Pl 13.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

atténuantes ; elles résistent au venin, elles chassent les vers, elles font dissiper les vents, elles fortifient les nerfs ; on en fait prendre quelques gouttes par la bouche. Dix ou douze gouttes avalées dans du vin, provoquent sans manquer les mois, spécialement si on en fait en même temps recevoir par le bas, la fumée de quelques gouttes de la même liqueur jetées sur des cailloux rougis, il est bon aussi d'en oindre la région du pubis. L'huile de pétrole est très-salutaire aux affections convulsives et paralytiques des nerfs, surtout quand c'est de cause de froide, enduite seule, ou mêlée avec l'huile de succin.

Peuplier (*Populus*). Grand arbre dont il y a trois espèces, savoir le blanc (*populus alba*, *majoribus foliis*, Linn. 1463), le noir (*populus nigra*, Linn. 1464), et le tremble (*populus tremula*, Linn. 1464). On ne se sert en médecine que des deux premiers. Les peupliers croissent aux lieux humides, marécageux, aux bords des rivières, de la mer, des étangs. L'un et l'autre peuplier est d'une nature tempérée et détersive, tirant un peu vers le froid. L'écorce du blanc est employée intérieurement et extérieurement dans la sciatique, la strangurie et la brûlure. Les yeux ou bourgeons du peuplier noir, appelés en latin *oculi*, *seu gemmae populi nigrae*, qui donnent le nom à l'onguent *populeum*, sont propres pour amollir, pour adoucir et calmer les douleurs, appliqués extérieurement. Leur décoction dans de l'eau ou du vinaigre, tenue dans la bouche, appaise la douleur des dents. La teinture tirée de ces bourgeons avec l'esprit-de-vin (alcohol), est excellente, selon Chomel, pour les vieux cours de ventre et pour les ulcères intérieurs, prise soir et matin, au poids d'un demi-gros ou d'un gros dans une cuillerée de bouillon chaud. Le peuplier noir donne une gomme chaude, mais peu usitée. On croit que le suc qu'on ramasse dans les trous qu'on fait au peuplier, guérit les verrues. Les feuilles écrasées et appliquées sur la partie malade, sont estimées bonnes par quelques-uns pour adoucir les douleurs de la goutte. L'onguent *populeum* et l'huile de peuplier qui se fait en faisant cuire au commencement du printemps ses bourgeons dans de vieille huile et du vin, jusqu'à la consomption du dernier, sont fort usités dans les affections des nerfs et de la tête, spécialement l'onguent dont on enduit le front et les tempes, pour appaiser le mal de tête et procurer un doux sommeil, seul ou mêlé avec l'onguent rosat. Appliqué aux poignets et sous la plante des pieds, il appaise les douleurs de tête des fébricitans, et tempère l'ardeur de

leur fièvre ; il guérit les brûlures, les érésipèles, et toutes sortes de feux volages, étant enduit sur le mal, il appaise l'inflammation des hémorroïdes, surtout si on y ajoute de l'*opium*.

Phalaris, *ou* Alpiste, *ou* Graine de Canarie. Plante qui pousse trois ou quatre tiges, ou tuyaux à la hauteur d'un pied et demi, nouées ; ses feuilles sont semblables à celles du blé, mais plus petites. Elle pousse des épis courts, garnis de petites écailles blanchâtres qui renferment des semences blanches, luisantes et oblongues. On cultive cette plante aux environs de Paris, dont la semence sert à nourrir les serins de Canarie. Son origine vient des îles de ce nom. Le suc tiré de l'herbe verte pilée, bu dans du vin ou dans de l'eau, appaise les douleurs de la vessie, ce que fait aussi la graine quand on la boit dans de l'eau à la mesure d'une cuillerée. Cette graine, selon Lobel, bue dans du vin ou du vinaigre, ou oxymel, fait sortir les pierres de la vessie, et guérit les autres maux auxquels elle est sujette, comme aussi le pain qu'on fait de la farine de sa graine.

Phytolaca, *ou* Raisin d'Amérique (*Phytolacca americana*, Linn.) Cette plante vivace, originaire de Virginie, se cultive dans les jardins. Ses feuilles passent pour être anodines et résolutives ; la racine est au rang des plantes purgatives médiocres dont on ne doit faire aucun usage quand il y a des inflammations internes, mais qu'on emploie dans les fièvres malignes, putrides, intermittentes, et dans les menaces de léthargie.

Pied d'alouette *ou* Dauphinelle (*Delphinium segetum flore caeruleo*, Tourn. 426. *Delphinium consolida*, Linn. 748.) Les blés sont souvent remplis de cette plante ; ses fleurs sont principalement en usage. On les applique sur les yeux, après les avoir fait macérer dans l'eau rose ; elles en appaisent l'inflammation. Taberna-Montanus dit que la conserve des fleurs de cette plante appaise les tranchées des enfans ; quelques-uns prétendent que cette plante est vulnéraire, apéritive. Ettmuller, après Agricola, observe que la décoction des fleurs de cette plante facilite l'accouchement ; mais il conseille de la faire avec du vin, en y ajoutant les fleurs de bleuet. Il ajoute qu'elle est bonne pour la suppression d'urine, soit qu'on en boive la décoction, ou qu'on en applique le marc sur le bas-ventre.

Pied de chat (*Elycrisum montanum, etc.* Tourn. *Gnaphalium dioïcum*, Linn. 1199.) Espèce de piloselle, ou de *gnaphalium*. La plante est petite et cotoneuse, surtout les

fleurs qui sont blanches ou rougeâtres, représentant en figures, quand elles sont bien épanouies, le dessous du pied d'un chat. Elle croît sans culture aux lieux secs, déserts, sur les collines. La fleur avec la plante est en usage en médecine; elle a les mêmes vertus que les autres piloselles dont elle est une espèce. Elle est détersive, vulnéraire, adoucissante, pectorale, spécifique dans les affections des poumons, dans leur exulcération, la phthisie, l'empyême; elle excite le crachat, elle arrête le crachement de sang, étant prise en décoction. La fleur entre dans les tisanes béchiques; on en fait un sirop simple, un composé, et une conserve dont on se sert avec succès dans les maladies de poitrine.

Pied de lion ou Alchimille (*Alchimilla vulgaris*, Tour. Linn. 180.) Plante qui croît aux lieux herbeux et humides, dans les prés, le long des vallées, dont les feuilles attachées à de longues queues, sont presque semblables à celles de la mauve, partagées chacune en huit ou neuf quartiers ou angles. Sa racine est longue, noire en dehors, et fibreuse. On la cultive dans les jardins botaniques, comme un excellent vulnéraire. Les feuilles du pied de lion tiennent le premier rang parmi les vulnéraires; elles sont tempérées entre le chaud et le froid, elles servent pour consolider, pour astreindre, déterger et incrasser le sang, elles sont utiles aux flux immodérés des mois des femmes. On les emploie intérieurement en décoction pour les ulcères des poumons, pour la phthisie, dans les potions vulnéraires et dyssentériques, et dans les lavemens quand il s'agit de consolider dans la dyssenterie. On les emploie aussi extérieurement pour les ulcères et pour les plaies, on en forme des cataplasmes pour appliquer sur les hernies ou descentes de l'intestin.

Pied de pigeon (*Geranium folio malvae rotundo, sive pes columbinus.*) Espèce de *geranium* ou bec de grue qui croît le long des chemins, aux lieux incultes et pierreux et aux montagnes. Ses feuilles ressemblent assez à celles de la mauve, mais elles sont plus petites. Elle a des tiges nienues, longues et souples; ses fleurs sont purpurines, d'où naissent ensuite certaines têtes avec des becs de grue attachées à de longues queues rougeâtres. Cette plante est d'un goût d'herbe salé, gluant et stiptique, dit Tournefort. Son suc, cuit avec du sucre, est bon pour la dyssenterie, aussi bien que son extrait. On emploie ses feuilles dans les potions, dans les décoctions, dans les emplâtres, dans les onguens, et dans

les huiles que l'on prépare pour les plaies et pour les contusions auxquelles l'herbe seule pilée et appliquée est bonne aussi ; l'eau que l'on en distille a la même vertu. La décoction du pied de pigeon, faite en vin ou en eau, mondifie et nettoie les plaies et les fistules, prise par la bouche, elle pousse par les urines, et nettoie les reins du sable, des glaires et des petites pierres qui les embarrassent, ainsi qu'on l'a éprouvé. Rondelet ordonne cette plante dans les clystères qu'on donne pour l'hydropisie. Les fomentations faites de l'herbe et de la racine du pied de pigeon, soulagent extrêmement les goutteux.

Pied de veau (*Arum vulgare*, Tourn. *Arum maculatum aut non maculatum*, Linn. 1370.) Plante dont il y a deux espèces en usage dans la médecine, une dont les feuilles sont tachetées de taches blanches et noires, et celles de l'autre ne le sont point. L'une et l'autre croissent aux lieux ombrageux, gras et champêtres. La racine du pied de veau n'est guère en usage quand elle est fraîche, à cause de sa trop grande acrimonie. On la cueille quand la plante commence à pousser, puis on la laisse sécher. Elle est incisive, pénétrante, atténuante, purgative, hydragogue. On en donne depuis un demi-gros jusqu'à un gros, avec un peu de sucre et de canelle en poudre, pour les pâles couleurs, dans la jaunisse, les embarras du foie et des autres viscères ; on la mêle dans les opiats mésentériques et apéritifs. Cette plante n'est pas seulement hépatique et hystérique, elle est aussi béchique et purgative. Cette racine dissout et fond la lymphe épaissie et glaireuse qui, dans l'asthme et dans la vieille toux, enduit ordinairement les vésicules du poumon, et qui, dans la cachexie, le scorbut, les fièvres intermittentes, et les maladies longues et opiniâtres, corrompt le levain des premières voies, et farcit les viscères. Demi-once de racine de pied de veau, fraîche, pilée et passée par le tamis, mêlée avec trois gros de menthe et un peu d'absinthe en poudre et malaxées ensemble avec suffisante quantité de miel et de suc de coings mêlés en pareille quantité, font un opiat excellent pour purger les cachectiques. Les feuilles de pied de veau, pilées et appliquées sur les ulcères des hommes et des chevaux, les nettoient en peu de temps ; l'eau distillée est aussi détersive, et nettoie le visage. Le suc de sa racine, porté dans le nez avec une tente faite exprès, consume le polype du nez ; si ce suc est trop âcre, il faut y mêler la décoction ou l'eau de plantain. La fécule d'*arum*, qui n'est autre chose que la résidu du suc de la racine pilée, soulage fort les asthmatiques ; on en

donne deux gros en bol, liée avec un peu de miel. Cette fécule entre dans les pilules fébrifuges de Scheffer.

Pierre admirable. Pulvériser et mêler ensemble du vitriol blanc (sulfate de zinc) dix-huit onces, du sucre fin, du salpêtre, de chaque neuf onces, de l'alun (sulfate d'alumine) deux onces, du sel ammoniac (muriate ammoniacal) six dragmes, et du camphre demi-once, mettre le mélange dans un pot de terre vernissé, l'humecter en consistance de miel avec de la saumure d'olives, puis ayant mis le pot sur un petit feu, faire dessécher doucement la matière jusqu'à ce qu'elle ait pris la dureté d'une pierre, la garder couverte, car elle s'humecte aisément.

Elle est détersive, vulnéraire, astringente, elle résiste à la gangrène, elle arrête le sang, étant appliquée sèche ou dissoute. On l'emploie pour les cataplasmes des yeux en collyre, pour les ulcères scorbutiques, pour les vieilles gonorrhées, en injection. On ne s'en sert qu'extérieurement.

Pierre admirable *de Charas*. Du vitriol blanc (sulfate de zinc) et du vitriol vert (sulfate de fer), de chaque quatre onces, de la céruse (oxide de plomb blanc par l'acide acéteux) et du bol du Levant, de chaque une once, et un gros de camphre; pulvériser toutes ces drogues, et les mettre dans trois onces de vinaigre distillé, pour les faire cuire ensemble jusqu'à ce qu'elles aient acquis une dureté de pierre.

On recommande principalement cette pierre pour guérir les maladies des yeux. On en fait infuser une dragme dans quatre onces de quelqu'eau ophthalmique, et l'ayant filtrée, on la met tiède dans les yeux.

Pierre admirable *de Solleysel*. Une livre de couperose blanche (sulfate de zinc), une livre et demie d'alun (sulfate d'alumine), un quarteron de bol d'Arménie, et une once de litharge d'or; le tout étant en poudre, le mettre dans un pot neuf de terre vernissé, dans lequel on verse trois chopines d'eau, pour le faire cuire fort lentement sur un petit feu sans flamme, jusqu'à ce que l'eau soit entièrement évaporée; il faut que le feu soit également tout autour du pot. Il se fera au fond une matière qui doit être dure, et qui durcira de plus en plus, si on la garde long-temps.

On met dissoudre une dragme de cette pierre dans quatre onces d'eau, pour s'en servir aux fluxions et aux maladies des yeux; pour les plaies et pour les ulcères, on peut faire l'eau plus forte, en augmentant la dose de la pierre, ou

diminnant la quantité de l'eau ; on la filtre, et on la met tiède dans les yeux.

Solleysel ordonne de s'en servir pour les chevaux de la manière suivante : Jetter demi-once de cette pierre dans quatre onces d'eau où elle se dissoudra dans un quart-d'heure, et remuant la bouteille, l'eau blanchira comme du lait, on en mouillera l'œil du cheval soir et matin; elle se peut conserver vingt jours. Elle est bonne pour les fluxions des yeux, pour les coups et pour la lune des chevaux ; et il y a peu de remèdes pour les yeux qui ne cèdent à cette pierre. On met de cette eau sept ou huit fois par jour dans l'œil du cheval, ayant remué la bouteille auparavant. Cette pierre est bonne aussi, si on en met deux dragmes dans trois onces d'eau, pour les plaies, les ulcères ; elle en ôte le feu, et les dessèche, lavant deux fois le jour la plaie, ou l'ulcère, et y appliquant une compresse de linge mouillée dans cette eau.

Pierre des philosophes, *de Charas*. Prendre de l'alun de roche et de vitriol romain, de chaque une livre et demie, sel de tartre deux onces, de la céruse (oxide de plomb blanc par l'acide acéteux) et du bol blanc, de chaque trois onces, du camphre et de l'oliban, de chaque demi-once, et douze onces de fort vinaigre, mêler le tout ensemble, réduit en poudre, le faire cuire doucement jusqu'à consistance de pierre.

Mettre infuser une once de cette pierre dans six onces de vin blanc et autant d'eau de plantain, et ayant filtré cette liqueur, y tremper de petits linges qu'on applique sur toutes sortes d'ulcères, pour les mondifier et cicatriser.

Pierre hématite *ou* Sanguine (*Hematites, sive lapis sanguineus.*) Pierre dure, compacte, pesante, participant du fer, disposée en aiguilles pointues, de couleur brune-rougeâtre, mais devenant rouge comme du sang à mesure qu'on la met en poudre. On la tire des mines de fer. La plus estimée et la meilleure est celle qui vient d'Espagne, nette, pesante, dure, compacte, en belles aiguilles, de couleur rouge-brune avec des lignes noirâtres par dehors, ressemblante au cinabre en dedans. On prépare la pierre hématite sur le porphyre, suivant la méthode ordinaire, avec de l'eau de plantain, ou de tormentille, ou d'ortie, ou quelqu'autre astringente. Elle est rafraîchissante, dessiccative, astringente, agglutinative, et par conséquent salutaire aux ulcères des yeux et du poumon, aux larmes involontaires, au crachement de sang, aux flux et hémorragies du ventre, des reins, de la vessie et des viscères. La prise est d'un

scrupule à une dragme, en forme de poudre très-fine, ou en farine. Elle sert aussi extérieurement, tenue dans la main, ou appliquée au front, elle arrête infailliblement l'hémorragie du nez.

Pierre hématite d'Angleterre, *ou* Crayon rouge. Autre espèce de sanguine qu'on apporte d'Angleterre, et qu'on peut appeler en latin *hæmatites spurius*; elle diffère de la précédente en ce qu'elle n'est point disposée en aiguilles, ni si dure. On la taille facilement pour faire des crayons; c'est ce qu'on appelle *crayon rouge*, dont les peintres et les dessinateurs se servent. On doit la choisir rouge-brune, pesante, compacte, unie, douce au toucher. Elle est fort astringente; on l'a éprouvée avec succès pour arrêter le crachement de sang, en la donnant en poudre au poids d'une dragme dans un jaune d'œuf frais cuit mollet, ensuite d'une saignée de la basilique.

Pierre infernale *ou* chirurgicale *de du Bé*. Faire dissoudre dans un matras, avec quatre onces d'eau forte (acide nitreux du commerce), deux onces d'argent de coupelle réduit en limaille, verser la dissolution dans une cucurbite couverte de son alambic, ou autre vaisseau convenable qu'on met au feu de sable, et en retirer environ la moitié de l'humidité de l'eau forte, laisser ensuite refroidir le vaisseau durant quelques heures, on trouve la matière restante au fond de la cucurbite en forme de sel, on la met dans un creuset un peu grand, sur un petit feu, jusqu'à ce que les grandes ébullitions soient passées, et que la matière s'abaisse au fond, on augmente un peu le feu, et la matière paroît comme de l'huile au fond du creuset, on la verse dans un vaisseau bien net, et on la trouve dure comme de la pierre. Si on veut, on la retire avant qu'elle ait cette grande dureté, pour la couper par morceaux avec un couteau, et lui donner une figure longue en pointe pour l'usage, la réservant dans une boîte ou dans une fiole bien bouchée, et ne la maniant qu'avec un peu de papier.

Elle divise les parties qui sont unies, et par accident elle unit celles qui sont divisées; elle consume ce qui est superflu, et par ce moyen elle ôte tout ce qui est étranger à ces parties. Par le ministère de cette pierre, en touchant les chairs baveuses et sordides des ulcères, on les guérit; et si la gangrène n'est pas profonde, on sépare bien le mort du vif, et les chairs mortifiées de celles qui sont saines. Les écrouelles ulcérées et les chancres vénériens, touchés de cette pierre, ont été guéris lorsque son opération a été aidée par les remèdes

généraux. Si les bords calleux d'un vieux ulcère empêchent la réunion, on les sépare plus heureusement en les touchant de cette pierre, que par la lancette qui fait les scarifications; par ce moyen on avance la cicatrice de tel ulcère, qui ne se feroit point. En introduisant cette pierre au fond des ulcères fistuleux, la callosité a été consommée, et telle carie d'os qui avoit résisté au bouton de feu, a cédé à la puissance de ce remède, après avoir été appliqué quelque temps sur ladite carie.

Pierre médicinale. Douze onces de vitriol de Hongrie, six onces de sel de nitre, de la céruse (oxide de plomb blanc par l'acide acéteux), de l'alun (sulfate d'alumine), du bol du Levant, du sel de verre, de chaque quatre onces, deux onces de sel ammoniac (muriate ammoniacal); toutes ces matières bien pilées seront humectées de vinaigre commun, et cuites dans un pot de terre, jusqu'à ce qu'elles soient devenues dures comme pierre, et alors ayant cassé le pot, on en sépare la pierre qu'on garde pour l'usage.

Il y a plusieurs descriptions de pierres médicamenteuses sous divers noms, et qui tendent toutes à une même fin. Celle-ci pourra suffire; elle est propre pour mondifier et cicatriser les plaies et les ulcères, pour guérir les maladies des yeux, la gale, les érésipèles, et tous les maux qui arrivent à la peau, et même les brûlures; elle est aussi spécifique pour arrêter les chaudepisses, en en faisant injection lorsqu'on a surmonté leur malignité. On en dissout une once dans une livre et demie d'eau de pluie, puis on la filtre en liqueur, et on s'en sert en lotion, en injection, ou en y trempant des linges qu'on applique sur les endroits qui en ont besoin.

Pierre opthalmique. Mettre en poudre fort déliée et tamisée dans un pot de terre plombé, avec ce qu'il faudra d'eau de pluie, deux livres de couperose blanche (sulfate de zinc), demi-livre de bol d'Arménie, et trois livres d'alun de roche calciné, faire cuire et évaporer l'humidité, en sorte que la matière devienne en forme de pierre.

Pour l'inflammation ou autres maladies des yeux, il en faut faire dissoudre la grosseur de trois pois dans trois onces d'eau de plantain, ou au défaut, d'eau de fontaine. Pour les plaies, ulcères, érésipèles et autres maux semblables, on en fait dissoudre une once dans trois chopines d'eau, puis on filtre la liqueur dont on se sert en lotion, en injection, ou en y trempant des compresses pour appliquer sur les endroits malades.

Pierre-ponce (*Pumex*). Pierre ou terre qui a été calcinée

par des feux souterrains, et emportée par des ouragans dans la mer, où elle se trouve nageante. Il y en a de plusieurs espèces, de grosses, de petites, de rondes, de plattes, de légères, de pesantes, de grises, de blanches. Les plus estimées sont les plus grosses, les plus légères, les plus nettes ; elles doivent être poreuses, spongieuses, d'un goût salé marécageux, remplies de petites aiguilles, aisées à polir, et sans mélange de sable. La pierre-ponce est dessiccative, rafraîchissante, atténuante ; elle mondifie les ulcères et cicatrise : les chirurgiens en saupoudrent les plaies. Sa farine ou fleur entre dans les remèdes pour les yeux, comme aussi dans les poudres pour blanchir les dents, et dans les sternutatoires.

Pierre *vulnéraire d'acier*. Poudre fine de limaille d'acier et de tartre de Montpellier de chaque demi-livre, racine d'aristoloche ronde en poudre fine quatre onces, mettre le tout dans une terrine vernissée, verser dessus bonne eau-de-vie qui surnage les matières de deux doigts, les laisser tremper en digestion, la terrine étant bien couverte, pendant trois ou quatre jours, remuant de temps-en-temps les matières avec une spatule de bois ; au bout de ce temps, faites consumer l'eau-de-vie sur un fort petit feu, ensorte que les matières soient comme de la pâte, dont on forme de petites boules.

Pour s'en servir, mettre tremper une de ces boules dans de l'eau-de-vie, ou à son défaut dans du vin, jusqu'à ce que la liqueur prenne la couleur de la pierre, ce qui se fera en moins d'un quart-d'heure. Faire tiédir cette teinture avant d'en laver la plaie, et appliquer dessus une compresse trempée dedans. Si la plaie pénètre dans le corps, il y faut faire entrer de la liqueur bien teinte de la pierre en seringuant, ou autrement, ensorte quelle touche et pénètre jusqu'au fond de la plaie, ensuite il faut réunir ses bords autant qu'on le pourra, et mettre par-dessus une compresse imbibée de ladite liqueur, la tenant toujours humide pendant vingt-quatre heures, en la mouillant de temps en temps, au bout duquel temps on la lève. Si la plaie pénètre dans la capacité du corps, le blessé peut avaler deux ou trois cuillerées de la teinture, qui est bonne aussi pour le rhumatisme appliquée par dehors.

Pierre *vulnéraire et styptique*. Mettre seuls sans eau, dans un pot de terre vernissé sur un bon feu de brasier et de charbon, et les y laisser fondre, bouillir, durcir, et pour ainsi dire, calciner pendant trois ou quatre heures, deux livres de vitriol romain ou de Chypre, et une livre

d'alun de roche; au bout de ce temps retirer le pot de dessus le feu, et la matière étant réfroidie, casser le pot pour avoir la pierre, qui se conserve tant que l'on veut.

Pour s'en servir, on en réduit une demi-once en poudre qu'on met ensuite dans un vaisseau de terre ou de grès avec une pinte d'eau. Plus la pierre a été sur le feu, moins il en faut pour préparer l'eau; mais pour connoître si elle est bonne, il ne faut qu'en faire couler un peu dans l'œil; si elle cuit, elle est trop forte, et elle est bonne quand elle ne pique plus. On la conserve dans une bouteille de verre ou de grès. Dans les plaies, de quelque manière qu'elles soient arrivées, dans la teigne, ou dans les écrouelles, on prend un linge délié, on l'imbibe de cette eau, et on le presse avec la main pour en faire dégouter sur le mal, ensuite on le retrempe dans cette eau, et on l'étend dessus, et par-dessus celui-là, on y en remet encore un plus gros aussi imbibé, et il ne faut jamais que les linges se sèchent sur le mal, mais il faut les mouiller aussi souvent qu'il est besoin, sans pourtant les lever. Quand la plaie traverse, par exemple, la main, le bras, la jambe, il faut tâcher d'en faire entrer un peu dedans, et mettre deux compresses imbibées des deux côtés. Si le mal est dans une partie que l'on puisse tremper dans l'eau sans la développer, comme le doigt, sans ôter le premier linge, il ne faut que tremper de temps en temps le doigt dans l'eau. Pour arrêter le sang que l'on jette par la bouche d'une veine rompue dans le corps, et celui d'un flux de sang par le bas, on fait avaler une ou deux petites cuillerées de cette eau au malade chaque jour. Cette eau a produit des effets surprenans.

Pigeon (*Columba, sive Columbus.*) Oiseau dont la chair est massive, et un peu difficile à digérer. Le pigeon vif coupé par le milieu, et appliqué chaud sur la tête après l'avoir rasée, tempère les humeurs effarouchées, et dissipe la mélancolie et la tristesse. C'est un excellent remède dans la phrénésie, la céphalalgie, la mélancolie, la goutte. On l'applique de la même manière aux plantes des pieds, dans les fièvres malignes jointes à la phrénésie. Le sang de pigeon distillé chaud dans l'œil, guérit la douleur de la partie malade, la chassie, la suffusion, la sugillation ou meurtrissure, et les plaies récentes. Il sert particulièrement à arrêter le sang qui sort des membranes du cerveau, et à calmer les douleurs de la goutte. Le sang de pigeon mâle, tiré sous l'aîle droite, est préférable, comme le plus chaud et le plus spiritueux. Le cœur d'un pigeon ouvert vif avalé

crud

crud encore palpitant avec deux cuillerées du sang tout chaud, a délivré une fille affligée de dyssenterie, et des douleurs de flux immodéré du sang avec une promptitude merveilleuse. La tunique du gésier desséchée et pulvérisée, est recommandée aussi contre la dyssenterie. La fiente de pigeon est très-chaude à cause du nitre dont elle abonde; elle brûle, dissipe et rougit la peau par le sang qu'elle y attire. Elle entre par cette raison dans les cataplasmes et emplâtres rubéfians. On la pile, on la tamise, puis on la mêle avec la semence du cresson, pour appliquer dans les maladies invétérées, telles que la goutte, la migraine, le vertige, la céphalée, les douleurs de côtés et d'épaules, du col et des lombes, la colique, l'apoplexie, et la léthargie : elle dissipe les écrouelles et les autres tumeurs, appliquée avec de la farine d'orge et du vinaigre; elle guérit la chauveté étant enduite; elle remédie à la colique en clystère, et elle dissipe les défluxions qui se jettent sur les genoux, appliquée avec de l'huile et du vinaigre. Prise par dedans, elle brise le calcul, et pousse par les urines; la dose est d'un ou de deux scrupules. On en fait aussi, après l'avoir calcinée, une lessive avec de l'eau simple pour boire, qui pousse à merveille par les urines, et qui convient aux hydropiques. Si on lave les pieds et les mains avec la même lessive, ces parties seront exemptes du froid pour quelque temps. Les gants et les bas de toile trempés dans la même lessive, défendent les pieds et les mains trois semaines ou environ contre la plus grosse rigueur de l'hiver. On applique cette fiente avec les autres discussifs sur les tumeurs œdémateuses et séreuses, ce qui les fait bientôt disparoître.

Pignons d'Inde, Ricin, Palme de Christ, Grains de Tilli (*Ricinus vulgaris*, Linn. 1430.) Les pignons d'Inde sont des fruits ou des espèces d'amandes qu'on apporte des Indes occidentales et de l'Amérique : on en trouve de trois sortes. La première et la plus commune, est le ricin ou *palma-Christi*, qu'on distingue aisément, parce que son fruit est marbré de noir et de blanc : on le sème dans les jardins, où on l'élève ordinairement; il purge avec moins de violence que les autres. Les sauvages en prennent huit ou dix grains, qui purgent par haut et par bas : c'est un dangereux remède, qui ne convient qu'à des corps robustes, à moins qu'il ne soit adouci et corrigé par le sel de tartre. On pile huit ou dix de ces grains; on les délaye ensuite avec six onces d'eau tiède, dans laquelle on a dissout un scrupule de sel de tartre; on y ajoute deux ou trois gouttes

d'huile de canelle ou d'anis : ce remède ainsi préparé, peut être employé avec succès dans l'hydropisie.

La seconde sorte de pignons d'Inde, s'appelle *pignons de Barbarie*; il sont plus gros, et semblables à des amandes de noisettes, mais noirâtres : trois ou quatre suffisent pour purger; il faut les préparer comme les précédens. On en peut donner jusqu'à une once en lavement, dans l'eau de graine de lin ou l'eau de son, pour la colique et pour l'hydropisie. On pourroit, dans un besoin, faire une émulsion purgative, comme nous l'avons décrite ci-dessus, et prendre garde, en la préparant, de les confondre avec les pignons blancs, qui sont les amandes de la pomme de pin; on tomberoit dans l'inconvénient qui arriva à une personne qui se mêloit de médecine, laquelle, peu instruite dans la matière médicale, ordonna, dans une violente colique d'estomac, une once de pignons d'Inde dans un bouillon de poulet, en forme d'émulsion : il en auroit coûté la vie à la malade, si les pignons d'Inde avoient été communs; mais heureusement on n'en trouva point dans deux ou trois endroits où on fut en chercher.

La troisième espèce de pignons d'Inde, ou les grains de Tilli, sont moins gros que les pignons de Barbarie, mais un peu plus que les fruits de Ricin, dont on les distingue parce qu'ils ne sont pas marbrés. Ils sont beaucoup plus violens que les précédens, et doivent être regardés comme un poison; trois ou quatre grains étant capables de purger avec la dernière violence.

Les anciens tiroient des pignons d'Inde une huile par expression, appelée huile de *kerva* ou *oleum ricinum*, laquelle purgeoit les sérosités en frottant seulement de cette huile l'estomac et le bas-ventre.

Lorsqu'on a dépouillé les pignons d'Inde de cette huile âcre et caustique qu'on en tire par expression, il reste une partie qu'il faut laisser sécher, c'est un des meilleures remèdes pour les enfans sujets à ces glandes du cou, qui ressemblent si fort aux écrouelles, et qui souvent le deviennent par négligence. Ce remède est aussi ce qu'il y a de mieux dans la recette de Rotrou pour cette formidable maladie. Chomel a donné long-temps deux et trois grains de cette poudre, qui agissoit comme absorbant, comme fondant et comme purgatif. Les fondans mercuriels perdent l'estomac, et rarement réussissent aux enfans.

Piloselle, *ou* Oreille de Souris (*Dens Leonis quae pilosella officinarum*, Tourn. 469. *Hieracium pilosella*, Linn.)

Plante rampante dont les feuilles velues ont la figure des oreilles de rat ou de souris. Ses fleurs sont jaunes : elle croît aux lieux montagneux, dans les champs. La piloselle est chaude, sèche, astringente, abstersive, sternutatoire, vulnéraire, propre pour arrêter la dyssenterie, le flux de ventre, et les mois des femmes ; elle convient aux maux de poitrine, au calcul. Mise dans la bouillie, et dans les autres alimens des enfans, réduite en poudre, et appliquée extérieurement, elle guérit leurs descentes ; en gargarisme, elle convient aux ulcères de la bouche, et arrête l'hémorragie du nez, attirée en poudre comme le tabac ; elle est excellente pour la guérison des plaies ; on la met dans les potions vulnéraires, dans les baumes, et dans les onguens.

Tragus assure que son infusion dans l'eau ou dans le vin avec un peu de sucre, est bonne pour la jaunisse, et pour prévenir l'hydropisie. Péna et Lobel la croient admirable pour la gravelle. Dans la fièvre tierce, l'infusion de cette plante dans le vin blanc est très-utile ; on l'y fait infuser pendant vingt-quatre heures, et on donne au malade un demi-setier de ce vin, qu'on lui fait prendre une heure avant l'accès : ce remède est éprouvé.

Elle entre avec la sauge et la brunelle dans les gargarismes pour les inflammations des amygdales, pour les ulcères de la gorge, et la chute de la luette.

Pilule (*Pillula*, *Cataputia*.) Médicament qu'on prend à sec en forme de petit bol, qu'on a inventé d'abord, afin que l'on puisse faire prendre facilement plusieurs remèdes qui, ensuite pris d'une autre manière, seroient insupportables au goût, comme l'aloës, la coloquinte, et autres semblables, afin que le remede étant pris à sec, il demeure davantage dans l'estomac, avant d'y être dissous, et ait le loisir d'attirer peu à peu les mauvaises humeurs des parties éloignées auxquelles il communique sa vertu, comme aux jointures, à la tête, et de les pousser ensuite dehors par les voies ordinaires.

La plus grande partie des pilules sont purgatives ; mais il y en a aussi d'altératives, de roboratives, d'astringentes, de somnifères, de diaphorétiques, d'apéritives, de céphaliques, de béchiques, d'arthritiques, etc.

On conserve les pilules autrement que les trochisques ; car au lieu qu'on forme les trochisques dès que la masse est faite, afin de les laisser sécher, on garde les pilules en masse, afin que les différentes drogues dont elles sont

composées fermentent ensemble, et l'on se réserve à les former à mesure du besoin ; mais il faut remarquer que quand la masse des pilules a été faite avec des sucs, ou avec d'autres liqueurs sans sucre ni miel, elle durcit si fort quelque temps après, qu'on est obligé de la mettre en poudre, et de la malaxer de nouveau avec une liqueur pour en former des pilules ; ce qui arrive, parce que ces liqueurs se corporifient exactement, et se dessèchent sans se réhumecter. Quand au contraire on s'est servi d'un sirop ou d'un miel, la masse ne peut pas se dessécher si fort, parce que le miel et le sirop contiennent beaucoup de sels qui prennent facilement l'humidité de l'air, ce qui entretient cette composition dans la consistance qu'elle doit avoir. Il est plus avantageux que la masse des pilules se conserve plus mollette que dure, parce que la fermentation se fait beaucoup mieux dans l'humide que dans le sec.

Comme les pilules pourroient donner un mauvais goût en passant par le palais, on les enveloppe tantôt avec du pain à chanter mouillé, tantôt avec des feuilles d'or ou d'argent, tantôt avec des confitures, tantôt avec du pain de la soupe.

Pilules *angéliques de Sennert.* De l'aloës très-pur, imbu plusieurs fois de suc de violettes, et séché autant de fois.

Pilules *angéliques ordinaires* On pulvérise ensemble demi-once de rhubarbe, deux dragmes de trochisques d'agaric, et une dragme de canelle, on mêle la poudre avec six onces d'extrait d'aloës, et ce qu'il faut de miel rosat pour faire une masse solide qu'on gardera pour en former de petites pilules dans le besoin. On les appelle *grains angéliques*, à cause de leurs vertus.

Elles purgent la bile et les autres humeurs ; on les prend en mangeant, afin que le manger corrige l'action trop violente de l'aloës. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme.

Pilules *apéritives de Duclos.* Pulvériser subtilement demi-once de vitriol blanc (sulfate de zinc), et le mêler exactement avec autant de térébenthine de Venise, pour en faire une masse qu'on garde pour en former des pilules au besoin.

Elles sont apéritives, propres pour lever les obstructions, pour exciter l'urine, pour arrêter le pissement de sang. La dose est depuis un scrupule jusqu'à quatre ; elles produisent de fort bons effets dans toutes les difficultés d'uriner.

Pilules *astringentes d'Helvétius.* Deux onces d'alun de roche (sulfate d'alumine) purifié, c'est-à-dire dissout, filtré,

évaporé, et cristallisé, selon l'art, en la manière ordinaire; dans les rencontres pressantes on pourra se servir de l'alun de roche tout simple et sans être purifié, mais il faut choisir le plus beau, le mettre en poudre, et le faire fondre dans une écuelle d'argent, alors y ajouter demi-once de sang de dragon pulvérisé, et le bien mêler, l'ôter du feu en le remuant toujours jusqu'à ce qu'on le croie en consistance de pâte molle, et propre à former des pilules de la grosseur d'un gros pois; et parce que pendant qu'on les forme, ce mélange se durcit à mesure qu'il se refroidit, on le réchauffe de nouveau quand il est devenu trop dur, et on le remet par-là au degré de consistance nécessaire, jusqu'à ce qu'on ait achevé de former toutes les pilules.

Si on n'a point de sang de dragon, on peut s'en passer, et former des pilules de la grosseur d'un pois avec la pointe d'un couteau, du seul alun, sans être purifié, mais il faut choisir le plus beau, et ces pilules feront leur effet, parce qu'elles tirent leur principale vertu de l'alun.

Nota. Ces pilules ont été éprouvées avec un succès merveilleux par leur auteur contre toutes sortes d'hémorragies, comme crachemens et vomissemens de sang, flux d'hémorroïdes, du nez, de quelque veine rompue dans le corps, par le conduit des urines, et par toute autre voie; mais on doit laisser agir la nature dans les hémorragies qu'on présume être critiques, dans le cours des fièvres et autres maladies. La dose ordinaire est d'un demi-gros que les malades prennent de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que l'hémorragie s'appaise; on leur fait boire par-dessus un verre d'eau pannée, ou d'une tisane faite avec quelque plante astringente, comme racine de grande consoude, feuilles de plantain, de renouée, d'ortie, de millefeuilles, bourse à berger, pervenche, sanicle et autres semblables. Quand l'hémorragie est tout-à-fait appaisée, on en donne une prise chaque jour le matin, et une le soir pendant quelques jours, ce qu'on se contente aussi de faire dans les hémorragies nouvelles et considérables. Il faut remarquer qu'on ne peut jamais donner ce remède mal à propos, et qu'il n'y a aucun contre-temps à craindre, en quelqu'état ou disposition que les malades puissent se trouver, quand même il se rencontreroit une complication de maux.

Pilules *cochées*, *petites*, dites *admirables*. Pulvériser subtilement ensemble une once d'aloës et autant de scammonée dans un mortier oint de quelques gouttes d'huile d'amandes douces; d'autre part, mettre en poudre une once de trochisques alhandal, mêler les poudres, et les incorporer

avec ce qu'il faut de sirop de roses, composé avec agaric pour faire une masse de pilules. Il est indifférent quel sirop on emploie pour réduire les poudres en masse, pourvu qu'il soit convenable.

Elles purgent toutes les humeurs, mais principalement la pituite; on s'en sert pour purger le cerveau. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules.

Pilules *de duobus*. Pulvériser une once de trochisques alhandal et autant de scammonée, chacun séparément, mêler les poudres ensemble, et avec ce qu'il faudra de sirop de nerprun, on fait une masse qu'on garde pour former des pilules au besoin.

Elles purgent la pituite crasse et les sérosités, elles dégagent le cerveau. On s'en sert pour les goutteux, pour les hydropiques. La dose est depuis huit grains jusqu'à un scrupule.

Pilules *de Francfort*. Quatre onces d'extrait d'aloës, une once de rhubarbe en poudre, suc de roses ce qu'il en faut, faire des pilules du tout en mêlant la rhubarbe et l'extrait d'aloës avec le suc de roses. Quelques-uns se servent du suc de bouillon blanc au lieu de celui de roses, pour empêcher qu'elles n'excitent les hémorroïdes.

Elles purgent la bile et les autres humeurs, elles fortifient l'estomac; on les prend en se mettant à table. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme.

Pilules *de longue vie de Macrobe*. Myrrhe quatre onces, aloës succotrin trois onces, mastic deux onces, et safran une once; mettre infuser jusqu'à l'entière dissolution les trois premières drogues, chacune à part, dans le meilleur esprit-de-vin (alcohol), et le safran dans de l'eau-de-vie commune; mettre toutes ces dissolutions ensemble dans un grand bassin de terre vernissé sur de la cendre chaude, ou autrement à feu de cendres, jusqu'à ce que le tout devienne en consistance de miel; alors retirer les pilules qu'on forme de la grosseur d'un pois, qu'on avale devant le souper immédiatement: une suffira tous les mois pour entretenir en bonne santé. Elles sont particulièrement bonnes pour les vieillards, elles rétablissent les corps usés par la débauche, elles sont bonnes pour l'estomac et les poumons, elles préservent de la peste et de l'air envenimé, fortifient les intestins, mondifient la poitrine, soulagent les hectiques, les catarrheux et les oppressés de la toux; elles sont bonnes au refroidissement de tête et de l'estomac, soulagent la migraine. Quelques-uns en prennent deux fois chaque semaine avec le premier morceau qu'ils mangent à leur souper.

Pilules *de térébenthine.* Quatre onces de térébenthine claire, poudre de racine de guimauve sèche, et d'yeux de cancres préparés, de chaque une once, nitre purifié et cloportes préparés, de chaque demi-once, sel de succin deux dragmes; mêler et faire une masse de pilules. Comme elle sera un peu molle l'été, il est bon de la garder dans un pot, et de la faire prendre en bol.

Elles sont bonnes pour la pierre, pour la gravelle, pour les ulcères du rein et de la vessie. La dose est depuis un scrupule jusqu'à quatre.

Pilules *de tribus.* Pulvériser une once d'aloës à part, et une once de rhubarbe, et autant de trochisques d'agaric ensemble, mêler les poudres, et avec une quantité suffisante de sirop de roses solutif, faire une masse solide qu'on garde pour en former des pilules au besoin. Cette composition a beaucoup de rapport avec les pilules angéliques pour les ingrédiens qui y entrent, mais elles diffèrent dans les doses.

Elles purgent la pituite et la bile, elles fortifient l'estomac. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Pilules *diurétiques.* Pulvériser subtilement térébenthine de Chio, vitriol blanc (sulfate de zinc), de chaque deux onces, mêler le tout ensemble, et en faire une masse de pilules pour l'usage. La qualité vomitive du vitriol se trouvant corrigée par le mélange de la térébenthine, et changée en diurétique, ces pilules produisent de bons effets dans toutes les difficultés d'uriner, les donnant depuis demi-dragme jusqu'à une dragme.

Pilules *hépatiques et stomachiques.* Pulvériser ensemble deux dragmes de santal citrin et une once de rhubarbe, mêler la poudre avec six onces d'extrait d'aloës, et ce qu'il faudra de sirop de roses pâles, et en faire une masse qu'on gardera pour former des pilules au besoin.

Elles purgent principalement l'humeur bilieuse, elles lèvent les obstructions, et après qu'elles ont purgé, elles fortifient l'estomac. On les prend en mangeant, ou immédiatement avant le repas. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme.

Pilules *pour la toux.* Pulvériser ensemble demi-once d'encens et quatre scrupules de myrrhe, d'un autre côté quatre scrupules de safran, après l'avoir fait sécher entre deux papiers, amollir ensemble quatre scrupules d'*opium*, et demi-once de suc de réglisse, en les battant long-temps dans un mortier de bronze, et y ajoutant un peu de sirop de coquelicot, on y mêle les poudres, et on incorpore le tout

ensemble pour en faire une masse qu'on garde pour en former des pilules au besoin.

Elles agglutinent et épaississent l'humeur âcre qui descend du cerveau sur la poitrine, elles calment la toux, elles excitent le crachat et le sommeil. La dose est depuis six grains jusqu'à un scrupule.

Pilules *stomachiques.* Une once et demie d'aloës succotrin bien choisi, des roses rouges dont on sépare l'onglet, et de bon mastic, de chaque demi-once, pulvériser chacun à part, les bien mêler, et les incorporer ensemble dans le grand mortier de bronze avec autant de sirop d'absinthe qu'il en faudra pour les réduire en une masse de bonne consistance, qu'on serre, après l'avoir long-temps battue de même que les autres pilules.

Ces pilules sont nommées *stomachiques*, parce qu'en nettoyant l'estomac de ses impuretés, elles le fortifient et le rendent en état de bien faire ses fonctions. On les nomme aussi pilules *ante cibum*, parce qu'on a coutume de les prendre avant de se mettre à table, et qu'elles ne demandent aucun régime particulier; elles ne font pas aussi de grandes évacuations à la fois, parce qu'on les donne en petite dose, et d'ordinaire depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme; on en réitère l'usage aussi souvent qu'on en a besoin.

Piment *ou* Patte d'oie (*Botris ambroisioïdes*). Plante qui croît en manière d'un petit arbrisseau; elle aime les lieux humides proche des fontaines et des ruisseaux. Elle est fort estimée par les modernes pour les affections du poumon. Camerarius assure qu'on en fait un électuaire souverain dans les maladies de poitrine, et Ettmuller dit que pour la toux et l'asthme, on la fait cuire dans du vin pour la boisson du malade, laquelle fait beaucoup expectorer, et par ce moyen diminue la difficulté de respirer. La décoction est meilleure, si on y ajoute un peu de miel, ou si on fait bouillir la plante dans de l'hydromel. On peut la concasser, puis la mettre fermenter dans de l'eau avec du miel, et on aura un reméde excellent dans les maux chroniques de la poitrine, de la trachée-artère, et pour l'orthopnée. La conserve de piment convient à la phthisie, ainsi que le sirop qui suit: Trois poignées de *botris*, d'*érésimum* et d'ortie de chaque deux poignées, choux rouge, tussilage, de chaque une poignée et demie; faire cuire le tout dans de l'eau, puis faire un sirop de la colature avec du sucre. L'herbe prise en décoction de réglisse, dit Mathiole, ou la décoction de l'herbe même prise pendant quelques jours avec miel violat ou sucre violat, est singulière

à toutes les affections de la poitrine procédantes d'humeurs froides, même aux asthmatiques, à ceux qui ne peuvent respirer sans avoir le cou droit, et aux phthisiques qui crachent du pus, ainsi qu'on l'a éprouvé. La décoction de cette plante est salutaire en gargarisme dans l'allongement de la luette, en clystère dans la diarrhée, en parfum dans le flux immodéré des mois des femmes. Le suc est excellent contre les fluxions des yeux.

Pimprenelle sanguisorbe (*Pimpinella sanguisorba major*, Tourn. *Sanguisorba officinalis*, Linn.) Plante qui croît sur les montagnes, dans les prés, dans les pâturages; on la cultive dans les jardins potagers. Elle est rafraîchissante, dessiccative, astringente, vulnéraire, pulmonique, et d'une saveur agréable. Son usage principal est dans les affections catarrheuses des poumons, dans l'érosion de poumon, dans la phthisie, dans les maladies malignes, dans la dyssenterie, diarrhée, flux des hémorroïdes. On l'emploie intérieurement en décoction, et extérieurement par application contre toutes sortes d'hémorragies de plaies ou du nez. Les feuilles tendres purifient le sang.

La pimprenelle entre dans le sirop d'*adianthum* de Fernel, dans celui de guimauve du même, dans le sirop d'armoise de Rhasis, dans celui de grande consoude de Fernel, dans le baume polycreste de Bauderon, dans le mondificatif d'ache, dans le *martiatum*, et dans l'emplâtre *gratia dei* de Nicolas.

Pimprenelle saxifrage, Boucage *ou* Persil de bouc (*Tragoselinum majus, umbellâ candidâ*, Tourn. 309.) Plante dont il y a plusieurs espèces qui ne diffèrent que par la grandeur de leurs feuilles et par la couleur de leurs fleurs; elles croissent aux lieux incultes en terre grasse. La pimprenelle saxifrage est chaude, dessiccative, atténuante, apéritive, abstersive, lithontriptique, vulnéraire et sudorifique. Sa saveur est âcre, et son usage principal est de préserver et de guérir les maladies malignes et contagieuses, de lever les obstructions du foie, des reins, du poumon; elle remédie à la strangurie, à la colique, à la toux, à l'asthme, à la péripneumonie, aux crudités, et à la foiblesse de l'estomac, étant prise en décoction ou en poudre. La décoction de cette plante dans de l'eau avec du beurre, guérit la dyssenterie, selon Rivière. Sa racine frite dans du beurre, est bonne pour tirer les balles dehors, suivant Staricius, pour mondifier les ulcères, mûrir les bubons et les tumeurs carcinomateuses, mondifier et consolider les plaies tant récentes qu'invétérées.

Pin (*Pinus pinea*, Linn. 1419.) Arbre dont il y a quatre

espèces, une cultivée, et les autres sauvages. Le pin cultivé porte des fruits appelés *pignons*, ou *pignolas*, *nuces pineæ*, *strobili pinei*. On cultive cet arbre dans les jardins, principalement aux pays chauds; les autres espèces croissent aux lieux montagneux et pierreux. L'écorce et les feuilles du pin sont astringentes et dessiccatives. Les pignons viennent de Catalogne et des pays chauds de la France. On doit les choisir récens, assez gros, nets, blancs, tendres, d'un bon goût doux. Les pignons sont tempérés et humides, maturatifs, adoucissans, pectoraux, propres à engraisser, ce qui fait qu'on en donne aux phthisiques, dans la toux, la strangurie, et l'acrimonie de l'urine, pour radoucir; ils mondifient les ulcères du rein, ils résolvent, ils mûrissent, ils amollissent, ils sont salutaires dans les maladies du poumon qui dépendent de la lymphe âcre, salée et acide qui tombe dessus, comme la phthisie, l'enrouement, l'âpreté de la gorge. On en tire une huile par expression, comme on tire celle des amandes, après les avoir bien pilés dans un mortier de marbre. Cette huile est pectorale et adoucissante à peu près comme l'huile d'amandes douces.

Il faut bien prendre garde de confondre ces pignons avec les pignons d'Inde qui sont des purgatifs très violens. Les pignons sont utiles dans le crachement de sang, le dessèchement, et la maigreur appelée *tabes*; ils tempèrent et corrigent la saumure des urines, détergent l'ulcère des reins, et réparent le lait des nourrices.

Une pomme de pin infusée dans de l'eau tiède pendant vingt-quatre heures, est fort bonne pour laver les parties affligées d'érésipèle, et en appaise l'inflammation. *Voy.* PIGNONS.

PISSENLIT *ou* Dent de lion (*Dens leonis*, *latiore folio*, Tourn. *Leontodum taraxacum*, Linn. 1122.) Plante fort commune qui croit aux lieux herbeux, incultes. On la mange en salade au printemps, quand la feuille commence à croître, et pendant qu'elle est encore tendre. Elle est chaude et dessiccative, d'une saveur amère, abstersive, apéritive, hépatique, et a du rapport avec l'endive ou chicorée; elle est plus efficace.

La tisane faite avec ses racines, tempère l'ardeur des urines, et convient dans les fièvres, dans la colique néphrétique, et dans la gravelle. Pour appaiser la toux violente et guérir le rhumatisme, on fait boire soir et matin un poisson de lait de vache sur lequel on verse autant de décoction de pissenlit toute bouillante; on y ajoute un peu de sucre candi. Tragus ordonne l'eau de pissenlit dans les

inflammations intérieures et extérieures, comme dans les collyres. Mathiole ordonne le pissenlit bouilli avec des lentilles dans la dyssenterie. Parkinson recommande les racines et les feuilles de pissenlit, bouillies dans le vin ou dans du bouillon, pour la cachexie, la phthisie, et pour les fièvres intermittentes.

Ettmuller regarde cette plante comme un remède assuré dans ces sortes de fièvres, même les plus invétérées; et Garidel l'a éprouvée avec succès dans les malades d'un tempérament sec et bilieux, où le quinquina n'avoit fait que suspendre légérement les accès, et où la fièvre dégénéroit en fièvre lente et habituelle. Barbette se servoit de son suc pour les inflammations internes, comme dans la pleurésie, mêlé, à la dose d'une once et demie, avec l'eau de chardon béni et de scabieuse, et le sirop de coquelicot, y ajoutant demi-gros d'yeux d'écrevisses. On peut substituer la décoction de toute la plante à l'eau distillée, en faisant prendre trois verres par jour au malade.

Pistaches (*Pistacia*). Le pistachier est un arbre qui croît en Perse et en d'autres lieux de l'Asie; on l'élève aisément dans les pays chauds. Son fruit, appelé *pistaches*, est en usage dans la médecine comme dans les alimens; on en ordonne jusqu'à une douzaine dans une pinte d'émulsion pectorale, avec les amandes et les pignons blancs. On les couvre de sucre, et on fait des dragées; elles sont fort nourrissantes et très-agréables au goût.

Pivoine (*Paeonia*). Plante dont il y a deux espèces principales, l'une mâle (*Paeonia folio nigricante, splendido quae mas*, Tourn. *Paeonia officinalis mascula*, Linn. 747.), dont les fleurs sont simples; l'autre femelle (*Paeonia communis, vel fœmina*, Tourn. *Paeonia officinalis fœmina*, Linn.) qui les a doubles. L'une et l'autre espèce sont cultivées dans les jardins. La pivoine est chaude et dessiccative, d'une saveur amère et astringente, elle est céphalique et éprouvée dans les grands maux qu'on a coutume d'attribuer à la tête, comme l'épilepsie, le vertige, la convulsion, l'incube appelé vulgairement *cochemar*, ou oppression nocturne.

On se sert ordinairement de la racine de pivoine et de sa semence, et quelquefois de ses fleurs dont quelques-uns tirent la teinture avec le vin blanc, qu'ils donnent jusqu'à quatre onces. L'usage commun de ces parties est de les réduire en poudre, après les avoir fait sécher à l'ombre, et d'en donner depuis un gros jusqu'à deux en bol, en opiat, ou de quelqu'autre manière; on ordonne les racines en

décoction et en infusion jusqu'à une once lorsqu'elles sont fraîches ; on les fait bouillir dans un bouillon de veau, ou dans une pinte d'eau, en forme de tisane. Cette plante pousse aussi les ordinaires, les vidanges des acconchées, et emporte les obstructions des viscères. La racine entre dans la poudre de Guttète.

Plantain (*Plantago*). Plante très-commune dont il y a trois principales espèces usitées, savoir le grand (*plantago major*, Linn. 163), dont les feuilles sont luisantes, larges, marquées chacune de sept nerfs en leur longueur; le moyen (*plantago media*, Linn. 163), qui diffère du précédent en ce que ses feuilles, ses tiges et ses épis sont couverts d'un poil blanc et mou, et en ce que sa racine est un peu plus grosse; et enfin le long (*plantago lanceolata*, Linn. 164), ainsi appelé à cause que ses feuilles sont longues, étroites, pointues comme le fer d'une lance.

On emploie la première espèce de plantain comme la plus commune, et à son défaut, on se sert des deux autres dans la plupart des décoctions et des tisanes vulnéraires et astringentes. Cette plante est d'un usage très-familier; elle est rafraîchissante, dessiccative, abstersive, incrassante, hépatique, astringente et vulnéraire; on se sert des feuilles qu'on applique toutes fraîches sur les blessures et sur les contusions. On donne le suc depuis deux onces jusqu'à quatre au commencement des fièvres intermittentes; quelques malades en ont été guéris. On choisit pour cette maladie la seconde espèce dont on prend cinq ou six racines, on les pile, on les fait infuser dans cinq onces d'eau, auxquelles on ajoute trente gouttes d'esprit de soufre pour trois prises, qu'on donne une heure avant le frisson; il faut auparavant bien purger le malade. Tragus estime le plantain pour les phthisiques. La tisane et son eau distillée sont utiles dans la dyssenterie, dans le crachement de sang, et dans les hémorragies, de quelque nature qu'elles soient. Pour les hémorroïdes on pile le plantain, on en fait un onguent avec le beurre frais qu'on fait fondre ensemble, on en frotte la partie souffrante avec le bout d'un porreau; ce remède est très-salutaire. Sa semence à un gros, prise dans du lait, a souvent réussi pour les cours de ventre, ou mise en poudre et avalée dans du bouillon. Dans les collyres on emploie communément l'eau distillée de plantain avec l'eau rose, pour appaiser l'inflammation des yeux. Camérarius donnoit le suc de toute la plante avec l'eau rose et le sucre. Dans la gonorrhée, on ordonne l'eau de plantain en injection, lorsqu'il s'agit de

l'arrêter ; c'est une méthode pernicieuse. Simon Pauli se servoit utilement de l'extrait de plantain, et de la décoction de salsepareille pour guérir le pissement de sang qui survenoit après la gonorrhée.

Le cataplasme fait avec les feuilles de plantain et la mousse qui croît sur les pruniers, cuits ensemble dans le vin, passe pour un bon remède, appliqué sur les hernies. Rivière assure qu'un demi-gros de semence de plantain avalée dans un œuf, est capable de prévenir l'avortement. Boyle propose pour le crachement de sang le remède suivant qui paroît bon : piler dans un mortier avec un peu de sucre, six onces de racines de grande consoude fraîche et ratissée, et en faire une espèce d'électuaire avec le suc d'une douzaine de poignées de feuilles de plantain. Schwenfeld recommande la fomentation des feuilles de plantain en décoction pour la chûte de l'anus. Pour les cuissons et démangeaisons de cette partie, Ettmuller conseille la décoction des feuilles de cette plante, dans laquelle on fait fondre un petit morceau d'alun ; on peut lui substituer son eau distillée. On se sert aussi du plantain avec succès en faisant cette décoction dans l'eau de chaux, pour dessécher les ulcères des jambes.

Cette plante entre dans l'eau vulnéraire, et dans la poudre contre la rage, de Paulmier. Dans les maux de gorge le gargarisme de plantain est excellent.

Plantain d'eau (*Plantago aquatica*). Plante dont les feuilles sont plus longues et plus pointues que celles du grand plantain. Elle croît dans les étangs, dans les marais et dans les eaux dormantes. Le plantain d'eau renferme un sel très-caustique, âcre et volatil comme celui de la *flammula* ; de sorte qu'étant appliqué sur quelque partie, il y excite des ampoules et des vessies. On en applique même sur les deux pouls dans les fièvres intermittentes, et on croit qu'elles cessent par ce remède, pourvu qu'on ait fait précéder les généraux. Son sel âcre, volatil, capable de corriger l'acide scorbutique, le rend spécifique contre le scorbut ; il passe pour un excellent alexipharmaque interne qui chasse le venin par les sueurs. Sa graine, prise en breuvage, guérit toutes sortes de flux, même ceux de sang les plus invétérés. La décoction de sa racine, faite en vin, est bonne au calcul des reins et de la vessie. Cette racine, prise en breuvage seule, ou avec semblable poids de *daucus*, est bonne aux tranchées et aux dyssenteries. L'herbe resserre le ventre. L'eau de sa décoction, prise en breuvage, rompt et diminue la pierre et la gravelle des reins.

Platre crud (*Gypsum crudum*). Pierre blanche d'une dureté médiocre, assez poreuse, qui se trouve dans toutes les carrières; on la calcine, et on en fait une demi-chaux qui est le plâtre dont on se sert dans la maçonnerie. Le plâtre crud est astringent, et propre pour dessécher les humidités superflues, pour arrêter le sang, pour resserrer et fortifier. On s'en sert dans les hernies, on en fait entrer dans quelques emplâtres ou onguens. Si on en avale, il étouffe et étrangle la personne. Etant brûlé, il n'est pas si emplastique qu'auparavant, toutefois il est plus subtil et plus dessiccatif; on trouve aussi qu'il est répercussif, et principalement étant détrempé en eau et vinaigre. Le plâtre ratissé à une muraille, mis sur une coupure fraîche, en arrête le sang et la guérit.

Plomb (*Plumbum*). Métal mou, pliant, pesant, noir, luisant, fort froid, s'étendant sous le marteau. Il naît dans les mines d'Angleterre et de France en une pierre nommée *plomb minéral* ou *mine de plomb*, et par quelques ouvriers *alquifoux*. Le plomb minéral doit être choisi en beaux morceaux, les plus nets, les plus pesans, les plus brillans, doux et comme gras au toucher. Le plomb est rafraîchissant, astringent, incrassant; il incarne les ulcères, cicatrise et diminue l'excroissance des chairs; il convient aux plaies, aux ulcères nommés *chironniens*, *malins*, *chancreux* et *pourris*, seul appliqué dessus en plaque, ou mêlé avec d'autres remèdes: on en applique aussi des plaques sur les tumeurs pour les résoudre. Pour purifier le plomb, on y jette de la cire ou vieux-oing lorsqu'il fond; et quand la flamme est passée, on verse dessus de l'eau chaude: mais la meilleure manière de purifier le plomb, est de le faire fondre dans un creuset, et d'y jeter un quart-d'heure après qu'il est fondu, sans le retirer du feu, un peu de sel ammoniac (muriate ammoniacal), et de remuer doucement avec une spatule de fer jusqu'à ce que le sel ammoniac soit évaporé, après quoi on jette les ordures qui sont dessus, et on a du plomb blanc et pur comme de l'argent; cette dépuration a pareillement lieu à l'égard de l'étain. On pulvérise le plomb en le faisant fondre, et y mêlant du charbon en poudre; on lave ensuite ce plomb pulvérisé pour en séparer le charbon, puis on le fait sécher. On peut pulvériser le plomb en se contentant de le faire fondre dans une terrine, et l'agiter sans y ajouter de charbon; mais l'opération est plus longue. Pour faire le plomb brûlé (*plumbum ustum*), on met dans un creuset ou dans un pot deux parties de plomb et une partie de soufre, on calcine le tout ensemble jusqu'à ce que le soufre soit brûlé, et que le métal

soit réduit en poudre noire. Il est dessiccatif, astringent, résolutif; on l'emploie dans les emplâtres et dans les onguens. Quant au sucre de Saturne commun (acétite de plomb), c'est un remède polycreste, et d'une grande utilité, dit Ettmuller, car il est propre à absorber l'acide vicié du corps, et un remède spécifique dans le mal et la maladie hypocondriaque, et dans les affections de la rate, causées par l'acide. Plusieurs mélancoliques hypocondriaques ont été guéris par le moyen de ce sucre qui n'est pas moins salutaire au scorbut. Le sucre de Saturne est excellent contre la colique causée par la bile. Il est éprouvé contre l'érésipèle scorbutique provenu du vice de la rate. Un homme affligé d'un érésipèle splénique résistant à tous les remèdes, a été guéri par l'usage interne du sucre de Saturne qui lui fit jeter des excrémens fort noirs. Ce sucre dissout dans de l'eau de plantain, ou même dans de l'eau commune, est un remède incomparable, selon Boyle, pour la brûlure, aussi bien que pour arrêter le sang, et pour détourner les symptômes qui suivent l'amputation des membres, appliquant aussitôt des étoupes imbues de cette liqueur le plus chaudement qu'on les peut souffrir, arrêtées avec des bandages, en les y laissant long-temps pour donner au remède le temps d'opérer. La dose est d'une once de sucre de Saturne dans une livre d'eau. Il a encore d'autres propriétés qu'il seroit trop long de rapporter.

Poids *qui sont en usage*. Les poids dont on se sert sont la livre, la demi-livre, le quarteron, l'once, la dragme ou gros, le scrupule et le grain.

La livre marchande, et qui est celle dont on entend parler dans cet ouvrage, est de seize onces qui sont deux marcs; mais la livre de médecine n'est que de douze onces. Les anciens la désignoient par *as* ou *pondo*; mais les modernes la désignent par ce caractère ℔ j; pour la demi-livre, l'on met ℔ ß, et pour la livre et demie ℔ j. ß.

Le quarteron, poids de marchand, est de quatre onces, et poids de médecine trois onces; il est désigné par 4^{tur} j. Le demi-quarteron est désigné par 4^{tur} ß.

L'once est toujours la seizième partie de la livre, poids de marchand, et la douzième partie de la livre, poids de médecine. Ainsi l'on ne doit point admettre deux sortes d'onces, car l'once de la livre du poids de médecine est égale à celle du poids de marchand. On désigne l'once en médecine par ce caractère ℥ j., la demi-once ℥ ß., et l'once et demie ℥ j. ß. L'once est composée de huit dragmes ou gros.

La dragme ou gros est la huitième partie d'une once,

désignée par ce caractère ʒj, qui est comme un 3 en chiffre, parce qu'elle est composée de trois scrupules. La demi-dragme est désignée par ʒß., et la dragme et demie par ʒj. ß. On appelle aussi la dragme un gros, et le poids d'un écu d'or. Nos liards pèsent à peu près un gros.

Le scrupule est la troisième partie d'une dragme, désigné par ce caractère ℈j.; il est composé de vingt-quatre grains. Le demi-scrupule est marqué ℈ ß.

Nota Le grain est la vingt-quatrième partie d'un scrupule marqué par *gr.* j. On doit se servir de celui de laitou, et c'est celui qu'on emploie dans le commerce; car quand on se sert de grains de blé ou de grains d'orge, comme plusieurs font, on n'est pas bien sûr du poids, parce que ces grains sont de pesanteur différente; ce qui peut avoir de dangereuses suites dans les médicamens violens comme les chimiques.

Poireau (*Porrum commune capitatum*, Tourn. *Porrum*, Linn. 423) Plante potagère fort commune. Le poireau est très-chaud, dessiccatif, atténuant, apéritif, incisif, résolutif; il excite les urines et les mois aux femmes, il est bon contre la morsure des serpens, la brûlure, le mucilage des poumons, le tintement et la suppuration des oreilles, la tumeur et la douleur des hémorroïdes. On fait cuire sous la cendre, dans une feuille de chou, une ou deux poignées du blanc des poireaux, qu'on applique ensuite sur le côté dans la pleurésie, ou bien on les fricasse dans la poêle avec de bon vinaigre. Les poireaux crus ou bouillis légérement, pilés et appliqués sur les tumeurs des articles, sont excellens pour les dissiper. Les bouillons aux poireaux et aux navets conviennent dans l'extinction de voix, et fortifient la poitrine. Le poireau cuit sous la cendre, et mangé, est bon contre le venin des champignons. Le poireau n'est pas si pénétrant que l'oignon; leurs semences sont apéritives aussi bien que leurs racines: on en donne un gros, après les avoir concassées et infusées dans un verre de vin blanc, pour guérir la difficulté d'uriner, et faire sortir le sable des reins et de la vessie.

Quatre ou cinq gouttes de suc des fibres pilées de la racine de poireau avec un peu de sucre, sont fort bonnes pour les enfans qui ont des vers.

Poirée ou Bete (*Beta alba vel pallescens quae cycla officinarum*, Tourn. 502. *Beta vulgaris*, Linn. 322) Plante potagère dont il y a deux espèces principales, une blanche et une rouge. La première est appelée poirée blanche, *beta alba*; la seconde est subdivisée en deux espèces dont la première est appelée poirée rouge, *beta rubra*, *sive nigra*; et la seconde

bete-rave

bete-rave, *beta rubra radice rapae*. Elle diffère de l'autre espèce de bete rouge en ce que ses feuilles sont plus petites et plus rouges, en ce que sa racine est fort grosse, ayant la figure d'une rave, et empreinte d'un suc rouge comme du sang. On cultive toutes les betes. On se sert, en médecine principalement, de la blanche. La poirée est chaude, dessiccative et abstersive; elle est bonne à ceux qui sont incommodés de la rate; cuite et mangée avec de l'ail, elle fait mourir les vers dans le ventre.

On applique extérieurement les feuilles sur la peau, lorsqu'elle a été enlevée par quelque vésicatoire ou remède caustique; on les met aussi sur les petits ulcères de la gale, elles entretiennent avec douceur l'écoulement des humeurs qu'on veut faire sortir par les glandes de la peau. On fait aspirer par le nez le suc de la poirée blanche, pour détremper et pour dissoudre la pituite qui s'y est épaissie et qui en bouche les conduits, ou bien on y introduit un morceau de pédicule de la feuille, coupé pour cet effet. Ces pédicules sont appelés *cardes* lorsqu'ils sont parvenus à une certaine grandeur.

Le suc de la racine passe pour un sternutatoire assez puissant; quelques auteurs en font cas pour la migraine, parce qu'en mettant cette racine pilée dans le nez, il en coule une quantité considérable de sérosités. On fait avec la racine de poirée un suppositoire; on la dépouille de son écorce, et on l'introduit dans le fondement pour lâcher le ventre des enfans; elle est plus efficace lorsqu'on la saupoudre de sel.

Poirier. (*Pyrus*). Le poirier est l'arbre qui porte les poires; les douces et franches sont les plus usitées. Les poires en général ont de l'astriction, et outre qu'elles chargent l'estomac, pour être de difficile digestion, elles rendent le ventre paresseux. Les poires sèches sont estimées contre les flux de ventre excessifs et les diarrhées. Le poiré est un excellent remède pour fortifier l'estomac et les intestins, en raffermissant leurs fibres.

Pois chiche (*cicer arietinum*, Linn. 1040.) Les pois chiches sont chauds, dessiccatifs; ils amollissent, détergent, discutent, adoucissent, excitent les urines, nettoient les reins et la vessie, lâchent le ventre, et enlèvent les obstructions du foie et de la rate.

Leur décoction est utile dans la néphrétique; elle fait jeter aux malades quantité de glaires, comme si c'étoit des pierres fondues. Les pois chiches sont utiles dans la jaunisse, pour tuer les vers, faire venir le lait aux nourrices, rétablir les règles, et faciliter l'accouchement; on s'en sert en Espagne.

La farine de ces semences est propre pour résoudre les tumeurs, surtout celles des testicules. Ils entrent dans le sirop de guimauve de Fernel.

Poivre noir (*Piper rotundum nigrum*), Poivre blanc (*Piper rotundum album*), Poivre long (*Piper longum orientale*). Le poivre croît aux Indes orientales, à Malaca, Java, Sumatra et Malabar. Le poivre est chaud, dessiccatif, incisif, atténuant, apéritif, astringent, et usité dans la froideur et la crudité de l'estomac, dans la colique, la vue basse et les maladies venteuses. Il convient à toutes les maladies causées par l'acide vicié, en en prenant quelques grains concassés dans du vin, et quoiqu'on les rende comme on les a pris, leur sel a produit de bons effets dans l'estomac pendant le séjour qu'il y a fait, en corrigeant l'acide vicié, et découpant les mucilages grossiers.

La manière de s'en servir est en poudre ou concassé simplement, à la dose de cinq ou six grains, avec les autres ingrédiens âcres, pour faire cracher. Outre cette vertu, il réveille l'appétit, appaise la colique, fortifie l'estomac et chasse les vents; pour cela on avale trois ou quatre grains de poivre blanc tout entiers après le repas, ou la pesanteur de huit ou dix grains en poudre dans un verre d'eau tiède. On emploie le poivre en poudre au bout d'une spatule pour resserrer la luette relâchée, pourvu que l'inflammation soit appaisée; il calme aussi la douleur des dents. Quelques auteurs assurent que le poivre blanc n'est autre chose que les gros grains du poivre noir dépouillés de leur écorce, après les avoir trempés dans l'eau salée qui les gonfle; on les fait sécher ensuite. Ce sentiment est appuyé sur l'expérience. Quand on ordonne le poivre, c'est le *noir*, autrement on ajoute *blanc* ou *long*.

Le poivre noir n'est pas employé dans les machicatoires, parce qu'il est moins agréable que le blanc; mais il entre dans la thériaque d'Andromaque, dans le mithridat, le diascordium, l'électuaire *de satyrio*, celui des baies de laurier, et dans la bénédicte laxative. Le blanc entre dans le mithridat, le diaphénic, et dans l'*hiera-diacolocynthidos*.

On fait un excellent cataplasme pour appaiser les tranchées des femmes en couche, avec le poivre long en poudre. On en prend une once, deux œufs frais, autant d'esprit-de-vin (alcohol) qu'il y a de blanc dans les œufs; on les bat bien ensemble pendant demi-heure, on l'étend ensuite sur des étoupes et on l'applique sur le nombril, après l'avoir échauffé sur une assiette.

Poivre de Guinée *ou* d'Inde, Corail de jardin, Poivre

du Brésil, Piment (*Capsicum vulgare, siliquis longis propendentibus*, Tourn. *Capsicum annuum*, Linn. 270.) Cette espèce de poivre croît naturellement dans les Indes et au Brésil : on l'élève aisément de graine dans les jardins. Le fruit ou les capsules de cette plante ne sont guère en usage en médecine. La semence est d'une âcreté intolérable ; la seule gousse ou capsule qui l'enveloppe est supportable. On la confit au sucre, et on en mange une demi-once au plus, pour dissiper les vents, aider à la digestion, et fortifier l'estomac. L'usage de ce fruit peut causer la dyssenterie.

Poivre de la Jamaïque (*Piper jamaïcense*). Le poivre de la Jamaïque fortifie le cœur et l'estomac, il dissipe les vents, pousse les urines et les mois, soulage la colique et la passion iliaque, en un mot il ranime le sang et les esprits, et emporte les obstructions ; ainsi il est cordial, céphalique, apéritif, hystérique, stomachique et carminatif. Le petit girofle rend a les mêmes vertus, et approche de celles du girofle ordinaire ; quelques-uns le substituent au fruit du bois de baume appelé *carpobalsamum* ; ou bien le poivre de la Jamaïque qui est plus commun. La dose et la manière de se servir de l'un et de l'autre est la même que celle des cubèbes ; ils peuvent aussi être employés dans les mêmes compositions.

Poix de Bourgogne, Poix grasse ou blanche (*Pix Burgundiae*). Galipot sec, fondu sur le feu, et mêlé avec de la térébenthine grossière, et un peu d'huile de térébenthine ; la meilleure poix vient de Hollande et de Strasbourg. Il faut la choisir assez dure, nette, blanchâtre, tirant sur le jaune. Elle entre dans la composition de plusieurs onguens ; on en fait des emplâtres avec la cire, appelés *ciroënes*, dont les gens de la campagne se servent ordinairement lorsqu'ils se sont blessés en portant des fardeaux trop pesans, ou qu'ils ont fait quelqu'effort dans leur travail ; ils l'appliquent sur les vertèbres des lombes, ou sur les autres parties souffrantes. Le poix est résolutive, digestive, détersive et ramollissante. Il est dangereux, dit Chomel, de l'appliquer sur une partie, lorsqu'il y a disposition à érésipèle ; car elle pourroit augmenter l'inflammation. On applique avec succès sur les loupes des genoux un emplâtre de poix de Bourgogne toute seule, et saupoudrée de soufre en poudre, ou de *minium* pour la sciatique, l'y laissant jusqu'à ce qu'il tombe de lui-même ; et s'il survient démangeaison, on bassine l'endroit avec de l'eau commune mêlée avec autant d'eau-de-vie.

Poix noire *appelée aussi* Poix navale (*Pix navalis*). Mélange d'arcançon ou fausse colophane, et de talc ou

goudron, afin de lui donner une couleur noire. Il y en a de deux sortes qui ne diffèrent néanmoins que suivant qu'elle est dure ou molle. La meilleure doit être d'un beau noir luisant, faisant le soleil, et en un mot la plus approchante du bitume de Judée que faire se pourra. Celle qu'on fait en France ne vaut pas à beaucoup près celle de Stockolm. Elle est résolutive, détersive, dessiccative, vulnéraire, digestive; on l'emploie dans les emplâtres et dans les onguens. La poix navale, dit Ettmuller, appliquée en forme d'onguent ou d'emplâtre, amollit, digère, et dissipe puissamment les tumeurs douloureuses des parties causées par une lymphe âcre et acide qu'elle attire par les pores de la peau; l'emplâtre de poix est par cette raison fort salutaire à la sciatique et à la goutte, comme aussi aux rhumatismes. En voici une formule de Potier, excellente contre la sciatique : poix navale quatre onces, térébenthine commune demi-once, mastic trois dragmes, soufre bien pilé demi-once; mêler le tout en forme d'emplâtre, selon l'art. On tire de la poix noire, selon Pomet, par le moyen d'une cornue, une huile rougeâtre, à qui par excellence, à cause de ses grandes propriétés, on a donné le nom de *baume* ou *huile de poix*. C'est un très-bon baume, et l'on prétend que ses qualités approchent de celles du baume naturel. Outre cette poix noire, il y en a encore une autre à qui les anciens ont donné le nom de *zopissa*, qui est proprement ce qu'on appelle *goudron*, dont on se sert pour goudronner les vaisseaux. Ce *zopissa* est une composition de poix noire, de poix résine, de suif et de talcs fondus ensemble.

Poix résine (*Resina pini*). Galipot pur, ou encens blanc qui est sorti par les incisions qu'on a faites au pin, cuit jusqu'à une certaine consistance; mais celui qu'on vend est fait de celui qui est ramassé au pied des arbres, appelé *encens marbré*, et qui est plein d'ordures. La plus belle poix résine vient de Bayonne et de Bordeaux; et pour être de la plus belle qualité, elle doit être sèche, blanche, la moins remplie de sable que faire se pourra. La poix est propre pour amollir, pour atténuer, pour digérer, pour résoudre, pour consolider, pour déterger, pour dessécher. On ne s'en sert qu'extérieurement; on la mêle dans les emplâtres et dans les onguens.

Polium (*Polium montanum luteum, seu album*). On recueille le polium dans les collines de la Provence et du Languedoc; on le fait sécher pour s'en servir dans la thériaque et dans le mithridat. On estime beaucoup celui qui vient d'Italie

et de Candie ; on se sert des fleurs et des feuilles du polium en infusion à la manière du thé, et on l'ordonne dans les maladies du cerveau, dans les obstructions des viscères, et pour pousser les mois et les urines. En Provence on fait boire dans les cours de ventre fâcheux, l'eau où le polium a macéré ; on en donne la décoction en lavement, et on applique le marc sur le bas-ventre.

Polypode (*Polypodium vulgare*, Linn. 1544.) Plante dont les feuilles ressemblent à celles de la fougère mâle, mais elles sont beaucoup plus petites. Elle croît sur les troncs des vieux arbres et sur les vieilles murailles. On se sert de sa racine pour les remèdes. La meilleure et la plus estimée est celle qu'on trouve entortillée au bas des chênes ; on l'appelle *polypodium quernum aut quercinum*. On la doit choisir récente, bien nourrie, grosse, se cassant aisément ; on la monde de ses filamens avant que de s'en servir. La racine de polypode sert à purger la bile recuite, la pituite visqueuse ; elle convient aux obstructions du mésentère, du foie, aux maladies de laquelle elle est spécifique, au mal hypocondriaque, au scorbut et aux écrouelles.

Sa racine donnée en poudre, à un gros, avec un peu de crême de tartre (tartrite acidule de potasse) et de *cassia lignea*, est un excellent remède contre les duretés de la rate, la jaunisse et pour l'hydropisie. Tragus et Turnerus préfèrent à son eau distillée sa décoction faite avec le vin, et à laquelle on ajoute un peu de miel et de sucre, pour la fièvre quarte et l'affection mélancolique. Le polypode est utile dans l'asthme et dans le scorbut, parce qu'il adoucit le sang et le rend plus fluide ; sa décoction ne devient laxative qu'après qu'elle a bouilli long-temps dans l'eau.

Elle entre dans le *catholicum*, dans le lénitif, dans la confection hamec, dans l'électuaire *de psyllio*, dans l'*hiera-diacolocinthidos*, dans l'extrait panchimagogue d'Hartmann, et dans les pilules tartarées de Quercétan.

Polytric (*Asplenium trichomanes*, Linn. 1540.) Cette plante, une des cinq capillaires, aime les lieux humides ; elle croît proche des fontaines, aux bords des ruisseaux, contre les vieilles murailles, à l'ombre, dans les puits, sur les rochers ; elle demeure verte pendant l'hiver. Elle est apéritive, pectorale, détersive, propre pour les maladies de la rate, pour exciter les mois. Son eau distillée est spécifique pour ceux dont le foie commence à se pourrir. *Voyez* Capillaire.

Pommade *pour la gale*. Mêler ensemble en forme de

pommade quatre onces de graisse de porc lavée plusieurs fois, et demi-once de mercure blanc précipité (muriate mercuriel par précipitation). Si on veut qu'elle soit odorante, on pourra se servir de pommade de jasmin à la place de la graisse lavée.

Pommade *pour les hémorroïdes*. Faire fondre dans un poëlon sur le feu, et la passer dans un linge fin pour en séparer les pellicules, un quarteron de panne de porc mâle, bien épluchée de ses peaux, coupée en petits morceaux; remettre la colature dans le poëlon sur un petit feu, avec un quarteron de beurre bien frais qu'on fait fondre en remuant toujours avec une spatule; le tout bien fondu et incorporé, le retirer du feu et le mettre dans un plat avec deux onces de miel rosat, et deux jaunes d'œufs bien frais délayés dedans, remuer toujours avec la spatule le tout ensemble jusqu'à ce qu'il soit bien incorporé et bien froid, et le mettre dans un pot dans lequel il est bon de le remuer de temps en temps.

Pour s'en servir, on met souvent de cette pommade avec le bout du doigt, c'est-à-dire quand celle qu'on y a mise est sèche. Si on sent quelque petit picotement, c'est un signe que la sérosité se dissipe. Si les hémorroïdes sont internes, il faut avoir une canule de bois ou d'ivoire, semblable à celles des seringues, mais un peu plus ouverte, dans laquelle on met de la pommade qu'on pousse doucement avec un petit bâton arrondi par le bout, pour la communiquer plus facilement à la partie douloureuse.

Pomme de merveille *ou* Balsamine mâle (*Momordica vulgaris*, Tourn. *Momordica balsamina*, Linn.) Plante qui pousse des tiges menues, sarmenteuses à la hauteur de deux ou trois pieds, s'attachant par des fibres qu'elle pousse. Son fruit est long, formé à peu près comme un petit concombre renflé vers son milieu, prenant en mûrissant une couleur rouge. On cultive cette plante dans les jardins. On se sert en médecine de ses feuilles et de son fruit qu'on appelle *pomme de merveille*. Elle est rafraîchissante, un peu dessiccative et fort vulnéraire; elle appaise les douleurs des hémorroïdes, remédie aux nerfs blessés, aux hernies et à la brûlure. On l'appelle *balsamine*, à cause de sa qualité balsamique, et qu'elle est une espèce de baume qui guérit et soude toutes sortes de plaies.

L'huile d'amandes douces dans laquelle son fruit mûr, dépouillé de ses semences, a infusé, est un baume incomparable; cette infusion se fait au soleil ou au bain-marie: c'est un bon remède pour la piqûre des tendons, et pour

ôter l'inflammation des plaies, pour les hémorroïdes, les gerçures des mamelles, les engelures, la brûlure, la descente de l'anus; elle dessèche les ulcères, et injectée dans la matrice, elle soulage considérablement les femmes qui en ont dans cette partie.

Pomme d'or *ou* Pomme d'amour (*Solanum lycopersicum*, Linn. 266.) Cette plante annuelle, originaire de l'Amérique, est à peu près de la même qualité que la mandragore. Quelques personnes font infuser ce fruit dans l'huile d'olive dont elles se servent ensuite pour les contusions, les tumeurs, le rhumatisme et la sciatique; c'est un assez bon résolutif et anodin. Le suc de toute la plante s'emploie extérieurement dans l'inflammation des yeux et des autres parties; on l'applique en fomentation. On peut s'en servir aussi en cataplasme comme des feuilles de la morelle ordinaire.

Pomme épineuse, *ou* Stramonium, *ou* Herbe aux sorciers (*Stramonium fructu spinoso, rotundo, flore albo simplici*, Tourn. 118. *Datura stramonium*, Linn. 255.) Espèce de *solanum* haut de quatre ou cinq pieds, qui porte des fleurs de la forme de celles du grand liseron, mais beaucoup plus longues et plus larges. Les fruits qui sont plus gros que les noix, sont armés de grosses et courtes épines, et remplis de semence semblable à celle de la mandragore. Cette plante est aussi dangereuse, étant prise intérieurement, que la jusquiame, la *belladona* et la ciguë; appliquée par dehors en cataplasme, elle est adoucissante, résolutive, anodine et émolliente. On assure, dit Tournefort, que le vinaigre distillé où ses graines ont trempé pendant une nuit, est admirable pour les dartres vives, et pour les ulcères ambulans. L'onguent fait avec le suc de ses feuilles et le sain-doux, guérit les brûlures, même les plus grandes, et est bon aux hémorroïdes, aussi bien que l'huile ainsi préparée : piler une livre de feuilles fraîches de *stramonium*, en versant dans le mortier deux livres et demie d'huile d'olive, faire cuire le tout à la consomption du jus, exprimer la décoction au travers d'un gros linge clair, ajouter à la colature demi-livre de nouvelles feuilles concassées de la même plante, exposer ensuite au soleil cette préparation mise dans une bouteille durant quatorze ou quinze jours, et ensuite la cuire et l'exprimer. Cette colature est admirable, selon Bateus, pour les blessures de toutes sortes de feux. Le *stramonium* est ordonné dans le baume tranquille de Rousseau, sous le nom de *solanum furiosum*, ou *maniacum*. On se sert utilement de

cette plante, dit Chomel, dans les érésipèles, brûlures, inflammations, ulcères chancreux, etc.

Pommier (*Pomus seu malus*. Grand arbre dont il y a deux espèces générales, une cultivée, et l'autre sauvage. Il y a une infinité d'espèces de pommes qui diffèrent par leur figure, par leur grosseur, par leur couleur, par leur goût. Celles qui sont les plus employées en médecine, sont les pommes de reinette; elles sont humectantes, pectorales, rafraîchissantes, apéritives, cordiales, elles chassent la mélancolie, elles lâchent le ventre, si, les ayant fait cuire devant le feu, on les mange le matin à jeun, mêlées avec du beurre frais. Pour la pleurésie, on creuse une pomme de reinette ou autre, on remplit le trou d'une dragme d'oliban en poudre, on rebouche l'ouverture, on fait cuire la pomme devant le feu, puis on en fait manger la pulpe au malade qu'on couvre bien, et il survient une sueur qui le guérit, ainsi qu'on l'a éprouvé plusieurs fois. L'esprit tiré du cidre fortifie le cœur, et convient aux affections mélancoliques, ainsi que les pommes douces, et spécialement celles de reinette. Le cidre qui a fermenté avec de gros raisins de Damas passés, est la meilleure boisson médicamenteuse qu'on puisse ordonner dans le mal hypocondriaque. Le sirop de pommes simple, est salutaire dans les maladies causées par le chagrin et la tristesse, dans la syncope, la palpitation du cœur, etc. Le sirop de pommes composé, appelé vulgairement le *sirop du roi Sapor*, est laxatif, et purge la mélancolie. Si on met infuser du séné dans ce sirop, ce sera un purgatif agréable et spécifique pour les mélancoliques, les scorbutiques, les hypocondriaques, et les autres maladies de cette sorte. On distille des pommes pourries une eau éprouvée et spécifique dans les maux externes, spécialement dans les ulcères malins, la brûlure, la gangrène, et le sphacèle où il n'y a pas de remède pareil à cette eau. Si on dissout du mercure doux (muriate mercuriel doux), ou du sucre de Saturne (acétite de plomb) dans la même eau, elle sera souveraine contre les ulcères phagédéniques, téléphiens et cacoëthes. Elle est encore excellente contre le cancer putride et corrosif; on la met avec des compresses mouillées dessus les cancers et les ulcères corrosifs, et c'est un remède éprouvé. La même eau mêlée avec le sucre de Saturne, et appliquée sur la brûlure avec du linge, la guérit en rafraîchissant, et en corrigeant le vice que le feu y a causé. Les pommes douces étant cuites et appliquées sur les yeux en forme de cataplasme, sont merveilleuses contre

l'inflammation et la douleur des yeux, ensuite d'un coup ou d'une blessure. Les pommes sauvages sont astringentes, propres pour arrêter le cours de ventre, étant prises en décoction, et pour les maux de gorge, en gargarisme.

Pompholix *ou* Calamine blanche (*Nil*, *seu nihili album*). Fleur d'airain, blanche, légère, qu'on trouve attachée au couvercle ou à la voûte de la fournaise où on le rafine; mais comme on en trouve rarement, on lui substitue la tuthie. *Voyez ce mot.*

Le pompholix doit être blanc léger, friable; étant lavé, c'est le meilleur de tous les dessiccatifs pour dessécher sans mordication. Il convient à tous les ulcères chancreux et malins, et aux plaies. Il entre dans les collyres pour les fluxions et pustules des yeux qu'il guérit parfaitement. On ne s'en sert guère qu'extérieurement dans les onguens.

Porc *ou* Cochon (*Sus*, *sive porcus*). Sa femelle s'appelle truie (*Scrofa*, *sive porca*). Le fiel de porc est salutaire contre les ulcères des oreilles et des autres parties. Le foie, appliqué, sert aux affections. Le poumon guérit les écorchures des souliers trop étroits, appliqué sur le mal. La graisse appelée *panne* est amollissante, anodine, résolutive; elle entre dans les cataplasmes pour ramollir les tumeurs, à cause de sa qualité rafraîchissante. Jetée bouillante goutte à goutte sur des feuilles de laurier, et enduite sur une partie brûlée, elle guérit très-promptement la brûlure d'une manière admirable, quelque grande qu'elle soit, et de quelque manière qu'elle soit arrivée. Le lard cuit et lié sur les fractures des os, les agglutine heureusement. La graisse d'un vieux porc, ou de la graisse salée, est plus chaude et plus efficace que celle des jeunes porcs, et que la douce; la vieille est aussi plus âcre que la fraîche. Si on applique une couenne de lard sur des verrues, qu'on l'y laisse jusqu'à ce qu'elle soit échauffée, et qu'ensuite on la pende à la cheminée, ou qu'on l'enfouisse dans du fumier de cheval, à mesure qu'elle se sèche à la cheminée, ou pourrit dans le fumier, les verrues se sèchent et se consument. Dans l'esquinancie où la langue est sèche, brûlée et noire, si un gargarisme fait avec le suc de grande joubarbe, avec du sel ammoniac (muriate ammoniacal) dissout dans ce jus, ne déterge pas la langue, il faut mettre dessus une couenne de lard, et l'y laisser quelque temps, la langue se ramollira, et la matière de dessus se lèvera comme une croûte. Contre les toux violentes qui tourmentent principalement durant la nuit, trois têtes d'ail, et une quantité suffisante de graisse de porc, piler ensemble,

et en faire un onguent pour oindre les plantes des pieds du malade devant le feu, le soir en se couchant, et étant au lit, on lui en oindra un peu l'épine du dos ; si on continue trois jours, la toux cessera infailliblement. La graisse de porc sert à faire plusieurs onguens, comme le rosat, la pommade, et beaucoup d'autres. La fiente de porc est émolliente, discussive, et bonne à mettre toute chaude sur les démangeaisons, sur la gale, les exanthèmes ou pustules qui s'élèvent sur la peau, les cors des pieds, et les autres tumeurs dures de la peau ; elle remédie aux morsures des bêtes venimeuses, étant cuite avec du vinaigre. Elle surpasse toutes les autres fientes d'animaux pour arrêter les hémorragies. On exprime le suc de la fiente récente de porc, et on le donne intérieurement, ou bien on l'applique au front et au nez. On en fait aussi un sirop pour prendre intérieurement. Si la fiente est sèche, on la délaie avec de l'eau ou du suc de plantain, d'ortie, de bourse à berger, ou autre semblable pour l'usage interne et externe. Si on a de la fiente toute chaude, on peut l'appliquer au front ou aux tempes, la donner à flairer au malade dans un linge clair, on la fait brûler sous son nez, ou bien on trempe une tente de linge dans le suc pour la fourrer dans le nez. Par exemple, trois dragmes de poudre de fiente de porc desséchée, demi-dragme de poudre de roses pour corriger la puanteur ; mêler ces poudres avec du suc de plantain, ou plutôt avec du suc d'ortie, puis y tremper du coton pour introduire dans le nez. La vessie de porc soulage le pissement involontaire ; on la donne en décoction ou en poudre, après avoir été desséchée au four dans un pot de terre ; elle a les mêmes vertus, appliquée sur la région du pubis.

Poudre *contre la rage*. Mettre sur de la braise telle quantité d'écailles de dessous des huîtres, les couvrir de charbon noir qui s'allumant, les brûlera, et les y laisser jusqu'à ce qu'elles soient toutes blanches, et se rompent facilement, ensuite les mettre en poudre qui se conservera long-temps sans se corrompre, et la garder pour s'en servir au besoin, de la manière suivante :

D'abord quand on aura été mordu d'une bête enragée, ou qu'on soupçonnera de l'être, pour empêcher toutes les suites fâcheuses d'une telle morsure, sans être obligé d'aller se baigner dans la mer, on prendra la poudre d'une écaille ou même davantage, car le plus ne peut nuire tant aux hommes qu'aux bêtes, et avec quatre œufs on en fera une omelette qu'on fricassera avec de l'huile au lieu de beurre ;

on la fera manger à la personne mordue étant à jeun, laquelle ne prendra rien que six heures après; et quand elle auroit eu même un accès de rage, elle guérira assurément; et pour plus grande précaution, il faut réitérer ce remède de deux jours l'un, trois fois, c'est-à-dire pendant six jours. D'autres ne se contentent pas de manger l'omelette, mais ils en appliquent sur la morsure; d'autres enfin se contentent de faire avaler une dragme de cette poudre dans un verre de vin blanc.

Pour les chiens mordus, on leur fait manger la poudre d'une écaille calcinée, mêlée avec de l'huile d'olive, puis on les laisse jeûner, et on réitère trois fois en six jours comme aux hommes. Aux chevaux, bœufs et vaches, on leur fait avaler la poudre de quatre ou cinq écailles avec de bonne huile d'olive, et on réitère seulement deux fois de deux jours l'un, les ayant fait jeûner six heures avant la prise, et autant après.

Poudre *contre les vers*. Quatre onces de *semen contra*, feuilles de séné une once, coriandre préparée et corne de cerf en poudre, de chaque demi-dragme; mêler le tout ensemble réduit en poudre. Cette poudre est une des plus usitées. On l'appelle avec raison *poudre à vers*, parce qu'elle les attire et les fait sortir.

Autre contre les vers. Faire une poudre très-déliée de *semen contra*, semences de citron mondé, de genêt, de pourpier et de chou, de la rhubarbe, du *scordium*, de la petite centaurée, racine de gentiane, raclure de corne de cerf, de chaque une once, et la garder pour le besoin. On peut y mêler lors de l'usage quelques grains de mercure doux (muriate mercuriel doux). Cette poudre contient un assemblage de ce que la médecine a de plus spécifique contre les vers.

On doit choisir autant que l'on peut le décours de la lune pour donner cette poudre, et toutes sortes de remèdes pour les vers, parce que le succès est beaucoup meilleur qu'en un autre temps.

La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme, et même jusqu'à une dragme pour les adultes. On la peut donner dans du vin, ou dans de l'eau de *scordium*, de pourpier ou de fleurs d'orange, ou dans de la pommade cuite, quelque sirop ou confiture. On la mêle aussi quelquefois dans les opiats ou dans les potions; on peut y ajouter quelques grains de mercure doux, lorsqu'on la veut donner, mais on ne peut pas alors la faire prendre commodément en breuvage, parce

que le mercure doux reste au fond du verre à cause de sa pesanteur.

On peut aussi, lorsqu'il en est besoin, rendre cette poudre purgative en y mêlant quelques grains de résine de scammonée ou de jalap, ce qui réussit ordinairement bien, faisant sortir par bas les vers que la poudre a fait mourir.

Poudre *cornachine de Charas*. Réduire en poudre subtile pour l'usage, deux onces et deux gros de bonne scammonée préparée à la vapeur du soufre, une once et demie d'antimoine diaphorétique (oxide d'antimoine blanc par le nitre), et autant de crême de tartre (tartrite acidule de potasse). On l'a ainsi nommée, à cause qu'elle a été inventée par Cornachinus, médecin à Pise. On a voulu y retrancher ou y ajouter, mais celle-ci produit tous les bons effets qu'on en peut attendre, si on met la dose comme elle est marquée.

Elle opère promptement, sûrement et agréablement, elle purge doucement les humeurs superflues qui se rencontrent dans tous les viscères, et déracine la matière et la cause des fièvres, et de plusieurs fâcheuses maladies. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme, même jusqu'à une dragme. On la prend le matin à jeun dans du vin blanc, du bouillon, ou quelque décoction hépatique; on la mêle aussi quelquefois dans quelqu'infusion de médecine. On la peut prendre aussi dans un jaune d'œuf, dans un peu de sirop, ou dans quelque confiture.

Poudre *de Baudron pour les descentes des enfans*. Feuilles d'herniaire, racine de grande consoude, de chaque deux dragmes; racine de pain de pourceau, de sceau de Salomon, de chaque une dragme et demie; cendres de limaces rouges une dragme; mettre sécher les racines après les avoir nettoyées et coupées par morceaux, envelopper l'herniaire d'un papier brouillard, et la faire sécher sans que sa qualité soit détruite, la mettre en poudre avec les racines, mettre des limaces rouges dans un pot de terre non vernissé en dedans, couvrir le pot et le placer entre des charbons ardens jusqu'à ce que les limaces soient réduites en cendres; alors on les retire du pot, et on les met en poudre, on mêle tous les ingrédiens pulvérisés, et on en fait une poudre.

Elle est propre pour les descentes des petits enfans; on leur en donne dans une petite quantité de bouillie, leur donnant à manger par dessus le reste de la bouillie, et l'on continue l'usage de ce remède pendant plusieurs jours, mettant cepen-

dant un petit bandage sur la partie. La dose de la poudre est de demi-dragme.

Poudre *de bouillon blanc de Mynsicht.* Remplir un creuset de feuilles de bouillon blanc vertes, le couvrir d'un autre creuset, bien luter les jointures, placer le vaisseau au milieu des charbons ardens, pour faire réduire la matière en une espèce de charbon qu'on puisse réduire en poudre, la retirer du creuset, et la pulvériser subtilement, mêler une once de cette poudre noire avec deux dragmes de rhubarbe aussi en poudre subtile.

Elle est propre pour résoudre les hémorroïdes; on l'applique dessus, ayant été détrempée avec un peu de salive.

Poudre *de Galien, contre la rage.* Dix onces de poudre de cancres ou d'écrevisses de rivière desséchées, en sorte qu'elles se puissent mettre en poudre, après les avoir mises vivantes dans un pot de terre non vernissé à l'entrée du four; une once d'encens, et cinq onces de poudre de racine de grande gentiane; mêler ces trois poudres ensemble. On fait avaler à la personne mordue une cuillerée de cette poudre dans de l'eau pendant quarante jours; si le malade se trouve incommodé au commencement, on lui en donne deux cuillerées au lieu d'une, et on met pendant le temps sur la blessure un emplâtre composé avec douze onces de poix, vingt onces de fort vinaigre, et trois onces d'opopanax.

Galien dit avoir vu pratiquer ce remède avec succès par son maître, le vieillard AEschrion, empirique, docte et habile médecin.

Poudre *de Pirou contre la rage.* Des feuilles de grande absinthe, d'armoise, de bétoine, de petite centaurée, de mélisse, de menthe, de millepertuis, de plantain, de polypode, de rue, de petite sauge et de verveine, de chaque parties égales; ayant recueilli toutes ces herbes lorsque chacune d'elles est en sa grande force, et les ayant fait sécher à l'ombre, enveloppées dans du papier, en faire une poudre très-fine, passée par le tamis de soie.

Cette poudre a été inventée par Pirou, et Palmarius assure l'avoir très-souvent éprouvée, et en avoir vu des effets merveilleux, et que tous ceux qui en avoient usé avoient été préservés de l'hydrophobie, sans y être jamais tombés, et que même ceux qui y étoient tombés avant que d'avoir pris de la poudre, en avoient été délivrés par son usage, pourvu qu'ils n'eussent pas été mordus à la tête, aux parties au-dessus des dents, et qu'on n'eût pas lavé la partie mordue avec de l'eau, auquel cas il estime qu'il y a fort peu d'espé-

rance de guérison. Charas loue beaucoup ce remède. Palmarius veut qu'on puisse augmenter la dose jusqu'à deux ou trois dragmes pour les personnes robustes. Il y en a qui, parmi l'usage de la poudre, veulent qu'on applique le persil pilé sur la morsure.

Poudre *de Minsycht pour les érésipèles*. Farine volatile six onces, plomb brûlé, bol rouge, de chaque deux onces, mastic, oliban et céruse (oxide de plomb blanc par l'acide acéteux), de chaque une once; pulvériser ensemble le bol et la céruse, pulvériser séparément l'oliban dans un mortier oint de quelques gouttes d'huile, et le mastic humecté de quelques gouttes d'eau; mêler ces ingrédiens pulvérisés avec le plomb brûlé, et la farine de froment bien tamisée, pour faire une poudre.

Elle est propre pour sécher et guérir les érésipèles; on en applique un peu dessus, et on les couvre d'un morceau de papier bleu, après qu'on a saigné et purgé le malade. Cette composition de poudre peut servir pour les dartres faciles à guérir, mais non quand elles sont invétérées et rebelles.

Poudre *d'encens et d'aloës*. Pulvériser ensemble dans un mortier de bronze oint de quelques gouttes d'huile, deux parties d'encens et une partie d'aloës.

Cette poudre est propre pour raréfier et détenger les humeurs visqueuses et gipseuses des plaies, et pour résister à la gangrène, étant appliquée dessus.

Poudre *des trois poivres de Galien*. Trois onces de chaque des poivres qui sont le noir, le blanc, le long, une dragme de gingembre, de sommité de thym avec la fleur et la semence d'anis, de chaque demi-once, et pulvériser le tout ensemble subtilement.

Elle est propre pour inciser et raréfier la pituite crasse, pour fortifier l'estomac, pour en chasser les vents, pour aider à la digestion. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme. On la prend après le repas; on peut s'en servir aussi pour les relâchemens de la luette, en en appliquant une petite quantité dessus avec le bout d'une spatule ou d'une cuiller.

Poudre *digestive*. Semences de fenouil, d'anis et de coriandre, de chaque une once et demie, de canelle, écorce de citron et d'orange, de chaque trois dragmes, gérofles et rhubarbe, de chaque une dragme, sucre candi huit onces; on pulvérise séparément le sucre candi, mettre en poudre toutes les autres drogues ensemble, mêler les ingrédiens pulvérisés pour faire une poudre.

Elle aide à la digestion, elle chasse les vents, elle fortifie l'estomac, elle excite l'appétit; on en prend immédiatement après le repas. La dose est depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes.

Poudre *du Duc simple*. Canelle demi-once, sucre candi blanc six onces; les deux ingrédiens pulvérisés séparément, seront mêlés pour en faire une poudre.

Elle fortifie l'estomac, elle aide à la digestion, elle excite l'appétit, elle appaise les nausées. La dose est depuis une dragme jusqu'à trois; on en prend immédiatement après le repas.

Poudre *du prince de la Mirandole*. Faire sécher et mettre en poudre subtile égales parties de feuilles de germandrée, de *chamepytris*, de petite centaurée, de racines de grande centaurée, d'aristoloche ronde et de grande gentiane, mêler ces poudres, et les garder dans une boîte bien bouchée, et dans un lieu sec.

Cette poudre a été éprouvée avec succès par des goutteux tourmentés depuis plusieurs années; on s'en sert aussi pour la sciatique. On en fait infuser pendant la nuit une dragme dans un demi-verre de vin vieux, ou dans un bouillon dégraissé qu'on prend le matin à jeun, ne mangeant que trois heures après, vivant le reste du jour à l'ordinaire, continuant ainsi tous les jours pendant un an pour les plus invétérées; et si elle n'est pas invétérée, on guérit en trois mois; et lorsque la goutte donne du relâche, on en prend une ou deux fois la semaine seulement.

Poudre *dyssentérique*. Racines d'ipécacuanha deux onces, myrabolans citrins, rhubarbe choisie, de chaque trois dragmes, graine de thalitron, ou *sophia chirurgorum* deux dragmes; pulvériser subtilement toutes les drogues ensemble dans un mortier de bronze, et garder la poudre.

Elle fait vomir sans violence, purge par les selles, et arrête aussi la dyssenterie. La dose est depuis un scrupule jusqu'à quatre. La principale drogue de cette poudre est la racine d'ipécacuanha; on la donne ordinairement seule, mais on verra que cette composition produit de bons effets.

Autre de Jean Longius. Mâchoires de brochet avec les dents, priape de cerf, écorce de grenade, corne de cerf brûlée, bol d'Arménie et semence de patience sauvage, de chaque une once; faire sécher au four les mâchoires de brochet garnies de leurs dents, et le priape de cerf, puis les pulvériser avec l'écorce de grenade sèche et la semence de patience sauvage à feuilles étroites; d'une autre part mettre

en poudre ensemble la corne de cerf calcinée et le bol, mêler les ingrédiens pulvérisés, pour faire une poudre.

Elle est propre pour arrêter les cours de ventre, et principalement la dyssenterie. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Poudre *pour dartres invétérées et rebelles.* Farine volatile d'orge six onces, racine d'aunée sèche une once, sel de Saturne (acétite de plomb) et mercure blanc précipité (muriate mercuriel par précipitation), de chaque trois dragmes; mêler ensemble et en faire une poudre.

Poudre *pour dessécher et fortifier le cerveau.* Mastic, oliban, ambre jaune, sommités de sabine, de rue, et fleurs de stœchas, de chaque demi-once, sucre trois onces; pulvériser ensemble le mastic et l'oliban, d'une autre part l'ambre jaune, d'une autre le sucre; mêler le tout pulvérisé grossièrement pour en faire une poudre.

On en jette deux ou trois pincées dans un réchaud de feu, et on en reçoit la vapeur en inclinant la tête dessus. Elle dessèche la trop grande humidité du cerveau, et elle le fortifie. On s'en sert dans les rhumes de cerveau.

Poudre *pour la gravelle et la colique néphrétique.* Yeux d'écrevisses de rivière, os pierreux des têtes de perches et de merlans, cloportes secs, sang de bouc préparé, semence de grémil, de chaque une once. Il est à propos de broyer sur le porphyre les yeux d'écrevisses et les os pierreux des têtes de perches et de merlans, les humectant avec de l'eau de raves, ou autre appropriée, et y procédant de même que pour les pierres précieuses; prendre le sang d'un jeune bouc nourri sur les montagnes, et y ayant brouté les herbes aromatiques, et ce sang aura été séché à l'ombre en été, étendu sur des assiettes ou des bassins bien plats, tant qu'il ait été en état d'être pulvérisé parmi les cloportes séchés et la semence de grémil; ces choses étant passées par le tamis de soie, et mêlées avec les autres ingrédiens, la poudre sera faite.

La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme; on la prend ordinairement dans du vin blanc, et on en peut réitérer et continuer l'usage suivant le besoin, tant pour empêcher la génération des calculs, que pour les dissoudre, s'il est possible, et en faciliter la sortie par les voies ordinaires. Elle est composée d'ingrédiens fort bien choisis et essentiels.

Poudre *pour les dents.* Pierre ponce, corail préparé, os de sèche, et crême de tartre (tartrite acidule de potasse), de chaque une once, iris de Florence deux dragmes; pulvériser l'iris de Florence à part, et les autres drogues ensemble

semble ; mêler les ingrédiens pulvérisés, et l'on en fait une poudre.

Elle est propre à nettoyer, à blanchir, à fortifier les dents et à les conserver contre la carie. On en prend avec le doigt mouillé de vin, et l'on s'en frotte les dents le matin en se levant, et après le repas ; on en peut mettre aussi sur les gencives attaquées du scorbut, pour en adoucir et déterger l'humeur âcre qui décharne et ébranle toutes les dents.

Nota. Si on veut réduire la poudre en opiat, il ne faut que la mêler avec du sirop de roses sèches, ou avec du miel rosat clarifié.

Poudre *purgative.* Six onces de poudre déliée de séné tamisé, trois onces de crême de tartre tamisée (tartrite acidule de potasse), une once et une dragme de scammonée préparée et tamisée, et six dragmes de semence d'anis bien séchée et tamisée ; mêler toutes ces poudres ensemble.

La dose est d'une demi-dragme pour les grandes personnes, et une dragme et demie pour les personnes robustes et difficiles à émouvoir. On la prend le matin à jeun, en bol dans du pain à chanter, ou dans la pulpe d'une pomme cuite ; et deux ou trois heures après la prise, on donne un bouillon, comme quand on a pris une médecine ordinaire.

Nota. Lorsqu'on veut purger les sérosités, on compose la dose qu'on prend, de moitié de cette poudre purgative, et de moitié de poudre de jalap.

Poudre *sternutatoire.* Feuilles sèches de bétoine, de marjolaine, de sauge, de fleurs de muguet, de stœchas, de racine d'iris de Florence, de chaque demi-once, pyrèthre, ellébore blanc et tabac, de chaque deux dragmes, écorce d'orange sèche une dragme ; pulvériser grossièrement toutes les drogues ensemble, et garder la poudre pour le besoin.

Elle excite l'éternuement sans grande violence, et elle fortifie le cerveau. On s'en sert dans l'épilepsie, apoplexie, léthargie, paralysie, et autres maladies du cerveau provenantes d'humeurs pituiteuses, grossières ; on l'aspire par le nez, ou on en souffle dans les narines avec un chalumeau à ceux qui ne sont pas en état de l'aspirer.

Poule. *Voyez* Coq.

Pouliot (*Mentha aquatica, seu pulegium vulgare*, Tourn. 189. *Pulegium*, Linn. 807.) Plante odorante dont il y a deux espèces, une à feuilles presque rondes, et l'autre à feuilles oblongues et étroites, appelée *pulegium cervinum angustifolium*, qui est plus rare que l'autre, et moins en usage. Le pouliot croît dans les lieux cultivés et incultes,

humides et champêtres. Il est chaud et dessiccatif, d'une saveur un peu âcre et amère, de parties ténues, atténuant, incisif, apéritif, résolutif; il convient au foie et au poumon, il dissipe la nausée et les tranchées, pousse la gravelle et l'urine, remédie à la jaunisse et à l'hydropisie, bu avec vin blanc. Pour la toux opiniâtre et les rhumes invétérés, il en faut prendre à la manière du thé, savoir une pincée quand il est sec, ou une petite poignée quand il est récent dans un demi-septier d'eau. Une cuillerée du suc de pouliot est admirable avec un peu de sucre candi, selon Boyle, contre la toux convulsive des enfans.

Chesneau ordonnoit un verre de la décoction pour l'enrouement. Le pouliot facilite le crachement, et soulage considérablement les asthmatiques; on le prend à la manière du thé, une bonne pincée dans un demi-septier d'eau lorsqu'il est sec, ou bien une petite poignée quand il est récent; les plantes odorantes et aromatiques sont plus efficaces, étant sèches qu'étant fraîches.

Tragus estime le vin blanc où le pouliot a bouilli, pour les fleurs blanches et les pâles couleurs; il assure aussi que son suc éclaircit la vue, et dissipe la chassie. Montanus faisoit prendre la poudre de pouliot avec autant de miel et d'eau, pour les maladies des yeux.

Le pouliot entre dans l'*aurea alexandrina* de Nicolas de Salerne, dans le sirop d'armoise de Rhasis, dans le *diacalaminthes* de Nicolas d'Alexandrie, dans la poudre *diaireos*, dans celle *diahyssopi*, dans celle *diaprassii*, et dans la poudre de l'électuaire de Justin du même auteur.

Pourpier (*Portulaca latifolia*, *sive sativa*, Tourn. *Portula oleracea*, Linn. 638.) Plante potagère dont il y a deux espèces, une cultivée dans les jardins, et l'autre sauvage. Le pourpier cultivé est le plus en usage; on emploie dans la médecine sa tige tendre, ses feuilles, sa graine. Il est rafraîchissant, dessiccatif, astringent, il nourrit peu, et tue les vers. Son principal effet est d'éteindre l'ardeur de la bile; il est par conséquent souverain dans les fièvres putrides, malignes, dans l'ardeur d'urine, le scorbut, et le feu de la fièvre; il adoucit les âcretés de la poitrine, et purifie le sang. Le suc de pourpier convient dans l'ardeur d'urine et la strangurie, et même dans le *soda*, ou ébullition qui se fait dans l'estomac avec ardeur et douleur, parce que toutes ces maladies procèdent de l'acide vicié que ce suc tempère et corrige doucement; le sirop a les mêmes vertus. Les feuilles mâchées sont bonnes contre l'agacement des dents, en ab-

sorbant l'acide. Les mêmes feuilles pilées avec du sel, puis arrosées de vinaigre, et appliquées en forme de cataplasme a la plante des pieds dans les fièvres ardentes, diminuent considérablement la chaleur et la douleur de tête.

Le pourpier, en forme de suc, de sirop, ou de looch, est bon contre le crachement de sang, particulièrement contre celui qui vient du poumon. Si le sang sort des dents, ou des gencives, du palais, ou de la gorge, ce qui est assez ordinaire dans le scorbut, le pourpier mâché et avalé peu à peu, guérit cette hémorragie. L'eau distillée de pourpier, donnée depuis deux jusqu'à quatre onces, est un remède éprouvé dans les pertes de sang des femmes, et au crachement de sang, comme aussi pour faire mourir les vers des enfans, et arrêter la dyssenterie; ce que fait aussi le suc de la même plante, ou sa décoction. Une feuille de pourpier mise sur la langue, appaise la soif. Le cataplasme fait de pourpier et de farine d'orge, appliqué sur le foie et sur les flancs, est miraculeux contre les fièvres ardentes. Pilé et appliqué sur le front, il fait reposer le malade. Pour faire disparoître les verrues, il n'y a qu'à les frotter fréquemment avec des feuilles de pourpier. La semence de pourpier, donnée aux enfans à la quantité d'une demi-dragme dans du lait, les délivre des vers des intestins; on augmente la dose pour les adultes.

Dans la dyssenterie bilieuse, un bouillon fait dans un pot de terre vernissé, luté, et dans lequel on mettoit, lit sur lit, une livre de veau coupé par tranches, et deux grandes poignées de pourpier mises aussi par couches entre chaque tranche de veau, avec une chopine d'eau commune pour deux petits bouillons, a réussi. Ce remède calme les entrailles et l'ardeur de la bile. Dans les fièvres putrides épidémiques, dans la suette, dans les fièvres verminenses, dans les fièvres pourprées, le pourpier ajouté dans les bouillons ordinaires, est un très-bon remède. Son suc mêlé avec le miel rosat, est bon pour graisser les hémorroïdes dont il appaise la douleur et l'inflammation. Ses feuilles mâchées, appaisent la douleur des dents agacées pour avoir mangé des fruits verts.

Poux (*pediculi*). Insectes qui se trouvent sur les hommes. Les remèdes qu'on emploie pour les faire mourir sont les semences de staphisaigre, appelée *herbe aux poux*, et celle de pied d'alouette, le soufre, les racines de patience et d'aunée, le tabac, le vert-de-gris (oxide de cuivre vert), le mercure, etc. Les poux sont apéritifs et fébrifuges; on s'en sert pour lever les obstructions. Pour la fièvre quarte, on en

fait avaler cinq ou six, ou plus, ou moins, suivant leur grosseur, à l'entrée de l'accès. Avalés au nombre de huit ou neuf tout vifs, ils guérissent la jaunisse; ce remède, familier aux gens de la campagne, est éprouvé et confirmé par Zacutus Lusitanus. On met des poux vifs dans le conduit de la verge, aussi bien que des punaises, pour faire pisser dans les rétentions d'urine.

Prêle *ou* Queue de cheval (*Equisetum majus aquaticum*, Tourn. *Equisetum palustre et limosum*, Linn. 1516.) Plante qui ressemble à la queue d'un cheval. Il y en a de plusieurs espèces; il s'en trouve dans les marais, dans les bois, dans les champs, dans les prés: toutes ces espèces ont à peu près les mêmes propriétés; celle des prés est le plus en usage. La prêle est rafraîchissante, vulnéraire, dessiccative, incrassante, astringente, et usitée dans les hémorragies, dans l'exulcération et la blessure des reins, de la vessie et des intestins. Elle convient à tous les flux d'humeurs ou de sang, pour les hémorroïdes, par le nez, par les reins et les autres parties. Sa décoction a beaucoup d'astriction, et remédie sûrement au crachement de sang qui regorge dans le poumon par éruption, ou par l'ouverture de quelque rameau. Le suc, donné à la quantité de deux ou trois onces, est bon aux dyssenteries, au pissement de sang et aux descentes; il est bon extérieurement pour les ulcères et pour les plaies.

Dioscoride prétend qu'elle pousse les urines. Hoffmann rapporte que dans des fièvres opiniâtres, même malignes, il s'est bien trouvé de sa décoction. Bauhin conseille ce remède dans l'ulcère du poumon, pris soir et matin à la dose de deux ou trois onces, pourvu que la décoction soit un peu forte. Taberna-Montanus faisoit mêler la poudre de prêle dans la nourriture des pulmoniques.

La prêle entre dans l'onguent de la comtesse de Varignana, dans les potions vulnéraires pour les plaies ou ulcères des parties internes, et dans les onguens vulnéraires.

Prime-vere *ou* Herbe de la paralysie (*Primula veris odorata, flore luteo, simplici*, Tourn. *Primula officinalis*, Linn. 204.) Plante basse qui porte des fleurs jaunes dès le commencement du printemps, d'où elle a pris son nom de *prime-vère*. Elle croît dans les champs, dans les prés, dans les bois. Cette plante est plus dessiccative que chaude, d'une saveur entre l'âcre et l'amer, astrictive et anodine. Son principal usage est dans les affections de la tête, l'apoplexie, la paralysie; pour cet effet, on peut user des fleurs à la manière du thé, de leur conserve ou de l'eau distillée.

L'huile d'olive dans laquelle on a fait infuser les fleurs au soleil dans une bouteille de verre double bien bouchée pendant six semaines, est bonne contre toutes les contusions ou meurtrissures, plaies malignes, douleurs ou points aux épaules, aux cuisses ou ailleurs, en manière de lassitudes, paralysie commençante, surtout celle de la langue et le bégayement, inflammation et enflures aux membres blessés, et où il y a plaie; on en frotte soir et matin la partie malade avec la main pour la faire pénétrer, et on applique dessus de la vessie de porc, ou vieux papier froissé entre les mains pour l'amollir. Les feuilles et les racines sont apéritives et vulnéraires. Bartholin assure avoir guéri un paralytique du côté gauche, en lui faisant user de l'eau-de-vie de froment, dans laquelle on avoit fait bouillir la prime-vère. La racine, prise en poudre, est bonne contre les vers, et en décoction, pour déboucher les reins et la vessie, et faire sortir le gravier. Le suc de cette plante, mis sur les articles, guérit les douleurs de la goutte, et les tumeurs qui s'ensuivent des piqûres des bêtes venimeuses. Toute la plante, broyée et appliquée, guérit les blessures. Elle entre dans l'onguent *martiatum*. Le vinaigre dans lequel on a mis infuser ses racines, attiré par le nez en forme d'errhine, guérit le mal de dents.

Prunier franc *ou* cultivé (*Prunus sativa, sive hortensis*). Grand arbre fort commun dans les vergers, dont il y a diverses espèces. Le fruit s'appelle prune (*prunum*). Les prunes de damas noir sont celles dont on se sert en médecine; elles mûrissent vers l'automne; elles doivent être choisies assez grosses, bien nourries, mûres, nouvellement cueillies, d'un goût et d'une odeur agréables. On fait sécher au four de ces prunes; c'est ce qu'on appelle *petits pruneaux*. Il faut les choisir nouveaux, charnus, moëlleux, mollets, de bon goût. Les prunes sont rafraîchissantes et humectantes, étant fraîches; et mangées crues, elles ramollissent le ventre, mais elles se corrompent facilement, et ne sont pas bonnes au dessert, surtout si on en mange beaucoup. On doit s'abstenir des blanches, parce qu'il n'y a point de fruit d'automne qui donne plutôt la diarrhée et la dyssenterie. Les prunes de damas sont les moins nuisibles; elles ouvrent le ventre, corrigent l'acrimonie des humeurs, humectent la langue, et éteignent la soif.

On a coutume de faire cuire des pruneaux avec du séné enfermé dans un nouet de linge, pour avoir un laxatif domestique qui se prend par précaution. Les pruneaux laxatifs se préparent de diverses manières; la meilleure est celle de

Timæus. Faire cuire dans de l'eau simple quatre onces de prunes de Damas entières, prendre trois quarterons de cette décoction, deux onces de séné mondé, deux dragmes de crême de tartre (tartrite acidule de potasse), et une dragme et demie de canelle ; laisser infuser le tout durant la nuit, le faire bouillir le matin, et l'exprimer une fois ou deux, verser l'expression sur les prunes, et garder le tout dans un vaisseau qui ait l'ouverture large, afin que l'humidité s'évapore insensiblement. La dose est de cinq à dix ou douze prunes.

Les prunes confites de Berserus se préparent ainsi : une once de séné, demi-once d'anis, des fleurs cordiales, de chaque une dragme, et douze onces d'eau de fontaine ; laisser infuser le tout, et mettre bouillir les prunes dans l'infusion jusqu'à ce qu'elles soient bouffies, après quoi verser la liqueur par inclinaison pour séparer la décoction d'avec les prunes, y faire dissoudre trois ou quatre onces de manne pour confire les prunes. Elles purgent doucement la bile et la mélancolie ; et ceux qui n'aiment point les clystères, peuvent en prendre depuis trois jusqu'à six, une heure avant le repas.

Voici encore une autre préparation de pruneaux purgatifs inventée par Banderon : polypode de chêne concassé trois onces, semence d'anis demi-once, séné mondé trois onces, gérofles entiers huit en nombre, pruneaux de Damas noirs et doux, et manne de Calabre, de chaque huit onces ; il faut premièrement faire bouillir médiocrement dans trois demi-septiers d'eau le polypode concassé avec l'anis, puis le séné auquel il suffira de donner un bouillon avec les gérofles entiers, couvrir le pot, et laisser infuser le tout pendant quelques heures, puis l'exprimer. La colature pour toute clarification sera passée deux ou trois fois sur le blanchet et cuite avec les pruneaux et la manne en consistance de sirop cuit, afin qu'il se puisse garder sans se moisir. Pour empêcher que le sirop ne se candisse, il faut mettre quatre onces de manne et quatre onces de sucre. Ce remède est bon pour les personnes âgées, délicates et faciles à émouvoir, parce qu'il purge doucement et sans violence. La dose commune du sirop sera de trois ou quatre cuillerées, et six ou huit prunes le matin seulement, sans qu'on soit obligé de garder la chambre.

La pulpe des prunes, en forme d'électuaire de la manière qui suit, est encore fort bonne pour lâcher le ventre : pulpe de raisins passés, de pruneaux, de tamarin, de sebeste, de casse, de chaque une once, canelle en poudre trois dragmes ; mêler le tout pour un électuaire bon dans la constipation et

le mal de ventre. On trouve sur toutes les espèces de pruniers une gomme blanche, luisante, transparente, que les marchands mêlent souvent parmi la gomme arabique à laquelle elle ressemble beaucoup en couleur et en vertus. Elle est propre pour la pierre, pour la colique néphrétique, pour humecter la poitrine, pour exciter le crachat, étant prise en poudre ou en mucilage.

Les prunes entrent dans le sirop de fumeterre de Mésué, dans celui d'épithym, dans le lénitif et dans la confection hamech.

Prunier sauvage *ou* Prunelier (*Prunus sylvestris*, Tourn. *et spinosa*, Linn. 681.) Petit arbrisseau qui croît communément dans les haies, dans les champs, aux lieux incultes, et qui porte de petites prunes grosses comme de gros grains de raisin, presque rondes ou ovales, de couleur noire tirant sur le bleu; on les appelle *prunelles*. Elles sont d'un goût stiptique et âcre. Son bois, ses feuilles et son fruit sont fort astringens, propres pour la dyssenterie, et pour les autres cours de ventre. La poudre du fruit entier cueilli étant presque mûr, et desséché comme les pruneaux, prise à la dose d'une dragme dans un verre de vin blanc, fait sortir promptement l'urine retenue et la gravelle. On fait des gargarismes avec les feuilles les plus tendres, pour calmer les douleurs de dents. Les fleurs fraîchement cueillies et cuites, ou mises infuser dans du petit lait, ou dans du lait, donnent un excellent purgatif pour toutes les humeurs séreuses et les eaux des hydropiques, pour le scorbut auquel le lait et le petit lait sont très-salutaires, pour la gale de la tête et du corps, et pour toutes les maladies séreuses. Le sirop qu'on prépare avec les fleurs récentes, perd sa faculté purgative quand il est vieux. On prépare un vin qui se tire des fruits lorsqu'ils sont mûrs et desséchés. On pile les prunelles, on les met ensuite en petites masses pour les faire sécher au four, après quoi on les met infuser. Ce vin est utile à tous les flux de sang et à la dyssenterie. Le demi-vin se prépare avec les prunelles et de l'eau. On écrase les prunelles, on en tire le suc par expression, et l'on fait épaissir ce suc sur un petit feu jusqu'à ce qu'il soit dur comme du suc de réglisse; c'est un extrait qu'on appelle *acacia nostras*, ou *acacia germanica*; on le substitue au véritable acacia d'Egypte, quand il est rare. L'*acacia nostras* doit être bien séché, noir, ressemblant assez au suc de réglisse, d'un goût fort astringent, aigrelet. Il est propre pour arrêter les hémorragies, les cours de ventre, le vomissement, pour résister au venin.

La dose est depuis scrupule jusqu'à une dragme. La mousse du prunier sauvage est spécifique pour les hernies.

Pulmonaire (*Pulmonaria italorum ad buglossum accedens*, Tourn. *Pulmonaria officinalis*, Linn. 194.) Plante dont il y a deux espèces principales, une à larges feuilles, et l'autre à feuilles étroites (*Pulmonaria angustifolia*, Linn. 194). La pulmonaire pousse des feuilles assez semblables à celles de la buglose, marbrées de taches blanches pour l'ordinaire. Elle croît dans les bois, aux lieux ombrageux et cachés. Les feuilles de la pulmonaire sont rafraîchissantes, dessiccatives et agglutinatives; elles sont usitées intérieurement dans la phthisie, dans le crachement de sang, et autres affections du poumon et de la poitrine, et on la nomme souvent *consoude*, à cause de sa vertu à consolider; on l'emploie dans l'érosion et l'ulcère du poumon, en forme de tisane avec le miel blanc, ainsi que dans le crachement de sang; on l'emploie aussi dans les bouillons dans les mêmes maladies, aussi bien qu'en sirop. Elle convient extérieurement aux plaies, tant pour en arrêter l'hémorragie que pour les guérir.

Pulmonaire de chêne, *ou* Hépatique des bois (*Pulmonaria arborea*, Tourn. *Lichen pulmonarius*, Linn. 1612.) Espèce de mousse qui s'attache sur les troncs des hêtres, ou des chênes, et quelquefois sur les pierres mousseuses dans les bois; celle de chêne est la plus usitée en médecine. Elle est rafraîchissante et dessiccative, et utile dans les affections des poumons, principalement dans l'exulcération, la phthisie, la toux et l'asthme, dans le flux de ventre et de la matrice; elle est vulnéraire, astringente; elle arrête les hémorragies, étant prise en décoction avec de l'eau et du miel, et appliquée sur les plaies. On s'en sert aussi à la manière du thé; on en met une petite poignée sur une chopine d'eau bouillante avec du sucre.

Punaise (*Cimex*). Insecte large, plat, rouge, et d'une puanteur fort incommode; il naît dans les bois de lits, dans les vieilles solives des maisons, principalement aux lieux secs. On introduit des punaises vives dans le conduit de l'urine, pour la faire sortir quand elle est supprimée; Dioscoride les y met mortes en poudre. Schroder dit en avoir vu donner au nombre de trois pilées, avec succès, pour faire sortir l'arrière-faix et le fœtus. Dioscoride assure que sept à huit punaises de lit, avalées à l'entrée de l'accès, sont un grand remède contre les fièvres quartes. L'odeur des punaises fait revenir les femmes de la suffocation de matrice.

Pyrèthre *ou* Racine salivaire (*Pyrethrum officinarum*, Tourn. *Anthemis pyrethrum*, Linn. Racine d'une plante qui naît à Tunis, et qu'on apporte sèche des pays étrangers. On en voit de deux espèces, la première et la meilleure est en morceaux long et gros environ comme le petit doigt, ronds, ridés, de couleur grisâtre en dehors, blanchâtre en dedans, garnis de quelques petits fibres, d'un goût fort âcre. La seconde espèce est plus menue que la précédente; quelques-uns l'appellent *pyrèthre sauvage*: elle a moins de force que la première La racine de pyrèthre est chaude et dessiccative, atténuante, incisive et sudorifique. Son usage interne, quoique rare, est contre les phlegmes grossiers du corps, et spécialement du poumon qu'elle atténue et purge par les urines. Elle convient extérieurement dans les douleurs de dents de cause froide, et dans la paralysie de la langue, en forme de masticatoire pour exciter le crachat; elle entre dans les compositions des poudres sternutatoires et dans le *philonium romanum*.

Pyrole (*Pyrola rotundifolia major*, Linn.) Petite plante verte en tout temps, qui croît dans les lieux humides et ombrageux des forêts, dont les feuilles sont rondes, et approchantes de celles du poirier, d'où on lui a donné ce nom. On se sert en médecine de ses feuilles qui sont fort astringentes, vulnéraires, rafraîchissantes, dessiccatives, consolidantes, propres pour les cours de ventre, pour les hémorragies, pour les inflammations de la poitrine, étant prises en infusion en la manière du thé, ou en poudre; elles conviennent également aux plaies internes et externes; elles entrent dans les décoctions et dans les essences vulnéraires, pour consolider les plaies des intestins. Staricius recommande la décoction des feuilles de pyrole dans du vin, dans les plaies considérables; il en faut boire pendant plusieurs jours, et il assure qu'elle fait sortir les os, les morceaux de bois, et tout ce qu'il y a de corps étrangers. On joint souvent la pyrole aux plantes vulnéraires, telles que la pervenche, la sanicle, la verge d'or, la véronique, la bugle, dont on fait des décoctions excellentes dans de l'eau ou dans du vin, pour prendre intérieurement, et pour bassiner les plaies et les ulcères.

Q

Queue de pourceau, Fenouil de porc (*Peucedanum*

officinale, Linn. 353.) La racine de cette plante est ordinairement d'usage; on la donne intérieurement en poudre et en décoction; on s'en sert extérieurement pour nettoyer les plaies et les ulcères. Cette plante est incisive et apéritive, béchique et hystérique; elle est propre dans l'asthme et dans la difficulté de respirer, en aidant l'expectoration; elle pousse aussi les urines, les mois et les vidanges. Son suc épaissi et réduit en poudre, est très-utile dans la toux opiniâtre, suivant Tragus qui l'estime aussi pour la difficulté d'uriner, en mêlant cette poudre avec le miel : sa dose est d'une dragme avec une once de miel blanc. On estime cette racine pour les maladies hypocondriaques; elle est employée dans la poudre *diaprassii* de Nicolas, dans l'électuaire lithontriptique et la *triphœa magna* du même auteur.

QUINQUINA (*Cortex peruvianus, sive arbor febrifuga peruviana*). Ecorce d'un arbre appelé *Kinakina*, qui croît au Pérou, dans la province de Quito, sur des montagnes, proche de la ville de Loxa; il est à peu près grand comme un cerisier. On en trouve de différentes sortes; le meilleur est sec, pesant, d'une substance serrée et compacte, en petites écorces fines et chagrinées, d'une couleur foncée et noirâtre en dehors, et d'un tanné pâle en dedans; sa saveur est amère, et a quelque chose de résineux. Le quinquina qui est en grosses écorces épaisses, filandreux quand on le casse, d'une couleur rousse, ou semblable à celle de la canelle, n'est pas si bon, non plus que celui qui est mêlé d'éclats de l'arbre qui tiennent à l'écorce, qui est rempli d'ordures.

Le quinquina bien choisi est un des meilleurs remèdes dans les fièvres intermittentes, et dans les continues qui ont des redoublemens réglés et périodiques. Celles qui sont accompagnées de frissons cèdent plus facilement à la vertu de cette écorce. Le quinquina ne réussit pas quelquefois, parce qu'il est mal choisi, ou parce que le malade n'est pas assez bien préparé par les remèdes généraux qui doivent précéder son usage; car il faut remarquer qu'il y a deux causes assez générales des fièvres : la première l'abondance des mauvais sucs crus et indigestes dont les premières voies sont remplies; la seconde l'embarras et les obstructions qui se rencontrent dans les viscères. Dans le premier cas, si on ne commence par les évacuations, selon les différentes indications, inutilement tentera-t-on le quinquina; ou s'il réussit, ce n'est que pour un temps, après lequel la fièvre revient plus violente et plus dangereuse qu'auparavant. Dans la seconde circonstance, après l'usage de la saignée et des purgatifs, il

faut employer les apéritifs, et même y mêler quelque préparation de mars, pour frayer un passage au quinquina, autrement le malade est en danger de tomber dans l'enflure, l'hydropisie, la jaunisse, ou quelqu'autre maladie pire que la fièvre.

Il y a différentes manières de faire prendre le quinquina, en substance ou en infusion, en bol ou en tisane, en sirop ou en extrait, seul ou mêlé avec d'autres drogues. On le donne en substance et en poudre subtile, depuis un ou deux gros jusqu'à demi-once par jour, ordinairement en quatre prises égales, de quatre en quatre heures, et de la nourriture dans les intervalles, soupe, panade ou viande, si le malade a de l'appétit; s'il n'en a point, c'est une preuve qu'il n'a pas été assez purgé; et le quinquina ne réussira pas si bien, à moins qu'on ne le mêle avec quelque purgatif, comme le diaprun simple ou composé, la confection hamech, l'hiera-picra, ou quelqu'autre sirop ou électuaire avec lequel on lie la poudre de quinquina pour en faire un ou plusieurs bols; la dose doit être proportionnée au besoin que le malade a d'être purgé, et continuée selon la prudence du médecin. Le quinquina, avec parties égales de quelqu'un des purgatifs cités, pris deux ou trois fois par jour à la dose d'un gros chaque prise, a toujours assez bien réussi dans les fièvres les plus opiniâtres, comme celles d'automne et les fièvres quartes.

Ceux qui ne peuvent avaler des bols, ni prendre le quinquina en poudre et en substance, peuvent le prendre en infusion et en tisane. On emploie ordinairement le vin, ou l'eau distillée des trois noix, celle de scorsonère, de chicorée, ou telle autre, selon les vues différentes; on met dans une pinte ou deux livres de liqueur, une once de quinquina en poudre; on le laisse infuser dans un lieu chaud pendant dix ou douze heures au moins, en remuant le vaisseau de temps en temps; on en donne ensuite au malade une prise de six onces ou environ, qui fait une prise raisonnable; s'il peut avaler la poudre avec la liqueur, et la prendre toute brouillée, son effet est plus prompt. On laisse quatre heures de distance, comme on a dit ci-dessus, entre chaque prise; on donne de la nourriture proportionnée à l'appétit des malades; on leur fait prendre jusqu'à quatre et même cinq prises de cette infusion, lorsque les accès de la fièvre sont longs, et on en diminue le nombre lorsque la fièvre se relâche. Il faut toujours continuer le quinquina en infusion ou en substance quelque

temps après que la fièvre a manqué, et diminuer insensiblement la dose et le nombre des prises. On mêle avec succès cette écorce en poudre dans les infusions purgatives, à la même dose que le séné; ou avec la scammonée, le mercure doux (muriate mercuriel doux), etc. en opiat : avec cette précaution, qu'il faut toujours finir par le quinquina, et non par la purgation : c'est un fait d'expérience.

Les personnes qui ont la poitrine délicate, doivent s'abstenir du quinquina; ou si l'on est obligé de leur en donner, il faut le faire en tisane simplement, et y ajouter ou les fleurs de coquelicot avec la racine de scorsonère, ou quelqu'autre plante béchique ou cordiale; on fait bouillir deux onces de quinquina en poudre grossière dans trois pintes d'eau, avec une once de racine de scorsonère ou de bardane; lorsque la tisane est réduite environ aux deux tiers, on y jette une poignée de fleurs de coquelicot ou de pas d'âne, et un peu de réglisse; on retire le vaisseau du feu auprès duquel on le laisse infuser chaudement, sans bouillir davantage; on en donne la même dose et la même quantité que de l'infusion ci-dessus.

A l'égard des autres préparations de quinquina, savoir la teinture faite avec l'esprit-de-vin (alcohol), le sirop, l'extrait et le sel, elles n'ont pas le même effet que l'écorce employée telle que la nature nous la présente; et ces sortes de préparations raffinées sont plus propres à faire gagner les apothicaires qu'à guérir les malades. Le quinquina n'est pas seulement un excellent remède contre les fièvres, c'est un bon stomachique et un absorbant très-propre à détruire les acides vicieux qui causent souvent tant de désordres dans les premières voies. Quelques praticiens le regardent comme un cordial propre à rétablir la fluidité des liqueurs.

Le sel essentiel de quinquina de la Garaye, est une préparation efficace et facile à prendre, pour les enfans surtout à qui le sirop ne fait pas autant de bien; on donne ce sel essentiel depuis six grains jusqu'à vingt-quatre, dans une cuillerée de liqueur appropriée, en bol ou en opiat. Le quinquina réussit aussi fort bien, infusé dans de l'eau-de-vie adoucie par quelque sirop. Quatre onces de cette eau-de-vie à jeun, avant l'accès, emportent la fièvre.

Quintefeuille (*Quinquefolium majus repens*, Tourn. *Potentilla reptans*, Linn. 714.) Plante qui a comme le fraisier plusieurs tiges menues, serpentantes, qui poussent de petites fleurs jaunes. Elle croît dans les champs, aux lieux sablonneux, pierreux, proche des eaux. La quintefeuille

est tempérée, astringente, dessiccative et vulnéraire; elle sert principalement aux affections catarreuses, au crachement de sang, à la toux, la jaunisse, l'obstruction du foie et de la rate, pour arrêter toutes sortes de flux de ventre, des hémorroïdes, et l'hémorragie du nez. Chomel assure que la racine de cette plante est un des plus assurés remèdes pour les cours de ventre et la dyssenterie, qui lui a souvent réussi lors même que l'ipécacuanha lui avoit manqué, en la donnant en tisane, une once sur trois chopines d'eau réduites à environ une pinte, et que cette tisane peut être utilement employée dans le crachement de sang, et le flux immodéré des hémorroïdes et des mois. Cette plante convient à la pierre et à l'exulcération des reins, selon Schroder, aux hernies, et aux fièvres. Son suc guérit extérieurement l'inflammation des yeux, et la décoction remédie à la putréfaction de la bouche, au relâchement des dents, et déterge les ulcères malins.

La quintefeuille passe pour fébrifuge. Un gros de sa racine en poudre, pris dans un verre d'eau avant l'accès, guérit les fièvres intermittentes; ce remède est éprouvé. Le jus de la racine fraîchement cueillie est bon pour frotter les dartres.

On prépare l'extrait des racines, qui est utile dans toutes sortes d'hémorragies, à la dose de deux gros au plus. La décoction de quintefeuille fournit un gargarisme qui n'est pas à mépriser pour les maux de gorge et pour les ulcères de la bouche. Il y a des auteurs qui prétendent que l'infusion des racines emporte la jaunisse, débouche le foie, et soulage les phthisiques et les goutteux.

Cette racine entre dans la composition de la thériaque, dans l'électuaire de Justin, de Nicolas d'Alexandrie, et dans le *martiatum*.

R

Racine sentant les roses (*Rhodia radix, sive anacamseros radice rosarum spirante*). Espèce d'orpin, selon Tournefort, qui croît sur les Alpes aux lieux ombrageux, et qui est cultivée dans les jardins des botanistes. On nous envoie sa racine sèche qui est de quelqu'usage en médecine. Il faut la choisir récente, bien nourrie, et séchée à propos, de couleur obscure, luisante en dehors, blanche en dedans, assez odorante quand on la casse. Elle est résolutive, anodine, propre pour appaiser les douleurs de tête, étant pulvérisée

grossièrement, humectée avec un peu de vinaigre rosat, et appliquée sur le front et sur les tempes; et selon d'autres, on la pile dans un mortier avec de l'eau de verveine et de fleurs de pêcher, pour appliquer le tout avec un linge en double sur la tête, en forme de cataplasme; si on appréhende l'érésipèle à la tête, à quoi l'humidité est contraire, on prend de la poudre de cette racine et de verveine, une once de chaque, pour saupoudrer la partie malade.

Raifort cultivé (*Raphanus sativus*, *minor*, *oblongus*, *hortensis*, Tourn. *Raphanus sativus*, Linn. 935.) Plante qu'on cultive dans les jardins potagers, et qu'on tire de terre, principalement au printemps, pendant qu'elle est tendre, succulente, facile à rompre, et bonne à manger. On la connoît à Paris sous le nom de *rave*, mais mal à propos, car ce nom ne convient qu'à une espèce de gros navet rond, large et plat, appelé *rapa* ou *rapum*, dont on parlera ci-après. On ne se sert guère en médecine que de la racine et de la semence de raifort qui est chaud, dessiccatif, apéritif, abstersif, atténuant. On se sert de sa racine, principalement pour briser et faire sortir la pierre des reins, pour exciter l'urine, pour lever les obstructions du foie et de la rate; il est outre cela excellent pour découper les matières gluantes et mucilagineuses, et son suc tiré par expression, donné à la quantité de trois ou quatre onces avec demi-once de miel, le matin à jeun, trois ou quatre jours de suite, est bon dans les maladies des reins et de la vessie, causées par des glaires ou par du gravier; et ce même suc mêlé avec un peu de sucre, est admirable pour nettoyer l'estomac et les poumons, et pour guérir la toux et l'asthme qui dépendent de ces matières visqueuses. On applique la racine de raifort écrasée sur la plante des pieds pour les fièvres malignes et pour l'hydropisie. La semence du raifort est aussi apéritive, mais si on la prend seule par la bouche, elle cause des nausées. Quelques auteurs l'ont placé parmi les vomitifs foibles. La dose est depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes.

Raifort sauvage (*Cochlearia folio cubitali*, Tourn. 215. *Cochlearia armoracia*, Linn.) Plante que Tournefort a placée entre les espèces de cochléaria. Sa racine est grosse et longue, rampante, blanche, d'un goût fort âcre et brûlant; elle croît dans les jardins aux lieux humides. On se sert en médecine de sa racine qui est fort apéritive, chaude et dessiccative, incisive, atténuante, et a presque les mêmes vertus que la précédente, mais en un degré plus fort. Elle découpe le tartre mucilagineux, guérit spécifiquement le

scorbut, excite l'urine, chasse la pierre des reins. Son suc ou son infusion dans du vinaigre, bu tiède avec du miel, et de l'eau par dessus, fait vomir. Cette racine pilée, ou son suc tiré par expression, étant appliqué, efface d'abord les contusions; il faut l'ôter dès qu'il commence à piquer. Le raifort sauvage passe pour un des premiers anti-scorbutiques qui agit en corrigeant et précipitant l'acide vicié du scorbut. On infuse la racine coupée par rouelles dans du vin, seule ou avec la berle, le *cochlearia*, et le cresson d'eau. Ettmuller dit avoir connu un soldat qui a été guéri par cette infusion, comme aussi une femme hydropique, ascitique et scorbutique avec l'enflure des pieds et la toux, guérie, après les remèdes généraux, par la racine de raifort sauvage, infusée dans du vin avec du cresson d'eau, hachée et pilée dans un mortier sans autre liqueur; la malade buvoit la colature qui purgeoit les eaux par haut et par bas, et continua durant plusieurs jours, ce qui montre que le raifort sauvage a une vertu émétique.

Raiponce (*Rapunculus esculentus*, Tourn. *Campanulla rapunculus*, Linn. 232.) Cette plante est commune dans la campagne. Sa racine est rafraîchissante, et Dodonée dit que la décoction en est utile dans le commencement des inflammations de la gorge.

Raisin. *Voyez* Vigne, Vin, Vinaigre.

Raisin de renard (*Herba Paris*, Tourn. *Paris quadrifolia*, Linn. 527.) La racine et les fruits de cette plante sont en usage, et même les feuilles; elle passe pour alexitère, céphalique, résolutive et anodine. On fait sécher toute la plante, on la met en poudre, et on en donne une demi-cuillerée, c'est environ un gros, à jeun pendant vingt-quatre jours. Quelques auteurs assurent que ce remède soulage les maniaques, et guérit la colique. On fait avec l'herbe et les baies macérées dans le vinaigre, séchées et mises en poudre, un bon antidote; on en donne deux gros dans un verre de vin. Selon Tragus, cette plante pilée et appliquée en cataplasme, adoucit l'inflammation, et résout la tumeur des bourses; elle est aussi souveraine pour les panaris, et son eau distillée guérit l'inflammation des yeux.

Ettmuller et Hoffmann assurent que la poudre des baies de cette plante, à la dose d'un scrupule ou d'un demi-gros, prise dans l'eau de tilleul ou quelqu'autre eau céphalique, est très-bonne dans l'épilepsie.

Camérarius conseille l'application de toute la plante pilée sur les bubons et charbons pestilentiels; il se servoit aussi

de ses fruits pour calmer la douleur des hémorroïdes et des crêtes du fondement.

Rapontic. *Voyez* Rhubarbe des moines.

Ratafia (*Aromatites*). Sorte de boisson ou de liqueur forte, composée avec de l'eau-de-vie, du sucre, et quelques autres choses que l'on met dedans, comme cerises, groseilles, fleurs d'orange, noyaux de pêches, d'abricots, baies de genièvre, et autres.

Ratafia *de baies de genièvre*. On met infuser des baies de genièvre des plus grosses et des plus mûres dans de l'eau-de-vie, on y ajoute du sucre pour faire une espèce de ratafia ou de teinture très-propre pour résister au mauvais air.

Autre. Une chopine de bonne eau-de-vie, quatre onces de baies de genièvre mûres, demi-once de canelle en petits morceaux, douze clous de gérofle, et quatre onces de sucre candi qu'on fait fondre dans quatre onces d'eau rose, les ayant fait bouillir ensemble un bouillon; mettre le tout au soleil dans une bouteille de verre double bien bouchée.

Il est bon pour les indigestions et douleurs d'estomac. La dose est d'une cuillerée ou deux à jeun.

Ratafia *des six graines*. Une pinte de bonne eau-de-vie, graines d'aneth, de carvi, de fenouil, de carotte; de coriandre et d'anis, de chaque demi-once; il les faut bien éplucher, les concasser dans le mortier, puis les jeter dans une bouteille de verre double avec de l'eau-de-vie, les mettre infuser, l'ayant bien bouchée, au soleil pendant trois semaines, ou davantage si l'on veut, les remuant tous les jours trois ou quatre fois, n'emplissant pas la bouteille, de peur que la chaleur du soleil ne la fasse casser, et afin qu'on puisse mieux agiter le tout. On les peut aussi faire infuser sans les mettre au soleil, y employant un peu plus de temps, comme un mois ou six semaines; après cette infusion, il faut passer la liqueur dans un blanchet, ou chausse à hypocras qui n'ait point servi à d'autre chose, ajouter dans la colature une demi-livre de sucre candi fondu avec un peu d'eau commune en manière de sirop, et après le mettre dans la bouteille, et la bien boucher.

Il est très-bon pour l'estomac, indigestion, vents et coliques. On en peut avaler après le repas deux cuillerées, ou à jeun si l'on veut, et pour la colique dans le besoin.

Ratafia *pour se préserver de la colique néphrétique*. Bonne eau-de-vie, eau de fraise, eau de persil, de chaque une pinte, baies de genièvre broyées une once et demie, sucre en poudre demi-livre; mettre le tout dans une bouteille de

verre double bien bouchée, l'exposer six ou sept heures au soleil, ou au défaut du soleil, dans une étuve ou lieu chaud, puis passer le tout par une chausse, ou par le papier gris, et remettre la colature dans une bouteille bien bouchée.

En prendre trois cuillerées le matin à jeun, et être ensuite trois heures sans manger, continuant toujours de trois jours l'un; ce remède préserve de la colique néphrétique.

Ratafia *purgatif*. Une once de jalap, demi-once d'iris de Florence, canelle en morceaux et clous de girofle, de chaque une dragme, et une pinte d'eau-de-vie; mettre infuser les quatre drogues dans l'eau-de-vie pendant dix ou douze jours dans une bouteille de verre bien bouchée, au bout de ce temps passer le tout par un linge, mettre une livre de sucre en poudre dans la colature, et conserver la liqueur dans une bouteille bien bouchée pour le besoin.

Elle est bonne pour la bile, pituite, rhumatisme, en en prenant tous les mois. Pour l'hydropisie on en prend de quatre jours en quatre jours. Pour les femmes qui enflent après leurs couches, quand il n'y auroit que deux jours qu'elles seroient accouchées, on en a vu des effets admirables. Pour toutes sortes de fièvres, on la prend le lendemain de l'accès. La dose ordinaire est de deux onces pour les grandes personnes, et à proportion pour les enfans.

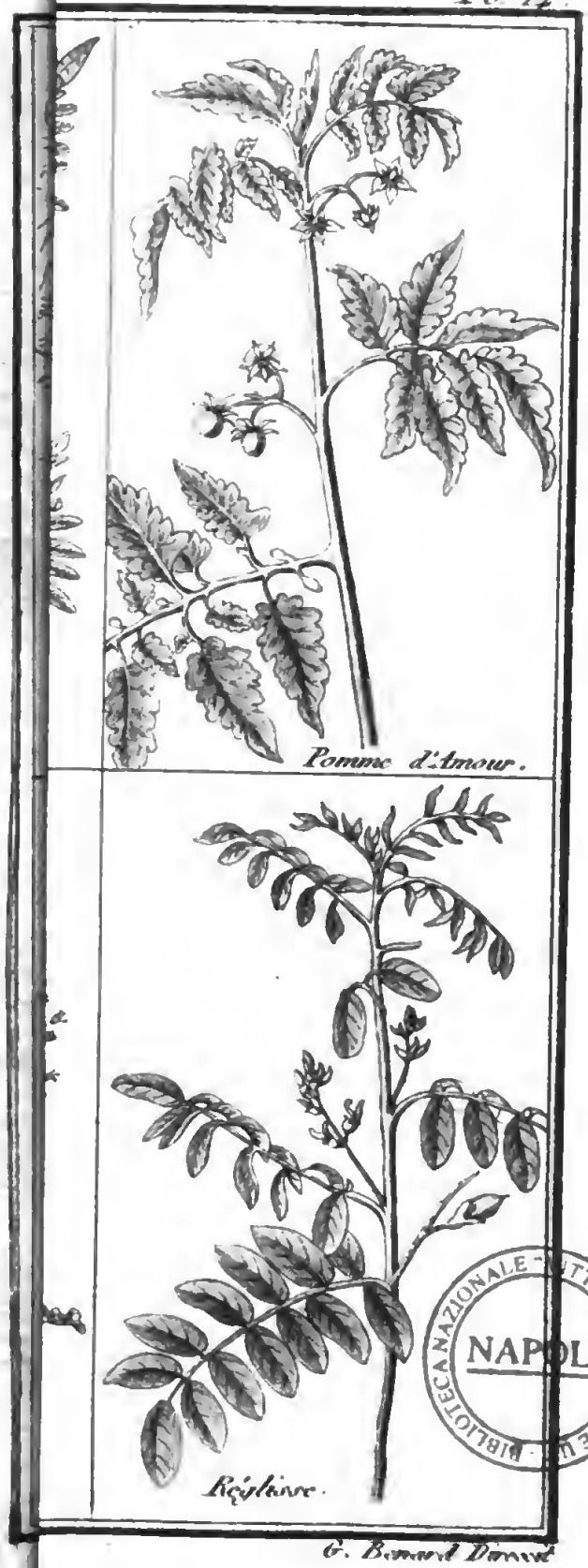
Rat et Souris (*Mus et Sorex*). Deux animaux fort connus qui se tiennent cachés dans les trous des murailles, dans les caves, dans les greniers, pour éviter les chats, leurs cruels ennemis. Le rat, fendu vif et appliqué, tire les épines, les pointes des flèches, le venin du scorpion et des autres piqûres venimeuses. les rats et les souris, réduits en cendres et bus, empêchent le pissement involontaire de la nuit; on les fait cuire pour les faire manger à ceux qui sont sujets à l'incontinence d'urine. Les éphémérides de Leipsic rapportent des guérisons d'incontinence d'urine, faites par la poudre de souris séchée au four, mêlée dans des œufs fricassés et mangés. Les têtes de souris, calcinées et mêlées avec du miel pour enduire les parties chauves, font venir le poil. La fiente du rat lâche le ventre des petits enfans; la prise est de trois, quatre, cinq ou six grains qu'on met dans leur bouillie. On l'emploie aussi en clystère ou en suppositoire; on s'en sert aussi en liniment contre l'alopécie. Cette fiente est apéritive, et propre pour la pierre, étant prise desséchée et réduite en poudre; la dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme. Elle emporte les condylomes, les verrues, les marisques et les autres excroissances de l'*anus*; on la fait cuire dans du

vin pour l'appliquer. On s'en sert aussi pour la gratelle, dissoute dans du vinaigre, et enduite, et pour faire croître et revenir les cheveux, étant pulvérisée et délayée dans l'esprit de miel et du suc d'oignon.

Rave (*Rapa sativa rotunda*, Tourn. 228.) Plante dont il y a deux espèces; l'une appelée *mâle*, dont la racine est charnue, ronde, très-grosse; et l'autre appelée *femelle*, qui diffère de la première en ce que sa racine est oblongue et grosse; celle ci est estimée plus délicate au goût que l'autre. L'une et l'autre tiennent beaucoup de la nature du naveau, et on les prend indifféremment l'un pour l'autre. Le suc et la décoction adoucissent l'acrimonie de la bile, et l'âcreté de la trachée artère. Cette décoction est bonne pour adoucir la toux et la voix rauque, étant édulcorée avec du sucre, et bue le soir en se couchant; elle est des plus recommandées comme un remède familier dans le mal hypocondriaque et contre les vents qui en dépendent. Elle est aussi spécifique, suivant Gabelchoverus, dans l'ardeur d'urine ou la dysurie, et dans la rétention d'urine. Craton avoit coutume d'ordonner la décoction de rave dans la toux, l'asthme et les autres affections des poumons qui dépendent de l'acrimonie de la lymphe, que la douceur tempérée des raves et des naveaux corrigent facilement. Les raves, cuites sous la braise, appliquées derrière les oreilles sur les carotides, font révulsion, et appaisent efficacement la douleur des dents. La rave, cuite en eau simple, et appliquée en forme de cataplasme, guérit les engelures. Quelques-uns creusent une rave qu'ils remplissent d'huile rosat et de térébenthine, faisant cuire le tout pour en oindre les parties gelées, Le même remède convient aux fissures des parties gelées; mais avant de les oindre, il faut les baigner dans de l'eau froide, et les exposer ensuite à la fumée de l'eau bouillante. Voici un emplâtre éprouvé par Fonseca contre la gangrène des engelures : Piler dans un mortier une racine de rave et une de raifort, y ajouter une once de semence de moutarde, trois dragmes de gérofles en poudre, et une suffisante quantité d'huile de lin et de vieille huile de noix; mêler le tout pour en faire un emplâtre qui peut être excellent. La semence de rave résiste aux venins, et fait sortir la rougeole, prise depuis demi-dragme jusqu'à une dragme. La rave a les mêmes vertus que le navet.

Réglisse (*Glycyrrhiza, sive liquiritia*). Plante assez connue, principalement la racine; elle croît aux pays chauds, dans les bois, dans les lieux sablonneux; on ne se sert en médecine que de sa racine qu'on apporte d'Espagne. On doit

Pl. 14.



Pomme d'Amour.

Réglisse.

G. Bernard Direxit

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE
NAPOLI

la choisir récente, moyennement grosse, bien nourrie, rougeâtre en dehors, d'un beau jaune en dedans, d'un goût doux et agréable. La réglisse est tempérée entre le chaud et le froid, humide, pulmonique et néphrétique; elle adoucit l'acrimonie des humeurs, humecte la poitrine et les poumons, facilite l'expectoration; elle désaltère. Son usage est dans la toux, l'enrouement, l'érosion de la vessie, et l'acrimonie de l'urine; on s'en sert en poudre, en infusion et en décoction. Le suc de réglisse épaissi, a coutume d'être ordonné dans les affections de la gorge, de la langue et du larinx; on le tient dans la bouche pour le laisser fondre insensiblement, pour mieux corriger l'acrimonie de la lymphe.

Lorsque cette racine est bien fraîche, il suffit de l'infuser à froid dans les tisanes, ou même dans l'eau simple; elle convient dans les maladies des reins et de la vessie, dans la pleurésie et le crachement de sang. Les sucs de réglisse, noir ou blanc, sont employés familièrement dans les rhumes et dans la toux opiniâtre; ce sont des extraits faits par l'évaporation d'une forte décoction de réglisse, à laquelle on ajoute des gommes adragant et arabique, du sucre, de l'amidon, et quelquefois de l'iris et de l'ambre gris.

La réglisse entre dans un grand nombre de compositions de pharmacie, entre autres dans la thériaque, dans les pilules de rhubarbe de Mésué, dans les poudres des trois santaux, dans celle diatragacant froide et celle diarrhodon, dans les trochisques de Gordon, etc.

Reine des prés (*Ulmaria*, Tourn. *Spiraea ulmaria*, Linn. 702.) Cette plante vivace croît dans les prairies un peu humides. Sa racine et ses feuilles sont en usage. L'eau distillée de cette plante est sudorifique et cordiale; la dose est la même que celle du chardon béni. La décoction de la racine est estimée dans les fièvres malignes. Cette plante est aussi vulnéraire et détersive; on l'emploie comme celle de scorsonère à laquelle quelques-uns la préfèrent. L'extrait de cette racine est sudorifique, à un gros; mais il en faut prendre matin et soir, et même deux ou trois jours de suite, et ajouter à la prise du soir un demi-grain de laudanum.

Renard (*Vulpes*). Animal sauvage, fin et rusé La graisse de renard est émolliente, résolutive, fortifiante; induite, elle sert contre les convulsions, les rétractions des membres, le tremblement, la paralysie et les autres affections des nerfs, la douleur d'oreilles, les plaies de la tête, et la chauveté ou alopécie. L'huile de renard par la décoction de l'animal dans de l'huile commune, a le même usage.

Le poumon consolide et déterge ; étant desséché et brûlé, il est estimé contre les vices du poumon, surtout contre les plaies et les ulcères. Un homme qui avoit les poumons percés, dit Ettmuller, d'une grosse balle de mousquet, crachant le sang et des morceaux de poumon, fut guéri avec le poumon d'un renard qu'on fit cuire légérement dans une eau appropriée au crachement de sang, aussitôt qu'on l'eût arraché, ensuite on le hacha, et on y ajouta de la conserve de racine de grande consoude, de ses fleurs, de l'amidon, et spécialement de la sarcocolle dépurée, lavée et nourrie dans du lait de femme. Le looch de poumon de renard est recommandé contre l'asthme et la toux ; et la chair de renard, rôtie ou bouillie, est utile à la phthisie. Le foie, comme le poumon, convient aux maladies du foie et de la rate. Le fiel enduit efface l'ongle des yeux. La rate appliquée, remédie à la tumeur et à la dureté de la rate. Le sang de renard, enduit sur la région de la vessie, et bu, brise le calcul arrêté dans le canal ; desséché et pilé, il remédie au calcul des reins et de la vessie ; et bu tout chaud jusqu'à un verre, il fait le même effet, et appliqué sur l'abdomen, les aînes, la région du pubis et des reins. Le renard entier calciné, ou sa chair seulement, est recommandé contre les vices de la poitrine.

Renoncule, *ou* Bacinet, *ou* Grenouillette (*Ranunculus palustris*, *apii folio levis*, Tourn. *Ranunculus sceleratus*, Linn. 779.) Plante dont il y a un grand nombre d'espèces ; les unes cultivées à cause de la beauté de leurs fleurs, les autres sauvages naissent sans culture dans les bois, dans les champs, dans les prés, dans les marais, sur les montagnes, sur les rochers. On ne doit jamais se servir intérieurement de ces plantes qui sont très-âcres et très-caustiques.

Il n'y a que la renoncule des prés, ou le bacinet rampant et velu (*ranunculus pratensis repens*, Linn. 779) qu'on emploie utilement en fomentation sur les hémorroïdes. Les autres peuvent servir pour faire des cautères et des vésicatoires ; mais cette pratique est dangereuse, parce qu'elle peut attirer la gangrène. Il n'y a guère que les charlatans qui s'en servent et qui les appliquent sur les articulations des parties où la goutte se fait sentir, ou sur les cors des pieds, après les avoir amollis dans l'eau chaude et coupés jusqu'au vif.

Il est moins dangereux d'employer ces remèdes violens pour la teigne, les écrouelles, la gale et les vieux ulcères, dans lesquels ils sont fort utiles. Chomel a vu de bons effets de la renoncule des bois (*ranunculus nemorosus*), appliquée sur la tête des enfans teigneux ; les feuilles et les fleurs,

écrasées sans autre préparation, se mettent en cataplasme sur la partie affligée qu'elle guérit en peu de temps; on les renouvelle deux fois par jour.

C'est la renoncule bulbeuse (*Ranunculus bulbosus*, Linn. 772) qu'on pile et qu'on met sur les poignets, avec du sel et du vinaigre, en épicarpe pour la fièvre. Ce remède n'est pas indifférent; il enlève quelquefois la peau, comme si le feu y avoit passé, et il attire alors une fluxion érésipélateuse plus douloureuse que la fièvre qu'on veut guérir. Ce remède est excellent pour rappeler la goutte aux pieds, lorsqu'elle est vague, et qu'elle menace la poitrine.

Renouée, *ou* Trainasse, *ou* Herniole (*Polygonum*). Plante qui pousse plusieurs petites tiges déliées, rampantes et couchées à terre, d'où elle a pris le nom de *trainasse*; il y en a de plusieurs espèces. Elle croît dans les lieux incultes et arides, et le long des chemins. La renouée est astringente, détersive, rafraîchissante, dessiccative et vulnéraire. Son usage interne est d'arrêter toutes sortes de flux, savoir: la diarrhée, la dyssenterie, les pertes de sang des femmes, le vomissement, l'hémorragie du nez. Elle est appelée *sanguinaria*, parce qu'elle arrête le sang de quelque partie qu'il coule, aussitôt qu'elle est appliquée dessus, après avoir été pilée. Prise par dedans, elle guérit spécialement les hernies. Fallope surtout en a guéri un grand nombre avec la grande renouée. On a guéri, dit Ettmuller, une hémorragie du nez rebelle aux plus forts remèdes, en appliquant sous les aisselles de la malade de la renouée bouillie dans de l'eau. Le suc de renouée, bu dans du gros vin, est éprouvé contre le vomissement de sang, et les pertes de sang des femmes.

Schroder assure qu'elle est employée utilement dans les ulcères et les inflammations des yeux, et même dans toutes sortes de plaies, y étant appliquée extérieurement, après avoir été pilée. La renouée entre dans le sirop de consoude de Fernel, et dans le mondificatif d'ache.

Rhubarbe des boutiques (*Rhabarbarum officinarum*, Tourn. *Rheum rhabarbarum*, Linn.) Grosse racine spongieuse, jaune, que l'on apporte sèche de Perse et de la Chine où elle naît et croît abondamment. Il faut choisir la plus nouvelle, jaune au dehors, au dedans semée de veines rouges, à peu près comme la noix muscade; elle doit être d'une odeur aromatique et assez agréable. Lorsqu'elle est infusée dans l'eau, elle lui communique assez promptement une couleur safranée. Quand elle est ainsi choisie, la meilleure préparation est de la prendre en substance ou en poudre dans quelques

cuillerées de bouillon, ou de la mâcher simplement, son amertume étant supportable; la dose est depuis quinze ou vingt grains jusqu'à demi-gros, mais en infusion dans l'eau, on l'ordonne ordinairement à un gros. Les propriétés de la rhubarbe sont en très-grand nombre; ses vertus les mieux autorisées par l'expérience, sont de purger avec douceur les humeurs bilieuses, de rétablir le ressort des fibres intestinales, lorsqu'elles ont été trop relâchées par des flux de ventre et des lienteries, de fortifier l'estomac, de faciliter la digestion, de détruire les matières vermineuses, et de tuer les vers auxquels les enfants sont sujets; c'est pour cela qu'on leur donne avec succès pendant quelques jours, pour boisson ordinaire, une légère infusion d'un gros de rhubarbe dans une pinte d'eau, avec un peu de réglisse. L'infusion de deux gros de rhubarbe coupée par morceaux, et mise dans un linge, dans une livre d'eau de chicorée sauvage, et prise ensuite à la dose de quatre onces, après avoir pressé le nouet, est un assez bon remède pour les fièvres longues et opiniâtres; il faut en continuer l'usage pendant ou huit ou quinze jours, et laisser seulement infuser la rhubarbe pendant la nuit.

L'usage de cette racine ne convient pas dans l'ardeur d'urine, ni dans les maladies où il y a disposition inflammatoire dans le bas-ventre. L'expérience apprend que la rhubarbe réussit dans les cours de ventre, quand elle est bien choisie, sans qu'il soit nécessaire de la faire rôtir. La manière la plus ordinaire de l'employer est d'en ordonner la préparation qu'on appelle *catholicon double de rhubarbe*, à une once, délayée dans un verre d'eau de plantain. Elle réussit mieux quand on la délaye dans l'infusion d'un gros de myrobolans citrins. La préparation suivante est un excellent stomachique : Faire bouillir dans trois pintes d'eau, après les avoir enveloppés dans un nouet, et réduit à deux pintes sur un feu doux, de la rhubarbe et des trois santaux en poudre, de chacun deux gros, rapure d'ivoire et corne de cerf, de chaque un gros et demi; en prendre un poisson ou quatre onces le matin à jeun, et manger deux heures après.

La rhubarbe ne convient pas à tous les enfans, mais seulement à ceux qui sont pâles, sujets au dévoiement, et qu'il faut purger en fortifiant; dans tous les autres cas elle leur fait plus de mal que de bien.

On prépare des pilules de rhubarbe dont la dose est depuis demi-gros jusqu'à un gros. Son extrait fait avec l'eau de pluie, se donne à demi-gros, aussi bien que les trochisques de

rhubarbe de du Renou. Cette racine entre dans le catholicon simple et dans le double, dans la confection Hamech, dans l'électuaire de Psyllio, dans l'extrait béni de Schroder, dans l'extrait panchymagogue de Crollius et d'Arthman, dans l'extrait catholique de Sennert, dans les pilules panchymagogues de Quercétan, le sirop magistral, etc.

Rhubarbe des moines, *ou* Rhapontic (*Rhabarbarum fortè Dioscoridis et antiquorum*, Tourn. 89. *Rheum rhaponticum*, Linn.) Espèce de *lapathum* étranger qui vient aisément dans les jardins. On substitue sa racine à celle de la rhubarbe de la Chine, en doublant la dose. On doit la choisir récente, légère, la plus haute en couleur, bien conditionnée en dedans, non cariée, d'un goût un peu amer, visqueux et astringent. Elle ne purge point, mais elle est très propre pour arrêter le cours de ventre, et pour fortifier l'estomac. Voici ce qu'en dit du Bé : Le cours de ventre étant le plus souvent un bon effet de la nature, on ne doit pas se hâter de l'arrêter, mais seulement lorsqu'après avoir continué trop long-temps, le malade en est affoibli; ce qui arrivant, on lui donnera fort à propos une infusion de deux gros de la rhubarbe domestique, faite dans un verre de décoction de plantain qu'on peut fortifier d'une douzaine de roses pâles, si c'étoit la saison; après quoi, si le cours de ventre ne s'arrêtoit pas, on pourroit sécher la rhubarbe infusée, la mettre en poudre, et la faire prendre dans du vin trempé, ou dans un peu de vin, ou de décoction de plantain. Si on n'a pas la rhubarbe domestique, on pourra lui substituer la racine de l'herbe nommée *lapathum acutum*, ou *la patience*, la faire sécher, la réduire en poudre et s'en servir, la donnant depuis demi-gros jusqu'à un gros.

Cette plante entre dans la thériaque d'Andromaque, dans la poudre *diaprassii* de Nicolas, dans celle des trois santaux du même, dans les trochisques de laque, dans le *diacurcuma* de Mésué, et dans l'*aurea alexandrina*.

Cette racine a les mêmes vertus que celle de la patience sauvage; elle est aperitive et stomacale.

Ricin. *Voyez* Palme de christ.

Riz (*Oriza*). Plante cultivée aux lieux humides, marécageux, dans l'Italie et en Espagne. Ses graines doivent être choisies nouvelles, nettes, bien nourries, dures, blanches. Le riz est restaurant, adoucissant, il épaissit et agglutine les humeurs, il modère les cours de ventre, il purifie le sang. C'est une nourriture très-utile aux personnes épuisées par des hémorragies, aux femmes qui ont souffert des pertes de

sang excessives, aux pulmoniques, aux hectiques ; il adoucit l'âcreté du sang, il l'épaissit et le tempère. On en fait bouillir une cuillerée dans une pinte d'eau pendant un quart-d'heure, on la coule ensuite, et on y ajoute très-peu de sucre pour la boisson des malades. On peut faire de la gelée, de la crême, de la bouillie et de fort bon pain avec sa farine.

Rob (*Succus decoctus et defecatus*). Nom qu'on donne aux sucs des fruits dépurés et cuits jusqu'à consomption des deux tiers de leur humidité. On en fait de coings, de mûres, de baies de sureau, de réglisse, etc.

Rob *de baies de sureau*. Il faut prendre les baies de sureau bien mûres et nettoyées de leurs petites queues, les exprimer par une forte toile, en tirer le suc, le laisser rasseoir pendant trois jours, le séparer de ses féces, et le faire bouillir à petit feu dans un vaisseau de terre vernissé, jusqu'à ce qu'il soit diminué des deux tiers, ou qu'il ait une véritable consistance de rob ; on le laisse refroidir, on en sépare l'écume, et on le garde pour le besoin. Pour le rendre plus agréable et mieux en état d'être conservé plus long-temps, on y ajoute, en le cuisant, le tiers on le quart de son poids de bon sucre ou de miel écumé.

Il est fort estimé pour la guérison des maladies du cerveau, et principalement de l'épilepsie et de la paralysie ; il est aussi spécifique contre la dyssenterie, et pour ceux qui vomissent après le repas, aussi bien qu'aux asthmatiques, pris le matin. On peut le prendre seul à la cuiller, loin des repas, ou le mêler dans les potions, ou dans diverses mixtures liquides ou épaisses. La dose n'est pas bien déterminée, mais on peut en prendre depuis une demi-cuillerée jusqu'à une cuillerée à la fois.

Rob *de coings* appelé *sirop de l'empereur Ferdinand*. Peler et raper jusqu'au cœur une centaine de pommes de coings mûrs, cueillis quelques jours auparavant, jeter les pierres ; mettre reposer deux ou trois jours ce qui aura été rapé, puis l'exprimer dans une forte toile neuve, lentement au commencement, mais fortement à la fin, et par ce moyen on aura un suc assez clair qu'on battra avec cinq blancs d'œufs pour le clarifier, comme on fait le sucre, puis on le met dans un chaudron sur un feu de charbon, pour le faire bouillir à gros bouillons jusqu'à ce qu'il soit clarifié, ensuite on le coule sans le presser, et on met la colature dans une bassine sûr un petit feu, pour bouillir bien peu ou point du tout, le laissant ainsi consommer jusqu'à la consistance de sirop qu'on garde au besoin dans un pot bien bouché. Il ne se conserve bon qu'un an.

Ce rob renferme les principales vertus qu'on attribue à la chair de coings. On en prend deux cuillerées le matin, deux heures avant de manger, et on se promène après lorsqu'on le peut. Il est fort recommandé pour fortifier l'estomac, pour en arrêter les dévoiemens, et ceux des intestins; il excite l'appétit, et il aide à cuire les alimens. On l'emploie heureusement dans les diarrhées, dyssenteries, lienteries, *cholera morbus*, et les hémorragies internes. De plus il est bon contre toutes sortes de poisons, contre les maux de cœur, les vertiges, l'hydropisie et la phthisie. Il est propre contre les fièvres malignes; mais lorsque l'on en prend pour le poison, pour la fièvre maligne, ou la pleurésie, on en prend quatre ou cinq, et même six cuillerées, en cette quantité il fait suer beaucoup. Quant aux autres incommodités, il suffit d'en prendre deux cuillerées, et continuer selon le bien qu'on en ressentira, le pouvant aussi quitter et reprendre quand on veut, ce remède n'assujetissant point.

Rob *de mûres composé.* Prendre des mûres, tant domestiques que sauvages, cueillies avant leur parfaite maturité, les piler dans un mortier de marbre, on en tire le suc qu'on laisse dépurer un jour ou deux au soleil, puis on le passe par un blanchet, on en fait cuire de chacun une livre et demie avec une livre et demie de miel, trois onces de sapa, et une once de verjus, jusqu'à consistance de miel, puis on y mêle myrrhe et safran en poudre subtile, de chaque une dragme et demie, pour faire un rob qu'on garde pour le besoin.

Il est propre pour déterger les phlegmes de la poitrine, pour faciliter la respiration. La dose est depuis une dragme jusqu'à demi-once.

Rob *de mûres simple.* Après avoir tiré le suc des mûres, ou domestiques ou sauvages, cueillies avant leur parfaite maturité, et l'avoir dépuré, comme il vient d'être dit, on en mêle deux parties avec une partie de miel dans un plat de terre vernissé; on les fait évaporer par un feu médiocre jusqu'à consistance de miel; ce sera le *rob de mûres simple* que l'on gardera dans un pot.

Il est bon pour les inflammations de la gorge, pour les aphthes qui viennent au palais et à la langue. Quelques-uns retranchent le miel de ce rob, mais il est moins agréable.

Rob *de noix, de Gallien.* Amasser au mois de juillet et d'août (messidor et thermidor) une bonne quantité d'écorce de noix vertes, les bien piler dans un mortier, et en tirer le suc; on le dépure en lui faisant prendre un bouillon,

et le passant par un linge; on mêle deux parties de ce suc de noix avec une partie de miel écumé, on les fait cuire par un feu médiocre dans une terrine vernissée, jusqu'à consistance de miel; c'est le *rob de noix*.

Si l'on ne peut pas tirer aisément le suc des écorces de noix vertes pilées, on les humecte avec de l'eau distillée de noix vertes, ou avec une forte décoction d'autres écorces de noix.

Il est propre pour fortifier l'estomac, pour faire suer, pour résister au venin. La décoction est depuis une dragme jusqu'à demi-once.

Rob *de véronique*. Tirer le suc de véronique à la manière ordinaire, le dépurer en le faisant légérement bouillir, et le passant par un blanchet, en mêler deux parties avec une partie de miel ou de sucre dans une terrine vernissée, et l'on en fait consumer l'humidité par un feu médiocre jusqu'à consistance de miel.

Ce rob est propre pour les ulcères du poumon, pour l'asthme, pour faire uriner, pour purifier le sang. La dose est depuis trois dragmes jusqu'à une once.

Rocambole. *Voyez* Ail.

Romarin (*Rosmarinus hortensis*, *angustiore folio*, Tourn. *Rosmarinus officinalis*, Linn. 33.) Arbrisseau ligneux, odorant et aromatique, qu'on cultive dans les jardins, et qui conserve ses feuilles pendant l'hiver même; mais il naît sans culture et abondamment dans les pays chauds et secs. On se sert souvent dans la médecine des feuilles et des fleurs de romarin, mais on doit préférer celles qui naissent dans les pays chauds, parce que la chaleur du climat les rend plus spiritueuses et meilleures. Le romarin est chaud et dessiccatif, incisif, d'une saveur mêlée d'âcre et d'amer, astringent, et un des principaux céphaliques et utérin. Son principal usage est dans l'apoplexie et l'épilepsie, le vertige, la paralysie, le *carus*, et les autres affections de la tête et du genre nerveux. Il éclaircit la vue, corrige la puanteur de l'haleine, lève les obstructions du foie et de la rate, il fortifie le cœur. Sa décoction est spécifique contre la paralysie, elle excite la sueur. Quelques-uns font cette décoction de trois simples, savoir de mélisse, de menthe et de romarin. Les remèdes tirés du romarin sont encore propres à fortifier le fœtus, et à prévenir l'avortement. On se sert extérieurement du romarin pour fortifier les jointures et les nerfs, pour résister à la gangrène, pour résoudre les humeurs froides.

Le vin aromatique dont on se sert si utilement en fomen-

tation, pour dissiper l'enflure qui survient aux plaies, est fait avec les feuilles de romarin, de thym, de sauge, etc L'eau où les feuilles et les fleurs de romarin ont macéré pendant la nuit, est bonne pour la jaunisse et les fleurs blanches, pour le relâchement de la matrice en injection ; et prise intérieurement, elle fortifie la mémoire et la vue.

Les feuilles prises en infusion, à la manière du thé ou autrement, pendant un temps considérable, sont utiles pour les écrouelles, suivant Ettmuller. Borel prétend que les feuilles ou les fleurs cuites dans le vin, étant passées, il faut y mêler un peu de miel, et les prendre en boisson en se mettant au lit; elles sont un excellent remède pour les asthmatiques. On a donné avec succès dans les fièvres tierces, quatre à cinq gouttes d'essence de romarin dans une liqueur convenable.

On fait avec les feuilles le miel appelé *anthosat*, qui se donne à une once ou deux dans les vapeurs et dans la colique venteuse. Les fleurs de romarin entrent dans le sirop de stœchas, dans l'opiat de Salomon et dans l'orviétan ; l'huile essentielle est employée dans le baume apoplectique.

Ronce (*Rubus vulgaris fructu nigro*, Tourn. *Rubus fruticosus*, Linn. 707.) Arbrisseau dont les branches sont toutes garnies d'épines, et qui porte un fruit appelé *mûres de renard*, ressemblant à celui du mûrier, mais beaucoup plus petit ; il croît dans les haies, dans les buissons, dans les vignobles, le long des chemins. Les feuilles et les fruits de la ronce, avant leur maturité, sont rafraîchissans, desiccatifs et astringens. Le fruit mûr est tempéré et moins astringent. On se sert des feuilles dans les gargarismes pour les inflammations de la gorge.

La décoction des branches et des feuilles arrête les cours de ventre et les fleurs blanches, suivant Dioscoride ; elle nettoie les ulcères des gencives et de la bouche, en gargarisme, surtout lorsqu'on y ajoute quelques gouttes d'esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau). Le sirop des fruits de ronces est utile, et on s'en sert avec succès pour les maux de gorge, sans vitriol. Les feuilles pilées et appliquées sur les dartres, sur les vieilles plaies et sur les ulcères des jambes, les guérissent en peu de temps. Galien employoit la fleur et le fruit pour le crachement de sang, et la racine pour la gravelle. Néedham faisoit grand cas du sirop des fruits de ronce pour l'ardeur d'urine.

On en fait un sirop qui est plus détersif et astringent, lorsqu'on n'a pas attendu la parfaite maturité de ces fruits,

et qu'on les a cueillis encore rouges. Le suc des mûres sauvages (on appelle ainsi les fruits de ronce) entre dans la composition du *diamorum* composé de Nicolas. Ces fruits, bien mûrs et bien noirs, sont rafraîchissans et appaisent la soif; on les peut substituer aux mûres domestiques. Les sommités des ronces entrent dans l'onguent *populeum*.

Roquette (*Eruca*). Plante dont il y a deux espèces principales, l'une cultivée (*eruca latifolia alba*, Tourn. 227. *brassica eruca*, Linn.), et l'autre sauvage (*erucago segetum*, Tourn. 232. *bunias erucago*, Linn.). La première a les feuilles plus grandes que celles de la sauvage; on la cultive dans les jardins potagers où on la sème tous les ans pour la manger en salade; mais comme elle est extrêmement chaude, on la mêle avec la laitue, afin qu'elle la tempère. La semence de roquette a un sel âcre volatil qui lui donne le premier rang parmi les semences anti-scorbutiques qui peuvent entrer en hiver dans les médicamens propres au scorbut, à la place des feuilles qui manquent dans cette saison.

La décoction de leurs feuilles est bonne dans le scorbut; elle pousse les urines et les mois, elle emporte les obstructions des viscères, et soulage les hydropiques. Sa semence est aussi d'usage, et entre dans quelques compositions de pharmacie, entre autres dans l'électuaire *de satyrio*, et dans celui qu'on appelle *electuarium magnanimitatis*. Cette graine est fort âcre, et se substitue à celle de la moutarde, soit pour les remèdes qui font cracher, soit pour les assaisonnemens. Cette semence est meilleure que les feuilles pour les scorbutiques; on en donne jusqu'à un gros, concassée et infusée dans un verre d'eau distillée de cochléaria, ou quelqu'autre convenable.

Mathiole recommande la décoction de la roquette pour la toux opiniâtre des enfans; la graine passe pour être propre à faire mourir les vers. On tient que l'usage de cette plante garantit les vieillards des affections soporeuses, et qu'elle soulage dans la paralysie. Quelques auteurs font cas de cette plante en épicarpe pour les fièvres intermittentes.

Roseau. *Voyez* Calamus verus.

Rosée du soleil, *ou* Herbe de la rosée, *ou* Herbe aux gouttes (*Ros solis*, Tourn. 127. *Drosera rotundifolia*, Linn. 402.) Cette plante annuelle naît dans les lieux sauvages, humides, marécageux, le plus souvent parmi une mousse aquatique, d'un blanc rougeâtre. Toute cette plante est en usage pour l'asthme, la toux invétérée, et l'ulcère du poumon; on l'ordonne en infusion jusqu'à deux gros, et à un

gros en poudre. On en fait un sirop fort estimé pour les mêmes usages, qu'on ordonne à une once.

Rosier (*Rosa*). Arbrisseau dont la fleur est appelée rose (*rosa*) aussi bien que la plante qui la porte. Cet arbrisseau est franc ou sauvage (*voyez* églantier); il n'est question ici que de la rose franche qu'on cultive dans les jardins. Il y en a beaucoup d'espèces différentes; celles qu'on emploie dans la médecine, sont les roses pâles, appelées en latin *rosae pallidae*, *sive incarnatae*, les roses muscates, appelées en latin *rosae muscatae et damascenae*, les roses blanches communes, appelées en latin *rosae sativae albae*, Linn. 705, et les roses rouges ou de Provins, appelées en latin *rosae gallicae rubrae*, Linn. 704. les roses pâles qu'on doit choisir les plus simples et les moins garnies de feuilles, sont purgatives; elles atténuent et délaient la pituite du cerveau; elles purifient le sang, elles purgent principalement l'humeur bilieuse et les sérosités; elles sont plus purgatives quand elles ont été cueillies le matin avec la rosée.

On emploie ordinairement les fleurs de cette espèce de rose pour faire l'eau des neuf infusions, qu'on ordonne à deux onces dans les potions purgatives. L'eau rose distillée se fait aussi avec les fleurs de cette espèce, ou avec les roses blanches simples. Elle est propre pour les maladies des yeux; on la mêle avec celle de plantain dans les collyres, pour l'inflammation de ces parties. Dans les cours de ventre simples et la diarrhée, on prescrit avec succès des bouillies avec deux onces d'eau rose et un jaune d'œuf, pour un demi-septier de lait. Il y en a qui préfèrent les calices des fleurs aux fleurs mêmes, pour faire l'eau rose. Le sirop de roses pâles se prépare avec leur suc épuré, et parties égales de sucre; on l'ordonne à une once dans les fluxions du cerveau. On se sert particulièrement de celui qui est composé, dans lequel entrent le séné, l'agaric et quelquefois la rhubarbe; on donne souvent ce dernier seul à une once et demie. On fait aussi avec le suc de roses un électuaire qui est estimé, dans lequel entre la scammonée, et dont la dose est de demi-once. C'est avec cette espèce de rose qu'on fait le miel rosat, l'onguent rosat, l'huile rosat.

Il y a des auteurs qui préfèrent les roses blanches pour en tirer l'eau par la distillation, pour les maladies des yeux. Ettmuller les estime contre les fleurs blanches.

Constantin les croit aussi purgatives que les roses pâles.

Les dames de Provence se trouvent bien dans les vapeurs, d'une potion faite avec trois onces d'eau rose et autant d'eau

de fleurs d'oranges, échauffées sur un feu doux, pour y faire fondre un morceau de sucre.

La conserve des roses de Provins, mêlée avec la plus vieille thériaque qu'on peut trouver, en assez grande dose pour en faire un cataplasme et l'appliquer sur l'estomac, appaise le vomissement causé par une indigestion.

Les roses muscates sont de petites roses simples blanches qui n'éclosent ordinairement qu'en automne; elles ont une odeur musquée fort douce et fort agréable. Les meilleures et les plus purgatives sont celles qui croissent dans les pays chauds. Trois ou quatre de ces roses muscates, prises en conserve ou en infusion, purgent vigoureusement, et quelquefois jusqu'au sang. Celles de Paris ne purgent pas si fort; mais elles sont plus purgatives que les roses pâles. On en fait infuser une ou deux pincées dans un bouillon au veau, pour se purger, ou bien on mêle dans le potage une dragme de ces roses sèches et réduites en poudre.

Les roses blanches communes sont grandes, belles, odorantes, un peu laxatives et détersives; mais on ne les emploie que dans les distillations. Quelques-uns préfèrent les roses blanches pour en tirer l'eau par la distillation, pour les maladies des yeux. Ettmuller les approuve contre les fleurs blanches.

Les roses rouges ou de Provins ont une belle couleur rouge foncée et veloutée, mais peu d'odeur; on les cueille en boutons lorsqu'elles sont prêtes à s'épanouir, afin de conserver mieux leur couleur et leur vertu. On les choisit hautes en couleur; celles qui croissent aux environs de Provins sont les plus belles et les plus estimées. Les roses rouges sont employées pour la conserve de roses; on en fait aussi sécher au soleil une grande quantité pour les garder, parce qu'elles entrent dans beaucoup de compositions. Elles doivent être choisies récentes, hautes en couleur, d'un rouge brun velouté, bien séchées, ayant assez d'odeur. Il faut avoir soin de les tenir enfermées et pressées dans des boîtes en un lieu sec, afin qu'elles conservent leur couleur, leur odeur et leur vertu. Elles sont astringentes, détersives, propres pour fortifier l'estomac, pour arrêter le vomissement, les cours de ventre, les hémorragies, étant prises intérieurement. On les emploie aussi extérieurement pour les contusions à la tête et ailleurs, après des coups et des chûtes, pour les dislocations, pour les entorses des pieds ou des mains, pour les meurtrissures, pour fortifier les jointures et les nerfs. On les applique en fomentation, bouillies dans du gros vin, ou bien on les

mêle dans des cérats, dans des onguens, dans des emplâtres, réduites en poudre. On doit observer de cueillir toutes les roses au matin avant que le soleil ait passé dessus, parce qu'alors leurs substances essentielles sont comme concentrées par la fraîcheur de la nuit, au lieu que le soleil y ayant passé, il s'en dissipe une partie.

Rossolis *purgatif.* Mettre dans une bassine deux dragmes de scammonée, huit onces de sucre candi, une livre de bonne eau-de-vie, y mettre le feu, et remuer toujours jusqu'à ce qu'il s'éteigne, ensuite couler la liqueur par un linge.

Il en faut prendre une once chaque fois, et continuer jusqu'à ce qu'on se trouve assez purgé.

Autre. Mettre dans une bouteille de verre bien bouchée, pour infuser au soleil pendant quelques jours, une once de turbith, une once de jalap, une dragme de scammonée en poudre, deux onces de sucre blanc, et une chopine d'eau-de-vie rectifiée.

La dose est depuis deux cuillerées jusqu'à trois. Ce rossolis est fort commode pour les personnes delicates, surtout pour celles qui ont de l'aversion pour les remédes. Quand on veut s'en servir, on verse doucement par inclinaison, de peur que le marc ne tombe, ou, pour mieux faire, on passe par un linge ce qu'il en faut pour la prise.

Roucou (*Mitella americana*, *maxima*, *tinctoria*, Tourn.) *Voyez* Chocolat.

Rue (*Ruta hortensis latifolia*, Tourn. *Ruta graveolens*, Linn. 548.) Plante dont il y a deux espèces générales, une domestique, et l'autre sauvage. La première croît dans les jardins, aux lieux secs exposés au soleil; toute la plante a une odeur fort désagréable, et un goût âcre et amer. Les rues sauvages croissent dans les pays chauds, aux lieux rudes, pierreux, montagneux. La rue de jardin est chaude et dessiccative, incisive, atténuante, digestive, discussive, alexipharmaque et nervine. Son principal usage est contre l'épilepsie, la peste et les maladies malignes, tant comme préservative que curative, pour chasser le venin, aiguiser la vue, corriger la foiblesse de l'estomac, dissiper la colique venteuse, et remédier à la morsure des serpens.

Les feuilles et les semences sont en usage en infusion et en décoction; comme elles sont d'une odeur très-forte et même désagréable, la dose en est moindre que des autres plantes. La rue est encore hystérique, céphalique, stomacale et vermifuge, carminative, anti-scorbutique, cordiale et vulnéraire. Une ou deux pincées de feuilles fraîches infusées

dans un verre de vin blanc, ou une dragme lorsqu'elles sont sèches et en poudre, est très-propre à rétablir le cours des mois, et à appaiser les vapeurs hystériques. Misaldus prescrit la rue avec l'hyssope, bouillis dans du vin, et en donne un verre pour la même maladie. La conserve des feuilles et des fleurs de rue dissipe les indigestions. Simon Pauli la loue pour les vers; et pour cela on met dans le nombril des enfans qui y sont sujets, du coton imbibé de quelques gouttes d'huile de rue, ou à son défaut, du suc de ses feuilles fraîchement pilées; on peut même en donner quelques cuillerées par la bouche à jeun, mêlées dans l'eau de chiendent ou de scordium. Ce même auteur s'étend beaucoup sur les qualités de la rue, surtout pour la colique, soit qu'on en donne la décoction en lavement, soit qu'on mêle quelques cuillerées de son huile dans les décoctions carminatives, soit enfin qu'on l'applique en cataplasme sur le ventre. L'huile d'olive dans laquelle on a fait infuser les feuilles et les semences de cette plante, est un puissant remède dans les mêmes maladies; cette huile bue à une cuillerée, et prise à trois onces en lavement, soulage considérablement dans la colique humorale; l'huile essentielle de rue est plus estimée, surtout pour la passion hystérique. On prépare avec les feuilles une conserve, une eau distillée, et un vinaigre pour les mêmes usages. La rue est propre pour les écrouelles; on en fait prendre, le matin à jeun, trois ou quatre feuilles aux enfans affligés de cette maladie. Ils les mangent avec leur pain, et continuent long-temps ce remède. On peut leur faire avaler deux ou trois gros de suc de rue dépuré dans un bouillon, lorsqu'ils ne veulent pas manger les feuilles.

Dans les maladies contagieuses, pour se garantir du mauvais air, deux cuillerées de suc de rue, avec autant de bon vin, est un remède très-utile, on peut même en augmenter la dose jusqu'à un verre le matin à jeun, et autant quatre heures après le diner. Le vinaigre de rue fait le même effet; on le prépare en Italie de cette manière: on fait infuser les feuilles de rue dans le plus fort vinaigre; on y ajoute de la pimprenelle, de la bétoine, quelques gousses d'ail, des noix et des baies de genièvre, avec fort peu de camphre; la dose est d'une cuillerée.

Zacutus loue fort la rue pour l'épilepsie, et Valeriola ordonne pour la même maladie une once de son suc, avec demi-once de miel scillitique. Sylvius et Fabricius Hildanus comptoient fort sur la même plante dans le même cas. Dolæus

en

en faisoit mettre dans le nez des épileptiques dans le temps de l'accès. La décoction des feuilles de rue est un excellent gargarisme pour les gencives des scorbutiques, et pour ceux qui sont attaqués de la petite vérole; ce gargarisme résout les grains qui fatiguent la gorge; on en peut bassiner aussi le tour des yeux.

Jean de Milan, dans son école de Salerne, prétend que la rue sert à éclaircir la vue, ce que l'expérience confirme dans les taies de la cornée, et dans les suffusions où l'humeur aqueuse est trouble, si on fait souffler dans l'œil malade l'odeur de la rue, par une personne saine qui en a mâché auparavant. La vapeur de la décoction, reçue à l'œil malade par le moyen d'un entonnoir renversé, fait le même effet.

La rue convient dans les ulcères internes, soit vénériens ou autres. On mêle parties égales de rue, de menthe, de graine d'*agnus castus*, de succin et d'os de sèche, pour en faire prendre un gros. Dans quelques pays on applique sur le ventre une omelette faite avec beaucoup de feuilles de rue sauvage, pour la passion hystérique.

Chomel a vu réussir pour les pâles couleurs, de faire mettre sous la plante des pieds, dans le chausson, des feuilles de rue, aussi bien que celles de matricaire. Mayerne assure que la poudre de rue, prise jusqu'à deux gros dans de vieille bière pendant un temps considérable, guérit l'épilepsie, et que son suc est de même usage, lâche le ventre, fait quelquefois vomir, et agit par la transpiration. D'autres emploient les feuilles de rue exposées à l'air pendant la nuit, et pilées le lendemain, puis les font prendre trois matins de suite dans une eau céphalique; la dose peut être d'une once de ce suc dans quatre onces d'eau distillée de tilleul ou autre.

La rue entre dans la composition du vinaigre fébrifuge de Sylvius Deleboë, dans le sirop apéritif cachectique de Charas, le sirop anti-épileptique et le sirop martial apéritif cathartique du même auteur, dans les trochisques de câpres, ceux de myrrhe, l'électuaire des baies de laurier, la poudre de Paulmier contre la rage, le sirop de stœchas, le sirop d'armoise et la décoction céphalique. Elle entre aussi dans la poudre *diahyssopi* de Nicolas d'Alexandrie, dans l'*aurea* du même auteur, dans l'huile de câpres, dans l'onguent *aregon*, dans le *martiatum*, et dans le baume tranquille. La semence de rue est employée dans les pilules optiques de Mésué, dans les pilules fétides, dans celles des hermodates, et dans les trochisques de rhubarbe du même auteur.

Rue de chèvre. *Voyez* Galega.

Rue de muraille, *ou* Sauve-vie (*Ruta muraria*, Tourn. *Adianthum ruta muraria*, Linn.) Petite plante toujours verte qui tient rang entre les cinq capillaires; on l'appelle ainsi à cause qu'elle porte des feuilles assez semblables à celles de la rue de jardin, mais beaucoup plus petites, et qu'elle croît dans les murailles, entre les pierres, proche des eaux, et à l'ombre; elle est tempérée, dessiccative, digestive, discussive, et propre à découper la matière tartareuse et mucilagineuse des poumons; elle sert principalement à la toux, à l'asthme, à la jaunisse, à la pleurésie, aux douleurs des reins et de la vessie, à exciter les urines et dissiper la gravelle des reins. Mathiole assure que la poudre de rue de muraille, prise pendant quarante jours, guérit parfaitement les descentes des enfans. Elle est spécifique contre le scorbut. Chomel assure que l'infusion ou le sirop de cette plante est un excellent remède pour les pulmoniques; dont il a vu de très-bons effets, et qu'il a fait vider un *vomica* ou abcès dans la poitrine, à une femme guérie d'une pleurésie, en lui faisant user pour boisson ordinaire d'une tisane faite avec une poignée de rue de muraille sur une pinte d'eau bouillie demi-quart-d'heure, y ajoutant deux onces de sucre; après l'avoir passée. *Voyez* Capillaire.

S

Sabine, *ou* Savinier (*Juniperus sabina*, Linn. 1472.) Arbrisseau à feuilles de tamaris, ou à feuilles de cyprès; on cultive le premier qui est le plus usité, dans les jardins; et le second croît sur les montagnes, dans les bois et autres lieux incultes. On se sert en médecine des feuilles de la sabine qui sont chaudes et dessiccatives, de parties ténues, incisives, atténuantes, discussives, en infusion jusqu'à demi-once, et en substance ou en poudre à une dragme dans le vin blanc; on en prépare aussi l'extrait, l'huile essentielle et l'eau distillée. Son usage principal est de pousser les urines, et de remédier à l'asthme. Son usage externe est contre les ulcères rampans, invétérés et incurables, en forme de lotion, parce qu'elle attire les vers, et les autres choses invisibles qui en rendent la guérison difficile. La même décoction dans du vin avec la nicotiane, sert à purifier les ulcères fistuleux et chancreux; elle guérit la gale de la tête des petits enfans, appliquée en poudre avec de la crême, en forme de liniment,

et pour effacer les taches du visage, et dissiper les défluxions en forme de parfum.

Cette plante pousse les mois avec violence; on s'en sert pour aider l'accouchement laborieux, pour les vidanges, et pour faire sortir le fœtus lorsqu'il est mort dans le ventre de sa mère. Les femmes ou filles qui usent de ce remède pour se procurer l'avortement, n'y réussissent pas toujours, et risquent souvent leur vie avec celle de leur enfant. La sabine est fort résolutive; on l'applique avec succès sur les loupes, après l'avoir fait bouillir dans le vinaigre. Elle cause souvent des vomissemens violens, et est dangereuse intérieurement. Elle est employée dans la poudre de Charas pour l'accouchement laborieux, et dans la poudre pour les petits ulcères de la verge.

Safran (*Crocus sativus*, Tourn. 75. Linn. 50.) Plante bulbeuse qui porte des fleurs purpurines dès le commencement de l'automne. On cultive le safran en plusieurs lieux de France. Il doit être choisi nouveau, bien sec, mais mollasse et doux au toucher, en longs filets de très-belle couleur rouge, les moins chargés de parties jaunes, fort odorans, d'un goût balsamique agréable; on le conserve dans des boîtes bien fermées. Le safran est cordial; mis sur l'estomac, il empêche les nausées qui fatiguent ceux qui vont sur mer, ce qu'on a reconnu par hasard. On le nomme l'*ami des poumons*, parce qu'il convient particulièrement à ce viscère. Il est chaud, dessiccatif, digestif et émollient, il procure le sommeil. Son usage est dans la syncope et l'apoplexie, où l'on met une goutte ou deux de sa teinture sur la langue.

Sagapenum, *ou* Gomme séraphique, *sive serapinum*. Gomme rouese en dehors, et blanchâtre en dedans, d'une odeur forte et désagréable comme le poireau, d'un goût âcre, laquelle sort par incision d'une espèce de férule dont les feuilles sont fort petites, qui croît abondamment en Perse et en Médie. On doit choisir le *sagapenum* en belles larmes claires, nettes, luisantes, et ayant les qualités ci-dessus dites. Cette gomme se dissout dans le vin, dans le vinaigre, et dans les sucs des plantes; mais il vaut mieux la réduire en poudre quand on veut l'employer dans les compositions, que d'en faire la dissolution, parce que la chaleur du feu qui est nécessaire pour cette dissolution, et pour la faire épaissir, dissipe et emporte la plus grande partie de son sel volatil en quoi consiste sa plus grande vertu. Il faut donc se contenter, l'ayant choisie nette, de la faire sécher et de la pulvériser. Le *sagapenum* est chaud, dessiccatif, atténuatif, apéritif et de

substance ténue ; il est si attractif, qu'il tire les flèches et les balles hors du corps ; il purge les sérosités visqueuses et grossières de la poitrine, de l'estomac, des intestins, des reins, du cerveau, des nerfs et des jointures. Il est bon dans l'hydropisie, la toux invétérée, l'asthme, l'épilepsie, la paralysie, le tremblement des articles ; il excite le flux menstruel, mais il fait mourir le fœtus, et pousse par les urines. L'usage externe sert dans la pleurésie, et dans les tumeurs douloureuses où l'on a besoin d'adoucir et de résoudre. Sa fumée fait revenir les épileptiques. La prise est de demi-dragme à une dragme, en bol ou en pilule ; mais comme l'estomac et le foie n'y sont pas faits, on le corrige en y ajoutant partie de mastic, de canelle et de gingembre. Elle entre dans l'hière de Pacchius, l'*hiera diacolocynthidos*, les pilules d'hermodates de Mésué, et dans les pilules fétides.

Nota. Il est bon de remarquer que la différence des gommes et des résines consiste en ce que les premières, qui sont mucilagineuses, se dissolvent dans un menstrue aqueux et acide, comme l'eau simple et le vinaigre ; et les résines, comme grasses, se dissolvent dans un menstrue huileux, par exemple, dans l'esprit-de-vin (alcohol), les jaunes d'œufs, et autres.

Salep, *ou* Salop (*Salep turcarum*, *orchis mascula* ; Lin.) Racine qui mise en poudre, est très-nourrissante à la dose d'une cuillerée dans demi-septier d'eau bouillante avec un peu de sucre, ou dans du lait. Ce n'est autre chose que la racine d'orchis. On doit la regarder comme béchique, adoucissante et incrassante.

Salpêtre, *ou* Nitre (*Salpetrae*, *sive nitrum*). Sel minéral en partie volatil, et en partie fixe, qu'on tire des pierres et des terres des vieilles masures et des vieux bâtimens, des urines de plusieurs animaux qui ont long-temps séjourné dans la terre des caves, ou sur des pierres. On trouve aussi du salpêtre naturel attaché contre des murailles et à des rochers en petits cristaux ; on le sépare en houssant les lieux avec des balais : on l'appelle *salpêtre de houssage* ; il est préférable au salpêtre ordinaire pour la poudre à canon et pour les eaux fortes. Les anciens l'appeloient *alphonitrum*. Le salpêtre ordinaire doit être choisi bien raffiné en longs cristaux, rafraîchissant la langue lorsqu'on en applique dessus, jetant une grande flamme quand on le met sur des charbons ardens. Le salpêtre est apéritif, incisif, résolutif, il appaise la soif, il excite l'urine, il résiste à la pourriture, il éteint les ardeurs du sang, il pousse la pierre du rein et de la vessie,

Digitized by Google

il résout le sang grumelé ; il est usité intérieurement dans la boisson, et spécialement dans l'eau de fontaine, une dragme ou une dragme et demie par pinte pour les fièvres ardentes, putrides, pour la fièvre hongroise, la pleurésie, la péripneumonie, les obstructions du foie et du mesentère, il n'est pas bon quand le ventre est trop lâche, et l'estomac foible. L'usage externe est en forme de gargarisme, dans l'inflammation de la gorge et l'esquinancie, dans les topiques anodins et rafraîchissans, ou bien on le dissout dans une liqueur appropriée, et on l'applique avec un linge, comme dans la brûlure, etc.

Salsepareille *ou* Sarcepareille (*Sarsaparilla, sive smilax aspera peruviana*). Racine qu'on apporte sèche de la Nouvelle Espagne. Cette plante croît abondamment au Pérou dans les lieux humides. La racine de salsepareille doit être choisie en longues fibres bien nourries et bien séchées, grosses environ comme une plume à écrire, flexibles, grises en dehors, un peu ridées, faciles à être fendues, blanches en dedans, mais bordées de deux raies rougeâtres, étant bien saines, moëlleuses, sans vermoulures, et ne se séparant point en petits éclats, ni en poussière. Elle est sudorifique, dessiccative, propre pour les rhumatismes, pour la goutte sciatique, pour l'hydropisie, pour arrêter les gonorrhées, pour les écrouelles, pour adoucir les accidens de la vérole. On en fait prendre en décoction ; la dose est depuis une once jusqu'à deux qu'on fait bouillir dans quatre pintes d'eau et réduire à la moitié ; et quelquefois en poudre.

Sang de dragon (*Sanguis draconis*). Suc gommeux, congelé, sec, friable, de couleur rouge comme du sang, tiré par incision d'un grand arbre des Indes, appelé *dracœna draco*, Linn. On doit choisir le sang de dragon net, pur, résineux, sec, friable, fort rouge. Celui qui est enveloppé s'appelle *sang de dragon en roseau ou en herbe*. Celui qui est en larmes est fort rare ; on l'envoie des Indes où cet arbre est commun ; il est ordinairement en petits morceaux de la longueur et de la grosseur du doigt d'un enfant, enveloppés dans des feuilles repliées et liées ensemble. Il est fort astringent, agglutinant, dessiccatif ; il arrête les hémorragies, les cours de ventre, il déterge et consolide les plaies, il fortifie et raffermit les jointures relâchées ; il est propre pour les contusions ; appliqué sur le nombril, il remédie à la dyssenterie.

On le donne en poudre depuis un scrupule jusqu'à une dragme dans toutes sortes d'hémorragies et de pertes de sang, dans le crachement de sang, on le mêle aussi utilement au

poids de huit ou dix grains, avec autant de poudre de corail et d'yeux d'écrevisses pour une prise deux fois par jour, en augmentant le nombre selon le besoin dans un bouillon, ou en bol, mêlé avec quelques gouttes de sirop de plantain ou autre astringent, et diminuant les prises quand le mal s'appaise. On l'applique extérieurement dans les hémorragies des plaies, surtout pour arrêter le sang des artères coupées.

Sang de dragon, *ou* Patience rouge (*Lapathum folio acuto rubente*, Tourn. *Rumex sanguineus*, Linn. 476.) Plante dont les feuilles sont faites comme celles de la patience ordinaire, mais plus courtes, et traversées de quantité de veines rouges, d'où il sort quand on les rompt un suc rouge comme du sang. Elle croît dans les jardins; elle est un peu laxative par ses feuilles, et astringente par sa semence qui se donne en poudre depuis demi-dragme jusqu'à une dragme, pour arrêter tous flux de sang. Les feuilles pilées et appliquées sur une coupure, quelque profonde qu'elle soit, la guérissent promptement.

Sanglier, *ou* Porc sauvage (*Aper*). Animal qui a la figure et la grosseur d'un cochon, qui habite les bois où il vit de glands et de racines. Le mâle est appelé *verres sylvaticus*, la femelle *sus fera*, *sive scropha sylvestris*. Le sanglier a les mêmes vertus que le porc domestique, et en un plus haut degré. La graisse entre dans la composition de l'onguent *armarium*; elle est propre pour amollir, pour résoudre, pour fortifier, pour adoucir les douleurs, spécialement du côté; on en frotte les parties malades. Les grosses dents étant broyées en poudre très-subtile, sont alkalines, sudorifiques, apéritives, propres pour la pleurésie et l'esquinancie. La prise est de demi-dragme à une dragme, dans une decoction de pavot rouge ou de chardon béni, ou dans leurs eaux distillées. Valeriola donne une dragme de rapure de dent de sanglier avec de l'huile d'amande douce et du sucre candi, comme un remède éprouvé contre la pleurésie et l'esquinancie. Le fiel résout les tumeurs des écrouelles; la fiente est résolutive, et propre pour guérir la gratelle, appliquée extérieurement; bue sèche, elle arrête l'hémorragie, aussi bien qu'appliquée par dehors.

Sangsue (*Sanguisuga hirudo nigricans*, Linn.) Animal aquatique, amphibie au besoin, ayant la figure d'un gros ver, long comme le petit doigt. Il y en a de plusieurs espèces et grosseurs; celles dont on se sert en médecine doivent être les plus petites, ayant la tête menue, le dos rayé, de couleur verte-jaune, et le ventre rougeâtre, qui aient été prises dans des eaux claires et courantes, bien vives. Il faut les laisser

dégorger et jeûner quelques jours dans de l'eau claire avant de s'en servir, afin qu'étant affamées, elles s'attachent plus vîte aux endroits du corps où l'on veut les mettre. Il faut frotter l'endroit avec du salpêtre, et y mettre un peu de sang et d'argile, pour les faire mordre. Les endroits où on les attache ordinairement sont les veines des pieds, proche du gras de la jambe, les tempes dans les longs ou grands maux de tête, derrière les oreilles pour prévenir les désordres que produit l'engorgement à la tête; près de l'*anus* pour les hémorroïdes trop enflées ou supprimées. Quand on veut les retirer, il faut jeter dessus un peu de sel, de cendre, ou du lin brûlé. Il est dangereux qu'elles ne se rompent, et ne laissent leurs têtes à la partie, ce qui cause des ulcères sordides. Comme quelquefois on a peine à arrêter le sang, après que les sangsues ont quitté la place, il se fait de grandes hemorragies qui affoiblissent beaucoup le malade; il faut alors faire des applications de remèdes astringens sur la partie.

Sanicle (*Sanicula officinarum*, Tourn. *Sanicula europæa*, Linn. 339.) Plante qui croît dans les bois, aux lieux ombrageux; elle se plaît en terre grasse et humide: son goût est amer. Elle est chaude, dessiccative, astringente, consolidante, une des premières vulnéraires, détersive, propre pour les ulcères internes et externes, les fistules, les hernies, prise par dedans en décoction, et appliquée sur la partie. Elle entre dans les potions, dans les tisanes et décoctions vulnéraires; on la prend à la manière du thé. Pour les pertes de sang, de quelque manière qu'elles arrivent aux hommes et aux femmes, soit par le nez, ou par l'ouverture de quelque vaisseau dans la poitrine, ou dans les reins, il faut nettoyer et piler une poignée de feuilles et queues de sanicle, les faire infuser à froid pendant une nuit dans un verre de vin blanc, couler le tout le matin par un linge avec expression, et faire avaler la colature au malade à jeun, qui ne mangera que deux ou trois heures après. Ce remède a été éprouvé plusieurs fois avec grand succès; s'il ne réussit pas à la première prise, il faut le réitérer.

Le cataplasme de sanicle, bouilli dans le vin, résout l'exomphale dans sa naissance, selon le rapport de quelques auteurs. La sanicle entre dans l'eau vulnéraire, et dans quelques emplâtres et baumes pour les blessures. L'herbe pilée et appliquée sur une plaie, y est très-propre pour la guérir.

Santal (*Santalum, sive sandal*). Bois qui est apporté des Indes; il est citrin, blanc, ou rouge. Le santal citrin

est le meilleur des trois santaux ; il est apporté de la Chine, de Siam. On doit le choisir récent, dur, compact, pesant, de couleur citrine ou tirant sur le jaune, d'une odeur douce et fort agréable. Le santal blanc diffère du citrin, non-seulement en couleur, mais en ce qu'il est bien moins spiritueux et odorant ; il est apporté de l'île de Timor. On doit le choisir récent, pesant, blanc, et de la plus forte odeur qu'il se pourra. Le santal rouge est le moins odorant de tous ; il est apporté de Tanasarim, et des lieux maritimes de Coromandel, au-delà de la rivière du Gange. On doit le choisir récent, dur, compact, pesant, de couleur rouge foncé, noirâtre en dehors. Les santaux sont un peu astringens, et particulièrement le rouge ; ils fortifient le cœur, l'estomac, le cerveau, ils purifient le sang, ils arrêtent le vomissement, les catarres, et les obstructions du foie et des autres viscères, et les rapports aigres.

On les emploie en infusion, après les avoir rapés, depuis une once jusqu'à deux, dans deux ou trois pintes d'eau ; on les fait bouillir ensuite à la diminution du tiers de la liqueur, et on fait boire cette tisane par verrées dans les fièvres malignes. On les ordonne aussi en poudre, depuis demi-gros jusqu'à un gros, pour fortifier l'estomac, et détruire les rapports aigres et les levains qui empêchent la digestion.

Le santal citrin entre dans l'opiat de Salomon, dans le sirop hydragogue de Charas, le sirop de myrthe, la poudre aromatique rosat, et la confection alkermès ; le rouge entre dans le sirop lientérique de Charas. L'un et l'autre sont employés dans la poudre diarrhodon, et dans celle qu'on appelle *diamargariti frigidi*. Les trois santaux ont donné leurs noms à la poudre *diatria santalorum*, et on les emploie dans la confection d'hyacinthe, et dans l'électuaire du suc de roses.

Sapin (*Abies*, Tourn. *Pinus*, Linn. Grand arbre toujours vert dont il y a deux espèces, le blanc et le rouge ; ils sont si semblables, qu'on les confond très-souvent ; il y a pourtant de la différence entre eux. Les feuilles du rouge appelé *pesse* (*abies tenuiore folio*, Tourn. 505. *Pinus picea*, Linn. 1420), sont plus noires, plus larges, plus molles, plus unies, moins piquantes, et rangées autour de la branche ; son écorce est aussi plus noire et plus forte que celle du sapin, qui est blanchâtre et aisée à rompre ; enfin les branches de la pesse se courbent vers la terre, au contraire de celles du sapin. Ces arbres croissent principalement aux lieux montagneux, pierreux. Les sommités de ces arbres sont salutaires dans le scorbut, les gouttes, les rhumatismes, cuites dans de

Ruta des Prov.

Rue de Chevre.

l'eau et du vin pour la boisson, pour le mal de dents, en gargarisme, aussi bien que leurs pommes dans leur primeur, lorsqu'elles sont encore résineuses et saupoudrées d'une certaine poussière jaune, qui ne sont pas moins bonnes que les feuilles. Le guy qui se trouve quelquefois sur le sapin, est spécifique pour la goutte des pieds. La dose est de demi-dragme à une dragme en poudre à prendre tous les matins. On prepare des bains avec les pommes et les feuilles du sapin, excellens contre les contractions et les paralysies scorbutiques. L'écorce est astringente, et son usage est externe pour les ulcères et la brûlure. Les pommes de sapin sont aussi astringentes. On s'en sert extérieurement dans les inflammations du foie et des autres parties, en forme d'épithème, et contre les verrues et les cors des pieds, en forme de lotion. La vermoulure du sapin est bonne contre les écorchures des petits enfans, et pour dessécher les parties ulcérées.

Saponaire, *ou* Savonière (*Lychnis sylvestris, quae saponaria vulgò*, Tourn.) Espèce de lychnis qui croît proche des rivières, des étangs, des torrens, le long des ruisseaux, aux lieux sabloneux; on la cultive aussi dans les jardins, principalement celle dont la fleur est double. Cette plante est chaude, atténuante, apéritive, sudorifique; elle excite l'urine et les mois aux femmes, elle est propre pour l'asthme, étant prise en décoction. Une dragme de sa semence, donnée en poudre aux épileptiques, en nouvelle lune trois mois consécutifs, une fois chaque mois, diminue notablement le nombre et la violence de leurs accès; ce que Borel assure avoir éprouvé avec succès sur une fille de vingt-cinq ans. On se sert de cette plante dans les sternutatoires; on l'applique aussi extérieurement pour résoudre les tumeurs, et pour guérir les dartres, la gratelle et les autres démangeaisons; on se sert de sa décoction en fomentation. Le jus de ses feuilles est si détersif, qu'il emporte les taches des habits, ce qui lui a fait donner le nom de *savonière*. Sa racine est bonne, selon Zapata, pour résoudre et ramollir les écrouelles, et, selon Schroder, pour adoucir les maux vénériens, pour garantir de l'asthme, et provoquer les ordinaires.

Sarcocolle, *ou* Colle-chair (*Sarcocolla*). Gomme égrenée en très-petits morceaux spongieux, de couleur jaunâtre tirant sur le blanc, ressemblant à des fragmens de gomme, ou à de l'encens qu'on auroit pulvérisé grossièrement. On l'apporte de Perse et de l'Arabie-Heureuse. On dit qu'elle sort d'un arbre épineux dont les feuilles approchent en figure de celles du séné. Il faut choisir la sarcocolle récente, en

petites larmes, ou égrenée, légère, pâle, glutineuse, d'un goût un peu amer, désagréable, écumante, et facile à dissoudre dans l'eau. Elle est astringente, digestive, détersive, agglutinante, consolidante. Elle étoit fort estimée par les anciens contre la dyssenterie. Son principal usage sert à déterger, consolider et cicatriser les plaies. Elle est merveilleuse contre les fluxions des yeux, aux taies et aux nuages de ces parties. On la macère durant cinq jours dans du lait de femme ou de vache, puis on la mêle avec de l'eau rose pour en bassiner les paupières, et on y ajoute, si l'on veut, un peu de sucre, et dans l'hémorragie du nez aux frontaux.

Sariette (*Satureia sativa*, Tourn. *Satureia hortensis*; Linn. 795.) Plante qu'on cultive dans les jardins potagers; elle est d'une odeur et d'une saveur âcre et piquante, ce qui la fait réputer chaude et dessiccative, atténuante, apéritive et discussive. Son usage est dans les crudités, le dégoût, l'asthme, la suppression de l'urine et des mois, et dans les autres affections de l'estomac et de la poitrine. Elle aiguise la vue, dissipe extérieurement les tumeurs, et appaise les douleurs des oreilles. Elle convient à la léthargie et aux autres affections soporeuses, soit intérieurement jointe aux autres remèdes, soit extérieurement en forme de décoction dans du vin, pour appliquer à la partie occipitale. Quelques gouttes de cette décoction, distillées dans les oreilles, réveillent promptement les malades assoupis. La sariette est pectorale, et son sel volatil, aromatique, est propre pour déterger les ordures des poumons et de la poitrine, et pour guérir la toux, l'asthme, et les autres maladies qui en dépendent. Elle sert en forme de gargarisme contre la relaxation de la luette, les plaies et les ulcères de la gorge, et les autres affections de ces parties, et surtout des amigdales. La fumée de sa décoction convient au tintement et à la douleur des dents.

Sarrazin, *Voyez* Blé noir.

Sassafras (*Laurus sassafras*). Bois jaune, odorant, d'un goût un peu âcre, aromatique, tirant sur celui de fenouil. On l'apporte en gros morceaux de la Floride, province de la Nouvelle-Espagne, où il naît. On le tire d'un arbre appelé par les Indiens *pavane*, et à qui les Français ont donné le nom de *sassafras*, que les Espagnols ont retenu. On le doit choisir couvert de son écorce, car elle a plus de vertu que le bois, récent, odorant, de couleur jaunâtre tirant sur le blanc, d'un goût aromatique un peu piquant. Il est chaud, dessiccatif, atténuant, apéritif, discussif et sudorifique. Son usage est dans les maladies où il y a des obstructions à lever, et des

viscères à fortifier. Ce remède entre comme les autres dans les décoctions sudorifiques, et convient aux maladies pectorales et catharreuses, si bien que Brunerus l'appelle *le véritable alexipharmaque des catarres.* Mynsicht donne une teinture de sassafras facile à tirer, et excellente pour guérir radicalement toutes les fluxions catharreuses. Elle se fait en mettant infuser simplement ce bois dans de l'eau de fontaine claire et bouillante, qui devient d'un beau rouge, et il ne reste plus qu'à l'aromatiser avec un peu de canelle; cette teinture est un nectar pour les catarrheux. On attribue la même vertu à l'écorce de tamaris, prise et préparée comme le sassafras. Barthole recommande le sel ammoniac (muriate ammoniacal) avec une décoction de sassafras, pour guérir un grand dégoût après une grande indigestion. Le sassafras rapé ou haché, infusé depuis une once jusqu'à deux dans trois chopines ou deux pintes d'eau, donne une très bonne boisson dans les rhumatismes, dans la goutte, dans les fièvres malignes, et dans toutes les maladies où il est nécessaire d'augmenter la transpiration, et de pousser les sueurs.

Satyrion (*Orchis moriomas*, Tourn. *Orchis mascula*, Linn. 1333. *Satyrium tricinum*, Linn. 1357.) Entre un grand nombre d'espèces de cette plante, qui sont communes dans les prés et dans les bois humides, on choisit ordinairement les précédentes, ou celles qui ont les racines les plus charnues; on en fait une conserve estimée pour augmenter la semence, et pour fortifier les parties de la génération; on les fait aussi sécher, et on en donne une demi-dragme en poudre dans un verre de bon vin. Cette plante est une de celles dont on a conjecturé les propriétés sur la figure extérieure de leurs parties: et parce que la racine de cette plante ressemble aux testicules, on a jugé qu'elle pourroit être utile à la génération. Elle a donné le nom à l'électuaire *de satyrio*, qu'on donne à une dragme pour réveiller les esprits, et rétablir les forces épuisées; mais les ingrédiens âcres, comme la semence de roquette, le poivre, le gingembre, les aromates spiritueux et volatils, comme les huiles de canelle et de girofle, le musc, l'ambre gris, et les autres drogues de cette nature, qui forment cette composition, en font plutôt la vertu, que les racines de la plante dont il s'agit.

Sauge (*Salvia major*, Tourn. *Salvia officinalis*, Linn. 34.) Plante dont il y a plusieurs espèces qui diffèrent entre elles par la grandeur et la couleur de leurs feuilles; on parle ici de celles qu'on cultive ordinairement dans les jardins, et qu'on emploie dans la médecine. Elles sont distinguées

en deux espèces, une grande et l'autre petite; celle-ci est la plus estimée et la meilleure, elle est appelée *sauge franche*. La sauge aime les terres argilleuses; il est bon en la plantant d'y mêler de la rue pour éloigner les serpens et les crapauds qui cherchent la sauge. On se sert en médecine des feuilles et des fleurs de cette plante, qui sont chaudes, dessiccatives, astringentes, abstersives, céphaliques et diurétiques. La sauge convient à la paralysie, au rhumatisme, au vertige, à l'épilepsie, aux catharres, aux tremblemens de membres, à l'apoplexie, et aux autres affections du cerveau; on s'en sert à la manière du thé, une pincée ou un petit bouquet de huit à dix feuilles dans un demi-septier d'eau bouillante; on y ajoute un peu de sucre. Cette boisson continuée plusieurs jours les matins à jeun, n'est pas seulement bonne aux maux ci-dessus, mais elle est aussi très-utile dans la suppression des urines et des mois des femmes, dans les indigestions, foiblesses d'estomac, dans les vents et la colique, pour tuer les vers, et pour débarrasser le poumon des asthmatiques. Ruland a guéri une femme épileptique par l'usage seul du vin dans lequel il mettoit infuser de la sauge, laquelle n'est pas moins recommandée dans le scorbut que le *cochlearia*, où leur suc et leur décoction servent conjointement pour gargariser les gencives enflées et exulcérées. Lindanus a guéri plusieurs scorbutiques par cette décoction. Fumer de la sauge soir et matin avec une pipe, soulage généralement toutes les maladies du cerveau.

Forestus dit qu'il a connu un malade qui se délivra d'un grand tremblement par l'usage continuel de bierre préparée avec la sauge, de sauge crue hachée et mangée avec du pain et du beurre, et enfin en mettant de la sauge dans tous ses alimens. L'eau distillée de la sauge mondifie les plaies, si on les en lave; attirée par le nez, elle en arrête l'hémorragie, fortifie le cerveau et les membres, guérit les pituites, soulage le mal des dents, resserre les gencives, en lavant toutes ces parties avec de cette eau.

Sauge des bois, *ou* sauvage (*Scordium alterum seu salvia sylvestris*, Tourn. *Teucrium scordium*, Linn.) Espèce de germandrée, selon Tournefort, dont les feuilles ressemblent en quelque façon à celles de la sauge; mais elles sont plus larges et plus molles; étant froissées, elles ont une odeur aromatique tirant sur celle de l'ail. Elle croît dans les bois montagneux, contre les haies, et aux autres lieux incultes. Cette plante est fort apéritive, diaphorétique, vulnéraire et résolutive; elle résiste à la malignité des hu-

meurs, à la gangrène; elle résout les tumeurs. Tragus en loue le suc et l'infusion dans du vin, comme un remède très-apéritif et sudorifique, propre à fortifier l'estomac, à tuer les vers, à faire couler les urines, et à emporter la jaunisse et la fièvre tierce. On s'en sert très-utilement à Paris dans l'hydropisie, selon Tournefort, faisant boire de quatre heures en quatre heures un verre de vin blanc dans lequel cette plante a infusé.

Saule, *ou* Saulx (*Salix.*) Plante dont il y a deux espèces générales; une grande, appelé *salix vulgaris alba arborescens;* et une petite, appelé osier, *salix vulgaris rubens, sive minor viminalis.* Tous les saules aiment les lieux humides et marécageux. Leurs feuilles sont rafraîchissantes, dessiccatives, astringentes et sans mordication. Leur décoction est bonne pour le crachement de sang, et pour arrêter les ardeurs de Vénus. On la donne en lavement pour la dyssenterie. Son usage externe est en forme de lotion aux pieds contre les insomnies, et la chaleur de fébricitans, et pour arrêter les hémorragies des plaies, du nez, et des autres parties. On en jonche les chambres des malades pour rafraîchir l'air. Pour l'opilation du foie et de la rate, et pour nettoyer l'estomac, on fait bouillir une petite poignée d'écorce de saule dans une chopine d'eau à la consomption du tiers, et ayant mis un peu de sucre dans la colature pour en adoucir l'amertume, on l'avale à jeun tous les matins jusqu'à ce qu'on se trouve soulagé. Pour le mal de rate, on applique dessus des feuilles de saule broyées avec un peu de sel. La décoction de l'écorce d'osier, dont on lie les cerceaux, faite en gros vin rouge, et bue, est un remède éprouvé dans les pertes de sang des femmes, les plus opiniâtres: on peut boire à même intention en forme de tisane, la décoction faite en eau de pelure ou écorce de saule ou d'osier. La cendre de l'écorce de saule, mêlée avec du fort vinaigre, est bonne aux cors des pieds et aux verrues, étant appliquée dessus. Le saule mâle ne porte que des chatons, et le saule femelle ne porte que la graine. Ces chatons ou fleurs appliquées, arrêtent toutes sortes d'hémorragies.

Saumur (*Garum, sive Muria.*) Liqueur salée, dans laquelle on a conservé de la viande ou du poisson. Elle est propre pour nettoyer les vieux ulcères, pour la morsures du chien enragé, pour résister à la gangrène, pour résoudre, pour dessécher: on en fomente les parties ma-

lades; on en mêle aussi dans les lavemens, pour l'hydropisie, pour la goutte sciatique.

Saxifrage blanche (*Saxifraga rotundifolia, alba*, Tourn. *Saxifraga radice granulosâ*, Linn. 576.) Plante qui pousse des feuilles presque rondes, dentelées en leurs bords, ressemblant un peu à celles du lierre terrestre, mais plus grasses et plus blanches; elle a des petites fleurs blanches au bout d'une tige assez haute. Sa racine est garnie de petits tubercules un peu plus gros que les grains de coriandre, que l'on appelle *grains* ou *semence de saxifrage*. Elle croît aux lieux herbeux, incultes, sur les montagnes, aux vallées. Cette plante est chaude et dessiccative, diurétique et apéritive. Son principal usage est contre le gravier et la pierre des reins et de la vessie qu'elle brise et chasse dehors, contre le mucilage des mêmes parties; elle pousse puissamment par les urines: on fait bouillir une poignée de ses racines dans une pinte d'eau, ou infuser une demi-once pendant la nuit dans un demi-septier de vin blanc, ou bien on en fait bouillir une poignée avec du cerfeuil et du maigre de veau, avec une telle quantité d'eau, qu'il en reste une écuellée après l'ébullition, qu'on avale le matin à jeun, ce qui a guéri plusieurs personnes de la gravelle.

Scabieuse (*Scabiosa pratensis, hirsuta, quae officinarum*, Tourn. *Scabiosa arvensis*, Linn. 143.) Plante assez connue qui croît dans les prés, dans les champs, sur les montagnes, dans les bois. Elle est chaude, dessiccative, abstersive, atténuante, discussive, sudorifique, alexipharmaque et pectorale. Son principal usage est dans les apostèmes internes, la toux, l'asthme, la pleurésie, la peste, les ulcères fistuleux et sanieux des mamelles et des jambes, dans la galle, démangeaison, gratelle, teigne: elle est très-propre aux apostèmes et abcès des parties internes, soit du foie, de la rate, de l'estomac ou du poumon. Son sirop, sa décoction, ou son eau distillée ouvre l'abcès, le mondifie, amortit le levain morbifique, et consolide enfin la plaie; un seul des trois remplit toutes ces indications. La scabieuse, surtout en forme de sirop, est éprouvée dans la petite vérole, lorsqu'elle se jette sur les parties internes, qu'elle est accompagnée de la toux, et qu'il est à craindre qu'elle ne laisse après soi la phtisie; la décoction peut suppléer au sirop en ce cas. La scabieuse pilée seule, ou avec autant de sel, appliquée sur un charbon, le fait disparoître promptement; pour la galle, gratelle, et autres infections de la

peau, on fait avaler sa décoction faite en eau, on en frotte le mal avec le jus de la plante seule, ou mêlé avec des onguens.

Scabieuse des bois, *ou* Mort du diable (*Scabiosa folio integro hirsuta*, Tourn. 1466. *Scabiosa succisa*, Linn. 142.) Outre les vertus que cette plante a communes avec la scabieuse, Dodonée assure que la décoction est excellente en gargarisme pour l'inflammation du gosier. Simon Pauli confirme cette propriété, et ajoute qu'elle est propre aussi dans les ulcères vénériens de la gorge et des gencives.

Bontius recommande cette plante comme un très-bon remède dans l'hydropisie et dans les abcès du foie. Cette espèce de scabieuse est aussi bonne pour les femmes qui perdent leurs règles, et qui sont tourmentées d'engorgemens à la matrice, de coliques sourdes, d'écoulemens de couleur suspecte. Chomel l'a souvent donnée avec succès en pareil cas. Il a même vu que dans les menaces d'ulcères à la matrice, la décoction de la racine et des feuilles, mise en usage pendant six mois de suite, faisoit fort bien, fortifioit l'estomac, rectifioit les digestions, ranimoit la circulation, et faisoit cesser toutes les douleurs sourdes de colique utérine. On prend une demi-poignée de feuilles et de racines sèches de cette scabieuse, fort commune dans les bois; on la fait bouillir dans trois demi-septiers d'eau, réduits à chopine; on en donne soir et matin un grand verre.

La scabieuse entre dans la décoction pectorale, dans le vinaigre fébrifuge de Sylvius Deleboé, dans le sirop de mélisse composé de Charas, et dans le sirop *de symphito de Fernel.*

Scammonée (*Scammonium, sive Scammonea.*) Suc résineux, concret, ou une gomme grise brune, qui découle par incision de la racine d'un grand liseron qui croît abondamment en plusieurs lieux du Levant, mais principalement aux environ d'Alep, ou de Saint-Jean d'Acre en terre grasse. Quand le suc est sorti de la racine de la plante par les incisions qu'on y a faites, on le met épaissir ou évaporer au soleil jusqu'à ce qu'il soit réduit en forme solide. On doit choisir la scammonée nette, légère, tendre, friable, résineuse, grise, se réduisant facilement en une poudre grise cendrée, d'une odeur fade, désagréable, d'un goût un peu amer. Elle est fort purgative; elle évacue par le bas les humeurs bilieuses, âcres, séreuses, mélancoliques, ou tartareuses.

Il est rare de la trouver à présent bien pure et sans

mélange des sucs de périploca, de tithymale, ou d'autres plantes laiteuses et corrosives; c'est pour cela qu'on la prépare soit à la vapeur du soufre, soit avec les sucs de limon, de coing, ou de réglisse. Lorsqu'elle est préparée, elle s'appelle *diagrède*, dont la dose est depuis six grains jusqu'à douze ou quinze. La scammonée qui est pure, d'un gris cendré, luisante et résineuse, laquelle se met en poudre blanchâtre en la pressant dans les doigts, n'a besoin d'aucune préparation, et vaut bien le diagrède; c'est la véritable scammonée d'Alep, qu'on trouve avec peine: celle qu'on débite ordinairement est la scammonée de Smyrne, noirâtre et altérée par d'autres matières, et qui a par conséquent besoin de préparation.

On ordonne la scammonée en bol, en opiat, ou en pilules, et rarement en liqueur, parce qu'elle ne se dissout pas, à moins que ce ne soit par l'addition d'un acide, comme le jus de citron, le verjus, etc. On la corrige avec les sels fixes, comme la plupart des autres purgatifs trop âcres, ou bien avec parties égales de mercure doux (muriate mercuriel doux:) ce fondant empêche que cette résine ne s'attache à la surface interne de l'estomac et des intestins, où elle pourroit causer des tranchées douloureuses sans cette précaution. On tire l'extrait, ou la résine et le magistère de la scammonée, avec de l'esprit-de-vin (alcohol,) dont la dose est de six à dix grains. Le sirop de scammonée, dont on fait un grand secret, sous le nom de *sirop purgatif*, ou *sirop pour la bile*, se fait avec l'eau-de-vie, le sucre et la scammonée en poudre; on y met le feu, on remue la matière jusqu'à ce que la flamme s'éteigne; on garde ensuite cette liqueur dans une bouteille, et on en prend une ou deux cuillerées délayées dans un verre d'eau: c'est un assez bon purgatif.

La scammonée sert d'aiguillon à la plus grande partie des électuaires purgatifs, entr'autres, au diaprun composé, au diaphénic, à la bénédicte laxative, à l'électuaire de psyllio, à l'électuaire diacarthami, à celui de citron, et à celui du suc de roses ou de violettes. Elle entre dans la confection Hamech, et dans l'extrait catholique de Sennert. Presque toutes les pilules célèbres tirent la vertu de la scammonée, comme les pilules cachées majeures et mineures, les pilules mercurielles, les pilules *des deux* de la pharmacopée de Londres, les pilules hydropiques de Bontius, la poudre arthritique de Paracelse, etc.

Sceau de Notre-Dame, *ou* Racine Vierge (*Ramnus racemosa*

racemosa, flore minori, luteo pallescente, Tourn. 103. *Tamnus communis*, Linn. 1458.) Plante qui pousse plusieurs sarmens menus comme la bryone ou couleuvrée; dont il y a deux espèces, qui croissent l'une et l'autre dans les bois. Leurs racines sont fort apéritives et un peu purgatives, hydragogues; elles évacuent la pituite, les sérosités; elles provoquent l'urine étant prises en poudre ou en décoction; on mange aussi ses premiers rejetons tendres, comme les asperges, pour les maux ci-dessus, comme aussi pour diminuer la rate; ils sont bons aussi au vertige et à l'épilepsie. Cette racine pilée et appliquée sur les meurtrissures, les guérit en peu de temps, comme celle de la couleuvrée. Selon Ray, la poudre de cette même racine mêlée avec la fiente de vache et du vinaigre, donne un excellent cataplasme pour appaiser les douleurs de la goutte. La racine vierge entre dans la poudre de Brauderon pour les descentes des enfans, et dans l'emplâtre *diabotanum* de Blondel.

Sceau de Salomon, *ou* Genouillet (*Latifolium vulgare*, Tourn. *Convallaria polygonaetum*, Linn. 451.) Plante qui croît dans les bois aux lieux ombrageux, et se multiplie par ses racines qui tracent; la partie la plus usitée en médecine est la racine. Elle est détersive et astringente, et d'un usage très-familier pour les descentes, selon Chomel, qui en a vû plusieurs expériences en cette sorte. On en a fait infuser une once coupée par morceaux dans un demi-septier de vin blanc pendant vingt-quatre heures, qu'on fait boire ensuite en deux ou trois prises pour chaque jour aux enfans, on en continue l'usage pendant huit ou quinze jours, et on applique sur l'hernie de la même racine pilée, et un bandage par-dessus, ce qui a même réussi dans des personnes avancées en âge. La décoction ci-dessus de cette racine faite en vin blanc, se donne aussi avec beaucoup de succès pour faire sortir la gravelle. La racine attachée au coin de la chemise par le bas, de ceux qui sont incommodés des hémorroïdes enflées et douloureuses, les soulage dans peu de temps, ce qui a été éprouvé plusieurs fois avec succès: elle est bonne aussi pilée avec la racine de grande consoude, qui corrige son acrimonie, pour appliquer sur les contusions, et pour guérir les plaies. On donne la racine de sceau de Salomon hachée dans l'avoine des chevaux qui ont le farcin.

Cette plante étant astringente, peut être fort utile dans les fleurs-blanches. Palmer, après Herman, la donne pour

un bon remède contre la goutte, si on en fait boire l'infusion faite dans la bière. Sa racine est excellente pour les enchymoses et meurtrissures; c'est pour cet effet qu'elle entre dans l'emplâtre d'Adrianus de Mynsicht. Sennert et Ettmuller confirment cette vertu, soit qu'on en applique la racine pilée sur la partie meurtrie, soit cuite et en cataplasme. Quelques uns en font un avec deux parties de cette racine et une de grande consoude, cuite dans peu d'eau, et passée ensuite par le tamis: il faut l'appliquer en cataplasme un peu chaudement. C'est Ettmuller qui propose cette formule.

La tisane avec la racine de sceau de Salomon, est bonne pour la gravelle: son eau distillée décrasse le teint et l'embellit, au rapport de Césalpin: la décoction de toute la plante guérit la gale et les autres maladies de la peau.

Schoenante, *ou* Jonc odorant (*Andropogon Schaenanthus*, Linn.) Cette espèce de chiendent croît en Arabie, surtout au Mont-Liban, où il est en si grande abondance, qu'on en fait la litière des chameaux. On nous en apporte les fleurs ou les épis, qui sont d'une odeur aromatique très-agréable. Quelques-uns tirent les fleurs du reste de l'épi, pour l'employer dans la thériaque et dans les autres compositions dans lesquelles elles entrent; d'autres y mettent tout l'épi. On peut ordonner les fleurs de schœnante en poudre, depuis un demi-scrupule jusqu'à trente grains, dans les maladies contagieuses; elles sont propres aussi dans celles du cerveau, pour pousser les mois et les urines, et pour lever les obstructions des viscères. Les fleurs de schœnante entrent dans la thériaque, et dans quelques confections alexitères.

Scolopendre, *voyez* Langue de Cerf.

Scordium, *ou* Chamaraze (*Chamaedrys palustris canescens, seu scordium officinarum*, Tourn. 205. *Teucrium scordium*, Linn. 290.) Espèce de germandrée, ou plante qui pousse plusieurs petites tiges quarrées, velues, rameuses et serpentantes, qui étant broyées, ont une odeur d'ail, et un goût amer, astringent. Elle croît aux lieux humides, marécageux, le long des fossés remplis d'eau. On se sert en médecine de ses feuilles, qui sont chaudes, dessiccatives, abstersives, atténuantes, incisives, alexipharmaques, sudorifiques, et résistent à la pourriture. Le principal usage du scordium est dans la peste, les maladies pestilentielles, les fièvres malignes, tant pour préserver que pour guérir, dans les obstructions du foie et de la rate, dans les abcès

et les mucilages du poumon. Il sert extérieurement à modifier les plaies et les ulcères, et appaiser les douleurs de la goutte.

On emploie les feuilles et les fleurs de cette plante en décoction et en infusion, une petite poignée sur chaque pinte d'eau, ou une bonne pincée à la manière du thé, pour un demi-setier de liqueur. Cette plante est cordiale, diaphorétique, apéritive, béchique, vulnéraire et détersive; c'est aussi un bon fondant, et capable, par son amertume, de rétablir l'appétit et faire mourir les vers. On en fait boire l'infusion avec succès dans les fièvres malignes, la petite-vérole, la rougeole, et dans les maladies de la peau. L'extrait de toute la plante, à demi-once en bol, fait suer, et pousse quelquefois les urines. On en prépare aussi un vin et un vinaigre, dans lesquels on fait infuser le scordium, qui font le même effet depuis quatre onces jusqu'à six. La conserve qu'on fait avec les feuilles fait suer, et s'ordonne utilement pour faire cracher les asthmatiques et les phthisiques. Elle soulage aussi les filles qui ont la jaunisse, et qui ne sont pas réglées; la dose est d'une once.

L'eau, le sirop et le vinaigre de scordium sont usités dans la peste et dans les maladies contagieuses, tant pour préserver que pour guérir. La décoction de scordium avec la myrrhe, l'aloës et l'esprit-de-vin (alcohol,) est une fomentation éprouvée pour corriger et arrêter la gangrène et le sphacèle.

Cette plante a donné son nom à l'électuaire diascordium de Fracastor: elle entre dans le vinaigre thériacal, dans la thériaque, le mithridat, l'orviétan, la poudre contre les vers, l'huile de scorpion, et dans plusieurs autres confections alexitères. On l'emploie aussi dans les lotions vulnéraires, pour bassiner les parties ulcérées et menacées de gangrène. L'espèce suivante approche des vertus du scordium, et lui est quelquefois substitué.

Scorpion (*Scorpio.*) Petit insecte terrestre, gros environ comme une chenille, ressemblant à une petite écrevisse. Il est fort commun dans les pays chauds. Il habite les trous des murailles et de la terre; il se nourrit de vers et d'herbes. Sa piqûre est mortelle, si on n'y remédie. On le fait sécher après l'avoir tué, et avoir séparé le bout de sa queue, puis on le réduit en poudre. Elle est propre pour exciter l'urine, comme celle d'escarbot et de vers de terre, chasser le sable du rein et de la vessie, pour résister à la malignité des humeurs, pour provoquer la sueur. La dose est depuis

demi-scrupule jusqu'à demi-dragme, c'est-à-dire, depuis douze grains jusqu'à trente-six. Le scorpion remédie à sa propre morsure, étant écrasé et appliqué dessus, ou l'huile d'amandes amères, dans laquelle on en fait infuser plusieurs jetés vivans dedans; quelques-uns la donnent dans la colique et dans la douleur du calcul. On en enduit la région des reins pour chasser la pierre, et la région du pubis ou de la vessie pour pousser l'urine: on y ajoute quelquefois l'onguent d'*althæa*, ou le cataplasme d'oignons et de pariétaire; pour lever la suppression d'urine, on en oint la verge. Elle est encore très-bonne dans la douleur des oreilles; on en mêle une dragme avec demi-dragme d'huile d'amandes douces, dont on distille une goutte ou deux chaudes dans l'oreille malade. Les cloportes pilés et bouillis dans l'huile de nénuphar ou violat, conviennent au même mal, spécialement s'il y a inflammation. L'huile sanguine de scorpion se prépare en la manière suivante. Mettre infuser dans du vin de Malvoisie durant trois jours et trois nuits six onces de semence d'hypericum, puis y ajouter trois onces de térébenthine de Venise, six onces de la plus vieille huile qu'on pourra trouver, une dragme de safran, et quatre poignées de fleurs d'hypericum; renfermer le tout dans une bouteille bien bouchée durant trois jours, au bout de ce temps exprimer fortement la liqueur dans une autre bouteille qu'on verse par inclinaison jusqu'à ce que l'huile paroisse, qui sera rouge comme du sang; mettre dans chaque livre de cette huile cinquante scorpions, et laisser le tout en digestion au bain-marie jusqu'à ce que la fermentation soit passée; en faire l'expression par une étamine, et garder l'huile pour le besoin. Elle calme souverainement les douleurs néphrétiques appliquée extérieurement.

Scorsonère, *ou* Cercifis d'Espagne (*Scorzonera, latifolia, sinuata*, Tourn. *Scorzonera hispanica*, Linn. 1112.) Plante que l'on cultive dans les jardins potagers. Elle croît en Espagne sans culture aux lieux humides, et dans les bois montagneux. On se sert principalement de sa racine qui est chaude, humide et alexipharmaque. Son principal usage est contre la morsure de la vipère et des autres serpens, ce qui la fait appeler *viperaria*, la peste, la mélancolie, l'épilepsie, le vertige, la palpitation de cœur, pour exciter la sueur, résister au venin, pour la petite-vérole, et pousser l'urine. Mathiole rapporte que des moissonneurs mordus des vipères, et en danger de leur vie, furent sauvés en leur faisant avaler le jus de cette racine, dont on

fit plusieurs expériences; ce qui lui fit donner le nom de *vipérine.*

Scrophulaire grande (*Scrophularia nodosa*, *fœtida*, Tourn. *Scrophularia nodosa*, Linn. 863.) Plante dont la racine est grosse, noueuse, inégale. Toute la plante a une odeur désagréable et un goût amer. Elle croît dans les lieux ombrageux et humides, dans les taillis. On se sert, en médecine principalement, de sa racine, qui est chaude, dessiccative, digestive, incisive, vulnéraire. Son usage principal est dans les écrouelles et les hémorroïdes, dans les ulcères carcinomateux et rampans, dans les gales malignes. Lorsqu'on se trouve tourmenté cruellement par la douleur des hémorroïdes cachées, il faut prendre dans son aliment ou dans sa boisson de la racine ou des feuilles de scrophulaire, et la douleur s'appaisera; il n'importe qu'on les mange en substance, sèches ou vertes, ou qu'on boive le vin dans quoi on les aura mis bouillir ou infuser. Si on attache au bas de la chemise, ou qu'on pende au col, de la racine de cette plante, ensorte qu'elle touche la chair, toutes sortes d'affections hémorroïdales se guériront d'une manière surprenante. Pour les écrouelles on arrache les racines au croissant de la lune pour s'en servir au décours, pendant lequel temps elle se sèche. La prise est de demi-dragme à une dragme en poudre, ou bien on en boit la décoction. Pour l'usage externe on prend plusieurs tubercules de cette racine, on les enfile en forme de collier pour les porter au cou, et toutes les écrouelles, surtout celles de cette partie, disparoissent. Préparation d'un onguent propre aux maux cités. On tire de terre en automne la racine de grande scrophulaire; l'ayant bien nettoyée, on la broie avec du beurre frais, et on la met dans un pot de terre bien couvert en lieu fort humide, où on la laisse pendant quatorze ou quinze jours; au bout de ce temps on fait fondre ce beurre sur un petit feu; et après l'avoir passé au travers d'un linge, on le garde pour le besoin. Pendant l'application de cette onguent, on fait prendre au malade une dragme de poudre de racine le matin à jeun en bol, ou en conserve, avec quelque sirop approprié, ou bien un verre de vin, dans lequel la racine aura infusé pendant la nuit.

Scrophulaire (grande) aquatique, *ou* Herbe du siége (*Scrophularia aquatica major*, Tourn. *Scrophularia aquatica*, Linn. 864.) Plante dont les feuilles, qui sont d'un verd brun, ressemblent assez à celles de la bétoine des bois,

mais sont beaucoup plus grandes, ayant à leur base deux petits oreillons. La tige, qui est quarrée, monte à la hauteur de deux ou trois pieds, au haut de laquelle il vient des fleurs semblables à celles de la scrophulaire vulgaire dont nous venons de parler en l'article précédent. Elle naît aux lieux humides et ombrageux, comme sur le bord des petites rivières et des fossés remplis d'eau. Cette plante est chaude, dessiccative et détersive. Ses feuilles pilées et appliquées, sont très-bonnes pour mondifier les ulcères sales et malins, et pour la gangrène; ou leur jus cuit avec du miel, les feuilles amorties sur le feu et broyées, guérissent les ulcères et les contusions, si on les applique dessus soir et matin tous les jours; elles sont bonnes aussi aux panaris, aux plaies, et aux foulures et froissures de membres par chutes ou par coups reçus. Pour les clous, il faut en appliquer dessus une feuille, après l'avoir passée légèrement sur le feu. On en fait un onguent excellent pour les écrouelles, hémorroïdes, ulcères sales, plaies et contusions, en cette sorte. Faire bouillir le tout sur un feu médiocre jusqu'à la consomption de l'humidité, demi-livre d'huile d'olive, une livre et demie de jus de scrophulaire d'eau, un demi-setier de vin; ensuite jeter dans l'huile deux onces de cire jaune coupée en petits morceaux; étant fondue et bien incorporée avec l'huile, retirer le vaisseau hors du feu, et remuer avec une spatule jusqu'à ce que l'onguent soit froid, on le conserve pour le besoin dans un pot bien bouché. Cette plante a toutes les vertus de la grande scrophulaire décrite en l'article précédent.

Sebeste (*Sebesten, seu Prunus Sebesten.*) Fruit gros comme un petit gland, oblong, rond, noirâtre, ridé, semblable à une petite prune, d'un goût doucâtre, visqueux; ce fruit naît à un arbre de même nom qui croît en Syrie, en Egypte. On doit choisir les sebestes nouveaux, charnus, bien nourris, noirâtres, garnis de leurs petits chapitaux, d'un goût doux et visqueux. Les sebestes sont émolliens, adoucissans, pectoraux: on s'en sert pour les âcretés de la poitrine et des reins, pour exciter le crachat, pour lâcher le ventre, pour émousser l'acrimonie de l'urine dans la dysurie et ses autres vices; on les prescrit ordinairement avec les jujubes. La décoction d'une once ou deux de sebestes dans une chopine d'eau avec la manne et la casse, est un purgatif doux, fort convenable dans les maladies du poumon; ils sont bons dans les catarres, la toux, le rhume,

et les fluxions de poitrine On les mêle en nombre égal avec les jujubes dans les tisanes pectorales : ils entrent dans le lénitif, et dans l'électuaire qui porte leur nom.

Seigle (*Secale.*) Espèce de blé qui est de deux sortes, le grand qui se sème l'hiver, et le petit qui se sème au printemps. Le seigle est médiocrement chaud, moins toutefois que le froment, et plus que l'orge. Sa farine sert à dissiper les tumeurs douloureuses des érésipèles et de la goutte en forme de cataplasme, ou saupoudrée, surtout sur les érésipèles. Le cataplasme de farine de seigle avec le miel et un jaune d'œuf est adoucissant, résolutif et avance la suppuration : on l'applique ordinairement sur les mamelles pour le lait grumelé. Le son est fort détersif, émollient, propre pour arrêter le cours de ventre, pour adoucir les âcretés de la poitrine, étant pris en décoction par la bouche ou en lavement. La décoction du son et des figues est utile dans les affections des amigdales. Le pain de seigle s'applique dans les douleurs de tête et des autres parties, dans la foiblesse d'estomac, la palpitation de cœur, et dans l'appréhension de l'avortement par la foiblesse du fœtus. On le fait rôtir, ou bien on le réduit en miettes, puis on le trempe dans du vin, ou quelqu'autre liqueur convenable pour l'appliquer sur la partie. La croute, ou une tranche rôtie, puis arrosée de vinaigre, et saupoudrée de canelle, de muscade, et d'un peu de safran, et de quelques autres poudres aromatiques, est salutaire pour appliquer sur la région de l'estomac dans le *cholera morbus*, pour arrêter le vomissement, et ôter le dégoût. Le pain d'épices est bon pour le même usage. L'odeur du pain chaud empêche le vomissement, et le dégoût qui suivent souvent la prise d'un purgatif désagréable, ou d'un vomitif. Le pain de seigle, mâché avec du beurre, et appliqué sur les tumeurs, les fait mûrir. Ce pain est un peu laxatif, et est bon à ceux qui ont le ventre paresseux.

Sel Ammoniac, (Muriate ammoniacal. *Sal Armoniacum, sive Ammoniacum.*) Celui des anciens se trouvoit dans les sables de Lybie, proche le temple de Jupiter Ammon ; ce qui le faisoit appeler *sel ammoniac*, où il se formoit par l'urine des chameaux, et de plusieurs autres animaux : il étoit naturel ; mais comme on n'en apporte plus, il n'y en a que d'artificiel, qu'on prépare avec cinq parties d'urine, une partie de sel marin, et demi-partie de suie de cheminée qu'on fait cuire ensemble, et qu'on réduit en masse, laquelle étant mise dans des pots sublimatoires sur un feu

gradué, on en fait sublimer un sel qui est le sel ammoniac ordinaire. On l'envoie de Venise qui est le meilleur, celui d'Anvers vient après. On doit choisir le sel ammoniac beau, blanc, sec, net, cristallin, d'un goût âcre fort pénétrant. Il est sudorifique, apéritif; il résiste à la corruption et à la gangrène; il est bon pour la fièvre quarte, étant pris intérieurement; on le donne le jour de l'intermission, ou avant l'accès, et il manque rarement. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à demi-dragme. Il guérit l'esquinancie en forme de gargarisme, et il sert à faire l'eau bleue des oculistes pour emporter les taches des yeux. L'eau dans laquelle on a fait dissoudre du sel ammoniac, guérit les verrues, si on les en mouille souvent.

Sel de Duobus, (Sulfate de potasse. *Arcanum duplicatum.*) On fait ce sel avec la matière rouge qui reste au fond de la cornue dans le procédé de l'eau forte (acide nitreux du commerce) et ayant dissout cette matière dans de l'eau commune, on filtre la dissolution, et on fait évaporer l'humidité; il reste un sel fort blanc. Cette blancheur est parfaite quand le sel ne contient plus de parties vitrioliques, il peut exciter le vomissement, quand il participe encore du vitriol (sulfate), soit martial (de fer,) soit cuivreux (de cuivre.)

Ce remède donné plusieurs fois au commencement des accès, guérit la plupart des fièvres, même celles qui accompagnent le scorbut. On le regarde, à Paris, presque comme un spécifique pour le lait épanché. Il convient très-bien dans l'hydropisie.

Sel de prunelle, *ou* Cristal minéral, (nitrite de potasse mêlé de sulfate de potasse) Salpêtre duquel on a emporté une partie du volatil par le moyen du soufre et du feu, on le prépare ainsi. Concasser trente-deux onces de salpêtre rafiné (nitrate de potasse,) et le mettre dans un creuset qu'on place dans un fourneau entre les charbons ardens; lorsque le salpêtre est en fusion, y jeter à diverses reprises demi-once de fleurs de soufre (soufre sublimé,) la matière s'enflammera aussitôt, et les esprits du salpêtre les plus volatils sont enlevés; quand la flamme est passée, la matière reste en fusion fort claire; on renverse le creuset dans une bassine d'airain platte, bien nette, et qu'on aura un peu chauffée auparavant, de peur qu'il n'y reste de l'humidité; on remue la bassine entre les mains, afin que le sel s'étende en réfroidissant; c'est ce qu'on appelle *sel de prunelle*, il s'en trouvera vingt-huit onces. Il faut pour l'avoir

bien pur, le faire fondre dans une quantité suffisante d'eau, filtrer la dissolution, et la faire cristalliser en la faisant évaporer dans un vaisseau de verre ou de terre, jusqu'à diminution de la moitié, ou jusqu'à ce qu'il commence à paroître une petite pellicule dessus, transporter alors le vaisseau dans un lieu frais; l'agitant le moins possible, et l'y laisser jusqu'au lendemain, on trouvera des cristaux qu'il faut séparer d'avec la liqueur; faire évaporer de rechef cette liqueur jusqu'à pellicule; et remettre le vaisseau dans un lieu frais, il se fera de nouveaux cristaux, réitérer les évaporations et les cristallisations, jusqu'à ce qu'on ait tiré tout le sel.

On le dit meilleur que le salpêtre rafiné pour la médecine, parce qu'on prétend que le soufre l'a corrigé. On le donne pour rafraîchir, et pour faire uriner dans les fièvres ardentes, dans les esquinancies, dans les gonorrhées, et dans les autres maladies qui proviennent de chaleur et d'obstructions. La dose est depuis dix grains jusqu'à une dragme dans du bouillon, ou dans une autre liqueur appropriée à la maladie.

Sel marin, ou commun, (muriate de soude) (*Sal marinum, sive commune.*) Ce sel est tiré des eaux de la mer par évaporation et par cristallisation. On tire aussi du sel de plusieurs endroits de la France, et de plusieurs lacs salés d'Italie et d'Allemagne; mais le sel marin est le meilleur de tous, celui de fontaine est le moindre. Le sel échauffe, dessèche, déterge, dissout, purge, restreint médiocrement, consume les superfluités, pénètre, digère, ouvre, découpe, résiste à la corruption et aux venins. Il est salutaire intérieurement aux crudités de l'estomac, à la perte de l'appétit, aux constipations de ventre, à la suppression d'urine, à la colique; on s'en sert dans l'apoplexie. L'usage externe est pour mondifier les ulcères putrides et rampans, pour dissiper les tumeurs simples et pestilentielles, pour dessécher la gale et les démangeaisons, pour résoudre les contusions et le sang extravasé, pour consumer l'ongle des yeux, pour calmer la douleur des dents.

Sel polychreste (sulfate de potasse). Salpêtre (nitrite de potasse,) dépouillé de sa partie volatile par le soufre: on le prépare ainsi. Pulvériser et mêler exactement parties égales de salpêtre et de soufre commun, jeter environ une once de ce mélange dans un bon creuset, qu'on a auparavant fait rougir au feu, il se fera une grande flamme, laquelle étant passée, y jeter encore autant de matière, et conti-

nuer ainsi jusqu'à ce que tout le mélange soit employé, entretenir le feu pendant environ une heure, ensorte que le creuset soit toujours rouge, puis le renverser dans une bassine d'airain bien séchée au feu; la matière étant réfroidie, la pulvériser et la faire fondre dans une suffisante quantité d'eau, filtrer la dissolution, et la faire évaporer dans une terrine de grès ou dans un vaisseau de verre, au feu de sable jusqu'à siccité. Si ce sel n'étoit pas tout-à-fait blanc, c'est qu'il contiendroit encore du soufre; il faut le calciner à grand feu dans un creuset, en l'agitant avec une spatule pendant trois ou quatre heures, ou jusqu'à ce qu'il soit bien blanc, puis réitérer la dissolution dans de l'eau, la filtration et l'évaporation; on aura un sel polychreste très-pur. Il faut rejeter comme inutile ce qui sera demeuré dans les filtres.

Le sel polychreste purge les sérosités par le ventre, et quelquefois par les urines. La dose est depuis demi-dragme jusqu'à six dragmes dans une liqueur appropriée.

Ce sel est appelée *polychreste*, du mot grec Πολύχρυσος c'est-à-dire, servant à plusieurs usages, parce qu'on s'en sert non-seulement pour purger par les selles, mais pour faire uriner, étant pris au poids d'une ou de deux dragmes dans une pinte d'eau le matin, comme une eau minérale. On l'emploie communément dans les infusions de séné, depuis un scrupule jusqu'à quatre, tant afin d'augmenter le purgatif, que pour tirer plus fortement la teinture du séné. On ne doit point se servir du sel polychreste qu'il n'ait été rendu bien blanc et bien pur; car quand il y reste quelque partie grossière du soufre, il est sujet à exciter des vertiges, des stupeurs de nerfs, et des soulèvemens d'estomac.

Sel végétal (tartrite de potasse). Crême de tartre réduite en forme de sel en cette manière. Pulvériser et mêler ensemble huit onces de cristal de tartre (tartrite acidule de potasse,) et quatre onces de sel de tartre fixe; mettre ce mélange dans un pot de terre vernissé, et ayant versé dessus trente-six onces d'eau commune, faire bouillir la matière doucement pendant demi-heure, puis l'ayant laissée réfroidir, la filtrer, et faire évaporer la liqueur jusqu'à siccité: il faut garder ce sel dans une bouteille.

L'évaporation de la liqueur doit se faire dans une terrine de grès au feu de sable, plutôt que dans un plat de terre vernissé, parce que la terre étant plus poreuse que le grès, le sel pénétreroit au travers, et il s'en perdroit beaucoup. Les vaisseaux de métal ne sont pas propres ici, parce qu'ils

donneroient quelque impression au sel, et il ne seroit pas si blanc que quand on le fait dans un vaisseau de terre. Ceux qui n'ont point de terrine de grès, peuvent se servir d'un vaisseau de verre. Il faut prendre garde sur la fin de l'évaporation que le feu ne soit trop fort; car comme la crême de tartre (tartrite acidule de potasse) qui entre dans ce sel est composée de cinq principes, la matière s'attache facilement au vaisseau, et elle se brûle; il est nécessaire, pour éviter cet inconvénient, de la remuer avec une spatule, jusqu'à ce qu'elle soit sèche.

C'est un bon apéritif et laxatif; il est propre pour les cachexies, pour les hydropisies, et pour toutes les maladies qui viennent d'obstruction. La dose est depuis dix grains jusqu'à deux scrupules dans du bouillon, ou dans quelque liqueur appropriée.

Semence contre les vers, *ou* Poudre à vers (*Semen contra vermes, sive Santonicum.*) Semence menue, oblongue, verdâtre, d'une odeur désagréable, d'un goût amer, et assez aromatique. Elle nous est envoyée sèche de Perse. Elle naît à une plante dont les feuilles sont très-petites, que l'on croit être une espèce d'absinthe. Il faut choisir cette semence récente, bien nourrie, d'une odeur assez forte. Elle est chaude, dessiccative et amère; elle est fort propre pour provoquer les ordinaires, et fortifier l'estomac, pour faire mourir et chasser les vers du corps: on en donne depuis un scrupule jusqu'à une dragme aux enfans suivant leur âge, aux petits dans le lait de leur nourrice, et aux plus grands dans de l'eau distillée de chien-dent, de fleurs de pêcher, d'*hypericum*, de pourpier, ou quelqu'autre semblable, ou dans la pulpe d'une pomme cuite: on la donne seule, ou mêlée avec de la corne de cerf brûlée, la semence d'*hypericum*, l'aloës, ou même avec le mercure doux (muriate mercuriel doux,) qui est l'ennemi juré des vers. Il la faut donner, autant que l'on peut, dans le décours de la lune, parce que les remèdes contre les vers font alors incomparablement mieux leur effet que dans un autre temps.

Séné (*Senna.*) Petite feuille oblongue qu'on apporte sèche de plusieurs endroits. Elle naît sur un petit arbrisseau dont il y a deux espèces, celui d'Alexandrie, qui a les feuilles pointues, et est le meilleur; et celui d'Italie, qui a les feuilles plus rondes, duquel on peut se servir au défaut du premier. Le séné doit être choisi récent, en feuilles, la plupart entières, ou les moins brisées, de grandeur médiocre, nettes, les moins remplies de buchettes et de feuilles

mortes, douces au toucher, de couleur verte jaunâtre, d'une odeur assez forte, d'un goût un peu visqueux et désagréable, donnant à l'eau une forte teinture. On se sert aussi des follicules ou gousses de séné; elles doivent être choisies récentes, grandes, entières, de couleur verdâtre tirant sur le jaune. Le séné est le purgatif le plus en usage; il purge sans incommodité les humeurs recuites et séreuses, la bile et la pituite de la tête, du foie, de la rate et des jointures; par la suite il tranche quelquefois, ce qui vient de son mucilage visqueux qui tranche en s'attachant aux intestins, c'est pourquoi il ne faut jamais donner le séné sans y ajouter le sel de tartre (carbonate de potasse) pour aiguillon, et pour découper ce mucilage, soit qu'on le donne en substance ou en infusion. Ce mucilage du séné se démontre en ce que si on le fait bouillir, la décoction est épaisse et mucilagineuse, laquelle étant bue, cause seulement des tranchées sans rien opérer, au lieu que si on y ajoute la crême de tartre (tartrite acidule de potasse); la décoction deviendra très-purgative, et ne tranchera point. On donne le séné plutôt en infusion qu'en décoction, d'autant que cette dernière dissipe beaucoup la vertu purgative. Comme le séné est chaud et sec, on le corrige avec les fleurs de violette et de bourrache; et pour empêcher qu'il ne nuise à l'estomac, on y ajoute la canelle, le galanga, le gingembre, etc. On peut le donner à toutes sortes d'âges, et même aux femmes grosses. La dose en substance est d'une dragme ou une dragme et demie; en infusion deux dragmes et demie ou demi-once. Chomel dit que le séné purge assez bien toutes sortes d'humeurs, mais qu'on ne doit pas l'ordonner dans les hémorroïdes, les hémorragies, les maladies de la poitrine, non plus que dans les dispositions inflammatoires. Le séné ne peut nuire à personne, dit du Bé; il n'allume point par sa chaleur les humeurs, il ne rouge pas les intestins, et ne brûle point les entrailles, il purge doucement toutes sortes d'humeurs, il purge la mélancolie et la bile, si on en fait infuser demi-once dans deux verres de lait clair, et si on les donne le matin à une heure l'un de l'autre, ce qui peut être réitéré aux longues maladies qui dépendent des obstructions causées par ces humeurs; il purge aussi la pituite, et la tire du cerveau, du mésentère et de l'estomac, comme la bile et la mélancolie du foie et de la rate. Il ne se donne pas seulement en infusion, mais aussi en substance; car il purge fort bien, si on en prend une dragme avec une demi-dragme de crême de tartre (tartrite acidule de potasse) et un peu d'écorce de citron, pour

en faire une poudre d'une prise ; ou si la dragme est mêlée avec un peu de sirop, pour le donner en forme de pilules.

Le séné entre dans la plupart des électuaires purgatifs, entre autres dans le lénitif, le catholicon, la confection hamech, les tablettes de Citro, l'électuaire de tamarins d'Horstius, l'extrait panchymagogue de Crollius, la poudre arthritique de Paracelse, etc. Il a donné le nom à l'électuaire de séné. Les follicules s'emploient dans les pilules tartarées de Quercétan.

Seneçon (*Senecio vulgaris*, Linn. 1216.) Plante fort commune qui croît dans les champs, dans les chemins, dans les jardins. Le seneçon est émollient, résolutif, humectant, rafraîchissant, apéritif, vulnéraire. Son principal usage est dans l'épilepsie des enfans, cuit dans leur bouillie ; dans le *cholera morbus*, la jaunisse, l'intempérie chaude du foie, contre les vers, pour le vomissement et le crachement de sang, pour appaiser la colique. On emploie toute la plante dans la décoction ordinaire des lavemens, et dans les cataplasmes que l'on ordonne pour avancer la suppuration des tumeurs ; car cuit en vieux-oing, et appliqué, il n'y a point de tumeur qu'il ne fasse mûrir et percer, ou dissiper, soit aux genoux ou ailleurs, et il guérit les démangeaisons et les herpes. Pour la goutte, pour les hémorroïdes, et pour dissiper le lait grumelé dans les mamelles, il faut faire bouillir cette plante dans du lait, ou bien la faire cuire avec du beurre frais, et l'appliquer en cataplasme. Le seneçon pris en décoction, ou autrement, provoque les mois retenus. Pilé et appliqué sur une plaie, il la guérit en peu de temps. Il est bon à la gale de la tête, aux écrouelles, à la suppression d'urine, aux fistules et à l'inflammation des mamelles. Deux onces de suc de seneçon, avalées, font mourir les vers, et appaisent la colique, selon Tournefort. On assure que l'eau distillée de seneçon fait passer les fleurs blanches.

Sénéka, ou *Polygala virginiana*. Racine grise en dehors, blanche en dedans, fort entortillée, de la grosseur d'une plume d'oie, qui vient de la Virginie où elle est fort connue des sauvages comme spécifique certain contre la morsure du serpent à sonnettes. Suivant le docteur Tennent, cette racine contient un sel actif, atténuant, enveloppé dans un principe balsamique, d'un goût piquant, mais qui ne se développe pas d'abord. Elle est diurétique, diaphorétique, purgative, et quelquefois émétique, mais plus rarement, à moins qu'on ne la donne à double dose. On peut ne la rendre que diurétique et diaphorétique, en y ajoutant des absorbans, de

l'eau de canelle affoiblie, des yeux d'écrevisses, etc. Cette racine est très-atténuante, facilite puissamment l'expectoration, et convient principalement dans certaines pleurésies et fluxions de poitrine.

Le docteur Tennent s'en servoit de trois manières différentes, ou en poudre à la dose de trente-cinq grains, et alors elle agissoit plus lentement, ou en teinture dans du vin d'Espagne, ou en décoction dans de l'eau. La décoction se faisoit en prenant quatre onces de la racine concassée, et la faisant bouillir dans une pinte d'eau réduite à moitié. La dose étoit de trois cuillerées réitérées de quatre en quatre heures, jusqu'à ce que les crachats, la sueur, les urines devenues plus abondantes, le malade fût soulagé. Il faisoit toujours précéder une saignée de dix onces. Il préparoit la teinture avec quatre onces de la racine concassée mise dans une pinte de vin d'Espagne, sur les cendres chaudes pendant six heures; la dose étoit aussi de trois cuillerées. Il paroit que le docteur Tennent a employé par prédilection la teinture, et avec raison; l'eau tire beaucoup moins que le vin sur les racines gommeuses, aromatiques et résineuses.

Chomel qui a employé cette racine toujours avec succès, étoit étonné des doses dont usoit le médecin écossois. Il ne l'a jamais donné en substance qu'à la dose de douze ou quinze grains, en décoction qu'à la dose d'une once, et il faisoit constamment la décoction avec une chopine de vin blanc léger, et autant d'eau, à un tiers tout au plus de réduction, observant d'en donner quatre onces toutes les quatre heures. Les malades se plaignent d'un goût de poivre qui leur reste dans la gorge; ce qui exige quelques cuillerées de looch blanc ou d'infusion de guimauve, pour adoucir.

Il faut observer (et cette observation est conforme à celle du docteur Tennent) que ce remède convient beaucoup mieux dans les fausses pleurésies et fausses fluxions de poitrine appelées *nothae*, que dans les pleurésies sèches et inflammatoires. Les premières qui sont les plus fréquentes, et même presque toujours épidémiques, viennent dans un temps froid et humide après un hiver tempéré, ou après un été chaud et humide, auquel succède un froid inattendu; mais lorsque les pleurésies sont occasionnées par un froid piquant accompagné d'un vent de nord sec et opiniâtre, la racine ne convient nullement.

Voici comme le médecin écossois s'est conduit, et en général Chomel n'est pas éloigné de sa méthode. La maladie constatée par un frisson, un point de côté, de la fièvre, de

la difficulté de respirer, une toux fréquente et vaine, il faisoit tirer dix onces de sang du bras; une heure après, il faisoit prendre trois cuillerées de la teinture, et continuoit jusqu'à ce que les symptômes se calmassent; lorsque ces mêmes symptômes se réveilloient, il recouroit à la saignée et tout de suite à la racine. Chomel croit qu'il seroit mieux de ne donner ce remède qu'avant le 3 de la maladie ou après le 5, pour hâter et faciliter l'expectoration. Tout le monde sait que dans les fausses pleurésies la saignée est moins nécessaire, tandis que dans les vraies elle est l'unique remède. Cette racine merveilleuse est bonne dans les hydropisies; elle convient dans l'asthme, dans la goutte, et dans tous les cas où il est avantageux de diviser la lymphe, et d'atténuer la partie trop mucilagineuse du sang.

Il faut observer que si le docteur Tennent donnoit, à la Virginie, quatre onces de la racine de Sénéka pour une pinte de teinture, tandis qu'en France on n'en emploie qu'une once, c'est parce que les racines aromatiques séchées ont plus de vertu que celles qui sont fraîches, ainsi qu'elle étoit sur les lieux.

Serpent *ou* Couleuvre (*Serpens*, *anguis*, *coluber*). Animal reptile qui dépouille sa peau deux fois l'année, savoir au printemps et en automne. Il demeure l'hiver caché en terre, spécialement sous les racines du bouleau et du coudrier; il est l'ennemi de l'homme. Le mot de *serpent* est un mot générique qui comprend en soi plusieurs espèces; on le prend ici pour le serpent vulgaire qui fait une espèce particulière distinguée de l'aspic, de la vipère et des autres reptiles. Le serpent doit se prendre au printemps quand il a quitté sa dépouille, non pas pourtant quand il est nouvellement sorti de terre. Les serpens desséchés entiers, ou leur poudre, sont alexitères et sudorifiques; leur usage est dans les maladies malignes et venimeuses, comme la fièvre; les fièvres pétéchiales, la lèpre, etc. Cardan dit que les phthisiques et les vérolés doivent regarder comme un beau secret l'usage des serpens, et surtout des vipères. La chair, dit-il, se mange cuite, le bouillon se boit, et la graisse sert à enduire l'épine et les jointures. Après avoir jeté la peau, les entrailles, le fiel, la tête et la queue, on peut manger le reste sans crainte. On jette la tête à cause de sa malignité et des dents; on jette la queue, non qu'elle soit venimeuse, mais à cause qu'il n'y a que des os; la vésicule du fiel est rejetée à cause qu'elle est proche d'une lacune remplie d'une matière venimeuse qui est portée de là par deux canaux aux vessies des dents ou aux

gencives où elle se rend si spiritueuse et si efficace, que la morsure des dents de la vipère est mortelle, même longtemps après sa mort. Pour le fiel, il fait mourir les chiens quand il est frais, mais ils le mangent sans danger quand il est desséché. Les entrailles sont rebutées à cause des ordures et des œufs qui y sont attachés, sans cela elles seroient bonnes. Les cœurs et les foies gardés à part, sont, suivant quelques-uns, un trésor précieux en médecine; mais il ne faut pas croire qu'ils aient quelque vertu particulière plus que la chair et les os. La graisse de serpent ramollit les écrouelles, guérit les rougeurs et les taies des yeux, aiguise la vue si on en frotte le bord des yeux, et calme les douleurs de la goutte. Les dépouilles des serpens, détachées d'elles-mêmes, liées sur le ventre ou sur les lombes, facilitent l'accouchement; elles guérissent les démangeaisons, appliquées en forme de poudre ou de cendre, et font revenir le poil, enduites aux parties chauves. Ces dépouilles, appliquées en forme de ceinture, purgent les eaux des hydropiques par les urines. Leur poumon mêlé avec de la poudre d'écrevisses, convient aux plaies des nerfs qui ont été coupés, et même des tendons qui se consolident dès qu'on en a jeté dessus. La même poudre est éprouvée contre les plaies des yeux qu'elle guérit promptement. La poudre de dépouille seule, semée sur une plaie récente, la guérit en trois jours, et leur décoction est souveraine pour guérir la maladie pédiculaire. On se sert encore de la dépouille de serpent pour les douleurs d'oreilles, de dents, en gargarisme, et des yeux, en infusion ou en décoction. Le fiel des serpens, appliqué sur leurs morsures, en attire le venin; on dit la même chose de la tête écrasée et appliquée. Le foie desséché se donne dans l'eau de canelle ou dans du vin, dans les accouchemens difficiles, à la grosseur d'une aveline. Pour faire le bézoard animal, simple, prendre un serpent dépouillé de sa peau, jeter les intestins, la queue et la tête, le laver et le dessécher pour le pulvériser avec les vertèbres, et garder la poudre pour l'usage. La prise est de demi-dragme à une dragme; on dessèche le serpent à l'air. Le bézoard animal, composé se fait de la manière suivante: Prendre deux dragmes de poudre de serpent, racines de valériane, d'angélique, de pimprenelle, feuilles de rue, de chaque une dragme; mêler le tout pour une poudre. La dose est d'un scrupule à deux au plus. La poudre de serpent seule est le contre-poison des araignées vives et de l'arsenic; mais elle ne suffit pas contre la peste. Tout le serpent est alexipharmaque, et la poudre de serpent est appelée avec justice *bezoard animal*. La méthode

de

de brûler les serpens n'est pas bonne, puisque leur force qui consiste dans le sel volatil et l'esprit, s'exhale au feu ; il vaut mieux les dessécher, puis les pulvériser, et arroser la poudre d'esprit-de-vin (alcohol) camphré, pour exalter la vertu alexipharmaque. On en donne depuis un scrupule jusqu'à demi-dragme dans les fièvres malignes et le pourpre, dans les fièvres pétéchiales et la peste, ce qui fait suer. Les serpens sont merveilleux pour affermir la santé et pour prolonger la vie. La chair, le foie et le cœur des serpens sont sudorifiques, propres pour résister à la malignité des humeurs, pour chasser les fièvres intermittentes, pour purifier le sang, et exciter l'urine. On les fait sécher, et on les réduit en poudre. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme. La poudre de serpent de Norimberg, décrite par Mayerne, se prépare ainsi : Prendre les cendres blanches de six serpens ou couleuvres calcinées dans un pot de terre bien bouché, n'ayant qu'une petite ouverture au-dessus du couvercle, ajouter à ces cendres des racines d'angélique, de valériane, de tormentille et d'éclaire séchées et réduites en poudre, de chaque trois dragmes, et faire du tout une poudre dont la dose est de la grosseur d'une aveline.

Serpentaire grande (*Dracunculus major vulgaris*, Tourn. *Arum dracunculus*, Linn. 1367.) Plante qui pousse une seule tige à la hauteur de deux pieds ou environ, droite, couverte d'une écorce qui représente la peau d'un serpent par ses marbrures ou taches de couleurs diversifiées; sa racine est grosse en forme d'oignon : elle croît aux lieux ombrageux, particulièrement aux pays chauds. Sa racine ou oignon est purgative, elle détache les humeurs grossières, pituiteuses et visqueuses, elle purge les sérosités. On la fait sécher, et on la prend en poudre ; la dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme. Ses feuilles sont détersives et vulnéraires ; on les estime propres pour résister au venin et contre les morsures des serpens. On emploie la racine et les feuilles de la serpentaire comme celles du pied de veau, qui est appelé par quelques-uns *petite serpentaire*, et elle en a les vertus.

Serpolet (*Serpyllum foliis citri odore*, Tourn. *Thymus serpyllum*, Linn.) Petite plante qui s'étend sur terre, dont les feuilles approchent assez de celles du thym; elle croît aux lieux incultes, montagneux, secs, rudes, sablonneux, pierreux, dans les champs ; elle a une odeur fort agréable, et un goût aromatique âcre. Le serpolet est chaud, dessiccatif, d'une saveur âcre, atténuant, apéritif, céphalique, utérin

et stomachique. Son principal usage est d'exciter l'urine et les mois, d'arrêter le crachement de sang et les mouvemens convulsifs ; il est d'une grande utilité dans les maladies catarreuses de la tête, à quoi l'eau et l'esprit sont spécifiques ; la plante se doit cueillir le matin lorsqu'elle est mouillée de la rosée. On applique le serpolet sur le front pour appaiser le mal de tête, ou on le fait cuire au vinaigre et huile rosat, et on en oint les tempes. Bouilli avec du miel, il nettoie les poumons. Une dragme de sa poudre, bue avec de l'eau, appaise les tranchées, et délivre de la difficulté d'uriner.

La conserve des fleurs et des sommités de serpolet soulage ceux qui sont sujets au vertige et à la migraine. Simon Pauli dit qu'en Danemarck, on se trouve bien de boire dans l'érésipèle la décoction de serpolet qui dépure le sang, et pousse par les sueurs ou par les urines. On laisse macérer une poignée de serpolet dans de l'eau commune à laquelle on ajoute une cuillerée de bon miel blanc, pour le rhume et pour la toux opiniâtre. Paracelse estimoit la liqueur qu'on tiroit du serpolet, distillée avec l'esprit-de-vin (alcohol), pour les fluxions catarreuses et le rhume de cerveau. Ray rapporte qu'elle est merveilleuse pour faire recouvrer la parole aux apoplectiques, sur le témoignage du docteur Soame.

Serrette (*Jacea nemorensis quae serracula vulgò*). Espèce de petite jacée qui croît dans les bois, dans les prés, aux lieux sombres et humides. Elle est vulnéraire, propre pour les contusions, pour ceux qui sont tombés de haut ; elle dissout le sang caillé, elle déterge, elle dessèche, elle appaise la douleur des hémorroïdes, étant écrasée et appliquée dessus. Elle est propre pour les hernies. On s'en sert intérieurement et extérieurement. On donne de sa racine en poudre par la bouche. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Séséli (*Fœniculum tortuosum*, Tourn. *Seselli tortuosum*, Linn.) La semence de séséli de Marseille chasse les vents, pousse les ordinaires et les urines ; on l'emploie comme l'anis, et à la même dose. Cette semence est aussi stomacale et apéritive. Dioscoride l'ordonne dans le vin pour aider la digestion, et pour dissiper les tranchées ; cet auteur recommande la racine et la graine pour l'asthme, pour la passion hystérique et pour l'épilepsie ; elle facilite aussi, selon lui, l'accouchement, et pousse les règles. Les habitans de la campagne, du côté de Marseille, font infuser la graine de séséli dans du vin pour rétablir le flux menstruel. Quand on n'a point le séséli de Marseille, on se sert du séséli commun.

La semence de séséli est employée dans le sirop *diacalaminthes* de Mésué, dans la poudre *diacalaminthes* de Nicolas d'Alexandrie, dans le *diagalanga major*, dans le *diahyssopum*, *diaprassium* et le *diacyminum* de Mésué, dans l'*aurea alexandrina*, dans l'électuaire des baies de laurier, dans le diabotanum, dans le mithridat, dans la thériaque, et dans plusieurs autres compositions cordiales.

Simarouba (*Evonimus fructu nigro*, *vulgò simarouba*). On trouve depuis peu dans les serres chaudes du Jardin des Plantes, et dans quelques serres d'amateurs, un arbusta assez élevé auquel on a donné cette dénomination. Il paroît démontré que le simarouba est semblable au *macer* des anciens, connu par Dioscoride. Cette drogue a commencé à être connue en France dans l'année 1713. Antoine Jussieu ayant observé que dans la grande quantité de dévoiemens dyssentériques occasionnés par des chaleurs excessives, l'ipécacuanha, les purgatifs et les astringens ordinaires nuisoient plus qu'ils ne réussissoient, eut recours au simarouba, comme au dernier remède, et eut tout lieu de s'en louer. Encouragé par le succès, il continua de s'en servir, non-seulement dans les dévoiemens dyssentériques, mais même dans les pertes de sang auxquelles les femmes sont fort sujettes. C'est de l'écorce surtout dont on use dans le traitement des maladies, quoique le bois rapé ne soit pas absolument dépourvu de vertu, mais à la dose double.

Deux gros d'écorce de simarouba, bouillis dans trois demi-septiers d'eau, réduits à chopine, suffisent pour trois verrées dont on prend deux dans la matinée, à trois heures l'une de l'autre, et la troisième quatre heures après un léger repas fait avec du riz ou du vermicelle, ou quelqu'autre farineux. Ce remède étant légérement amer, on peut y ajoutar un peu de canelle.

Chomel a observé, ainsi que Jussieu, que ce remède réussissoit mieux dans les dévoiemens séreux occasionnés par une grande fonte des humeurs. Il est stomachique, apéritif, légérement purgatif et astringent. On peut en continuer l'usage long-temps, et alors on en prend un verre tous les matins. On peut aussi le prendre en substance, en poudre ou en bol, à la dose de douze ou quinze grains, suivant les circonstances. La manière de s'en servir dans les pertes des femmes est la même que dans les dévoiemens; mais il faut observer, de même que dans les cas de dyssenterie, qu'il faut qu'il n'y ait ni grande fièvre, ni tension douloureuse, ni obstruction dans les viscères. Ce remède étant tonique et balsa-

mique, occasionneroit de l'irritation. Il fait quelquefois vomir, et il est bon de ne le donner que lorsque les premières voies ont été évacuées.

Sinapisme *d'Aëce*. Faire tremper des figues grasses un jour entier dans de l'eau tiède, les exprimer fortement le lendemain, et les battre long-temps dans un mortier, broyer en même temps dans un autre mortier de la semence de moutarde, et l'arroser peu à peu de l'eau où auront infusé les figues, afin de la broyer plus commodément, incorporer ensuite cette graine ainsi préparée avec les figues, et en faire une masse. Si on juge qu'il soit nécessaire que le sinapisme soit un peu violent, on le compose de deux parties de moutarde, et d'une de figues; s'il est besoin qu'il soit médiocre, on y met autant de l'une que de l'autre; si c'est pour un corps tendre et délicat, on y met de la mie de pain au lieu de figues, ou bien on fait infuser la semence de moutarde dans du vinaigre, pour tempérer par ce moyen sa trop grande acrimonie.

Il est bon contre toutes les maladies longues, comme vertige, épilepsie, migraine, sciatique, et autres maladies de cause froide.

Sirop (*Sirupus*). Composition ou liqueur agréable, d'une consistance un peu épaisse, qui est extraite des eaux, des sucs, ou des teintures des fruits ou des herbes, cuite et assaisonnée de sucre ou de miel.

Nota. On ne doit jamais se servir de vsisseau d'airain pour faire les sirops aigres, de peur qu'ils n'en tirent un vert-de-gris.

Sirop *astringent*. Faire infuser deux onces de roses de Provins pendant douze heures sur la cendre chaude, demi-septier d'eau rose et autant de celle de plantain, puis passer le tout, et mettre dans la colature deux dragmes de rhubarbe coupée par petits morceaux, infuser le tout pendant douze heures, puis l'ayant passé et pressé, mettre la liqueur dans un poëlon sur le feu, avec deux onces de sucre pour faire un sirop.

Il est bon pour le flux de sang et le dévoiement; il en faut prendre à jeun, le premier jour deux cuillerées, et une tous les jours suivans; on demeure une heure et demie après la prise sans manger, et on continue ainsi jusqu'à guérison.

Sirop *d'absinthe simple*. Inciser menu six onces de sommités ou de feuilles d'absinthe, quand la plante est dans sa vigueur, et les mettre tremper chaudement cinq ou six

heures dans vingt onces d'eau, puis faire bouillir l'infusion à diminution du tiers; on la coule avec expression, on la laisse rasseoir pour en séparer les féces, on mêle dix-huit onces de bon miel, et on fait cuire le mélange, en l'écumant jusqu'à consistance de sirop.

Nota. Si dans la composition de ce sirop on emploie de l'absinthe cueillie avant le lever du soleil, lorsqu'elle est couverte de la rosée, et qu'on y mêle un peu de poudre de rhubarbe, il sera meilleur.

Il aide à la digestion, il fortifie l'estomac, il tue les vers. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once. On s'en sert aussi extérieurement pour mondifier les plaies.

Sirop *d'aigremoine simple.* On peut le préparer en faisant cuire ensemble parties égales de suc d'aigremoine et de sucre.

Il fortifie l'estomac et le foie, il lève les obstructions. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *d'alleluia.* Piler des feuilles et des fleurs d'*oxitriphyllum*, dit *alleluia*, nouvellement cueillies dans leur vigueur, les ayant laissées trois ou quatre heures en digestion à froid, les exprimer pour en avoir le suc; on les dépure en lui donnant un bouillon, et en le passant plusieurs fois par un blanchet, on mêle ensemble dans un plat de terre vernissée parties égales de ce suc d'*alleluia* dépuré, et de sucre blanc, on place le plat sur un feu modéré, pour faire fondre le sucre, et pour faire évaporer l'humidité de la liqueur jusqu'à consistance de sirop.

Nota. Le sirop d'oseille peut se faire de la même manière.

Il est propre pour désaltérer, pour fortifier le cœur, pour purifier le sang. On le donne dans les fièvres ardentes, dans les fièvres malignes. La dose est depuis une demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *d'Althaea simple.* On peut faire ce sirop avec une infusion ou une décoction de racines de guimauve faite dans de l'eau chaude et du sucre, parties égales; on les fait cuire ensemble à consistance de sirop.

Il est excellent pour les âcretés de la poitrine, pour le rhume.

Sirop *de berberis* ou *épine-vinette.* Ecraser bien dans un mortier des fruits mûrs de *berberis*, les laisser trois ou quatre heures en digestion à froid, puis les mettre à la presse pour en tirer le suc; pour dépurer ce suc, on le met dans une bouteille qu'on expose deux ou trois jours sans la remuer, puis on le filtre. Si on veut le garder long-temps, on

en emplit des bouteilles jusqu'au cou, on ajoute par dessus de l'huile d'amandes douces ou d'olive à la hauteur de deux travers de doigt, pour empêcher que l'air n'y entre, et le fasse corrompre; on met dans un plat de terre vernissé, et non de métal dont il pourroit tirer une impression, un poids égal de suc de *berberis* et de sucre blanc, on place ce plat sur un petit feu, et on fait consumer l'humidité de la liqueur jusqu'à consistance de sirop.

Il est astringent et rafraîchissant; on l'emploie dans les juleps pour arrêter les cours de ventre, pour fortifier le cœur, et pour résister à la malignité des humeurs. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de berberis préparé sans feu.* On peut faire ce sirop en mettant simplement fondre deux parties de sucre dans une partie de suc de *berberis*, sans le faire bouillir ni évaporer, car on n'aura employé que la quantité du suc qu'il faudra pour liquéfier le sucre en consistance de sirop, il sera plus agréable au goût que le premier, mais il ne contiendra pas tant des acides du fruit, et il aura moins de vertu.

Sirop *de bétoine simple.* Ce sirop se fait de la même manière que celui du lierre terrestre, dont la description sera ci-après.

On peut encore préparer un sirop de bétoine avec une forte infusion de ses fleurs, faite dans de l'eau distillée de la même plante.

Il est bon pour les maladies du cerveau, il le fortifie, il provoque les urines, il est bon pour les pulmoniques. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Sirop *de bourrache simple.* On fait cuire ensemble parties égales de suc de bourrache dépuré et de sucre blanc.

Il est propre pour humecter la poitrine, pour purifier le sang, pour récréer les esprits; on le donne aux mélancoliques. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie. Le suc de buglose peut être substitué en la place de celui de bourrache.

Sirop *de camomille simple.* Mettre infuser douze heures dans quatre livres d'eau chaude de fontaine, c'est-à-dire deux pintes, en un pot couvert, une livre de fleurs de camomille récemment cueillies dans leur vigueur, faire bouillir légèrement l'infusion, la couler avec expression, réitérer ainsi jusqu'à trois fois avec nouvelles fleurs, mêler dans la troisième colature trois livres de sucre blanc, clarifier ce mélange avec un blanc d'œuf, et par un feu modéré le faire cuire en consistance de sirop.

Nota. On prépare de la même manière le sirop de sauge.

Il est excellent pour la colique venteuse. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de capillaire simple*. Couper menu et mettre tremper chaudement dans trois livres d'eau pendant six ou sept heures, six onces de capillaires fraîchement cueillis, des plus beaux et des plus odorans, faire ensuite bouillir l'infusion jusqu'à diminution de la quatrième partie, la couler avec expression, et y mêler du sucre blanc à la quantité de deux livres et un quarteron; on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et après l'avoir passé par un blanchet, on le fait cuire jusqu'à consistance de sirop.

Nota. La meilleure méthode pour faire le bon sirop de capillaires, est de faire venir la conserve de capillaires des pays chauds, et de l'employer pour la composition de ce sirop; car comme l'herbe a fermenté avec le sucre dans la conserve, le détachement de ces principes se fait aisément pour le sirop. On prend donc une livre de conserve de capillaires, on la met infuser chaudement dans quatre livres d'eau commune pendant quatre ou cinq heures, ensuite on coule l'infusion avec expression, on y mêle trois livres de sucre blanc, on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et on le fait cuire en consistance de sirop. Le véritable sirop de capillaire doit avoir une couleur rougeâtre et un goût de capillaires très-aisé à distinguer. Ce sirop est pour les maladies de la poitrine, parce qu'il adoucit l'humeur âcre qui y tombe; il excite le crachat. On le donne mêlé avec de l'huile d'amandes douces aux enfans.

Nota. On peut rendre le sirop de capillaires plus teint et plus pectoral, en augmentant la quantité des capillaires qui entrent dans sa composition, et en y ajouant une once et demie de réglisse, mais il en sera un peu moins agréable au goût. On peut aussi y employer les cinq espèces de capillaires, et même la langue de cerf, connue sous le nom de *scolopendre*, ou bien n'y en mettre que d'une ou de deux sortes; il est assez indifférent de quelles espèces de capillaires on empreint le sirop; car elles ont toutes une vertu semblable.

Le Sirop de capillaires est bon pour la toux, pour les maladies de la poitrine, et pour les maux de rate. On en prend à cuillerée, et l'on en mêle dans les juleps, dans les émulsions, dans la tisane.

Sirop *de cerises* appelées *aigriottes*. Ecraser dans un mortier de marbre des cerises appelées *aigriottes*, avant

leur parfaite maturité, en tirer le suc qu'on laisse dépurer au soleil pendant deux jours, ou le filtre, on y mêle un égal poids de sucre blanc dans un plat de terré vernissé, et on fait cuire le mélange en sirop.

Il rafraîchit, il désaltère, il est bon pour les fébricitans et pour tempérer la bile; on le prend en julep avec de l'eau. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Sirop *de chicorée simple*. On le peut faire avec le suc de chicorée sauvage dépuré et le sucre blanc, parties égales, qu'on fera cuire en consistance de sirop.

Il est apéritif, et purifie le sang.

Sirop *de chou rouge*. Rompre par morceaux toutes les feuilles d'une pomme de chou rouge, grosse comme la forme d'un chapeau, les mettre dans une cruche de terre contenant deux pintes, qu'on emplit d'eau de rivière, la boucher par dessus avec sept ou huit demi-feuilles de papier bien serrées et bien liées, ensorte qu'il n'y entre point d'air, la mettre devant un feu médiocre environ cinq quarts-d'heure, passer le tout au travers d'un linge blanc sans presser, mettre la colature dans une bassine de cuivre avec une livre de bon miel de Narbonne sur un feu médiocre de charbon, bien écumer jusqu'à ce que le sirop soit parfait, dont il ne restera environ qu'un bon demi-septier et demi, qu'il faudra conserver dans une bouteille de verre double, ou de grès qu'on bouche bien.

Il est bon pour les maladies de la poitrine et du poumon. Il faut, avant de commencer à en user, se purger le jour de devant avec un quarteron de casse en bâton que le malade sucera entièrement, l'ayant fendu par la moitié. Le lendemain il prendra à jeun une cuillerée à bouche dudit sirop, et il sera après deux heures sans rien prendre, et autant deux heures après le souper, continuant ainsi soir et matin jusqu'à guérison. Pendant l'usage de ce sirop, il ne faut point user d'autres remèdes, ni lavement, ni saignée, ni médecine.

Sirop *de cinq racines*. Nettoyer, monder, couper par morceaux des racines d'ache, d'asperge, de petit houx, de fenouil et de persil, de chaque deux onces, les plus grosses, les mieux nourries, récemment tirées de la terre; les faire bouillir dans deux pintes et demi-septier d'eau à la diminution du tiers, couler la décoction et l'exprimer; on y mêle deux livres et un quarteron de sucre, on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et on le fait cuire avec le sucre dans un vaisseau de terre vernissé jusqu'à

consistance d'opiat, on y mêle alors huit onces de vinaigre, et sur un petit feu on, réduira le tout en sirop.

Nota. Lemeri est d'avis de retrancher le vinaigre de cette composition, parce qu'il est astringent, et qu'il ne convient guère dans un sirop apéritif.

Il est estimé bon pour lever les obstructions du foie, de la rate, du mésentère; il excite l'urine. On le donne aux hydropiques, aux graveleux, et dans toutes les autres maladies causées par des opilations. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Sirop *de citron* ou *de limon.* Séparer l'écorce des citrons ou des limons des plus succulens, écraser le dedans dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, les laisser digérer à froid cinq ou six heures, afin que leur viscosité se raréfie, les exprimer pour en tirer le suc, les mettre dans des bouteilles, et l'exposer quelques jours au soleil pour le faire dépurer; on le filtre ensuite, et l'ayant mêlé avec le double de son poids de sucre fin dans un plat de terre vernissé, on met le mélange sur un petit feu pour faire fondre le sucre, et le sirop est achevé; on l'écume et on le coule.

Il est cordial et rafraîchissant; on le donne pour résister à la corruption des humeurs et pour les vers. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie. On en mêle dans les potions et dans les juleps. Une cuillerée ou deux battues d'un pot dans un autre dans un bon verre d'eau, c'est ce qu'on appelle *limonade.*

Sirop *de citron* ou *de limon préparé sans feu.* On peut faire ce sirop en coupant le fruit par tranches, saupoudrant les tranches de sucre pulvérisé, et les mettant sur un tamis renversé qu'on pose dans une grande terrine, on place le tout à la cave, ou en un autre lieu humide, il coule dans la terrine un sirop qui a les mêmes vertus que le précédent.

Sirop *de coquelicot* ou *pavot rouge.* Mettre dans un pot de terre vernissé trois quarterons de fleurs de coquelicot, nouvellement cueillies, verser dessus trois chopines d'eau de fontaine bouillante, couvrir le pot, et laisser la matière en digestion sept ou huit heures chaudement, on fait bouillir l'infusion légérement, on la coule avec expression, et on y met tremper sur des cendres chaudes de nouvelles fleurs, comme auparavant, pendant un pareil temps; on fera le reste comme la première fois, on mêle dans l'infusion coulée trois livres de sucre blanc et deux onces de miel écumé,

on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et on le fait cuire en sirop.

Il est propre pour épaissir les sérosités trop subtiles, pour faire cracher; on s'en sert pour le rhume, pour l'esquinancie, pour la pleurésie, pour la phthisie, pour le crachement de sang; il provoque un peu le sommeil at la sueur. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de deux racines.* Monder at couper par petits morceaux les racines de fenouil et de persil, de chaque quatre onces, dans leur vigueur et nouvellement tirées de terre, les faire bouillir doucement dans trois livres at douze onces d'eau commune jusqu'à diminution de la moitié, couler la décoction avec expression, et y mêler une livre et demie de sucre, clarifier le mélange avec un blanc d'œuf, et le faire cuire en sirop.

Il est propre pour exciter l'urine, et pour lever les obstructions. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Sirop *de fleurs de genêt simple.* On le fait avec le suc des fleurs tiré par expression, et le sucre blanc, parties égales.

Il est apéritif, et propre pour lever les obstructions de la rate et du mésentère, il fortifie le cœur et l'estomac; on en donne aux mélancoliques. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de fleurs de pêcher simple.* Ecraser dans un mortier de marbre deux livres de fleurs de pêcher nouvellement cueillies, les mettre dans un pot de terre vernissé, verser dessus quatre pintes d'eau toute bouillante, couvrir le pot, et laisser la matière en digestion pendant douze heures, la faire bouillir légérement, la couler avac forte expression, on fait dans la colature trois ou quatre pareilles infusions de nouvelles fleurs de pêcher, les coulant et les exprimant comme devant; enfin dans la dernière colatura, on mêle huit livres de sucre blanc, on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et on le fait cuire en sirop.

Il purge doucement, principalement les sérosités, c'est pourquoi on l'estime pour purger la cerveau; il est propre aussi pour les obstructions, pour les vers. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Nota. Il ne s'agit, pour faire l'infusion des fleurs de pêcher, que d'empreindre l'eau autant qu'elle peut l'être de leur substance, et l'on reconnoît que cette infusion est assez forte lorsque les fleurs en sortent pour le moins aussi teintes

qu'elles y étoient entrées ; il seroit inutile alors d'y en employer davantage, parce que les pores de l'eau en étant remplis, ils ne pourroient plus rien recevoir.

On peut garder une partie de l'infusion de fleurs de pêcher coulée dans des bouteilles de verre ou de grès, mettant un peu d'huile d'amandes douces par dessus, pour empêcher l'air d'y entrer, et quand on veut faire le sirop, on retire l'huile avec du coton, on verse par inclinaison la liqueur claire, on la filtre et on la fait cuire avec autant de sucre. Si en mêlant le sucre avec l'infusion, on y ajoute quelques onces de conserve de fleurs de pêcher, qu'on fasse bouillir le mélange, qu'on le coule avec expression, qu'on le clarifie, et puis qu'on le fasse cuire, on aura un sirop qui sentira l'amande, et qui aura autant de vertu que s'il avoit été fait au printemps.

On peut, au lieu de l'infusion, tirer le suc des fleurs de pêcher par expression, après les avoir suffisamment pilées dans un mortier de marbre, et ayant mêlé un égal poids de sucre avec ce suc, clarifier le mélange, et en faire un sirop de fleurs de pêcher pour le moins aussi bon que le précédent.

Sirop *de fleurs de pêcher préparé sans feu.* Piler et bien mélanger dans un mortier de marbre trois livres de fleurs de pêcher, autant de sucre en poudre, y ajouter un demi-septier d'eau commune, brouiller le tout pour en faire une conserve liquide, étendre un linge clair sur un pot de fayence ou de terre vernissé qui ait l'embouchure grande, le lier autour du bord, et y faire une cavité dans le milieu, y mettre la conserve, et la couvrir d'un autre linge, placer le pot à la cave ou en un autre lieu humide, et l'y laisser quelques jours, on trouve au fond du pot un sirop de fleurs de pêcher qui a bon goût et beaucoup de vertu. On peut, au lieu du linge, se servir d'un tamis propre, renversé. Comme tout le sucre n'a pas été résout en sirop, on peut faire bouillir dans de l'eau la conserve restante, couler la décoction, la clarifier, et la faire cuire en consistance de sirop ; ce sera un sirop de fleurs de pêcher ordinaire.

On peut encore faire un sirop de feuilles de pêcher, en employant les feuilles les plus tendres de l'arbre au lieu de fleurs ; il aura la même vertu que l'autre, mais il sera un peu plus purgatif.

Sirop *de fleurs de saule.* Prendre fleurs et bouts des plus tendres des branches de saule, et feuilles d'orties, de chaque trois poignées, sommités de ronce ou de framboisier, et de *bursa pastoris*, de chaque une poignée ; faire bouillir le tout

dans quatre livres et demie d'eau distillée de saule jusqu'à consomption du tiers de l'humidité, couler la décoction, y mêler une livre et demie de sucre blanc, clarifier le mélange avec un blanc d'œuf, et le faire en sirop.

Il est propre pour arrêter les cours de ventre, le crachement de sang et les autres hémorragies. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces. On s'en sert aussi dans les gargarismes.

Sirop *de fleurs de soufre*. Prendre quatre onces de fleurs de soufre (soufre sublimé), une pinte de bonne eau-de-vie, une livre de sucre; mettre les fleurs de soufre dans une terrine vernissée, mettre la terrine sur un fourneau avec un feu doux, remuer la matière avec une cuiller d'argent, pour l'échauffer également. Lorsque le soufre commence à roussir, et à vouloir s'attacher, y verser peu à peu l'eau-de-vie en remuant, pour bien délayer la matière, et l'empêcher de se former en pierre, faire bouillir le tout pendant un bon quart-d'heure, pour bien tirer la teinture du soufre, passer le tout à travers un linge bien serré, remettre la liqueur sur le feu, y ajouter le sucre, et faire cuire en consistance de sirop un peu épais qu'on garde dans une bouteille bien bouchée.

Il est merveilleux pour la poitrine, pour la difficulté de respirer, et les vents de l'estomac. On en prend le matin une cuillerée à jeun, ne prenant rien que deux heures après. Le soir on en prend autant deux heures après le souper, et on continue ainsi soir et matin jusqu'à guérison. On a guéri par ce moyen des malades désespérés.

Sirop *de fleurs de tussilage simple*. Mettre dans un pot de terre vernissé dix-huit onces de fleurs de pas-d'âne récentes, cueillies dans leur vigueur, et mondées de leurs queues, verser dessus six livres douze onces d'eau de fontaine toute bouillante, couvrir le pot, laisser le tout en macération pendant douze heures, faire bouillir ensuite légérement l'infusion, la couler avec expression, et la verser toute chaude sur une pareille quantité de nouvelles fleurs; on laisse digérer la matière comme devant, on la fait bouillir, on la coule et on l'exprime; on mêle trois livres de bon sucre blanc dans la colature, on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et l'ayant passé par un blanchet ou par une chausse de drap, on le fait cuire en sirop.

On pourroit encore faire le sirop de tussilage avec la conserve des mêmes fleurs qu'on auroit mise tremper dans de l'eau, en y ajoutant du sucre.

Il est propre pour la toux et pour les maladies de la poi-

trine, asthme, etc. On en prend à la cueiller, et l'on en mêle dans les juleps.

Nota. Le sirop de pied de chat se prépare comme celui de fleurs de tussilage.

Sirop *de fleurs d'œillets simples.* Monder de leur partie herbeuse et blanche des œillets bien rouges et bien odorans, nouvellement cueillis, retenant seulement la partie purpurine, en mettre deux livres dans un pot de terre vernissé ou de fayence, et verser dessus six livres d'eau toute bouillante, couvrir le pot, et on laisse la matière en digestion dix ou douze heures, ensuite on fait bouillir l'infusion légérement, et on la coule avec expression, on y met tremper autant de nouvelles fleurs d'œillets comme devant; on a par ce moyen une forte teinture d'œillet, on y mêle quatre livres de bon sucre, on clarifie le mélange avec blanc d'œuf, et après l'avoir passé par un blanchet, on le fait cuire doucement en consistance de sirop qui est fort agréable au goût.

Nota. Si l'on faisoit bouillir dans le sirop clarifié, sur la fin de la décoction, deux ou trois dragmes de gérofles concassés, et enveloppés dans un nouet de linge, le sirop seroit plus odorant, et aussi plus céphalique.

Il est bon pour fortifier l'estomac, pour réjouir le cœur et le cerveau, pour résister au venin, pour chasser par transpiration les mauvaises humeurs. On le donne pour la peste, pour la petite vérole, pour les fièvres malignes, pour l'épilepsie. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once.

Sirop *de fraises simples.* Pour tirer aisément le suc des fraises, il ne faut pas attendre qu'elles soient trop mûres, car alors elles sont visqueuses, mais il faut les prendre dans le commencement de leur maturité; on les écrase dans un mortier de marbre, on les laisse trois ou quatre heures en digestion à froid, afin que leur viscosité se raréfie, puis on les exprime, on fait dépurer le sucre dans une bouteille au soleil, on le filtre, on mêle ce suc dépuré avec un égal poids de sucre fin dans un plat de terre, on le met sur un feu médiocre, pour en faire consumer l'humidité jusqu'à consistance de sirop, l'écumant de temps en temps à mesure qu'il cuit.

Nota. Le sirop de framboises, qui possède à peu près les mêmes vertus que celui de fraises, se peut préparer de la même manière.

Il réjouit le cœur, il fortifie l'estomac, il purifie le sang, il excite l'urine. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de fumeterre simple.* On cueille de la fumeterre dans sa vigueur, on la pile dans un mortier, et on l'exprime à la presse pour en tirer le suc, on clarifie ce suc en le faisant bouillir un bouillon, et le passant par un blanchet; on mêle ensemble parties égales de ce suc dépuré et de sucre blanc, on fait bouillir le mélange à petit feu dans un plat de terre jusqu'à consistance de sirop, l'écumant de temps en temps.

Il est propre pour la gale, pour les dartres, pour exciter l'urine, il purifie le sang. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de genièvre.* Faire cuire dans un seau d'eau jusqu'à ce qu'elles tombent au fond, et qu'elles se puissent écraser facilement sous les doigts, quatre livres de baies de genièvre noires cueillies dans leur maturité, ensuite les passer dans un linge qu'il ne faut pas trop exprimer, on met la colature sur le feu pour l'y faire réduire par coction à trois chopines dans lesquelles on met un quarteron de sucre, et on fait cuire doucement le tout en consistance de gelée; ce qu'on connoît en en jetant sur une assiette, et on la conserve dans des pots de fayence ou de verre.

Il est cordial, propre au mal d'estomac foible et refroidi, aux indigestions, à la colique venteuse, à la gravelle, à l'épilepsie, et aux autres maux auxquels le genièvre convient. La dose est d'une demi-cuillerée qu'on délaie dans un demi-verre d'eau, qu'on avale le matin à jeun, ne mangeant que deux ou trois heures après. On en peut prendre une fois ou deux chaque semaine.

Sirop *de grande consoude simple.* On peut préparer ce sirop en faisant une forte décoction de racines de grande consoude, y mêlant un poids égal de sucre, et faisant clarifier et cuire le mélange en consistance de sirop.

Il est bon pour arrêter le crachement de sang et les autres hémorragies, il fortifie les poumons et la poitrine, il modère les cours de ventre. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de grenades aigres.* On le fait comme le premier sirop de *berberis.*

Il réjouit le cœur, arrête le vomissement, le flux de ventre et les hémorragies, il désaltère en rafraîchissant. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie. On peut en préparer un sirop sans feu, comme le second sirop de *berberis.*

Sirop *de groseilles rouges.* On écrase des groseilles rouges

dans un mortier, on en tire le suc par expression, dont on emplit des bouteilles jusqu'au cou, on met dessus de l'huile d'amandes douces à la hauteur de deux travers de doigt, on bouche les bouteilles. et on laisse dépurer ce suc quinze ou vingt jours, ou jusqu'à ce que les féces se soient précipitées au fond, et qu'il soit bien clair; on le filtre alors par le papier gris, le versant doucement par inclinaison, on le pèse, et on le mêle avec le double de son poids de sucre blanc dans un plat de terre vernissé, on place ce plat sur un petit feu pour faire fondre le sucre, et alors le sirop est fait, on l'écume, on le passe, et on le garde.

Il est astringent, rafraîchissant, il réjouit le cœur. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de houblon simple*. On le prépare avec parties égales de suc de houblon dépuré et de sucre, qu'on fait bouillir ensemble jusqu'à une consistance raisonnable de sirop.

Il purifie le sang, il appaise les effervescences, il excite l'urine. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de jaunes d'œufs*. On fait durcir douze œufs frais, on en tire les jaunes, on les pile dans un mortier de marbre, avec quatre onces d'eau rose, jusqu'à ce qu'ils soient en pâte, on fait fondre une livre de bonne cassonnade, on y ajoute petit à petit de ce sirop avec les jaunes d'œufs, en remuant jusqu'à ce que tout le sucre fondu y soit entré et incorporé, puis on jette le tout dans une bassine, on l'y fait prendre un bouillon, on coule le tout par un linge clair, et on fait cuire la colature en consistance de sirop.

Il est bon pour les pulmoniques. La dose est d'une cuillerée le soir, deux heures après le souper.

Sirop *de joubarbe simple*. On pile de la grande joubarbe dans un mortier, on la laisse quelques heures en digestion à froid, on l'exprime, on dépure le suc, le faisant bouillir légérement, et le passant plusieurs fois par un blanchet, on en mêle trois parties avec deux parties de sucre blanc, et par un feu médiocre, on les fait cuire en sirop.

Nota. Pour faire un sirop de joubarbe composé, on dissout une dragme de sel ammoniacal pulvérisé subtilement dans une livre de sirop de joubarbe simple. On l'estime pour calmer l'ardeur de la fiévre, pour désaltérer, pour les inflammations de la gorge. La dose est la même que celle du sirop simple, c'est-à-dire, depuis demi-once jusqu'à une once.

Il tempère les ardeurs de Vénus, il calme le trop grand

mouvement des humeurs, il éteint la soif. On en donne dans les fièvres ardentes, dans les sécheresses de bouche, et dans les humeurs. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once.

Sirop *de jujubes simple*. On le fait avec une forte décoction de jujubes et de sucre blanc en parties égales.

Nota. Le sirop de dattes peut se préparer aussi de la même manière.

Il est propre pour épaissir les sérosités ou les autres humeurs trop subtiles et trop âcres qui tombent sur les poumons; il provoque le crachat; il fait mûrir la toux. On le donne dans les pleurésies, dans l'asthme, et aux autres fluxions de poitrine. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de lierre de terre*. Comme le lierre terrestre est peu succulent, on auroit de la peine à en tirer le suc sans y ajouter quelque liqueur. Après avoir pilé exactement au mois d'avril ou de juin (germinal ou prairial), neuf ou dix poignées de lierre terrestre dans un mortier de marbre, on les humecte avec neuf ou dix onces d'eau distillée, ou de forte décoction de la même plante, ou à son défaut, d'eau commune chaude, on couvre le mortier, et on met la matière en digestion dix ou douze heures, puis on l'exprime, on dépure le suc exprimé en le faisant bouillir un bouillon, et le passant deux ou trois fois par un blanchet, on pèse ce suc dépuré, on le mêle avec un poids égal de sucre blanc, et par un petit feu on fait cuire le mélange en sirop.

Nota. Ceux qui ne se contenteront pas de l'humectation des herbes, pourront employer dans la composition de ce sirop deux parties de suc de l'herbe sur une partie de sucre. Le sirop de mélisse se fait de la même manière.

Il est propre pour les maladies du poumon et de la poitrine, quand elles procèdent d'une pituite crasse qui tombe dessus, car il déterge et consolide. Il est bon pour l'asthme, pour lever les obstructions de la rate, du foie et du mésentère; c'est aussi un sudorifique. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Sirop *de longue vie* ou *de Calabre*. On pile dans un mortier de marbre avec un pilon de bois une bonne quantité de mercuriale nettoyée de toute ordure, on pile aussi séparément de la buglose et de la bourrache, et on tire les jus sous la presse aussi séparément, on prend huit livres de jus de mercuriale à bon poids, deux livres de celui de buglose, et autant de celui de bourrache aussi à bon poids, on les fait bouillir ensemble, et on les écume jusqu'à ce qu'il ne reste plus que le clair

clair ; il faut mettre le poids fort de ces jus, parce que l'écume les diminue. Les jus étant écumés, on les passe par un linge, et on les met dans une bassine nette avec douze livres de miel de Narbonne, ou de miel blanc aussi écumé ; on aura mis vingt-quatre heures auparavant infuser sur les cendres chaudes quatre onces de racines de grande gentiane, et demi-livre de racines de flambe de jardin, coupées par tranches bien minces dans trois chopines du meilleur vin blanc qu'on aura souvent remué pendant les vingt-quatre heures d'infusion ; on les passe dans un linge sans expression, et on met la colature dans la bassine avec les jus d'herbes et le miel écumé, pour les faire cuire ensemble sur le feu jusqu'à consistance de sirop.

Il entretient en santé ceux qui en usent, ne souffrant aucune corruption dans le corps, il la fait évacuer par le bas. Il est très-bon contre les maladies de langueur, contre la goutte, il dissipe les chaleurs d'entrailles, il rétablit le poumon malade dont il est fort ami, il est bon pour les douleurs d'estomac, la sciatique, le vertige, les migraines, pour les oppressions, engorgemens, ou autre mal de poitrine, d'estomac, rhumes où l'on tousse, et maux de la rate qu'il purge. La dose est d'une cuillerée tous les matins à jeun. Il le faut composer quand les herbes ont plus de vertu, mais le printemps vaut mieux que l'automne.

Sirop *de mercuriale simple*. On le prépare comme le sirop de fumeterre décrit ci-devant.

Il lâche le ventre, il purifie le sang. La dose est depuis une once jusqu'à trois. On le fait cuire à très-petit feu, afin qu'il se fasse moins de dissipation du sel essentiel.

Sirop *de mûres simple*. On écrase des mûres de jardin dans un mortier de marbre, on les laisse digérer sept ou huit heures à froid, puis on exprime le suc au travers d'un linge, on mêle ce suc avec un poids égal de sucre fin, et on fait cuire ce mélange en sirop ; c'est ce qu'on appelle *diamorum cum saccharo*.

Il est bon pour les maux de la bouche et de la gorge ; on en mêle dans les gargarismes, on en prend aussi à cuillerée pour le rhume.

On peut préparer de la même manière le sirop de mûres sauvages qui croissent sur les ronces, appelées communément *mûres de renard*.

Il est bon pour les maux de gorge et pour arrêter la dyssenterie. Si on laisse dépurer le suc au soleil, et qu'on le passe ensuite par un blanchet, le sirop en est plus beau et moins épais.

Sirop *de nénuphar simple*. On prend des fleurs blanches de nénuphar, nouvellement cueillies, on en sépare les feuilles du milieu les plus blanches et les plus nettes, dont on met deux livres dans un pot de terre vernissé, on verse dessus quatre pintes et demie d'eau bouillante, on couvre le pot, on laisse la matière en digestion pendant vingt-quatre heures, ensuite on la fait bouillir légérement, on la coule avec expression, on met dans la liqueur coulée toute chaude autant de nouvelles fleurs de nénuphar que devant, on les laisse en macération, on fait bouillir l'infusion, on la coule avec expression, on y mêle quatre livres de sucre, on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et on le fait cuire en sirop.

Il tempère la chaleur des entrailles, et en incrassant les humeurs trop subtiles, il provoque le sommeil. Il calme les ardeurs de Vénus, il modère les cours de ventre qui viennent des sels âcres et bilieux, il arrête les hémorragies. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de nerprun*. Prendre beaucoup de baies mûres de nerprun, les écraser dans un mortier de marbre, les laisser quelques heures en digestion, puis les exprimer, faire dépurer le suc en le laissant reposer dix ou douze heures en un lieu chaud, et le séparant de ses féces par inclinaison, en mêler six livres avec quatre livres de sucre et demi-livre de miel écumé, faire le mélange à petit feu jusqu'à consistance de sirop, y ajouter sur la fin de la cuite demi-once de canelle et deux dragmes et demie de mastic, concassés et enveloppés dans un nouet de linge qu'on laisse toujours tremper dans le sirop.

Il est fort purgatif, il évacue principalement les sérosités. On en donne aux goutteux, aux hydropiques, pour le ténesme, à ceux qui ont des obstructions. La dose est depuis deux dragmes jusqu'à une once et demie. Il faut manger aussitôt qu'on l'a pris, pour empêcher qu'il ne cause des tranchées.

Sirop *de noix*, *de Mésué*. On pile bien dans un mortier des noix vertes, on les laisse un jour en digestion, puis on les met à la presse, on fait bouillir légérement le suc sur le feu, afin que la partie crasse s'en sépare, on la passe ensuite par un blanchet, on en mêle quatre livres avec deux livres de miel écumé, et on fait cuire le mélange en sirop.

Nota. Il ne diffère du rob de noix qu'en consistance.

Il est propre pour les fluxions qui tombent du cerveau sur la poitrine, pour l'esquinancie, pour exciter la sueur

et le crachat. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de pavot blanc simple*, dit *diacodium*. Couper par morceaux deux livres de têtes de pavots blancs presque mûres, et une livre de celles de pavots noirs, et les mettre dans un vaisseau de terre vernissé ; verser dessus sept ou huit livres d'eau bouillante, et après l'avoir bouché, le laisser sur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures, faire bouillir ensuite pendant un quart-d'heure, passer et couler la liqueur avec expression, ajouter deux livres de sucre qu'on fait cuire en consistance de sirop. La dose de ce sirop est depuis demi-once jusqu'à une once.

Nota. Le sirop de pavot excite quelquefois le vomissement, à moins qu'on n'ait la précaution de ne point donner d'aliment au malade deux heures devant de le prendre et deux heures après l'avoir pris. Ce sirop est contraire à ceux qui sont sujets aux vapeurs et à la migraine, auxquels il cause des étourdissemens, des nausées, et augmente leurs vapeurs.

On l'ordonne avec succès dans la toux violente et opiniâtre, dans les tranchées de la colique venteuse et néphrétique, surtout avec partie égale d'huile d'amandes douces, dans la dyssenterie, le ténesme, le flux immodéré des menstrues et des hémorroïdes, lorsqu'il est à propos de les arrêter ; car aux femmes en couche et à celles qui sont dans le temps de leurs règles, il faut le défendre. Ce sirop est aussi très-utile pour appaiser les douleurs du rhumatisme et de la goutte sciatique.

Le diacode de Galien se faisoit ainsi : Laisser macérer sur les cendres chaudes pendant vingt-quatre heures dans une suffisante quantité d'eau, des têtes de pavots ; les faire cuire jusqu'à ce qu'elles soient molles, pour en tirer le suc qu'on réduit en consistance d'électuaire avec le sucre ou le raisiné.

Sirop *de plantain*. Concasser quatre onces de racines récentes de plantain, une once de semence de plantain, les faire bouillir doucement dans une livre et demie d'eau de plantain distillée jusqu'à diminution d'environ le tiers de l'humidité, couler la décoction avec expression, y mêler une livre et demie de suc de plantain tiré récemment par expression, et trente onces de sucre blanc, clarifier le mélange avec un blanc d'œuf, et on le fait cuire en sirop.

Cette composition de sirop renferme les qualités de toutes les parties du plantain, et c'est assurément la meilleure qu'on puisse donner. La méthode ordinaire de faire le sirop de plantain, est de faire bouillir ensemble parties égales de suc de

plantain dépuré et de sucre blanc, jusqu'à consistance raisonnable. — De cette manière on peut préparer le sirop d'arrête-bœuf, de pulmonaire, de renouée.

Il est propre pour arrêter les cours de ventre, les hémorragies, les gonorrhées, La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Sirop *de pommes simple.* Raper des pommes de reinette, les laisser dix ou douze heures en digestion à froid, puis les exprimer, mettre le suc dans des bouteilles de verre, l'exposer au soleil jusqu'à ce qu'il soit clair et dépuré; ou s'il ne fait point soleil, emplir des bouteilles dudit suc jusqu'au cou, puis y verser de l'huile d'amandes douces à la hauteur d'un doigt, les boucher, et les laisser en repos jusqu'à ce que le suc soit dépuré, filtrer alors par un papier gris; on le pèse, et on le mêle avec un égal poids de sucre fin dans un plat de terre vernissé, et par un petit feu l'on fera cuire le mélange en l'écumant jusqu'à consistance de sirop.

Il est cordial, pectoral, lientérique, propre contre la mélancolie. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de pommes simple préparé sans bouillir.* On se contente quelquefois, pour faire le sirop de pommes, de mettre fondre sur un feu modéré deux parties de sucre fin en poudre dans une partie de suc de pommes bien dépuré sans les faire bouillir.

Sirop *de pommes simple préparé sans feu.* Mettre dans un grand plat de terre vernissé ou de fayence un tamis de crin découvert, arranger dedans, lit sur lit, des pommes de reinette coupées en tranches minces, et bien saupoudrées de sucre fin, couvrir le tout d'un linge délié, le mettre à la cave ou en un autre lieu humide, et l'y laisser trois ou quatre jours, après lesquels on trouve dans le plat du sirop qui aura découlé par défaillance, parce que l'humidité des pommes et du lieu auront liquéfié le sucre.

Ce sirop est fort agréable au goût; il doit être meilleur que les autres, parce qu'il n'a reçu aucune impression du feu, mais il ne se garde pas tant; aussi ce qu'il y a de commode, c'est qu'on le peut préparer en tout temps fort facilement.

Sirop *de pourpier simple.* On peut préparer ce sirop en mêlant parties égales de suc de pourpier dépuré et de sucre, et faisant cuire le mélange doucement jusqu'à consistance requise.

Il est propre pour désaltérer, et pour calmer le trop grand

mouvement des humeurs dans la fièvre, pour les duretés du foie, pour tuer les vers. On en use à la cuiller.

Sirop *de quinquina.* On prend de bon quinquina qu'on pulvérise grossièrement, on en met demi-livre dans un pot de terre vernissé, on verse dessus deux pintes de vin blanc qui tire mieux la vertu du quinquina que les autres dissolvans, on couvre le pot, et on le place en digestion au bain-marie, ou autre lieu chaud pendant trois jours, agitant de temps en temps la matière, on fait ensuite bouillir doucement l'infusion dans le même pot jusqu'à diminution du quart de l'humidité, on coule avec expression, on mêle trois livres de sucre blanc, on clarifie le mélange avec un blanc d'œuf, et on le fait cuire en consistance de sirop dans un vaisseau de terre plutôt que dans une bassine, pour éviter l'impression du cuivre qu'il pourroit prendre.

C'est un fébrifuge; il arrête toutes les fièvres intermittentes. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces. On peut le délayer dans un verre d'eau de petite centaurée, quand on le veut faire prendre au malade.

Nota. On ne doit s'en servir qu'après avoir bien purgé le malade, et fait les saignées nécessaires, parce qu'il fixe les humeurs. Il en faut donner trois ou quatre fois par jour, et en continuer l'usage au moins quinze jours.

Autre. Faire bouillir deux onces de quinquina pulvérisé, dans trois demi-septiers d'eau jusqu'à la consomption de l'eau qu'on coule en exprimant un peu, faire rebouillir le marc dans trois autres demi-septiers d'eau, comme devant, jusqu'à consomption de la moitié, couler comme la première fois, faire encore rebouillir ce marc une troisième fois avec trois autres demi-septiers d'eau et un grand verre de bon vin, et couler comme les deux premières fois; mettre les trois colatures dans un même vaisseau, et y ajouter une livre de sucre commun, faire bouillir le tout ensemble jusqu'à diminution du tiers, et on aura une espèce de sirop à demi-fait seulement, parce qu'on ne le fait pas pour être gardé longtemps.

On en fait prendre dans les fièvres intermittentes deux cuillerées trois ou quatre fois par jour, loin du repas, ayant fait auparavant saigner et purger le malade.

Sirop *de raves simple.* On peut préparer ce sirop avec le suc des raves et le sucre blanc, parties égales.

Il a beaucoup de vertu pour la gravelle. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Sirop *de réglisse composé.* Couper, casser et faire bouillir

dans quatre livres et demie d'eau commune, environ demi-heure, les racines de réglisse deux dragmes, de tussilage et d'aunée, de chaque une once et demie, d'iris de Florence une once, de feuilles de pulmonaire, de marrube blanc, de scabieuse, d'hyssope et de véronique, de chaque une poignée, dattes, jujubes, figues, de chaque dix en nombre, semence d'ortie demi-once; y ajouter les fruits ouverts, la semence d'ortie pilée, et les herbes incisées, continuer de faire bouillir la décoction jusqu'à diminution de la moitié de l'humidité, la couler avec expression, y mêler deux livres et un quarteron de sucre blanc, clarifier le mélange avec un blanc d'œuf, et après l'avoir passé par un blanchet, le faire cuire en sirop; lorsqu'il sera presque refroidi, y mêler exactement une dragme d'essence d'anis.

Ce sirop est vulnéraire, il est propre pour l'asthme, pour nettoyer les ulcères du poumon, pour exciter le crachat, pour fortifier le cerveau, la poitrine et l'estomac. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de roses pâles sans feu.* Faire un lit de feuilles, épais de quatre doigts dans un vaisseau de verre, des roses pâles qui sont les communes des jardins, cueillies avant le lever du soleil, puis y mettre un lit de sucre en poudre, selon la quantié des roses; le jour suivant remettre dessus un autre lit de sucre, et continuer ainsi de jour en jour jusqu'à ce que le pot soit rempli, et quand le sucre aura entièrement consommé les roses, le sirop sera fait; il faut alors tirer tout le clair, et le conserver dans une bouteille de verre bien bouchée.

Il est purgatif; la dose est de deux cuillerées le matin, prises seules ou dans un bouillon. Cette purgation est sans douleur, et purge extrêmement.

Sirop *de roses pâles solutif.* Monder de leurs pédicules et de leurs calices des roses pâlea simples, nouvellement épanouies et cueillies le matin avant le lever du soleil, les piler dans un mortier de marbre, et les ayant laissées quelques heures en digestion, les exprimer pour en tirer le suc qu'on laisse rasseoir ou dépurer au soleil, ou dans un autre lieu chaud, le verser par inclinaison; et l'ayant passé par un blanchet, le mêler avec un poids égal de sucre fin; on en fait évaporer l'humidité par un petit feu jusqu'à consistance de sirop. On peut aussi faire un sirop de roses pâles sans feu, de la même manière que celui de fleurs de pêcher sans feu.

La méthode de tirer le suc des roses pour faire le sirop

ci-dessus, est plus courte et meilleure que celle des infusions, parce qu'on ne fait point dissiper les parties volatiles de la rose dans lesquelles consiste sa qualité. On peut garder le suc des roses dans des bouteilles, mettant un peu d'huile d'amandes douces dessus, et préparer le sirop quand on voudra.

Il purge les sérosités et les autres humeurs doucement en fortifiant l'estomac. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces.

Nota. Le sirop de roses muscates et celui de fleurs d'acacia peuvent se faire de la même manière.

Le premier est plus purgatif que celui de roses pâles, principalement quand on le fait aux pays chauds où les roses muscates ont beaucoup plus de force qu'ailleurs.

Le sirop d'acacia purge fort doucement, il purifie le sang. La dose est de deux onces.

Sirop *d'erysimum simple*. On peut préparer ce sirop avec une forte décoction, ou avec le suc de cette plante ou le sucre blanc, parties égales.

Il est bon dans l'asthme pour tirer le mucilage des poumons, dans l'enrouement et dans la toux invétérée. La dose est depuis demi-once jusqu'à deux onces, mêlé dans la tisane pectorale.

Sirop *de scolopendre*, ou *langue de cerf simple*. On le peut faire avec une forte décoction de la plante et du sucre, parties égales.

Il a à peu près la même vertu que le sirop de capillaire ordinaire.

Sirop *de tabac simple*. Inciser de la nicotiane ou tabac mâle, cueillie dans sa vigueur, la piler dans un mortier de marbre exactement, la laisser en digestion à froid trois ou quatre heures, puis l'exprimer pour en avoir le suc; on le dépure en le faisant bouillir un bouillon, et le passant plusieurs fois par un blanchet, on pèse le suc dépuré, on y mêle un poids égal de sucre, et l'on fait cuire le mélange à petit feu, l'écumant de temps en temps jusqu'à consistance de sirop.

Il est un peu vomitif; on s'en sert pour l'asthme, pour purger le cerveau et l'estomac, pour lever les obstructions de la rate. La dose est depuis trois dragmes jusqu'à une once. On l'applique sur les vieux ulcères, et il les déterge sans douleur.

Sirop *de verjus de grain*. Il se fait comme le sirop de cerises appelées *aigriottes*, décrit ci-devant.

Il est rafraîchissant, il arrête le vomissement, il tempère la bile, il excite l'appétit. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once et demie.

Sirop *de vinaigre simple*. Mettre dans un plat de terre vernissé deux parties de sucre en poudre, et une partie de vinaigre blanc ou rouge qui sera aussi bon, pourvu qu'il soit bien clair, poser le plat sur le feu, et quand le sucre est fondu, le sirop est fait; on l'écume et on le coule.

Il est propre pour rafraîchir dans les fièvres ardentes, il désaltère, il arrête le crachement de sang et les autres hémorragies, il résiste au venin. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once.

Sirop *de violettes simples*. Mettre dans un pot de terre vernissé deux livres de belles violettes simples nouvellement cueillies et mondées, verser dessus quatre livres d'eau chaude, couvrir le pot, et laisser la matière huit ou neuf heures en digestion, faire chauffer l'infusion au bain-marie, la couler avec forte expression, y mettre infuser, comme devant, une pareille quantité de violettes, couler et exprimer fortement cette seconde infusion, la laisser reposer trois ou quatre heures, la verser par inclinaison pour la séparer de ses féces, la passer et la mêler avec le double de son poids de sucre subtilement pulvérisé dans une bassine d'étain, ou dans le même pot de terre; on pose le vaisseau sur un bain de vapeurs, c'est-à-dire sur un pot à demi-rempli d'eau bouillante, et on remue le mélange avec une cuiller d'argent jusqu'à ce que tout le sucre soit dissout, alors on le coule et on le garde.

Nota. Les premières violettes qui paroissent sont les meilleures, parce qu'elles perdent de leur beauté à mesure que la saison avance; il les faut cueillir en beau temps, et les mettre dans un linge mouillé d'eau fraîche, afin de les conserver en leur beauté, jusqu'à ce qu'on les ait mondées, et qu'on les emploie.

On le donne pour rafraîchir et humecter la poitrine, pour épaissir et adoucir les humeurs trop âcres, pour tempérer la bile, pour désaltérer dans les fièvres ardentes, dans le rhume. La dose est depuis demi-once jusqu'à une once. Le sirop de fleurs de *cyanus* ou *bluet* peut se préparer de la même manière.

Sirop *de vipères*. Prendre deux onces de racines de squine, autant de santal rouge, et six onces de salsepareille, mettre le tout en petits morceaux, le faire infuser pendant vingt-quatre heures dans huit pintes d'eau de fontaine dans un vaisseau de terre bien bouché, y ajouter

ensuite huit vipères préparées selon l'art, trois onces de racines de grande consoude, et trois poignées de sommités de millepertuis, faire cuire le tout à feu doux et lent jusqu'à la consomption de la moitié de l'eau, le passer avec expression sous la presse, ajouter à la colature quatre livres de sucre et vingt-deux grains d'ambre gris, et faire un sirop selon l'art, de consistance moyenne, qu'on aromatise avec un peu de canelle.

Un malade attaqué d'un tremblement de tête, de goutte, de rhumatisme, et autres restes de vérole, a été guéri de tous ces maux en ayant pris deux onces le matin, et un bouillon quelque temps après pendant quinze jours ou trois semaines au printemps et à l'automne. Un autre malade a été pareillement guéri, par l'usage de ce sirop, d'un tremblement de tête invétéré depuis cinq ans, et d'un rhumatisme presque général par tout le corps, et en ayant continué l'usage, il a repris son embonpoint. Un autre homme qui avoit un ulcère dans la vessie depuis long-temps, sentant de grandes douleurs en urinant, et jetant du pus, après avoir usé inutilement d'une infinité de remèdes, a été guéri par l'usage de ce sirop continué pendant huit jours.

Sirop *d'yèble simple*. On peut faire ce sirop avec parties égales de suc d'yèble dépuré et de sucre que l'on fera cuire ensemble.

Il purge les sérosités par les selles et par les urines; on s'en sert pour les hydropiques et pour les goutteux. La dose est depuis demi-once jusqu'à trois.

Sirop *émétique fébrifuge*, *de du Bé*. Couper, piler et faire bouillir dans une livre et demie de vin blanc et d'eau, deux onces de chair de coing coupés par tranches, une once de racines de souchet et une dragme de canelle; l'expression faite, faire infuser durant vingt-quatre heures sur les cendres chaudes une once de verre d'antimoine (oxide d'antimoine sulfure vitreux) subtilement pulvérisé, lié dans un nouet de linge, couvert d'un nouet de papier; le nouet ôté, ajouter demi-livre de sucre pour faire un sirop selon l'art.

Il purge doucement et sans violence, parce que les deux nouets dans lesquels le verre d'antimoine est enfermé, émoussent l'acrimonie, et rallentissent son activité. On le donne aux enfans depuis deux dragmes jusqu'à demi-once, aux adultes depuis une once jusqu'à une once et demie. Il guérit, par expérience, la fièvre quarte, quand il est donné avec l'infusion de séné dans une décoction convenable, cinq heures avant l'accès; comme aussi quand il est donné dans l'intermission des fièvres tierces et quotidiennes, longues,

qui ne cèdent point aux remèdes ordinaires. Il purge les enfans des vers qui les rongent, et par ce moyen guérit les douleurs et les convulsions qui en dépendent, ou de quelqu'autre matière putride. Il a souvent chassé le grand ver plat appelé *taenia*, qui causoit l'un et l'autre symptôme.

Sirop *laxatif*. Faire infuser dans une bonne pinte d'eau de fontaine sur les cendres chaudes, l'espace de trois heures dans un pot de terre neuf bien couvert, une once de feuilles de séné du Levant bien mondées, trois dragmes de canelle un peu concassée; faire prendre quinze ou vingt bouillons au séné, couler par une étamine ou linge bien net, mettre dans la colature deux douzaines de bons pruneaux lavés, et ensuite infusés dans du vin blanc durant l'espace de l'infusion du séné, c'est-à-dire pendant trois heures; les faire cuire, ajoutant sur la fin de la cuite des pruneaux, quatre onces de sucre fin, laissant cuire le tout jusqu'à ce que le jus des pruneaux soit en consistance de sirop.

La dose est de deux cuillerées le matin à jeun, et demi-heure après le bouillon.

Sirop *magistral hydragogue de du Bé*. Faire bouillir dans trois demi-septiers d'eau jusqu'à ce que la décoction revienne à une chopine, une once de racines de flambe à fleur violette, demi-once de moyenne écorce de sureau, et une once de tendons d'yèble; après avoir passé cette décoction, faire bouillir et écumer une livre de miel, ajoutant sur la fin deux onces de racines de flambe, et deux dragmes de canelle ou de racines de souchet en poudre, pour faire un sirop magistral qui sera réservé pour l'usage.

Il purge les sérosités, et guérit les hydropisies. La dose est de trois onces à chaque prise, deux ou trois fois la semaine, avec un verre de vin blanc, ou une décoction de racines de chiendent, dans laquelle par fois on fait infuser deux dragmes de séné.

Sirop *pour les hémorragies*. On fait cuire ensemble parties égales de suc de millefeuilles dépuré et de sucre blanc en consistance de sirop.

Il est bon pour arrêter toutes sortes d'hémorragies, soit par haut, soit par bas, aux femmes et autres.

Sirop *pour les maladies de la rate*. Prendre douze onces de suc de buglose, neuf onces de suc de pommes de reinette ou de courtpendu, quatre onces de suc de houblon, quatre onces de suc de fumeterre; ayant dépuré tous ces sucs, les faire bouillir avec une livre de sucre fin plus ou moins, en forme de sirop, selon qu'on le veut garder.

On en prend deux fois chaque semaine, deux cuillerées le matin à jeun, et un bouillon par dessus, ne mangeant que deux heures après.

Sirop *pour les vieilles fluxions, toux et rhumes.* Faire fondre dans un pot de terre à manche aussi large par haut que par bas, une livre de sucre en poudre déliée sans eau, lorsqu'il est fondu, y faire dissoudre deux onces de fleurs de soufre (soufre sublimé), lequel étant fondu et bien incorporé avec le sucre, on le retire de dessus le feu, et on le jette sur le dos d'une platine; refroidi, on le retire, et on le met en poudre, on y ajoute les blancs de douze œufs durcis coupés de la grandeur et grosseur d'un dez à jouer, et on met le tout dans un linge clair dans une cave ou autre lieu frais, et par dessous une terrine pour recevoir ce qui en coulera, le pressant même quelquefois; et quand cela est dissout entièrement, on en fait prendre au malade une cuillerée soir et matin, en se levant et en se couchant.

Sirop *royal*, ou *julep alexandrin.* Pour faire le julep alexandrin, il faut simplement mettre fondre deux onces de sucre blanc pulvérisé dans trois onces d'eau rose distillée; mais si on le veut préparer en sirop, il est nécessaire de faire cuire le mélange en consistance réquise; or comme en bouillant, la partie volatile, odorante et essentielle de l'eau rose se dissipe, le sirop n'a pas plus de qualité que s'il avoit été fait avec de l'eau commune; c'est pourquoi Lémery est d'avis que quand on veut préparer ce sirop, on se contente de mettre fondre sur un petit feu dans une partie d'eau rose deux parties de sucre, ce sirop seroit fait sans bouillir, et il seroit empreint de la vertu de l'eau rose.

Ce sirop est propre à fortifier le cerveau, le cœur, la poitrine et l'estomac; on le donne aussi dans les cours de ventre, dans les hémorragies. La dose du sirop est depuis demi-once jusqu'à deux onces, et celle du julep est depuis une once jusqu'à quatre.

Sirop *scorbutique, de la Forest.* Faire un sirop, selon l'art, avec trois livres de sucs de *cochlearia* et de *beccabunga* dépurés, et deux livres de bon sucre blanc; on peut y mêler, si l'on veut, du suc de cresson d'eau.

Il est fort avantageux dans les maladies scorbutiques, le donnant, loin des repas, depuis une cuillerée jusqu'à deux.

Sirops, *manière de les clarifier.* On met dans une bassine un blanc d'œuf, et trois ou quatre onces de la liqueur

qu'on veut clarifier ; mais il ne faut pas qu'elle soit chaude, car le blanc d'œuf se cuiroit ; on les bat ensemble quelque temps avec des verges, et le tout se convertit en écume, on ajoute par dessus le sucre et le reste de la liqueur, on fait bouillir le mélange sur le feu quelques bouillons, afin que le blanc d'œuf qui est visqueux, se charge de la crasse qui est dans le sirop, et se sépare aux côtés de la bassine ; quand on voit que le sirop qui bout au milieu est bien clair, on l'écume et on le passe par un blanchet ou par une chausse d'hypocras ; on fait ensuite cuire le sirop clarifié jusqu'à consistance requise, l'écumant encore de temps en temps, s'il est besoin. Quand on a plus de trois livres de sucre à clarifier, il est à propos d'y employer plus d'un blanc d'œuf ; car on doit y en mettre à proportion de la quantité du sucre.

Soldanelle, *ou* Chou marin (*Convolvulus maritimus nostras rotundifoliis*, Tourn. *Convolvulus soldanella*, Lin. 226.) Les feuilles de cette plante vivace qui croît sur les bords de la mer, purgent assez fortement les sérosités ; on les emploie différemment : quelques-uns en donnent une ou deux poignées macérées dans le vinaigre avec le cresson d'eau ; d'autres les mettent en poudre et en donnent deux scrupules ; plusieurs en font bouillir dans un bouillon de veau deux ou trois dragmes, et y jettent un peu de canelle en poudre. La meilleure manière de s'en servir, est de faire macérer les feuilles dans le vinaigre, ou avec la crême de tartre (tartrite acidule de potasse), ou le tartre vitriolé (sulfate de potasse). On prépare aussi une conserve avec les feuilles de soldanelle, le sucre et la canelle. Duménil faisoit bouillir cette plante avec le concombre sauvage et les baies de sureau, dans du vin rouge dont il faisoit prendre quelques verrées par jour aux hydropiques.

Elle entre dans la composition du sirop hydragogue de Charas, dans l'hydragogue merveilleux de du Renou.

Souchet (*Cyperus*, Tourn. *Cyperus fuscus*, Linn. 69.) Plante dont il y a plusieurs espèces entre lesquelles il y en a deux qui sont le plus en usage dans la médecine ; savoir : celle qu'on appelle souchet (*cyperus rotundus vulgaris*), et le souchet long (*cyperus odoratus*, *sive cyperus officinarum*, Tourn. *cyperus longus*, Linn. 67). L'une et l'autre espèce croissent dans les marais, le long des ruisseaux et des fossés. Leurs racines sont employées dans les remèdes ; on les apporte sèches d'Etampes, et de plusieurs autres lieux des environs de Paris. On doit les choisir grosses, nouvelles, bien nourries, ayant quelqu'odeur. On préfère le souchet

rond au long. Les racines de souchet fortifient l'estomac, elles excitent l'urine, poussent les mois, sont propres à appaiser la sciatique, elles résistent au venin, elles chassent les vents, elles arrêtent l'hydropisie commencée, et soudent les ulcères de la vessie. La dose en substance est d'une dragme, et jusqu'à demi-once en infusion.

Soucy (*Caltha, sive calendula*). Plante fort connue dans les jardins où on la cultive. Il y en a une espèce qui croit d'elle-même dans les vignes (*caltha arvensis*, Linn. 1303), beaucoup plus petite dans toutes ses parties que la cultivée (*caltha officinalis*, 1304), et qui est la meilleure pour l'usage de la médecine. On se sert principalement des fleurs de soucy qui sont cardiaques, hépatiques, apéritives; elles excitent les urines, sont spécifiques dans l'hydropisie à la dose d'une dragme, et dans la jaunisse; elles sont alexipharmaques, sudorifiques. L'eau et le sirop fait du suc des fleurs de soucy, sont ordonnés dans les maladies malignes. On peut donner les fleurs de soucy en substance, en décoction et en conserve. Le vinaigre de soucy est un bon préservatif contre la peste. Le soucy est un bon fondant, pilé avec du vin blanc, et appliqué sur les tumeurs des écrouelles, il les fait disparoître. Pilé seul, et appliqué sur les cors des pieds, il les guérit. On mange le soucy sauvage en salade, et on en boit la décoction pour les écrouelles avec succès. Le jus de soucy, mêlé avec un peu de vin ou de vinaigre tiède, est souverain pour appaiser la grande douleur de tête et des dents, si on en use en fomentation et en gargarisme.

On emploie les fleurs de ces deux espèces de soucy pour faire une conserve, dont la dose est depuis deux dragmes jusqu'à demi-once; l'extrait s'ordonne à la même dose; la teinture qu'on tire des fleurs avec l'esprit-de-vin (alcohol), s'ordonne à une dragme ou deux. Ces préparations sont excellentes dans la jaunisse, les pâles couleurs et toutes les maladies causées par quelques obstructions dans les viscères. Le suc des fleurs de soucy, bu à jeun depuis une once jusqu'à quatre, pousse les mois et les vidanges; on peut ajouter à une once de ce suc, un gros de poudre de lombris imbibée auparavant de quelques gouttes d'esprit volatil de sel ammoniac. Césalpin ordonnoit le soucy dans les maladies contagieuses, et faisoit seringuer le suc de soucy dans les oreilles pour en faire mourir les vers; il conseilloit l'usage des fleurs en boutons, confites au vinaigre, pour rétablir l'appétit. Il y a des endroits où l'on applique les feuilles de soucy sur toutes sortes de tumeurs, et sur les ulcères qui ont des bords calleux.

Plusieurs préfèrent le soucy sauvage à celui des jardins, on attribue à ses fleurs une vertu cordiale, et par cette raison on emploie leur décoction en tisane pour la petite vérole, pour la fièvre maligne et pour la peste. Valériola s'en sert dans les cataplasmes qu'il fait appliquer aux charbons; Marcellus Cumanus en préfère le suc à la décoction, à la dose de trois à quatre onces. L'eau distillée, selon Tragus, est bonne pour les inflammations des yeux, en les bassinant avec cette eau. Camérarius assure que la semence de soucy est un bon contre-poison. Quelques-uns prétendent que les fleurs de soucy sauvage, pilées, fournissent un suc dont deux onces peuvent passer pour un sudorifique; on peut en augmenter la dose, suivant les forces du malade. L'extrait du soucy est mis en usage dans la plupart des opiats apéritifs, aussi bien que le sirop qu'on prépare avec les fleurs.

Soude, Salicotte, la Marie (*Kali majus cochleato semine*, Tourn. *Salsolae soda*, Linn.) On se sert indifféremment de ces deux espèces de plantes qui sont communes sur le bord de la mer. On les fait sécher et brûler ensuite dans de grands trous faits dans la terre; leurs cendres et le sel fixe qu'elles contiennent en quantié, s'y calcinent, et forment une espèce de pierre très-dure qu'on appelle *soude*; on l'emploie pour faire le savon, la lessive et le verre, et elle entre dans la composition du sel de Seignette. La plupart des auteurs conviennent que sa composition est apéritive et diurétique; elle pousse les urines et les matières glaireuses qui s'amassent dans la vessie; elle emporte les obstructions du foie et des autres viscères, mais il en faut user avec beaucoup de circonspection, et n'en pas donner aux femmes grosses, selon Simon Pauli, non plus qu'à ceux qui ont des ardeurs d'urine, ou une disposition inflammatoire dans la vessie. Le sel qui domine dans la soude est si âcre, qu'on doit plutôt le regarder comme un puissant détersif que comme un apéritif. La soude est propre dans les vieux ulcères, la gale et les autres maladies de la peau; on en fait même des pierres à cautère assez corrosives. Comme ce sel fermente avec tous les acides, on a donné, par analogie, le nom d'*alcali* non-seulement aux sels fixes qu'on tire des plantes brûlées, et aux sels volatils des animaux, mais encore aux matières terreuses et insipides, et généralement à tout ce qui est capable de fermenter avec les acides.

Soufre (*Sulphur*). Espèce de bitume, ou matière minérale grasse et vitriolique. Il y a deux espèces de soufre, un appelé *soufre vif*, et l'autre *soufre jaune* ou *soufre*

commun. Le soufre vif est une matière grise, grasse, argilleuse, inflammable, qu'on trouve dans la terre, en Sicile et en plusieurs autres lieux. Il doit être choisi net, uni, luisant, doux au toucher, tendre, facile à casser, de couleur grise. Il est employé pour les dartres, pour la teigne, on en mêle dans les onguens. Le soufre jaune ou commun est une matière dure, luisante, cassante, facile à fondre et à s'enflammer, rendant une odeur désagréable, piquante, et incommode à la poitrine. Il faut choisir ce soufre en canon léger, se cassant facilement, de couleur jaune doré, ou si l'on en veut tirer de l'esprit de soufre, de couleur verdâtre; car c'est une marque qu'il est plus vitriolique, et plus rempli d'acide. Le soufre est chaud, dessiccatif, et propre à la poitrine; il ouvre, découpe, résiste à la pourriture, aux venins et aux morsures des animaux venimeux; il procure la sueur, convient aux catarres, à la toux, à la phthisie, à l'asthme, à la peste, aux fièvres pestilentielles. Dans la colique il n'y a rien de meilleur que de prendre demi-dragme de soufre. Potier dit que la décoction du soufre dans de l'eau simple, est un excellent remède pour rafraîchir le foie, et soulager les fièvres, prise intérieurement, et qu'elle guérit la gale, l'érésipèle, et ôte la rougeur du visage, appliquée extérieurement; et il n'importe qu'on le fasse bouillir, ou qu'on le fasse simplement infuser dans l'eau froide, et en a guéri avec cette simple infusion un ulcère rebelle à beaucoup d'autres remèdes. Il ajoute que le soufre sublimé dans un tonneau vide, rend le vin qu'on y met propre à diverses maladies, spécialement contre celles qui ont été causées par la fumée ou la friction du mercure. Ceux donc qui ont reçu le mercure, doivent en faire leur boisson ordinaire, ainsi que les pulmoniques, les asthmatiques, les galeux et les vérolés.

Souris. *Voyez* Rat.

Spic-nard (*Spica nardi*). Cette racine vient des Indes orientales par la voie d'Alexandrie; son odeur est très-pénétrante et aromatique. Le spic-nard est propre à fortifier le cerveau et l'estomac; il pousse aussi les urines et les mois, résiste à la pourriture, et excite la transpiration. On ne l'emploie guère seul, mais il entre dans la thériaque et dans quelques autres compositions alexitères. Sa dose en poudre est de quinze à vingt grains, et en infusion jusqu'à deux scrupules.

Spina solstitialis, sive carduus stellatus luteus, foliis gyani. Espèce de chardon étoilé dont les fleurs sont jaunes. Cette plante croît aux pays chauds, vers Montpellier, et

dans les jardins où on la cultive; elle fleurit vers le solstice d'été, elle est apéritive, sudorifique, résolutive, propre pour la cachexie, pour l'hydropisie, pour les obstructions de la rate et du mésentère, pour la sciatique, pour la jaunisse, pour lesquelles maladies on prend les fleurs et la racine. On s'en sert en décoction, ou de son eau distillée pour la pleurésie, pour les douleurs de la sciatique, pour les enflures de la rate et pour provoquer la sueur.

Spode *ou* Ivoire brûlé (*Spodium*, *sive ebur ustum*). C'est de l'ivoire coupé par petits morceaux, et calciné à feu ouvert jusqu'à ce qu'il ne fume plus, et qu'il ait été réduit en une matière poreuse, cassante, légère, blanche, alcaline, facile à mettre en poudre. C'est proprement la tête morte de l'ivoire dépouillée de toute vertu active, dit Ettmuller, qui n'est d'aucune utilité, prise intérieurement, et qui entre dans les collyres et dans les remèdes pour dessécher les plaies. On doit choisir le spode bien blanc dehors et dedans, net, en beaux morceaux, faciles à rompre. Il est astringent, et propre à arrêter les hémorragies, les cours de ventre, la gonorrhée, pour adoucir les acides et les âcretés des humeurs, pour empêcher que le lait ne caille dans l'estomac. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules.

Squille *ou* Oignon marin. Plante bulbeuse dont il y a deux espèces, savoir : le mâle appelé *squille blanche*, de la couleur de son oignon (*scilla mascula*, *sive scilla radice albâ*); et la femelle appelée *squille rouge* (*scilla vulgaris*, *radice rubrâ*, Tourn. 381, *scilla maritima*, Linn. 442). Les squilles croissent aux lieux sablonneux, proche de la mer, en Espagne, en Portugal, en Sicile; on en apporte de différentes grosseurs. On doit les choisir récentes, de grosseur médiocre, bien saines, bien nourries, cueillies vers le mois de juin (prairial), pesantes, fermes, empreintes d'un suc visqueux, amer et âcre. La squille est chaude, dessiccative, âcre, amère, atténuante, incisive, abstersive, discussive, diurétique, et elle résiste à la corruption. Son principal usage est dans les obstructions du foie, de la rate et des reins, dans le mucilage tartareux des poumons, dans la toux; elle excite l'urine, elle guérit les gales de la tête et les engelures, en infusion dans de l'huile.

On fait plusieurs préparations de squille, savoir : les trochisques, le vinaigre, et même le miel; les deux premières sont le plus en usage. Les trochisques entrent dans la thériaque. Le vinaigre scillitique est estimé propre à résister au venin, et à purifier le sang; on le donne aussi pour l'épilepsie

l'épilepsie, et pour chasser les vents ; la dose est depuis demi-once jusqu'à une, celle des trochisques est depuis un scrupule jusqu'à deux. Ils ont la même vertu. On préfère pour cela la squille blanche.

La squille auroit pu trouver place, de préférence, parmi les diurétiques chauds. On sait que sa vertu principale est d'évacuer les eaux des hydropiques, d'atténuer puissamment la lymphe, de faciliter l'expectoration dans l'asthme humoral. L'oxymel scillitique, à la dose d'une once dans trois onces d'eau des trois noix et une once d'eau de fleur d'orange, devient la base d'une potion très-bonne dans l'asthme qui menace de dégénérer en hydropisie de poitrine. On donne toutes les trois heures trois cuillerées de cette potion, à laquelle on peut ajouter une once de sirop d'althæa.

Chomel a fait préparer un vin d'Espagne scillitique qui lui a réussi très-souvent dans l'anasarque et dans l'asthme opiniâtre. Il faut prendre une once des feuilles de l'oignon de scille les plus rouges, séchées à l'ombre, bien nettes et choisies, qui ne soient ni moisies ni tachées. On fait infuser ces feuilles ainsi choisies dans une pinte de bon vin blanc d'Espagne, jusqu'à ce qu'il ait pris une belle couleur pourpre ; ce qui est plus ou moins long, suivant la qualité du vin. Lorsqu'on est pressé, il faut les mettre au bain de sable ; au bout de six heures l'infusion est faite. Il faut filtrer la liqueur ; la dose est d'une once soir et matin, suivant l'âge, le tempérament et les accidens. Ce vin doit être renouvelé tous les six mois ; il se trouble et dépose. Avant on préparoit un vin scillitique de cette façon : on prenoit un oignon de squille, on l'enduisoit de pâte faite avec de la farine et de l'eau ; ainsi enveloppé, on le cuisoit au four, et lorsqu'il étoit cuit et refroidi, on le faisoit infuser dans du vin blanc. Ce vin est diurétique, mais il est émétique, ce que n'est pas le vin d'Espagne, et il altère beaucoup. On y ajoute des feuilles de pêcher, ou quelques autres ingrédiens ; ce qu'il y a de singulier, c'est qu'il est fort blanc.

Chomel a donné aussi de l'oignon de scille en poudre subtile, soit en bol, soit en potion, aux asthmatiques, aux hydropiques, et quelquefois dans des affections hystériques. On peut regarder ce remède comme un puissant cordial, atténuant, diurétique et fort tonique.

Quinze grains d'oignon de scille en poudre dans une potion diurétique de quatre onces, à prendre par cuillerées, ou dans un looch blanc, deviennent dose suffisante.

SQUINE *ou* Esquine (*China radix*). Racine ordinairement

grosse comme le poignet d'un petit enfant, longue comme la main, tortue, noueuse, rougeâtre au dehors, de couleur de chair en dedans, sans odeur, insipide au goût. On l'apporte sèche des Indes orientales; elle naît dans la Chine. On la doit choisir bien nourrie, pesante, compacte, rougeâtre, prenant garde qu'elle ne soit cariée, car le ver s'y met souvent. Cette racine est chaude, dessiccative, astringente, diaphorétique, diurétique, résolutive, apéritive et hépatique.

La squine est préférable aux autres bois sudorifiques; elle est plus douce, sans être moins pénétrante, elle convient aux maladies des enfans pleins de glaires, elle facilite la sortie des dents, elle est convenable dans la gale, et détermine cette espèce de gourme qui coûte tant à sortir. Elle convient à la cachexie, à l'hydropisie, paralysie, goutte, céphalée, jaunisse, vérole, et aux tumeurs squirrheuses et œdémateuses. Elle est bonne au scorbut dans une décoction de lait de chèvre ou de petit lait, dont on use durant quelque temps. Si on y ajoute quelques gouttes d'esprit de *cochlearia*, cette décoction deviendra spécifique pour la goutte vague. Comme la squine dessèche un peu trop, on ajoute des raisins passés à cette décoction, pour rendre la saveur plus agréable, et mieux humecter.

Staphisaigre. *Voyez* Herbe aux poux.

Statice (*capitata*, *aut armeria*, Linn. 394.) Plante dont on se sert dans les jardins pour faire des bordures. Il y en a une espèce dont les tiges sont plus hautes que celles de l'autre. Les fleurs sont pour l'ordinaire rougeâtres; on en voit aussi une espèce dont les fleurs sont blanches. L'une et l'autre espèce croissent aux lieux montagneux et humides, proche de la mer et des rivières. Toute la plante est astringente et très-dessiccative, souveraine pour resserrer la défluxion des humeurs, soit qu'on l'applique broyée, ou qu'on en avale le suc ou la décoction; elle guérit la dyssenterie, l'hémorragie du nez, le crachement de sang, et arrête les cours de ventre, enfin elle est excellente pour les plaies, et elle guérit même les ulcères malins.

Stoechas arabique (*Stœchas arabica vulgò*). Plante d'une odeur aromatique, et d'un goût âcre un peu amer, qui a pris son nom des îles Stécades ou d'Yères où elle croît abondamment; elle aime les lieux secs et arides, c'est de-là qu'on apporte les épis de stœchas secs, garnis de leurs fleurs qu'on emploie en médecine. Il les faut cueillir entre la fleur et la semence; et pour leur conserver leur odeur et leur couleur, il faut les faire sécher, enveloppés dans du papier gris, puis les

enfermer dans une boîte. On doit choisir ces épis gros, bien nourris, récens, garnis de beaucoup de fleurs, odorans; ils perdent en vieillissant leur couleur et leur odeur. Les épis de stœchas sont chauds, dessiccatifs, abstersifs, atténuans, apéritifs, céphaliques, hystériques.

Les fleurs sont très-propres dans les maladies du cerveau, l'apoplexie, la paralysie, les vertiges, les tremblemens des membres, et pour les affections hypocondriaques; on en fait infuser une petite poignée dans demi-septier de vin blanc; on en tire une huile essentielle comme des fleurs de lavande, qui a les mêmes usages. On prépare un sirop simple de stœchas, et un composé. Le sirop de stœchas de Fernel, dans lequel entrent plusieurs plantes céphaliques et quelques aromates étrangers, est estimé pour l'asthme et pour la toux opiniâtre; il rend la lymphe épaissie dans les tuyaux du poumon, plus coulante et plus capable d'en sortir par les crachats; ce sirop chasse les vents, pousse les règles, et fortifie le cerveau et les nerfs.

Les fleurs de stœchas entrent dans la décoction céphalique, l'*hiera - diacolocynthidos*, dans l'onguent *martiatum*, dans l'emplâtre de grenouilles; dans la thériaque, le mithridat et l'huile de renard.

Stoechas citrin, *ou* Immortelle (*Elychrisum*, *sive stœchas citrina*). Plante dont les tiges sont cotonneuses, hautes d'un pied, garnies de petites feuilles étroites, velues, portant de petits bouquets de fleurs de couleur jaune pâle qui peuvent se garder quelques années sans qu'elles se pourrissent, ce qui a fait appeler cette plante *immortelle*. Elle croît aux lieux chauds, secs, sabloneux. On se sert en médecine de ses fleurs qui sont chaudes, dessiccatives, apéritives, incisives, diaphorétiques et vulnéraires.

Storax (*Styrax*). Gomme résineuse, odorante, dont on voit trois espèces. La première est appelée *styrax ruber*, qu'on tire par incision d'un arbre de moyenne hauteur appelé du même nom *styrax arbor*. Il croît en Syrie, en Pamphilie et en Cilicie; on en cultive en Europe dans quelques jardins. La gomme du storax doit être choisie nette, mollasse, grasse, d'une odeur douce, aromatique, fort agréable; celle qui est trop sèche est souvent remplie de sciure du bois de l'arbre et d'autres impuretés.

La seconde espèce de storax est appelée *storax calamita*, parce qu'on l'apportoit autrefois dans des roseaux pour mieux conserver sa beauté et sa bonne odeur. On l'envoie quelquefois en masses rougeâtres remplies de larmes blanches,

quelquefois en larmes séparées, rougeâtres en dehors, blanches en dedans; cette espèce de storax est la plus estimée pour la médecine. Les modernes croient qu'elle n'est point naturelle comme la première, mais que c'est une composition faite avec le véritable storax qui découle de l'arbre et plusieurs autres drogues odorantes. On doit choisir le storax calamite en belles larmes séparées, ou en petits morceaux bien nets, graisseux, rougeâtres en dehors, blancs en dedans, rendant, étant amollis, une liqueur mielleuse d'une odeur douce, aromatique, fort agréable, approchante de celle du baume du Pérou. Celui qui est noir, moisi et sans odeur, ne vaut rien. Ces deux espèces de storax sont chaudes, dessiccatives, émollientes, digestives, céphaliques et nervines; elles conviennent à la toux, aux catarres, à la raucité; on les donne intérieurement et extérieurement.

Le storax calamite est excellent pour fortifier le cerveau, les nerfs et les tendons; on le fait dissoudre dans de bon vin blanc sur un petit feu, on en met demi-gros dans six onces de liqueur, on fait prendre cette solution aux malades, mais il est plus ordinaire de le donner en bol ou en opiat, à quinze ou vingt grains. Il est utile dans l'asthme et dans la toux opiniâtre. On en tire par la distillation une huile qui a les mêmes vertus, et dont la dose est de huit ou dix grains.

La troisième espèce est appelée storax liquide, *storax liquidus*; c'est une matière huileuse, visqueuse, grossière, ayant la consistance d'un baume épais, de couleur grise, d'une odeur forte et aromatique. Les auteurs sont fort partagés sur la composition qui n'est pas bien connue. Il doit être choisi net, de bonne consistance, ayant l'odeur de storax. Il est incisif, atténuant, émollient et fort résolutif; il fortifie le cerveau par son odeur. On ne s'en sert qu'extérieurement.

Le storax entre dans la thériaque et dans la poudre céphalique odorante. Les pastilles qu'on fait brûler comme un parfum précieux, sont composées de parties égales de storax et de benjoin; quelques-uns y ajoutent d'autres aromates et drogues odorantes : les oiselets de Cypre de Charas sont de cette nature.

Stramonium. *Voyez* Pomme épineuse.

Succise, *ou* Mors du Diable (*Succisa*, *sive morsus Diaboli*). Sorte de scabieuse distinguée en deux espèces, dont l'une, qui est la plus rare, a les feuilles velues. Ces plantes croissent aux lieux incultes, vers les bois, aux bords des chemins, dans les prés. La succise est chaude, dessiccative,

amère, alexipharmaque, sudorifique, vulnéraire, comme la scabieuse avec qui elle convient dans ses autres facultés. Elle est célèbre contre l'épilepsie, la peste, le sang coagulé, les abcès internes, l'esquinancie, les tumeurs des amigdales qui ont peine à suppurer; en forme de gargarisme, aux boutons, contusions, charbons, et les plaies récentes; on donne une dragme de la racine pour faire suer.

Suc *de réglisse blanc.* Prendre douze onces de sucre royal et deux onces d'amidon bien blanc, les pulvériser ensemble, ratisser sept dragmes de belle réglisse sèche, la mettre en poudre avec demi-once d'iris de Florence, choisir deux onces de belle gomme adragant bien blanche et bien nette, la réduire en poudre dans un mortier de bronze qu'on aura fait chauffer, mettre un grain d'ambre gris, et autant de musc dans un mortier de marbre, les pulvériser avec un peu de sucre, et mêler toutes ces poudres; mettre tremper environ trois dragmes de gomme adragant, belle, blanche et nette, concassée dans quatre onces d'eau rose, pour faire un mucilage épais, en prendre la quantité qu'il faudra pour incorporer dans un mortier la poudre en pâte dure, et en former des rotules, ou de petits bâtons qu'on mettra ensuite sécher à l'ombre; c'est le *suc de réglisse blanc.*

Il est employé pour les maladies de la poitrine, pour l'asthme, pour exciter le crachat; il n'a pas tant de vertu que le suc de réglisse noir, mais à cause de son goût agréable, il est beaucoup plus usité. Il est fort improprement appelé *suc de réglisse*, puisqu'il n'y entre qu'un peu de réglisse en poudre. On doit le laisser fondre fort doucement dans la bouche, afin qu'il ait le temps d'humecter la poitrine en passant.

Suc *de réglisse de Blois.* On fait une forte décoction de réglisse dans laquelle on met fondre sur le feu beaucoup de gomme arabique concassée et un peu de sucre, on coule la liqueur, on en fait consommer l'humidité jusqu'à ce qu'elle soit en consistance requise pour en former des bâtons. On s'en sert comme du précédent, aux mêmes fins.

Suc *de réglisse noir.* Prendre une livre et demie d'extrait de réglisse nouvellement fait, et d'une consistance un peu molle, une once de belle gomme arabique pulvérisée, dissoute dans de l'eau, passée par un tamis de crin, et un peu épaissie, une once et demie de mucilage bien épais de gomme adragant tiré dans l'eau rose, et une livre et demie de sucre fin en poudre; battre et incorporer le tout ensemble dans un mortier de marbre avec un pilon de bois, et former des bâtons ou des

tablettes de la figure qu'on voudra, qu'on fera sécher à l'ombre, pour s'en servir au besoin.

Pour faire l'extrait de réglisse qui entre dans la composition du suc de réglisse noir, on ratisse et on concasse une bonne quantité de réglisse verte ou sèche, et l'ayant séparée par filamens, on la met dans une grande terrine, on verse dessus beaucoup d'eau chaude, on la laisse en digestion sur un petit feu sept à huit heures, on coule l'infusion avec expression, on remet tremper le marc dans de nouvelle eau chaude, et on coule l'infusion comme devant; on mêle les colatures ensemble, et l'on en fait évaporer l'humidité sur un feu modéré jusqu'à consistance d'extrait, et on le garde dans un pot. C'est le meilleur extrait de réglisse qu'on puisse faire; mais il ne peut pas être gardé en forme de bâtons ni de pastilles, parce qu'il s'humecte trop facilement; de plus il a un goût un peu trop âcre.

Le suc de réglisse noir est bon pour le rhume, pour faciliter le crachat, pour adoucir les âcretés de la poitrine; on en laisse fondre un petit morceau dans la bouche.

Sucre (*Saccharum*, *sive mel arundinaceum*). Sel essentiel d'une espèce de roseau nommé *arundo saccharifera*, canne à sucre *ou* cannamelle, qui croît abondamment en plusieurs endroits des Indes, comme au Brésil, aux îles Antilles. Le sucre reçoit différens noms des lieux où on l'apporte, et des façons différentes qu'on lui donne. On dit, par exemple, *sucre de Madère*, *sucre de Canarie*, *sucre de Saint Thomas*, *sucre de Malthe*, *sucre de Valence*, *etc.* à raison des façons qu'on lui donne. Le sucre est raffiné ou non raffiné, et candi. Le sucre non raffiné est celui qu'on dépure par une simple coction dans de l'eau, et qui se vend en pains, ou en cassonade. Plus la cassonade est dépurée, plus elle est blanche. Lorsqu'on fond cette cassonade, pour la mettre dans des moules après l'avoir écumée, elle se congèle en sucre, et se purge de ses ordures par un trou qui est à la pointe et à la partie inférieure du moule.

Le sucre fin ou raffiné est celui qui a été écumé et dépuré dans une lessive faite d'eau et de chaux vive, et versé dans les moules percés comme ci-dessus, pour le mieux dépurer. Le sucre candi est celui qui a été réduit en forme de cristaux. Il y en a de blanc et de rouge; le blanc est tiré du sucre de Canarie, et le rouge du sucre de Saint-Thomas. Le meilleur sucre est celui de Madère; celui des Canaries suit, celui de Malthe vient après, et celui de Saint-Thomas est le dernier de tous. Plus le sucre est blanc, plus il est raffiné. Le sucre

raffiné étant plus âcre, est par conséquent meilleur pour atténuer, inciser et déterger. Le sucre non raffiné, comme le plus doux, est meilleur pour radoucir, et par conséquent salutaire dans les affections du poumon, parce qu'on raffine ordinairement le sucre dans de l'eau dans laquelle on a dissout de la chaux vive qui lui communique certaine acrimonie corrosive, fort ennemie des poumons et des parties internes.

L'usage du sucre est nuisible, parce qu'il est extrêmement fermentatif. Les hypocondriaques, par exemple, les scorbutiques, les cachectiques, et les femmes sujettes à la suffocation de matrice, ne sauroient souffrir le sucre, ni les choses sucrées qui excitent des effervescences soudaines dans ces sortes de sujets, des enflures à l'abdomen, des tranchées, des diarrhées, et d'autres affections semblables qui dépendent de l'effervescence des humeurs. Si on donne du sucre à une femme sujette à la suffocation de matrice, elle ne manquera pas de tomber d'abord dans l'accès. Il est dangerenx, à cause de cela, d'ordonner trop de sirops, de conserves, et d'autres remèdes où le sucre entre, dans les fièvres intermittentes ou continues; et la plupart des riches meurent de la fièvre à cause de l'abus qu'ils font de ces sortes de sirops qui aigrissent la fièvre par le moyen du sucre, au lieu qne les pauvres qui, n'ayant pas le moyen d'acheter des sirops, se contentent de simples décoctions, en guérissent heureusement. Le sucre est surtout nuisible aux poumons, comme le démontre Garanzier dans son traité de la phthisie anglaise, où il condamne la méthode d'ajouter le sucre aux décoctions pectorales, surtout dans la phthisie, parce qu'il rend les ulcères des poumons plus sordides, et dispose ce viscère à la consomption.

La liqueur ou sirop de sucre qui se prépare en brûlant de l'eau-de-vie dessus, qui le surnage d'un doigt, est un remède très-excellent et éprouvé dans la toux, et pour agglutiner les plaies récentes, et déterger et mondifier les ulcères. Quelques-uns font infuser dans l'eau-de-vie, avant de la brûler sur le sucre, des simples pectoraux, comme la racine d'aunée, les feuilles de marrube blanc, d'hyssope, et autres semblables. Starizius dit que les Turcs ne font point d'autres façons pour guérir les plaies récentes, que de les bassiner avec du vin et d'y saupoudrer du sucre. Mettre du sucre dans des moitiés d'œufs durcis d'où on aura tiré les jaunes, puis les mettre fondre à la cave, cette liqueur est salutaire pour la toux des petits enfans, et pour la rougeur des yeux.

Le sucre candi est pectoral, adoucissant, propre pour le

rhume, pour la toux, pour exciter le crachat, le laissant fondre doucement dans la bouche ; on doit le préférer au sucre commun dans ces maladies, parce que demeurant plus long-temps que lui à se dissoudre dans la bouche, il a plus de temps pour humecter les conduits, détacher les phlegmes, et adoucir les âcretés qui tomberoient dans la trachée-artère et sur la poitrine.

Quand le sucre qu'on fait cuire en grande quantité vient à s'élever trop en bouillant, ensorte qu'il est à craindre qu'il ne passe par-dessus, et que le feu n'y prenne, il faut promptement diminuer le feu, et jeter dans le sirop quelques petits morceaux de beurre frais, et aussitôt il s'abaissera.

Les préparations de sucre en usage dans la médecine sont : 1°. le *sucre rouge* ou la *chypre*, qui est une espèce de moscovade faite des sirops des sucres en pain ; on l'ordonne à une once dans les lavemens, surtout aux enfans qu'on soupçonne d'avoir des vers. 2°. Le *sucre candi* qui est un sucre cristallisé qu'on emploie communément pour adoucir la toux et les âcretés de la gorge et de la poitrine, dans le rhume. 3°. Le *sucre d'orge* qui est un sucre dissous dans l'eau d'orge ou dans l'eau simple, lequel étant très-cuit, se forme en bâtons longs, de la grosseur du doigt. 4°. Le *sucre tors* appelé *pénides*, *épénides*, ou *alphaenix*, qui est un sucre cuit comme le précédent, et réduit en pâte, ou seul, ou avec l'amidon, qu'on forme ensuite en bâtons tortillés. 5°. Le *sucre rosat*, ainsi nommé parce qu'on emploie l'eau rose pour le dissoudre ; lorsqu'il est bien cuit, on le met en grenailles ou en tablettes ; on le préfère au sucre commun pour mettre dans le petit lait. Le sucre entre dans plusieurs compositions, tablettes, etc.

Sucs *ou* Jus, *manière de les tirer et de les conserver.* On pile d'ordinaire dans un mortier de marbre ou de pierre dure avec un pilon de bois, les herbes, les fleurs, les fruits et les semences dont on veut tirer le suc, puis on les met dans une toile forte, ou dans quelque sac proportionné, et on les exprime avec les mains, ou à la presse entre deux platines de fer, d'étain ou de bois ; on laisse après rasseoir ce suc pendant quelque temps, et quelquefois même on l'expose quelques jours au soleil, puis on verse doucement et par inclinaison ce qui est le plus clair, et on le garde tel, ou bien on le passe par une chausse d'hypocras, ou par quelque couloir de drap, si le sucre n'est pas assez clair, et s'il est aqueux. Les sucs des herbes qui doivent être employés, ou qui doivent être clarifiés et cuits avec du sucre ou du miel, ou être mêlés et cuits parmi des onguens et des emplâtres, n'ont pas besoin

de toutes ces précautions ; mais les sucs vineux des fruits doivent être bien dépurés, car il les faut exposer auparavant au soleil, et les couler ensuite, afin que par cette chaleur et cette digestion, et par la colature, les parties grossières du sucre soient séparées des pures. Ces sucs doivent être passés par la chausse, ou pour mieux dire, par le papier gris, et ils peuvent être cuits parmi le sucre et le miel, ou être gardés dans des bouteilles qui en doivent être remplies, à la réserve de la hauteur d'un travers de doigt qu'il faut remplir d'huile d'amandes douces ou d'olive, pour empêcher l'entrée de l'air dans le suc qu'il corromproit. Il faut néanmoins avoir soin de bien boucher après les bouteilles, et de les garder en un lieu modérément frais, qui pourtant les mette hors de danger en hiver d'être gelées, pour s'en servir au besoin, auquel temps on ôte l'huile qui surnage avec un peu de coton qu'on y trempe, et on emploie le suc bien dépuré en rejetant les féces. Les sucs de roses et de pêches demandent les mêmes précautions que les aucs vineux.

Il faut remarquer qu'on tire davantage de suc de la plante qu'on a pilée, si avant de l'exprimer on la laisse quelques heures en digestion, que si on l'exprime dès qu'elle est pilée, parce que dans la digestion le suc se détache, se raréfie, et devient moins visqueux, On a plus de peine à tirer les sucs des plantes visqueuses; comme du pourpier, de la bourrache, de la buglose, que des autres. Il est bon de les faire chauffer avant que de les exprimer, ou bien il les faut mettre toutes entières dans une bassine de cuivre étamée en dedans, sur un feu de charbon modéré, et les y tenir en les remuant de temps en temps, jusqu'à ce qu'on voie que quelque partie du suc s'est amassée au fond de la bassine ; on doit alors séparer ce suc par inclinaison, remettre ensuite la bassine sur le feu, et continuer à l'y tenir, à remuer les herbes, et à séparer le suc par inclinaison, jusqu'à ce qu'on en ait assez ; par ce moyen on a moins de peine, on a plutôt fait, et on a un suc beaucoup plus pur qu'en pilant les herbes.

Plusieurs plantes sont naturellement si peu succulentes, qu'on est obligé de les arroser de quelque liqueur appropriée à leur vertu, lorsqu'on en veut tirer le suc ; telles sont la petite centaurée, la verge d'or, la pervenche, l'armoise, l'euphraise, le lierre de terre, et plusieurs racines.

Nota. En tirant les aucs acides rouges, et particulièrement celui des grenades, on le doit faire dans des vaisseaux de verre, de fayence, ou de terre, vernissés, avoir les mains bien nettes, et éviter sur toutes choses qu'aucun fer

ne les touche, de peur d'obscurcir leur couleur. Le suc, et même le sirop de *kermès* demandent les mêmes précautions; car ils s'obscurcissent en séjournant dans les vaisseaux de fer ou de cuivre.

Sumac (*Rhus folio ulmi*, Tourn. *Rhus coriaria*, Linn.) Arbrisseau qui croît quelquefois à la hauteur d'un arbre; il aime les lieux pierreux. On se sert en médecine de ses feuilles et de ses fruits ou semences qui viennent en grapes rouges comme du sang. Le sumac est rafraîchissant, dessiccatif et astringent. On se sert de ses feuilles et de ses fruits, principalement en décoction, dans les cours de ventre, dyssenteries, flux d'hémorroïdes, pertes de sang des femmes, et gonorrhées. On met une poignée de feuilles, ou demi-once des fruits qui sont plus efficaces, dans chaque pinte d'eau; ou on donne encore avec plus de succès l'extrait de ces fruits ou grappes fait avec l'eau commune, depuis deux gros jusqu'à demi-once, pour arrêter toutes sortes de flux de ventre, selon l'expérience de Chomel. On se sert encore des feuilles et des semences du sumac en forme de gargarisme dans le scorbut de la bouche, l'exulcération ou la pourriture des gencives, et le branlement des dents.

Suppositoires (*Suppositoria*). Médicamens solides de la longueur et grosseur à peu près du petit doigt, arrondis, et faits presque en pyramides. Ils ont été inventés pour la commodité des personnes qui ont de la répugnance, ou qui ne peuvent pas facilement prendre des clystères, ou dont la maladie et la constitution ne le permettent pas; car lorsqu'on ne désire qu'ouvrir le ventre, et avoir quelques selles, un suppositoire introduit et gardé quelque peu de temps dans le fondement, peut irriter la faculté expulsive, et en lâchant le ventre, donner du soulagement à ceux qui en ont besoin. La matière ordinaire des suppositoires est le miel commun cuit en une consistance solide, et qui puisse se tasser étant réfroidi, duquel on fait de petites quilles de la rondeur du doigt, le roulant sur une platine huilée, tandis que le miel est encore chaud; on ajoute quelquefois au miel commun du sel marin (muriate de soude), ou gemme (muriate de soude fossile), ou de la coloquinte en poudre, ou quelque hière, ou quelqu'autre électuaire laxatif.

On se contente aussi quelquefois de suppositoires faits avec du savon coupé en petite pyramide, puis huilé ou frotté avec du beurre salé, ou bien on trempe une plume d'oie qui n'a point été taillée, ou un morceau de bougie long comme le doigt dans du fiel de bœuf séché à la cheminée, détrempé

avec environ le quart du vinaigre et un peu de sel qu'on introduit dans le fondement.

Sureau (*Sambucus fructu in umbellâ nigro*, Tourn. *Sambucus vulgaris et nigra*, Linn. 385.) Arbrisseau qui croît dans les lieux ombrageux, les haies, les fossés et les vallons enfoncés. On se sert en médecine de ses fleurs, de ses baies qui sont noires dans leur maturité, de son écorce verte, de ses cîmes et de ses éponges. Tout le sureau est chaud et dessiccatif, résolutif, et spécifique dans l'hydropisie.

Les fleurs sont discussives, émollientes, résolutives et anodines, appliquées extérieurement, et diaphoretiques, prises intérieurement. Cuites dans du lait, et appliquées avec la décoction, elles donnent un excellent cataplasme contre la goutte. Cuites dans de l'eau, et appliquées avec la décoction, elles font merveille contre l'érésipèle; et cette même décoction prise intérieurement, est excellente dans le même mal pour exciter la sueur; la décoction en est encore meilleure, si on la fait dans du petit lait, et elle convient au scorbut, parce qu'outre sa vertu diaphorétique, elle lâche médiocrement.

Les baies sont sudorifiques et alexipharmaques; elles sont propres pour la dyssenterie, prises intérieurement. On en fait un rob, et on en tire le suc qu'on incorpore avec de la farine de seigle, dont on forme de petits pains ou des rotules qu'on met cuire au four, ensorte qu'on les puisse mettre en poudre, laquelle on donne dans cette maladie avec grand succès depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes; on en trouvera la préparation parmi les trochisques.

La seconde écorce verte purge les humeurs séreuses des hydropiques et des scorbutiques, prise en infusion ou en décoction; celle qu'on tire de sa racine est estimée la meilleure; elle évacue aussi les sérosités de la masse du sang qui produisent la gale. Le suc exprimé de cette écorce, pris depuis une once jusqu'à une once et demie dans un véhicule approprié, purge spécifiquement les eaux des hydropiques. Le sirop préparé avec le même suc, possède les mêmes vertus. L'huile dans laquelle on a fait infuser ou bouillir cette écorce, est un excellent remède contre les brûlures, la goutte et les inflammations; elle entre dans plusieurs bons onguens que l'on prépare pour ce mal.

Les bourgeons ou boutons de sureau, purgent violemment par haut et par bas; on en peut manger en salade dans cette intention.

L'éponge qui croît sur le sureau, appelée vulgairement *oreille de Judas*, guérit les maladies des yeux; on la met tremper dans une eau appropriée pour l'appliquer. Quelques-uns font boire l'infusion de cette éponge dans du vin blanc, pour guérir l'hydropisie. L'infusion de la même éponge est très-propre aux maux de gorge, à l'esquinancie, et aux autres inflammations de cette partie; on la met macérer dans du vinaigre duquel on se gargarise la gorge. Ces éponges sont très-petites, mais étant infusées dans quelque liqueur, elles deviennent prodigieusement grosses et molles; l'eau de leur infusion est admirable, tant en dedans qu'en dehors, contre toutes les tumeurs de la gorge; et Freitagius convient avec tous les auteurs, qu'il n'y a point de remède plus précieux. Lorsque les petits enfans ont une apostème sous la langue, qu'on appelle *ranule*, on fait infuser de ces éponges dans leur boisson pour les guérir; la même infusion est pareillement bonne contre l'épilepsie des enfans.

La moëlle qui se trouve dans le milieu des branches, hachée et avalée, pousse l'urine et les sables des reins, et guérit souvent la néphrétique et l'hydropisie ascite, au rapport de Blochurizius.

Suie (*Fuligo*). Partie la plus légère des matières combustibles, élevée par la fumée, et condensée par le froid en une substance grossière et noire. On doit choisir la suie la plus luisante, la plus noire, et la plus proche du foyer; et il ne seroit pas mal-à-propos d'avoir égard à la matière brûlée, dont la suie reçoit sa vertu médicale et son excellence. La suie est âcre et détersive, et elle est excellente dans les chûtes, selon Ettmuller, pour résoudre le sang grumelé; et prise intérieurement en substance au poids d'une dragme, elle est spécifique dans la suffocation de matrice, dans la colique, et dans la pleurésie qu'elle guérit très-promptement; la prise, à l'égard de la pleurésie, est de demi-dragme dans de l'eau de chardon béni, ou dans un œuf frais cuit mollet, prise à la quantité de deux pincées, telle qu'elle venoit de la cheminée sans avoir été lavée. Voici le spécifique anti-pleurétique d'Horstius: Laver plusieurs fois dans de l'eau de sureau de la suie pilée, puis l'ayant séchée, la mettre en poudre; la dose est de demi-dragme à une dragme. L'usage externe de la suie est fameux dans les ulcères, surtout s'ils sont malins et cacoëthes; il se trouve chez les apothicaires un emplâtre appelé *emplâtre de suie*, très-recommandé pour appliquer sur les bubons et charbons pestilentiels, parce qu'il tire le venin dehors, ramollit la tumeur, et les mène à une heu-

reuse suppuration. La suie, outre cela, mêlée avec du vinaigre, s'applique sur le pouls pour chasser les fièvres intermittentes. On emploie la suie dans les onguens pour la teigne et pour la gale invétérées. Le sel de suie qui se tire de la tête morte après sa distillation, est d'une grande recommandation, soit en forme de sel, soit en forme d'huile ou de liqueur, ayant été fondu à la cave par défaillance, contre les cancers ulcérés, les ulcères invétérés, cacoëthes et incurables, les fistules, les loupes des jambes, et les autres ulcères phagédéniques qui se guérissent promptement en y appliquant cette liqueur seule, ou en la mêlant avec les onguens.

T

TABAC *ou* Nicotiane (*Nicotiana*, Tourn.) Plante originaire de l'Amérique, mais qui croît fort aisément en France. Il y a trois espèces principales de tabac, savoir : le mâle qui est à feuilles larges et à feuilles étroites (*nicotiana tabacum*, Linn. 258.), et la femelle qui a les feuilles presque rondes, et les fleurs d'un jaune verdâtre (*nicotiana rustica*, Linn. 258), au lieu que celles du mâle sont de couleur purpurine, et plus longues, et qu'il a des tiges beaucoup plus hautes que la femelle. Toutes les trois espèces sont d'usage, mais néanmoins on se sert plus communément du mâle, tant intérieurement qu'extérieurement; car la femelle ne sert qu'à l'extérieur, et lors seulement qu'on la spécifie ; au lieu que quand on parle du tabac simplement, on entend les deux espèces du mâle dont on se sert à faire le tabac en corde et en poudre. Les feuilles de tabac sont chaudes et dessiccatives en un plus haut degré étant sèches, que fraîches; abstersives, incisives, résolutives, avec un peu d'astriction ; elles résistent à la corruption, font éternuer, cracher et vomir; elles sont anodines, très-vulnéraires, et usitées pour le plus souvent en dehors ; car les feuilles vertes du tabac mâle, pilées et appliquées, jus et marc, sont bonnes à toutes plaies, ulcères, écrouelles, gangrène, *noli me tangere*, ulcère, gale ouverte, teignes, dartres, contusions même invétérées, piqûres de vive, rougeurs du visage, piqûres venimeuses et brûlures.

Les feuilles du tabac, séchées et mises en poudre, ou celui qui est en corde, étant rapé et pris par le nez, excitent l'éternuement, et procurent une abondante évacuation de sérosités, surtout à ceux qui n'en ont pas contracté l'habitude. On mâche aussi les feuilles de cette plante séchées

et mises en corde, lesquelles, par le sel âcre et piquant qui domine en elles, expriment des glandes du palais et de la bouche une quantité de salive assez considérable pour décharger le cerveau d'une lymphe dont la trop grande quantité ou la mauvaise qualité causent de dangereuses maladies; ainsi le tabac, pris par le nez, mâché ou fumé, est très-excellent pour prévenir l'apoplexie; la paralysie, les catharres, les fluxions, la migraine et le rhumatisme. On peut même assurer, d'après une longue expérience, que le tabac mâché rectifie les digestions, et donne au chyle plus de fluidité. La salive devenue plus savonneuse par le mélange du tabac, en tombant dans l'estomac, en s'insinuant dans les glandes des intestins, y divise la viscosité de la lymphe, l'atténue; et on a souvent vu des commencemens d'obstructions dans les glandes du mésentère, entièrement guéris par l'usage du tabac mâché.

Le tabac mâché a encore sur le tabac fumé l'avantage de ne point donner de mauvais goût à la bouche, de ne point gâter les dents, et de réveiller l'appétit.

L'usage du tabac en fumée est assez connu; outre les vertus dont on vient de parler, il a celle encore d'être assoupissant et anodin, puisqu'il calme les douleurs les plus aiguës du mal de dents, et qu'il procure le sommeil par une espèce d'ivresse. Si le tabac pris avec modération et avec sagesse, est un remède capable de guérir de grandes maladies, l'excès en est d'une conséquence infinie; car il est constant qu'il affoiblit la mémoire, qu'il cause des tremblemens par les irritations qu'il excite dans les nerfs de ceux qui en prennent sans mesure, et qu'il consomme en eux cette lymphe douce qui sert de nourriture aux parties; c'est pour cela qu'il les maigrit et les conduit à un dessèchement mortel, particulièrement ceux qui sont maigres, et dont le tempérament est vif et bilieux. Le séjour habituel dans un lieu rempli de tabac en corde, maigrit considérablement.

Le tabac en poudre, surtout celui d'Espagne, peut être dangereux à ceux qui n'y sont pas accoutumés Quelqu'un en ayant inconsidérément pris par le nez une trop forte dose, tomba dans le moment en défaillance, avec une sueur froide et des accidens qui firent craindre pour sa vie. Si le tabac aide à supporter la faim, il ne faut pas pour cela le regarder comme une plante capable de nourrir, mais plutôt comme une espèce de remède irritant qui ranime les fibres nerveuses dont le mouvement ne contribue pas peu à la digestion; et cela par cette salive qui coule du palais dans l'œsophage, et de-là dans l'estomac de ceux qui ont perpétuellement

la pipe à la bouche. Fumer le soir, empêche de pisser la nuit.

Le tabac est un puissant vomitif et un purgatif des plus violens. Diermerbroeck a vu des personnes bien guéries de la dyssenterie, après avoir bien vomi par l'infusion du tabac; l'épreuve de ce remède paroît délicate, à moins qu'on n'ait à traiter des corps vigoureux et remplis de mauvaise nourriture. La décoction légère d'une once de tabac en corde, coupé par morceaux dans une chopine d'eau, prise en lavement dans les affections soporeuses, fait souvent plus d'effet que les purgatifs les plus âcres, mais il faut en user avec discrétion, car des malades ayant pris un semblable lavement, après être revenus de ces espèces d'assoupissemens léthargiques, et avoir recouvré le sentiment et la connoissance, sont tombés dans des convulsions accompagnées de vomissemens, de sueurs froides, d'un pouls foible et frémissant, et autres accidens, quoiqu'ils eussent rendu ce remède aussitôt après l'avoir reçu; et s'ils n'avoient été promptement secourus par l'eau tiède et l'huile d'amandes douces prises par haut et par bas, ils auroient peut-être péri malheureusement. La fumée du tabac corrige le mauvais air, et Diemerbroeck le recommande pour la peste.

Les feuilles fraîches du tabac ont des vertus différentes de celles qui sont sèches, car elles sont vulnéraires détersives; étant appliquées sur les ulcères et sur les vieilles plaies, elles les nettoient et les conduisent à une heureuse cicatrice. Elles sont contraires aux poux, et principalement aux puces qu'elles tuent. On les écrase et on les fait macérer dans le vin, ou infuser ou bouillir dans l'huile; elles sont aussi très-résolutives, et on en fait un emplâtre qu'on applique sur les tumeurs avec succès. Cette huile guérit la teigne des enfans, mais il faut les purger souvent. On rase la tête et on la frotte d'huile de tabac. Les feuilles de Nicotiane entrent dans l'eau d'arquebusade ou vulnéraire, dans le baume tranquille, dans l'onguent de nicotiane de Joubert, et dans l'onguent splénique de Bauderon.

Tablette (*Tabella medica, seu lamella medica*). Electuaire solide, ou composition de quelques drogues réduites à sec, qu'on taille en forme de petites tables, ou carrés. On dissout dans du sucre des poudres, des condits, des confections de fruits pilés, des huiles, des sels et des esprits dont on fait des tablettes, comme celles du jus de réglisse pour le rhume.

Tablettes *de guimauve*. On fait bouillir dans de l'eau

des racines de guimauve bien nettes jusqu'à ce qu'elles soient molles, on les sépare de leur décoction, on les écrase dans un mortier de marbre, on les passe par un tamis renversé pour en avoir la pulpe, on fait cuire dix-huit onces de sucre fin dans six ou sept onces d'eau rose, jusqu'à consistance d'électuaire solide; on y mêle alors hors du feu quatre onces de pulpe de guimauve avec un bistortier, on remet la bassine sur un très-petit feu pour faire dessécher la matière, l'agitant toujours, et quand elle a une consistance raisonnable, on la jette sur un papier huilé d'huile d'amandes douces, ou on l'étend avec un bistortier, et on la coupe en tablettes.

On peut faire un sirop de guimauve de cette décoction avec poids égal de sucre.

On peut encore faire des tablettes de guimauve sans feu avec le sucre pulvérisé qu'on réduit en pâte dans un mortier de marbre avec une suffisante quantité de pulpe de racines de guimauve, dont on forme des pastilles ou des rotules, et on les fait sécher.

Les tablettes de guimauve sont propres pour adoucir et émousser les âcretés de la toux, pour épaissir les sérosités qui tombent sur la poitrine, pour faire cracher. On en met fondre une tablette dans la bouche.

Tablettes *de sucre rosat*. Mettre trois quarterons de sucre grossièrement pulvérisé dans une bassine avec un quarteron d'eau rose, le faire cuire à petit feu jusqu'à consistance d'électuaire solide, le retirer alors de dessus le feu, et quand il est à demi refroidi, le verser sur un marbre où on a épars de l'amidon en poudre subtile; on étend la matière en levant le marbre de côté et d'autre, puis on la coupe en tablettes.

Elles sont propres pour déterger et pour adoucir la poitrine, pour exciter le crachat, pour fortifier le cœur. La dose est depuis une dragme jusqu'à six.

Quand on veut faire du sucre rosat pour mêler dans le lait qu'on fait prendre aux malades, il suffit de mettre du sucre en poudre dans un plat de terre vernissé, de l'arroser plusieurs fois d'eau rose, et de le faire sécher à chaque fois sur un peu de feu, en le remuant incessamment avec un bistortier.

Tablettes *de tussilage*. Piler dans un mortier de marbre des feuilles de pas d'âne cueillies dans leur vigueur, en tirer le suc à la presse, le dépurer en le faisant bouillir un bouillon, et le passant par un blanchet; dissoudre sur le feu deux parties de sucre blanc dans une partie de ce suc dépuré, et le faire cuire en consistance solide; retirer alors la matière de dessus

dessus le feu, et quand elle est à demi-refroidie, la verser sur un marbre où on aura épars de l'amidon en poudre subtile, elle se condense en s'étendant, on la coupe en tablettes qu'on garde dans une boîte, en lieu sec.

Elles sont propres pour adoucir les âcretés de la poitrine, et pour exciter le crachat; on en met fondre une tablette dans la bouche.

Tablettes *diurétiques*. Racines d'arrête-bœuf, de chardon-roland, de fenouil, de petit houx et de persil, de chaque demi-once; des semences de grande bardane et de grémil, de chaque deux dragmes : faire la décoction de tous ces simples dans une livre et demie d'eau de raifort, coulant ensuite et faisant cuire artistement la colature avec six onces de bon sucre, pour en former des tablettes du poids de deux dragmes.

Les graveleux et ceux qui sont sujets à des difficultés d'uriner, peuvent user avantageusement de ces tablettes et en prendre une ou deux à la fois le matin à jeun, et en continuer l'usage.

Tablettes *pectorales de Gendron*. On fait bouillir douze onces d'orge entière dans une suffisante quantité d'eau commune jusqu'à ce qu'elle soit crevée, alors on ajoute dans la décoction quatre onces de raisins mondés de leurs pepins, trois onces de réglisse ratissée et concassée, une once de semence d'anis, et quatorze clous de girofle concassés; quand le tout est suffisamment cuit, on coule la décoction avec forte expression, on fait cuire dans la colature une livre et demie de sucre blanc, à petit feu, jusqu'à consistance d'électuaire solide, et on remue la matière incessamment avec une spatule de bois, dès qu'elle commence à s'épaissir, de peur qu'elle ne s'attache au fond de la bassine; on la verse sur un marbre, ou sur un papier huilé d'huile d'amandes douces, et on l'étend avec un bistortier aussi huilé, puis on la coupe en tablettes qu'on garde dans une boîte, en un lieu sec.

Nota. Ces tablettes sont difficiles à faire à cause de la grande quantité de mucilage que donne l'orge crevée; car ce mucilage s'épaississant par la cuite, s'attache facilement à la bassine et se brûle, si le feu y est un peu trop fort, ou si l'on manque à remuer la matière comme il faut.

Elles sont propres pour faire mûrir le rhume, pour adoucir l'âcreté des sérosités qui tombent du cerveau, pour exciter le crachat. La dose est depuis une dragme jusqu'à demi-once.

Quand on use de ces tablettes, il est bon de les laisser

dissoudre doucement dans la bouche, afin que leur mucilage arrose et humecte insensiblement les conduits qui vont à la poitrine.

Tablettes *pectorales pour la toux.* Une once de pulpe de racines de guimauve, iris de Florence en poudre, de réglisse ratissée, de chaque deux dragmes, fleurs de soufre (soufre sublimé) deux scrupules, fleurs de benjoin un scrupule, bon sucre huit onces; former ces tablettes avec du mucilage de gomme adragant, suivant l'art.

Elles soulagent beaucoup ceux qui ont la toux; on en prend la moitié d'une à la fois, loin des repas, à toute heure du jour ou de la nuit lorsqu'on est pressé de la toux.

Tablettes *pour les hernies* ou *descentes.* Racines de grande consoude une once, roses sèches mondées de leurs onglets, bon mastic, corail rouge préparé, sang de dragon, de chaque deux dragmes, sucre candi douze onces; faire une poudre du tout, et l'incorporer avec du mucilage de gomme adragant, pour en former des tablettes du poids de deux dragmes.

On les recommande beaucoup pour fortifier les parties de ceux qui sont sujets à des descentes, pourvu qu'ils se servent de bandages nécessaires. On en peut prendre une à la fois à toute heure, loin des repas, et en continuer l'usage.

Tablettes *pour tuer les vers.* De bonne rhubarbe, des semences mondées de citron, de pourpier, de choux, de genêts, et de poudre à vers, de chaque trois gros, deux gros de mercure doux (muriate mercuriel doux), et une livre de sucre royal, réduisant le tout en poudre subtile, et l'incorporant avec du mucilage de gomme adragant tirée avec de l'eau de fleurs d'orange, dont on fait des tablettes du poids d'environ une dragme, qu'on met sécher à l'ombre pour l'usage.

On en donne une ou deux aux enfans le matin à jeun, et trois ou quatre à la fois aux personnes plus avancées en âge. Elles font mourir les vers de l'estomac et des intestins; on les peut prendre en toutes saisons, mais le succès en est beaucoup meilleur, si on choisit pour cela le déclin de la lune, et principalement les trois derniers jours.

Tablettes *vomitives.* Tartre émétique (tartre de potasse antimonié), réglisse ratissée, amidon, de chaque deux onces, sucre blanc six onces; pulvériser subtilement les ingrédiens, les mêler exactement ensemble dans un mortier de marbre, les incorporer avec ce qu'il faut de mucilage de gomme adragant, pour en faire une pâte solide, la battre long-temps

avec un pilon de bois, puis en former de petites tablettes ou rotules pesantes chacune demi-dragme.

Elles purgent doucement par le vomissement, et quelquefois par les selles. La dose est depuis une tablette jusqu'à deux; si le remède excitoit un vomissement un peu trop violent, il faut donner au malade quelques cuillerées de bouillon gras ou d'huile d'amandes douces.

Tamarins (*Tamarindi*). Espèce de pruneaux qu'on appelle *dattes acides*, qui viennent sur un arbre grand comme le frêne, qui croît en plusieurs lieux des Indes, en Cambaïa, en Guzarate, au Sénégal. Les Indiens séparent les tamarins de leur écorce, après les avoir fait sécher, et les envoient entassés en masse les uns sur les autres. Il les faut choisir récens, en pâte assez dure, moëlleux, noirs, d'un goût aigrelet agréable, d'une odeur vineuse, qu'ils n'aient point été encavés; on connoîtroit s'ils avoient été gardés à la cave par leur consistance trop liquide, par une odeur qu'ils auroient prise, et par leurs semences qui se seroient gonflées. Ils sont détersifs, légérement laxatifs et astringens; ils calment par leur acidité le trop grand mouvement des humeurs, ils modèrent la fièvre, ils rafraîchissent, ils désaltèrent, ils purgent doucement la bile et les humeurs recuites. La dose est depuis demi-once à une once; et en décoction depuis deux onces jusqu'à trois. La décoction de tamarins est un souverain remède dans les fièvres tierces, en forme de potion ou de julep, et même dans les fièvres malignes; quand il faut lâcher le ventre, pour lors on peut les dissoudre dans du petit lait. La dose est d'une once de tamarins ou six dragmes de pulpe qu'on met cuire dans du petit lait; on en fait avaler la colature. Il n'est point de meilleur laxatif dans les fièvres ardentes, tierces et malignes.

Les tamarins entrent dans les mêmes électuaires que la casse; ils donnent le nom à l'électuaire de tamarins d'Horstius; ils entrent aussi dans l'électuaire hydragogue de François Sylvius, dont la dose est de demi-once.

Tamaris (*Tamariscus gallica*, Linn. 386.) Arbre de moyenne hauteur, qui croît principalement aux pays chauds, proche des rivières et autres lieux humides. Sa racine, son bois et son écorce sont en usage pour faire vider les urines, pour l'hydropisie, les opilations du foie, de la rate et des autres viscères; on les emploie dans les apozèmes, tisanes et bouillons apéritifs, une once pour chaque pinte de liqueur qu'on fait réduire à deux tiers. L'extrait de l'écorce fait avec le vin blanc ou l'eau-de-vie, est un puissant apéritif; on en

prend depuis une dragme jusqu'à deux. Son sel fixe est d'un usage très-familier dans les bouillons, depuis douze grains jusqu'à vingt pour chaque prise.

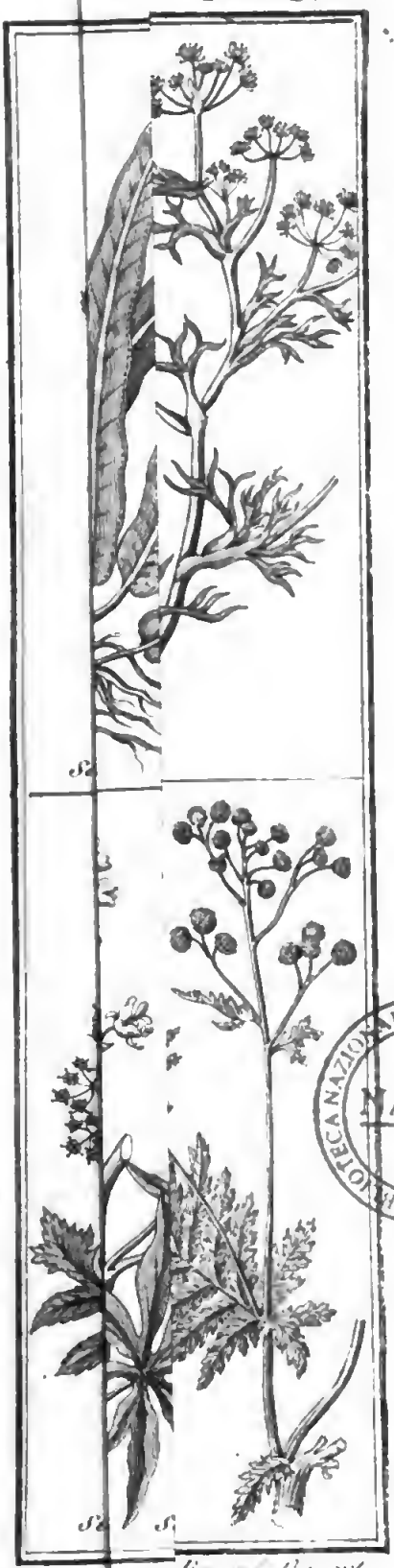
L'écorce de la racine est la partie la plus usitée; elle est chaude et dessiccative, atténuante, apéritive, abstersive, astringente, diurétique et splénique; elle remédie efficacement aux affections de la rate aussi bien que l'écorce de frêne, et on a coutume de les ordonner conjointement pour rétablir les fonctions de ce viscère. On assure que de boire dans une tasse de tamaris, est un remède préservatif et même curatif pour tous les maux de rate. On prend ordinairement six onces d'écorce du boia de tamaris et de la racine de frêne ou de tamaris qu'on fait cuire dans six pintes d'eau commune jusqu'à la consomption de la moitié; et cette décoction, bue seule ou avec du vin, est fort estimée contre les affections catarreuses, la goutte et l'hydropisie, à quoi elle est très-salutaire; mais il faut avoir soin que le ventre demeure libre. Enfin le tamaris a les vertus du frêne, excepté la faculté vulnéraire.

Tanaise *ou* Tanaisie (*Tanacetum vulgare luteum*, Tourn. Linn. 1184.) Plante qui a une odeur forte, désagréable, et d'un goût amer; elle croît le long des chemins, dans les champs, proche les haies, dans les jardins. Elle est chaude, dessiccative, incisive, discussive, vulnéraire, utérine et néphrétique. Son principal usage est contre les vers, les tranchées du ventre, le calcul, contre les vents, et contre les pâles couleurs.

Les feuilles et les fleurs de tanaisie s'emploient en infusion, en décoction et en substance. Leur suc se donne à deux gros avec l'eau de plantain dans les fièvres intermittentes; et leur infusion dans le vin provoque les ordinaires, au rapport de Césalpin. Outre la vertu de fortifier l'estomac, de tuer les vers et de corriger les rapports aigres de l'estomac, la tanaisie est apéritive, hystérique et céphalique; elle emporte les obstructions, et nettoie les conduits de l'urine; elle est utile dans l'hydropisie, dans la jaunisse et dans les pâles couleurs. Quelques-uns estiment la conserve de ses fleurs bonne pour les vertiges et pour l'épilepsie. Ses feuilles fraîches, pilées et appliquées sur le nombril, préviennent l'avortement.

On fait beaucoup de cas du suc de tanaisie pour la gerçure des mains, pour les dartres et pour la teigne. Pour le rhumatisme, il faut distiller les tendrons de tanaisie avec l'eau-de-vie; l'esprit qu'on en tire est pénétrant, et l'on en bassine les parties affligées; ce même esprit est bon pour les hydro-

Pl. 26.



BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

piques, et la décoction de toute la plante, mêlée avec la lie de vin et le jus d'hièble, est excellent pour bassiner leurs jambes. On fait boire en même temps aux malades trois ou quatre onces du suc de tanaisie, ou bien plusieurs verrées de l'infusion faite en versant une pinte d'eau bouillante sur deux petites poignées de la plante, feuilles, fleurs et graines. Cette boisson est utile dans les fièvres malignes et dans les maladies du bas-ventre. La tanaisie entre dans le baume tranquille.

La tanaisie est utile dans les foulures et entorses; on en pile les feuilles, et on y mêle du beurre frais, puis on les applique en cataplasme sur la partie affligée.

Tarc *ou* Goudron. Il est employé ordinairement pour goudronner les navires, c'est pourquoi on l'appelle *pix navalis*. Le goudron est détersif, résolutif, dessiccatif; on s'en sert pour guérir les dartres, pour les plaies des chevaux, pour la gale des moutons.

Tartre (*Tartarum*). Matière dure, pierreuse ou croûteuse qu'on trouve attachée contre les parois intérieures des tonneaux de vin. Il y a deux espèces de tartre, un appelé *tartre blanc* qui se tire du vin blanc, et l'autre *tartre rouge* qui se tire du vin rouge; le blanc est plus pur que le rouge. Il en faut choisir les morceaux assez épais, pesans, faciles à casser, de couleur grise-blanchâtre ou cendrée, nets, cristallins et brillans en dedans, d'un goût aigrelet agréable. Le tartre rouge se sépare en gros morceaux épais; ils doivent être nets, secs, rougeâtres, pesans : il a le même goût que le blanc, et on en tire les mêmes principes. Tous les tartres de vin sont apéritifs et un peu laxatifs, ils lèvent les obstructions, ils excitent l'urine, ils calment la fièvre, ils dissolvent les glandes. On n'emploie guère le tartre rouge intérieurement, mais on se sert souvent du tartre blanc et du cristal de tartre (tartrite acidule de potasse). La dose est depuis demi-dragme jusqu'à trois dragmes. La crême de tartre atténue, incise, déterge les humeurs crasses, pituiteuses et mélancoliques; aussi son usage est très-fréquent dans les obstructions du mésentère, du foie, de la rate et des reins, et dans les fièvres intermittentes. La dose est d'une dragme dans un bouillon ou autre liqueur. Pour faire l'huile de tartre par défaillance (potasse mélangée de carbonate de potasse en déliquescence), on met du tartre calciné à la cave dans un petit sac de drap ou de toile qu'on suspend, mettant un vaisseau dessous, pour en recevoir la liqueur qui en distillera, ou bien on dissout le tartre calciné dans de l'eau commune, filtré et

congulé ; c'est un excellent remède dans les dartres, les ulcères, la teigne, la gale et les autres affections semblables.

Teinture (*Colorum extractio*). L'extraction ou séparation qu'on fait de la couleur d'un ou de plusieurs mixtes, et l'impression qu'elle fait dans quelque liqueur ou menstrue propre, qui emporte une portion de leur plus pure substance; car elle quitte son propre corps en se dissolvant, et s'unit aux menstrues, pour leur communiquer sa couleur et ses vertus.

Teinture *de fleurs de millepertuis*. Mettre une chopine de bonne eau-de-vie dans une bouteille de verre double avec deux fortes poignées de fleurs ou boutons de millepertuis, la bien boucher et l'exposer au soleil, ou dans un lieu chaud pendant cinq ou six jours ou plus long-temps; passer le tout par un linge avec forte expression, puis mettre dans la colature de nouvelles fleurs ou boutons de millepertuis, réitérer l'insolation et l'expression jusqu'à trois fois, et garder la liqueur après la troisième expression dans une bouteille de verre double bien bouchée pour le besoin.

Elle est bonne pour la colique; on en avale une ou deux cuillerées dans la douleur. Elle est aussi bonne pour les plaies et les ulcères tant internes qu'externes; et lorsqu'on a quelque plaie ou ulcère où il y a de la chair morte ou baveuse, il ne faut que tremper de la charpie dans cette liqueur, qu'on applique dessus, et en peu de temps elle les nettoie et les guérit. Pour les rhumatismes, sciatique et humeurs froides, il les faut frotter de cette teinture, après avoir fait dissoudre dedans un peu de camphre.

Teinture *de roses*. Mettre infuser dans trois livres d'eau rose ou de fontaine tiède, une once de roses rouges sèches, y ajouter deux dragmes d'esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau) ou de soufre, exprimer et filtrer le tout, s'il est nécessaire.

Teinture *de roses astringentes*. Mettre demi-once de belles roses rouges sèches dans un pot de fayence ou de terre vernissé, verser dessus trois demi-septiers d'eau bouillante, couvrir le pot, et après une heure d'infusion, le découvrir, et verser dans la liqueur goutte à goutte une demi-dragme d'esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau), en même temps elle prendra une belle couleur rouge. On remet le couvercle sur le pot, et on laisse la matière encore trois heures en infusion, puis on la coule, et c'est la *teinture de roses*; on y peut mêler du sucre ou du sirop de roses sèches, pour la rendre plus agréable.

Si on met infuser les roses dans une décoction de raclure de corne de cerf faite en eau ferrée, elle sera plus astringente. On y peut aussi ajouter des balaustes, ou de l'écorce de grenade. Au défaut de roses sèches qui sont plus astringentes, on peut se servir de roses récentes. Cette teinture ne peut être conservée qu'un jour ou deux en été, et deux ou trois en hiver.

Elle est propre pour arrêter les diarrhées, la dyssenterie, le crachement de sang et les autres hémorragies. On la prend en manière de tisane, un verre à chaque fois.

Teinture *thériacale*. On peut tirer la teinture de quatre ou cinq onces de thériaque, les mettant tremper pendant quelques jours dans douze ou quinze onces d'esprit-de-vin (alcohol), puis on filtre la liqueur. La dose de cette teinture est depuis un scrupule jusqu'à deux dragmes.

Tenche ou Tanche (*Cyprinus tinca*, Linn.) Poisson d'eau douce fort connu, qui naît dans les eaux marécageuses; il vit de bourbe. La tanche fendue et appliquée entière sur les pouls des mains et aux plantes des pieds, diminue la chaleur de la fièvre, et détourne le venin pestilentiel; on en applique aussi contre la douleur de tête et la goutte sur les parties affligées. La vertu de la tanche est célèbre pour la cure de la jaunisse; on l'applique de différentes manières: les uns la mettent sur le nombril, et l'y laissent jusqu'à ce qu'elle meure, les autres sur la plante des pieds, d'autres sur la rate; mais la meilleure manière est de l'appliquer sur la région du foie, et de l'y laisser toute la nuit; le matin on trouve le poisson jaune et enflé du côté qu'il a été appliqué, et le mal est guéri sûrement. Mœbius assure que ce remède lui a bien réussi toutes les fois qu'il a appliqué la tanche sur le nombril ou sur le foie. Le fiel est recommandé contre les affections des oreilles. La pierre qui se rencontre dans la tête a les mêmes vertus que celle de la tête de carpe.

Térébenthine (*Terebenthina*). Résine liquide, ou liqueur visqueuse, gluante, résineuse, huileuse, claire, transparente, ayant la consistance et la qualité des baumes naturels. On emploie dans la médecine deux sortes de térébenthine; la première est appelée *térébenthine de Chio*, parce qu'elle coule par des incisions qu'on fait au tronc et aux grosses branches du térébinthe qui croît dans cette île; c'est la plus estimée, la plus chère, mais elle est rare; sa consistance est épaisse, assez dure. On doit la choisir nette, transparente, de couleur blanche-verdâtre, ayant peu d'odeur, d'un goût presque insipide. On l'emploie dans la thériaque;

on la substitue à la térébenthine de Chypre, parce qu'on n'en apporte point de ce pays. La seconde espèce de térébenthine est appelée *térébenthine claire*, qui est beaucoup plus liquide, plus belle et plus odorante que la précédente; elle sort sans incision et par incision du térébinthe, du mélèze, du pin, du sapin et de quelqu'autres arbres qui croissent aux pays chauds. Celle dont nous nous servons nous est apportée des pays chauds de France, des bois de Pilate. La térébenthine qui sort sans incision est appelée *bijon;* c'est une espèce de baume qui a une consistance, une couleur et des vertus approchantes de celles du baume blanc du Pérou; mais parce qu'elle naît proche de nous, et qu'elle est assez commune, on n'en fait pas beaucoup de cas. La térébenthine qui sort par incision est appelée vulgairement *térébenthine de Venise*, quoiqu'elle n'en vienne point, mais on en apportoit autrefois de ce pays-là; elle est la plus en usage dans la médecine. Il faut la choisir nette, claire, belle, blanche, transparente, de consistance de sirop épais, d'une odeur forte, et assez désagréable, d'un goût amer. Les térébenthines sont fort apéritives, propres pour la pierre, pour la colique néphrétique, pour les ulcères du rein et de la vessie, pour les rétentions d'urine, pour la goutte. On en prend par la bouche, et l'on en mêle dans les lavemens; la dose par la bouche est depuis demi-dragme jusqu'à une dragme dans du pain à chanter, ou dans un jaune d'œuf; elle donne à l'urine une odeur de violette, et elle excite quelquefois des douleurs de tête: on en met deux ou trois dragmes dans un lavement. Quant à l'usage externe, la térébenthine est un vulnéraire excellent, et il n'est guère d'emplâtre ni d'onguent où elle n'entre, à quoi la térébenthine vulgaire est même plus usitée que celle de Venise, dit Ettmuller. Elle guérit promptement, sûrement et agréablement les plaies, quand on ne feroit que la fondre et l'appliquer seule dessus.

Terre sigillée *ou* scellée (*Terra sigillata*). Espèce de bol ou terre graisseuse, argilleuse, sèche, tendre, friable, tantôt jaune, tantôt blanche-rougeâtre, insipide ou astringente au goût. On la prenoit autrefois dans l'île de Lemnos, mais il en vient présentement de Constantinople, d'Allemagne, de Blois et de plusieurs autres lieux, formée ordinairement en petits pains, gros comme le bout du pouce, arrondis d'un côté, et aplatis de l'autre par un cachet gravé de quelques armes ou certaine figure que les princes des lieux où on les prend y font mettre; c'est la raison pour laquelle on l'a nommée *terre sigillée* ou *scellée*. On doit la choisir douce

au toucher, argilleuse, friable, de couleur blanche-rougeâtre, qui s'attache à la langue et s'y suspend. La terre sigillée est dessiccative, astringente, alexipharmaque, résolutive, elle dilate le sang et pousse les sueurs. Son principal usage est dans la fièvre maligne, la peste, la diarrhée, la dyssenterie, les morsures des bêtes vénimeuses, les hémorragies, les gonorrhées, les fleurs blanches, et le vomissement. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à deux scrupules. On s'en sert aussi extérieurement pour arrêter le sang, pour dessécher les plaies, pour mondifier les plaies empoisonnées et les piqûres de bêtes vénimeuses, pour purifier et consolider les ulcères chancreux et malins. La terre de Vétéravie approche des vertus de celle de Lemnos, n'étant ni moins sudorifique, ni moins astringente; à l'égard de l'axonge du soleil, qui est la terre stigienne, l'expérience a fait voir qu'étant donnée toute crue comme elle sort de la mine, elle guérissoit l'épilepsie et les philtres; la prise est de demi-dragme jusqu'à deux dragmes.

Thalitron (*Sysimbrium sophia*, Linn. 922. *et annuum*, *absinthi minoris folio*, Tourn. 206.) Plante qui croît haute d'un pied et demi, branchue en forme de petit arbre, dont les feuilles blanchâtres sont découpées très-menu, et qui porte une graine rougeâtre fort déliée, enfermée dans de petites gousses; elle croît aux lieux rudes, pierreux, sablonneux, incultes. Le thalitron est d'un goût un peu astringent, mais âcre, et qui approche de celui de la moutarde; il est vulnéraire, astringent, détersif et fébrifuge. Le suc, la conserve et l'extrait des feuilles et des fleurs sont propres pour le crachement de sang et pour le flux immodéré des hémorroïdes. On en vend la graine, sous le nom de *thalitron*, qui est éprouvée pour les fièvres tierce et quarte et même continues, donnée les jours de crise, pour arrêter les diarrhées, les dyssenteries, les flux hépatiques, les pertes de sang et les fleurs blanches des femmes; on la donne écrasée, avec la pointe du couteau, depuis demi-dragme jusqu'à une dragme: savoir pour les fièvres tierce et quarte dans un œuf cuit mollet au lieu de sel deux heures avant le frisson, observant que le malade n'ait bu ni mangé deux heures auparavant la prise, et soit aussi deux heures après sans boire ni manger. Il est bon qu'il ait été saigné, et ait pris quelques lavemens avant d'en user, pour les fleurs blanches, pour tous les flux de ventre, de sang et autres; on la donne dans du potage ou dans du vin rouge, s'il n'y a point de fièvre, ou dans un œuf cuit mollet, étant deux heures

devant et après la prise sans rien prendre. On s'en sert aussi pour les hernies. Elle tue les vers; on la peut donner dans une pomme cuite, ou dans du vin, ou dans de la bouillie aux enfans à la mamelle. L'eau où la plante a macéré à froid, a les mêmes vertus. Cette graine est bonne aussi pour les hémorragies, tant du nez que des plaies; on l'applique écrasée sur celles-ci, et on en attire par le nez, en forme de tabac, pour en arrêter le sang, serrant un peu la narine avec le doigt pendant quelqu'espace de temps. La plante, broyée et appliquée, guérit les blessures et les ulcères même invétérés et malins, et elle est outre cela bonne à résoudre le sang grumelé et épanché sur les tégumens qu'elle fait évaporer en l'attirant à la surface.

THAPSIE. *Voyez* TURBITH.

THÉ (*The sinensium*, *Tsia japonensibus*, *Thea viridis*, Linn.) Très-petite feuille qu'on apporte sèche de la Chine, du Japon, de Siam; elle croît à un petit arbrisseau d'où on la cueille au printemps pendant qu'elle est encore petite et tendre. Cet arbrisseau croît également bien en terre grasse et en terre maigre. Il faut choisir le thé récent, en petites feuilles entières, vertes, d'une odeur et d'un goût de violette, doux et agréable. Il doit être gardé dans une bouteille, ou dans une boîte bien fermée, afin de conserver son odeur en quoi consiste sa vertu. On en met infuser chaudement pendant demi-heure deux pincées, ou environ une dragme dans une livre d'eau, et l'on prend l'infusion toute chaude en plusieurs prises à la cuiller. Cette décoction est estimée contre plusieurs maladies, spécialement contre l'indigestion, les crudités, et les autres vices semblables de l'estomac; elle remédie par conséquent au mal hypocondriaque qui a sa source dans l'estomac.

L'infusion du thé, prise avec discrétion, est capable de détruire les mauvais levains des premières voies, et de dissoudre ces matières visqueuses qui, se rencontrant dans l'estomac, corrompent et altèrent le chyle, et par conséquent forment des obstructions des glandes du mésentère et des parties voisines, d'où naissent une infinité de maladies rebelles et opiniâtres. Le thé n'est pas moins propre aux maladies du cerveau et de la poitrine, qu'à celles du bas-ventre; car il appaise la migraine, réveille les esprits, dissipe les vapeurs, les étourdissemens et l'assoupissement, rétablit la mémoire, rend l'esprit plus libre, et prévient l'apoplexie, la paralysie et le catarre; il est utile aussi aux asthmatiques, aux phthisiques et aux pulmoniques, pris avec le lait. En un mot, il

entretient dans le sang cette fluidité naturelle dans laquelle consiste la santé. Une forte infusion, par exemple, d'un gros sur un demi-septier d'eau, ouvre le ventre et purge doucement, ou fait suer. Le thé dessèche et maigrit.

Thériaque d'Andromaque, *ses vertus et son usage.* Cette composition qu'on trouve en tout temps, étant trop longue et trop difficile à préparer pour être décrite, on s'est contenté d'y marquer les maladies à la guérison desquelles Charas l'a vue employer avec succès.

Quoique le climat des pays méridionaux de la France soit sans contredit plus chaud que celui de Paris, néanmoins l'usage de la thériaque y est très-familier. Ceux qui se sentent attaqués d'accès de fièvres, de rhumes, de foiblesses d'estomac, d'indigestions, de maux de cœur, de coliques, ou d'autres douleurs internes, même les femmes pour les maux de matrice, ont coutume d'en prendre par deux ou trois matins consécutifs le poids d'une dragme à la fois avec la pointe d'un couteau, et prennent deux doigts de vin pardessus. Ils s'en servent communément contre les vers des petits enfans et des grands, tant prise par la bouche, qu'en l'appliquant sur l'estomac, étendue sur la peau en forme d'écusson. Ils en prennent pour préservatif contre la peste, le poids de demi-gros, et pour remède curatif, au poids d'un gros, même de deux dans du vin, ou dans des eaux ou des décoctions cordiales. Ils l'appliquent en forme d'emplâtre sur les bubons et sur les charbons, et même sur des clous ou petits entrax qui arrivent en tout temps. Ils reconnoissent aussi que, prise par la bouche, elle pousse le venin en dehors, en fortifiant le cœur et toutes les parties nobles, et qu'étant appliquée, elle tire le venin à soi, s'en rend maîtresse, et aide même à avancer la formation du pus. Ils s'en servent aussi en application sur les pouls des bras, et sous la plante des pieds, contre les accès des fièvres. Ils s'en servent contre la colique des petits enfans, et leur en donnent quelquefois dès leur naissance la grosseur d'un petit pois, ou davantage, suivant l'âge de l'enfant, réitérant souvent le même remède, et tout autant de fois que le mal revient. Ils en donnent avec succès à tous les animaux domestiques; de sorte que souvent avec la seule thériaque, ils se guérissent eux et leur bétail de diverses maladies.

Les médecins connoissent autrement les vertus de la thériaque; car ils savent bien mieux jusqu'où se peuvent étendre ses effets. Ceux qui ont coutume d'en ordonner,

ont suffisamment reconnu son utilité pour beaucoup de maladies, et entre autres contre toutes sortes de poisons, prise par la bouche, contre toutes morsures et contre toutes piqûres de bêtes vénimeuses intérieurement et extérieurement; contre la morsure des chevaux, et même des chiens enragés, contre toutes sortes de pestes et de fièvres pestilentielles, et contre toutes maladies épidémiques, pour arrêter l'effet d'un médicament purgatif, contre la fièvre quarte, contre les vers, et contre toute pourriture, contre la diarrhée, la dyssenterie, la lienterie, le *miserere*, le *cholera morbus*, contre toutes coliques, contre toutes froideurs, toutes foiblesses et tous dévoiemens d'estomac et des intestins, contre toutes ventosités, cardialgies, convulsions, épilepsies, paralysies, apoplexies, et contre toutes maladies du cerveau causées de froideur, prise intérieurement, et appliquée extérieurement sur tout le long de l'épine du dos, contre les douleurs des jointures, contre les maladies de la vessie, contre les inquiétudes et les insomnies, contre les tumeurs froides et les contusions, contre l'hydropisie et la jaunisse, contre toutes passions hystériques, et enfin contre un si grand nombre de maladies, qu'il seroit difficile de pouvoir citer toutes celes pour la guérison ou pour le soulagement desquelles la thériaque produit des effets merveilleux.

Thériaque de Mésué *composée de quatre drogues*, dite *diatessaron*. Prendre racines de gentiane et d'aristoloche ronde, baies de laurier et myrrhe, de chaque deux onces, miel blanc écumé et extrait de baies de genièvre, de chaque trois quarterons; pulvériser la myrrhe à part et les trois autres ingrédiens ensemble, mêler les poudres et les incorporer dans le miel et l'extrait de genièvre, agiter quelque temps la matière avec un bistortier, et garder cet électuaire dans un pot bien bouché. On l'appelle *thériaque des pauvres*, parce qu'elle se fait à peu de frais et en peu de temps. Si on n'a point d'extrait de genièvre, on met une livre et demie de miel.

Elle est fort propre contre les maladies contagieuses, les poisons et les morsures des bêtes vénimeuses, contre l'apoplexie, convulsions, toutes maladies froides du cerveau, comme aussi contre les vers, pour fortifier l'estomac et ouvrir les obstructions de tous les viscères, contre la colique. Hoffman dit que par son usage, il a guéri un vieillard qui, ensuite d'une apoplexie, étoit devenu paralytique, surtout de la langue. La dose est d'un scrupule à une dragme.

THLASPI *ou* Taraspic (*Thlaspi vulgatius*, Tourn. *Thlaspi arvense*, Linn. 901.) Cette plante n'est pas d'un grand usage ; elle est très-commune, et les auteurs de la thériaque emploient la semence de l'une ou de l'autre espèce dans cette composition si fameuse. Schroder assure qu'elle est propre à pousser les ordinaires, et à faire vider les abcès internes. Sa semence est âcre et piquante au goût ; étant mâchée, elle fait cracher ; ainsi elle peut passer pour être salivante.

THURBITH. Le thurbith entre dans le diaphénic, dans la bénédicte laxative, dans le diacarthami, dans l'électuaire de citro, dans l'extrait catholique de Sennert, dans l'extrait panchymagogue d'Arthman, dans les pilules tartarées, dans le sirop d'ellébore de Quercétan, dans la poudre arthritique de Paracelse, et dans le sirop hydragogue de Charas.

THYM (*Thymus*). Plante dont il y a plusieurs espèces ; car il y a le thym de Candie, qui est celui de Dioscoride, appelé *thymus capitatus*, et le thym vulgaire qu'on cultive dans les jardins, à feuilles larges et à feuilles étroites. Le thym est chaud et dessiccatif, d'une saveur un peu âcre, atténuant, incisif et discussif ; il fortifie le cerveau, il atténue la pituite. Son principal usage est dans les affections tartareuses des poumons, comme l'asthme, la toux, pour la colique venteuse, pour exciter l'appétit, aider à la digestion. Il convient extérieurement aux tumeurs froides, aux contusions des yeux, aux douleurs de la goutte et à la paralysie. Le meilleur thym est celui de Crète ou de Candie.

Cette dernière espèce est la plus estimée, mais elle est fort rare et difficile à élever. Dioscoride dit que sa décoction soulage l'asthme, tue les vers, pousse les règles et les vidanges ; étant mêlée avec du miel, en manière de looch, elle fait cracher. Pline dit que l'odeur du thym est si pénétrante, qu'elle appaise le paroxisme du haut-mal ; extérieurement, le thym de Crète est résolutif et soulage la goutte sciatique, étant appliqué sur la partie souffrante en manière de cataplasme fait avec le miel, la farine d'orge et la poudre de thym. On emploie cette espèce dans les anciennes compositions où les auteurs l'ordonnent, comme dans la confection *hamech*, l'*aurea alexandrina*, la poudre réjouissante de Nicolas de Salerne, etc. Les autres espèces de thym s'emploient dans les décoctions et dans les infusions aromatiques et céphaliques, dont on se sert ordinairement en fomentation pour bassiner les parties nerveuses et musculeuses trop affoiblies ou trop gonflées. Son huile essentielle est fort estimée ; on en donne cinq ou six gouttes dans deux ou trois onces d'une

liqueur convenable, pour appaiser la colique venteuse, pour fortifier l'estomac, et pour pousser les mois et les urines. C'est aussi un excellent remède pour la douleur des dents qui sont cariées; on en imbibe un petit coton qu'on met dans le trou de la dent gâtée, on l'y laisse quelque temps; quand la douleur est opiniâtre, on change de coton tous les jours. Elle entre dans le baume tranquille; elle est plus agréable que l'huile de thym de Crète.

Tillaul, *ou* Tilleul (*Tilia*). Bel arbre dont il y a deux espèces, savoir le mâle à feuilles larges, et la femelle à feuilles étroites (*tilia europaca*, Linn. 733). Les tilleuls demandent une terre grasse; on les cultive dans les jardins. Le mâle est stérile et non usité, et on se sert de la femelle qui porte des fleurs et de la graine. Les fleurs de tilleul sont chaudes, dessiccatives, de parties ténues, discussives et céphaliques. Leur principal usage est dans l'épilepsie, le vertige et l'apoplexie. Les feuilles et l'écorce dessèchent, répercutent, et poussent par les urines. Schroder a vu une femme cachectique parfaitement guérie par l'usage d'une décoction d'écorce de tilleul dans du vin. Le mucilage tiré de la même écorce, est bon contre la brûlure et contre les ulcères. La semence remédie à la dyssenterie, à toutes sortes de flux, et à l'hémorragie du nez, étant mise dedans. Le bois réduit en charbon, et éteint dans du vinaigre, résout puissamment le sang grumelé. Les feuilles de tilleul entrent ordinairement dans les nouets et les potions céphaliques. Ses feuilles appliquées sur les tumeurs des pieds, servent à les dissoudre; leur décoction sert contre la douleur du ténesme, appliqué en forme de fomentation à l'*anus* avec des linges doubles; elle resserre en même temps le ventre, et ôte l'envie d'aller fréquemment au siége. Le guy de tilleul n'est pas moins anti-épileptique que celui de coudrier.

Les feuilles et les fleurs du tilleul sont en usage, particulièrement les fleurs; on en tire l'eau par la distillation, on en prépare une conserve, et par le secours de la fermentation, on en tire un esprit qu'on donne à douze ou quinze gouttes; cet esprit sert d'un excellent menstrue pour tirer la teinture des plantes céphaliques. La décoction du bois, surtout des jeunes branches de deux ans ou environ, soulage fort les hydropiques; on jette pour cela une poignée de ce bois coupé menu dans deux pintes d'eau bouillante, on la réduit à chopine, et on la donne au malade en deux ou trois prises, après l'avoir passée. L'eau distillée se prend à six onces, et la conserve jusqu'à une once. Toutes ces

préparations sont estimées pour l'épilepsie, pour la paralysie et pour les vertiges. Les fleurs mises en poudre, entrent dans la composition de la poudre de Guttète, et dans quelques autres remèdes utiles contre l'épilepsie. Les feuilles de tilleul passent pour apéritives, et propres à pousser les urines et les règles des femmes.

Les baies ou fruits du tilleul sont propres à arrêter toutes sortes d'hémorragies et de cours de ventre.

Tisane (*Ptisana*). Potion rafraîchissante faite d'eau bouillie avec de l'orge et de la réglisse; on y ajoute quelque fois du chiendent, de l'oseille, du séné, pour la rendre laxative et purgative.

Tisane *apéritive*. On nettoie et on écrase des racines de chiendent, de guimauve et de fraisier, de chaque demi-once. On les coupe par petits morceaux, et on les fait bouillir dans trois chopines d'eau jusqu'à la diminution du quart, on verse la décoction bouillante dans une terrine où l'on a mis demi-once de réglisse ratissée et bien concassée, on la laisse refroidir et on la coule.

Elle est propre pour faire uriner, pour adoucir les âcretés des reins et de la vessie; on s'en sert pour le boire ordinaire. On peut ajouter, quand on le trouve à propos, une dragme de cristal minéral (nitrite de potasse mêlé de sulfate de potasse) ou d'autre sel apéritif, sur chaque pinte de la tisane, pour qu'elle soit plus diurétique.

Tisane *astringente*. On nettoie deux onces d'orge de ses ordures, on la lave et on la met bouillir dans deux pintes et demi-septier d'eau avec une once de raclure de corne de cerf, et demi-once de racines de tormentille concassées; après demi-heure de coction, on y ajoute une poignée de fruit d'épine-vinette, on fait bouillir encore la liqueur environ un quart-d'heure, puis on la laisse refroidir et on la coule.

Elle est bonne pour arrêter le cours de ventre, les hémorragies; on s'en sert pour le boire ordinaire. Ceux qui aiment la réglisse, peuvent en ajouter dans cette tisane, et pour la rendre plus astringente, la faire avec de l'eau ferrée au lieu d'eau commune.

Tisane *commune*. On nettoie une poignée d'orge de ses impuretés, on la lave dans de l'eau; puis l'ayant laissée égoutter, on la fait cuire dans trois chopines d'eau jusqu'à la diminution du tiers, on verse cette décoction toute bouillante dans une terrine où l'on a mis demi-once de réglisse ratissée et bien concassée, on la laisse refroidir et on la coule.

Elle désaltère, elle rafraîchit, elle adoucit l'âcreté des humeurs, elle tempère la fièvre, elle modère le rhume; on en donne aux malades pour leur boire ordinaire.

Nota. On peut rendre la tisane citronnée en mettant tremper avec la réglisse un citron coupé par tranches. Quelquefois on y ajoute aussi quelques grains de coriandre et un petit morceau de canelle. Si l'on veut que la tisane soit un peu apéritive, on emploie, au lieu de l'orge, la racine de chiendent; on y met même bien souvent l'une avec l'autre. On peut rendre la tisane plus pectorale en y ajoutant des jujubes, des raisins, des pommes, etc.

Tisane *contre la goutte, la sciatique et le rhumatisme.* Prendre polypode de chêne, hermodactes, esquine, salsepareille, de chaque quatre onces, bois de gayac six onces; concasser les hermodactes, et mettre les autres drogues par petits morceaux, ayant un vaisseau assez grand, les mettre dedans avec neuf pintes d'eau, trois pintes de vin blanc, et faire bouillir jusqu'à la diminution du quart, puis passer et remettre sur le marc six pintes d'eau et deux pintes de vin, et faire bouillir comme dessus.

Boire de cette décoction le plus qu'il sera possible; il en faut user durant quarante jours, et pendant ce temps-là s'abstenir de bouillons, potages, salades, laitages, fruits, et ne boire aucune autre boisson. On peut manger de toutes viandes, mais la rôtie est la meilleure. Le quatrième jour il faut se purger légérement. En usant de la sorte, il n'y a fluxion de goutte, ni sciatique, et grand rhumatisme dont on ne guérisse. Les douleurs de la goutte cessent en huit ou dix heures, ou plutôt, si on en boit beaucoup, il ne reste que foiblesse à la partie. Cette tisane ne purge que par les urines.

Tisane *contre le rhume et la toux.* Mettre deux pintes d'eau avec de la réglisse coupée fort menu, des figues et du pas-d'âne à volonté, et quand cette eau sera réduite à la moitié, la tirer du feu, pour la boire refroidie aux repas et hors des repas. Si la toux est sèche, il ne faut point boire de vin.

Tisane *contre l'hydropisie.* Ratisser et couper par aiguillettes, comme de la réglisse, deux ou trois racines de fougère mâle, les faire bouillir dans deux pintes d'eau à diminution du quart, on aura une tisane rouge dont on prendra le matin un verre, et autant trois autres fois pendant la journée, pourvu qu'il y ait trois heures d'intervalle du manger à la prise.

Autre contre l'hydropisie. Il faut prendre deux onces de

rscines de petit houx; les mettre bouillir avec quatre pintes d'eau de rivière, et réduire à une chopine, mettre deux gros de séné dans un pot, et verser la décoction toute bouillante sur le séné, la laisser infuser jusqu'au lendemain, et en donner un verre à boire à jeun, et l'autre moitié le lendemain. Si le malade n'est pas guéri, il faut réitérer le remède.

Tisane *de santé*, ou *de Sainte-Catherine*. Cette tisane est indiquée comme utile à toutes sortes de personnes, soit en maladie pour recevoir guérison, soit en santé pour s'y maintenir. Elle est bonne même aux petits enfans, et surtout très-bonne aux vieillards. Une infinité d'expériences en attestent les bons effets.

Il faut prendre environ trois poignées d'avoine, de la meilleure, bien nette et bien lavée, une petite poignée de racine de chicorée sauvage; les mettre bouillir ensemble dans six pintes d'eau de rivière pendant trois quarts-d'heure à moyen bouillon; ajouter une demi-once de cristal minéral (nitrite de potasse mêlé de sulfate de potasse), et trois ou quatre petites cuillerées de miel, du meilleur, mettre encore bouillir le tout ensemble pendant demi-heure, puis le passer par un linge, mettre la colature dans une cruche, et la laisser refroidir. Pour ceux qui sont d'un tempérament bilieux, il ne faut que la moitié de la dose du miel; car la douceur augmente la bile.

On prend de cette tisane, le matin à jeun, deux bons verres, demeurant après, quelques heures de temps sans manger, et l'après-midi, trois ou quatre heures après dîner, deux autres verres. Il faut continuer ainsi pendant quinze jours, sans se faire saigner, ni garder le lit ou la chambre, mais aller à ses affaires ordinaires. Les foibles et les malades peuvent n'en prendre qu'un verre, et ne laisseront pas d'en ressentir le bon effet. Il est à propos que ceux qui sont replets et resserrés, commencent par quelques lavemens ou légères purgations, pour donner lieu à évacuation; après quoi, ce remède agira beaucoup mieux.

Ce breuvage est facile à prendre, doux en ses opérations, ne donnant aucune tranchée ni émotion, et cependant il purge parfaitement les reins, fait uriner, cracher et moucher, décharge le cerveau, nettoie le poumon, le foie, et la rate, chasse toute ordure, putréfaction et malignité interne, tout mal de tête, la gravelle, jusqu'à la pierre nouvellement formée, toute fièvre tierce, quarte, même invétérée, toute colique et mal de côté, toute gale, gratelle et clous, enfin toute pesanteur, lassitude de membres et assoupissement.

Il réveille les sens, aiguise la vue, ouvre l'appétit, fait reposer et dormir ; il rafraîchit, engraisse, donne une santé parfaite, et semble encore opérer et faire du bien, un et deux mois après qu'il a été pris. Il est outre cela fort nourrissant.

Au lieu d'affoiblir, comme la plupart des autres remèdes, il fortifie ; dans le temps de la canicule et des plus grandes chaleurs de l'été où les remèdes ordinaires sont sujets à devenir dangereux et mal-faisans, celui-ci fait mieux qu'en toute autre saison. On peut en prendre tous les jours sans qu'il fasse mal, excepté dans les grands froids, à moins de se tenir alors bien chaudement ; et pour vivre long-temps, il suffira peut-être d'en prendre pendant quinze jours, une ou deux fois l'année, lors des grandes chaleurs, comme la meilleure saison pour en user.

Tisane *laxative*. Faire bouillir dans une pinte d'eau une once ou six dragmes de réglisse ratissée et concassée, l'écumant bien, et quand elle ne jetera plus d'écume, retirer le coquemar du feu, et y mettre infuser toute la nuit demi-once de séné, et une dragme de semence de fenouil vert enfermé dans un nouet de linge blanc et délié, un peu au large ; le lendemain matin, couler le tout, et en prendre à chaque prise un bon verre, et deux heures après, si l'on veut, un bouillon maigre. Si on souhaite la tisane plus forte, ne mettre que trois demi-septiers d'eau au lieu d'une pinte.

Tisane *pour se garantir de la gravelle*. Il faut prendre de la graine de turquette avec de la graine de lin, autant de l'une que de l'autre, environ demi-once, à demi-concassée, une bonne racine de guimauve, et une de celle de chardon roland, les faire bouillir dans deux pintes d'eau, et réduire à trois chopines.

On en prend un verre le matin à jeun, et quand le mal est très-violent, un autre verre le soir en se couchant ; cette tisane est très-bonne.

Tisane *purgative*. Deux dragmes de séné, demi-once de coriandre, de réglisse, et demi-once de roses de buisson ; mettre tremper le tout le soir dans une pinte d'eau froide, et le lendemain matin le passer par un linge blanc, en prendre un verre en se levant, et ne manger de deux heures ; après le dîner, en prendre autant après la digestion, et un troisième verre en se couchant.

Tithymale. *Voyez* Esule.

Toque, *ou* Centaurée bleue, *ou* Tertianaire (*Cassida palustris, flore caeruleo*, Tourn. 182. *Scutellarea galericulata*, Linn. 835.) Cette plante qui croît aux lieu mon-

fagneux, humides, marécageux, pierreux, et même dans les bois, est détersive, vulnéraire, apéritive, et recommandée pour le cours de ventre et pour les fièvres intermittentes. On l'appelle aussi *casside des marais*, à fleur bleue.

Tormentille (*Tormentilla sylvestris*, Tourn. *et erecta*, Linn.) Plante dont il y a deux espèces : la sauvage qui est une espèce de quintefeuille, et qui croît dans les bois aux lieux sablonneux, et aussi aux lieux herbeux et humides; et celle des Alpes et des Pyrénées. Elle diffère de la première en ce que ses feuilles sont plus grandes et sa racine plus grosse. On l'envoie sèche pour être employée en médecine. On doit choisir cette racine récente, bien nourrie, grosse à peu près comme le pouce, nette, entière, mondée de ses filamens, compacte, bien sécliée, de couleur brune en dehors, rougeâtre en dedans, d'un goût astringent. La racine de tormentille est dessiccative sans beaucoup de chaleur, astringente, vulnéraire, diaphorétique et alexipharmaque. Son principal usage est dans la peste, et les autres maladies malignes accompagnées de dyssenterie, de la diarrhée, ou de l'hémorragie fréquente du nez, d'autant qu'elle résiste d'un côté à la malignité, et arrête de l'autre le mouvement vicié du sang et des autres humeurs, et elle est la plus usitée de tous les végétaux dans tous les flux de ventre et de matrice, comme aussi dans le crachement de sang; elle résiste au venin et au poison avalé. On la mêle dans les remèdes cardiaques; elle est bonne pour les plaies.

La racine de tormentille entre dans la confection d'hyacinthe; la décoction de cette même racine, adoucie avec la conserve de roses ou un peu de sucre, à la dose d'une once quatre fois par jour, est un bon remède pour prévenir l'avortement, au rapport de Rivière.

Toute-bonne des prés *Voyez* Orvale.

Toute-saine (*Androsaemum maximum frutescens*, Tourn. *Hypericum androsaemum*, Linn. 1102.) Cette plante vivace qui croît dans les pays chauds de la France, est apéritive, vulnéraire, résolutive, propre pour tuer les vers, en un mot contre une infinité de maladies; d'où on l'a nommée *toute-saine*.

Trèfle musqué, *ou* Trèfle des jardins, *ou* Trèfle bitumineux (*Trifolium bitumen redolens*). Plante qu'on sème dans les jardins, dont les tiges sont hautes d'un pied et demi, portant des feuilles disposées trois à trois comme les autres trèfles, mais plus blanchâtres, et dont les fleurs sont bleues pour l'ordinaire; car il y a une espèce qui les a blanches. La

plante qui périt tous les ans, se resème d'elle-même quand on laisse mûrir la semence sur le pied. Le trèfle est tempéré, dessiccatif, digestif, abstersif, alexipharmaque, anodin, diurétique et vulnéraire. Son principal usage est dans la pleurésie, la dysurie, il entre dans les potions alexipharmaques et vulneraires, dans les maladies où le sang est grumelé; l'eau distillée est ophtalmique, et éclaircit la vue; et le suc de l'herbe, distillé dans les yeux, en efface les taches. L'huile préparée par infusion, principalement de ses fleurs, exposée au soleil comme celle de millepertuis, est très-vulnéraire et salutaire contre les vieux ulcères qu'elle nettoie et cicatrise, propre aux plaies récentes, aux contusions, aux hernies des enfans, et pour appaiser l'inflammation des tumeurs et la douleur des hémorroïdes.

Trituration *et pulvérisation de plusieurs drogues.* Il est nécessaire de pulvériser les ingrédiens secs qui entrent dans les compositions de pharmacie, non-seulement afin qu'ils s'y mêlent plus facilement et plus exactement, mais aussi afin qu'ils puissent mieux communiquer leur vertu quand ils sont dans le corps.

Gommes. Quand on veut mettre les gommes en poudre, il est nécessaire d'oindre le fond du mortier et le bout du pilon de quelques gouttes d'huile d'amande douce ou d'autre huile, autrement les gommes s'attachent au mortier, et l'on a de la peine à les pulvériser, excepté pourtant les suivantes.

Gommes adragant et arabique. Quand on veut mettre en poudre des gommes adragant et arabique, il faut avoir auparavant chauffé le mortier avec des charbons allumés, afin que cette chaleur fasse dissiper une humidité superflue qui est dans ces gommes, et qui en empêche la pulvérisation.

Mastic. Quand on veut mettre en poudre le mastic, il faut auparavant humecter le fond du mortier et le bout du pilon d'un peu d'eau, autrement il s'attacheroit.

Canelle, santaux. Quand on veut mettre en poudre des matières aromatiques bien sèches, comme la canelle, les santaux, il faut les arroser de quelqu'eau appropriée à leur vertu, pour empêcher la dissipation qui se feroit du plus subtil de leurs parties.

Coloquinte. Quand on veut pulvériser la coloquinte, il faut l'avoir auparavant frottée ou ointe d'huile rosat; car autrement il s'échapperoit beaucoup de ses parties qui rempliroient le lieu d'amertume.

Euphorbes, cantharides, ellébore blanc. Quand on veut mettre en poudre l'euphorbe, les cantharides, l'ellébore

blanc, il faut les humecter de quelques gouttes de vinaigre ou d'une autre liqueur appropriée; car si on ne prend cette précaution, l'artiste est fort incommodé des particules volatiles de ces matières, qui étant agitées par le pilon, voltigent et entrent dans le nez et dans les yeux, et par leur âcreté, font pleurer et éternuer extraordinairement.

Safran, roses, etc. Quand on veut mettre en poudre le safran, les roses et plusieurs autres fleurs qui conservent quelqu'humidité aqueuse, quoiqu'elles paroissent sèches, il faut les faire sécher très-doucement entre deux papiers au soleil ou au feu, autrement on auroit peine à les mettre en poudre.

Opium, acacia, etc. On ne peut pas bien mettre en poudre séparément l'*opium*, l'*acacia*, l'*hypocistis*, le suc de réglisse, le *galbanum*, l'*opopanax*, le *sagapenum*, l'*assa fœtida*; mais quand ces drogues sont mêlées avec des ingrédiens secs d'une autre nature, en grande quantité, l'on en vient à bout. Il en est de même à l'égard des amandes, des semences froides, des avelines, des pignons.

Cristal, cailloux. Quand on veut mettre en poudre le cristal, les cailloux et les autres pierres de pareille dureté, on doit les avoir auparavant plusieurs fois rougies au feu, et éteintes dans de l'eau pour les attendrir, autrement il seroit bien difficile d'en venir à bout.

Talc de Venise. Quand on veut pulvériser le talc de Venise, il faut l'exposer environ demi-quart-d'heure à un grand feu de flamme, puis le piler dans un grand mortier de fer qu'on aura presque fait rougir au feu.

Cornes, ongles, etc. Quand on veut pulvériser des cornes, des ongles, l'agaric, la noix vomique, il faut les avoir auparavant rapés, puis les piler dans un mortier de métal.

Plomb, etaim. Quand on veut pulvériser le plomb, l'étaim, il faut les mettre en fusion dans un plat de terre, puis les remuer toujours sur le feu avec une spatule demi-heure ou une heure, ils se réduiront en poudre. On peut encore jeter ces métaux fondus dans une boîte de bois frottée au dedans de craie, couvrir la boîte et l'agiter.

Bois, racines, etc. Il est nécessaire de battre fortement plusieurs matières qu'on veut pulvériser, comme le bois, les racines, les feuilles, les semences, les fruits, les os; mais plusieurs autres ne doivent être que broyées, comme l'aloës, la scammonée, les terres, l'amidon.

Sels et matières âcres. Les sels et les autres matières âcres et corrosives doivent être mis en poudre dans les mortiers de

verre, ou de marbre, ou de pierre, pour éviter l'impression qu'ils pourroient recevoir d'un mortier de métal.

Trochisque (*Trochiscus, pastillus*). Composition sèche dont les principaux médicamens sont mis en poudre fort subtile, puis étant incorporés avec quelque liqueur, comme eaux distillées, vin, vinaigre, mucilage, sont réduits en une masse dont on fait de petits pains auxquels on donne telle figure qu'on veut, et qu'on fait sécher à l'air, loin du feu et à l'ombre. On fait des trochisques purgatifs, des apéritifs, des confortatifs, des altératifs, etc.

Trochisques *béchiques noirs*. Sucre candi trois quarterons, suc de réglisse quatre onces, orge mondé, amidon, de chaque une once, iris de Florence, gommes arabique et adragant, de chaque demi-once; pulvériser ensemble l'orge mondé et l'iris de Florence, d'une autre part mettre en poudre le sucre candi et l'amidon, d'une autre part les gommes dans un mortier chaud, mettre dissoudre dans une écuelle de terre sur un petit feu le suc de réglisse, ou plutôt l'extrait de réglisse, avec du mucilage de racine de guimauve; faire consumer l'humidité de la dissolution jusqu'à consistance de miel, alors y mêler les poudres, et battre le mélange dans un mortier pour faire une pâte solide dont on forme des trochisques.

Ils sont propres pour atténuer et délayer la pituite, pour aider la respiration, pour exciter le crachat, pour adoucir les âcretés de la poitrine et de la trachée-artère, pour le rhume; on en laisse fondre doucement dans la bouche.

Trochisques *béchiques rouges*. Sucre candi rouge cinq onces, bol d'Arménie une once, amidon demi-once, iris de Florence et gomme arabique une dragme de chaque; pulvériser ensemble le sucre candi, le bol et l'amidon, d'une autre part pulvériser l'iris, d'une autre part la gomme arabique; mêler les poudres, et avec une suffisante quantité d'extrait de pavot rouge, ou coquelicot épaissi en consistance de sirop, on fait une masse solide dont on forme des trochisques.

Les trochisques béchiques blancs sont le suc de réglisse blanc décrit ci-devant.

Ils sont propres pour arrêter les catarres causés par des humeurs subtiles ou séreuses, pour le crachement de sang. La dose est depuis demi-dragme jusqu'à une dragme et demie.

Trochisques *citrins*. Céruse lavée deux onces, tuthie préparée une once, safran deux dragmes, gomme adragant

deux dragmes, *opium* une dragme ; mettre sécher par une lente chaleur le safran entre deux papiers, et le réduire en poudre très-subtile ; d'une autre part pulvériser la gomme adragant dans un mortier chaud, mêler les poudres avec la céruse (oxide de plomb blanc par l'acide acéteux) et la tuthie préparées, on liquéfie avec un peu d'eau de pluie sur un petit feu l'*opium* coupé par petits morceaux dans une écuelle de terre, on le mêle dans un mortier avec les poudres, battant bien le tout ensemble, et ajoutant ce qu'il faut d'eau de pluie pour faire une masse solide, dont on forme de petits trochisques.

Ils sont bons pour les ophtalmies violentes, pour les ulcères des yeux, pour calmer la douleur ; on s'en sert en collyre, on en dissout une dragme dans quatre ou cinq onces d'eau de plantain ou d'euphraise.

Trochisques *d'arsénic*. Pulvériser ensemble quatre onces d'arsénic blanc (oxide d'arsénic), et demi-once de sublimé corrosif (muriate de mercure corrosif) dans un mortier de marbre ou de pierre, on incorporera la poudre avec du mucilage de gomme adragant pour en faire une pâte dont on fait des trochisques.

Trochisques *de balaustes*. Balaustes une once, roses rouges, bol d'Arménie, gomme arabique, de chaque demi-once, *acacia* trois dragmes ; pulvériser ensemble les balaustes et les roses, d'une autre part le bol, d'une autre part la gomme arabique : liquéfier l'*acacia* avec un peu d'eau rose sur un petit feu, le mêler avec les poudres dans un mortier avec ce qu'il faut de mucilage de gomme adragant tiré en eau rose ; on en fait une masse solide dont on forme des trochisques.

Ils sont propres pour arrêter les cours de ventre, les hémorragies. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme et demie.

Trochisques *de baies de sureau*. Ecraser dans un mortier de marbre avec un pilon de bois des grains de sureau bien mûrs, nouvellement cueillis, en tirer le suc par expression, mêler dans ce suc de la farine de seigle autant qu'il en faut pour en faire une pâte dont on forme des trochisques ou de petits pains ; on les met cuire dans le four jusqu'à ce qu'ils soient durs comme du biscuit dont on se sert sur mer, alors on les retire, on les réduit en poudre, on les remet en pâte avec du même suc, on les forme, et on les remet cuire comme devant, ce qu'on réitère jusqu'à trois fois, puis on garde ces trochisques ou petits pains dans un lieu sec, pour le besoin.

Ils sont fort propres pour arrêter la dyssenterie et les autres cours de ventre, foiblesses et dévoiemens d'estomac. La dose est depuis demi-dragme jusqu'à deux dragmes qu'on prend le matin à jeun dans un peu de vin, dans lequel on aura fait tremper cette poudre pendant la nuit, ou dans quelqu'eau ou décoction astringente. On peut aussi la prendre en bol dans quelque sirop, dans un œuf frais ou dans quelque confiture astringente, ne mangeant que trois heures après la prise; on réitère jusqu'à guérison. Schroder en donne demi-dragme avec une dragme de poudre.

Trochisques *de soufre et de tuthie*. Tuthie préparée demi-once, soufre vif, camphre et gomme adragant, de chaque une dragme, pulvériser séparément le soufre vif, le camphre et la gomme adragant, mêler les poudres avec la tuthie préparée, et avec une quantité suffisante de mucilage de gomme adragant tiré en eau rose, on fait une masse solide dont on forme des trochisques que l'on fait sécher à l'ombre.

Ils sont propres pour emporter les taches de la peau, pour dessécher les dartres, les érésipèles. On en dissout une dragme dans quatre onces d'eau, et l'on en fomente la partie malade.

Trochisques *détergens*. Vert-de-gris (oxide de cuivre vert) trois onces et demie, sel ammoniac (muriate ammoniacal), encens et alun de roche, de chaque une once; pulvériser ensemble l'alun et le sel ammoniac, d'une autre part mettre en poudre le vert-de-gris, d'une autre part l'encens, mêler les poudres, et avec ce qu'il faut de vin rouge on fait une masse dont on forme des trochisques que l'on conserve en lieu sec.

Ils sont propres pour nettoyer les vieux ulcères; on les applique seuls, en poudre, ou dissous dans quelque liqueur appropriée, ou mêlée dans un onguent.

Trochisques *de vipères*. Prendre des vipères bien nourries et des plus vigoureuses, en couper la tête, les écorcher, en séparer les entrailles, mettre sécher les troncs, les foies et les cœurs, les attachant séparément à des ficelles, et les pendant au plancher, on les coupe ensuite par petits morceaux, et on les met ensemble en poudre subtile, on réduit la poudre en pâte dure dans un mortier de marbre avec une suffisante quantité de mucilage de gomme adragant préparée dans du vin d'Espagne, puis on forme des trochisques qu'on fait sécher à l'ombre; et afin de leur donner une bonne odeur, et d'empêcher que les vers ne s'y engendrent, on les oint de quelques gouttes de baume du Pérou.

Ces trochisques sont différens de ceux d'Andromaque, et sont beaucoup meilleurs.

Ces trochisques sont propres contre toutes les maladies où il y a de la malignité; ils chassent par la transpiration les mauvaises humeurs, ils résistent à la pourriture, ils purifient le sang, et ils rétablissent les forces. La dose est depuis demi-scrupule jusqu'à une dragme.

Trochisques *d'iris*. Pulvériser ensemble une once d'iris de Florence et autant de poivre blanc, d'une autre part choisir demi-once de gomme ammoniac en larmes, la mettre en poudre, mêler les ingrédiens pulvérisés, et avec une quantité suffisante de vin blanc, on fait une pâte dont on forme des trochisques qu'on fait sécher.

Ils sont propres pour résoudre les obstructions de la rate et du mésentère, et pour les pâles couleurs. La dose est depuis demi-dragme jusqu'à quatre scrupules.

Trochisques *escarotiques*. Pulvériser une once de mercure sublimé avec autant de *minium* subtilement, et les ayant bien mêlés, on les incorporera avec ce qu'il faudra de mucilage de gomme adragant, pour en faire une pâte solide dont on forme des trochisques longuets en petits bâtons ronds.

Ils sont propres pour faire escarre; on les applique sur les écrouelles, sur les excroissances; ils n'ambulent pas beaucoup, et ils font assez promptement leur effet: ils ne peuvent servir qu'extérieurement.

Nota. Il est bon d'humecter avec un peu d'eau le bout du trochisque quand on veut l'appliquer, afin qu'il pénètre plus vîte.

Trochisques *pour le flux d'urine involontaire*. Pulvériser ensemble deux onces de myrtilles et autant de semence d'oseille, d'une autre part une once d'amidon, et d'une autre part une once de gomme arabique, mêler les poudres, et avec une suffisante quantité de mucilage de semence de *psyllium*, on compose une masse dont on forme des trochisques que l'on fait sécher à l'ombre.

Ils arrêtent le flux immodéré de l'urine en fortifiant les conduits de la vessie; ils sont bons aussi pour le crachement de sang. La dose est depuis un scrupule jusqu'à une dragme.

Troëne (*Ligustrum germanicum*, Tourn. *Ligustrum vulgare*, Linn. 110.) Arbrisseau qui croît aux lieux rudes et dans les haies. On se sert en médecine de ses feuilles et de ses fleurs qui sont blanches et d'une odeur assez agréable. Le troëne est rafraîchissant, dessiccatif, astringent, incisif, les feuilles plus que les fleurs. On l'emploie contre les inflam-

mations, la pourriture et les ulcères de la bouche et de la gorge, contre la rélaxation et la tumeur de la luette, la laxité des gencives, pour le scorbut, en forme de gargarisme. Forestus estime les mêmes gargarismes pour les ulcères de la bouche, et il y ajoute le miel; ce remède sera meilleur si on ajoute les feuilles de scabieuse, surtout si on veut souder la solution de continuité. L'eau distillée du troëne, dans laquelle on dissout un peu de miel rosat, et quelques gouttes d'esprit de vitriol (acide sulfurique étendu d'eau) ou de sel, est merveilleuse contre la pourriture des gencives, symptôme ordinaire du scorbut. Quatre onces du suc ou de la décoction des feuilles et des fleurs du troëne, prises par verrées, arrêtent le crachement de sang, les hémorragies et les cours de ventre. Les fleurs, exposées au soleil dans une bouteille de verre double bien bouchée, y mettant un peu d'huile pour les empêcher de s'y sécher, se pourrissent et fournissent une liqueur ou baume excellent pour guérir les écrouelles, et tous les ulcères pourris, ce qui a été pratiqué avec beaucoup de succès, au rapport de Velchius.

Tuile (*Tegula*). Terre formée en carré, aplatie et cuite au feu; elle approche en dureté de la terre de grès. On s'en sert pour couvrir les maisons. Pulvérisée et appliquée extérieurement, elle est astringente et propre pour arrêter le sang. La poudre des tuiles et pots de terre qui ont servi au feu, broyée avec du fort vinaigre, éteint toutes gratelles et démangeaisons de la peau, et pustules; bien incorporée avec de la cire, et appliquée sur les écrouelles, elle les fait venir à suppuration; et mêlée avec du miel, elle sert à blanchir et à nettoyer les dents.

Turbith (*Turpethum*). Racine d'une espèce de *convolvulus*, longue, grosse comme le doigt, résineuse, grise-brune en dehors, blanchâtre ou grise-cendrée en dedans. On l'apporte des Indes, sèche, fendue dans sa longueur en deux moitiés, et mondée de son cœur. Cette plante croît aux lieux humides, proche de la mer, en l'île de Ceylan, à Surate, à Goa. On doit choisir le turbith pesant, bien mondé, résineux, compact, non carié, difficile à rompre. Il est chaud, il purge les humeurs crasses et visqueuses, ou la pituite, assez vigoureusement des parties éloignées ou des jointures; on le recommande par cette raison dans les maladies chroniques, spécialement dans la goutte, dans la pituite qui nettoie l'estomac, dans la vérole, l'hydropisie, la lèpre et la gale. Comme il cause des nausées et des vomissemens, on le corrige avec le gingembre, le mastic, le poivre, la canelle, le

fenouil. La dose en substance est depuis un scrupule jusqu'à une demi-dragme, rarement jusqu'à une dragme. On le donne en infusion jusqu'à trois dragmes au plus; il ne faut pas une liqueur vineuse, ni aqueuse, parce que le turbith, qui est gommeux, ne communique point sa vertu purgative à ces sortes de menstrues; il en faut un spiritueux comme l'esprit-de-vin (alcohol). Les espèces diaturbith avec la rhubarbe, se donnent depuis demi-dragme jusqu'à une dragme, et on diminue la dose pour les enfans sujets aux vers; car il n'y a point, après le mercure, de meilleur remède contre les vers, que ces espèces qui sont des vermifuges spécifiques : on en forme des tablettes avec du sucre pour mieux tromper les enfans. Deidier ordonne cette racine dans la dyssenterie à la même dose, et de la même manière que l'*ipecacuanha*.

Le turbith entre dans le diaphénic, dans la bénédicte laxative, dans le diacarthami, dans l'électuaire de citro, dans l'extrait catholique de Sennert, dans l'extrait panchymagogue d'Arthman, dans les pilules tartarées, dans le sirop d'ellébore de Quercétan, dans la poudre arthritique de Paracelse, et dans le sirop hydragogue de Charas.

Turquette. *Voyez* Herniole.

Tussilage. *Voyez* Pas-d'ane.

Tuthie (*Tuthia*). Suie métallique formée en écailles voûtées ou en gouttières, de différentes grandeurs et grosseurs, dure, grise, chagrinée au-dessus, et relevée de beaucoup de petits grains gros comme des têtes d'épingles, ce qui l'a fait appeler par les anciens *spode en grappe*. Elle se trouve attachée à des rouleaux de terre, suspendus exprès au haut des fourneaux des fondeurs en bronze, pour recevoir la vapeur du métal. La tuthie doit être choisie nette, en belles écailles larges, assez épaisses, greuées, d'un beau gris-de-souris en dessus, unies et d'un blanc jaunâtre en dessous, difficiles à casser. Elle étoit autrefois apportée d'Alexandrie; mais celle qu'on emploie en France vient d'Allemagne, de Suède et de quelques autres endroits où l'on travaille au bronze. Elle est dessiccative, détersive, propre pour les maladies des yeux, pour dessécher et cicatriser les plaies, pour les hémorroïdes. On ne s'en sert qu'extérieurement, après l'avoir broyée en poudre très-subtile sur le porphyre. Il n'est rien de meilleur pour les yeux que la tuthie; elle entre aussi dans les onguens. Celui nommé *diapompholigos* est bon pour la gale, les pustules entamées, les larmes involontaires, la lippitude, l'ophtalmie, etc.

V

URINE (*Urina, seu lotium*). On se sert assez souvent dans la médecine de l'urine de l'homme ; celle d'un jeune homme bien sain est préférable aux autres. Elle est incisive, atténuante, résolutive, détersive ; elle lève les obstructions, elle dissipe les vapeurs, elle soulage et guérit la goutte, elle lâche le ventre, elle dessèche la gratelle, elle guérit les plaies fraîchea, étant appliquée nouvellement rendue. On s'en sert extérieurement et intérieurement. On en fait prendre cinq ou six onces à chaque dose, pendant qu'elle est toute récente.

VACHE (*Vacca*). Grand animal à quatre pieds et à cornes. Ses mamelles, prises en bouillon, sont pectorales. Son lait est humectant, pectoral, émollient, rafraîchissant, restaurant ; il adoucit les humeurs âcres du corps, il arrête les hémorragies, la dyssenterie, ayant éteint plusieurs fois dedans des cailloux, de l'acier ou du fer rougi au feu ; on s'en sert intérieurement et extérieurement. Il faut boire le lait tout chaud ; et au sortir du pis de la vache, parce que l'air le corrompt facilement. Comme il est fort nourrissant, il convient dans l'atrophie, l'éthisie et la phthisie où il sert d'aliment et de remède ; il est spécifique contre le scorbut, et il le guérit mieux qu'aucun autre remède ; il est bon aux ulcères des parties internes, des reins, par exemple, du foie, etc. car il déterge le pus ; par sa partie séreuse il tempère l'acrimonie des humeurs, et facilite la consolidation de l'ulcère par sa partie butireuse. Il est bon dans le pissement de sang, la dysurie et la strangurie. Durant l'usage du lait on doit s'abstenir de tout ce qui est acide, de peur qu'il ne se coagule dans le corps ; on y ajoute dans cette vue du sucre ou quelqu'alcali, par exemple, le sel ammoniac. Le sucre est si propre pour empêcher la coagulation du lait, qu'on n'en peut faire ni beurre ni fromage, quand on y a mis un peu de sucre.

Nota. En général, le lait est contraire aux rateleux, aux maladies du foie, à l'épilepsie, au vertige, à la fièvre, à la douleur de tête, aux hypocondriaques, et à ceux dont les viscères sont mal composés. Le meilleur lait et le meilleur beurre sont ceux de mai (prairial), soit pour l'usage externe, soit pour l'interne.

On mêle du beurre frais avec des écrevisses dans un mortier, et ayant pilé le tout, on en fait l'expression qu'on

laisse épaissir jusqu'à consomption de l'humidité. Ce beurre d'écrevisses, est un remède excellent contre la phthisie, contre les chûtes et les exulcérations des reins, des parties urinaires, et des autres parties internes.

Le fromage mou adoucit les douleurs de la goutte, modère la chaleur du foie, et remédie à la tumeur du nombril des enfans, en forme de cataplasme. La graisse de vache est propre à ramollir et à résoudre. La moëlle est émolliente, résolutive, nervale.

Sa fiente est résolutive, rafraîchissante, anodine, propre pour les tumeurs enflammées, pour les douleurs de la gorge, pour les érésipèles, pour la gale, pour les brûlures, pour les inflammations, pour la goutte, pour les piqûres des abeilles et des guêpes. En forme de parfum, elle remédie à la chûte de la matrice. On en fait des cataplasmes pour les parties hydropiques, et elle guérit les ganglions. Le suc exprimé de la fiente de vache, est un excellent remède dans la colique et dans la pleurésie; il opère par les sueurs. On tire au mois de mai (prairial), par la distillation au bain-marie ou de cendres, une eau appelée *eau de millefleurs*, parce que les vaches en mangent une infinité dans cette saison, qui rafraîchit et résout; on la donne dans la colique néphrétique pour dissiper le gravier et les urines quand elles sont supprimées; elle s'applique sur les parties douloureuses et sur les ulcères carcinomateux. Cette eau est aussi un fard excellent pour effacer les taches du visage, et pour adoucir la peau.

Valériane (*Valeriana*). Plante dont il y a deux espèces principales employées dans la médecine, savoir: la grande valériane franche qu'on cultive dans les jardins, ayant des fleurs blanches (*valeriana hortensis*, Tourn. *valeriana phu*, Linn. 45; la seconde espèce est la grande valériane sauvage (*valeriana sylvestris major*, Tourn. *valeriana officinalis*, Linn. 45), dont les fleurs sont à peu près semblables à celles de la précédente. La grande valériane franche est chaude, dessiccative, atténuante, apéritive, alexipharmaque, sudorifique et diurétique. Son principal usage est contre la débilité de la vue, et la poudre de sa racine qu'on fait sécher au soleil, prise tous les matins, rétablit merveilleusement la vue des vieillards. L'eau distillée de toute la plante, racine, tige et feuilles, sur la fin de mai (prairial), y est encore bonne extérieurement, en forme de collyre ou de lotion, pour guérir non-seulement l'ophtalmie, mais même les taches et les taies. La valériane est

bonne dans la peste, l'asthme, la pleurésie, l'obstruction du foie, de la rate, des uretères, contre la jaunisse, les vapeurs, les hernies dont on a guéri plusieurs personnes en leur donnant chaque matin une dragme de poudre de la racine. Les feuilles pilées et appliquées, appaisent les douleurs de tête, corrigent la malignité des charbons et des bubons, tirent les balles, les flèches et les épines enfoncées dans la chair, et mondifient les ulcères invétérés. Ettmuller a expérimenté que ces mêmes feuilles fraîches, appliquées soir et matin sur les pieds des goutteux enflés et enflammés, en appaisent la douleur.

La racine de la grande valériane sauvage est un des plus assurés remèdes spécifiques pour guérir l'épilepsie, dont Marchant et Chomel ont fait plusieurs expériences, après Fabius Columna qui l'avoit éprouvé sur plusieurs personnes et sur lui-même. Pour cet effet, il faut cueillir cette racine au mois de mars (ventose), avant qu'elle ait poussé ses tiges, la faire sécher à l'ombre, la mettre en poudre, purger d'abord le malade, même avec le tartre émétique, s'il est assez grand et assez replet, ensuite lui donner trois jours consécutifs à jeun, depuis demi-gros jusqu'à un gros et demi de cette poudre, suivant son âge, dans une cuillerée de vin ou de lait; Marchant la donne dans un verre de vin blanc. On purge le malade une seconde fois, et on lui donne encore trois prises de la poudre. Chomel a guéri par cette méthode plusieurs malades de différens âges et de différens sexes; un, entre autres, âgé de douze ans, qui tomboit depuis trois ou quatre ans deux ou trois fois par mois dans les mouvemens convulsifs, et auquel il étoit resté un tremblement continuel, lequel en a été guéri sans aucun retour.

L'extrait des racines a les mêmes vertus; on en donne un scrupule avec un grain de laudanum, ou bien on mêle le laudanum avec demi-scrupule de poudre de la racine.

La racine de la première espèce, ou de la grande valériane, entre dans la décoction céphalique, le vinaigre thériacal, l'orviétan, le sirop anti-épileptique, dans le sirop hydragogue de Charas, dans le sirop d'armoise de Rhasis, dans le mithridat, la thériaque, et dans le diabotanum.

VANILLE. *Voyez* CHOCOLAT.

VELAR *ou* Tortelle (*Eresimum vulgare*, Tour. Lin. 922.) Plante très-commune qui croît aux lieux pierreux, contre les murailles, et aux autres lieux incultes et lieux humides. Elle est chaude, dessiccative, incisive, détersive, apéritive et béchique. Son principal usage est de tirer le mucilage des

poumons, et de remédier à la toux invétérée, à l'enrouement, étant prise en forme de tisane faite avec les feuilles et les fleurs de cette plante, auxquelles on joint la réglisse; ou bien on se sert du sirop fait avec une forte décoction, ou avec le suc de ladite plante, et du sucre en parties égales. La semence est spécifique pour l'asthme, le scorbut, la suppression d'urine et la pierre. La prise est d'une dragme en poudre dans du vin blanc ou quelqu'autre véhicule approprié. Son usage externe est contre les cancers et les tumeurs squirreuses; on la pile dans un mortier de plomb avec du miel en consistance d'onguent. On se sert d'un mortier et d'un pilon de plomb pour préparer ces sortes d'onguens, parce que le plomb absorbe l'acide qui pèche dans les cancers et les squirres, et ces onguens sont toujours gris, recevant cette couleur-là du plomb dont il se détache des parties qui s'unissent à l'onguent.

Le vélar est un grand résolutif pour les tumeurs des mamelles, et pour les cancers.

Velvote. *Voyez* Véronique.

Verdet *ou* Vert-de-gris (oxide de cuivre vert) (*Æruga*, *sive viride æris*). Rouillure de cuivre qui déterge puissamment, qui consume les chairs baveuses, atténue, résout, dont on ne se sert que dans les remèdes extérieurs, comme dans les eaux, dans les onguens, dans les emplâtres, contre les vieux ulcères et les fistules.

Verge d'or (*Virga aurea senecio doria*, Linn. 1221.) Plante dont il y a plusieurs espèces différentes par la grandeur et la largeur de leurs feuilles. Leurs tiges sont hautes de trois pieds ou environ, droites, ayant à leur sommet des fleurs disposées en épis, d'une couleur jaune-dorée; ce qui a fait donner le nom de *verge d'or* à cette plante. Elle croît aux lieux montagneux, sombres, humides, dans les bois. On se sert en médecine des feuilles et des fleurs de cette plante. Les unes et les autres sont chaudes et dessiccatives, détersives, astringentes, vulnéraires tant intérieurement qu'extérieurement, lithontriptiques et diurétiques. Leur usage est contre la diarrhée et la dyssenterie, le crachement de sang, pour déterger le mucilage des reins et des uretères, guérir la pourriture des gencives et raffermir les dents qui branlent, mondifier et guérir les plaies récentes et invétérées. Données en poudre, au poids d'une dragme dans un œuf cuit mollet, ou infusée du soir au matin dans un petit verre de vin blanc, elles sont éprouvées contre la difficulté d'uriner, la gravelle des reins et de la vessie; et Arnault de Villeneuve prétend

même que la prise étant continuée douze ou quinze jours, elles brisent la pierre dans la vessie, et la font sortir, et que ces feuilles et ces fleurs, pilées fraîches et appliquées sur de vieux ulcères des jambes, les ont guéris en neuf jours d'application, les renouvelant soir et matin; ce qu'il dit avoir vu. La verge d'or entre dans l'eau d'arquebusade.

Vermiculaire *ou* petite Joubarbe (*Sempervivum minus vermicularium acre*). Petite joubarbe qui jette quantité de petites branches fort minces, garnies de petites feuilles succulentes, presqu'aussi épaisses que les longues; les fleurs qui sont jaunes viennent au bout des rameaux. Elle croît sur les murailles et dans les lieux pierreux et sablonneux. Elle est fort âcre au goût, en quoi elle diffère d'une autre espèce qui lui ressemble, mais qui n'a point cette âcreté. Cette plante est chaude et fort dessiccative, et d'une saveur beaucoup plus âcre que celle du curage, du raifort sauvage et autres plantes semblables, à raison de son sel volatil âcre. Elle est spécifique dans le scorbut et le mal hypocondriaque; elle purge puissamment la bile par en haut. Le suc, avalé, picote tellement le ventricule, que le vomissement s'ensuit; c'est par cette raison qu'étant pris avant l'accès des fièvres intermittentes, il les guérit efficacement. Un médecin dit avoir éprouvé cette plante dans les fièvres invétérées, qu'il avoit pilé l'herbe avec du vinaigre, puis exprimé le suc, dont il avoit fait avaler un bon verre avant l'accès, qu'il avoit fait vomir le malade, et guéri parfaitement la fièvre; qu'il en avoit fait deux expériences, l'une sur une fièvre de quatre-vingt-quatre jours, et l'autre sur une de quarante. Les fièvres se guérissent quelquefois par le vomissement, quelquefois par la sueur ou par l'insensible transpiration. Le suc par expression, ou la décoction de cette plante, en gargarisme avec les autres remèdes appropriés, guérissent la laxité et la pourriture scorbutique des gencives, parce que le sel volatil âcre corrige l'acide qui cause ces vices de gencives qui se raffermissent après cela.

Véronique femelle, élatine, *ou* Velvotte (*Veronica fœmina, sive elatina*). Plante qui pousse une petite tige qui se divise en plusieurs verges grêles, velues, un peu rougeâtres, se répandant à terre. Ses feuilles sont semblables à celles de la véronique mâle, mais moins pointues, presque rondes et velues, d'où lui est venu le nom de *velvotte*. Il y en a une autre espèce que les botanistes appellent *elatine femelle*, dont les feuilles sont semblables à celles du petit liseron, mais plus petites; la plante est velue comme la précédente

cédente, et n'est pas si commune qu'elle. Elles croissent toutes deux dans les champs entre les blés. Les feuilles de la véronique femelle *ou* velvotte sont très-amères et un peu styptiques. Cette plante est adoucissante, détersive, vulnéraire, elle purifie le sang, et arrête le cours de ventre. Césalpin l'estimoit pour les tumeurs scrophuleuses, pour la lèpre, l'hydropisie, la goutte, les dartres, les cancers.

On fait un baume de l'herbe de véronique femelle, ou de la véronique mâle, exposée au soleil dans de l'huile d'olive, de lin ou d'amandes douces, ou au bain-marie, ou en fiente de cheval bien chaude, dans chaque livre duquel quelques-uns mettent une once de vernis liquide, lequel est excellent sur tous autres baumes à toutes sortes de plaies et d'ulcères malins, même pour la lépre et les écrouelles. Un homme ayant un ulcère virulent en façon de polype au nez, de la guérison duquel on désespéroit, a été guéri par la seule application de ce baume, par des fréquentes potions de la décoction des feuilles de la véronique femelle, laquelle est bonne aussi pour les fièvres pestilentielles, ulcères des poumons, opilations du foie et de la rate, et souveraine en clystères pour les dyssenteries.

L'eau de ses feuilles et de ses rameaux, distillée au bain-marie pendant qu'elle est dans sa force et sa vigueur, est très-bonne pour éteindre et arrêter les progrès du cancer des mamelles, et le polype rampant; en injection, elle mondifie et consolide les plaies, et dessèche promptement les fistules et les ulcères malins; distillée dans les yeux, elle dessèche les larmes, et elle arrête les fluxions qui causent l'inflammation et l'éblouissement; appliquée avec une compresse sur les dartres, gratelle, rogne, boutons, feu volage, feu Saint-Antoine, elle les dessèche et les éteint en peu de temps, comme aussi toutes autres inflammations. Bue pendant quelques jours, elle arrête tous rhumes, vomissemens, flux de ventre, dessèche les eaux des hydropiques, appaise les douleurs de la colique, et guérit les fièvres tierce et quarte; bue, et appliquée avec une compresse en plusieurs doubles, trempée dedans, elle consolide la rupture et descente d'intestins et de matrice, et arrête toutes sortes de flux de sang; en gargarisme avec un peu de vin, elle dessèche les ulcères de la bouche; et gargarisée seule, elle est très-bonne à la défluxion sur la luette et à l'esquinancie. Le suc et la décoction de ses feuilles font les mêmes effets quand elle n'est pas encore trop desséchée par l'ardeur du soleil. On peut user de ses feuilles en infusion, à la manière du thé. Enfin, cette plante a

toutes les vertus de la véronique mâle, mais plus froidement.

Véronique male rampante, vulgaire, *ou* le Thé d'Europe (*Veronica mas supina et vulgatissima*, Tourn. *Veronica officinalis*, Linn. 14.) Plante qui croît aux lieux rudes, sablonneux, pierreux, sur le bord des taillis ; celle qui se trouve aux pieds des chênes est la meilleure. La véronique mâle est chaude, dessiccative, d'une saveur amère et astringente, incisive, vulnéraire par excellence, et sudorifique.

On emploie ordinairement une pincée des feuilles dans demi-septier d'eau, à la manière du thé, ou une petite poignée dans un bouillon dégraissé. Les feuilles de cette même plante entrent aussi dans les décoctions et les infusions vulnéraires, et dans l'eau d'arquebusade. Tous les auteurs s'accordent assez sur les propriétés de cette plante ; elle est devenue d'un usage si familier, que plusieurs la substituent au thé de la Chine ; ses bons effets l'ont fait appeler à juste titre *le thé de l'Europe*, et l'expérience le confirme tous les jours. En effet, la véronique est un apéritif doux et tempéré, très-utile dans la gravelle, la rétention d'urine et la colique néphrétique ; on s'en sert même avec succès dans l'hydropisie après la ponction, pourvu que le foie et les intestins ne soient point altérés. L'usage de cette plante débouche les viscères, rétablit le cours des liqueurs, aussi l'emploie-t-on utilement dans la jaunisse et dans les maladies longues causées par les obstructions du foie, du pancréas et des glandes du mésentère.

La véronique n'est pas seulement apéritive, elle est aussi béchique. Deux onces d'esprit, tiré par la distillation du vin dans lequel la véronique a été en digestion pendant quelques jours, mêlées avec un gros de thériaque, font suer considérablement, et conviennent dans les fièvres malignes, au rapport de Tragus. L'eau distillée de cette plante, la tisane qu'on en prépare, et le sirop fait avec son jus et le sucre, sont d'excellens remèdes pour la toux sèche, l'asthme, l'ulcère du poumon et le crachement de sang. Dans les migraines et la pesanteur de tête, les étourdissemens et assoupissemens, la véronique vaut le thé ; son infusion rend la tête plus libre, et plus capable de soutenir l'application et l'étude. Elle est fort utile extérieurement pour la gale, la gratelle, les ulcères des jambes, ceux qu'on appelle ambulans, pour effacer les taches de la peau, même pour le cancer, suivant du Renou. Pour ces maladies, on emploie la décoction de

Digitized by Google

toute la plante ou son eau distillée ; on en bassine les parties malades, et on en fait des fomentations.

On vante pour la colique l'usage fréquent des lavemens de décoction de véronique et de camomille, à laquelle on ajoute une once de beurre et autant de sucre.

La décoction de véronique avec le miel blanc, est bonne pour l'esquinancie, suivant Ettmuller ; elle est encore utile pour laver la bouche de ceux qui sont sujets à avoir du chancre aux gencives, à la langue, ou dans l'intérieur de la bouche, comme il arrive souvent aux enfans.

La véronique mâle entre dans le mondificatif d'ache et dans l'eau vulnéraire. Quelques-uns font dissoudre dans l'eau distillée de véronique autant de vitriol qu'elle en peut dissoudre, pour la rendre plus détersive.

Vers de terre (*Lumbrici terreni, sive vermes terreni*). Insectes connus de tout le monde, qui s'engendrent et se nourrissent de terre. Les meilleurs sont ceux qui ont des lignes rouges autour du cou, en forme de collyre. Les vers de terre sont très-diurétiques, diaphorétiques, anodins, discussifs, émolliens, apéritifs ; ils servent à augmenter le lait aux nourrices, à consolider les plaies, et à rejoindre les nerfs coupés. Leur principal usage est contre l'apoplexie, les convulsions, dans les autres affections des nerfs et des muscles, dans les deux jaunisses, l'hydropisie, la colique, et spécialement dans la goutte vague et scorbutique. On les donne intérieurement et extérieurement ; intérieurement, en les écrasant et en les coulant par un linge avec du vin, ou bien en poudre, après les avoir desséchés au four ; extérieurement, ils s'appliquent vifs sur les panaris où on les laisse mourir, et ils en appaisent merveilleusement la douleur insupportable. Leur poudre, appliquée chaudement appaise les douleurs de la goutte. Le temps de prendre les vers de terre est le soir après la pluie ; car alors ils sortent de la terre et rampent sur l'herbe. Voyez au mot *huile de vers de terre*, encore d'autres moyens d'en trouver dans le besoin.

Dans les rétractions des membres et convulsions scorbutiques, rien n'est plus efficace que les vers, soit qu'on prenne l'esprit de vers intérieurement, soit qu'on applique les vers pilés en forme de cataplasme sur la partie, ou les vers tout vifs, car la douleur cesse aussitôt qu'ils meurent dessus ; on peut aussi mettre le malade dans un bain ou demi-bain préparé avec une décoction de vers de terre ; car ces bains sont d'une très-grande efficacité. La décoction de

vers de terre est recommandée par Sennert dans la dyssenterie, et elle y est effectivement souveraine. La poudre de vers de terre est aussi souveraine pour la jaunisse, seule, ou mêlée avec les autres spécifiques, parce que les diurétiques conviennent surtout à cette maladie. La décoction des vers avec la grande chélidoine y est bonne aussi, principalement si on y ajoute des baies de genièvre pour augmenter la vertu diurétique des vers. Dans l'hydropisie ascite, on ordonne la décoction des vers de terre avec les racines de fenouil et de persil. Dans les affections de la goutte scorbutique et non scorbutique, le suc ou l'esprit de vers de terre, pris intérieurement, ou enduits, ou la décoction des vers appliquée en forme d'embrocation, font des merveilles. Les vers de terre sont salutaires aux contusions et aux plaies; et quand les nerfs sont entièrement coupés, la poudre de vers de terre bien lavés et ensuite desséchés au four, mêlée avec une portion de térébenthine, tenue sur la plaie pendant vingt jours, la guérit et réunit les nerfs parfaitement. La poudre de vers, seule avec l'huile de vers, produit le même effet. L'huile de vers de terre avec l'huile d'aspic ou de lavande, étoit le remède de Barbette dans les plaies et les piqûres des nerfs. En général, la poudre de vers de terre doit entrer dans tous les remèdes pour les plaies et piqûres de nerfs ou des tendons, ainsi que la poudre d'yeux d'écrevisses, comme spécifiques.

Voici l'huile de Carpi et de Forestus, recommandée dans les blessures : Mettre infuser et digérer dans deux livres et quatre onces d'huile commune demi-poignée de fleurs de millepertuis, y ajouter six onces de térébenthine, une once et demie de poudre de vers de terre, et un peu de safran; mêler le tout, ce remède est excellent. Quand on parle de l'huile de vers, on entend celle qui se fait par la décoction; mais la liqueur préparée au four en cette manière, est bien meilleure : On lave bien les vers, et on les essuie avec des étoupes, on les enferme dans un vaisseau de verre qui ait le cou étroit, on le bouche bien, puis on le met dans un morceau de pâte, et on met le tout au four pour l'en tirer avec le pain, on filtre ensuite la liqueur, et on la garde pour l'usage tant interne qu'externe. Elle est admirable aussi bien que la liqueur de fourmis extérieurement contre la paralysie, le tremblement, les plaies et les contractions scorbutiques, spécialement contre les douleurs de la goutte, en y ajoutant quelques grains de camphre ou quelqu'autre spécifique, pour en augmenter l'efficacité. Les

Térébinthe blanc des
Turquett Velvete

VITTORIO EMANUELE III
POLI

éphémérides de Leipsick remarquent qu'il n'y a point de meilleur vulnéraire interne dans toutes les plaies, les fractures, les contusions, et autres semblables, que l'huile de vers de terre; car prise deux fois chaque jour, à la quantité de douze ou quinze gouttes dans quelque liqueur, non-seulement elle appaise les douleurs les plus violentes, mais même elle ferme et guérit promptement les plaies et les fractures; ce qu'on a reconnu par un très-grand nombre d'expériences. Pour faire de bonne huile de vers, il faut les mettre dans une fiole avec de l'huile, au bain-marie; car par ce moyen, sans qu'ils soient brûlés, toute leur humeur demeure dans l'huile. Cette huile ainsi préparée, et surtout quand les vers ont été mis en infusion en huile rosat, sert aux gouttes causées de fluxions chaudes, oignant premièrement la partie de cette huile, et y appliquant ensuite les vers cuits comme dessus, et broyés avec semblable poids de *triapharmacum*, médicament composé d'huile, de vinaigre et de litharge.

Verveine (*Verbena officinalis*, Linn. 29.) Plante fort commune qui croît le long des chemins, contre les haies, contre les murailles. Elle est chaude, dessiccative, d'une saveur amère, astringente, céphalique et vulnéraire. Son principal usage est dans la douleur et les autres affections de la tête par causes froides, dans les maladies des yeux et de la poitrine, la toux invétérée, l'obstruction du foie et de la rate, la jaunisse, les maux de ventre et la dyssenterie, où la décoction de toute la plante est un remède éprouvé; elle brise et pousse le calcul, et guérit les plaies. L'usage externe est contre la céphalalgie, pilée et appliquée sur le front et sur les tempes. Les mêmes feuilles, pilées, mêlées ensuite avec de la farine de seigle et des blancs d'œufs, le tout étendu sur des étoupes, et appliqué sur la partie, est un remède fort éprouvé pour les maux de rate, et pour la pleurésie; on applique aussi pour cette dernière maladie et pour le point de côté, les feuilles seules fricassées dans la poële avec un peu de vinaigre, ou amorties sur une pelle chaude avec succès. Forestus a guéri une douleur de tête extraordinaire, en pendant au cou du malade de la verveine pilée et mise dans un sachet. L'eau distillée de verveine est très-bonne pour les maladies des yeux, surtout dans l'inflammation. Le suc de l'herbe éclaircit la vue, et nettoie les yeux comme l'eau distillée. Ce suc nouvellement tiré, est purgatif, et il évacue particulièrement la pituite, ainsi que Lémeri l'a éprouvé plusieurs fois.

Le suc de verveine, ou son extrait, modère les accès des

fièvres intermittentes, et les guérit quelquefois ; on fait prendre un gros de cet extrait deux fois par jour, devant le le frisson et sur le déclin de la fièvre, les jours d'accès et les jours d'intermission, le matin et l'après midi. Le suc de la plante se donne de même depuis deux jusqu'à quatre onces ; dans les fièvres même qui ne sont précédées d'aucun frisson, le quinquina mêlé avec le suc ou l'extrait de verveine, réussit mieux que seul.

L'eau distillée ou la décoction de cette plante, dans laquelle on a fait bouillir des écrevisses de rivière, passe pour prévenir l'avortement. Le cataplasme de verveine, appliqué sur le front ou sur la tête en manière de calotte, n'est pas inutile dans la migraine, surtout lorsque les malades sentent un froid considérable sur la tête. La sérosité qui s'échappe par les pores de la peau, jointe au suc de cette herbe, rend les linges qui couvrent la partie d'une couleur rougeâtre ; ce qui en impose au peuple ignorant qui s'imagine que la verveine attire au dehors le sang extravasé sous la plèvre. La décoction de verveine est propre en gargarisme pour les maux de gorge ; le suc de cette plante, ou son huile par infusion, guérit les plaies.

Vesce (*Vicia semine aut nigro aut albo*, Tourn. Linn. 1037.) Plante dont la semence nourrit les pigeons. Elle est aussi d'usage en médecine ; elle est astringente, épaississante ; consolidante, propre pour resserrer le ventre, étant mangée. On en fait de la farine qu'on emploie dans les cataplasmes, pour amollir, pour résoudre, pour fortifier.

Vesse de loup (*Lycoperdon, sive fungus pulverulentus, dictus crepitus lupi*). Espèce de champignon rond de diverses grosseurs, car il y en a de la grosseur de la tête, lequel est blanchâtre au commencement, puis pâle, et enfin jaune quand il est sec. Il naît aux lieux sablonneux et humides, principalement après les pluies. Pour peu qu'on le presse avec le pied en marchant dessus, il se crève en pétant, et la poudre qui est dedans s'envole en l'air, rendant une mauvaise odeur. Il est propre pour dessécher les ulcères. Cette poudre, mêlée avec un blanc d'œuf, et appliquée, arrête sur-le-champ toutes sortes d'hémorragies, soit des hémorroïdes ou des plaies.

On prépare encore la vesse de loup en cette manière : On en prend telle quantité qu'on veut, on les arrose en été pendant quinze jours avec de l'eau dans laquelle on a fait dissoudre du vitriol blanc (sulfate de zinc), et chaque fois qu'on les en arrose, on les fait sécher au soleil,

ensuite on les met en poudre que l'on conserve dans un lieu sec, pour arrêter les hémorragies externes dans le besoin. Les chirurgiens d'Allemagne ayant ainsi préparé les vesses de loup, les pendent entières à leurs planchers, et lorsqu'une veine considérable est coupée, par le moyen de leur poudre qu'ils introduisent dans la plaie, ou qu'ils appliquent sur la veine coupée, ils arrêtent le sang presqu'en un moment.

Vigne (*Vitis vinifera*, Linn. 293.) On cultive la vigne dans les pays chauds et tempérés, et il y en a de plusieurs espèces. Les feuilles de vigne récentes sont rafraîchissantes et très-astringentes; l'usage interne est pour le cours de ventre, pour la dyssenterie, le *pica*, le vomissement, le crachement de sang et les autres hémorragies; on en boit le suc, la décoction, ou la poudre des feuilles cueillies en octobre (vendémiaire), au poids d'une dragme dans un véhicule approprié. L'usage externe est de rafraîchir et de modérer la douleur de tête, de procurer le sommeil, en forme de lotions aux pieds ou à la tête.

La liqueur ou larme qui découle de la vigne quand on la taille au printemps dans le temps de la sève, est apéritive, détersive, propre pour la pierre, pour la gravelle, prise intérieurement. Distillée dans les yeux, elle guérit l'ophtalmie et la rougeur de ces parties, les taies, les toiles, et éclaircit la vue; elle remédie aux démangeaisons, si on les en lave après les avoir frottées avec du nitre; elle passe pour être confortative dans les fièvres malignes. En se lavant de cette liqueur, on se guérit de la gale et de toutes les infections de la peau. Quelques gouttes versées dans l'oreille, guérissent la surdité. Ce suc, exposé pendant un an au soleil, s'épaissit en consistance de miel, qui est un excellent baume pour nettoyer et guérir toutes sortes de plaies et d'ulcères.

Le raisin vert, ou le verjus de grain, est rafraîchissant, dessiccatif et astringent; il excite l'appétit, il peut servir aux fièvres ardentes, et pour arrêter le cours de ventre, mais il engendre un sang indigeste. Le raisin mûr est chaud et humide; il enflamme l'estomac d'abord, et engendre des crudités, des diarrhées et autres maladies semblables.

Le raisin sec est meilleur à l'estomac, car il donne de l'appétit, et lâche le ventre. Les raisins secs ou passés, *uvae passae*, *seu passulae*, sont ceux qui ont été desséchés à la chaleur du soleil, ce qui les rend plus doux, ou à la chaleur du four, ce qui leur donne un goût aigrelet. Il y en a de trois sortes, savoir: les gros, ou raisins de Damas; les médiocres,

ou raisins de Marseille, et les petits, ou raisins de Corinthe. Tous ces raisins sont plus tempérés que chauds; ils amollissent et lâchent le ventre, émoussent l'acrimonie, sont agréables à l'estomac, au poumon et au foie, et calment la toux; on les emploie dans les tisanes pectorales. Les raisins de Damas, mondés de leurs pepins dans une infusion d'eau de fontaine ou de quelqu'eau appropriée, donnent une boisson très-agréable aux malades et très-désaltérante; on les monde de leurs pepins qui sont très-astringens, et qui conviennent aux vomissemens et aux flux de ventre, de sang et autres. Ou les torréfie pour les piler ensuite, dont on donne une dragme dans une liqueur convenable, ou bien on fait boire la décoction des pepins concassés.

Les sarmens ou le bois de la vigne sont fort apéritifs, étant pris en décoction.

Le marc du raisin, après son expression, lorsqu'on en a tiré le moût, est appelé en latin *vinacea;* on l'amasse en un tas, afin qu'il se fermente et qu'il s'échauffe, on en enveloppe alors les membres ou tout le corps des malades de rhumatisme, de paralysie, de goutte sciatique, pour les y faire suer, et pour fortifier les nerfs; mais il excite souvent des vertiges par son esprit sulfureux qui monte à la tête.

Vin (*Vinum*). Suc des raisins mûrs, tiré par expression et ensuite dépuré et exalté par la fermentation. Il est appelé par Paracelse *le sang de la terre*, et par Quercétan *le prince des végétaux et le plus vitriolé.* Pour être bon, il doit être vigoureux et bien mûr. Les vins doivent être clairs, transparens, de belle couleur, d'une odeur réjouissante, d'un goût balsamique un peu piquant, mais agréable, tirant quelquefois sur celui de la framboise, remplissant la bouche, et passant doucement sans irriter le gosier, donnant une douce chaleur à l'estomac, et ne portant point trop vîte leurs esprits à la tête.

Le vin blanc est celui dont les principes sont le plus en mouvement, et qui donne le plus de gaieté d'abord quand on l'a bu, mais il est sujet à exciter la douleur de tête; il est fort apéritif, propre pour faire uriner, pour la colique néphrétique, pour la pierre, pour la gravelle, pour la mélancolie, pour l'hydropisie.

Le vin paillet tient beaucoup du vin blanc, mais il est moins fumeux et plus stomacal.

Le vin rouge est le moins fumeux, le plus stomacal, le plus nourrissant, et celui qui s'accommode le mieux ordinairement à tous les tempéramens; il fortifie, il chasse la mé-

lancolie, il résiste au venin, il chasse les vents, il remédie à la gangrène, il résout, il est propre pour les contusions, pour les dislocations.

Le vin de teinte est un gros vin noir chargé de tartre, qu'on tire de certains raisins noirs; il n'est pas bon à boire, son goût est styptique, il est astringent, fortifiant, résolutif, propre pour les cours de ventre, pour le flux d'hémorroïdes et de menstrues. On s'en sert pour faire l'extrait de mars astringent; on l'emploie aussi extérieurement dans des fomentations astringentes et fortifiantes.

Le vin résiste puissamment au venin, et on sait par expérience qu'un verre de bon vin, bu le matin, est un excellent préservatif contre la peste. Le vin, bu pur, guérit même les douleurs et les rougeurs des yeux. Borel fait mention de trois hommes, affligés depuis très-long-temps de grandes douleurs aux yeux avec rougeur, à quoi toua les remèdes étoient inutiles, lesquels furent guéris par la boisson du vin pur. Les maladies qui suivent les trop fréquentes débauches du vin, sont l'apoplexie, la paralysie, la léthargie, les rhumatismes et la goutte.

On tire un esprit-de-vin (alcohol) par la distillation, qui a bien des vertus, qu'on appelle *eau-de-vie*. L'esprit-de-vin est chaud et dessiccatif, pénétrant, incorruptible; il resiste à la corruption, il fait revenir les apoplectiques et les léthargiques auxquels on en donne une demi-cuillerée; on leur en frotte aussi les poignets, la poitrine et le visage. Il résout extérieurement les tumeurs froides et scorbutiques, il empêche la coagulation du sang dans les contusions, et il résout le sang caillé; il est spécifique contre l'érésipèle, et contre les autres inflammations qui viennent de contusion, parce qu'il dissout le sang et lui redonne la fluidité qu'il avoit perdue. Il défend de corruption les matières qu'on y met infuser, et il guérit les plaies, la pleurésie, en en frottant l'endroit douloureux, les ulcères sordides, cacoëthes et malins, en les bassinant d'esprit-de-vin seul, ou dans lequel on a mia infuser de l'aloëa, de la myrrhe et d'autres drogues semblables; il agit en corrigeant l'acide putréfactif.

L'esprit-de-vin camphré se fait en dissolvant du camphre dans de l'esprit-de-vin rectifié, lequel est bon pour les rhumatismes, gangrène, sphacèle, érésipèle et la goutte. L'esprit-de-vin est bon aussi contre la brûlure, il arrête l'hémorragie des plaies très-promptement, et a encore beaucoup d'autres vertus qu'il seroit trop long de rapporter

ici. Les vins les plus forts ne sont pas ceux qui rendent le plus d'eau-de-vie, il vaut mieux faire distiller du vin qui commence à se passer, parce que l'esprit de celui qui tend à se gâter, est plus détaché et plus disposé à être enlevé par le feu que l'autre. Lorsqu'on veut avoir de l'eau-de-vie dès la première distillation, aussi pure qu'elle devient après les suivantes, il faut jeter du sel de tartre (carbonate de potasse) dans le vin, et donner ensuite un feu très-lent.

Vinaigre (*Acetum*). Liqueur acide qui se fait par une seconde fermentation de vin, qui dissout et raréfie son tartre. Afin que le vin aigrisse promptement, il faut mettre le tonneau qui le contient en un lieu chaud. Le vinaigre est différent en substance et en vertus, suivant les matières dont on le fait; car il s'en fait avec le vin, la bierre, le pommé, le poiré, le miel, etc. Le plus usité est celui qui se tire du vin, et celui qu'on doit prendre quand on ordonne simplement le vinaigre. Comme il y a plusieurs sortes de vins, il y a pareillement plusieurs sortes de vinaigres, et les meilleurs sont ceux du meilleur vin.

Le vinaigre est d'une substance mixte, plus froide que chaude, et dessiccative; il est de parties ténues, pénétrant, atténuant, astringent, résistant à la putréfaction, et sudorifique. Il est propre pour les esquinancies, pour les hémorragies, pour les brûlures; il approche de la nature du vitriol, et il n'est point de meilleur correctif pour corriger la chaleur des gommes et des sucs vénimeux. C'est un remède souverain contre les piqûres des serpens, même des aspics. Il est rouge ou blanc, conservant la couleur du vin dont il est fait. On peut faire du vinaigre sur-le-champ, suivant Schmuck, en mêlant de la crême de tartre (tartrite acidule de potasse) avec de la lie de vinaigre, et versant de l'eau simple par dessus, qui fermente d'abord et dégénère en vinaigre. Dès le temps de Galien, le vinaigre étoit recommandé comme alexipharmaque, et ayant la vertu de résister au venin.

On fait du vinaigre thériacal par la dissolution de la thériaque dans du vinaigre de vin, digérant le tout à un feu lent, et le filtrant suivant l'art. Ce vinaigre bésoardique est un bon préservatif contre la peste. Sylvius s'est garanti durant deux pestes avec une simple cuillerée de vinaigre de vin qu'il buvoit le matin avant d'aller visiter les pestiférés. Le vinaigre composé dans lequel on a mis infuser quelques spécifiques contre la peste, vaut cependant mieux que le simple; ces spécifiques sont le *scordium*, la scor-

sonère, le *vincetoxicum*, la rue, la zédoaire, le gingembre, les girofles, la tormentille, l'angélique, l'aunée, et autres simples semblables. On fait cette infusion à une chaleur douce, puis on filtre la liqueur pour la dépurer.

Le vinaigre sert souvent de correctif contre les médicamens qui ont quelque qualité nuisible, comme les purgatifs trop violens et les sucs trop vénimeux. Il est nuisible aux goutteux, aux hypocondriaques, scorbutiques et mélancoliques, parce que, outre qu'il conçoit facilement des effervescences, il exalte l'acide de ces sujets, c'est-à-dire le suc mélancolique. Le vinaigre est merveilleux intérieurement contre toutes sortes de venins et de malignités, pour résister à la corruption, et rendre maigres les hommes qui ont trop de graisse, surtout le vinaigre squillitique, ou de rue, ou mêlé avec de l'eau chalibée.

L'usage externe du vinaigre est pour empêcher la corruption des ulcères et la gangrène, et pour dissoudre les humeurs séreuses et œdémateuses, en forme de parfum qui se fait en jetant du vinaigre sur un caillou ou sur une tuile rougis au feu. Le même parfum guérit les tumeurs dures et squirrheuses, et on applique du vinaigre sur la rate squirrheuse et endurcie, pour découper le mucilage grossier, et désopiler. Pour arrêter le sang dans l'hémorragie du nez, on fait recevoir la fumée du vinaigre mis dans un vaisseau sur un peu de feu dans lequel on a jeté du vitriol (sulfate) avec le vinaigre, ou on applique un linge trempé dans du vinaigre aux narines ou à la nuque; ou bien on en fait un cataplasme avec du bol d'Arménie, ou bol commun, pour mettre sur le front, même sans linge; ce qu'Ettmuller dit avoir éprouvé à l'égard d'un fébricitant. Un linge trempé dans du vinaigre, appliqué au *scrotum*, produit le même effet, et désenivre sûrement.

Le vinaigre appliqué au nez, et pris intérieurement, convient aux affections soporeuses, et on en fait recevoir la fumée par le nez aux léthargiques, pour les réveiller; et lorsqu'après avoir pris du *laudanum*, le malade dort trop long-temps, on lui fait avaler du vinaigre, pour le faire éveiller. L'odeur du vinaigre, ou la liqueur enduite sur les tempes, guérit la syncope, spécialement si elle procède de la disposition du sang, et de la dissipation des esprits dans le bain. Le vinaigre de muguet est meilleur qu'un autre en ce cas.

On fait de l'oxycrat en mêlant une cuillerée de vinaigre

sur douze ou quinze cuillerées d'eau ; on s'en sert dans les lavemens, dans les gargarismes, dans les fomentations.

Vinaigres *médicaux* ou *médicinaux*. Ce sont des vinaigres remplis des substances, ou des vertus d'une ou de plusieurs espèces de drogues médicinales.

Vinaigre *contre la peste*. Mettre dans un vaisseau de verre double deux pintes du plus fort vinaigre blanc ou rouge avec une poignée de sel, autant de baies de genièvre, une tête ou deux d'ail coupée par morceaux, une once de clous de girofle rompus en deux, une poignée de feuilles de rue, et une once et demie de racine d'angélique coupée par morceaux ; faire infuser le tout au soleil douze ou quinze jours, ou bien le mettre dans le four aussitôt que le pain en est tiré pendant trois ou quatre heures.

Il en faut prendre tous les matins une gorgée, s'en frotter les tempes, les narines et les mains ; si l'on se sentoit surpris du mal, en avaler deux cuillerées, et en mettre tiédir dans un plat, puis tremper dedans une compresse, et l'appliquer sur la partie qui fera douleur, changeant la compresse de quatre en quatre heures, qu'il faut jeter dans le feu avec la bande qui aura servi à la conteuir sur le mal. Si on n'a pas tous ces ingrédiens pour mettre dans le vinaigre, la seule rue peut suffire au défaut des autres.

Vinaigre *rosat*. Prendre de gros boutons de roses rouges ou de Provins, séparer avec des ciseaux la partie blanche couverte du calice, nommée *onglet de la rose*, faire sécher la partie rouge au grand soleil, si faire se peut, ou du moins à l'air le plus promptement possible, prendre une livre de ces roses ainsi séchées qu'on met dans une forte bouteille de verre, sur lesquelles on verse huit livres de bon vinaigre ; et ayant bien bouché la bouteille, l'exposer au soleil pendant quinze jours ou trois semaines, puis couler, exprimer bien le tout, et verser l'expression dans la même bouteille sur une livre de nouvelles roses, après quoi on bouche bien cette bouteille, et on l'expose au soleil tout autant de temps que la première fois, puis on peut couler le vinaigre en exprimant bien les roses, et le garder pour s'en servir, ou laisser si on veut les roses dans le vinaigre, pour ne le couler qu'à mesure du besoin.

Le vinaigre rosat incise, déterge, tempère, réjouit, donne de l'appétit, provoque le sommeil, étant appliqué sur le front, il émousse l'acrimonie des sels fixes, et modère l'activité des volatils ; il tue les vers, arrête les vomissemens, réprime l'action des purgatifs, éteint les inflammations, aide

à l'expectoration et à détacher la pituite, arrête les hémorragies, pris intérieurement; et appliqué extérieurement, il résiste à la pourriture, et est bon à sentir contre le mauvais air. On le mêle parmi plusieurs liqueurs, et même dans les linimens, dans des onguens et dans des emplâtres.

Nota. Le vinaigre rosat pourroit bien servir d'exemple pour plusieurs vinaigres composés de fleurs, comme sont celles d'œillet, de romarin, de sauge, de soucy, de sureau, de corne de cerf; mais parce que ces fleurs n'abondent pas tant en humidité que la rose, on peut se passer de la faire sécher, surtout des œillets, dont le meilleur pourroit se dissiper, ou du moins on peut se contenter de les sécher à moitié, pour ne point dissiper les bonnes parties.

Vinaigre *surale.* Ce vinaigre se prépare de la même manière que celui de roses.

Il est propre pour inciser, pour déterger les phlegmes, pour exciter l'appétit, pour résister au venin; on s'en sert plus dans les alimens que dans les remèdes.

Nota. Quelques-uns font aussi de la même manière du vinaigre de feuilles d'estragon et de fleurs de capucine. On confit aussi en vinaigre, en manière de câpres, les boutons des fleurs de capucine et ceux des fleurs de genêt, qu'on mange ensuite en salade, comme les câpres.

Vins *médicaux* ou *médicinaux.* Vins empreints des substances et des qualités d'une ou de plusieurs espèces de drogues qui servent en médecine. Pour les faire promptement, on jette dans un vase de terre ou de verre les drogues bien séchées, hachées menu et concassées, ou bien on les enferme dans un sachet de toile qu'on met dans ce vase, puis on verse le vin dessus, ou couvre le vaisseau, et on le laisse quelque temps en lieu chaud, puis on le coule, on en ôte le sachet, et on le garde pour le besoin. Ainsi on peut faire des vins purgatifs, mais il en faut faire peu à-la-fois, parce qu'ils perdent bientôt leur vertu, et sont sujets à se gâter.

Vin *chalibé.* Faire infuser l'espace de deux ou trois nuits en lieu chaud, dans deux pintes de bon vin blanc, deux onces de limaille d'acier, y ajoutant une poignée de la plante entière de la grande éclaire, l'herbe de fraisier et de petite absinthe, de chaque une pincée, de canelle deux dragmes; la couler à mesure qu'on en prend.

Ce vin a réussi plusieurs fois pour la jaunisse, après les purgations convenables.

Vin *contre la génération de la pierre.* Faire sécher à l'ombre des racines et des feuilles de quintefeuille, des

racines de chiendent, de fenouil et de persil, de chaque une poignée, et mettre au temps des vendanges dans un petit tonneau bien net, et par-dessus, du moût de raisin blanc du plus fort, autant qu'il en faudra selon la quantité des herbes et des racines, après que le vin aura bouilli, et qu'il ne bouillira plus, quelques jours après le mettre dans un autre vaisseau, jetant les matières qu'on y a fait bouillir, dont le vin aura tiré la vertu, pour en faire boire à ceux qui sont sujets à la pierre, une ou deux fois la semaine, la quantité de trois ou quatre onces, eu égard à l'âge et à la complexion du malade.

Autre contre la pierre et la gravelle. Mettre douze ou quinze livres de cerises aigres mondées de leurs queues et de leurs noyaux, dans un demi-muid de bon vin blanc avec les mêmes noyaux concassés, bien boucher le tonneau ; et un mois après, le fruit ayant communiqué au vin sa qualité rafraîchissante et apéritive, on pourra alors commencer d'en user.

Il tempère les reins, vide les sables, les glaires et les petites pierres ; on en peut prendre un bon verre tous les matins.

Autre contre la pierre et la gravelle. Prendre des baies d'alkékenge, fruits rouges d'épine blanche, appelés *senelles*, de chaque une livre, racines de chardon à cent têtes nettoyées, racines d'arrête-bœuf et de petit houx, de chaque une poignée ; au temps des vendanges, avoir un baril contenant environ quarante pintes, dans lequel on met les drogues ci-dessus, après avoir concassé les graines, fendu et coupé en petits morceaux les racines, puis le remplir avec du moût de raisin blanc qu'on laisse bouillir à la manière des autres vins, et ensuite le remplir encore, et le bien boucher pour s'en servir au besoin.

Il fait sortir des reins des phlegmes, du sable et des pierres, ainsi qu'on l'a éprouvé. La dose est un verre le matin à jeun, deux ou trois fois la semaine, et continuer quelque temps, ayant avalé auparavant environ gros comme une châtaigne de bon beurre frais.

Vin *d'absinthe.* Avoir au temps des vendanges un petit tonneau d'environ cinquante pintes, y faire entrer par la bonde un fascicule de sommités d'absinthe cueillie dans sa vigueur, et séchée, et trois onces de canelle concassée, remplir le tonneau de moût ou suc de raisins blancs mûrs, nouvellement exprimé, placer le tonneau à la cave sans y mettre la bonde, et laisser fermenter la liqueur ; quand la fermen-

tation aura fini, remplir le tonneau de vin blanc, parce qu'en bouillant il s'en sera perdu, le bien boucher; et quand on veut avoir du vin d'absinthe, on en tire par une fontaine à l'ordinaire.

Il fortifie l'estomac, il excite l'appétit, il tue les vers, il guérit la colique venteuse, il abbat les vapeurs; mais son trop fréquent usage affoiblit la vue. On en prend depuis une once jusqu'à quatre. La dose ordinaire est un demi-verre, et on continue l'usage quelques jours.

Vin *de baies d'alkékenge.* On concasse des baies d'alkékenge, qui sont mûres au temps des vendanges, on en met dans un petit tonneau de la grandeur qu'on souhaite, on jette dessus du moût de vin blanc qu'on laisse bouillir, et on fait le reste comme au vin d'absinthe.

Nota. Si on n'a point de ce vin ainsi préparé, on peut dans le besoin piler huit ou dix baies d'alkékenge, les faire infuser quelque temps dans un verre de bon vin blanc, puis faire bouillir le tout deux ou trois bouillons, le couler par un linge en l'exprimant un peu, et ayant adouci la colature avec un peu de sucre, le faire avsler au malade. Arnault de Villeneuve dit avoir vu guérir avec cette potion une suppression d'urine de quatre jours, le malade étant abandonné et à l'extrémité.

Le vin de baies d'alkékenge est éprouvé contre la difficulté d'uriner, et la rétention d'icelle, et il ne manque pas de la faire sortir avec beaucoup de gravelle, s'il y en a; et plusieurs personnes sujettes à la gravelle et à la pierre en ayant usé, ont été heureusement délivrées des grandes douleurs qui les tourmentoient continuellement; elles usoient de ce vin à la nouvelle lune, ou un peu après, ayant auparavant été purgées avec du séné, de la casse mêlés avec de la rhubarbe. Si la maladie est invétérée, comme aux vieillards, il faut en user plus long-temps.

Vin *de buglose.* On met tremper des racines de buglose bien nettoyées dans du vin blanc jusqu'à ce qu'il en ait attiré la saveur et la vertu, et on en boit à sa boisson ordinaire.

Il est bon contre la palpitation de cœur et autres maux d'icelui; il purifie le sang, il guérit la rogne et autres infections de la peau, il fortifie les esprits, réjouit le cœur, et chasse par les urines les humeurs mélancoliques et brûlées, il délivre le cerveau des fumées et des vapeurs épaisses qui le troublent et causent la tristesse, et fait revenir les furieux dans leur bon sens, au rapport d'Arnault de Villeneuve qui ajoute que le suc de bourrache ou de buglose, clarifié, et

bu avec autant de vin tous les matins, est très-bon aux maux ci-dessus.

Nota. On peut faire aussi plusieurs autres vins médicinaux pour diverses infirmités, en faisant bouillir des drognes appropriées dans le moût au temps des vendanges, ou les faisant bouillir ou infuser en lieu chaud dans du vin, jusqu'à ce qu'elles lui aient communiqué leur vertu.

Violier, Violette de mars (*Viola martia purpurea*, Tourn. *Viola odora*, Linn. 1324.) Plante qui est très-connue, et qui croît à l'oubre, le long des chemins; des haies, des murailles; on la cultive aussi dans les jardins. On se sert en médecine de ses feuilles, de sa semence, et principalement de ses fleurs dont on fait un sirop qui est d'un grand usage. Il les faut choisir simples, nouvellement cueillies, humectées de la rosée, hautes en couleur, odorantes; elles paroissent ordinairement au mois de mars (ventose), d'où on les appelle *violettes de mars* Ces fleurs récentes sont rafraîchissantes et humides; les sèches sont moins réfrigératives, mais dessiccatives, émollientes, laxatives, cordiales, pectorales. Leur usage est de tempérer la bile, surtout la noire, de modérer la chaleur des fièvres et la douleur de tête qui s'en ensuit, de remédier à la toux, à l'âpreté du gosier, aux catarres acrimonieux, à la pleurésie, et de purger doucement. La poudre de violettes sèches, prise au poids d'une dragme, purge et lâche le ventre puissamment, au sentiment de Potier. Ces fleurs sont du nombre des quatre cordiales; les trois autres sont celles de bourrache, de buglose et d'œillet: les modernes y ajoutent la fleur de soucy pour la cinquième. Le sirop résolutif de plusieurs infusions de fleurs de violettes dans de l'eau, possède les vertus ci-dessus marquées, purge le ventre, et est excellent dans l'exulcération des reins, ainsi que la teinture, laquelle se doit tirer avec l'eau même de violettes, suivant Schroder. Les fleurs de violier sont en usage extérieurement dans les lotions, les cataplasmes, les clystères et autres remèdes semblables; car elles sont émollientes, humectantes, résolutives.

La semence de violette est purgative, et outre cela elle possède la vertu spécifique de purger les reins, et de pousser les urines et le calcul. Les émulsions de cette semence avec de l'eau de véronique, sont un spécifique éprouvé dans toutes sortes d'*ischurie*, soit qu'elle procède du sable, des glaires, ou de quelqu'autre cause. Henri de Héers a expérimenté ces émulsions à l'égard d'une grande *ischurie* survenue à un ivrogne; il y ajoutoit quelques gouttes d'esprit de vitriol.

Dans

Dans le commencement de la colique néphrétique, où il est bon de tenir le ventre libre, on fait une émulsion de trois dragmes de semence de violette dans de l'eau de violette qui purge les reins en poussant le sable par les urines, et purge en même temps le ventre. La semence de violette pulvérisée, réduite avec le suc de véronique et le sucre, en forme d'électuaire, produit les mêmes effets. La dose de cette semence est depuis une dragme jusqu'à trois.

Ettmuller rapporte que Timæus préparoit une excellente conserve laxative avec les fleurs de violette, en donnant à la manne la consistance de conserve, après l'avoir fondue dans leur suc; cette préparation est utile à ceux qui ont le ventre paresseux, la dose est d'une demi-once ou environ. On prépare aussi un ratafia propre pour ouvrir le ventre. Dans six livres de suc de fleurs de violettes qui ne soient pas mondées de leur calice, délayer sur un feu clair et doux une livre et demie de manne, passer le tout par un linge, et y ajouter une pinte d'esprit-de-vin (alcohol); la dose est d'une ou deux cuillerées le matin et le soir, s'il est nécesaire, deux heures après le repas. On se purge dans quelques pays avec la décoction d'un pied de violette, réduit à la valeur d'un bouillon.

Les violettes entrent dans le sirop de jujubes de Mésué, dans le sirop de violette solutif du même auteur, dans la poudre *diamargariti frigidi*, dans celle *dianthos* de Nicolas de Salerne, dans le *requies* de Nicolas de Myrepse. La semence entre dans le lénitif, dans le diaprun, dans l'électuaire *de psyllio* de Mésué, la confection hamech, et les pilules optiques du même, dans l'onguent *populeum*, et dans le *martiatum*.

Viorne (*Viburnum*, Tourn. *Viburnum lantana*, Linn. 384.) Plante qui pousse des sarmens gros, rudes, plians, s'attachant aux plantes et aux arbrisseaux voisins. Toute la plante a un goût âcre et brûlant; elle croît aux bords des chemins, entre les épines et les buissons. Elle est incisive, raréfiante, résolutive, propre pour la gratelle, employée en décoction; appliquée sur les vieux ulcères, elle nettoie et fait tomber les chairs pourries.

Dioscoride dit que ses feuilles pilées, appliquées sur la lèpre, la guérissent, et que sa semence, broyée et prise dans l'hydromel, purge la bile et la pituite. Tragus ajoute que la racine, cuite dans l'eau et dans deux tassées de vin auquel on aura mêlé de l'eau salée, est purgative et propre pour l'hydropisie. Taberna-Montanus faisoit un cataplasme

avec cette herbe pilée et mêlée avec de l'huile, pour faire venir à suppuration les tumeurs les plus opiniâtres. On tire, selon Mathiole et Camérarius, par la distillation de cette plante, une eau presque aussi brûlante que l'eau-de-vie.

Vipère (*Vipera*). Espèce de serpent qui sort vivant du ventre de sa mère. La vipère est plus vénimeuse que les autres serpens, et sa morsure est mortelle, si on n'y remédie promptement. Les auteurs ne sont pas d'accord du lieu où le venin de cet animal réside. Il faut choisir les vipères grosses, bien nourries, amassées au printemps, quand elles ont dépouillé leur vieille peau, et qu'elles commencent à manger la pointe des herbes; c'est alors qu'elles sont bonnes. Quant à leurs vertus, elles conviennent aux maladies malignes et où il y a du poison en général, et en particulier aux fièvres malignes et pestilentielles, lors même que le pouls semble faillir. Galien rapporte deux guérisons de lépreux, pour avoir bu du vin dans lequel des vipères avoient été suffoquées. Il n'est rien de meilleur que l'usage interne des vipères dans la gale maligne; elles renouvellent la masse du sang, et rajeunissent, pour ainsi dire, le baume vital; elles sont très-utiles aussi intérieurement à ceux qui ont des écrouelles, et leur graisse ou huile leur convient extérieurement. Les cœurs et les foies de vipères sont le spécifique de la dyssenterie épidémique.

La poudre de vipère est nommée vulgairement *bézoard animal*; chaque auteur la prépare différemment. La meilleure préparation est, après avoir éventré et écorché les vipères, de les faire dessécher à la fumée de baies de genièvre, pour les pulvériser ensuite. On prend trois parties de cette poudre, fleurs de soufre (soufre sublimé), et myrrhe pulvérisée, une partie ou demi-partie de chacune; on arrose le tout de quelques gouttes d'huile de canelle ou de bois de roses, puis on a un *bézoard animal* excellent. *Autrement.* Prendre des vipères bien lavées dans du vin de Malvoisie, y ajouter du sel de prunelle, et laisser dessécher ces vipères dans un lieu chaud jusqu'à ce qu'elles se puissent pulvériser, après avoir pourtant secoué tout le sel de prunelle; ajouter à cette poudre les foies et les cœurs de vipères pulvérisés, et arroser le tout d'esprit-de-vin (alcohol), pour le garder. On prend les vipères en bouillon ou en poudre.

La graisse de vipère est sudorifique, résolutive, anodine; on s'en sert intérieurement et extérieurement. Donnée dans un bouillon depuis huit jusqu'à douze gouttes, la prise réi-

térée jusqu'à trois fois, et même davantage, s'il est nécessaire, est un excellent remède dans les fièvres épidémiques; mais il faut que cette graisse soit récente : c'est une expérience faite plusieurs fois avec grand succès par un médecin de Montpellier. Cette même graisse est bonne pour la plupart des maladies des yeux, comme rougeur, ongles, ophtalmies, blessures, ulcères, et taches après la petite vérole; pour ces maux, on en met dans l'œil une goutte ou deux un peu chaude avec le bout d'une plume.

Le foie et le cœur de la vipère étant séchés et pulvérisés, sont appelés *bézoard animal;* ils ont la même vertu que la poudre de vipère, à laquelle on donne aussi le même nom; mais ils agissent avec une plus grande efficacité. La dose est depuis six grains jusqu'à demi-dragme.

Le fiel est bon pour les cataractes des yeux; il déterge, il résout.

Nota. Les remèdes extérieurs contre la morsure de la vipère, sont de lier promptement, si l'on peut, la partie au-dessus de la morsure, serrant bien la ligature, afin d'empêcher le venin de pénétrer; mais si la partie mordue ne peut pas être liée, il faut à l'instant appliquer dessus la tête de la vipère qui a fait le mal, après l'avoir bien écrasée, ou, à son défaut, celle d'une autre vipère, ou bien faire rougir au feu un couteau ou un autre morceau de fer plat, et l'approcher bien près de la plaie, pour en faire souffrir la chaleur le plus qu'on pourra; ou bien faire brûler sur la plaie un peu de poudre à canon, ou bien on scarifie la plaie, et l'on y applique de la thériaque ou de l'ail et du sel ammoniac (muriate ammoniacal) pilés ensemble; ou on applique dessus un crapaud sec humecté dans une eau appropriée, ou un crapaud vif écrasé, en forme de cataplasme. Mais ces sortes de remèdes doivent être appliqués sur-le-champ dès que la morsure est faite; car si on donne le temps au venin d'entrer dans les vaisseaux du corps avant de les appliquer, ils seront inutiles, parce que le venin ne retournera point à la plaie, quelques ouvertures de pores que les remèdes fassent.

Vipérine, *ou* Herbe aux vipères (*Echium vulgare*, Linn. 200.) Césalpin confirme ce que Dioscoride et les anciens rapportent des vertus de cette plante pour la morsure de la vipère et des autres bêtes vénimeuses. Il faut prendre une poignée des feuilles et environ demi-once de la racine, les piler et les infuser dans trois verres de vin; on en fait boire le jus au malade, et on applique le marc

sur la blessure. Le nom de cette plante vient plutôt de la figure de sa graine qui ressemble à la tête d'une vipère, que de sa prétendue qualité de guérir sa morsure.

Il y a des médecins qui emploient la vipérine en infusion dans la petite vérole. Jean Bauhin assure que quelques-uns en recommandent la poudre à demi-gros, dans une cuillerée de vin, dans l'épilepsie.

Vipérine, *ou* Serpentaire de Virginie (*Serpentaria virginiana*). Cette racine vient de la Virginie dans l'Amérique où elle est estimée comme un contre-poison, particulièrement à l'égard d'un serpent appelé par les Indiens *boacininga* ou serpent à sonnettes; elle est aussi propre pour guérir la morsure de la vipère, d'où vient son nom. On l'emploie comme la racine de contrayerva.

Vitriol, *ou* Couperose (*Vitriolum chalcanthum*). Sel minéral qu'on tire comme le salpêtre, par lotion, par filtration, par évaporation, et par cristallisation d'une espèce de marcassite appelée *pirites* ou *quis*; elle se trouve dans les mines en plusieurs lieux de l'Europe, comme en Italie, en Allemagne. Il y a quatre espèces générales de vitriol: le vitriol blanc (sulfate de zinc), le vitriol vert (sulfate de fer), le vitriol bleu (sulfate de cuivre), le vitriol rouge (oxide de fer rouge par l'acide sulfurique). Le vitriol blanc, dit communément *couperose blanche*, est le moins âcre de tous les vitriols. On doit le choisir en gros morceaux blancs, purs, nets, ressemblans à du sucre en pain, d'un goût doux, astringent, accompagné d'âcreté; c'est celui dont on se sert pour faire le *gilla vitrioli* qui se prépare ainsi, selon du Bé: Dissoudre dans une suffisante quantité d'eau de pluie une demi-livre de vitriol blanc, filtrer la liqueur, et la faire évaporer et cristalliser quatre fois; on aura une belle préparation de vitriol, qui étant donnée depuis quinze grains jusqu'à une dragme dans un bouillon, provoque doucement le vomissement, purge toutes les voies inférieures, guérit les fièvres intermittentes, rebelles, si on le donne au commencement de l'accès avec le vin blanc, et résiste à la pourriture des humeurs; il tue les vers, et en empêche la génération. Lémeri ne donne le *gilla vitrioli* que depuis douze grains jusqu'à deux scrupules, et dit qu'il est apéritif, et excite les urines, si on en prend douze grains dissous dans trois chopines d'eau commune, comme on prend une eau minérale. On se sert aussi du vitriol blanc extérieurement en collyre, pour les maladies des yeux

Il y a plusieurs espèces de vitriol vert, comme le vitriol

d'Allemagne, le vitriol d'Angleterre et le vitriol romain. Le vitriol d'Allemagne est en cristaux verts-bleuâtres, d'un goût astringent âcre; il participe du cuivre : c'est celui dont on doit se servir pour faire de l'eau forte (acide nitreux du commerce). Il faut le choisir en gros cristaux nets, secs, qui en frottant le fer, le fasse rougir. Le vitriol d'Angleterre est en cristaux de couleur verte-brune, d'un goût doux, astringent, approchant de celui du vitriol blanc; il participe du fer, et il ne le fait point changer de couleur. Il faut le choisir pur, sec, en gros cristaux. On tire de ce vitriol de très-bon esprit de vitriol par la distillation.

Le vitriol romain est en morceaux assez gros, de couleur verte approchante de celle du vitriol d'Angleterre, d'un goût doux, styptique, un peu âcre; il participe du fer. Il faut le choisir net. Ces trois vitriols verts sont employés pour faire de l'eau minérale artificielle, particulièrement le romain, et pour arrêter le sang extérieurement. On fait infuser pendant douze heures, douze grains de vitriol romain dans deux verres d'eau, qu'on prend dans le commencement du frisson, et on réitère à d'autres accès, s'il est nécessaire.

Le vitriol bleu est appelé en latin *vitriolum cypreum*, *vitriolum hungaricum*, et en françois *vitriol de Chypre*, ou *vitriol de Hongrie*, parce qu'on l'apporte de ces pays-là. Il est en cristaux d'une très-belle couleur bleue-céleste; il participe beaucoup du cuivre qui lui donne sa couleur bleue. Il est âcre et un peu caustique; on en voit en gros et en petits morceaux, les petits sont taillés en pointe de diamant. On doit les choisir en beaux cristaux, nets, purs, luisans, hauts en couleur. On s'en sert pour consumer les chairs baveuses, pour guérir les apthes ou petits ulcères qui naissent dans la bouche; on en mêle dans les collyres pour dissiper les cataractes. Il est fort astringent.

Le vitriol rouge, nommé *colchotar* (oxide de fer rouge par l'acide sulfurique), est ou naturel ou artificiel; celui-là se trouve calciné naturellement dans la mine par des feux souterrains. On l'appelle *chalcitis;* c'est une pierre rougeâtre-brune, apportée de Suède, d'Allemagne, qui est rare; elle entre dans la thériaque. Elle doit être choisie en beaux morceaux de couleur brune-rouge, d'un goût de vitriol, se dissolvant aisément dans l'eau. Le colchotar artificiel est d'un rouge assez beau; on le calcine par le feu : le meilleur est celui qui reste dans les cornues après la distillation de l'esprit et de l'huile de vitriol (acide sulfurique), l'un et l'autre sont fort astringens et propres pour arrêter le sang, étant appliqués extérieurement.

Y

Yèble, *ou* Petit Sureau (*Sambucus ebulus*, Linn. 386. *et humilis*, Tourn.) Plante qui ne diffère du sureau ordinaire qu'en ce qu'elle est beaucoup plus basse; elle croît aux lieux incultes. Les fleurs d'yèble échauffent, dessèchent, discutent, ramollissent, résolvent, et poussent par les sueurs comme les fleurs de sureau. Les feuilles ont la même vertu, étant appliquées, pour calmer les douleurs de la goutte, dissiper les tumeurs aqueuses et hydrocèles. Elles sont employées en fomentation pour fortifier les nerfs, pour la goutte sciatique, pour la paralysie, pour les rhumatismes. L'écorce interne, particulièrement de la racine, purge par bas les eaux et les sérosités du corps; on s'en sert pour l'hydropisie. Elle est chaude, dessiccative, discussive et émolliente, et convient surtout aux inflammations et aux érésipèles, ainsi que les fleurs. Cette écorce se prescrit pour l'ordinaire depuis trois dragmes jusqu'à demi-once, aussi bien que celle du sureau.

Deux gros de semence d'yèble, infusés dans un demi-septier de vin blanc, sans y joindre d'autre purgatif, vident abondamment les sérosités, et conviennent dans le rhumatisme, la goutte et l'hydropisie. Deux livres de feuilles fraîches, pilées et bouillies dans une livre de beurre de mai, jusqu'à ce que l'herbe soit sèche et grésillée, les passer avec expression; on fait un onguent excellent pour la goutte.

Les feuilles d'yèble, cuites dans l'eau commune, appliquées sur les hémorroïdes, entre deux linges, le plus chaudement que le malade les pourra souffrir, les amortit et en appaise la douleur. La racine d'yèble, coupée par petits morceaux, aplatie avec le marteau, puis bouillie avec la lie du vin blanc pendant deux heures, fait passer la goutte en deux ou trois jours. On la laisse un peu refroidir, et on y trempe des linges dont on enveloppe les membres des goutteux, le plus chaud qu'ils le peuvent souffrir, et on le réitère matin et soir. Les racines et les semences de cette plante entrent dans les compositions hydragogues de Charas et de du Renou.

Yvette (*Chamaepytis lutea vulgaris*, *sive folio trifido*, Tourn. *Chamaepytis moschata foliis serratis*, Linn.; La première espèce est très-commune dans les sables et les terres sèches, et la seconde dans les pays chauds. On em-

ploie leurs feuilles en décoction, en infusion et en poudre. Tous les auteurs conviennent que l'yvette est apéritive, vulnéraire, hystérique, céphalique, nervale, propre à rétablir le mouvement des liqueurs, et à dissoudre le sang caillé intérieurement; elle dissipe les causes de la goutte, et passe pour très-utile dans cette maladie. Dans la paralysie, les rhumatismes et les tremblemens, on fait prendre un gros de sa poudre avec autant de celle des feuilles de germandrée, délayées dans un verre de vin rosé, tous les matins pendant un mois; ou bien deux gros de l'extrait de ces mêmes plantes, avec une ou deux gouttes d'huile de canelle en bol; ces remèdes sont très-utiles dans la goutte. L'yvette, macérée dans l'eau froide, ou infusée dans l'eau chaude, est également bonne pour la sciatique et pour la goutte. On prétend qu'elle est bonne aussi pour la jaunisse, pour l'hydropisie, et pour les obstructions des viscères. L'yvette a donné le nom aux pilules *yva arthritica*, de Nicolas de Mathiole, qu'on ordonne à un ou deux gros dans les maladies des articles.

Cette plante entre dans le sirop d'armoise, la thériaque d'Andromaque et la réformée, dans l'onguent *martiatum*, et dans la poudre du prince de Mirandole contre la goutte.

Z

ZEDOAIRE (*Zedoaria*). Racine dont il y a deux espèces, qu'on apporte sèche, des grandes Indes, de l'île de Saint-Laurent, où elles naissent. Ces racines diffèrent en figure et en couleur, mais elles sont tirées d'une même plante nommée *zedura herba*. Cette plante porte des feuilles longues, pointues, semblables à celles du gingembre; ce qui l'a fait appeler par quelques-uns *gingembre sauvage*.

La première espèce, appelée zedoaire longue (*zedoaria longa*), est une racine longue et grosse comme le petit doigt, de couleur blanchâtre ou cendrée, d'un goût aromatique. La seconde, appelée zedoaire ronde (*zedoaria rotunda*), est une racine coupée par tranches et séchée, de couleur grise, et d'un goût aromatique. Ces deux racines n'en font qu'une dans la terre; la zedoaire ronde, ou *zerumbeth*, est la partie d'en haut, ou la tête; et la zedoaire longue est la partie d'en bas. La zedoaire longue doit être choisie bien nourrie, pesante, mal-aisée à rompre, sans vermoulure, à quoi elle est sujette, d'un goût aromatique chaud, approchant de celui du romarin. La zedoaire ronde, ou *zerumbeth*, doit être choisie

pesante, difficile à rompre, non cariée, d'un goût aromatique ; elle est bien moins employée en médecine que la précédente. Ces racines sont chaudes, dessiccatives, carminatives, d'un goût très-amer, vermifuges et alexipharmaques ; elles servent contre la colique et les douleurs de l'estomac, elles remédient aux piqûres des bêtes vénimeuses, arrêtent la lienterie et le vomissement, elles provoquent les mois, guérissent la suffocation de matrice, tuent les vers, et entrent dans les antidotes. On tire de ces racines, avec de l'esprit-de-vin (alcohol), une belle teinture rouge, merveilleuse dans la colique, et dans les autres affections des intestins et de l'estomac. La zedoaire, tenue dans la bouche, empêche de prendre le mauvais air des malades. Le vinaigre de zedoaire est un excellent préservatif contre la peste. On donne ces racines en infusion dans le vin blanc, ou en décoction dans l'eau commune, depuis deux dragmes jusqu'à demi-once dans une chopine de liqueur. En substance et en poudre, la dose est de quinze à vingt grains. L'extrait, tiré avec l'esprit-de-vin (alcohol) ou l'eau-de-vie, se donne, à une dragme.

La zedoaire entre dans le vinaigre thériacal, dana le vinaigre fébrifuge, ou l'eau prophylactique de Sylvius Deleboé, et dans la poudre réjouissante.

FIN.

TABLE

des noms d'animaux, de végétaux, de minéraux, et des différentes préparations utiles pour la santé, contenus dans ce Dictionnaire.

A.

Aavora, page 1.
Abanga, *ibid.*
Abeille, 2.
Abricotier, *ibid.*
Absinthe, 3.
Absinthe (conserve d'), 146.
Absinthe (eau d'), 174.
Absinthe (extrait d'), de Bauderon, 234.
Absinthe (sirop d'), 596.
Absinthe (vin d'), 686.
Acacalis, 5.
Acacia, *ibid.*
Acacia nostras, manière de le faire, 387.
Acacia (sirop d'), 615.
Acacia, moyen de le pulvériser, 661.
Acajou, 6.
Acanthe, *ibid.*
Acaricaba, 7.
Accioca, *ibid.*
Achanaca, *ibid.*
Ache, *ibid.*
Ache (conserve d'), solide ou liquide, 145.
Ache d'eau, 8.
Ache de montagne, 357.
Ache (onguent d'), 443.
Acmelle, *ibid.*
Aconit, *ibid.*
Aconit salutaire, 33.
Acorus véritable, page 9.
Acorus bâtard, 263.
Adène, 10.
Adiante, *ibid.* et 97.
Adonis, 10.
Agaric, 11.
Agaric de chêne, 121.
Agaric, moyen de le pulvériser, 661.
Ageratum, *ibid.*
Agnacat, 12.
Agneau, *ibid.* et 76.
Agnus castus, 12.
Agripaume, *ibid.*
Agul, 13.
Ahouai, *ibid.*
Aigremoine (*Agrimonia officinarum*, Tour. 301. *Agrimonia eupatoria*, Linn. 643.) Plante commune dans les bois; son nom fait assez connoître sa vertu spécifique pour les maladies du foie : aussi n'ordonne-t-on guère de tisane ou de bouillon dans ces maladies qu'elle n'y soit employée; elle est excellente dans les inflammations du foie et de la rate, dans l'hydropisie par obstruction du foie, dans la suppression du flux mens-

truel par les corps froids, dans l'émoptisie par un effort, les fleurs blanches, la gonorrhée virulente dont le virus est corrigé, l'écoulement involontaire ou trop abondant de l'urine, l'ulcère de la vessie, la colique néphrétique causée par des graviers, et lorsqu'il s'agit d'absorber un acide coagulant, et d'inciser une lymphe épaissie qui est souvent la cause des maladies longues et chroniques; elle est quelquefois astringente, apéritive en même temps, parce que, resserrer les fibres des parties solides en augmentant leur ressort, et déboucher la texture des viscères en rétablissant la fluidité des humeurs, sont des effets différents qui sont souvent produits par les mêmes causes; aussi cette plante est-elle utile dans le crachement de sang et dans la dyssenterie.

On a employé sa décoction dans laquelle on avoit ajouté l'écorce de tilleul, dans une violente colique qui menaçoit le ventre d'inflammation; on en faisoit boire quelques verrées, et on appliquoit le marc sur le ventre, le plus chaudement qu'on le pouvoit souffrir.

L'aigremoine est aussi vulnéraire, détersive et résolutive lorsqu'elle est appliquée extérieurement en cataplasme; elle résout la tumeur des bourses et des autres parties où il y a inflammation. C'est un spécifique dans le pissement de sang, pris intérieurement en décoction, aussi bien que dans le cours de ventre; en gargarisme, contre les ulcères de la bouche; sous forme de cataplasme, dans les chûtes du vagin. Tragus assure qu'elle est excellente pour les luxations et les foulures; pour cela, on la fait bouillir avec du son de froment dans la lie de vin, et on l'applique sur la partie malade.

L'usage de l'aigremoine est de mettre une poignée des feuilles sur chaque pinte de liqueur pour les tisanes, décoctions, apozèmes apéritifs et rafraîchissans, ou dans un bouillon dégraissé. On peut aussi la prendre à la manière du thé, cinq ou six feuilles sèches sur un demi-septier ou huit onces d'eau bouillante, avec un peu de sucre. On a dissipé des duretés assez sensibles dans le foie, à deux personnes, par cette boisson seule, prise deux mois de suite à jeun, secondée d'un emplâtre de ciguë, appliqué extérieurement. La décoction d'aigremoine avec de l'orge et du sirop de mûres, est le gargarisme le plus ordinaire pour les maux de gorge.

L'aigremoine entre dans la décoction apéritive, le

sirop hydragogue, le sirop apéritif cachectique, dans le sirop martial apéritif cathartique de Charas, dans les pilules polycrestes ou aggrégatives de Mésué, dans le baume Polycreste de Bauderon, dans l'onguent mondificatif d'ache, dans le *martiatum*, et dans l'eau vulnéraire.
Aigremoine (sirop d'), 597.
Ail, 13.
Ail (élixir d'), 198.
Airelle, 15.
Alaterne, 16.
Album grecum, 125.
Alcana, *ibid.*
Alcée, *ibid.*
Alchimille, 489.
Algaroth, *ibid.*
Algue, 17.
Alhagi, 13.
Aliaire, *ibid.*
Alimens médicamenteux, 256.
Alisier, *ibid.*
Alkekenge, 17 et 151.
Alkekenge (vin de baies d'), 687.
Alleluia, 17.
Alleluia (conserve de feuilles d'), 146.
Alleluia (sirop d'), 597.
Allier, 17.
Aloe *ou* aloès, 18.
Aloès, moyen de le pulvériser, 661.
Aloïdes, 20.
Alose, *ibid.*
Alouette, 21.
Alpiste, 488.
Althæa, 21.
Althæa (conserve d'), 147.
Althæa (sirop d'), 597.
Alun, 21.
Aluyne, 3.
Alysson, 22.
Amande, *ibid.*
Amandes amères (huile d'), 313.
Amandes douces (huile d'), *ibid.*
Amandes, moyen de les pulvériser, 661.
Amaranthe, 23.
Ambaïba, 24.
Ambaïtinga, *ibid.*
Ambare, *ibid.*
Ambre jaune, *ibid.*
Ambroisie, 25.
Ame de hareng, 282.
Amidon, 25.
Amidon, moyen de le pulvériser, 661.
Ammi, 25.
Ammoniac, 26.
Amurca, 439.
Amome, 26.
Amourette franche, 27.
Anacarde, 27.
Anagyris, *ibid.*
Ananas, *ibid.*
Anchois, 28.
Ancolie, *ibid.*
Andira, 29.
Ane, *ibid.*
Anemone, *ibid.*
Anet, 30.
Angelin à grappes, 29.
Angélique, 30.
Angolan, 31.
Anguille, *ibid.*
Anil, 32.
Anis, *ibid.*
Anis âcre, 160.
Anthora, 33.
Antidote de Paracelse, *ibid.*
Antimoine, 34.

Antophilly, 262.
Aoura, 1.
Apophlegmatismes, 371.
Apozème, 35.
Apozème anodin et apéritif, *ibid.*
Apozème cordial et apéritif, *ibid.*
Apozème pour rafraîchir ceux qui ont la fièvre, *ibid.*
Apozème pour rafraîchir le sang, 36.
Aqua chalibæata, 239.
Araignée, 36.
Arbousier, *ibid.*
Arcançon, *ibid.*
Argentine, *ibid.*
Argille, 37.
Aristoloche, clématite, *ibid.*
Armoise, 38.
Arnica, 39 et 170.
Arrête-bœuf, 39.
Arrête-bœuf (sirop d'), 612.
Arroche, 39.
Arroche puante, 40.
Arroche puante (miel d'), 407.
Arséniate ammoniacal, 26.
Arsenic, 40.
Arsenic (trochisques d'), 663.
Artichaut, 41.
Artichaut sauvage, 116.
Arum, sa préparation, 385.
Asperge, 41.
Asphodel, 42.
Aspic, 341.
Aspic d'outremer, 42.
Assa fœtida, *ibid.*
Assa fœtida, moyen de le pulvériser, 661.
Aster, 43.
Astragale, *ibid.*
Avelines, moyen de les pulvériser, 661.
Avelinier, 155.
Avocatier, 45.
Avoine, 45.
Avoura, 1.
Aubergine, 43.
Aubespin, 223.
Aubifoin, 44.
Augura de lin, 161.
Aune, 44.
Aune noir, 73.
Aunée, 44.
Aunée (conserve de racines d'); 147.
Aunée (huile d'), 302.
Aunée (onguent d'), 443.
Aurone, 46.
Aurone femelle, 46.
Autruche, 320.
Azédarach, 46.
Azime, 47.

B.

Bacinet, 548.
Badanier, 47.
Baguenaudier à vessies, *ibid.*
Bahel-scully, *ibid.*
Balaustes, 274.
Balaustes (trochisques de), 663.
Balsamine mâle, 588.
Barbe de bouc, 47.
Barbe de capucin, 433.
Barbe de chèvre, 47.
Barbe de moine, 225.
Barbe de renard, 264.
Barbeau, 47.
Barbiche, 433.
Bardane grande, 47.
Bardane petite, 263.
Basilic petite, 263.
Basilic, 49.
Baume, *ibid.*
Baumes, 399.
Baume aquatique, 401.
Baume d'Arcæus, 52.
Baume du commandeur de Perne, *ibid.*

Baume d'Espagne, 56.
Baume de poix, 516.
Baume du Samaritain, 57 et 439.
Baume de Liébaut. 54.
Baume de soufre, 55.
Baume de soufre de Ruland, *ibid*
Baume de sureau, 56.
Baume de tabac simple, *ib.*
Baume vulnéraire d'Ettmuller, 57.
Baumes, marque de leur parfaite cuisson, 301.
Baumier, 57.
Bdella, 267.
Becabunga, 58.
Bec de grue, *ibid.*
Bedeguar, 195.
Beidelsar, 59.
Belier, 76.
Bella-dona, 59.
Belle-dame, *ibid.* et 39.
Belle-dame des Italiens, 60.
Belle de nuit, *ibid.*
Benjoin, *ibid.*
Benjoin françois, 320.
Benoite, 61.
Berberis, 223.
Berberis (sirop de), 597.
Berce, 62.
Berle, 8 et 162.
Bète, 512.
Bétoine, 62.
Bétoine (conserve de fleurs de), 146.
Bétoine (emplâtre de), 209.
Bétoine (opiate de), 456.
Betterave, 63.
Beurre de cacao, 86.
Bézoard animal, comment composé, 390, 592 et 690.
Bièvre, 105.
Bimauve, 16.
Bistorte, 64.
Blanc de baleine, *ibid.*
Blanchette, 366.
Blé, 65.
Blé d'Inde, 66.
Blé noir, *ibid.*
Blé de Turquie, *ibid.*
Bluet, *ibid.*
Bluet (sirop de), 616.
Bœuf, 66.
Bois d'aloès, 67.
Bois de baume, 58.
Bois à canon, 24.
Bois de crabe, 96.
Bois gentil, 342.
Bois néphrétique, 58.
Bois néphrétique de l'Europe, 73.
Bois puant, 27.
Bois saint, 253.
Bois trompette, 24.
Bois, moyen de le pulvériser, 661.
Bol, 58.
Bol, sa préparation, 383.
Bol de casse pour purger et rafraîchir les reins, 68.
Bon-henri, 69.
Bonne-dame, 39.
Bonnet piqué pour réjouir et fortifier le cœur, 160.
Bonnet de prêtre, 249.
Borate sursaturé de soude, 69.
Borax, *ibid.*
Botrys, *ibid.*
Bouc, 70.
Bouc, préparation de son sang, 389.
Boucage, 505.
Bouillon blanc, 71.
Bouillon pour nettoyer les reins, 72.
Bouillon pour rafraîchir et désopiler le foie, *ibid.*

Bouis, 83.
Bouleau, 72.
Bourdain, 73.
Bourg-épine, 432.
Bourgène, 73.
Bourrache, 74.
Bourrache (sirop de), 598.
Bourse à berger, 75.
Brai sec, 36.
Branc-ursine, 6.
Branc-ursine (fausse), 62.
Brebis, 76.
Brion, 153.
Brique, 77.
Brochet, 78.
Brunelle. *ibid.*
Brunelle (moyen de faire de l'huile de), 305.
Bruyère, 79.
Bryone, *ib.*
Bryone (préparation des fécules de), 385.
Bugle, 81.
Bugle (moyen de faire de l'huile de), 305.
Buglose, 82.
Buglose (vin de), 687.
Bugrande, 39.
Buis, 83.
Buis piquant, 299.
Busserole, 83.

C.

Caapéba, 84.
Caa-pia, *ibid.*
Cabaret, *ibid.*
Cacao, 85 et 127.
Cacavate, 127.
Cachou, 86.
Cachou, sa préparation, 392.
Cade, 87.
Café, *ibid.*
Caille, 88.
Caille-lait. 88.
Caillou, 89.
Cailloux, leur préparation, 393.
Cailloux, moyen de les pulvériser. 661.
Caïmitier, 89.
Cakile, 90.
Calaguala, *ibid.*
Calament, *ibid.*
Calamine blanche, 521.
Calamus-verus, 90.
Callebasse, 156.
Callebasse (sirop de), 91.
Callebassier, *ibid.*
Caméléon blanc, 101.
Camomille, 91.
Camomille (sirop de), 598.
Campanette, 355.
Camphre, 92.
Camphre (élixir de), 199.
Camphrée, 94.
Cancre, 193.
Canne-congo, 97.
Canelle, 94.
Canelle giroflée, 96.
Canelle blanche, *ibid.*
Canelle (eau de), 176.
Canelle, moyen de la pulvériser, 660.
Cantharides, 97.
Cantharides, moyen de les pulvériser, 660.
Capelet, 96.
Capillaire, 97.
Capillaire (conserve de), 145.
Capillaire (sirop de), 599.
Capillaires, quels sont les cinq, 166.
Capucine, 99.
Capucine (vinaigre de fleurs de), 685.
Carminatives (fleurs), quelles sont les quatre, 166.

Câpres (huile simple de), 302.
Câprier, 98.
Caragne *ou* caraigne, 99.
Carambolier, 100.
Cardamome, *ibid.*
Cardons, *ibid.*
Caricae, 241.
Carline, 101.
Carotte, *ibid.*
Carotte sauvage, *ibid.*
Carpe, 102.
Carthame, *ibid.*
Carvi, 103.
Casminar, 105.
Casse, 104.
Casse puante, 105.
Casse-lunette, 66.
Cassis puant, 105.
Cassis *ou* groseiller noir, *ib.*
Cassuminier, *ibid.*
Castor, *ibid.*
Castor (huile de) simple, 306.
Castoreum, 105.
Cataplasme, 106.
Cataplasme anodin et résolutif, *ibid.*
Cataplasme pour les apostèmes et tumeurs, *ibid.*
Cataplasme émollient et bon pour appaiser les inflammations, 107.
Cataplasme pour les mamelles tuméfiées, 106.
Cataplasme pour la pleurésie, 130.
Cataplasme pour le rhumatisme, 129.
Catapuce, 225.
Caté indien, 107.
Catholicon commun, *ibid.*
Céleri, *ibid.*
Centaurée grande, *ibid.*
Centaurée petite, 108.
Centaurée bleue, 658.
Cepæa, 108.
Cérat, *ibid.*
Cérat blanc et rafraîchissant de Galien, 109.
Cérat d'euphorbe de Galien, *ib.*
Cérat de tabac, *ibid.*
Cercifis d'Espagne, 580.
Cereuma, 294.
Cerfeuil commun *ou* cultivé, 109.
Cerfeuil musqué *ou* d'Espagne, 110.
Cerises (sirop de), 599.
Cerisier, 111.
Cerisier souvage, 403.
Cerveau, bonnet piqué pour le le fortifier et le réjouir, 160.
Céruse, 111.
Céruse (emplâtre blanc de), 208.
Céruse (emplâtre noir de), 215.
Céruse, sa préparation, 383.
Cétérach, 111.
Chamaraze, 578.
Champignon, 112.
Chanvre, *ibid.*
Chardon aux ânes, 114.
Chardon bénit cultivé, *ibid.*
Chardon bénit sauvage, 116.
Chardon à carder, 113.
Chardon à cent têtes, *ibid.*
Chardon étoilé, 116.
Chardon hémorroïdal, 114.
Chardon-marie, 116.
Chardon-roland, 113.
Chardonerette, 101.
Charme, 117.
Charpie (emplâtre de) de Fouquet, 209.
Chasse-bosse, 365.
Chat, 117.
Chataignier, 118.
Chausse-trape, 116.

Chaux vive, 119.
Chélidoine, *ibid.*
Chélidoine petite, 120 et 193.
Chélidoine (onguent de), 450.
Chêne, 121.
Chêne (petit), 260.
Chervis, 122.
Cheval, *ibid.*
Cheval marin, 123.
Cheveux de Vénus, 97.
Chèvre, 123.
Chèvrefeuille, *ibid.*
Chicorée sauvage, 124.
Chicorée (sirop de), 600.
Chien, 125.
Chiendent, 126.
Chiens (huile de petits), 304.
Chocolat, 126.
Chou, 129.
Chou marin, 620.
Chou rouge (looch de), 357.
Chou rouge (sirop de), 600.
Ciguë, 130.
Ciguë (moyen de faire de l'huile de), 305.
Ciguë (emplâtre de), 217.
Cinabre, 132.
Circée, 133.
Cire, *ibid.*
Cire, sa proportion dans la composition des onguens, des cérats et des linimens, 300.
Ciroënes, 515.
Cirse, 133.
Citron (élixir de), 199.
Citron (sirop de), 601.
Citronelle, 397.
Citronnier, 133.
Citrouille, 134.
Clématite, 135.
Cloportes, 136.
Cloportes, leur préparation, 389.
Clous matrices, 262.
Clystère, 136.
Clystère astringent ou resserrant, 137.
Clystère pour la colique, *ib.*
Clystère pour la dyssenterie, *ibid.*
Clystère pour rafraîchir, *ib.*
Clystère purgatif et anodin pour les vives douleurs de côté, *ibid.*
Cocca guidia, 253.
Cochlearia, 284.
Cochlearia (conserve de), 146.
Cochon, 521.
Coignassier, 137.
Coignier, *ibid.*
Coin (gelée de), 255.
Coin (huile de), 307.
Colchique, 138.
Colcothar (eau de), 188.
Colle-chair, 569.
Collyre, 139.
Collyre bleu, *ibid.*
Collyre de Charas, *ibid.*
Collyre sec pour les taies des yeux, 140.
Colophone, *ibid.*
Coloquinte, *ibid.*
Coloquinte, moyen de la pulvériser, 660.
Concombre cultivé, 141.
Concombre sauvage, 142.
Concombre sauvage (huile de), 307.
Concombre sauvage, sa préparation, 385.
Condits, 144.
Confection contre les vers, 143.
Confitures, 144.
Conserve, 145.
Conserve d'ache, solide ou liquide, *ibid.*

Conserve de capillaires, 145.
Conserve de fleurs de pas d'âne, 146.
Conserve de fruits de cynorrhodon, dits *gratecu*, *ib.*
Conserve de racine d'aunée, 147.
Conserve molle de roses, *ib.*
Conserve solide de roses, 148.
Consoude grande, *ibid.*
Consoude grande (conserve de), 147.
Consoude grande (électuaire de) de Fioravanti, 196.
Consoude (sirop de grande), 606.
Consoude moyenne, 81.
Consoude petite, 78.
Contrayerva, 149.
Coq, 150.
Coq de jardin, 149.
Coquelicot, 479.
Coquelicot (sirop de), 601.
Coquelourde, 150.
Coqueret, 151.
Corail, *ibid.*
Corail préparé, 382.
Corail de jardin, 514.
Coraline, 153.
Coriandre, *ibid.*
Coriandre (préparation des grains de), 387.
Cormier, 153.
Corne de cerf, 154.
Corne de cerf, sa préparation, 390.
Corne de cerf (vinaigre de), 685.
Cornélie, 365.
Cornes, moyen de les pulvériser, 661.
Cornier, 154.
Cornouiller, *ibid.*
Cornouilles, en faire du vin, *ib.*
Costus, 154.
Cotignac, 255.
Coton, *ibid.*
Coudrier, 155.
Coulevrée, 79.
Couleuvre, 591.
Couperose, 692.
Courge, 156.
Courge (huile de) pour la pleurésie, 302.
Couronne impériale, 156.
Crâne humain, sa préparation, 391.
Crapaud, 156.
Crapaud (moyen de faire de l'huile de), 304.
Crapauds, leur préparation, 388.
Craye blanche, 157.
Craye rouge, *ibid.*
Craye, sa préparation, 383.
Crayon rouge, 493.
Cresson d'eau, 157.
Cresson de jardin, dit *alenois*, 158.
Cresson du Pérou, 99.
Crête de coq, 158.
Criquet, 276.
Cristal, sa préparation, 393.
Cristal minéral *ou* sel de prunelle, 584.
Cristal, moyen de le pulvériser, 661.
Cristal de tartre, 159.
Croisette velue. 158.
Cubèbes, 159.
Cucuphes, 160.
Cucuphe *ou* bonnet piqué pour réjouir et fortifier le cerveau, 160.
Cuir de pomme, 275.
Culen, 160.
Cumin, *ibid.*
Cumin des prés, 103.

Cumin, préparation de ses graines, 387.
Curage, 483.
Curcuma, 161.
Cuscute, *ibid.*
Cyclamen, 162.
Cymbalaire, 161.
Cynhorrodon, dit *grattecu* (conserve de), 146.
Cynoglosse, 162.
Cynoglossum (onguent de), 444.
Cyprès, 163.
Cyprès petit, *ibid.*

D.

Dattes, 164.
Dattes (sirop de), 608.
Daucus de Candie, 101 et 164.
Dauphinelle, 488.
Décoction, comment elle se se fait, et pourquoi, 164.
Décoction blanche de Sidenham, *ibid.*
Décoction détersive pour les lavemens, 165.
Décoction émolliente pour les lavemens, *ibid.*
Décoction pectorale ou stomacale, *ibid.*
Dénominations usitées en médecine, expliquées, 166.
Dent de lion, 506.
Diacodium, 611.
Diagrède, 576.
Diagrède, sa préparation, 384.
Dictame de Crète, 168.
Dictame blanc, 246.
Digitale, 168.
Dompte-venin, 169.
Doronic, *ibid.*
Doronic d'Allemagne, 170.
Double-feuille, 171.
Douce amère, *ibid.*

E.

Eau (hypocras d'), 317.
Eau d'absinthe, 174.
Eau alexipharmaque, c'est-à-dire, qui résiste au venin. 173.
Eau alumineuse de Liébaut, *ibid.*
Eau anti-néphrétique, *ibid.*
Eau d'arquebusade, 81.
Eau bénite de Ruland, 187.
Eau de bluet, 176.
Eau d'extinction de cailloux, 189.
Eau de canelle, 176.
Eau de casse-lunette, 431.
Eau pour les catarres, 186.
Eau de colcothar, 188.
Eau divine de Fernel, 190.
Eau de fraises, 176.
Eau contre la gangrène, 188.
Eau de baies de genièvre, 175.
Eau de gentiane composée, 178.
Eau pour les douleurs des gouttes chaudes, 186.
Eau de frai de grenouilles, 177.
Eau de limaçons, 179.
Eau de mélisse composée, *ib.*
Eau minérale artificielle de du Bé, 190.
Eau de noix vertes, 180.
Eau de Naphe, 458.
Eau ophtalmique, 176.
Eau ophtalmique de du Renou, 190.
Eau d'oseille, 184.
Eau de pétasite composée, 181.

Eau phagédémique, 190.
Eau de plantain, 181.
Eau de Quercétan pour la gravelle et le calcul, 182.
Eau de la reine d'Hongrie, 178.
Eau de rose, 183.
Eau styptique de Jean-Corneille Weber, 191.
Eau qui provoque la sueur, 167.
Eau thériacale préparée sur-le-champ, 191.
Eau végétale de frère Ange, 192.
Eau végétale aisée à composer, *ibid.*
Eau végétale en limonade, *ib.*
Eau qui tue les vers, 167.
Eau-de-vie purgative, 188.
Eau vulnéraire, dite d'*arquebusade*, 187.
Eau vulnéraire double et simple, 82.
Eaux distillées, comment on doit les distiller, etc. 172.
Eaux de différentes plantes, comment les extraire, 172 *et suiv.*
Eaux préparées par coction et par infusion, 187.
Eaux alexitères qui résistent au venin et à la peste, 167.
Eaux anti-pleurétiques, quelles sont les quatre, *ib.*
Eaux céphaliques qui fortifient le cerveau, quelles elles sont, 166.
Eaux cordiales, quelles sont les quatre, 167.
Eaux hépatiques qui fortifient le foie, *ibid.*
Eaux néphrétiques qui fortifient les reins, *ibid.*
Eaux ophtalmiques qui remédient aux maux des yeux, quelles elles sont, 167.
Eaux pectorales, quelles elles sont, *ibid.*
Eaux spléniques qui fortifient la rate, *ibid.*
Eaux stomachiques qui fortifient l'estomac, *ibid.*
Eclaire grande, 119.
Eclaire (onguent d'), 450.
Eclairette, 193.
Ecligma, 357.
Ecorce de gérofle, 96.
Ecrevisse, 193.
Ecrevisses (manière de faire l'huile d'), 304.
Ecrevisses, préparation de leurs yeux en pierres, 382.
Ecusson, son utilité, sa composition, 194.
Ecusson composé de poudres, *ibid.*
Eglantier, *ibid.*
Elan, 195.
Elan, préparation de son pied, 391.
Elaterium, 142.
Elaterium, sa préparation, 385.
Elatine, 672.
Electuaire, son usage et ses différentes compositions, 196.
Electuaire cariocostin, *ib.*
Electuaire de grande consoude de Fioravanti, *ibid.*
Electuaire de genièvre, 197.
Electuaire de noix, *ibid.*
Electuaire de sorbes, *ibid.*
Eléphant, 198.
Elixir, compositions différentes de cette liqueur, *ib.*
Elixir d'aulx, *ibid.*

Elixir de camphre, ou d'esprit-de-vin camphré, 199.
Elixir de citron, *ibid.*
Elixir cordial, 201.
Elixir de Garus, 202.
Elixir de propreté, 200.
Elixir de Stougthon, *ou* grand élixir cordial, *ou* gouttes d'Angleterre, 201.
Elixir de longue vie, *ibid.*
Elixir de vitriol (acide sulfurique), 200.
Ellébore blanc, 203.
Ellébore noir, 204.
Ellébore blanc, moyen de le pulvériser, 660.
Ellébore noir, sa préparation, 387.
Embrocation pour exciter le sommeil, 205.
Emplâtre, son utilité et ses différentes compositions, *ibid. et suiv.*
Emplâtre d'André de la Croix, 208.
Emplâtre basilicum (grand) de Mésué, 207.
Emplâtre basilicum (petit) *ib.*
Emplâtre de bétoine, 209.
Emplâtre blanc de céruse, 208.
Emplâtre noir de céruse (oxide de plomb par l'acide acéteux), 215.
Emplâtre de charpie de Fouquet, 209.
Emplâtre de charpie plus simple, 211.
Emplâtre de ciguë, 217.
Emplâtre *contra rupturam*, *ib.*
Emplâtre diabotanum, *ibid.*
Emplâtre diachalciteos, *ib.*
Emplâtre diachylum, *ibid.*
Emplâtre diapalme, 218.
Emplâtre diapompholigos, *ib.*
Emplâtre divin, 218.
Emplâtre d'euphorbe, 214.
Emplâtre de gomme élémi, 217.
Emplâtre de Grasse, 211.
Emplâtre pour les loupes, 216.
Emplâtre *manus dei*, 218.
Emplâtre de Mélilot, 217,
Emplâtre de minium simple, 211.
Emplâtre de mucilages, 217.
Emplâtre oxycroceum, *ibid.*
Emplâtre noir, 219.
Emplâtre polycreste, 215.
Emplâtre du prieur de Cabrières pour les descentes, 214.
Emplâtre de savon, 212.
Emplâtre de soufre, de Ruland, 213.
Emplâtre de suie, 636.
Emplâtre de tabac, 213.
Emplâtre triapharmacum de Mésué, 216.
Emplâtre vert, *ibid.*
Emplâtre de Vigo *cum mercurio*, 217.
Emplâtres, vertus des plus communs qu'on trouve préparés, *ibid.*
Emulsion, utilité de ce remède, 219.
Emulsion astringente, *ibid.*
Emulsion pectorale, *ibid.*
Emulsion purgative, 220.
Emulsion rafraîchissante et apéritive, *ibid.*
Encens, *ibid.*
Encre à écrire, 221.
Endive, 222.
Enule campane, 44.
Epinards, 222.
Epinards sauvages, 69.
Epine blanche, 223.

Epine de bouc, 264.
Epine-vinette, 223.
Epine-vinette (sirop d'), 597.
Epithême, 224.
Epithême, pour l'intempérie froide du cœur, *ibid.*
Epithême pour mettre sur la région du cœur, aux fièvres pourprées, malignes et pestiférées, *ibid.*
Epithême pour rafraîchir les parties intempérées de chaleur, 225.
Epitym, *ibid.*
Eponge; manière de la préparer, 391.
Eponge préparée, 392.
Errhine; à quoi propre, 226.
Errhine en forme d'onguent, *ibid.*
Errhine en sternutatoire, en forme de poudre, *ibid.*
Errhine en forme liquide, 227.
Erysimum (sirop d'), 615.
Escarbot, 227.
Escargot, 349.
Espargoutte, 372.
Esquine, 625.
Essence d'hypocras, 228.
Estragon, 229.
Estragon, (vinaigre d') 685.
Esule, 229.
Esule; préparation de ses racines, 387.
Etaim; moyen de le pulvériser, 661.
Eupatoire d'Avicenne, 230.
Eupatoire de Mésué, 231.
Euphorbe, *ibid.*
Euphorbe, (emplâtre d') 214.
Euphorbe simple, (huile d') 305.
Euphorbe; sa préparation, 384.
Euphorbe; moyen de les pulvériser, 660.
Euphraise, 232.
Euphraise, (conserve d') 146.
Extrait des plantes, 233.
Extrait d'absinthe de Bauderon, 234.
Extrait de genièvre, 234.
Extrait de mélisse, 236.
Extrait de noix, 180.
Extrait d'oseille, 185.
Extrait de soufre, 235.

F.

Farines résolutives; quelles elles sont, 168.
Fau, 292.
Fenouil, 236.
Fenouil marin, 482.
Fenouil de porc, 537.
Fenugrec, 238.
Fer, 239.
Fer de cheval, *ibid.*
Fève, *ibid.*
Fève épaisse, 462.
Féverolle, 282.
Feugère, 243.
Feuille d'Inde, 240.
Feuilles; moyen de les pulvériser, 661.
Fiel de terre, 248.
Fièvre intermittente; remède contre elle, 240.
Figuier, 241.
Filaria, 242.
Filipendule, *ibid.*
Flambe de jardin, 330.
Fleurs carminatives; quelles sont les quatre, 166.
Fleurs cordiales; quelles sont les trois, *ibid.*
Fleur de muscade, 422.
Fleur du soleil, 282.

Fleur du vent, 150.
Foin, (huile de) 304.
Foirolle, 402.
Folette, 39.
Fomentations; leur utilité; comment elles se font, 243.
Fougère, *ibid.*
Fragmens précieux; quels sont les cinq, 166.
Fraises, (eau de) 176.
Fraises, (sirop de) 605.
Fraisier, 245.
Framboises, (sirop de) 605.
Framboisier, 246.
Fraxinelle *ibid.*
Frêne, 247.
Fritillaire, 156.
Froment, 65.
Froment, (huile de) 314.
Fronteau; utilité de ce remède; moyen d'en faire pour différentes maladies, 248.
Fruits; moyen de les pulvériser, 661.
Fuga dæmonum, 410
Fumeterre, 248.
Fumeterre, (conserve de) 146.
Fumeterre, (sirop de) 606.
Fusain, 249.

G.

Gabian; (huile de) 486.
Galanga, 250.
Galbanum, *ibid.*
Galbanum; moyen de le pulvériser, 661.
Galega, 251.
Gallium blanc et jaune, 88. *et* 251.
Gants de Notre-Dame, 28.
Garance grande, 252.
Gargarisme; différens gargarismes pour différentes maladies. 252.
Gariot, 61.
Garou, 253.
Gaude, *ibid.*
Gayac, *ibid.*
Gelées différentes; leur utilité, 255.
Genêt, 256.
Genêt, (conserve des fleurs de) 146.
Genêt, (vinaigre de fleurs de) 685.
Genil, (sirop de) 602.
Genièvre, (eau de baies de) 175.
Genièvre, (électuaire de) 197.
Genièvre, (extrait de) 234.
Genièvre, (huile de) 314.
Genièvre, (onguens différens de) 444 *et suiv.*
Genièvre, (sirop de) 606.
Genièvrier, 258.
Genistelle, 259.
Genouillet, 577.
Gentiane, 259.
Gentiane, (eau de) 178.
Geraine cicutaine, 58.
Geranium musqué, 58.
Germandrée, 260.
Gingembre. 261.
Gérofle, 262.
Girard roussin, 84.
Girofle, 262.
Giroflée musquée, 334.
Giroflier, 262.
Glaiteron, 263.
Glaucium à fleurs jaunes, 479.
Glayeul puant, 264.
Glayeul jaune de marais, 263.
Glouteron, 263.

Gomme adragant, 264.
Gomme ammoniac, 265.
Gomme animé, 266.
Gomme arabique, *ibid.*
Gomme bdellium, 267.
Gomme caragne, *ibid.*
Gomme copal, *ibid.*
Gomme élémi, 268.
Gomme élémi, (emplâtre de) 217.
Gomme élémi, (onguent de) 446.
Gomme gutte, 268.
Gomme lacque, 269.
Gomme lacque; sa préparation, 383.
Gomme tacamaque, 270.
Gommes; moyens de les pulvériser, 660.
Goudron, 645.
Gouttes d'Angleterre, 201.
Goutte de sang, 10.
Graine de baume, 271.
Graine de Canarie, 448.
Graine d'écarlate, 271.
Graine de paradis, 100 et 272.
Graine de perroquet, 102.
Graines angéliques, 500.
Graines de tilli, 497.
Gramen, 126.
Grana gnidia, 253.
Grappelles, 263.
Grassette, 462.
Grate-culs, 194.
Gratiole, 272.
Gratteron, 273.
Gremil, *ibid.*
Grenade, (sirop de) 606.
Grenadier, 274.
Grenouille, (eau de frai de) 177.
Grenouille aquatique, 275.
Grenouille verte des bois, 276.
Grenouilles, (huile de) 304.
Grenouillette, 548.
Grillon, 276.
Groseiller épineux, 277.
Groseiller, rouge, blanc et noir, *ibid.*
Groseilles rouges, (sirop de) 605.
Gruau, 45 et 278.
Guesde, 476.
Gui de chêne, 278.
Guimauve, 279.
Guimauve. (tablettes de) 639.
Gutte-gomme, 268.

H.

Hannebane, 334.
Hanneton, 281.
Hareng, 282.
Haricot, *ibid.*
Hélianthème, *ibid.*
Héliotrope, 287.
Hépatique des bois, 536.
Hépatique de fontaine, 283.
Hépatique étoilée, 420.
Hépatique noble, 283.
Herbe de Sainte-Barbe, 289.
Herbe de Saint-Benoît, 61
Herbes de bonc, 40.
Herbe de bouc, (miel d') 407.
Herbe à bouton, 273.
Herbe britannique, 287.
Herbe aux charpentiers, 78 et 409.
Herbe au chat, 284.
Herbe à coton, 283.
Herbe à la coupure, 409.
Herbe aux cuillers, 284.
Herbe aux deniers, 285.
Herbe aux écus, *ibid.*
Herbe à éternuer, 289.
Herbe de Saint-Etienne, 133.

Herbe des fièvres, 261.
Herbe aux goutteux, 556.
Herbe aux gueux, 135.
Herbe de Saint-Jacques, 318.
Herbe de Jean, 347.
Herbe de la Saint-Jean, 38.
Herbe à jaunir, 253.
Herbe aux magiciennes, 133.
Herbe aux mamelles, 340.
Herbe militaire, 409.
Herbe à la paralysie, 308.
Herbe à pauvre homme, 273.
Herbe aux perles, *ibid.*
Herbe aux poux, 286.
Herbe aux puces, *ibid.*
Herbe de Robert, 58.
Herbe de rosée, 556.
Herbe du siége, 581.
Herbe aux sorciers, 519.
Herbe aux teigneux, 47 et 486.
Herbe velue, 283.
Herbe aux verrues, 287.
Herbe aux vipères, 691.
Herbe aux voituriers, 409.
Herbes émollientes; quelles elles sont, 166.
Herbes vulnéraires; leur usage et leurs vertus, 289.
Hérisson, 290.
Hermodactes, 291.
Herniole, 549.
Hêtre, 292.
Hièble, 293.
Hippopotame, 123.
Hirondelle, 293.
Hirondelles; leur préparation, 391.
Hissope, (conserve des fleurs d') 146.
Homme, 294.
Houblon, 298.
Houblon, (sirop de) 607.
Housson, 299.
Houx, *ibid.*
Houx petit, *ibid.*
Houx frelon, *ibid.*
Huile; sa préparation avec la cire dans la composition des onguens, des cérats, des linimens, 300.
Huile d'amandes amères, 312.
Huile d'amandes douces, 313.
Huile d'aspic, 341.
Huile d'aunée, 302.
Huile de baume, 399.
Huile de câpres simple, 302.
Huile de castor simple, 306.
Huile de cheiri, 263.
Huile de petits chiens, 304.
Huile de coings, 307.
Huile de concombre sauvage, *ibid.*
Huile de courge, pour la pleurésie, 302.
Huile fixe empyreumatique, 77.
Huile d'Euphorbe, simple, 305.
Huile de foin, 304.
Huile de froment, 314.
Huile de genièvre, *ibid.*
Huile de grenouille, 304.
Huile d'Iris, 312.
Huile de baies de laurier, 313.
Huile de baies de lentisque, 314.
Huile de lierre, *ibid.*
Huile de marjolaine simple, 308.
Huile de mastic, 304.
Huile de mille-pertuis composée, 308.
Huile de mille-pertuis simple, 319.
Huile de baies de morelle, 302.

Huile de myrrhe par défaillance, 309.
Huile de myrtille, 314.
Huile de nard, 309.
Huile de noix, 313.
Huiles d'oignons, 306.
Huile d'orge, 314
Huile de palme, *ibid.*
Huile de pétrole, 486.
Huile de peuplier, 305.
Huile des philosophes, 77.
Huile de poix, 516.
Huile de fleurs de pruniers, 308.
Huile de roses, 310.
Huile de senevé, 314.
Huile de tabac simple, 305.
Huile de tartre par défaillance, 310.
Huile de vers de terre, 311.
Huile verte vulnéraire, 306.
Huile d'œufs, 314.
Huile de baies d'yéble, 302.
Huile d'yéble, 314.
Huiles stomachiques; quelles sont les trois, 167.
Huiles; leur cuisson au bain-marie, 301.
— Manière de leur communiquer les vertus des plantes, *ibid.*
— Moyen de leur parfaite cuisson, *ibid.*
— préparées par coction, 302.
— préparées par infusion et coction, 306.
— tirées par expression, 312.
Huître, 315.
Hydromel pour la gravelle, *ibid.*
Hydromel ordinaire, 316.
Hydromel vineux, *ibid.*
Hypociste, 316.
Hypociste; moyen de le pulvériser, 661.
Hypocras d'eau, 317.
Hypocras de vin, *ibid.*
Hyssope, 318.
Hyssope des Garrigues, 282.
Hyssope, (opiate d') 456.

I.

Immortelle, 627.
Impératoire, 320.
Indigo, 32.
Infusion, 321.
Infusion pour la gravelle et les douleurs néphrétiques, 322.
Infusion pour purger la mélancolie, *ibid.*
Infusion propre à évacuer la pituite et les sérosités qui tombent sur la poitrine, sur l'estomac et sur les dents, *ibid.*
Infusion de rhubarbe contre la bile, 323,
Infusion purgative, *ibid.*
Injection, 324.
Injection pour les plaies, *ib.*
Injection vulnéraire, *ibid.*
Instrumens nécessaires à un pharmacien, 324.
Ipécacuanha, 326.
Iris, 330.
Iris de Florence, 329.
Iris, (huile d') 312.
Iris nostras; sa préparation, 285.
Iris, (trochisques d') 665.
Ivette, 331.
Ivoire; sa préparation, 391, 382 et 624. *Voyez* éléphant.

J.

Jacobée, 318.
Jais *ou* Jaiet, 319.
Jalap, *ibid.*
Jonc odorant, 578.
Joubarbe grande, 325.
Joubarbe petite, 672.
Joubarbe des vignes, 462.
Joubarbe, (sirop de) 607.
Jujubes, 331.
Jujubes, (sirop de) 608.
Julep, 331.
Julep alexandrin. 334.
Julep alexitère, 332.
Julep purgatif *ibid.*
Julep anodin, pour procurer le sommeil, et appaiser les grandes douleurs, *ibid.*
Julep céphalique, *ibid.*
Julep cordial, *ibid.*
Julep de craie, 333.
Julep pectoral, *ibid.*
Julep rafraîchissant, 334.
Julep rosat, *ibid.*
Julep royal, *ibid.*
Juleps, sirops, etc. *ibid.*
Julienne, 334.
Jus des plantes; manière de les tirer et de les conserver, 632.
Jusquiame, 334.

K.

Karabé, 382.
Kermès, 271.
Kerva, 498.

L.

Labdanum *ou* Ladanum, 337.
Laceron, 338.
Lait virginal, 338.
Laitron, *ibid.*
Laitue domestique, 339.
Laitue sauvage, 340.
Lampsane, *ibid.*
Langue de cerf, *ibid.*
Langue de chien, 162 *et* 341.
Langue de chien, (onguent de) 444.
Langue de serpent, 341.
Larix, 396.
Larme de Job, 341.
Lavement, 136.
Lavemens; décoction détersive et émolliente pour les faire, 165.
Lauréole, 342.
— Sa préparation, 387.
Laurier, 343.
Laurier-rose, *ibid.*
Laurier, (huiles de baies de) 313.
Lénitif, 344.
Lénitif fin de Meyssonnier, *ib.*
Lentille, 344.
Lentille d'eau, 345.
Lentille de marais, *ibid.*
Lentille (looch de), 358.
Leutisque (huile de), 314.
Livèche, 357.
Liane à glacer l'eau, 84.
Liane à serpent, *ibid.*
Liége, 345.
Lierre, (huile de) 314.
Lierre terrestre, 347.
Lierre terrestre, (conserve de) 146.
Lierre terrestre, (onguent de) 447.
Lierre terrestre, (sirop de) 608.
Lièvre, 348.
Lièvre; préparation de son poil, 392.

Limaçon, 349.
Limaçon, (eau de) 179.
Limas *ou* Limace. 349,
Limons, 351.
Lin, 352.
Linaire, 353.
Linaire, (onguent de) 447.
Linctus, 357.
Liniment, 354.
Liniment de Saturne, *ibid.*
Liniment pour la sciatique, *ib.*
Liniment pour les brûlures écorchées, *ibid.*
Liniment pour les hémorroïdes, *ibid.*
Liniment pour les ulcères *ou* brûlures, *ibid.*
Liniment pour toutes les infections de la peau, *ibid.*
Lis, 354.
Lis des étangs, 431.
Liseron grand, 355.
Liseron petit, 356.
Liset, 355.
Liset petit, 356.
Litharge, *ibid.*
Litharge, (onguent de) 453.
Litharges; leur préparation, 383.
Livêche; 357.
Looch, 357.
Looch de chou rouge, *ibid.*
Looch de lentilles, 358.
Looch de tussilage simple, *ib.*
Lotier odorant, 57 *et* 358.
Lotion, médicament, 358.
Lotion, fomentation, *ibid.*
Loup, 360.
Loup; préparation de son foie et de ses intestins, 388.
Lupin, *ibid.*
Lut, 361.
Lut pour bâtir les fourneaux de briques, *ibid.*
Lut pour enduire les vaisseaux de verre et de terre, 362.
Lut pour joindre les vaisseaux les uns aux autres, 363.
Lut pour réparer les fentes des vaisseaux, *ibid.*
Lut de sapience, 364.
Lut propre à boucher les bouteilles, *ibid.*
Lycion, 107.
Lysimachie, 365.
Lysimachie rouge, *ibid.*

M.

Macis, 422.
Maceron, 365.
Mâche, 366.
Maïs, 66.
Malabâtre, 240.
Malicorium, 275.
Mallette, 75.
Mandragore, 366.
Maniguette, 100.
Manne, 367.
Marguerite petite, 367.
Marie (la), 622.
Marjolaine, 368.
Marjolaine, (conserve de) 146.
Marjolaine simple, (huile de) 308.
Marjolaine de Crête, 370.
Maronnier d'Inde, 118.
Maronnier de France, *ibid.*
Maroute, 309.
Marum, 370.
Marrube blanc, *ibid.*
Marrube blanc, (conserve de) 146.
Marrube blanc, (onguent de) 447.
Marrube noir, puant, 370.
Masticatoires, 371.

Mastic, (huile de) 304.
Mastic, 371.
Mastic; moyen de le pulvériser, 660.
Matières âcres; moyens de les pulvériser, 661.
Matricaire, 372.
Mauve de jardin, 373.
Mauve sauvage *ou* vulgaire, *ibid.*
Mayenne, 43.
Méchoacan, 374.
Médicamens; ce que c'est, 374.
Médicamens; circonstances à observer dans leur choix, 375.
Médicamens; leur conservation et leur durée, 376.
Médicamens; leur préparation, 378.
Médicamens simples; préparation de plusieurs d'entr'eux en particulier, 382.
Médicamens simples, qui excellent par-dessus les autres, 395.
Mélèze, 396.
Mélilot, 376.
Mélilot, (emplâtre de) 217.
Mélisse, 397.
Mélisse bâtarde, 398,
Mélisse des bois, *ibid.*
Mélisse, (conserve de) 146.
Mélisse (eau de) composée, 179.
Mélisse, (extrait de) 235.
Mélisse des Molluques, 413.
Melon, 399.
Melongène, 43.
Menthe, 399.
Menthe d'eau, 401.
Menthe poivrée *ou* citronnée, *ibid.*
Menthe (conserve de), 146.
Mercure, 401.
Mercuriale, 402.
Mercuriale, (sirop de) 609.
Mères de gérofles, 262.
Meringeanne, 43.
Merisier, 403.
Merlan, 404.
Merveille du Pérou, 60 et 319.
Mesures de plusieurs ingrédiens, 404.
Mesures de liqueurs en usage à Paris, *ibid.*
Meum, 404.
Meurte, 425.
Mezereum; sa préparation, 387.
Mica panis, 65.
Miel, 405.
Miel anthosat *ou* de romarin, 406.
Miel de nénuphar, *ibid.*
Miel de pariétaire, 407.
Miel de raisins, *ibid.*
Miel de vulvaria *ou* d'arroche puante, dite herbe de bouc, *ibid.*
Miel mercuriel de tabac, 408.
Miel rosat, *ibid.*
Miel (onguent de) 441.
Miel, (autre onguent de) 448.
Miel violat, 409.
Mille-feuille, *ibid.*
Mille-feuille, (moyens de faire de l'huile de) 305.
Mille-feuille (onguent de), 448.
Mille-fleurs, (eau de) 669.
Mille-pertuis, 410.
Mille-pertuis composée, (huile de) 308.
— simple, 309.

Mille-pertuis, (teinture de fleurs de) 646.
Millet, 412.
Mine-de-plomb, *ibid.*
Minéraux; comment il faut les choisir pour les médicamens, 375.
Minium simple, (emplâtre de) 211.
Mirrhe, 424.
Mirrhe, (huile de) par défaillance, 309.
Molluque odorante, 413.
Morelle rampante, 171.
Morelle, 413.
Morelle grimpante, 414.
Morelle, (huiles de baies de) 302.
Morgeline, 414.
Mort du diable, 575 et 628.
Mouron, 415.
Mousse d'arbre, 416.
Mousse marine, 153.
Mousse de terre, 416.
Mousse terrestre, *ibid.*
Moutarde, 417.
Mouton, 76.
Mucilage, 418.
Mucilage de colle de poisson, 419.
Mucilage émollient commun, *ibid.*
Mucilage, (emplâtre de) 217.
Mucilage pour arrêter les hémorragies, *ibid.*
Mucilage pour les fentes et les crevasses des mains, des lèvres, des mamelles, 420.
Mufle de veau, *ibid.*
Muguet, *ibid.*
Muguet des bois, *ibid.*
Muguet petit, 88 et *ibid.*
Muguet, (conserve de fleurs de) 146.
Mulet, 421.
Mumie, *ibid.*
Mûres, (sirop de) 609.
Mûres de renard, (sirop de) *ibid.*
Muria, 440.
Mûrier, 421.
Muscade, 422.
Myrobolans, 423.
Myrte, 425.
Myrtille, 15 *et* 425.
Myrtille, (huile de) 314.
Myra cydoniorum, 138.

N.

Nacre de perles; sa préparation, 382.
Napel, 426.
Napellus, 296.
Narcotique, *ibid.*
Nard, 341.
Nard, (huile de) 309.
Nard indique, 42.
Nard sauvage, 84.
Nature de baleine, 427.
Naveau, 429.
Navet, *ibid.*
Navets; manière d'en faire le sirop, *ibid.*
Navette, 430.
Néflier, *ibid.*
Neige, 431.
Nénuphar, *ibid.*
Nénuphar, (miel de) 406.
Nénuphar, (sirop de) 610.
Nerprun, 432.
Nerprun, (sirop de) 610.
Nielle, 433.
Nître, 564.
Noirprun, 432.
Noisetier, 155.
Noix, (électuaire de) 197.

Noix, (huile de) 313.
Noix, (eau de) 180.
Noix, (sel fixe de) 181.
Noix, (sirop de) 610.
Noix de cyprès. 163.
Noix de Galles, 121 *et* 433.
Noix vomique; moyen de la pulvériser, 661.
Noli me tangere, 434.
Nombril de Vénus, 435.
Noyer, *ibid.*
Nummulaire, 285 *et* 436.

O.

Ochre, 437.
OEsipe; moyen de le faire, 385.
OEil de bœuf, 437.
OEil de Christ, 43.
OEillet, (conserve des fleurs d') 146.
OEillet, (sirop de fleurs d') 605.
OEillet de jardin, 437.
OEufs, (huile d') 314.
OEufs (sirop de jaune d'), 607.
Oignons, 438.
Oignon marin, 624.
Oignon de squille; sa préparation, 386.
Oignons, (huile d') 306.
Oleosaccharum; sa préparation, 393.
Oleum Heraclium, 155.
Oleum ricinum, 498.
Oliban, 220.
Olivier, 439
Ongles; moyens de les pulvériser, 661.
Onguent; ses différentes compositions, 440.
Onguent ægyptiac *ou* de miel, 441.
Onguent basilicum *ou* suppuratif de Lémery, 442.
Onguent blanc de cerise, de Rhasis, corrigé, *ibid.*
Onguent blanc de Fernel, *ib.*
Onguent d'Ache, 443.
Onguent d'aunée, *ibid.*
Onguent de Bartholin, *ibid.*
Onguent de bol de Guidon, *ibid.*
Onguent de Cynoglossum, 444.
Onguent détersif, *ibid.*
Onguent dessicatif rouge, 450.
Onguent de genièvre, d'Arnault de Ville-Neuve, 444.
Onguent de genièvre, *ibid.*
Onguent de genièvre, de Rongeard, 445.
Onguent de genièvre pour fluxions, *ibid.*
Onguent de gomme élémi, 446.
Onguent de Guybert, pour la brûlure, *ibid.*
Onguent de la mère, *ibid.*
Onguent de lierre terrestre, composé, 447.
Onguent de lierre terrestre, simple, *ibid.*
Onguent de Linaire, *ibid.*
Onguent de madame de Lansac, *ibid.*
Onguent de marrube blanc, *ibid.*
Onguent de miel, 448.
Onguent de mille-feuille, *ib.*
Onguent de Lémery pour la brûlure, 449.
Onguent d'or, *ibid.*
Onguent de patience de Durenou, corrigé, *ibid.*
Onguent de patience sauvage, crue, 450.

Onguent de petite chélidoine *ou* éclaire, 450.
Onguent de résine, *ibid.*
Onguent pour les rhumatismes, 130.
Onguent de soufre, 451.
Onguent de storax, *ibid.*
Onguent de tabac, *ibid.*
Onguent de tartre composé, *ib.*
Onguent de tartre simple, *ib.*
Onguent de térébenthine composé, 452.
Onguent de térébenthine plus simple, *ibid.*
Onguent de tuthie, *ibid.*
Onguent digestif magistral, *ib.*
Onguent jaune, 453.
Onguent napolitain simple, *ib.*
Onguent nutritum *ou* litharge, *ibid.*
Onguent ophtalmique de Baudron, 454.
Onguent ophtalmique de Charas, *ibid.*
Onguent pour la gratelle, *ib.*
Onguent pour les hémorroïdes, 455.
Onguent de rosat, *ibid.*
Onguent de tête de pavot, *ib.*
Onguent violat, *ibid.*
Onguent vert, *ibid.*
Onguent vert de Galien, 456.
Onguent vulnéraire, *ibid.*
Onguens chands; quels sont les trois, 168.
Onguens froids; quels sont les quatre, 168.
Onguens ordinaires aux chirurgiens; quels ils sont, *ib.*
Ophioglosse, 341.
Opiate, 456.
Opiate d'hyssope, *ibid.*
Opiate de bétoine, *ibid.*
Opiate de véronique, *ibid.*
Opiate de différentes plantes, 456.
Opiate fébrifuge, *ibid.*
Opium, 457.
Opium; moyen de le pulvériser. 661.
Opopanax, 457.
Opopanax; moyen de le pulvériser, 661.
Oranger, 458.
Orcanette, 459.
Oreille d'âne, 148.
Oreille d'homme, 84.
Oreille de lièvre, 481.
Oreilles de Judas, 636.
Oreille d'ours, 459.
Oreille de souris, 498.
Orge, 459.
Orge mondé, *ibid.*
Orge, (huile d') 314.
Origan, 460.
Orme, 461.
Orpin, 462.
Ortie morte, 463.
Ortie morte, grande, des bois, *ibid.*
Ortie piquante, 464.
Ortie grièche, *ibid.*
Orvale, 465.
Orviétan de Meyssonnier, *ib.*
Os des animaux; leur préparation, 391.
Os; moyen de les pulvériser, 661.
Oseille, 466.
Oseille, (eau d') 184.
Oseille, (sel essentiel et sel fixe d') 185.
Ostéocole, 467.
Oxide de cuivre vert, 671.
Oxide de plomb blanc, par l'acide acéteux, 111.
Oxide de plomb rouge, 412.
Oximel simple, 467.

Oxirrhodin, 468.
Oye, *ibid.*

P.

Pain à coucou, 17.
Pain de pourceau, 162 *et* 469.
Paliure, 469.
Palme de christ, 497.
Palme (huile de), 314.
Palmier, 469.
Panais, *ibid.*
Panicaut, 113 et 470.
Paon, *ibid.*
Papillaris, 340 et 477.
Pâquerette, 367.
Pareira brava, 470.
Parelle des marais, 287 et 476.
Parelle, 477
Parfum (du), 471.
Parfum agréable pour cassolette, 472.
Parfum céphalique, *ibid.*
Parfum contre le mauvais air. *ibid.*
Parfum pour arrêter la fluxion qui tombe sur la poitrine, 473.
Parfums pour les pulmoniques; pour les enchifrenés; pour fortifier le cerveau; pour les sérosités au commencement du rhume; pour fortifier le cœur, etc. *ibid.*
Pariétaire, 473.
Pas d'âne, 474.
Pas d'âne (grand), 486.
Pâs d'âne, (conserve des fleurs de), 146.
Pas d'âne (tablettes de), 640.
Passe-fleur, 150.
Passe-pierre, 482.
Passerage, 475.
Passerose, 373.
Pastel, 476.
Pastenade, 469.
Patience, 476.
Patience aquatique, 287.
Patience des jardins, 477.
Patience rouge, 566.
Patience, (onguent de) 449.
Patience sauvage, crue, (onguent de), 450.
Patte d'oye, 62 et 504.
Pavot blanc et noir cultivé, 478.
Pavot cornu, 479.
Pavot rouge des champs, *ibid.*
Pavot, (onguent de tête de) 455.
Pavot blanc (sirop de), 611.
Pavot rouge (sirop de), 601.
Pêcher, 480.
Pêcher (conserve de fleurs de), 145.
Pêchers, (sirop de fleurs de) 602.
Perce-bosse, 365.
Perce-feuille, 481.
Perce-mousse, 482.
Perce-pierre, *ibid.*
Perdrix, *ibid.*
Perles; leur préparation, *ibid.*
Persicaire âcre, 483.
Persicaire douce, tachetée, *ib.*
Persil, 484.
Persil de bouc, 485 et 505.
Persil de Macédoine, 485.
Persil de Macédoine, (gros) 365.
Pervenche, 485.
Pétasite, 486.
Pétasite composée, (eau de), 181.
Pétrole, 79 *et* 486.
Pétron, 258.
Pétrot, *ibid.*
Peuplier, 487,
Peuplier, (huile de) 305.

Phalaris, 488.
Phylaria, 242.
Phytolaca, 488.
Pied d'allouette, *ibid.*
Pied de chat, *ibid.*
Pied de chat, (sirop de) 605.
Pied de lion, 489.
Pied de pigeon, *ibid.*
Pied de poule, 126.
Pied de veau, 490.
Pierre admirable, 491.
Pierre admirable de Charas, *ibid.*
Pierre admirable de Solleysel, *ibid.*
Pierre d'aimant; sa préparation, 382.
Pierre calaminaire; sa préparation, *ibid.*
Pierre hématite, 492.
Pierre hématite d'Angleterre, 493.
Pierre hématite; sa préparation, 382.
Pierre infernale; sa composition, 36.
Pierre infernale, 493.
Pierre médicinale, 494.
Pierre ophtalmique, *ibid.*
Pierre des os rompus, 467.
Pierre des philosophes, 492.
Pierre-ponce, 494.
Pierre-ponce; sa préparation, 393.
Pierres précieuses; leur préparation, 382.
Pierre vulnéraire d'acier, 495.
Pierre vulnéraire et styptique, 495.
Pierres dures; moyens de les pulvériser, 661.
Pigeon, 496.
Pignons de Barbarie, 498.
Pignons d'Inde, 497.
Pignons; moyens de les pulvériser, 661.
Piloselle, 498.
Pilules, 499.
Pilules angéliques de Sennert, 500.
Pilules angéliques ordinaires, *ibid.*
Pilules *ante cibum*, 504.
Pilules apéritives de Duclos, 499.
Pilules astringentes d'Helvétius, *ibid.*
Pilules cochées, petites, dites *admirables*, 501.
Pilules diurétiques 503.
Pilules de Francfort, 502.
Pilules hépatiques et stomachiques, 503.
Pilules de longue vie, de Macrobe, 502.
Pilules de térébenthine, 503.
Pilules pour la toux, *ibid.*
Pilules de tribus, *ibid.*
Pilules stomachiques, 504.
Pimprenelle sanguisorbe, 505.
Pimprenelle, saxifrage, *ibid.*
Piment, 504 et 515.
Pin, 505.
Pissenlit, 506.
Pivoine, 507.
Plantain, 508.
Plantain d'eau, 509.
Plantain, (eau de) 181.
Plantain, (sirop de) 611.
Plantes; manière commode de communiquer leurs vertus aux huiles, 301.
Plantes; choix à en faire pour l'usage des médicamens, 375.
Plantes; tems d'en faire la collection, selon l'usage qu'on veut en faire, 376.

Plantes alexitères, ix.
Plantes alexipharmaques, *ib.*
Plantes anti-épileptiques, x.
Plantes anti-scorbutiques, xj.
Plantes anti-vénériennes, xij.
Plantes anti-vermineuses, xiv.
Plantes apéritives, xv.
Plantes apophlegmatisantes, xvj.
Plantes assoupissantes, *ibid.*
Plantes astringentes, xviij.
Plantes béchiques, xix.
Plantes carminatives, xx.
Plantes céphaliques, xxj.
Plantes cordiales, xxiij.
Plantes corroboratives, ix et xxiij.
Plantes détersives, xxiv.
Plantes diaphorétiques, *ibid.*
Plantes diurétiques, *ibid.*
Plantes émétiques, xxvj.
Plantes emménagogues, xxv.
Plantes émollientes, xxvij.
Plantes errhines, *ibid.*
Plantes fébrifuges, xxviij.
Plantes hépathiques, xxix.
Plantes hystériques, xxx.
Plantes incarnatives, *ibid.*
Plantes à jaunir, 263.
Plantes masticatoires, xxx.
Plantes maturatives, xxxj.
Plantes narcotiques, *ibid.*
Plantes odontalgiques, *ibid.*
Plantes ophtalmiques, *ibid.*
Plantes, otalgiques, *ibid.*
Plantes ptarmiques xxvij.
Plantes purgatives, xxxij.
Plantes rafraîchissantes, xxxv.
Plantes salivaires, xxxvj.
Plantes spléniques, xxix.
Plantes sternutatoires, xxvij.
Plantes stomachiques, xxxvij.
Plantes sudorifiques, xxxviij.
Plantes vénéneuses, xxxix.
Plantes vésicatoires, xxxix.
Plantes vomitives, xl.
Plantes vulnéraires, xlj.
Plantes vulnéraires détersives, xliv.
Plantes vulnéraires employées à l'extérieur, xliij.
Plantes vulnéraires incarnatives, xliv.
Plantes vulnéraires maturatives, xliij.
Plâtre crud, 510.
Plomb, *ibid.*
Plomb; moyen de le pulvériser, 661.
Poids en usage en pharmacie, 511.
Poireau, 512.
Poirée, *ibid.*
Poirier, 513.
Pois chiche, *ibid.*
Poivre du Brésil, 515.
Poivre d'eau, 483.
Poivre de Guinée *ou* d'Inde, *ibid.*
Poivre de la Jamaïque, 515.
Poivre noir, 514.
Poivre à queue, 159.
Poix de Bourgogne, 515.
Poix grasse *ou* blanche, *ibid.*
Poix navale, *ibid.*
Poix noïre, *ibid.*
Poix résine, 516.
Polium, *ibid.*
Polygala virginiana, 589.
Polypode, 517.
Polytric, *ibid.*
Pomme d'amour, 519.
Pomme d'or, *ibid.*
Pomme épineuse, *ibid.*
Pomme de merveille, 518.
Pommade pour la gale, 517.
Pommade pour les hémorroïdes, 518.

Pommes, (sirop de) 612.
Pommier, 520.
Pompholix, 521.
Porc, *ibid.*
Porc sauvage, 566.
Porcelaine; sa préparation, 382.
Porte-chapeau, 469.
Potelée, 334.
Poudre de bouillon blanc, 525.
Poudre cornachine, 524.
Poudre pour dessécher le cerveau, 528.
Poudre pour les dartres invétérées et rebelles, *ibid.*
Poudre pour les dents, *ibid.*
Poudre pour les descentes des enfans, 524.
Poudre digestive, 526.
Poudre du duc, simple, 527.
Poudre Dyssenterique, *ibid.*
Poudre d'encens et d'aloës, 526.
Poudre pour les érésipèles, *ibid.*
Poudre fébrifuge, 230.
Poudre pour la gravelle et la colique néphrétique, 528.
Poudre des trois poivres, de Galien, 526.
Poudre purgative, 529.
Poudre contre la rage, 522.
Poudre de Galien, contre la rage, 525.
Poudre de Piron, contre la rage, *ibid.*
Poudre sternutatoire, 529.
Poudre contre les vers. 523 et 587.
Poule, 529.
Poule-grasse, 366.
Pouliot, 529.
Pourpier, 530.
Pourpier simple, (sirop de) 612
Poux, 531.
Prêle, 532.
Prime-vère 532.
Prime-vère, (huile de fleurs de) 308.
Prime-vère, (conserve des fleurs de) 146.
Propolis, 133.
Prunelier, 535.
Prunelle, (sel de) 584.
Prunier franc *ou* cultivé, 533.
Prunier sauvage, 535.
Ptarmique, 289.
Pulmonaire, 536.
Pulmonaire de chêne, *ibid.*
Pulmonaire, (sirop de) 612.
Pulsatille, 150.
Punaise, 536.
Purgatif universel, 107.
Pyrèthre, 537.
Pyrole, *ibid.*

Q.

Queue de cheval, 532.
Queue de pourceau, 537.
Quinte-feuille, 540.
Quinquina, 538.
Quinquina, (sirop de) 613.

R.

Racine de la peste, 486.
Racine sentant les roses, 541.
Racine salivaire, 537.
Racine vierge, 576.
Racines moëlleuses; comment en préparer la conserve, 147.
Racines; moyen de les pulvériser, 661.
Raifort cultivé, 542.

Raifort sauvage, 542.
Raiponce, 543.
Raisin *ibid.*
Raisin d'Amérique, 488.
Raisin d'ours, 83.
Raisin de renard. 543.
Raisins, (miel de) 407.
Rapontic, 544.
Ratafia, *ibid.*
Ratafia de baies de genièvre, *ibid.*
Ratafia des six graines, *ibid.*
Ratafia pour se préserver de la colique néphrétique, *ibid.*
Ratafia purgatif, 545.
Rat, 545.
Rave, 546.
Raves, (sirop de) 613.
Recise, 61.
Réglisse; moyens d'en pulvériser le suc, 661.
Réglisse, (sirop de) 613.
Réglisse; sucs de réglisse blanc, noir, etc. 629.
Reine des prés, 47 et 547.
Remède contre la fièvre intermittente, 240.
Renard, 547.
Renard; préparation de ses poumons, 388.
Renoncule, 548.
Renoué, 549.
Reprise, 462.
Résine, (onguent de) 450.
Rhubarbe des paysans, 229.
Rhubarbe des moines, 551.
Ricin, 497.
Rièble. 273.
Riz, 551.
Rob, 552.
Rob de baies de sureau, *ibid.*
Rob de coins, *ibid.*
Rob de corme, 154.
Rob de mûres composé, 553.
Rob de mûres simples, 553.
Rob de noix, 435 et *ibid.*
Rob de véronique, 554.
Rocambole, 13 et 554.
Romarin, 554.
Romarin (conserve de), 146.
Romarin, (miel de) 406.
Romarin, (vinaigre de) 685.
Ronce, 555.
Rondelle, 84.
Rondotte, 347.
Roquette, 556.
Roquette de marais, 289.
Rose, (eau de) 183.
Rose de chien, 21.
Rose d'outre-mer, 373.
Roses, (conserve molle et solide de) 147 et 148.
Roses, (huile de) 310.
Roses, (onguent rosat) 455.
Roses, (sirop de) 614.
Roses; moyen de les pulvériser, 661.
Roses, (vinaigre de) 684.
Roses, (teinture de) 646.
Roseau, 556.
Roseau odorant, 90.
Rosée du soleil, 556.
Rosier, 557.
Rosier sauvage, 194.
Rossolis purgatif, 559.
Rossolis, (conserve de) 146.
Roucou. 128 et 559.
Rubrique. 157.
Rue, 559.
Rue, (conserve de) 146.
Rue de chèvre, 561.
Rue de muraille, 562.

S.

Sabine, 562.
Safran, 563.

Safran ; moyen de le pulvériser, 661.
Safran bâtard, 102.
Safran des Indes, 161.
Sagapenum ; moyen de le pulvériser. 661.
Salade de chanoine, 366.
Salep *ou* salop, 564.
Salicaire, 365.
Salicotte, 622.
Salpêtre, 564.
Salsepareille, 565.
Sang de dragon, 566.
Sandarax, 259.
Sanglier, 566.
Sangsue, *ibid.*
Sanguine, 492.
Sanicle, 567.
Santal, *ibid.*
Santaux ; moyen de les pulvériser, 660.
Santoline à feuilles de cyprès. 46.
Sapa ribesii, 278.
Sapin, 568.
Saponaire, 569.
Sarcepareille, 565.
Savonière, 569.
Sarcocole, *ibid.*
Sarcette, 570.
Sarrazin, 66 et *ibid.*
Sassafras, *ibid.*
Satyrion, 571.
Sauge des bois, 572.
Sauge, (conserve de) 146.
Sauge, (vinaigre de) 685.
Savinier, 562.
Saule *ou* saulx, 573.
Saule, (sirop de fleurs de) 603.
Saumure, 573.
Savon, (emplâtre de) 212.
Sauve-vie, 562.
Saxifrage, 242.
Saxifrage blanche, 574.
Scabieuse, 574.
Scabieuse de bois, 575.
Scammonée, *ibid.*
Scammonée ; sa préparation, 384.
Scammonée ; moyen de la pulvériser, 661.
Scariole, 222.
Sceau de Notre-Dame, 576.
Sceau de Salomon, 577.
Schœnante, 578.
Scolopendre, *ibid.*
Scolopendre vraie, 105.
Scolopendre vulgaire, 340.
Scolopendre, (sirop de) 615.
Scordium, 578.
Scordium (conserve de) 146.
Scorpion, 579.
Scorsonère, 580.
Scrophulaire petite, 120.
Scrophulaire grande, 581.
Scrophulaire grande, aquatique, *ibid.*
Sebeste, 582
Seigle, 583
Sel ammoniac, *ibid*
Sel de duobus, 584
Sel marin *ou* commun, 585
Sel essentiel d'oseille, 185
Sel fixe d'oseille, *ibid.*
Sel fixe de noix, 181.
Sel polychreste, 585.
Sel de prunelle, 584.
Sel végétal, 586.
Sel végétal ; (tartrite de potasse) ; manière de le faire, 193.
Sels ; moyens de les pulvériser, 661.
Semences chaudes, grandes ; quelles sont les quatre, 166
Semences, chaudes, petites, quelles sont les quatre, *ibid.*

Semences froides; quelles sont les quatre grandes, 166.
Semences froides, petites; quelles sont les quatre, *ibid.*
Semences froides; moyens de les pulvériser, 661.
Semences contre les vers, 587.
Semences; moyen de les pulvériser, 661.
Sené, 587.
Sené, (faux) 47.
Seneçon, 589.
Sénegré, 238.
Sénevé, 417.
Senevé, (huile de) 314.
Séneka, 589.
Serpent, 591.
Serpentaire grande, 341, 593.
Serpentaire de Virginie, 692.
Serpolet, 593.
Serrette, 594.
Séséli, *ibid.*
Simarouba, 595.
Sinapisme d'Aëce, 596.
Sirop, 696.
Sirop d'absinthe simple, *ibid.*
Sirop d'acacia, 615.
Sirop d'aigremoine, 597.
Sirop d'alleluia, *ibid.*
Sirop d'althœa, *ibid.*
Sirop d'arrête-bœuf, 612.
Sirop astringent, 596.
Sirop pour l'asthme, 129.
Sirop de berberis, 597.
Sirop de berberis, préparé sans feu, 598.
Sirop pour la bile, 576.
Sirop de bluets, 616.
Sirop de bourrache simple, 598.
Sirop de callebasse, 91.
Sirop de camomille simple, 598.
Sirop de capillaire simple, 599.
Sirop de cerises, appelées aigriotes, *ibid.*
Sirop de pied de chat, 605.
Sirop de chicorée simple, 600.
Sirop de chou rouge, *ibid.*
Sirop de citron, 601.
Sirop de citron préparé sans feu, *ibid.*
Sirop de coquelicot *ou* pavot rouge, *ibid.*
Sirop de dattes, 603.
Sirop émétique fébrifuge, 617.
Sirop pour l'enrouement et l'extinction de la voix, 169.
Sirop de Ferdinand, 552.
Sirop d'érysimum, 615.
Sirop de fleur de genet simple, 602.
Sirop de fleurs de pêchers simples, *ibid.*
Sirop de fleurs de pêchers préparé sans feu, 603.
Sirop de fleurs de saule, *ibid.*
Sirop de fleurs de tussilage simple, *ibid.*
Sirop d'œillets simples, 605.
Sirop de fraises, *ibid.*
Sirop de pied de chat, *ibid.*
Sirop de framboises, *ibid.*
Sirop de fumeterre simple, 606.
Sirop de genièvre, *ibid.*
Sirop de grande consoude simple, *ibid.*
Sirop de grenades aigres, *ibid.*
Sirop de groseilles rouges, *ibid.*
Sirop pour les hémorrhagies, 618.
Sirop de houblon simple, 607.
Sirop de jaunes d'œufs, *ibid.*
Sirop de joubarbe simple, *ib.*
Sirop de jujubes, 608.
Sirop laxatif, 619.

Sirop de lierre terrestre, 608.
Sirop de longue vie *ou* de Calabre, *ibid.*
Sirop magistral hydragogue, 618.
Sirop de mercuriale simple, 609.
Sirop de mûres simples, *ibid.*
Sirop de mûres de renard, *ib.*
Sirop de nénuphar simple, 610.
Sirop de nerprun, *ibid.*
Sirop de noix de Mésué, *ib.*
Sirop de pavot blanc simple, 611.
Sirop de plantin, *ibid.*
Sirop de pommes, 612.
Sirop de pourpier simple, *ib.*
Sirop de pulmonaire, *ibid.*
Sirop purgatif, 576.
Sirop de quinquina, 613.
Sirop de deux racines, 602.
Sirop des cinq racines, 600.
Sirop pour les maladies de la rate, 618.
Sirop de raves simple, 613.
Sirop de réglisse composé, *ib.*
Sirop de roses pâles, sans feu, 614.
Sirop de roses pâles, solutif, *ibid.*
Sirop royal, 619.
Sirop de sauge, 599.
Sirop de scolopendre, 615.
Sirop scorbutique, 618.
Sirop de tabac, 615.
Sirop pour les vieilles toux et rhumes, 619.
Sirop de verjus, de grain, 615.
Sirop de vinaigre simple, 616.
Sirop de violettes simples *ib.*
Sirop de vipères, *ibid.*
Sirop d'yèble simple, 617.
Sirop; manière de le clarifier, 619.
Solanum furiosum, 519.
Soldanelle, 620.
Sorbes, (électuaire de) 197.
Sorbier, 153.
Souchet, 620.
Souchet des Indes, 161.
Soucy, 621.
Soucy, (conserve de fleurs de) 146.
Soucy, (vinaigre de) 685.
Soude, 622.
Soufre, *ibid.*
Soufre occidental, 295.
Soufre de Ruland, (emplâtre de) 213.
Soufre, (extrait de) 235 et 236.
Soufre de la monsse, 417.
Soufre, (sirop de fleurs de) 604.
Soufre, (trochisque de) 664.
Souris, 545.
Spargelle, 259.
Sperme de baleine, 427.
Sperniola, 276.
Spic, 341.
Spic nard, 623.
Spina solstitialis, etc. 623.
Spodée, 624.
Spodium, 198.
Spodium; sa préparation, 382.
Spongiola, 195.
Squille, 624.
Squine, 625.
Staphisaigre, 280 et 626.
Statice, 626.
Sternutatoire en forme de poudre, 226.
Stæchas arabique, *ibid.*
Stæchas, citrin, 627.
Storax, *ibid.*

Storax, (onguent de) 451.
Stramonium, 519 et 628.
Stupéfactifs, 426.
Suc de réglisse blanc, 629.
Suc de réglisse de Blois, *ib.*
Suc de réglisse noir, *ibid.*
Succin, 24.
Succin; sa préparation, 382.
Succise, 628.
Sucre, 630.
Sucre rosat, (tablettes de) 640.
Sucs *ou* jus; manière de les tirer et de les conserver, 632.
Suie, 636.
Suie, (emplâtre de) *ibid.*
Sulfate alumineux, 21.
Sulfate d'antimoine, 34.
Sulfure d'huile volatile, 55.
Sumac, 634.
Suppositoires, *ibid.*
Sureau, 635.
Sureau, (petit) 694.
Sureau, (trochisques de baies de) 663.
Sureau, (vinaigre de) 685.
Surette, 466.

T.

Tabac, 637.
Tabac simple, (huile de) 305.
Tabac, (miel mercuriel de) 408.
Tabac, (onguent de) composé et simple, 451.
Tabac, (sirop de) 615.
Tableau alphabétique des plantes usuelles, ou des principales propriétés des plantes en médecine, extrait des dictées de botanique, faites au jardin des plantes de Paris, par Bernard de Jussieu, ix.
Tablettes, 639.
Tablettes diurétiques, 641.
Tablettes de guimauve, 639.
Tablettes pour les hernies *ou* descentes, 642.
Tablettes pectorales de Gendron, 641.
Tablettes de sucre rosat, 640.
Tablettes pour la toux, 642.
Tablettes de tussilage, 640.
Tablettes pour tuer les vers, 642.
Tablettes vomitives, *ibid.*
Tabouret, 75.
Tacamahaca en coque, 270.
Talc de Venise; moyen de le pulvériser, 661.
Tamarins, 643.
Tamaris, (conserve de) 146.
Tanaise *ou* Tanaisie, 644.
Taraspic, 653.
Tarc *ou* goudron, 645.
Tartre, *ibid.*
Tartre, pour le calciner, 192.
Tartre, (huile de) par défaillance, 310.
Tartrite acidulé de potasse, 159.
Teinture, 646.
Teinture de fleurs de millepertuis, *ibid.*
Teinture de roses, *ibid.*
Teintures de roses astringentes, *ibid.*
Teinture theriacale, 647.
Tenche *ou* Tanche, 647,
Térébenthine, 647.
Terre glaise, 37.
Terre du Japon, 86.
Terre méritée, 161.
Terre sigillée *ou* scellée, 648.

Terre sigillée ; sa préparation. 383.
Terres ; moyens de les pulvériser, 661.
Terrette, 347.
Tertianaire, 658.
Tetrapharmacum de Gallien, 207.
Thalitron, 649.
Thapsie, 650.
Thé, *ibid.*
Thé d'Europe, 674.
Thé à foulon, 160.
Thé du Mexique, 25.
Térébenthine : manière de la préparer, 387.
Térébenthine, (onguent de) 452.
Thériaque des Allemands, 235.
Thériaque d'Andromaque ; ses vertus et son usage, 651.
Thériaque de Meaué, composée de quatre drogues, 652.
Thériaque des pauvres, 259.
Thlaspi, 653.
Thym, *ibid.*
Thymelée, 253.
Tillau *ou* Tilleul, 654.
Tilleul, (conserve de) 146.
Tisane, 655.
Tisane apéritive, *ibid.*
Tisane astringente, *ibid.*
Tisane commune, *ibid.*
Tisane contre la goutte, la sciatique et le rhumatisme, 656.
Tisane contre le rhume et la toux, *ibid.*
Tisane contre l'hydropisie, *ibid.*
Tisane de santé, 657.
Tisane laxative, 658.
Tisane pour se garantir de la gravelle, *ibid.*
Tisane purgative, *ibid.*
Tithymale, *ibid.*
Toque, *ibid.*
Tormentille, 659.
Tortelle, 670.
Toute-bonne, 465.
Toute-bonne des prés, 659.
Toute-épice, 433.
Toute-saine, 659.
Traînasse, 549.
Trefle bitumineux, 659.
Trefle des jardins, *ibid.*
Trefle musqué, *ibid.*
Trituration et pulvérisation de plusieurs drogues, 660.
Trochisque, composition, 662.
Trochisques béchiques noirs, *ibid.*
Trochisques béchiques rouges, *ibid.*
Trochisques citrin, *ibid.*
Trochisques d'arsenic, 663.
Trochisques de balaustes, *ib.*
Trochisques de baies de sureau, *ibid.*
Trochisques de soufre et de tuthie, 664.
Trochisques détergens, *ibid.*
Trochisques de vipères, *ibid.*
Trochisques d'Iris, 665.
Trochisques escarotiques, *ibid.*
Trochisques pour le flux d'urine involontaire, *ibid.*
Troêne, 665.
Tue-chien, 138.
Tuile, 666.
Turbith, 653, et 666.
Turquette, 667.
Tussilage, 474, et 667.

Tussilage, (sirop de fleurs de) 604.
Tussilage, (tablettes de) 640.
Tuthie, 667.
Tuthie; sa préparation, 382.
Tuthie, (trochisques de) 664.

V.

Urine, 668.
Vache, 668.
Valériane, 669.
Vanille, 127 et 670.
Vaude, 253.
Velar, 670.
Velvotte, 671.
Verdel, *ibid.*
Verge d'or, *ibid.*
Vergne, 44.
Verjus, (sirop de) 615.
Vermiculaire, 672.
Vermillon, 132.
Véronique aquatique, 58.
Véronique femelle, 672.
Véronique mâle rampante, vulgaire, 674.
Véronique, (opiate de) 456.
Vers de terre, 675.
Vers de terre; leur préparation, 388.
Vers de terre, (huile de) 311.
Vert de gris, 671.
Verveine, 677.
Vesse de loup, 678.
Vif-argent, 401.
Vigne, 679.
Vigne blanche, 79.
Vigne de Judée, 414.
Vigne du Nord, 298.
Vigne sauvage, 470.
Vin, 680.
Vin d'absinthe, 686.
Vin de baies d'Alkekenge, 687.
Vin de buglose, 687.
Vin chalibé, 685.
Vin de cornouilles, 154.
Vin, (hypocras de) 317.
Vin médical *ou* médicinal, 685.
Vin contre la génération de la pierre, 685 et 686.
Vinaigre, 682.
Vinaigre, (sirop de) 616.
Vinaigre de fleurs de capucines, 685.
Vinaigre de corne de cerf, *ib.*
Vinaigre d'estragon, *ibid.*
Vinaigre de fleurs de genêt, *ib.*
Vinaigre médical, 684.
Vinaigre d'œillet, 685.
Vinaigre contre la peste, 684.
Vinaigre de romarin, 685.
Vinaigre rosat, 684.
Vinaigre de sauge, 685.
Vinaigre de soucy, *ibid.*
Vinaigre surale, *ibid.*
Vinaigre de sureau, *ibid.*
Vinette, 466.
Violette, 688.
Violettes, (miel de) 409.
Violettes, (onguent violat) 455.
Violettes, (sirop de) 616.
Violier, 688.
Violier jaune, 262.
Viorne, 689.
Viorne des pauvres, 135.
Vipères; leur préparation, 390.
Vipère, 690.
Vipère, (sirop de) 616.
Vipères, (trochisques de) 664.
Vipérine, 691.
Vitriol, 692.

Vitriol, (élixir de) 200.
Volant d'eau, 431.
Vulvaria, (miel de) 407.

Y.

Yèble, 694.
Yèble, (huile de baies d') 302.
Yèble, (huile d') 314.
Yèble, (sirop d') 617.
Yeux de cancre, 193.
Yvette, 694.

Z.

Zedoaire, 696.

TABLE

des maladies pour lesquelles on trouve des remèdes dans ce dictionnaire.

A.

ABCÈS, 1. 29. 150. 212. 290. 349. 397. 446. 448. 450. 574.
Abcès dans le corps. 2. 29. 235. 290. 579. 629. 653.
Abdomen, *voyez* ventre, (maladies du bas).
Accouchement, le hâter. 110. 123. 212. 262. 284. 295. 321. 348. 421. 488. 592. 594.
Accouchement difficile ou laborieux, 6. 31. 52. 54. 78. 101. 127. 168. 274. 342. 349. 355. 369. 469. 513. 563. 592.
Acides, les absorber, 20. 68. 152. 428. 511. 514.
Adoucissans (remèdes), 10. 332.
Affections hippocondriaques, 138. 149. 264. 366. 369. 370. 399. 417. 440. 476. 483. 627.
Affections hystériques, 440. 625.
Affections paralytiques, 297.
Affections scorbutiques, *voy.* scorbut.
Affections soporeuses, 158. 204. 296. 344. 372. 554. 556. 570. 639.
Aigreurs, 3. 19. 30. 44. 87. 399. 426. 568.
Air, le purifier, 13. 67. 192. 199. 200. 201. 235. 259, 282. 351, 402, 472. 639.
Air, préservatif contre ses mauvaises impressions, 332. 351. 392. 502. 684. 696.
Air, le rafraîchir, 573.
Aisselles, en corriger la mauvaise odeur, 15. 425.
Alopécie, *voyez* chauveté.
Amour pour y exciter, 11.
Amour, pour le réprimer, 12.
Amygdales (inflamation des) 293. 373. 397. 435. 499. 583.
Amygdales, leurs ulcères, 570. 629.
Anasarque, *voyez* hydropisie anasarque.
Anévrisme, *voyez* tumeur sanguine.
Anus, sa chure, *voyez* fondement.
Aphte, *voyez* bouche (élevure de la).
Apoplexie, 24. 34. 97. 100. 105. *bis.* 111. 141. 150. *bis.* 159. 160. 178. 179. 192. 199. *bis.* 204. 226. 227. 232. 262, 298. 321. 385. 391. 397. 403. 408. 418. 437. 472. 474. 497. 529. 532. 553. 554. 560. 572. 585. 594. 627. 638. 650. 652. *bis.* 654. 675. 681.
Apostème *ou* abcès, *voyez* tumeur.
Apostème pestilentiel, *voyez* bubons et charbons.
Apozème cordial et apéritif, 35.
Appétit dépravé, *voyez* pica.
Appétit perdu, l'exciter, 3. 4. 9. 10. 14. 24. 28. 30. 41. 88. 94. 98. 105. 136. 147. 154. 174. 185. 194. 197. 201. 203. 223. 229. 234. 257. 261. 271. 328. 369. 392. 399. 417. 422. 466. 514. 527. *bis.* 570. 571 583. 585. 616. 621. 653. 657. 679. 684. 685. 687.
Araignées phalanges leur piqûre, 273.
Ardeur d'urine, *voyez* urine.
Ardeur des entrailles. *voyez* entrailles échauffées.
Arrière faix, le faire sortir, 348. 369. 438. 468. 536.
Arsenic avalé, 34. 40.
Artère ouverte, 191. 349. 566.
Articles, leur contusion, 268.
Articles, (défluxions sur les) 105. 199. 235. 266. 284. 512.
Articles, leurs douleurs, 271. 291. 297. 350. 361. 564. 695.
Aspic, ses piqûres, 682.
Aspretés de la peau, *voyez* peau.
Assoupissement, 76. 87. 570. 650. 657. 674.
Assoupissement causé par le laudanum, 683.

Assoupissement dans les maladies épidémiques, 76.
Asthme, 11. 13, 14. 17. 20. 32. 37. 38. 44. 46. 49. 50. 55. 58. 60. 61. 70. *bis.* 77. 80. 81. 95. 110. 111. 122. 127. 129. 132. 136. 141. 146. 147. 150. 159. 168. 193. 204. 221. 237. 241. 242. 245. 254. 258. 261. 264. 265. 270. 281. 284. 318. 321. 328. 330. 334. 339. 342. 347. 356. 357. *bis.* 369. 386. 388. 404. 429. 438. 457. 460. 461. 464. 471. 474. 475. 486. 490. 504. 505. *bis.* 517. 530. 536. 538. 542. 546. 548. 554. 555. 556. 562. *bis.* 564. 569. 570. 572. 576. 579. 594. 604. 608. *bis.* 614. 615. *bis.* 623. 625. 627. 628. 629. 650. 653. 670. 671. 674.
Atropie ou desséchement, 77. 127. 296. 414. 668.
Avortement, 28. 563.
Avortement le prévenir, 64. 262. 272. 410. 423. 509. 554. 583. 644. 678.

B.

Balles, les faire sortir du corps, *voyez* corps étrangers, etc.
Bégayement, 342.
Bile, la purger, 24. 111. 119. 223. 245. 249. 287. 272. 317. 323. 356. 367. 372. 402. 414. 424. 500. 502. 503. 517. 534. 545. 588. 643. 672. 689.
Bile la tempérer, 47. 134. 135. 222. 223. 275. 339. 443. 466. 530. 531. 546. 600. 616. 688.
Bile engorgée, 20.
Bile épaissie, 222. 471. 517.
Bile jaune, 286.
Bile noire, 74. 424. 688.
Bile, la précipiter, 274. 277. 351.
Blessures, 24. 33. 50. *bis.* 52. 76. 197. 213. 244. 289. 410. 439. 462. 508. 533. 650.
Blessures empoisonnées, 33. 84.
Blessures internes, 7, 50.
Boire trop frais, 368.
Bouche, ses élevures ou aphtes, 18. 97. 373. 477. 553. 693.
Bouche, la faire bonne, 153, 246. 277. 351. 392. 401. 435.
Bouche (chancres dans la) 81.
Bouche enflammée, 16. 421.
Bouche, ses maux, 293. 408.
Bouche, la nettoyer, 28. 609.
Bouche (plaies de la), 57. 99.
Bouche sèche, 111. 608.
Bouche, sa pourriture, 274. 373, 541.
Bouche puante, 235. 339. 541.
Bouche ulcérée, 7. 18, *bis.* 57. 79. 99. 125. 132. 421. 422. 499. 541. 555. 666. 673. 698.
Bouffissures. 59. *bis.* 114. 231. 403.
Bourses (tumeur des), 47. 125. 231. 240. 543. 698.
Bourses enflées, *voyez* testicules enflés.
Boutons galeux et vénériens, 59.
Boutons, 629. 673.
Bronches pulmonaires, les adoucir, 64.
Brûlures; 7. 14. 44. 48. 57. 77. 91. 109. 113. 119. 130. 138. 156. 178. 188. 208. 211. 213. 215. 222. 244, 259. 276. 305. *bis.* 306. *bis.* 310. 315. 326. 339. 341. 346. 347. 348. 349. 352. 354. *bis. ter. ibid.* 355. 356. 360. 431. 435. 436. 438. 439. 442. 443. 446. 447. 449. 487. 494. 511. 512. 518. 519. *bis.* 520. 521. 565. 567. 569. 635. 637. 654. 669. 681. 682.
Brûlures, en effacer les cicatrices, 315.
Bubon, 71. 150. 228. 296. 315. 388. 448. 486. 505. 543. 636. 651. 670.
Bubon vénérien, 388.

C.

Cachexie, 45. 110. 196. 230. 232. 239. 245. 249. 290. 299. 369. 401. 417. 432. 484. 490. 507. 587. 624. 626. 654.
Cacochymie, 34.
Calcul, *voyez* gravelle.
Canaux biliaires, leur empâtement, 20.
Cancer commençant, 287.
Cancer ulcéré et non ulcéré, 14. 44. 48. 54. 59. 60. 76. 83. 89. 112. 114. 119. 132. 136. 143. 177. 204. 211. 283. 326. 353. 413. 483. 520. 637. 671. 673. 674.
Cantharides, remède pour ceux qui en auroient pris, 97.
Carcinome, *voyez* cancer.

Cardialgie, *voyez* estomac, ses picotemens.
Carie, 20, 232.
Carnosité, *voyez* excroissance.
Carus, *voyez* affection soporeuse.
Cataplasme résolutif, 4, 46, 396.
Cataractes, *voyez* yeux.
Catarre, 24. 61. 78. 101. 115. 168. 186. 221. 230. 243. 254. 257. 266. 290. 297. 305. 314. 321. 342. 348. 350. 374. 412. 418. 428. 502. 541. 568. 571. 572. 582. 591. 623. 628. 638. 644. 650. 662. 688.
Céphalalgie, *voyez* tête (mal de)
Cerveau, ses maladies, 25. *bis.* 62. *bis.* 90. 150. 168. 226. 247. 250. 263. 279. 298. 307. 341. 360. 391. 397. 403. 517. 529. 552. 557. 572. 578. 598. 627. 650. 652. *bis.*
Cerveau ses membranes ulcérées, 315.
Cerveau, le fortifier, 24, 50, 60. 67. *bis.* 87. 95. 100. 127. 149. 159. 160. *bis.* 166. 167. 170. 175. 176. *bis.* 179. 221. 226. 235. 245. 304. 308. 317. 318. 333. 360. 369. 393. 413. 422. 458. 473. 528. 568. 598. 614. 619. 623. 628. 653.
Cerveau, le purger, 49. 63. 159. 226. 360. 460. 502. 557. 602. 615. 687. 638. 657.
Cerveau, le réjouir, 49. 160. 351. 605.
Cerveau, ses humeurs froides, 307. 317. 652.
Cerveau, ses pituites, 371. 372. 457. 460. 557.
Cerveau (rhume de), 24. 287. 368. 433. 461. 528. 594. 610. 641.
Cerveau, ses transports, 150. 251.
Chair l'engourdir, 431.
Chair, la faire venir, 187. 208. 357. 449. 450.
Chairs baveuses, les consumer, 6. 21. 40. 214. 236. 441. 483. 493. 510. 646. 671. 689. 693.
Chairs, les purifier. 53. 483.
Chairs, les réunir, 271. 462.
Chairs superflues, 21. 510.
Chaleur naturelle, la réveiller, 28.
Chaleur (pour rafraîchir les parties intempérées de) 225. 326. 607.
Champignons venimeux mangés, 130. 512.
Chancres, 24. 55. 218. 273. 413. 493.
Charbon, 1. 8. 78. 106. 150. 157. 211. *bis.* 228. 275. 296. 349. 388. 448. *bis.* 543. 574. 622. 629. 636. 651. 670.
Chassie, *voyez* yeux.
Chaude-pisse, 2. 15. 118. 156. 348. 497. 545. 547.
Chevaux, leurs blessures, 151. 479. 484. 492.
Chevaux, leurs enclouures, 53.
Chevaux, leur farcin, 577.
Chevaux, leur gale, 250.
Chevaux, leur lune, 492.
Chevaux, leur pousse, 119.
Chevaux, leurs tumeurs et abcès, 43. 479. 483. 490.
Chevaux, leur roux, 120.
Cheveux, *voyez* poil.
Chien; leur gale, 250.
Chiragre, *voyez* goutte aux mains.
Cholera morbus, 15. 277. 457. 553. 583. 589. 652.
Chûte de haut, sang caillé dans le corps. 61. 77. 82. 91. 110. 170. 172. 193. 199. 209. 241. 260. 290. 297. 348. 353. 368. 389. 410. 428. 444. 594. 629. 636. 650.
Chûte violente, 77. 170. 244. 252. 284. 290. 306. 445. 669.
Cicatrices, amollir leurs duretés, 297.
Cicatrices, les avancer, 271.
Ciguë, son antidote, 464.
Clou, 65. 72. 78. 81. 211. 213. 250. 294. 296. 356. 446. 448. *bis.* 469. 582. 651. 657.
Cochemar. 32, 507.
Coction, l'aider, 234.
Cœur, le fortifier, 18. 24. 28. 50. 67. 83. 95. 96. 100. 111. 133. 147. 148. 152. 159. 166. 167. 176 *bis.* 178. 179. 183. 185. 200. 201. 202. 224. 235. 245. 246. 256 *bis.* 260. 274. 317. 332 *bis.* 382. 397. 413. 416. 421. 422. 437. 466. 473. 515. 520. 547. 554. 568. 597. 598. 602. 612. 619. 625. 640. 687.
Cœur (mal de), 202. 553. 651.
Cœur, le réjouir, 83. 200. 316. 351. 393. 399. 605 *bis.* 606 *bis.* 687.
Cœur, ses palpitations, 61. 74. 169. 178. 197. 272. 398. 400. 423. 437. 520. 580. 583. 687.
Cœur, ses vers, 158.
Colique, 8. 9. 14. 21. 22. 31. 32. 33.

45. *bis.* 47. 51. 54. 77. 79. 93. 95. 102. 103 *bis.* 104. 105. 110. 114. 117. 123. 125. 137. 150 *bis.* 162. 202. 223. 235. 236. 237. 238. 241. 244. 251. 261. 294. 299. 313. 343. 349 *bis.* 352. 355. 360. 369. 396. 398. 399. 423. 425. 426. 430. 437. 439. 497. 498. 505. 514. 515. 543. 544. 560. 580. 585. 589 *bis.* 623. 636. 646. 651. 652 *bis.* 657. 669. 673. 675 *bis.* 696. 698.

Colique bilieuse, 278, 511.

Colique des enfans, *voyez* enfans.

Colique d'estomac, *voyez* estomac.

Colique de *miserere*, 491, 652.

Colique néphrétique, 21. 28. 39. 73. 90. 91. 114. 117. 134. 151 *bis.* 154. 174. 175. 179. 194. 243. 279. 289. 292. 313. 321. 322. 352. 355. 366. 389. 404. 407. 408. 435. 438. 463. 470. 473. 478. 506. 513. 528. 535. 544. 580. 611. 636. 648. 669. 673. 680. 689. 698.

Colique de Poitou, 45. 141.

Colique vénéneuse, 65. 141. 406. 544.

Colique venteuse, 9. 13. 27. 31. 32. 91. 103. 160. 175. 180. 202. 203. 237. 242. 314. 319. 321. 345. 348. 388. 396. 408 *bis.* 423. 433. 435. 436. 458. 480. 555. 559. 572. 606. 611. 653. 654. 687.

Colique utérine, 575.

Colliquation, (maladies de) 328.

Condylomes, *voyez* fondement (tumeurs dures du).

Consomption, 71, 201, 278, 295.

Constipation, 16 *bis.* 352. 430. 534. 585.

Contre-coup, 170.

Contusions, 55. 57. 71. 76. 91. 93. 119. 178. 188. 208. 209. 217 *bis.* 218 *bis.* 227. 244. 252. 263. 266. 268. 283. 285. 290. 297. 298. 308. 368. 397. 399. 410. 414. 437. 444. 463. 474. 484. 490. 508. 519. 533. 548. 558. 565. 577. 582. 585. 594. 629. 637. 652. 659. 681.

Contusions sur les yeux, *voyez* yeux.

Convulsion, 264. 290. 307. 334. 343. 547. 652. *bis.* 675.

Coqueluche, *voyez* enfant.

Coriza, *voyez* nez, son écoulement muqueux.

Corps, en appaiser les chaleurs, 156.

Corps étrangers dans la chair, les faire sortir, 112. 193. 218. 223. 265. 321. 349. 468. 505. 537. 545. 564. 670.

Corps usés de débauche, *voyez* épuisement.

Corruption, y résister, 34. 46. 173. 175. 261. 284. 466. 584. 601. 624. 637.

Cors, *voyez* pieds.

Côté douloureux, 45. 79. 118. 137. 149. 212. 243. 273. 281. 361. 497. 566.

Cou, (glandes du) 217. 645.

Cou, (douleurs de) 497.

Coups de soleil, *voyez* soleil.

Coupure, *voyez* plaie récente.

Cours de ventre, dévoiement, 1. 6 *bis.* 15. 32. 35. 65. 67. 68. 70. 76. 87. 102. 107 118. 125. 128. 134. 137. 138. 147. 148 *bis.* 150. 152. 153. 154 *bis.* 155 *bis.* 162. 164. 165. 182. 193. 194. 197. 198. 219. 281. 223. *bis.* 224. 238. 239. 256 *bis.* 263. 266. 274. 277. 283. 286. 326. 328. 337. 345. 371. 382. 383. 391. 394. 404. 406. 408. 409. 412. 416. 417. 428. 425 *bis.* 426. 430. 432. 434. 439. 457. 459. 463. 466. 469. 476. 478. 481. 484. 485. 487. 528. 535. 537. 550. 551 *bis.* 555. 557. 558. 565. 583. 595. 596. 598. 604. 610. 612. 619. 624. 626. 634. 654. 655 *bis.* 658. 663. 664. 666. 678. 679. 328. 681. 698.

Crachars, les exciter, 2. 37. 104. 124. 145. 146. 147. 155. 159. 220. 229. 266. 280. 352. 358. 371. 404. 407. 460. 462. 489. 503. 514. 530. 537. 581. 599. 602. 608. 610. 614. 629. 630. 632. 637. 640 *bis.* 641. *bis.* 653. *bis.* 657. 662.

Crachement de pus, *voyez* pus.

Crachement de sang, *voyez* sang.

Crampe, 350. 374.

Crampe, s'en préserver, 31, 123.

Crâne, ses plaies, 124.

Crevasses, fissures, et fentes des mains, des mamelles, des lèvres, etc. 29, 72. 109. 113. 125. 127. 138. 163. 215. 280. 295. 314. 315. 326. 350. 420. 453. 468. 519 644.

Crudités, 31. 32. 44. 87. 235. 505. 570. 650.

Cuisses, leurs tumeurs œdémateuses, 483.

D.

Dartres, 6. 17. 57. 58. 83. 109. 111. 118. 120. 127. 132. 134. 158. 188. 190. 193. 204 *bis.* 205. 221. 257. 263. 276. 283. 287. 288. 294. 299. 302. 304. 305. 309. 311. 313 314. 315. 354. 359. 361. 402. 413. 410. 439. 441. 443 445. 450. 451. 453 *bis.* 454. 468. 477. 516. 541. 555. 589. 606. 637. 644. 645. 646. 664. 673.

Dartres farineuses, 55. 340.

Dartres invétérées, 528.

Dartres vives, 55. 187. 519.

Dartres du visage, *voyez* visage.

Défaillance, 169. 201. 235. 262. 272. 274. 397. 423. 437. 458. 520. 563. 683.

Défluxions sur les articles, *voyez* articles.

Dégoût, *voyez* appétit perdu.

Délire, 17. 150. 281. 415.

Démangeaison, 109. 116. 204. 261, 269. 294. 330. 361. 413. 442. 443. 450. 451. 453 *bis.* 454. 521. 569. 574. 585. 589. 592. 666.

Démangeaison des yeux, *voyez* yeux.

Dents agacées, 530. 531.

Dents, en appaiser la douleur, 54. 56. 60. 64. 77. 83. 93. 96. 105. 119. 155. 178. 113. 254. 262. 268. 271. 275. 276. 286. 288. 289. 292. 321. 335. 343. 346. 371. 371. 422. 430. 431. 457. 461. 487. 514. 533. 535. 537. 546. 569. 570. 572. 585. 592. 621. 638.

Dents, les conserver, 29. 529.

Dents branlantes, les raffermir, 7. 21. 28. 29. 275. 185. 384. 519. 541. 571. 634. 666. 671.

Dents cariées, 74. 262. 297. 529. 654.

Dents, leurs fluxions, 6.

Dents sales, 21. 315. 348. 394. 495. 519. 666.

Dents, en purger les sérosités, 322. 529.

Dents des enfans, en faciliter la sortie, *voyez* enfans.

Dépilatoire, *voyez* poil, le faire tomber.

Descente d'intestin ou hernie, 81, 149. 163 *bis.* 172. 197. 214. 217. 244. 245. 267. 275. 283. 291 *bis.* 292. 317. 341. 351. 459. 462. 474. 481. 489. 509 518. 536. 541. 549. 567. 577 594. 642. 650. 670.

Descente aqueuse, *voyez* hydrocèle.

Descente des enfans, *voyez* enfans.

Descente du nombril, *voyez* nombril.

Descente de matrice, *voyez* matrice.

Descente du fondement, *voyez* fondement.

Desséchement, *voyez* maigreur.

Dévoiement, *voyez* cours de ventre.

Diarrhée, 24. 42. 43. 47 *bis.* 51. 54. 58. 61. 64. 76. 77. 91. 107. 126. 150. 163. 165. 223. 239. *bis.* 274. 275. 277 *bis.* 288. 293. 317. 328. 340. 348 349 371. 387 4.21. 422. 424. 427. 499 505 *bis.* 513. 521. 532. 535. 536. 541. 549. 553. 557. 647, 649 *bis* 652. 671. 673.

Difficulté de respirer, 107.

Difficulté d'uriner, *voyez* uriner. (difficulté d')

Digestion, pour la faciliter, 3. 9. 20. 26. 28. 32. 87. 105. 110. 127. 128. 132. 133. 138. 148. 149. 150. 153. 159. 174. 176. 194. 200. 201. 234. 256. 259. 271. 328. 351. 399. 400. 403. 417. 458. 515. 526. 527. *bis.* 550. 553. 568. 575. 594. 597. 638. 653.

Dislocations, *voyez* os disloqués.

Douleurs des femmes, après l'enfantement, *voyez* enfantement.

Douleurs externes, les adoucir, 297. 302. 308. 332. 373. 419. 428. 429. 457. 566. 583.

Douleurs internes, 268, 457.

Douleurs de côté, *voyez* côté douloureux.

Douleurs des jointures, *voyez* jointures.

Douleurs d'oreilles, *voyez* oreilles.

Douleurs de rate, *voyez* rate.

Douleurs des reins, *voyez* reins.

Douleurs de tête, *voyez* tête.

Douleurs des yeux, *voyez* yeux.

Duretés du foie, *voyez* foie.

Duretés, les amollir, 150. 372. 419. *bis.* 428.

Duretés, les dissiper, 133.

Duretés des mamelles, *voyez* mamelles, leurs duretés.

Dyssenterie, 8. 15. 16, 22. 23. 24. 37. 45. 47. 51. 52. 54. 57. 58. 61. 64. 65. 67. *bis* 68. 70. *bis*. 71. 75 76. *bis*. 77. *bis*. 81. 84. 100. 107. 118. 123. 125. 127. 128. 136. 137. 148. 149. 150. 152. 154. 155. 162. 163. 165. 191. 195. 213. 219. 222. 223. 224. 238. 239. 242. 262. 263. 264. 273. 274. 277. 283. *bis*. 286 *bis*. 288. 297. 304. 317. 319. 327. 328. 337. 345. 348. 349. 355. 365. 371. 411. 412. 413. 421. *bis*. 423. 424. 425. 426. 427. 430. 434. 436. 437. 439. 462. 463. 477. 478. 482. 484. 485. 489. 496. 497. 499. 505. *bis*. 507. 508. 509. 527. 528. 531. 532. 535. 541. 549. 552. 553. 565. 566. 570. 573. 595. 596. 606. 609 611. 626. 634. 635. 639. 647. 649. *bis*. 652. 654. 667. 668. 671. 677. 680. 690. 698.
Dyssenterie bilieuse, 531.
Dyssenterie épidémique, 698.
Dysurie, *voyez* urine rendue avec douleur.

E.

Eaux, les purger, 103. 232. 292. 340. 402.
Ebullition de sang, 478.
Ecchymose, *voyez* contusions légères.
Echauboulures, 355.
Echauffement, 45, 135.
Eclaircir la vue, *voyez* yeux.
Ecorchures, 109. 208. 306. 365. 417. 442.
Ecorchures entre les cuistes, 109.
Ecorchures des pieds, *voyez* pieds.
Ecrouellet ou scrophules, humeurs froides, 14. 24. 29. 42. 54. 57. 92. 112. 120. 136. 143. 162. 163. 178. 211. 213. 214. 217. *bis*. 218. 242. 250. *bis*. 257. 263. 264. 265. 266. 273. 282. 287. 298. 300. 303. 312. 321. 361. 411 416. 418. 443. 447. 481. 493. 496. 497. 517. 548. 554. 555. 560 565. 566. 569. 581. 582. 589. 592. 621. 637. 646. 665. 666. *bis*. 673. 690.
Effort de reins, *voyez* reins.
Empyeme ou apostême dans la poitrine, *voyez* poitrine.
Enchifrennement, 368. 433. 471.
Enchymose, 578.
Enfans, leurs coliquet, 651.
Enfans, leurs convulsions, 403. 415.
Enfans, leur coqueluche, 28. 328. 428.
Enfans, faciliter la sortie de leurs dents, 66. 126. 335. 360. 626.
Enfans, leurs descentes, 286. 341. 461. 481. 499. 524. 562. 577. 659.
Enfans, leur dyssenterie, 159.
Enfans, leurs écorchures, 569.
Enfans, leur épilepsie, 40. 298. 321. 420. 589. 636.
Enfans, leur estomac embarrassé, 374.
Enfans étiques, 475.
Enfans, leur gale sèche, 89. 435. 562. 626.
Enfans, leurs glaires, 626.
Enfans, leurs maux de gorge gangreneux, 278.
Enfans, leur gourme, 626.
Enfans, inflammations qui leur surviennent aux cuisses et aux autres parties, 109.
Enfans, ranule ou apostême tous leur langue, 636.
Enfans tardifs à marcher, 188.
Enfans, leur teigne, 218. 259. 314. 373. 548. 639.
Enfans, leur noueure, 13, 112. 244.
Enfans, tumeurs de leur nombril, 769.
Enfans, les empêcher de pisser au lit, 227.
Enfans leur toux sèche, ou convulsive, 12. 286. 530. 556. 631.
Enfans, leurs tranchées, 313. 330. 400. 415. 429. 488.
Enfans, leur lâcher le ventre, 76. 89. 481. 513.
Enfans, leur vermine, 205. 342.
Enfans, leurs glandes engorgées, 328. 498.
Enfans, leurs vers, 4. 13. *bis*. 14. 125. 126. 130. 198. 231. 296. 374. 435. 458. 481. 512. 531. 550. 618. 642. 650. 651. 667.
Enfant mort, le chasser de la matrice, 38. 168. 251. 331. 563.
Enfantement, (douleurs de l') 372.
Enflure des femmes après leur couche, *voyez* femme.

Enflures, les résoudre, 293. 306. 308. 374. 410. 555.
Enflure des gencives, *voyez* gencives.
Enflure qui menace d'hydropisie, 244.
Engelures et mules des mains et des talons, *voyez* mains, talons.
Engourdissement, 62. 263. 293. 343. 350.
Enrouement, 45. 87. 129. 241. 358. 373. 479. 506. 530. 547. 615. 671.
Entorses, 21. 188. 211. 445. 558. 645.
Entrailles échauffées, 134. 137. 142. 223. 245. 432. 460. 531. 609. 610.
Entrailles, en corriger l'intempérie, 192. 318.
Entrailles oppilées, 7. 80. 248.
Envie de vomir, 229.
Epanchement de sang, *voyez* sang, son épanchement.
Epaules, (douleurs d') 497. 533.
Epilepsie, mal caduc, 11. 12. 24. 29. *bis.* 31. 34. 62. 66. 67. *bis.* 70. 75. 78. 80. 83. 88. 89. 102. 105. *bis.* 110. 111. 115. 118. 122. 132. 141. 155. *bis.* 160. 169. *bis.* 179. 192. 195. 198. 199. 204. *bis.* 225. 227. 235. 242. 247. 251. 276. 279 *bis.* 293. 297. 298. 341. 349. 360. 369. 386. 391. 397. 403. 410. 415. 420. 421. 437. 465. 470. 472. 474. 482. 507. 519. 543. 552. 554. 559. 560. 561. 564. 569. 572. 577. 580. 594. 596. 605. 606. 625. 629. 644. 649. 652. 953. 654. 670. 691.
Epileptiques, les réveiller, 29. 195. 482.
Epuisement, 420. 436. 502. 551.
Erésypèle, 93. 109. 110. 118. 177. 188. 199. 211. 246. 276. 287. 288. 318. 326. 349. 353. 413. 478. 488. 494. *bis.* 506. 520. 526. 583. 594. 623. 635. 664. 669. 681. 694.
Erésypèle scorbutique, 511.
Esprits, leur défaillance, 169.
Esprits, appaiser leurs mouvemens violens, 432.
Esprits dissipés, les réparer, 26. 77. 80. 105.
Esprits, les réveiller, 28. 50. 67. 74. 95. 100. 105. 133. 292. 316. 422. 458. 515. 571. 598. 650. 687.
Esquinancie, 4. 24. 78. 79. 125. 136. 152. 282. 287. 288. 293. 296. 326. 336. 373. 397. 425. 435. 480. 485. 521. 565. 566. 584. 585. 602. 610. 629. 636. 673. 675. 682.
Esquinancie fausse, 335.
Estomac, absorber ses acides, 333. 394. 614. 619. 621. 623. 644. 653.
Estomac, ses aigreurs et ses rapports, 19. 30. 87. 152. 153. 201. 321. 391. 399. 568. 644.
Estomac, son ardeur, dite *soda*, 16. 157. 530.
Estomac, ses coliques, 400. 458. 544.
Estomac, ses crudités, 514. 585.
Estomac douloureux, 42. 149. 197. 198. 212. 544.
Estomac enflammé, 338.
Estomac, relaxation de ses fibres, 57. 138. 153.
Estomac faible, 10. 20. 24. 25. 28. 50. *bis.* 52. 54. 61. 86. 87. 95. 96. 105. 111. 126. 128. 144. 147. 148. *bis.* 149. 150. 152. 153. 159. 161. 167. *bis.* 174. 175. 176. 178. 179. 180. *bis.* 183. 194. 197. 198. 200. 201. *bis.* 223. 229. 235. 236. 239. 246. 256. *bis.* 258. 260. 261. 262. 271. 272. 274. 290. 304. 307. 408. 316. 317. *bis. ter.* 318. 333. 337. 341. 342. 343. 357. 361. 369. 372. 384. 392. 393. 401. 403. 404. 416. 423. 435. 458. 502 *bis.* 503. 504. 505. 513. 514. 515. *bis.* 526. 527. *bis.* 544. 550. 551. 553. 554. 558. 559. 568. 572. 573. 575. 583. 587. 597. *bis.* 602. 605. *bis.* 606. 652. *bis.* 654. 664. 687. 696.
Estomac froid, 14. 28. 118. 126. 127. 194. 502. 504. 514. 606. 652.
Estomac, ses gonflemens, 4. 250.
Estomac, ses indigestions, 54. 100. 235.
Estomac malade, 3. 9. 10. 24 25. 29. 62. 178. 234. 250. 257. 328. 343. 371. 399. 401. 478. 544. 570. 573. 609. 615. 696.
Estomac, ses picotemens, 223. 652.
Estomac rempli de pituites, 136. 202.
Estomac, ses vents, 201. 465. 604.
Estomac, ses vers, 80. 149. 642.
Estomac, ses viscosités, 250. 292. 318. 322. 374. 406. 564.
Estomac ulcéré, 57.
Eternuement, pour le procurer, 67.

105. 157. 162. 204. 206. 226. 231. 289. 343. 368. 418. 420. 495. 513. 529. 569. 637.
Étisie, 23. 102. 127. 475. 668.
Étouffement, 63.
Étourdissement, 62. 89. 159. 263. 518. 650. 674.
Evacuations, 171. 634.
Evacuations excessives de sang menstruel, *voyez* règles.
Evacuations excessives d'urine, *voyez* urine.
Evanouissement, faiblesse, *voyez* défaillance.
Exanthème, *voyez* pustule.
Excroissances charnues, 21. 39. 69. 77. 111. 437. 605.
Exomphale, *voyez* nombril. (descente du)
Exostose, *voyez* os, (tumeur osseuse sur l')
Expectoration, 14. 158. 433. 547. 590.
Exténuation à la suite de maladies, 414.
Extinction de voix, *voyez* voix.
Exulcération superficielle, 208.

F.

Faim trop grande, provenant de chaleur, 130.
Fébrifuge, 121.
Femmes enflées après leurs couches, 545.
Femmes grosses, leurs dégoûts, 274.
Femmes grosses, les purger, 367.
Fentes, *voyez* crevasses.
Fer chaud, 32.
Feu, (coups de) 52.
Feu Saint-Antoine, 304. 425. 673.
Feu volage, 211. 287. 292. 354. 413. 473. 478. 488. 673.
Fibres, leur dureté et contraction, 297.
Fibres relâchées, 87. 90. 227. 243. 297. 430. 550.
Fibres des yeux, les raffermir. *voyez* yeux.
Fièvre, 8. 37. 54. 59. 63. 75. 98. 108. 114. 115. 124. 168. 230. 245. 253. 256. 260. 261. 269. 277. 295. 323. 346. 359. 399. 404. 412. 423. 425. 432. 456. 458. 482. 487. 491. 506. 524. 530. 538. 541. 545. 584. 591. 600. 613. 623. 642. 651. 655. 672 678. 696.
Fièvre, calmer ses ardeurs, 10. 18. 27. 111. 128. 154. 276. 277. 280. 282. 207. 326. 339. 340. 345. 351. 366. 432. 531. *bis.* 565. 585. 597. 607. 608. 643. 645. 647. 679. 688.
Fièvre, pour raffraichir ceux qui l'ont, 35. 438. 616. *bis.*
Fièvre aiguë, 248.
Fièvre d'automne, 539.
Fièvre bilieuse, 100. 185. 222. 246. 274. 277. 326.
Fièvre chronique, 161. 254.
Fièvre continue, 98. 107. 124. 229. 263. 466. 538. 649.
Fièvre double-tierce, 159. 163. 456.
Fièvre épidémique, 690.
Fièvre hectique, 99. 283. 315. 350.
Fièvre hongroise, 565.
Fièvre intermittente, 3. 7. 16. 34. 36. 37. 38. 61. 74. 78. 85. 92. 98. 107. 115. 117. 124. 136. 141. 202. 236. 240. 260. *bis.* 345. 350. 488. 490. 507. 508. 509. 538. 556. 593. 613. 637. 644. 645. 658. 672. 678. 692.
Fièvre invétérée, 115. 657. 672.
Fièvre lente, 79. 507.
Fièvre maligne, *v.* fièvre pestilentielle.
Fièvre opiniâtre, 229. 456. 532. 550.
Fièvre pestiférée, 224. 429.
Fièvres pestilentielle et maligne, 17. 30. 35. 42. 48. 64. 98. 134. 138. 150. 152. 180. 181. 198. 201. 224. 236. 246. 251. 260. 273. 277. 290. 345 *bis.* 390. *bis.* 429. 436. 437. 458. 465. 484. 488. 496. 530. 532. 542. 547. 553. 568. 571. 578. 579. 593. 597. 605. 622. 623. 643. 645. 649. 652. 673. 674. 690.
Fièvre pourprée, 30. 224. 531. 591. 593.
Fièvre putride, 201. 246. 256. 277. 488. 530. 531. 565.
Fièvre quarte, 36. 48. 85. 91. 112. 113. 115. 141. 159. 163. 204. 227. 279. 293. 296. 321. 341. 343. 349. 351. 417. 456. 517. 531. 536. 584. 617. 649. 652. 657. 673.
Fièvre quotidienne, 273. 617.
Fièvre rebelle, 85. 692.
Fièvre avec redoublement, 538.
Fièvre tierce, 85. 108. 346. 351. 412.

499. 555. 573. 617. 643. 649. 657. 673.
Fiévre tierce bâtarde, 351.
Fiévres vermineuses, 246. 531.
Fissures, *voyez* crevasses.
Fistules, 54. 59. 72. 77. 116. 158. 211. 216. 228. *bis.* 314. 318. 350. 953. 441. 458. 483. 484 490. 567, 589. 671. 673.
Fistule carcinomateuse, 129.
Fistule du fondement, *voyez* fondement.
Fistule de l'œil, *voyez* yeux.
Fistule restée après la taille, 218.
Fleurs blanches, 25. 37. 43. 49. 50. 51. 64. 81. 116. 118. 195. 224. 243. 286. 399. 409. 414. 423. 463. 465. 485. 530. 555. *bis.* 559. 589. 647. *bis.* 698.
Fluidité des liqueurs, les rétablit 233.
Flux céliaque, *voyez* diarrhée.
Flux lientérique, *voyez* lienterie.
Flux de sang; *voyez* dyssenterie.
Flux de sang de veine rompue, *voyez* veine.
Flux de ventre, *voyez* diarrhée.
Flux d'urine, causé par le déchirement du col de la vessie, dans l'accouchement, *voyez* urine, etc.
Flux d'urine involontaire, dit *diabates*, *voyez* urine.
Fluxions, 54. 58. 61. 68. 76. 253. 267. 274. 281. 310. 350. 444. 619. 638.
Fluxions catarreuse. 330 571. 594.
Fluxions des dents, *voyez* dents.
Fluxions froides, 445.
Fluxions des gencives, *voyez* gencives.
Fluxions sur les genoux, *voyez* genoux.
Fluxions de poitrine, *voyez* poitrine.
Fluxions dans la tête, *voyez* tête.
Fluxions sur les yeux, *voyez* yeux.
Fœtus, le fortifier dans la matrice, 469.
Fœtus mort, *voyez* enfant.
Foiblesse d'estomac, *voyez* estomac faible.
Foie, ses abcès, 575.
Foie échauffé, 72. 73. 180. 222. 338. 349. 421 569. 589 623. 669. 698.
Foie, le fortifier, 149. 152. 167. 223. 224. 256. 317. 421.
Foie, ses maladies, 11. 18. 61. 62. 99. 110. 124. 130. 144. 222. 231. 244. 245. 257. 283. 349. 424. 437. 478. 490. 541. 548. 569. 649. 657. 697.
Foie, ses obstructions, 23. 46. 71. 72. 81. 85. 98. 99. 101. 107. 113. *bis.* 124. 130. 157. 161. 172. 174. 192. 230. 231. 243. 247. 260. 263. 265. 269. 283. *bis.* 285. 295. 298. 299. 340. 353. 361. 369. 399. 420 421. 461. 484. 505. 513 517. 541 542. 554. 565. 568. 573. 578. 601. 608. 613. 622. 624. 643. 645. 670. 673. 674. 677. 679.
Foie qui commence à se pourrir, 517.
Foie, ses tumeurs, 77. 131. 214. 217. *bis.* 218. 369.
Foie ulcéré, 668.
Folie, 204.
Fondement (chûte du), 31. 188. 227. 351. 426. 519.
Fondement (descente du), 6. 434.
Fondement, ses crêtes ou excroissances, 544. 545.
Fondement, ses crevasses, 370.
Fondement, ses fistules, 54. 113.
Fondement, ses maladies, 125.
Fondement, ses tumeurs dures *ou* condylome, 163. 370. 545.
Fondement, ses ulcères, 121.
Forces, les rétablir, 168. 202. 571. 665.
Foulures, 188. 306. *bis.* 311. 313. 448. 582. 645. 698.
Fractures, 55. 149. 150. 208. 217. 219. 677.
Frénésie, *voyez* phrénésie.
Frissonnement, 307.
Froid, en préserver les mains et les pieds, *voyez* mains et pieds.
Furoncles, *voyez* clous.

G.

Gaieté, pour l'exciter, 87.
Gale, 9. 14. 35. 38. 45. 57. 71. 72. 74. 89. 109. 141. 158. 160. 161. 190. 204. *bis.* 205. 249. 261. 268. 276. 283. 286. 288. 295. 299 309. 312. 354. 359 360. 361. 414. 415. 443. *bis.* 453. *bis.* 477. 478. 484. 494. 513. 522. 535. 548. 569. 574. 578. 585. 606. 622. 623. 635. 637. 646. 657. 666. 667. 669. 674. 679.
Gale grasse, 213. 450.

Gale invétérée, 321. 637.
Gale maligne, 89. 345. 581.
Gale, s'en préserver, 299.
Gale de la tête, 158. 321. 535. 589. 624.
Gale ulcérée, 444.
Gale, la sécher, 295.
Gale sèche des enfans, *voyez* enfans.
Gale des paupières, *voyez* yeux.
Ganglion, *voyez* nerfs (tumeur sur les).
Gangrène, 5. 37. 55. 56. 57. 60. 79. 93. 178. 188. 190. 191. 199. 287. 290. 297. 324. 361. 425. 441. 448. 449 483. 491. 520 526. 554. 573. *bis.* 579. 582. 584. 637. 681.
Gangrène, la prévenir, 56. 295. 423. 475.
Gangrène causée par le froid, 282.
Gencives chancrées, 675.
Gencives, leurs enflures, 39.
Gencives, leurs fluxions, 6.
Gencives, leur inflammation, 373.
Gencives, leurs maladies, 97. 246. 255. 284. 285. 293. 384. 426.
Gencives, pour les nettoyer, 270.
Gencives, leurs plaies, 79.
Gencives pourries, 18. 634. 666. 671.
Gencives relâchées, *voyez* dents branlantes.
Gencives scorbutiques, 529. 561. 634. 672.
Gencives saignantes, scorbutiques, 28. 64. 74. 79. 572.
Gencives ulcérées, 107. 366. 555. 572. 575.
Genoux, leurs abcès, 448.
Genoux enflés, 48. 213.
Genoux (fluxions sur les), 588. 497.
Genoux, leurs loupes, 515.
Gerçures, *voyez* crevasses.
Glaires des reins et de la vessie, *voyez* reins et vessie.
Glandes du cou, *voyez* cou.
Glandes du mésentère, 285. 645.
Goître, 195. 392.
Gonflement de la rate, *voyez* rate.
Gonorrhée, 12. 51. 76. 112. 113. 134. 140. 163. *bis.* 182. 255. 275. 300. 317. 339. 340. 374. 383. 388. 394. 491. 508. 565. 585. 612. 624. 634. 649. 698.
Gorge, acretés qui tombent dessus, 422. 506.
Gorge enflammée, 21. 43. 44. 87. 130. 252. 287. 318. 421. 431. 440. 474. 543. 547. 553. 555. 565. 575. 607. 636. 669.
Gorge enflée, 71. 241.
Gorge, ses glandes, 78.
Gorge (maux de), 39. 58. 64. 81. 93. 105. 123. 224. 246. 264. 280. 288. 293. 296. 336. 341. 355. 358. 367. 408. 426. 429. 435. 460. 464. 469. 473. 485. 509 521. 541. 555. 609. 636. 669. 678.
Gorge ulcérée, 6. 7. 18. 28. 79. 193. 373. 421. 422. 499. 570. 574. 666.
Gosier enflammé, 252. 326. 373. 440. 474. 575. 688.
Gosier (plaies du), 57. 99. 570.
Gourme des enfans, *voyez* enfans.
Goutte, 10. *bis.* 14. 29. *bis.* 33. 34. 48. *bis.* 54. 56. 65. 69. 72. 79. 80. 81. 85. 91. 99. 107. 108. 117. 118. 124. 129. 151. 156. 177. 196. 199. 202. 225. 254. 257. 258. 260. 263. 264. 265. 267. 271. 276. 279. 281. 282. 287. 295. 296. 299. 302. 304. 326. 331. 335. 349. *bis.* 350. 361. 366. 370. 410. 414. 415. 420. 421. 429. 432. 445. 463. 464. 465. 473. 476. 487. 490. 496. 497. 502. 516. 527. 533. 541. 568. 571. 577. 578. 579. 583. 589. 592. 609. 610. 616. 617. 626. 635. 644. 647. 648. 653. 666. 668. 669. 670. 673. 675. 694. 695.
Goutte, s'en préserver, 288. 348. 695.
Goutte, pour la rappeler aux pieds, 549.
Goutte chaude, 186. 345. 431. 677.
Goutte froide, 321.
Goutte aux mains, 291.
Goutte, ses nodosités, 250. 329. 435.
Goutte sciatique, 10. 11. 45. 48. 63. 81. 85. 95. 93. 97. 107. 141. 148. 186. 196 209. 213. 238. 254. 265. 271. 281. 282. 291. 305. 308. 309. 314. 331. 336. 350. 353. 360. 374. 403. 411. 418. 439. 462. 476. 487. 515. 516. 518. 527. 565. 574. 596. 609. 611. 621. 624. 646. 653. 658. 680. 694. 695.
Goutte vague et scorburique, 77. 228. 626. 675. 676.
Gourteux, leurs tumeurs, 129.
Gratelle, 111. 132. 157. 190. 263.

293. 302. 311. 402. 442. 450. 451. 453. 454. 468. 546. 569. 574. 657. 666. 668. 673. 674. 689.
Gravelle et pierre des reins, 20. 21. 29. 39. 41. 51. 67. 71. 63. *bis.* 78. *bis.* 79. 83. 89. 99. 101. *bis.* 102. 105. 110. 111. 112. 114. 117. 120. 122. 126. 136. 140. 147. *bis.* 150. *bis.* 151. 154. 157. 162. 169. 173. 175. 183. 189. 193. 194. 220. 223. 235. 239. 240. 241. 242. 257. 263. *bis.* 265. 267. 273. *bis.* 276. 281. 282. *bis.* 283. 284. 285. 292. 293. 300. 312. 315. 322. 331. 340. 348. *bis.* 349. 350. 351. 352. 353. 361. 388. 389. 391. 393. 404. 407. 410. 412. 417. *bis.* 430. 433. 434. 435. 463. 464. 470. *bis*, *ter.* 471. 473. 477. 479. 481. 482. 483. 484. 488. 497. 499. 503. 506. 509. 528. 530. 533. 535. 541. 542. 543. 548. 555. 562. 564. 566. *bis.* 574. 577. 578. 579. 580. 601. 606. 613. 636. 641. 644. 648. 657. 658. 669. 671. *bis.* 674. 677. 679. 680. 685. 686. 687. 688.

H.

Haleine courte, 130.
Haleine mauvaise, 87. 133. 159. 321. 330. 371. *bis.* 397. 425. *bis.* 435. 554.
Hectisie, 275. 315. 350. 502. 552.
Hémorragie, 21. 23. 37. 47. 50. 58. 59. 64. 67. 76. 81. 102. 112. 121. 122. 123. 126. 138. 148. 154. *bis.* 163. 177. 182. 191. 193. 197. 204. 219. 223. 256. 265. 296. 341. 361. 374. 383. 391. 409. 410. 416. *bis.* 417. 419. 421. 431. 442. 457. 464. 484. 501. 508. 511. 522. 531. 532. 533. 536. 537. 558. 565. 573. 604. 606. *bis.* 610. 612. 616. 618. 619. 624. 647. 649. 650. 655. *bis.* 663. 666. 668. 678. 679. 682.
Hémorragies internes, 345. 553.
Hémorragie du nez, *voyez* nez.
Hémorragie des plaies, *voyez* plaies.
Hémorroïdes, en appaiser les douleurs, 29. 31. 44. 54. 55. 60. 70. 71. *bis.* 72. *bis.* 76. 91. 92. 109. 110. 120. 121. 123. *bis.* 133. 138. 193. 222 238. 242. 259. 288. 315. 345. 346. 352. 354. 370. 413. 415. 435. 438. 447. 450. 454. 455. 463. *bis.* 501. 508. 512. 518. *bis.* 519. *bis.* 531. 532. 544. 548. 567. 577. 581. 582. 589. 594. 659. 667. 678. 681. 694.
Hémorroïdes, les dessécher, 78.
Hémorroïdes enflammées, 39. 242. 488.
Hémorroïdes externes, 132.
Hémorroïdes internes, 38. 127. 227. 353. 411.
Hémorroïdes, en arrêter le flux, 191. 275. 276. 286. 317. 345. 388. 409. 425. 485. 505. 541. 611. 634. 649.
Hémorroïdes, les ouvrir, 54. 67.
Hémorroïdes, s'en préserver, 114.
Hémorroïdes, les résoudre, 55. 120. 525.
Hernie aqueuse, *voyez* hydrocèle.
Hernie charnue, *voyez* sarcocèle.
Hernie, *voyez* descente d'intestins.
Herpe, *voyez* dartres.
Hoquet, le faire cesser, 30. 101. 124. 138. 203. 399. 426. 457. 470.
Humeurs âcres; 138. 141. 162. 193. 238. 275. 286. 333. 358. 366. 396. 428. 504. 547. 575. 616. 624. 626. 642. 655. 668.
Humeurs, les amollir, 165. 302. 442.
Humeurs aqueuses, 272. 374.
Humeurs bilieuses, 108. 225. 248. 272. 424. 502. 503. 550. 557. 575.
Humeurs, les condenser, 302. 457. 608.
Humeurs enflammées, 44. 142.
Humeurs épaisses, 11. 49. 90. 134. 188. 229. 261. 291. 309. 310. 396. 467. 593. 645. 666.
Humeurs érésipélateuses, 476.
Humeurs, en modérer la trop grande fermentation, 223. 278. 496. 608.
Humeurs froides, *voyez* écrouelles.
Humeurs malignes, 159. 173. 180. 197. 200. 261. 333. 387. 436. 458. 572. 579. 593. 598.
Humeurs mélancoliques, 161. 204. 225. 229. 384. 645. 687.
Humeurs phlegmatiques, 225.
Humeurs pituiteuses, 10. 13. 80. 108. 374. 401. 593. 645.
Humeurs, les purger, 319. 322. 328. 390. *bis.* 500. 502. 524. 605. 615.
Humeurs, les purifier, 18. 192. 284.
Humeurs recuites, 248. 588. 643.

Humeurs scrophuleuses, 307.
Humeurs séreuses, 80. 98. 135. 168. 208. 225. 248. 257. 266. 374. 399. 533. 575. 588. 635.
Humeurs sur les genoux et les talons, *voyez* genoux, talons.
Humeurs visqueuses, les dissiper, 109. 196. 467. 510. 593. 666.
Hydrocèle *ou* descente aqueuse, 231. 350. 694.
Hydrophobie, 116. 195. 281. 522. 525.
Hydropisie ascite ou aqueuse, 3. 8. 9. 14. 35. 37. 59. *bis.* 72. 80. 85. 91. 94. 108. 115. 116. 120. 125. 139. 141. 150. 151. 153. 156. 158. 159. 161. 162. 169. 174. 180. 202. 226. 229. 232. 235. 240. 241. 244. 254. 257. 258. 260. *bis.* 264. 266. 269. 270. 272. 282. 285. 290. 295. 299. 319. 321. 330. *bis.* 340. 342. 349. 350. 353. 360. 368. 372. 374. 385. 386. 388. 402. 414. 416. 432. 436. 438. 468. 474. 477. 485. 490. 497. 498. 502. 517. 530. 533. 542. 543. 545. 553. 556. 564. 565. 573. 574. 575. 584. 587. 592. 601. 610. 617. 618. 621. *bis.* 624. 626. 635. 636. 643. 644. 652. 654. 656. 666. 673. 674. 675. 676. 680. 689. 694. 695. 697.
Hydropisie commençante, 94. 252. 288. 289. 499.
Hydropisie, dite leuco-phlegmatie, *ou* anasarque, 103. 110. 169. 254. 436. 625.
Hydropisie timpanite ou venteuse, 295. 396.
Hypocondres tendus, 217.
Hypocondriaques, 74. 99. 111. 158. 204. *bis.* 225. 239. 249. 265. 298. 299. 341. 385. 420. 511. 517. 520. 538. 546. 627. 650. 672.
Hypocondriaques scorbutiques, 249. 341. 476.

I.

Ictère, *voyez* jaunisse.
Imagination, pour la rendre plus vive, 87.
Inappétence, *voyez* appétit perdu.
Incontinence d'urine, *voyez* urine, son flux involontaire.
Indigestion, 30. 31. 44. 51. 54. 86. 103. 202. 203. 229. 235. 237. 261. 262. 343. 418. 436. 438. 461. 544. *bis.* 560. 572. 606. 650. 651.
Infection de la peau, *voyez* peau.
Inflammation, pour les appaiser, 107. 109. 110. 112. 150. 156. 222. 276. 280. 304. 305. 308. 318. 341. 345. 355. 356. 366. 413. 421. 431. 443. 448. 455. 468. 488. 519. 569. 635. 666. 669. 673. 681. 684. 694.
Inflammation externe, 44. 356. 435.
Inflammation des amygdales, *voyez* amygdales.
Inflammation qui survient aux cuisses des enfans et aux autres parties, *voyez* enfans.
Inflammation de la gorge, *voyez* gorge.
Inflammation interne, 224.
Inflammation des prostates, *voyez* prostates.
Inflammation de la rate, *voyez* rate.
Inflammation des reins, *voyez* reins.
Inflammation de la vessie, *voyez* vessie enflammée.
Inflammation des yeux, *voyez* yeux.
Insomnie, 33. 77. 432. 573. 652.
Intestins, leurs âcretés, 10. 67. 238. 468.
Intestins, leur ardeur, 16. 136. 407.
Intestins (descente des), *voyez* descente.
Intestins, leur érosion, 286.
Intestins, les fortifier, 502. 513. 652.
Intestins, leur flux, *voyez* dyssenterie.
Intestins, leurs maladies, 373. 407. 564. 696.
Intestins, leur rupture, 272.
Intestins ulcérés, 57. 221. 238. 329. 373. 462. 484. 485. 532. 537.
Intestins, leurs vers, *voyez* vers.
Ischurie, *voyez* urine supprimée.

J.

Jambes enflées, 58. 188. 257. 259. 483.
Jambes (loupes des), 55. 286. 637.
Jambes, leurs plaies, 123. 212.
Jambes, leurs rognes malignes, 213.
Jambes, leurs tumeurs, 110. 483.
Jambes ulcérées, 25. 38. 77. 126. 135.

138. 188. 194. 215. 288. 341. 349. 453. 475. 478. 509. 555. 574. 674.
Jaunisse, 3. 11. 18. 20. 28. 37. 39. 42. 45. 46. 66. 67. 77. 81. 83. 85. 98. 102. 108. 110. 111. 112. 113. 114. 116. 120. 124. 150. *bis.* 151. 161. *bis.* 162. 174. 198. 229. 239. 245. 249. 252. 263. 264. 272. 273. 283. 284. 292. 294. 295. 296. 298. 331. 347. 353. 357. 369. 399. 414. 420. 429. 461 468. 471. 476. 477. 482. *bis.* 484. 489. 499. 513. 517. 530. 532. 541. 555. 562. 572. 579. 589. 621. 624. 626. 644. 647. 652. 670. 674. 675. 676. 677. 685. 695.
Jointures douloureuses, 311. 422. 455. 652.
Jointures, pour les préserver des fluxions qui les menacent, et particulièrement de la goutte, 6.
Jointures, pour les fortifier, 217. 254. 304. 309. 554. 558. 564. 565.
Jointures, leurs plaies, 271.
Jointures, leurs tumeurs, 48. 65. 422.
Jusquiame, son antidote, 464.

L.

Lait grumelé dans les mamelles, 118. 400. 413. 415. 428. 583. 589.
Lait, pour le faire venir et l'augmenter, 30. 103. 130. 223. 236. 237. 339. *bis.* 393. 436. 461. 485. 506. 513. 675.
Lait, pour le faire passer, 212. 335. 484. 584.
Lait, pour l'empêcher de monter dans le sein, 15. 156.
Lait, l'empêcher de cailler dans l'estomac, 624.
Langue chancrée, 675.
Langue desséchée, 17. 138. 287.
Langue enflammée, 78. 547.
Langue paralytique, 372. 537.
Langue, ses plaies, 57. 99.
Larynx, ses inflammations, 326. 547.
Lassitude, 308.
Lassitude, ou douleurs par tout le corps, 533. 657.
Lentes, 346.
Lepre, 34. 130. *bis.* 204. 402. 591. 666. 673. 689. 690.
Léthargie, 24. 105. 141. 150. 160. 178. 179. 195. 204. 226. 229. 232. 262. 294. 305. 307. 385. 397. 406. 408. 418. 488. 497. 529. 570. 681. 683.
Lèvres, leurs maladies, 293.
Lientérie, 86. 95. 239. 275. 297. 304. 317. 344. 371. 423. 431. 433. 553. 612. 652. 696.
Linge taché, 311.
Lipothymie, *voyez* défaillance.
Lippitude, *voyez* chassie.
Liqueurs, en favoriser le cours, 474. 540. 695.
Lombes (douleurs des), 497.
Loupes, 18. 30. 46. 81. 530. 212. 214. 216. 217. *bis.* 265. 273. 346. 368 402. 448. 465. 515. 563.
Loupes des jambes, *voyez* jambes.
Loupes naissantes, 130.
Luette enflammée, 293. 435.
Luette enflée, 241. 295. 673.
Luette relâchée, 112. 252. 426. 458. 499. 505. 514. 526. 570. 666.
Luxations, 48. 67. 76. 566. 426. 698.
Lymphe, ses maladies, 29. 261. 490. 547. 625. 627. 698.

M.

Machicatoire contre la bile, 323.
Maigreur extrême, 45. 506.
Mains, les blanchir, 338.
Mains, leurs crevasses, *voyez* crevasses.
Mains, leurs engelures, 29. 213. 216. 242. 336. 418. 430. 453. 469. 519. 546. 624.
Mains gelées, 546.
Mains percluses. 188.
Mains, les préserver du froid, 468. 497.
Mains, leur tremblement, 342.
Mal d'aventure, *voyez* panaris.
Mal caduc, *voyez* épilepsie.
Mal de cœur, *voyez* cœur.
Mal de dents, *voyez* dents.
Mal d'enfant, 52.
Mal des yeux, *voyez* yeux.
Maladies chroniques, 3. 8. 19. 45. 80. 85 94. 114. 115. 132. 239. 249. 466. 666. 698.
Maladies contagieuses, 14. 101. 149. 201. 235. 578. 579. 621. 652.
Maladies convulsives, 13.
Maladies épidémiques, 199. 256. 652.

Maladies

Maladies de l'estomac, *voyez* estomac.
Maladies du foie, *voyez* foie.
Maladies de la rate, *voyez* rate.
Maladies des yeux, *voyez* yeux.
Maladies hystériques, *voyez* vapeurs hystériques.
Maladies inflammatoires, 16.
Maladies de langueur, 609.
Maladies longues et opiniâtres, 270. 433. 490.
Maladies malignes, 134. 169. 246. *bis.* 259. 270. 505. *bis.* 559. 591. 621. 659. 685. 690.
Maladies de la peau, *voyez* peau.
Maladies pédiculaires, 592.
Maladies pestilentielles, 251. 578. 591.
Maladies phlegmatiques, 287.
Maladies de poitrine, *voyez* poitrine.
Maladies du poumon, *voyez* poumon.
Maladies rebelles, 141. 229.
Maladies des reins, *voyez* reins.
Maladies soporeuses, 168. 418.
Maladies vénériennes, 414. 569.
Maladies du bas-ventre, *voyez* bas-ventre.
Maladies de la vessie, *voyez* vessie.
Maladies vieilles, 142.
Mamelles, leurs abcès, 446.
Mamelles, leurs crevasses, *voyez* crevasses.
Mamelles, leurs cancers, 283. 673.
Mamelles leurs duretés, 6. 118. 132. 238. 435. 446.
Mamelles enflammées, 345. 589.
Mamelles, mal des bouts, fentes, etc. 109. 340.
Mamelles malades, 109. 188. 211. 212. 448.
Mamelles (sang coagulé dans les), 455.
Mamelles tuméfiées, 106. 172. 344. 413.
Mamelles, leurs tumeurs, 3. 60. 172. 452. 671.
Mamelles ulcérées, 116. 569. 477. 574.
Manie, 29. 59. 204. *bis.* 398. 410. 415. 432. 543.
Matières vermineuses, 3. 142. 153. 550.
Matrice, ses descentes, 6. 326. 434. 673.
Matrice, ses duretés, 219.
Matrice, ses flux blancs ou rouges, 275. 536. 575. 658.
Matrice, la fortifier, 333.
Matrice, ses hémorragies, 296.
Matrice, ses maladies, 90. 98. 168. 191. 250. 271. 397. 408. 425. 575. 655.
Matrice, ses maladies froides et venteuses, 372.
Matrice, ses obstructions, 101. 157. 265. 369. 461.
Matrice, la purger après l'accouchement, 37.
Matrice, son relâchement, 555.
Matrice, ses suffocations, *voyez* suffocations.
Matrice tombée, 31. 188. 426. 669.
Matrice, ses vapeurs, *voyez* vapeurs hystériques.
Matrice ulcérée, 388. 519. 575.
Mauvais air, *voyez* air.
Maux de gorge, *voyez* gorge.
Maux de tête, *voyez* migraine, tête.
Mélancolie, 19. 35. 75. 198. 201. 249. 283. 322. 385. 397. 398. 411. 435. 473. 496. 511. 517. 520. 534. 575. 580. 588. 598. 602. 612. 680.
Membranes du cerveau, ulcérées, *voyez* cerveau.
Membranes, leurs contusions, 71.
Membranes trop tendues, les relâcher, 428.
Membre affoibli, 358.
Membre atrophié ou desséché, 77.
Membres (convulsion de), 105. 468.
Membre débilité, 178. 358. 426. 572.
Membre disloqué, 7. 31.
Membre engourdi, 293. 350.
Membre froissé ou foulé par chute, 582.
Membre paralytique, 125. 257. 350.
Membre pourri, 56.
Membre retiré, 77. 118. 468. 547. 675.
Membre tremblant, 63. 67. 105. 201. 235. 295. 297. 369. 547. 572. 627. 670. 695.
Mémoire diminuée, la rétablir, 233. 293. 555. 650.
Mésentère, ses abcès, 190.
Mésentère, ses duretés, 130. 162.
Mésentère, ses glandes, 69. 99. 650. 674.

Mésentère, ses maladies, 11. 249. 257. 265. 329.
Mésentère, ses obstructions, 98. 114. 483. 517. 565. 601. 602. 608. 624. 638. 645. 665.
Mésentère, ses tumeurs, 131.
Météorisme, 13.
Meurtrissures, 12. 54. 77. *bis.* 119. 197. 199. 211. 306. 533. 577. 578.
Migraine, 5. 33. 34. 62. 63. 89. 105. 109. 110. 115. 150. 160. 253. 267. 339. 342. 347. 368. 438. 474. 497. 502. 513. 594. 596. 609. 638. 650. 674. 678.
Mois, les arrêter, 263. 399. 416. 421. *bis.* 485. 489. 499. 505. 541.
Mois, les pousser, 3. 7. 8. 9. 11. 12. *bis.* 13. 20. 24. 25. 27. 39. 43. 44. 46. 54. 58. 62. 66. 67. *bis.* 69. 70. 71. 85. 87. 89. 90. 91. *bis.* 93. 95. 99. 100. 101. *bis.* 108. 110. 113. *bis.* 116. 127. 143. 145. 149. 153. 158. 161. 168. 169. 174. *bis.* 175. 200. 202. 230. 239. 246. 250. 251. 252. 258. 260. 262. 284. 287. 298. 318. 328. 330. 331 333. 343. 357. 361. 369. *bis.* 372. 393. 397. 399. *bis.* 402. 404. 415. 421. 422. 425. 433. 438. 458. 460. 465. 470. 482. 484. 486. 508. 512. 515. 517. *bis.* 538. 656. 560. 563. 564. 569. 570. 572. 578. 579. 587. 589. 594. *bis.* 621. *bis.* 623. 627. 644. 653. *bis.* 655. 696. 698.
Molles, les faire sortir, 348.
Morfondement, 238.
Morsure de cheval, 282. 652.
Morsure de chien, 370. 652.
Morsure de chien enragé, 3. 9. 54. 107. 108. 118. 218. 228. 294. *bis.* 296. 315. 415. 573. 652.
Morsure de scorpion, *voyez* scorpion.
Morsure de serpent, *voyez* serpent.
Morsure de vipère, *voyez* vipère.
Morsures venimeuses, 33. 54. 59. 65. 78. 79. 81. 149 150. 169. 218. 284. 294. 296. 321. 371. 522. 623. 649. 651. 652 691.
Mouches, les tuer, 365.
Mouvemens convulsifs, 45. 262. 263. 340. 342. 410. 594. 670.
Mucosités du nez, les faire sortir, *voyez* nez.
Mules des talons, *voyez* talons.
Muscles, les fortifier, 56. 219.

N.

Nausée, *ou* envie de vomir, 28. 371. 430. 527. 530.
Nausée sur mer, s'en préserver, 563.
Néphrétique, *voyez* colique néphrétique.
Nerfs, leurs contusions, 71. 227. 268. 271.
Nerfs coupés, 218. 592. 675. 676.
Nerfs douloureux, 91. 227. 263.
Nerfs endurcis, 67. 267. 311. 446.
Nerfs, les fortifier, 9. 46. 56. 57. 100. 105. *bis.* 109. 149. 219. 305. 308. 309. 311. 314. 343. 349. 369. 371. 435. 446. 451. 486. 547. 554. 558. 564. 627. 628. 653. 680. 694.
Nerfs foulés, 426. 445.
Nerfs malades, 168. 259. 263. 266. 268. 342. 343. 349. 437. 487. 554. 675.
Nerfs, leurs mouvemens convulsifs et irréguliers, les calmer, 89. 202. 487.
Nerfs paralytiques, 468. 487.
Nerfs piqués, 232. 295. 313. 518. 676.
Nerfs retirés, 123. 126.
Nerfs tremblans, 291. 310. 410.
Nerfs (tumeurs sur les), 326. 402. 669.
Nez cancéré, 114.
Nez, son écoulement muqueux, 266. 501.
Nez, ses hémorragies, 29. 88. 148. 157. 191. 222. 275. 276. 296. 298. 350. 351. 425. *bis.* 493. 499. 505. 541. 549. 567. 570. 572. 573. 618. 626. 650. 654. 683.
Nez, ses maladies, 97. 114.
Nez, en faire sortir les mucosités, 64. 513.
Nez (polype du), 158. *bis.* 425. 490.
Nez (rhume du), 93.
Nez (saignement du), 17. 63. 388. 426. 485.
Nez (ulcère puant au fond du), 346.
Nodosités, 217.
Nodosités de la goutte, *voyez* goutte.
Nodosités véroliques, 217. 402.
Noueure des enfans, *voyez* enfans.
Noli me tangere ulcéré, 57. 483 637.

Nombril (descente du) , 481. 567.
Nuages sur les yeux , *voyez* yeux.

O.

Obstructions , 3. 9. 19. 35. 37. 41. 42. 44. 81. 105. 114. 117. 124. 126. 136. 141. 142. 155. 181. 185. 195. 197. 222. 229. 230. 231. 239. 258. 264. 269. 318. 319. 328. 331. 347. 373. 425. 475. 477. 500. *bis.* 503. 508. 515. 531. 570. 585. 587. 597. 602. *bis.* 610. 621. 643. 644. 645. 652. 668. 695.
Obstructions du foie , *voyez* foie.
Obstructions des mois , *voyez* mois.
Obstructions de la rate , *voyez* rate.
Obstructions du bas-ventre, *voy.* bas-ventre.
Œdème , *voyez* tumeurs molles et blanches.
Œdème des pieds , *voyez* pieds.
Œsophage , ses plaies , 57.
Ongles , *voyez* yeux.
Ophtalmie , *voyez* yeux.
Opilation , *voyez* obstruction.
Opium avalé , 149.
Oppression nocturne , *voyez* cochemar.
Ordinaires , *voyez* mois.
Ordures dans les yeux , *voyez* yeux.
Oreilles , leur bruissement , 2. 67. 438.
Oreilles douloureuses , 63. 67. *bis.* 112. 156. 227. 335. 339. 473. 481. 547. 570. 580. 592. 647.
Oreilles , leurs flatuosités , 77.
Oreilles , leurs fluxions , 355.
Oreilles purulentes , 76. 346.
Oreilles suppurées , 76. 77. 512.
Oreilles , leur tintement , 23. 103. 105. 310. 312. 318. 412. 468. 481. 512. 647.
Oreilles vermineuses , 481. 483. 621.
Oreilles ulcérées , 67. 295.
Orgeolet , *ou* petite tumeur de la paupière , *voyez* yeux.
Orteils écorchés , 213.
Orthopnée , *ou* oppression qui empêche de respirer , 504.
Os cariés , 232. 262.
Os disloqués , 149. 187. 208. 217. 219. 311. 444. 558. 681.
Os fracturés , 55. 197. 467. 521.
Os pourris , 236.
Os (tumeur osseuse sur l') , 482.
Ouie , la rétablir , 31. 162.
Ozène , *ou* ulcère puant au fond du nez , *voyez* nez.

P.

Palais ulcéré , 79.
Pâles couleurs , 4. 13. 38. 44. 94. 110. 120. 230, 247. 284. 328. 361. 369. 399. 402. 418. 477. 490. 530. 561. 621. 644. 665.
Palpitations de cœur , *voyez* cœur.
Panaris , 188. 276. 446. 448. 452. 462. 543. 582. 675.
Pancréas (remède contre le) , 99. 131. 674.
Paralysie , 9. 34. 56. 77. 80. 90. 97. 100. 105. *bis.* 111. 159. 160. 178. 179, 192. 226. 227. 251. 258. 262. 266. 278. 288. 291. 297. 305. *bis.* 307. 310. 314. 321. 328. 342. 343. 350. 391. 397. 399. 403. 406. 418. 420. 432. 468. 472. 529. 532. 533. 547. 552. 554. 556. 564. 572. 626. 627. 638. 650. 652. 653. 680. 695.
Paralysie commençante , 62. 218. 308. 533.
Paralysie , s'en préserver , 99. 263.
Paralysie scorbutique , 569.
Parotides , 71. 276. 299. 344.
Parties de la génération , les fortifier , 571.
Passion cardiaque , 319.
Passion céliaque , 371.
Passion hystérique , 9. 12. 39. 40. 42. 70. 369 370. 560. 561. 573. 594. 609. 652.
Passion iliaque , 352. 515.
Paupières , gale qui se forme dessus , *voyez* yeux.
Paupières ulcérées , *voyez* yeux.
Peau , l'adoucir , 86. 156. 314. 394. 669.
Peau , ses âpretés , 304. 309. 315. 355.
Peau , la blanchir , 60. 177. 245. 247. 394.
Peau , ses cicatrices , 315.
Peau , ses démangeaisons , 330. 442. 443. 453.
Peau , son infection , 190. 294. 299. 305 , 309. 311. 354. 402. 477. 484. 574. 679. 687.

Peau, ses maladies, 45. 108. 123. 130. *bis.* 160. 177. 205. 208. 230. 249. 257. 288. 359. 360. 468. 477. 478. 494. 578. 579. 622.
Peau, ses taches et lentilles, 312. 314. 330. *bis.* 462. 477. 664. 674.
Péricarde, ses vers, 158.
Péripneumonie, 64. 352. 428. 505. 565.
Perte de sang. 6. 37. 49. 51. 54. 58. 61. 64. *bis.* 67. 76. 78. 79. 81. 162. *bis.* 171. 275. 286. 287. 461. 466. 469. 484. 531. 549. 552. 565. 567. 573. 595. 634. 649.
Pesanteur de tête, *voyez* tête.
Peste, la guérir, 14. 47. 64. 152. 169. 180. 190. 235. 246. 251. 259. 270. 295. 296. 367. 390. 439. 448. 458. 559. 574. 578. 579. 580. 593. 605. 622. 623. 629. 639. 649. 651. 652. 658. 670. 681. 684. 696.
Peste, s'en préserver, 149. 199. 200. 246. 296. 402. 436. 502. 579. 621. 639. 651. 682.
Petite vérole, *voyez* vérole petite.
Peur nocturne, 298.
Philtre, 649.
Phlegmes, les purger. 287. 537. 685.
Phlegmon, *voyez* tumeur phlegmoneuse.
Phrénésie, 77. 142. 150. 229. 326. 496.
Phthisie, 29. 48. 51. 55. 60. 64. 70. 71. 81. 99. 110. 114. 122. 125. 140. 146. 149. 179. 193. 238. 241. 254. 275. 295. 315. 347. 349. 350. 352. 360. 369. 373. 388. 399. 412. 414. 474. 475. 480. *bis.* 505. *bis.* 506. 508. 536. *bis.* 541. 548. 553. 579. 591. 602. 623. 650. 668. 669.
Phthisie scorbutique, 110.
Pica, *ou* appétit dépravé, 679.
Pieds fatigués, 44.
Pieds enflés, 59. 670.
Pieds (cors des), 6. 14. 40. 77. 133. 209. 326. 346. 355. 421. 522. 548. 569. 573. 621.
Pieds enflés à la suite d'une longue maladie, 482.
Pieds, leurs écorchures, 365. 521.
Pieds (œdème des), 654.
Pieds gelés, 546.
Pieds, les préserver du froid, 468. 497.
Pierre infernale, comment elle se forme, 36.
Pierre des reins, *voyez* gravelle.
Pierre dans la vessie, 228. 239. 393.
Piqûre de tendons, *voyez* tendons blessés.
Piqûre de guêpes, de mouches à miel, 279. 343. 400. 669.
Piqûre de scorpion, 46. 545.
Piqûre de vive, 57. 637.
Piqûre venimeuse, 57. 284. 533. 545. 637. 649. 652. 696.
Pissement de sang, *voyez* urine sanglante.
Pissement, involontaire, *voyez* urine, flux involontaire.
Pituite, la purger, 84. 160. 174. 204. 229. 231. 287. 291. 319. 322. 342. 371. 372. 373. 385. 386. 387. 424. 471. 481. 502. 503. 545. 572. 577. 588. 662. 666. 677. 684. 689.
Pituite visqueuse, 55. 103. 175. 369. 385. 386. 468. 471. 502. 517. 526. 653. 684.
Plaies, 24. 27. 32. 36. 53. 54. 55. *bis.* 56. 57. *bis.* 77. 78. 82. 109. 123. 148. 154. 197. 208. 209. 210. 211. *bis.* 213. *bis.* 215. *bis.* 217. 218. *bis. ter.* 219. 228. 230. 247. 260. 268. 286. 289. 290. 292. 295. 305. 306. 308. 311. *bis.* 313. 318. 324. 334. 336. 341. 356. 363. 368. 392. 399. 406. 421. 442. 443. 446. 447. 448. *bis.* 449. 450. 451. 455. 456. *bis.* 459. 463. 464. 483. 484. 485. 489. 490. 492. 494. 495. 496. 499. 501. 526. 532. 536. 537. 548. 549. 555. 567. 577. 582. 589. 626. 637. 646. 648. 658. 673. 675. 677. 679. 681.
Plaies d'armes à feu, 483.
Plaies de la bouche, *voyez* bouche.
Plaies, les consolider, 8. 100. 148. 150. 154. 216. 289. 294. 297. 349. 356. 365. 565. 570. 574. 667. 675.
Plaies du crâne, *voyez* crâne.
Plaies, les dessécher, 43. 157. *bis.* 198. 208. 218. 455. 649. 667.
Plaies empoisonnées, 295. 649.
Plaies enflammées, 188. 208. 280. 296. 302. 450. 453. 519.
Plaies, les fermer, 154. 208. 212. 218. 453. 518.
Plaies du gosier, *voyez* gosier.

Plaies, leur hémorragie, 37. 121. 148. 273. 275. 276. *bis.* 283. 394. 431. 505. 566. 567. 573. 650. 681.
Plaies des jambes, *voyez* jambes.
Plaies internes, 459. 532. 537. 546.
Plaies de la langue, *voyez* langue.
Plaies, les nettoyer, 56. 69. 87. 154. 173. 208. 213. 260. 309. 340. 346. 358. 365. 415. 441. 538. 570. 572. 578. 597. 673.
Plaies de l'œsophage, *voy.* œsophage.
Plaies de la poitrine, *voyez* poitrine.
Plaies du poumon, *voyez* poumon.
Plaies pourries, 116. 286. 533.
Plaies récentes, 36. 57. 71. 115. 124. 150. 286. 289. 295. 306. 400. 409. 415. 425. 462. 484. 510. *bis.* 566. 592. 629. 631. 659. 668. 671.
Plaies, les réunir, 49. 69. 150. 169. 207. 461. 518.
Plaies de la trachée-artère, *voyez* trachée artère.
Plaies vieilles, 48. 82. 119. 171. 210. 213. 286. 287. 340. 415. 425. 447. 555. 639. 671.
Plaies des yeux, *voyez* yeux.
Pleurésie, 22. 23. 45. 48. 71. 74. 78. 83. 91. 101. *bis.* 104. 115. 116. 123. 124. 130. 155. 167. 194. 221. 223. 243. 263. 266. 273. 279. 288. 289. 303. 331. 352. 355. 361. 368. 389. 396. 421. 425. 428. 463. 464. 465. 470. *bis.* 478. 480. 482. 486. 507. 512. 510. 527. 562. 565. 566. 574. 590. 602. 608. 624. 636. 659. 669. 670. 677. 681. 688.
Pleurésie fausse, 411.
Poil, le faire croître, 46. *bis.* 294. 359. 468. 545.
Poil, le faire tomber, 226. 347. 356.
Poil, l'empêcher de tomber, 42. 311. 359.
Poil, le faire revenir, 315. 592.
Points qui prennent aux épaules, etc. 308.
Poison avalé, *voyez* venin.
Poitrine, ses abcès, 562.
Poitrine, ses âcretés, 47. 128. 156. 220. 236. 278. 279. 313. 322. 358. 407. 422. 502. 530. 582. 583. 597. 630. 641. 662.
Poitrine embarrassée, 374. 486. 553. 564. 570.
Poitrine enflammée, 20. 16. 81. 276. 334. 338. 389. 460. 537. 598. 616.
Poitrine (empyeme dans la), 352. 489.
Poitrine, ses fluxions, 124. 149. 480. 590. 608.
Poitrine malade, 7. 12. 33. 98. 146. *bis.* 147. 158. 167. 183. 261. 279. 328. 356. 358. 388. 422. 460. 486. 504. 505. 512. 535. 536. 547. 548. 564. 570. 571. 600. 604. *bis.* 606. 609. 614. 616. 619. 623. 629. 640. *bis.* 650. 677.
Poitrine, ses maux, 71. 91. 103. 112. 126. 129. 146. *bis.* 147. 158. 167. 221. 241. 318. 367. 457. 489. 499. 504. 548. 553. 599. 600. 608. 609. 612. 640. 650.
Poitrine, ses oppressions, 235.
Poitrine, ses picotemens, 45, 118.
Poitrine, ses plaies, 208. 368. 459.
Poitrine (rhume de), 86.
Poitrine ulcérée, 347. 348.
Polype du nez, *voyez* nez.
Polype rampant, 158. 673.
Pores, les ouvrir, 205.
Porreaux, *voyez* verrues.
Possédés, *voyez* manie.
Poumon embarrassé de phlegmes, 147. 258. 261. 284. 318. 406. 438. 471. 512. 537. 542. 562. 578. 624. 657. 671.
Poumon enflammé, *voyez* péripneumonie.
Poumons, les fortifier, 145. 356. 606.
Poumons, leurs maladies, 120. 155. 242. *bis.* 265. 316. 318. 321. 330. 331. 349. 358. 373. 388. 480. 485. 489. 502. 504. 505. 506. 532. 536. 546. 547. 548. 552. 570. 582. 600. 608. 609. 631. 653.
Poumons, leurs obstructions, 369. 461. 484. 505.
Poumons, leurs plaies, 57. 548.
Poumons ulcérés, 81. 197. 267. 270. 286. 347. 485. 489. *bis.* 492. 532. 536. *bis.* 554. 556. 614. 673. 674.
Pourriture, 4. 74. 93. 198. 213. *bis.* 295. 441. *bis.* 449. 564. 578. 623. *bis.* 652. 665. 666. 682. 685. 692.
Pousse des chevaux, *voyez* chevaux.
Poux, les faire mourir, 9. 14. 46. 151. 250. 286. 295. 318. 342. 346. 347. 356. 359. 401. 453. 639.
Prépuce, son inflammation, 413.
Prostates, (inflammation des) 274.

Puces, les chasser, 44. 287. 401. 453. 639.
Pulmonie, 44. 50. 57. 201. 473. 562. 598. 607. 650.
Punaises, 342. 453.
Purgatif, 13. *bis.* 16. 19. 27. 35. 60. 68. 73. 78. 87. 104. 105. 107. 162. 164. 195. 204. 223. 225. 230. 249. 256. 257. 265. 290. 294. 319. 323. *bis.* 327. 340. 346. 367. 384. 385. 402. 409. 421. 424. 434. 468. 481. 524. 527. 529. 533. 543. 557. 559. 575. 577. 585. 588. 593. 595. 603. 609. 610. 614. 615. 643. 651. 677. 678. *bis.* 688. 659. 692. 694.
Purgatif agréable pour les malades qui ont de la répugnance pour les médecines ordinaires, 220.
Purgatif doux, 47. 80. 102. 104. 137. 161. 188. 344. 374. 433. 488. 524. 534. 550. 582. 602. 617. 651. 688.
Purgatif, en réprimer l'action excessive, 652. 684.
Purgatif d'antimoine, (sulfure d'antimoine) pour divers, 34.
Purgatif violent, 34. *bis.* 80. 84. 140. 141. 142. 169. 172. 204. 229. 230. 268. 273. 319. 342. 408. 497. 558. 635. 639.
Pus, (crachement de) 25. 51. 70. 126.
Pus, le déterger, 668.
Pus, rendu par le fondement, 38.
Pustules, 241. 251. 361. 477. 522. 666. 667.
Pustules, *voyez* yeux.
Putréfaction, 115. 682.

R.

Rachitis, *voyez* enfans (noueure des).
Rage, *voyez* hydrophobie, morsure de chien enragé.
Ranule *ou* apostème sous la langue des enfans, *voyez* enfans.
Rapports aigres, 44. 87. 152. 399. 401. 568.
Rate, ses abcès, 190.
Rate, ses duretés, 131. 217. 244. 245. 247. 352. 548.
Rate enflée, 132. 158. 244. 340. 577. 624.
Rate, la fortifier, 167.
Rate, ses gonflemens, 244. 423. 577.
Rate, ses inflammations, 698.
Rate malade, 11. 41. 99. 112. 120. 144. 145. 197. 239. 244. 249. 257. 283. 289. 295. 297. 299. 341. 421. 483. 511. 513. 517. 548. 573. 588. 599. 609. 619. 644. 657. 677.
Rate, ses obstructions, 3. 9. 23. 71. 85. 99. 101. 114. 130. 157. 161. 174. 192. 225. 247. 260. 263. 265. 269. 283. *bis.* 294. 298. 299. 302. 340. 357. 369. 399. 417. 421. 484. 513. 542. 554. 573. 578. 601. 602. 608. 615. 624. *bis.* 643. 645. 665. 670. 673. 677.
Rate squirreuse ou dure, 12. 48. 67. 69. 71. 77. 99. 112. 131. 162. 214. 217. *bis. ter.* 218. 239. 285. 360. 366. 417. 517. 683.
Rate, ses tumeurs, 77. 131. 217. 285. 477. 548.
Rate ulcérée, 190.
Rats, les chasser, 67.
Raucité, *voyez* voix rauque.
Règles, en modérer l'évacuation excessive, 6. 283. 611. 618. 681.
Règles, les provoquer, etc., *voyez* mois.
Règles, les rétablir, 342. 513. 594.
Reins, leurs abcès, 29. 190.
Reins, leurs âcretés, 293. 582. 655.
Reins échauffés, 68. 310.
Reins, leurs efforts, 515.
Reins embarrassés de glaires, 42. 105. 189. 313. 471. 564. 574.
Reins enflammés, 37. 286. 287.
Reins, leur érosion, 331.
Reins, les fortifier, 167.
Reins, leur hémorragie, 492.
Reins, leurs maux, 241. 242. 264. 265. 279. 290. 407. 469. 542. 547. 562.
Reins, les nettoyer, 41. 72. 78. 88. 110. 111. 114. 135. 283. 289. 373. 490. 509. 512. 513. 564. 636. 657. 671. 686. 688.
Reins, leurs obstructions, 46. 265. 372. 484. 505. 624. 645.
Reins ulcérés, 114. 347. 348. 388. 411. 471. 503. 506. 532. 541. 648. 668. 669. 688.
Relâchement de la luette, *voyez* luette relâchée.
Relâchement de la matrice, *voyez* matrice.
Repos, le procurer, 248.
Respiration, la faciliter, 145. 157.

204. 264. 284. 461. 504. 538. 553. 604. 662.
Rétention d'urine, *voyez* urine.
Rétraction, 266.
Rhagades, gerçures, *voyez* crevasses.
Rhumatisme, 11. 33. 45. 63. 65. 78. 83. 92. 93. 97. 126. 136. 141. 149. 186. 196. 199. 209. 218. 225. 243. 254. 257. 263. *bis.* 264. 267. 271. 278. 281. 305. 308. 319. 336. 342. 343. 345. 348. 349. 366. 374. 396. 403. 410. 413. 418. 432. 438. 439. 464. 495. 506. 516. 518. 545. 565. 568. 571. 572. 611. 617. 638. 644. 646. 656. *bis.* 680. 681. 694. 695.
Rhumatisme goutteux, 591.
Rhume, 22. 128. 146. 168. 266. 407. 547. 582. 594. 597. 602. 609. *bis.* 616. 619. 630. 632. 641. 651. 655. 662. 673.
Rhume de cerveau, *voyez* cerveau.
Rhume invétéré, 65. 241. 460. 530.
Rhume du nez, *voyez* nez.
Rhume de poitrine, *voyez* poitrine.
Rides, les adoucir, 179.
Rogne, 293. 304. 450. 673. 687.
Rogne maligne des jambes, *voyez* jambes.
Rots, *voyez* estomac, ses aigreurs.
Rougeole, 35. 64. 236. 241. 248. *bis.* 251. 270. 345. 429. 465. 546. 579.
Rougeurs du visage, *voyez* visage.
Rougeurs des yeux, *voyez* yeux.

S.

Sable des reins, *voyez* gravelle.
Saignement de nez, *voyez* nez.
Salive amère, 111.
Sang, l'arrêter, 37. 47. 58. 68. 77. 78. 150. 162. 191. 216. 219. 276. 394. 409. 416. 426. 427. 434. 444. 491. 496. 497. 509. 510. 511. 649. 666. 679. 693. *bis.*
Sang caillé, 209. 290. 654. 659. 681. 695.
Sang, entretenir sa circulation, 466. 649. 651.
Sang coagulé dans le corps, *voyez* chute de haut.
Sang extravasé, 66. 77. 585.
Sang, l'épaissir, 478. 489. 552.
Sang, son épanchement, 170.
Sang, l'adoucir, 163. 339. 478. 517. 552.
Sang, en corriger l'acide vicieux, 18. 152.
Sang (crachement de), 6. 7. 15. 17. 23. 25. 47. 48. *bis.* 50. *bis.* 61. 65. *bis.* 68. 71. 76. 78. 81. 107. 113. 118. 148. 155. 157. 163. 165. 179. 191. 201. 219. 221. 274. 277. *bis.* 286. *bis.* 317. 335. 340. 349. 365. 369. 371. 386. 400. 411. 414. 419. 421. 425. 426. 464. 479. 480. 481. 485. 489. 492. 493. 501. 506. 508. 509. 531. 532. 536. 541. 547. 555. 565. 573. 589. 594. 602. 604. 606. 616. 626. 647. 649. 658. 662. 665. 666. 671. 674. 679. 698.
Sang, augmenter sa circulation, 131. 152. 318. 342. 369. 575.
Sang, le purifier, 34. 41. 58. 78. 81. 83. 98. 110. 116. 125. 152. 157. 176. 178. 193. 200. 222. 246. 249. 254. 258. 263. 283. *bis.* 299. 338. 365. 390. 403. 464. 477. 485. 505. 530. 551. 554. 557. 568. 593. 594. 597. 598. 600. 605. 606. 607. 609. 624. 665. 687.
Sang, sa corruption, 245.
Sang, ses âcretés, 23. 74. 83. 278. 339. 366. 552.
Sang agité, 16. 17. 141. 142. 222. 432. 466.
Sang (vomissement de), 15. 46. 496. 501. 549. 589.
Sang, le rafraîchir, 36. 134. 135. 277. 331. 345. 309. 564.
Sang, le ranimer, 26. 67. 74. 95. 100. 133. 422. 458. 515.
Sang (pissement de), *voyez* urine sanglante.
Sang grumelé, 565.
Sang, *voyez* perte de sang.
Sarcocèle, 39.
Sciatique, *voyez* goutte sciatique.
Scorbut, 7. 8. 9. 14. 17. 18. 22. 28. 37. 39. 58. 74. 90. 94. 96. 99. 108. 115. 120. 127. 129. 130. 131. 134. 157. 158. 175. 181. 193. 195. 201. *bis.* 229. 239. 249. 260. 261. 270. 285. 288. 289. 299. 334. 341. 392. 399. 417. *bis.* 466. 468. 475. 478. 483. 490. 509. 511. 517. 520. 530. 531. 535. 543. 556. 561. 562. 568.

572. 584. 619. 626. 634. 635. 666. 668. 671. 672.
Scorpion, ses morsures, 170. 294. 580.
Scrophules, *voyez* écrouelles.
Scrotum, *voyez* bourses.
Semence, l'augmenter, 571.
Sens, les aiguiser, 202. 461. 658.
Sérosités, les pousser, 72. 108. 196. 203. 209. 229. 232. 247. 253. 268. 280. 342. 385. 386. 392. 414. 468. 473. *bis.* 498. 502. 529. 557. 564. 575. 577. 586. 602. 610. 615. 617. 618. 620. 635. 637. 640. 682. 694.
Serpent, ses morsures, 31. 46. 54. 84. *bis.* 247. 251. 275. 294. 296. 344. 512. 559. 580. 589. 592. 593. 682.
Soif excessive, 18. 86. 111. 128. 154. 223. 246. 275. 277. *bis.* 326. 399. 422. 466. 531. 547. 556. 597. 600. 607. 608. 612. 616. 643. 656. 680.
Soleil (coups de), 91.
Sommeil, le provoquer, 23. 93. 163. 205. 220. 275. 278. 304. 315. 326 332 *bis.* 335. 339. *bis.* 340. 427. 457. 460. 478. 487. 504. 531. 563. 602. 610. 638. 657. 679. 684.
Sommeil immodéré, 76. 683.
Songes turbulens, 397.
Sphacèle, 56. 520. 579. 681.
Squirre, 112. 130. 131. 143. 217. 239. 245. 302. 305. 370. 402.
Squirre des viscères, *voyez* viscères squirreux.
Stérilité, 402.
Strangurie, *voyez* urine rendue goutte à goutte.
Suette, 531.
Sueur, l'exciter, 29. 77. 90. 117. 120. 149. 167. 169. 171. 197. 200. 236. 241. 246. 254. 258. 321. 334. 404. 412. 421. 423. 436. 437. 457. 486. 547. 554. *bis.* 578. 579. 580. 593. 594. 602. 608. 611. 621. 622. 623. 624. 635. 649. 651. 680. 682. 694.
Sueurs immodérées, 307. 425.
Sueur des mains, la modérer, 276.
Suffocation, 32. 42.
Suffocation de matrice, 39. 62. 101. 105. 122. 161. 260. 271. 397. 408. 418. 436. 465. 482. 486. 536. 636. 696.
Suffusion des yeux, *voyez* yeux.
Suppression des règles, *voyez* mois.
Suppression d'urine, *voyez* urine.
Suppuration, pour l'avancer, 207. 209. 311. 452. 453. 583. 589.
Surdité, 2. 51. 63. 67. 103. 105. 115. 235. 248. 278. 313. 412. 679.
Syncope, *voyez* défaillance.

T.

Tabès, *voyez* maigreur.
Taches du visage, *voyez* visage.
Taches sur les yeux, *voyez* yeux.
Taies, *voyez* yeux.
Taille, remède pour les matières purulentes qui coulent après, 409.
Talons (engelures et mules des), 29. 213. 216. 221. 242. 418. 430. 453. 469. 519. 546. 624.
Talons (humeur sur les), 188.
Tartre mucilagineux du corps, le résoudre, 136. 158. 254. 284. 347. 542.
Teigne, 14. 81. 108. 158. 218. 259. 311. 346. 359. 360. 361. 370. 373. 445. 496. 548. 574. 637. *bis.* 644. 646.
Teint, le rendre uni, 156. 578.
Tempérament foible, le fortifier, 28.
Tendons blessés, 268. 348. 410. 463. 464. 519. 592. 676.
Tendons, leur relaxation, 297.
Ténesme, *ou* envie d'aller à la selle sans rien rendre, 16. 67. 71. 127. 165. 283. 439 610. 654.
Tension douloureuse du bas-ventre, *voyez* ventre.
Testicules enflées, 355. 361. 514.
Testicules enflées et enflammées, 132. 240. 345. 397. 543.
Testicules ulcérés, 283.
Tête (blessures de la), 63. 124. 209. 217. 268. 368. 425. 547.
Tête, ses chaleurs, 310.
Tête (douleurs de) occasionnées par cause chaude, 18. 345. 356. 431. 502. 538.
Tête (douleurs de) occasionnées par cause froide, 248. 259. 266. 297. 541. 677.
Tête, la fortifier, 209. 221. 250. 371.
Tête, ses fluxions, 11. 49. 271. 355. 420. 481.

Tête (mal de), 33. 49. 78. 87. 91. 111. 149. 213. 227. 242. 246. 248. 268. 287. 332. 339. 348. 372. 397. 401. 416. 436. 439. 484. 487. 496. 497. 531. 532. 541. 554. 583. 594. 621. 626. 647. 654. 657. 670. 677. 679.
Tête (mal de) occasionné par de mauvaises digestions, 47.
Tête, ses pesanteurs, 412. 418. 674.
Tête (douleur de) provenant d'une pituite crasse, 227. 321. 418. 588.
Tête, la purger, 297. 417. 433.
Tête, ses ulcères, 209. 221.
Tête tremblante, 617.
Tintement d'oreilles, *voyez* oreilles.
Tœnia, *voyez* ver solitaire.
Torticolis, 461.
Toux, 15. 16. 17. 20. 22. 33. 45. 57. 64. 71. 78. 88. 91. 101. 113. 118. 122. 126. 127. 140. 148. 155. 162. 220. 222. 230. 235. 267. 279. 284. 297. 318. 330. 331. 334. 347. 348. 349. 352. 357. 358. 360. 371. 373. 399. 425. 429. 438. 461. 468. 478. 486. 502. 503. 504. *bis.* 505. 506. 521. 536. 541. 542. 543. 546. 547. 548. 562. 570. 574. 582. 599. 604. 608. 611. 619. 623. 624. 628. 631. 632. 640. 642. 653. 656. 680. 688.
Toux des chevaux, *voyez* chevaux.
Toux des enfans, *voyez* enfans.
Toux opiniâtre, 57. 61. 65 95. 98. 107. 128. 133. 223. 237. 238. 241. 245. 261. *bis.* 264. 274. 275. 280. 318. 334. 347. 369. 457. 460. 461. 464. 473. 480. 490. 530. 538. 556. 564. 594. 611. 615. 627. 671.
Toux sèche, 75. 165. 286. 427. 475. 674.
Toux des vieillards, 369.
Trachée-artère, ses plaies, 57.
Trachée-artère, ses âcretés, 222. 236. 313. 367. 504. 546. 662.
Tranchées, 14. 22. 71. 77. 101. 110. 162. 276. 313. 322. 509. 530. 594. *bis.*
Tranchées des enfans, *voyez* enfans.
Tranchées des femmes en couche, 3. 22. 70. 91. 313. 347. 355. 357. 402. 458. 485. 514.
Transpiration, l'exciter, 94. 173. 390. *bis.* 458. 561. 571. 605. 623.
Tremblement, *v.* membres tremblans.
Tumeurs, 3. 29. 30. 35. 44. 48. 65. 67. *bis.* 106. 112. 186. 199. 211. 217. 218. *bis.* 231. 263. 267. 271. 276. 280. 287. 295. 296. 298. 299. 305. 306. 311. 313. 314. 335. 343. 347. 355. 361. 390. 395. 414. 425. 442. 443. 446. 448. 451. 452. 462. 466. 468. 476. 483. 497. 510. 512. 514. 516. *bis.* 518. 521. 564. 569. 570. 573. 583. 621. 626. 639. 690. 694. 698.
Tumeurs, *ou* abcès internes, 574. 629.
Tumeurs des bourses, *voyez* bourses.
Tumeurs carcinomateuses, 505.
Tumeurs chaudes, 434. 485.
Tumeurs cutanées, 77.
Tumeurs dures, 125. 143. 217. *bis.* 358. 366. 390. 397. 437. 452. 483. 522. 589. 683.
Tumeurs enflammées, 57. 355. 659.
Tumeurs érésipélateuses, 222. 583.
Tumeurs du foie, *voyez* foie.
Tumeurs du fondement, *voyez* fondement.
Tumeurs froides, 56. 312. 451. 465. 652. 653. 681.
Tumeurs humides et mollasses, 77.
Tumeurs inflammatoires, 3.
Tumeurs invétérées, 25.
Tumeurs des jambes, *voyez* jambes.
Tumeurs des jointures, *voyez* jointures.
Tumeurs malignes, 106.
Tumeurs des mamelles, *voyez* mamelles.
Tumeurs du mésentère, *voyez* mésentère.
Tumeurs du nombril des enfans, *voy.* enfans.
Tumeurs œdémateuses, molles et blanches, 90. 106. 163. 497. 683.
Tumeurs osseuses sur l'os, *voyez* os.
Tumeurs pestilentielles, 217. 585.
Tumeurs sanguines, *ou* anévrisme, 20. 462.
Tumeurs phlegmoneuses, 296. 353.
Tumeurs scorbutiques, 58. 681.
Tumeurs scrophuleuses, 81. 116. 143. 162. 163. 168. 264. 366. 368. 463. 673.
Tumeurs squirreuses, 112. 162. *bis.* 214. 251. 265. 418. 626. 671. 683.
Tumeurs de la rate, *voyez* rate.

Tumeurs vénériennes, 217.
Tunique des yeux, la fortifier, *voyez* yeux.
Tympanite, *voyez* hydropisie tympanite.

V.

Vagin, sa chute, 698.
Vaisseau rompu par chûte et contusion, 82. 162. 481.
Vapeurs, 62. 63. 80. 83. 89. 102. 120. 143. 152. 153. 175. 178. 187. 201. 247. 249. 284. 294. 295. 371. 372. 373. 395. 398. 402. 418. 458. 470. 555. 650. 668. 670. 687.
Vapeurs hypocondriaques, 249. 265. 418. 476.
Vapeurs hystériques, 17. 29. 38. 39. 67. 91. 92. 93. 95. 174. 179. 180. 197. 199. 200. 251. 264. 265. 271. 284. 333. 340. 341. 343. 406. 408. *bis.* 410. 418. 436. 476. 560.
Vapeurs mélancoliques, 475.
Varices, 133. 545.
Veines mésaraïques, leurs obstructions, 107.
Veine rompue (flux de sang de), 286. 501. 679.
Venins avalés, 12. 18. 24. 30. 37. 46. 65. 86. 149. 150. 169. 239. 328. 353. 439. 466. 486. 509. 553. 621. 647. 651. 652. 658. 683.
Venins, plaintes, etc. qui y résistent, 47. 60. 67. 70. *bis.* 79. 91. 105. 112. 115. 127. 145. 147. 152. 173. 175. 178. 181. 193. 229. 241. 245. 252. 254. 277. 284. 332. 333. 351. 369. 371. 386. 390. 429. 466. 487. 535. 546. 554. 559. 580. 593. 605. 616. 621. 623. 624. 651. 681. 682. 685.
Ventre (faire bon), 282.
Ventre des enfans, le relâcher, *voyez* enfans.
Ventre, ses douleurs et tranchées, 79. 470. 644. 677.
Ventre enflé, 70.
Ventre, ses flux et hémorragies, 492. 658.
Ventre (inflammation du bas-), 104. 280. 353.
Ventre, le lâcher, 66. 67. 72. 74. 104. 107. 111. 129. 135. 136. 222. 249. 261. 265. 294. 295. 339. 344. 356. 367. 373. 402. 403. 409. 421. 430. 439. 468. 477. 480. 513. 520. 583. 658. 668. 679. 680. 688.
Ventre, le resserrer, 509. 520. 533. 561. 582. 609. 618. 643. 651. 678.
Ventre (maladies du bas-), 16. 95. 143. 243. 396. 478. 645. 650.
Ventre relâché, *voyez* cours de ventre.
Ventre resserré, *voyez* constipation.
Ventre (obstructions du bas-), 8. 98. 131. 190. 239. 243. 252.
Ventre (tension douloureuse du bas-), 243. 396.
Ventre (ulcères du bas-), 57.
Vents, les chasser, 7. 11. 30. 32. 42. 44. 46. 70. 87. 95. 100. 103. 105. 127. 136. 145. 149. 166. 176. 201. *bis.* 217. 229. 237. 250. 254. 258. 259. 261. 268. 271. 308. 314. 369. 372. 399. 404. 422. 430. 438. 461. 470. 486. 514. 515. *bis.* 526. 527. 544. 546. 572. 594. 621. 625. 627. 644. 652. 681.
Verge, ses ulcères, 563.
Ver solitaire, 422. 618.
Vermine, en garantir les habits, 70.
Vermine de corps, la détruire, 272. 359.
Vérole, 7. 48. 83. 141. 236. 247. 251. 436. 565. 591. 617. 623. 626. 666.
Vérole petite, 14. 30. 35. 42. 48. 54. 64. 158. 180. 202. 236. 241. 248. 249. 251. 270. 273. 344. 390. *bis.* 412. 429. 436. 465. 476. 484. 561. 574. 579. 580. 605. 622. 691.
Vérole petite, en remplir les cavités, 54. 113. 297. 315.
Verrues, 18. 31. 41. 60. 67. 77. 113. 119. 125. 126. 221. 287. 288. 311. 326. 350. 421. 487. 521. 531. 545. 569. 573. 584.
Verrues du visage, *voyez* visage.
Verrues pendantes, 113.
Vers du cœur, *voyez* cœur.
Vers des enfans, *voyez* enfans.
Vers de l'estomac, *voyez* estomac.
Vers des intestins, 19. 29. 31. 44. 46. *bis.* 67. 80. 108. 115. 126. 134. 143. 149. 153. *bis.* 155. 157. 158. 162. 167. 172. 174. 175. 180. 195. 198. 201. 202. 231. 234. 243. 244. 247. 260. 272. 287. 331. 342. 351. 361. 372. 373. 401. 410. 411. 421. 425.

437. *bis.* 438. 439. 458. 486. 513. *bis.* 523. 533. 1556. 572. 573. 579. 587. 589. 597. 601. 602. 613. 642. 644. 650. 651. 652. *bis.* 653. 659. 667. 684. 687. 692. 696.
Vers du péricarde, *voyez* péricarde.
Vers larges et plats, 421.
Vertiges, 24. 34. 80. 100. 110. 115. 126. 141. 150. 159. 160. 169. 170. 197. 204. 225. 235. 250. 262. 274. 297. 342. 369. 397. 418. 420. 437. 459. 470. 474. 497. 507. 553. 554. 572. 577. 580. 594. 596. 609. 627. 644. 654.
Vésicule du fiel, ses obstructions, 85. 269. 295.
Vessie, ses abcès, 190.
Vessie, ses maladies, 51. 104. 140. 242. 279. 373. 469. 488. 542. 547. 562. 652. 655.
Vessie, la déterger, 135. 283. 512. 513.
Vessie douloureuse, 488.
Vessie enflammée, 37.
Vessie, ses érosions, 264. 331.
Vessie, ses hémorragies, 492.
Vessie, ses glaires, 105. 189. 313. 471. 490. 574. 622. 686.
Vessie, ses obstructions, 372. 484. 670.
Vessie ulcérée, 108. 373. 388. 411. 471. 503. 532. 547. 617. 621. 648. 698.
Vidange des accouchées, 127. 251. 402. 508. 538. 563. 621. 653.
Vin, en causer du dégoût, 275.
Vipère, ses morsures, 54. 273. 295. 415. 580. 691. *bis.* 692.
Visage, ses boutons, 338.
Visage, ses cicatrices, 309.
Visage, ses dartres, 79. 338.
Visage, le décrasser, 177. 179. 338.
Visage, ses rides, 311.
Visage, ses rougeurs, 37. 60. 161. 177. 240. 276. 288. 338. 348. 623. 637.
Visage, ses taches, 6. 23. 37. 60. 67. 157. 172. 240. 309. 312. 338. 348. 481. 563. 669.
Visage, ses verrues, 60.
Viscères, les fortifier, 198. 231. 261. 317. 327. 571.
Viscères, leur hémorragie, 492.
Viscères obstrués, 11. 12. 19. 37. 94. 99. 124. 136. 141. 161, 222. 229. 230. 233. 249. 258. 270. 285. 299. 330. 348. 361. 399. 410. 425. 474. 490. 508. 517. 556. 568. 578. 622. 643. 674. 695. *voyez* entrailles oppilées.
Viscères squirreux, 85. 196.
Viscères, leurs ulcères, 347.
Viscosités, les atténuer, 308. 309.
Vitiligines, *ou* taches blanches, 561.
Voies urinaires, ses ardeurs, *voyez* urine, ses ardeurs.
Voix (extinction de), 129. 241. 264. 512.
Voix rauque, 546. 628.
Vomica, *voyez* poitrine, ses abcès.
Vomissement de sang, *voyez* sang.
Vomissement, l'arrêter, 4. 5. 9. 30. 64. 87. 134. 138. *bis.* 148. 154. 161. 193. 194. 201. 203. 221. 229. 256. 262. 272. 274. 282. 304. 307. 317. 371. 399. 400. 416. 422. 423. 426. 430. 457. 535. 549. 552. 558. 568. 583. 606. 616. 649. 673. 679. 680. 684. 696.
Vomitif, 13. 27. 73. 84. 85. 162. 171. 249. 294. 322. 439. 561. 596. 615. 637. 643. 672 692.
Vomitif doux, 188. 435. 527. 542. 692.
Vomitif violent, 563. 639.
Vue foible, *voyez* yeux.
Vulnéraire (injection), 324.

U.

Ulcères, 6. 7. 32. 53. 54. 55. 56. 57. *bis.* 82. 109. 110. 116. 117. 119. 129. 136. 171. 187. 190. 191. 209. 210. 211. *bis.* 213. 217. 218. *bis. ter.* 219. 221. 286. 288. 290. 294. 305. 309. 311. *bis.* 318. 326. 334. 336. 340. 349. 354. 360. 417. 425. 435. 443. 447. *bis.* 448. 449. 451. 453. 455. 456. 464. 483. 485. 489. 490. 492. *bis.* 494. 532. 537. 538. 548. 561. 569. 582. 621. 637. 646. *bis.* 654. 678. 679. 683.
Ulcères ambulans, 287. 473. 519. 674.
Ulcères des amygdales, *voyez* amygdales.
Ulcères de la bouche, *voyez* bouche ulcérée.
Ulcères cacoëtiques, *voyez* ulcères malins.

Ulcères carcinomateux, 17. 129. 282. 287. 585. 669.
Ulcères, les cicatriser, 63. 77. 552. 208. 212. 221. 494. *bis.* 495.
Ulcères cancéreux et chancreux, 63. 115. 559. 136. 236. 457. 451. 494. 510. 520. 521. 562. 649.
Ulcères caverneux, 348. 365.
Ulcères chironniens, 510.
Ulcères désespérés, 71. 133. 448.
Ulcères desséchés, les faire suppurer, 446.
Ulcères, les dessécher, 12. 49. 50. 77. 525. 157. 218. 347. 519. 569.
Ulcères errans, 265.
Ulcères fistuleux, 37. 494. 562. 574.
Ulcères du fondement, *voyez* fondement.
Ulcères de la gorge, *voyez* gorge ulcérée.
Ulcères humides, 126.
Ulcères internes, 77. 85. 348. 409. 487. 532. 561. 567. 646. 668. 669.
Ulcères des intestins, *voyez* intestins ulcérés.
Ulcères des jambes, *voyez* jambes.
Ulcères malins, les mondifier et les guérir, 6. 48. 525. 536. 569. 194. 221. 282. 289. 315. 345. 347. 354. 361. 406. 455. 483. 486. 494. 495. 505. 510. 520. *bis.* 525. 545. 578. 582. 585. 626. 631. 637. 649. 650. 673. 682.
Ulcères des mamelles, *voyez* mamelles.
Ulcère de la matrice, *voyez* matrice.
Ulcères, les nettoyer, 38. 48. 50. 57. 525. 157. 169. 173. 208. 346. 415. 455. 471. 494. 538. 646.
Ulcères des paupières, *voyez* paupières.
Ulcères du poumon, *voyez* phthisie, poumon ulcéré.
Ulcères pourris, 284. 463. 466.
Ulcères des reins, *voyez* reins ulcérés.
Ulcères sanieux, 13. 574. 582.
Ulcères sinueux, 260.
Ulcères scorbutiques, 99. 451. 491.
Ulcères vénériens, 190. 254. 483. 561. 575.
Ulcères de la verge, *voyez* verge.
Ulcères vermineux, 69. 408. 483.
Ulcères vieux, 55. 57. 77. 78. 116. *bis.* 155. 213. 255. 219. 345. 406. 441. 447. 449. 458. 459. 548. 562. 573. 655. 622. 637. 639. 659. 664. 670. 671. 689.
Ulcères des yeux, *voyez* yeux.
Urine, la pousser, 3. 6. 7. 8. 9. 53. 21. 28. 37. 39. 41. 43. 44. 46. 47. 48. 51. 58. 59. 62. 66. 68. *bis.* 71. 78. *bis.* 79. 81. 85. 87. 89. 90. 95. *bis.* 94. 99. 501. 502. 110. 111. 112. 513. 116. 117. 122. 526. 134. 135. 136. *bis.* 545. 547. 150. 151. 534. *bis.* 555. 160. 161. 167. 171. 574. 575. 193. 195. 229. 230. 240. 243. 246. 248. 249. 252. 254. 257. 258. 262. 263. 267. 268. 273. 280. 283. 284. 287. 289. 292. 298. 352. 313. 355. 318. 330. 331. *bis.* 352. 356. 361. 386. 395. 398. 399. 402. 404. 410. 451. 412. 417. 421. 434. 437. 438. 458. 460. 462. 465. 468. 470. 475. 481. 482. 490. 497. 500. 512. 513. 515. 557. 530. 532. 538. 542. 543. 554. 556. 562. *bis.* 564. *bis.* 567. 569. 573. 574. 577. 578. 579. 580. *bis.* 582. 593. 594. *bis.* 598. 601. 602. 605. 606. 607. 621. *bis.* 622. 623. 624. 625. 636. 643. 645. 654. 655. *bis.* 657. 673. 680. 688.
Urine, ses ardeurs, 56. 37. 113. 118. 162. 179. 223. 279. 348. 355. 373. 399. 432. 506. 530. 546 547.
Urine âcre, 88. 220. 239. 278. 282. 331, 339. 373. 414. 432. 506. 582.
Urine, ses conduits, les nettoyer, 644.
Urine épaisse et trouble. 479.
Urine, en modérer les évacuations excessives, 6. 201. 665.
Urine, son flux involontaire, *dit* diabétes, 64. 70. 77. 150. 157. 563. 290. 409. 522. 545. 698.
Urine, son incontinence causée par le déchirement du col de la vessie dans l'accouchement des femmes, 157. 291.
Urine rendue avec douleur, *ou* dysurie, 73. 264. 300. 373. *bis.* 469. 546. 582. 659. 668.
Urine rendue goutte à goutte, *ou* strangurie, 8. 70. 73. 84. 101. 264. 300. 339. 351. 353. 373. 399 434. 469. 487. 505. 506. 530. 568.

Urine sanglante, 76. 78. 90. 331. 412. 500. 509. 532. 668. 698.
Urine supprimée, *ou* ischurie, 84. 127. 134. 150. 266. 278. 296. 300. 343. 350. 351. 398. 429. 473. 484. 488. 536. 570. 572. 580. 585. 589. 671. 688.
Urine, sa rétention causée par des glandes ou des glaires, 11. 46. 48. 83. 117. 134. 154. 189. 292. 321. 351. 353. 396. 432. 464. 532. 546. 648. 673. 687.
Uriner (difficulté d'), 66. 108. 114. 127. 142. 150. 282. 292. 339. 353. 373. 389. 396. 407. 416. 426. 432. 503. 512. 532. 535. 538. 594. 641. 648. 671. 687.

Y.

Yeux, leurs diverses maladies.
Acreté des yeux, 295.
Aiguiser la vue, 236. 237. 570. 592.
Blessures, 690.
Cataractes, 139. 233. 482. 691. 693.
Chassie, 37. 221. 293. 361. 452. 454. 496. 530. 667.
Contusions, *ou* meurtrissures, 238. 318. 485. 653.
Démangeaisons, 119. 452. 454. 679.
Douleurs, 235. 350. 431. 454. 521. 592. 663. 681.
Eblouissemens, 340. 673.
Eclaircir, 66. 119. 152. 233. 294. 431. 465. 554. 559. 561. 659. 677.
Fibres, les raffermir, 176. 383.
Fistule, 218.
Fluxions, les empêcher ou les guérir, 205. 233. 350. 420. 454. *bis.* 491. 505. 521. 570. 673.
Fortifier la vue, 365. 454. 555.
Gale des paupières, 139.
Humeurs des yeux, 454.
Inflammations, 6. 54. 66. 79. 123. 138. 140. 150. 156. 176. 246. 266. 294. 295. 353. 356. 365. 416. 454. 465. 488. 494. 519. 521. 541. 543. 549. 557. 622. 673. 677.
Larmes, 152. 190. 492. 667. 673.
Ligamens relâchés, 227.
Maladies des yeux, 25. 97. 110. 136. 139. 176. 183. 184. 194. 227. 233. 237. 330. 366. 383. 457. 491. *bis. ter.* 494. *bis.* 495. 496. 530. 557. 561. 636. 667. 677. 691. 692.
Meurtrissures, 466.
Nuages, 261. 340. 416. 570. 679.
Obscurité, 233.
Ongle, 29. 112. 118. 139. 352. 585. 691.
Ophtalmie, 78. 102. 107. 167. 176. 182. 294. 431. 465. 659. 663. 667. 669. 679. 691.
Orgeolet, *ou* petite tumeur de la paupière, 294.
Paupières enflammées, 345. 570.
Paupières ulcérées, 119. 454.
Plaies récentes, 491. 496. 549. 592.
Pustules, 452. 454. 521.
Rougeurs, 66. 140. 221. 264. 287. 295. 345. 350. 356. 366. 431. 454. 592. 631. 679. 681. 691.
Suffusions grossières, 34. 83. 496. 561.
Taches naissantes, 88. 102. 118. 139. 584. 659. 669. 691.
Taies, 66. 88. 102. 117. 118. 119. 140. *bis.* 570. 592. 669. 679.
Tuniques, les fortifier, 190.
Ulcères, 34. 37. 119. 120. 139. 190. 340. 383. 416. 482. 491. 492. 549. 663. 690.
Vue foible, 276. 293. 514. 657. 669.
Yeux malades, 97. 293.
Yvresse, la dissiper, 87. 130. 683.

FIN.

607257

Google